

















D E  
L'U S A G E  
D E S  
S T A T U E S  
CHEZ LES ANCIENS.  
ESSAI HISTORIQUE.

---

Sicque adopinamur de causis maxima parvis.

LUCRECE.

---

*L'Abbé Octavien de Guasco*



A B R U X E L L E S,

Chez J. L. DE BOUBERS, Imprimeur - Libraire.

---

AVEC APPROBATION.  
M. DCC. LXVIII.

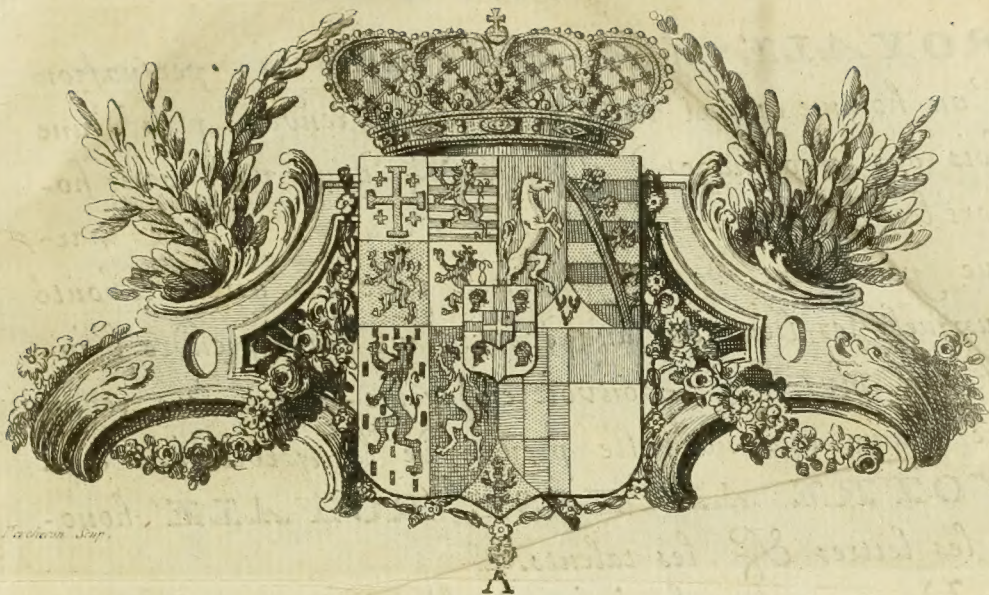


DE  
FUSAE  
DES  
STATUES  
CHEZ LES ANCIENS  
DES ANTIQUES

Cher J. L. de la Roche, Impression, Librairie.

ANCIENNES  
M. DE LA Roche





SON ALTESSE ROYALE  
MONSEIGNEUR

L E

DUC DE SAVOIE.

L'AUTEUR.

*MONSEIGNEUR,*

*Le seul titre, peut-être, qu'ait cet ouvrage  
pour être consacré à VOTRE ALTESSE*



**ROYALE**, est d'avoir été fait à la persuasion d'un homme auquel vous avez daigné rendre plus d'une fois des témoignages d'estime, & dont vous avez honoré le tombeau par des regrets. Heureux si cette marque permanente de ma sensibilité pour des actes de bonté auxquels les liens du sang doivent me faire prendre l'intérêt le plus vif, pouvoit en même-temps être regardée comme une nouvelle preuve de la protection dont **VOTRE ALTESSE ROYALE** honore les lettres & les talents.

Un monument littéraire où l'on découvre la marche de l'esprit humain en ce qui fait l'objet de la religion, de la politique & des arts; un ouvrage qui fait connoître quelle est la tyrannie de l'ignorance & de la superstition sur les esprits, la puissance de l'amour de la patrie & de la vertu sur les cœurs; les avantages de l'ordre dans la société & la culture des arts résultant des mœurs policées; un tel ouvrage, **MON-SEIGNEUR**, a besoin de paroître sous les auspices d'un grand nom qui soutienne la faiblesse de l'Ecrivain contre l'importance & la dignité de son sujet. Eh! quel nom plus imposant que celui d'un Prince qui, cherissant & cultivant toute connoissance tendante à enrichir la philosophie, à éclairer la politique & à



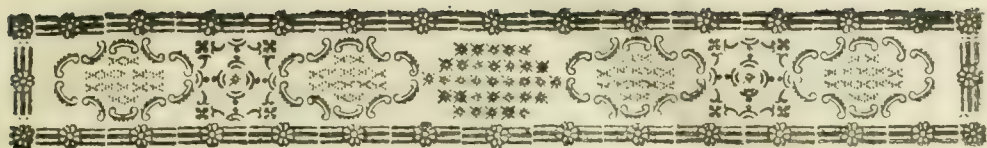
honorer la religion, possède tous les titres pour être regardé comme le garant de la félicité d'une des plus belles portions du genre humain ? Quelque puisse être le sort de cette foible production, pourrois-je au moins me flatter que **VOTRE ALTESSE ROYALE** l'agrée comme une nouvelle assurance de mon esprit patriotique & du zèle que je conserve pour la prospérité & la gloire des Maîtres, sous les loix desquels le sort a bien pu m'en-voir le bonheur d'être né ; mais sans avoir jamais pu altérer des sentiments inspirés par la naissance, nourris par la raison & qui ont reçu une nouvelle activité des bontés dont vous m'honorez.



honneurs la religion, j'ajoute tous les vœux pour  
que ce grand œuvre se termine par la gloire d'une gloire  
plus belle, portion du genre humain. Quelque  
puissance que soit le ciel, de cette grande production, pour  
compte au moins les fruits des TOUTES LES  
TÉSSAUX ROYALES l'agite comme une non-  
velle effluence de mon esprit paternel & du ciel  
que je consacre pour la prospérité & la gloire de  
l'humanité. Pour la fois de plus je mets à jour un  
vrai le bonheur d'être me ; mais sans aucun larmes que  
cette grande production m'a fait de la part de tous les  
cœurs de la terre & que cette gloire soit la gloire de tous

Digitized by the Internet Archive  
in 2011 with funding from  
Research Library, The Getty Research Institute





## P R É F A C E.

CET Ouvrage doit sa naissance à une plaisanterie, & il n'est peut-être devenu que trop sérieux. Une lettre a occasionné une dissertation, & la dissertation a enfanté un traité. En fait de recherches historiques, un Ecrivain est comme un voyageur qui se laisse entraîner par la curiosité beaucoup plus loin qu'il ne se proposoit : pour découvrir mieux le pays, il grimpe quelquefois sur les montagnes les plus escarpées, & pour connoître mieux les hommes, il pénètre chez les nations les moins policées, sans se rebuter des difficultés & des désagréments de tels voyages ; car plus on voit, mieux on voit, d'où le desir de voir s'accroît encore.

Si en parcourant l'histoire & les monuments, il m'étoit arrivé d'avoir mal vu quelquefois, je me flatte de n'avoir pas manqué mon but principal, je veux dire l'importance dont les statues étoient chez les Anciens & les rapports que leur origine & leur progrès avoient avec l'établissement, les progrès & les mœurs des sociétés.

On se seroit peut-être attendu dans un essai sur l'*Histoire des Statues*, de trouver plutôt des connoissances profondes, des jugements éclairés sur les productions de la Sculpture, que des vues & des réflexions philosophiques sur les monuments de l'art statuaire, plutôt un détail de ces monuments antiques, que les raisons qui les ont fait élever, en un mot, un Antiquaire plutôt qu'un Moraliste.



Plin. XXXIV  
5 & 8, &  
XXXVI. 5.

Les Ecrivains qui ont travaillé sur ce sujet, ont envisagé les statues sous ces différents points de vue. Plin nous parle de différents Artistes Grecs, qui du temps d'Alexandre avoient écrit l'histoire des artistes célèbres, ou composé des Traités de l'art statuaire dont ils faisoient profession. Il nomme Xénocrate, Antigone, & entre autres Praxitele, dont on avoit cinq volumes des Sculpteurs & Statuaires les plus renommés. Parmi les Romains, Varron avoit composé un volume de 700 Statues d'Hommes Illustres, afin de conserver au moins la mémoire & les noms des personnages distingués qu'elles représentoient, si malheureusement elles venoient à périr : mais ce n'est

Lib. XXXIV.

De pñsur.  
Veterum.

que par Plin que l'on connoît ces Ouvrages, dont la perte est digne de nos regrets. Parmi les Modernes, Junius ne parle de la Sculpture & des statues que par occasion. Leon Alberti n'a écrit que pour les artistes, ainsi que quelques autres auteurs qu'on a imprimé à la suite de son Ouvrage. (a) Tous ces Traités sont fort en raccourci, ils nous décrivent les ruisseaux sans nous faire connoître les sources. (b)

Enfin Figrellius (c) qui a traité ce sujet plus au long, s'est borné aux Statues Romaines (d) suivant la méthode commune aux Ecrivains de sa nation. Son ouvrage est surchargé de cette érudition immense qui confond plutôt qu'elle n'éclaire. Beaucoup de citations, beaucoup de

(a) Pompon. Gauric. *Dialog. de sculpt. Ludovici Demontiosi. Commentar. de sculpt.* à la suite du Vitruv. d'Elzevir, in-fol. impr. à Anvers.

(b) *Tardi ingenii est rivulos confectari, fontes rerum non videre. Cic. Orat. lib 11.*

(c) Edmond. Figrell. *Profess. d'Hist. à Upsal sous Charles IX, & ensuite Sénateur & Baron, Chancelier de la Reine, mort en 1676.*

(d) *De Statuis Illust. Rom. Lib. singul. Holmiæ 1656.*



textes & peu de raisonnemens. Il faut pourtant avouer qu'on lui a l'obligation de beaucoup de matériaux propres à bâtir un édifice, & je prétends par cet aveu éviter le reproche qu'on pourroit faire à bien des Ecrivains de notre temps de se servir des ouvrages des étrangers, sans daigner seulement les citer; (a) reproche que Pline faisoit aussi à quelques-uns de ses contemporains à l'égard des Anciens.

Si j'ai envisagé le sujet, que je traite d'une manière nouvelle, dans des points de vue plus étendus, il ne sera pas étonnant que je l'aie traité plus au long, avec plus de détail & dans un ordre différent, & ce sera avoir traité un sujet en quelque manière nouveau, doué de toute la majesté de l'antiquité.

Pour un Antiquaire, les statues sont des trésors, l'amateur les caresse comme ses délices, elles sont des poupées pour l'homme riche & fastueux; le connoisseur voit en elles les efforts de l'art, ses perfections & ses défauts, elles rappellent à l'Historien Philosophe les causes mêmes de l'art qui les a produit; il combine les degrés de l'art avec l'histoire des nations, il le voit naître & s'éteindre, monter & descendre avec la liberté, & les révolutions politiques, il voit enfin les rapports intimes que les statues tant sacrées qu'honorifiques ont avec les vertus, les vices & les erreurs des sociétés.

Si les réflexions m'ont entraîné quelquefois, elles sont une suite de l'observation qu'on a apporté à recueillir les faits historiques, à les rapprocher, les combiner, & les comparer : le détail des monuments n'y a rien perdu. On verra

---

(a) Scito enim conferentem Auctores me  
deprehendisse à juratissimis & proximis

veteres transcriptos ad verbum neque nominatos. Plin. lib. 1.



que c'est de ces monuments mêmes qu'elles sont souvent émanées.

Oui, l'on verra que l'usage des statues chez les Anciens, avoit rapport à plus de choses que l'on ne croiroit peut-être : il tenoit à la religion, à la morale, aux principales maximes du gouvernement, aux sentimens les plus tendres de la nature. Si cela est, je me flatte qu'il ne paroîtra pas que j'aie cherché à donner trop d'importance à mon sujet, ni que je m'en sois trop éloigné. Eh! comment m'en ferois-je éloigné? Si dans une chose qui fut comme le ressort de la religion & de la politique des Anciens, qui eut tant de liaison avec le culte & les vertus des citoyens, je n'ai fait qu'envisager les divers rapports que l'usage des statues avoit avec les mœurs, & la façon de penser des nations : si ces rapports sont réels, les idées qui en résultent ne peuvent être que vraies, & les réflexions qu'ils font naître seront solides & justes.

L'érudition est utile en ce qu'elle vivifie, pour ainsi dire, toutes les autres parties de la littérature, depuis celle dont s'occupe le bel esprit, jusqu'à celle qui constitue le Philosophe : mais sa principale utilité doit tendre à perfectionner la raison. Le but essentiel des découvertes, est de connoître les rapports qu'elles ont avec l'homme, ses actions & ses passions : ceux que les choses ont entr'elles ne nous importent que par ceux qu'elles ont avec nous. C'est de cette utilité relative à notre espèce, que le vrai des conjectures & des combinaisons des faits découle comme de sa source, que ce qui a dû être se devine par l'analogie qu'il a avec ce qu'on fait qui a été. Or, rien de moins éloigné de l'homme que des monuments faits pour le représenter & l'immortaliser.

Suivant



Suivant ces vues, les statues appartiennent plus à la Philosophie qu'on ne le penseroit; & on peut dire sur-tout de l'art qui les produit, ce que Cicéron disoit en général des arts; qu'ils se tiennent tous par des liens & des rapports communs, par une espèce de parenté. (a) Il s'en faut bien qu'ils aient aujourd'hui l'étendue, l'importance & l'énergie qu'ils avoient autrefois: comme la partie morale a presque entièrement disparu de plusieurs d'entr'eux, l'influence réciproque des mœurs, des loix & des arts des Anciens, nous échappera à tout moment sans le flambeau de la Philosophie porté dans l'étude de la sombre antiquité. Celui qui a dit que qui seroit instruit de l'origine & des progrès des arts, connoîtroit peut-être l'histoire des vices & des vertus, n'a point avancé un paradoxe. Si l'érudition embellit la raison, c'est à l'esprit philosophique à la diriger & à l'appliquer, & c'est avec bien de la raison qu'Aristippe comparoit ceux qui négligeoient cet esprit pour s'attacher uniquement à la littérature agréable, aux galants de Pénélope qui couroient après ses suivantes. C'est un reproche toujours à craindre aux gens d'étude.

Il n'arrive que trop souvent à ceux-ci de mépriser l'objet de l'étude qui n'est pas la leur. L'Antiquaire qui ne voit rien de si intéressant que de consacrer ses soins à la conservation des monuments, l'Erudit qui ne trouve que des mots par-tout où il ne lit point des faits, plaignent ordinairement le Philosophe & le Poète comme des gens qui se guident dans la région de l'imagination & des chimères: en revanche l'Erudit & l'Antiquaire ne font pour ceux-

---

(a) *Artes que ad humanitatem pertinent, habent quoddam commune vinculum, & quasi cognatione quoddam inter se continentur.*



ci que des especes d'avares occupés à amasser sans jouir.

Mais les uns & les autres n'entendroient-ils pas mieux leurs intérêts, si au lieu de s'isoler, ils convenoient des besoins réciproques qu'ils ont les uns les autres de leurs travaux? Car si la société doit au bel esprit plusieurs ornements dont elle jouit, si elle doit ses lumieres au Philosophe; les richesses de l'Erudit & de l'Antiquaire fournissent souvent aux sciences sublimes & à la poésie, les sujets sur lesquels elles s'exercent. Mais il est à remarquer à ce propos que l'étude des Antiquités ne ressemble aucunement à l'idée que s'en forment bien des gens.

On lui donne du ridicule, parce qu'on ne l'approfondit point, parce qu'on ne voit les choses que d'un côté. Que l'on se moque d'un homme qui s'extasie à la vue d'une vieille urne ou de quelques fragments informes d'une statue; à la bonne heure : mais les recherches des monuments qui peuvent conduire à la véritable Philosophie, sont au-dessus de la plaisanterie. Les monuments même grossiers, imparfaits & vils aux yeux de l'artiste, sont précieux pour quiconque veut connoître le progrès des arts. Les médailles ordinaires sont des preuves des faits historiques, les monuments de l'Histoire Naturelle sont, pour ainsi dire, les médailles de la nature, les monuments même informes le sont du progrès des arts & du goût. Les statues sont les médailles des mœurs anciennes.

Ce mépris des recherches d'Antiquités & des discussions historiques si commun parmi les gens d'esprit, & la négligence de les rapporter aux mœurs si commune aux Antiquaires, ne seroient-ils point la cause de cette futilité qui ne regne que trop souvent dans ce qu'on appelle Ouvrage agréable?

C'est pour éviter ces deux défauts que j'ai cherché à appuyer de plusieurs faits la partie morale de cet ouvrage. Je crois qu'il vaut mieux abonder en preuves que de hasarder légèrement des conjectures fondées sur des demi-vues, de crainte de trop s'appesantir.

Prenons garde de ne pas juger par nos mœurs & par nos usages, de celui des Statues des Anciens; & ce n'est pas le seul cas, où pour se faire des idées justes, il faille se laisser, pour ainsi dire, entraîner aux mœurs antiques. Vouloir rendre modernes les siècles anciens, transporter dans les siècles reculés les idées du siècle où l'on vit; c'est, dit l'illustre Montesquieu, des sources de l'erreur, celle qui est la plus féconde. Je dirai encore, c'est faire paroître les Héros Grecs sur notre scène avec nos mœurs & nos habits.

Parmi nous, les statues ne sont guère que des objets de luxe civil ou religieux. Si le goût des arts en orne les édifices, si le langage usité en a fait le synonyme des honneurs mérités, l'ambition ne se les propose guère comme la récompense la plus desirable & la plus distinguée, souvent elles ne peuvent être considérées que comme des portraits indifférents; si la piété en décore les temples, ce ne sont là que des accessoires, dont une religion essentiellement spirituelle sauroit se passer si elle le vouloit. Chez les Payens l'histoire des statues est presque l'histoire de l'Idolâtrie, une statue d'un Dieu étoit un Dieu, celle d'un homme illustre fut le suprême honneur, un droit inaliénable de la vertu, un témoignage éternel des belles & grandes actions dont les passions, la politique & la législation s'occupèrent également. Qu'on lise l'Orateur Grec, Dion-



Chrysoſtome, (a) & l'on verra juſqu'où l'ambition , je dirois même le fanatiſme de ces monuments honorables étoit pouſſé. Il dit qu'un nombre infini de gens ne paroifſoit mourir que pour obtenir des ſtatues & des inſcriptions.

C'eſt en ſuivant cette analogie que nous comprendrons comment Romulus , après avoir aſſaſſiné ſon frere , put faire accroire qu'il avoit un avertiſſement de l'Oracle , qu'en élevant une ſtatue à Remus , le fraticide ſeroit expié ; que l'on fit dépendre d'une ſtatue conſervée ou enlevée le ſort d'une Ville ou d'un Etat , comme firent les Troyens & les Tyriens , que l'enlèvement d'une ſtatue put devenir le motif ou la cauſe de guerres ſanglantes entre deux nations , comme la Statue d'Hélène ſelon quelques Anciens , (b) le fut de celle de Troye ; que tout accident ſurvenu à un ſimulacre des Dieux , ou à une ſtatue d'un Empereur , fut un événement menaçant ou qui promit d'heureux ſuccès ; que pour guérir l'eſprit d'Arſinoé , il fallut renvoyer la ſtatue de Diane que Ptolomée Evergete ſon mari avoit reçu en préſent d'Antiochus , & dont la beauté l'avoit frappé. Nous comprendrons encore comment l'on fit un procès en forme aux ſtatues de Philopœmen ; comment l'on put faire mourir un citoyen , parce qu'il avoit dans ſa maiſon celle de Caſſius , l'un des conjurés contre

---

(a) *Sexcenti ſunt qui ſuas ipſorum animas profuderunt pro Civitate , propriamque vitam emerunt imaginem & inſcriptionem. Dio-Chryſoſt. Orat. XXXI.*

(b) Il y a des Ecrivains qui ont prétendu que ce n'eſt pas Hélène en perſonne , mais ſa ſtatue qui fut transportée à Troye.

Hérodote eſt de ce nombre , avançant que les Troyens n'euffent pas été ſi dépourvus de ſens commun de ne pas rendre Hélène , ſoit qu'Alexandre y conſentît , ſoit qu'il ſ'y oppoſât , à la vue de leur entière ruine. Euripide paroît du même ſentiment. Voyez le prologue de ſa Tragédie , intitulée *Hélène* & Euaſtius , ſur le 3<sup>e</sup> Liv. de l'Iliade.

César, comme fit Néron : enfin comment il y eut de quoi intenter un procès à un grand Capitaine, pour avoir placé la sienne dans un lieu plus élevé que celui où étoit la statue du Dictateur Romain, comme Hipsus fit à Marcellus, Préteur de Bithynie. Oui, tous ces faits, & mille autres qui nous surprennent, ont une analogie parfaite avec les mœurs Grecques & Romaines; elle seule peut nous en donner la clef. Les choses qui nous paroissent incroyables ne le sont plus lorsqu'on fonde les principes dont elles émanent.

Si jamais cet ouvrage peut occuper le loisir de quelque oisif, on ne doit pas le juger par parties séparées, mais s'armer d'une grande patience pour le lire d'un bout à l'autre : On ne peut pas tout dire dans un chapitre, & la vérité de ce qu'on dit dans un endroit ne se trouve quelquefois confirmée que bien loin de là, une infinité de fils imperceptibles lient souvent les parties d'un ouvrage qui paroissent étrangères. C'est à celui qui l'a bien médité, de voir la place où chaque chose doit être, & l'ordre du tout.

On pourroit demander pourquoi dans un ouvrage où il est question des statues anciennes, j'ai souvent tiré des exemples des pratiques des Barbares ou des Sauvages & des temps modernes; je répondrai que rien n'est plus propre à nous donner des idées justes sur l'état des arts, sur les mœurs & les usages des anciens, encore peu civilisés, que de présenter les pratiques des nations qui de nos jours vivent encore dans l'état de barbarie. Il est bon de faire remarquer que chez toutes les nations & dans tous les temps, le Moral & le Phisique se trouvent, pour ainsi dire, au niveau, un même esprit animant & modifiant l'un & l'autre; que tous les peuples du monde ont à-peu-près les mêmes chimères dont la source est dans la nature humaine & dans



Tacite.

les affections, puisqu'elles se sont trouvées presque les mêmes dans des pays fort éloignés les uns des autres pour les lieux & pour les temps. Le parallele de ces pratiques conduit naturellement à faire juger que les mêmes actions ont le même principe, & que le même principe a dû produire les mêmes effets. Il faut juger de la façon de penser de ceux que nous ne pouvons plus connoître, par la façon de penser de ceux que nous connoissons très-bien. Les opinions qui se trouvent généralement répandues dans les pays barbares, le sont de même dans tous les siècles de barbarie. *Novi statûs imago, arcanum antiqui.* Les choses, dit Lamiscus de Samos, (a) se font & se feront comme elles se sont faites, & l'Ecclésiaste (b) nous avertit que ce qui a été, est ce qui sera. C'est là une règle que les Antiquaires devroient toujours avoir devant les yeux, pour juger sainement des mœurs, des usages & des monuments de la première antiquité, parce que la même position, les mêmes nécessités, les mêmes défauts des arts produisent les mêmes idées, les mêmes opinions, les mêmes pratiques, suivant les climats des pays, & les autres circonstances où l'on se trouve. C'est là, je le répète, la Philosophie des Antiquaires : mais combien peu d'Antiquaires Philosophes !

Cependant, pour ne pas trop charger le texte de ces espèces de paralleles, j'ai renvoyé dans des notes les faits qui pourroient être regardés comme étrangers à l'objet immédiat de cet ouvrage. Les Lecteurs, qui n'aiment pas les notes, & sont pressés d'arriver à la fin de la lecture qu'ils

(a) ἐσὶν ἢ ἐγίνετο καὶ ἐσὶν.

(b) *Quid est quod fuit ? ipsum quod futurum est.*

entreprennent, n'ont qu'à les passer & avoir la bonté de croire l'auteur sur sa parole; ils lui feront honneur, s'épargneront de l'ennui, & feront connoître qu'ils aiment mieux croire que d'aller voir.

Au reste, la Lettre qui suit fera connoître ce qui a donné occasion à cet ouvrage : entrepris pour satisfaire la curiosité d'un frere, dont les vertus & les lumieres littéraires égaloient les talents militaires, je me proposois de lui en faire un hommage au retour de ses expéditions guerrières, mais le destin en a disposé autrement, il lui a envidé des honneurs auxquels son mérite l'appelloit, & à peine étoit-il sorti des champs de la gloire, qu'il l'a précipité dans la nuit du tombeau. Parvenu à la plus haute réputation dans les armes, élevé aux premiers grades, décoré des honneurs les plus distingués, invité par les étrangers au suprême commandement militaire, une mort subite ne nous a laissé que son nom & sa gloire, qui dans d'autres siècles auroient enrichi l'Histoire des Statues. Pleuré dans le pays ennemi comme dans sa patrie, il ne me reste d'autres consolations d'une perte si sensible, que de la voir suivie des regrets de l'Europe entière, & de pouvoir à l'imitation de Tacite (a) à l'égard de son beau-pere, répandre quelques fleurs sur son tombeau. Privé du seul bonheur que j'envisageois comme prochain, de finir mes jours avec ce frere respectable, qu'il me soit permis d'épancher mon cœur par ce témoignage de mon estime & de ma tendresse; c'est l'unique soulagement, c'est l'unique dédommagement que j'éprouve dans la privation d'un frere qui honoroit l'humanité, sa profession, sa maison & sa

---

(a) *Professione pietatis aut laudatus aut excusatus.*



patrie, dont la vie a été assez longue pour sa réputation, mais trop courte pour la consolation de ses parents & de ses amis, & j'ose dire, d'après le témoignage gracieux & honorable de ses maîtres; pour le service de l'Etat qu'il avoit l'honneur de servir.

## A R T I C L E

*D'une Lettre écrite à mon Frere.*

De Rome le premier Mai 1754.

„ Voilà le tableau de Rome politique. Rome matérielle  
 „ paroît à la vérité céder à l'ancienne; mais les beaux restes  
 „ des grands monuments antiques qu'elle possède, conti-  
 „ nuent de la faire jouir de son ancienne splendeur. Comme  
 „ il faut de bons yeux pour bien voir & pour jouir de cette  
 „ gloire extérieure de Rome, jugez combien souvent il  
 „ m'arrive de regretter d'en avoir d'aussi mauvais, & aussi  
 „ peu propres à examiner & à parcourir tant d'objets intéres-  
 „ sants. Non, je n'ai jamais tant senti qu'ici le mal-aise que  
 „ causent les privations: néanmoins ces restes de superbes  
 „ édifices, quelques dégradés qu'ils soient, présentent en-  
 „ core assez de quoi me frapper, me surprendre & m'é-  
 „ blouir: à leur vue on sent naître une certaine élévation  
 „ dans l'ame qu'on n'éprouve nulle part ailleurs. Ce qu'on  
 „ voit ici est bien propre à prouver que les Ecrivains ne  
 „ nous en ont point imposé dans les descriptions qu'ils  
 „ nous ont fait des efforts & des prodiges de l'Architectu-  
 „ re & de la Sculpture chez les Anciens.

„ Cette dernière est encore aujourd'hui la plus riche  
 „ dans Rome. Ses anciennes productions sont innombrables,  
 „ & elles passent toute expression autant en beauté  
 „ qu'en

„ qu'en quantité. Le nombre des statues antiques est si  
 „ grand, que si l'on faisoit comme dans l'ancienne Rome,  
 „ le cens des citoyens, je doute si ceux-ci ne se trouve-  
 „ roient pas inférieurs en nombre à celui de ce peuple  
 „ inanimé.

„ Cela ne vous donne pas sans doute une grande idée  
 „ de la population de cette Capitale du monde? Eh! com-  
 „ ment seroit-elle fort peuplée, lorsqu'une grande partie  
 „ des individus qui la composent, considérés relativement  
 „ à la source de la propagation, sont eux-mêmes autant que  
 „ des statues. Ce n'est plus comme dans l'ancienne Rome,  
 „ où il n'y avoit qu'un petit nombre de Vestales & de prêtres  
 „ de la Grande Déesse, qui fussent stériles, & n'influa-  
 „ sent point à la multiplication de l'espece humaine. Dans  
 „ l'état présent ces sortes d'individus font la bonne moitié  
 „ de Rome vivante. Un esprit un peu trop plaisant disoit  
 „ que les Cardinaux font des simulacres des anciens Sén-  
 „ teurs Romains, comme ceux-ci étoient les simulacres de  
 „ leurs Dieux. Si cela étoit voilà encore le nombre des  
 „ statues morales, dont je viens de vous parler, augmenté.  
 „ Mais plaisanterie à part, le prodigieux nombre de statues  
 „ antiques, est ce qui me frappe le plus à Rome, & c'est  
 „ aussi ce qu'il y a de mieux conservé entre tant de monu-  
 „ ments qu'on y admire.

„ Je compte d'être le mois prochain à Naples, & je vous  
 „ parlerai alors des découvertes d'Herculanum. *Adieu.*

*Réponse de mon Frere.*

„ Votre plaisanterie sur l'état politique de Rome, m'a  
 „ fort diverti. Jean-Jacques Rousseau n'a pas toujours por-  
 „ té des raisons qui aient autant d'apparence de vérité pour



„ foutenir ſes paradoxes. Il ſ'en faut bien que je regarde  
„ comme tel ce que vous obſervez touchant la dépopula-  
„ tion de Rome moderne; elle n'eſt pas la ſeule Ville à la-  
„ quelle le nombre des célibataires porté à l'excès faſſe  
„ tort, ſans lui apporter des avantages qui dédommagent.  
„ Mais je m'imagine qu'il y a un peu & beaucoup d'exagé-  
„ ration dans le parallele que vous faites du nombre des  
„ ſtatues antiques avec celui des habitants; il me ſemble  
„ que vous avez procédé un peu à la Voltaire : permet-  
„ tez-moi de regarder cela plutôt comme un trait ſatyrique  
„ contre cette dépopulation, que comme une notice que  
„ vous avez prétendu de me donner de ces monuments  
„ intéreſſants : auſſi je ne vous tiendrai pas quitte là-deſſus.  
„ Je lus autrefois à Rome un petit livre latin d'un ſavant  
„ Allemand ſur les ſtatues des hommes illuſtres, mais cet ou-  
„ vrage, plein de textes & de citations, ne ſatiſfit point ma  
„ curioſité, qui auroit voulu remonter plus loin. Vous ſe-  
„ riez en état de me donner de plus grands éclairciſſements  
„ touchant l'origine & l'importance des ſtatues chez les  
„ Anciens. Vous ſavez que les contrées où je vis, n'offrent  
„ guere de ces objets de curioſité qui portent à faire des  
„ recherches. Les anciens Germains, qui vivant dans les  
„ forêts, n'adorerent pendant long-temps que les arbres  
„ qui les frappaient le plus par leur grandeur, ne furent  
„ pas dans le cas d'appeller la Sculpture au ſecours de la  
„ religion. Ce ne fut qu'après le commerce qu'ils eurent  
„ avec les Romains, qu'ils commencerent à les imiter de  
„ bien loin, ſans en avoir jamais approché dans la culture  
„ des beaux arts. Comme ce pays n'a jamais été leur pays  
„ natal, ils ont encore bien de la peine à ſ'y naturalifer.  
„ Peut-être qu'on leur a tant dit que nous en avons été

„es destructeurs dans les pays où ils fleurissoient le plus,  
„qu’effrayés ils nous redoutent & nous fuient : vous êtes,  
„pour ainsi dire, à la source, & par là vous aurez plus  
„de facilité de faire des observations justes, & en même-  
„temps utiles à l’histoire de l’esprit humain, de la politi-  
„que & des arts. Je vous prie donc de mettre par écrit  
„quelque chose là-dessus, & de m’en faire part. J’atten-  
„drai avec un égal empressement les détails que vous me  
„promettez des découvertes d’Herculanum, & je vous  
„embrasse de tout mon cœur.

*Autre Lettre à mon Frere.*

„Vous êtes donc étonné, mon cher Frere, de ce que  
„je vous dis dans la lettre que je vous écrivis de Rome l’an-  
„née passée, que dans cette Ville le nombre des statues  
„égale presque le nombre des citoyens, & vous regardez  
„cela comme une exagération, ou un trait de satire con-  
„tre la dépopulation de cette vaste Capitale du monde.  
„Qu’eussiez-vous donc dit, si comme Pétrone, j’eusse avan-  
„cé qu’à Rome, il étoit plus aisé de rencontrer un Dieu  
„qu’un homme, ou comme un Ecrivain (a) du septieme  
„siècle, qu’elle contenoit presque autant de statues que  
„d’hommes vivants ?

„Non, mon frere, je n’ai rien exagéré, & si je vous ai  
„parlé avec un peu d’enthousiasme & d’étonnement de ce  
„peuple inanimé, c’est que réellement je ne m’étois pas  
„attendu à le trouver aussi nombreux, après ce que nous  
„savons que cette ville a essuyé du temps des guerres ci-  
„viles, de la part de ses tyrans, de celle des conquérants

---

(a) *Calpurnius*. *Posteritas penè parem populum urbi dedit quam natura procreavit.* Vario. VII. 15.



„ barbares, jaloux de tout ce qui annonçoit la gloire Ro-  
„ maine, du zele des premiers chrétiens contre tout ce qui  
„ tenoit au paganisme, enfin après les exportations que la  
„ curiosité des étrangers, & l'avidité ou la misère des Ro-  
„ mains modernes ont occasionnées dans Rome.

„ Oui, malgré toutes ces causes de dévastation, sans  
„ compter les superbes collections du Capitole, du cabi-  
„ net de Florence, & de quantité d'autres de particuliers,  
„ les vestibules, les escaliers, les salles des palais, & une  
„ infinité de jardins sont encore ornés de tant de statues  
„ antiques, que les yeux des étrangers en restent tout  
„ étonnés. Vous avez sans doute entendu parler des gran-  
„ des richesses en ce genre, des Vignes Borghese, Pam-  
„ phile, Médicis, des Palais Farnese, Barberini, Veros-  
„ pi, Massimi, Albani, &c. Mais rien n'égale, je ne dirai  
„ pas pour le choix, mais pour le nombre, celles du Palais  
„ Giustiniani, dont toutes les chambres, la cour, l'escalier  
„ & tous les coins sont remplis & couverts, & où dans  
„ une espece de halle dépendante, sont entassées toutes celles  
„ qui n'ont pu trouver place, formant un coup d'œil qui  
„ présente plus de pieces antiques, que n'en possède peut-  
„ être tout le reste de l'Europe, sans excepter Florence.  
„ En parcourant les autres Villes d'Italie, après mon départ  
„ de Rome, il me sembloit d'être à cet égard dans des dé-  
„ serts, tout y avoit un air nud.

„ Sous le Pontificat du Pape regnant, qui a fort à cœur  
„ la gloire d'avoir enrichi la collection du Capitole, on a  
„ fait un règlement par lequel désormais il ne sera plus  
„ permis de transporter de Rome les monuments antiques.  
„ Quelque fâcheuse que soit cette défense pour nous au-  
„ tres étrangers, & sur-tout pour les Anglois qui ont tant  
„ de guinées à donner à leur curiosité, il faut convenir

„ qu'elle est dictée autant par une saine politique que par  
„ l'amour des arts , car après la grace de Dieu , & du St.  
„ Siege qu'on va puiser à Rome comme à la source , je  
„ ne connois rien qui contribue plus à la subsistance du  
„ peuple que ces curiosités ; elles attirent grand nombre  
„ d'étrangers , & les invitent à s'arrêter. S'il arrive que  
„ cette ordonnance y soit plus scrupuleusement observée  
„ que celle de la réforme des abus qu'on y renouvelle  
„ de temps en temps , il ne faut pas douter que le nom-  
„ bre des statues n'aille encore en augmentant , au moyen  
„ des fouilles de terre qui se font continuellement , & qui  
„ ne laissent pas de procurer souvent de nouvelles dé-  
„ couvertes & de nouveaux trésors.

„ Il faut que vous sachiez à ce sujet que c'est une cho-  
„ se ordinaire à Rome de voir des sociétés de différents  
„ particuliers , qui achètent ou louent des terrains uni-  
„ quement dans le dessein de les fouiller , & d'y chercher  
„ des antiquités. C'est à une pareille entreprise faite à la  
„ ville Hadrienne par Monsignor Furietti que nous de-  
„ vons le beau tableau de Mosaique des colombes , que ce  
„ Prélat a fait graver à la tête de son excellent ouvrage  
„ sur les peintures de cette espece. On lui doit aussi les  
„ deux magnifiques centaures , qui à la vérité l'ont payé  
„ de ses peines & de ses avances , mais qui , si l'on en  
„ croit une historiette qui court dans Rome , ont contri-  
„ bué à lui retarder le chapeau de Cardinal , que les vœux  
„ universels lui décernoient ; car on prétend que le Pape  
„ a été piqué contre lui de ce qu'il n'a pas voulu céder  
„ ces deux belles pieces à la collection du Capitole qu'il  
„ a fort à cœur d'enrichir. Quoi qu'il en soit , lorsque le  
„ succès des fouilles ne répond point aux espérances , on  
„ en tire assez ses frais par la quantité de matériaux qu'on



„ ne manque presque jamais de déterrer. Quoique les re-  
 „ cherches & fouilles innombrables , faites tant par les  
 „ anciens que par les modernes , puissent faire craindre  
 „ qu'il ne reste plus rien à découvrir , néanmoins les dé-  
 „ couvertes que l'on fait de temps en temps , paroissent  
 „ rassurer ; prouvant que tout n'est pas encore épuisé. Il  
 „ y a tout lieu de penser que la surface de ce palais ,  
 „ que tant d'Empereurs avoient orné ou enrichi , & qui  
 „ est l'endroit de Rome qui a été le moins fouillé , cache  
 „ encore des trésors sans prix aux yeux des Antiquaires.  
 „ C'est de cette mine restée intacte jusqu'à l'an 1720 ,  
 „ que l'on a tiré les deux Colosses de Pierre Basalte , qui  
 „ ornent aujourd'hui les jardins de Colorno.

„ A propos des statues que l'on tire de dessous terre , il  
 „ ne faut pas vous laisser ignorer non plus que quelques  
 „ dégradées & brisées qu'elles viennent souvent au jour ,  
 „ il se trouve à Rome des artistes , qui n'ont presque d'au-  
 „ tre profession que de réparer ces monuments dégradés ,  
 „ & ils réussissent au-delà de ce que vous pouvez vous  
 „ imaginer.

„ Telle statue qui est entrée dans les ateliers des Na-  
 „ poléons ou des Bracci , en monceau de pieces de mar-  
 „ bre , en sort presque comme un bloc sortoit des mains  
 „ de Praxitele. Le Prélat dont je viens de vous parler ,  
 „ m'a dit que ces deux centaures furent portés chez lui en  
 „ plusieurs sacs , & on ne s'apperçoit pas aisément aujour-  
 „ d'hui où sont les soudures. La statue de Nonnius Balbus ,  
 „ Pere , & plusieurs autres que le génie des Bourbons , pro-  
 „ tecteur des arts a fait découvrir à Portici , doivent à la mê-  
 „ me habileté leur parfaite restauration. La premiere dont  
 „ je viens de parler , fut trouvée en pieces , & il paroif-  
 „ soit impossible de la recomposer, Joseph Canard , Sculp-

„teur , à force de travail , lui a rendu , pour ainfi dire , la  
„premiere vie. C'eft le Cardinal Alexandre Albani , pro-  
„tecteur de la nation Allemande , qui eft de nos jours le  
„réparateur en chef des monuments de l'antiquité. La  
„piece la plus dégradée , la plus défigurée , & que l'on  
„croiroit la plus incurable , reprend chez lui la fraîcheur  
„du premier âge , & l'équivalent de fa premiere création.  
„Mais votre curiosité ne feroit pas fatisfaite , dites-vous ,  
„fi je n'entrois pas dans quelque détail , & ne vous ren-  
„dois pas raifon de ce grand nombre de ftatues que l'on  
„voit , & que l'on découvre encore dans le territoire Ro-  
„main. Ce defir eft digne de vous , & mérite bien que je  
„me donne quelque foin pour le fatisfaire , fur-tout en vous  
„voyant mettre fi bien au profit de la raifon , la connoiffan-  
„ce des monuments de l'antiquité.

„Il faut cependant que je vous prévienne que je ne fau-  
„rois fatisfaire à ce que vous me demandez , que par une  
„réponfe un peu longue. Au lieu d'une lettre vous allez  
„avoir , ne vous en déplaife , une differtation en forme ,  
„& qui pis eft , une differtation fouvent hériffée de textes  
„latins ; car vous favez que pournous autres Antiquaires ,  
„les textes grecs & latins font des paroles facramentelles :  
„heureufement quoique militaire , les langues ne vous font  
„point étrangères.

„Je vais donc vous dire tout ce que je fais , tout ce que  
„j'ai pu raffembler fur l'hiftoire des ftatues. Souvenez-  
„vous que je ne fuis qu'un amateur des arts , médiocre con-  
„noiffeur , & nullement artifte. N'oubliez pas non plus  
„qu'en train de voyager , je n'ai eu ni le temps , ni le loisir  
„de mettre tout l'ordre defirable dans un ouvrage que je  
„n'ai fait que pour vous convaincre de ma déférence , &  
„des tendres fentiments que vous me connoiffez pour vous.







## INTRODUCTION.

**L** Es anciens Auteurs se servent de différentes appellations lorsqu'ils parlent de statues. On les trouve désignées indifféremment sous les noms de signes , de simulacres, d'images & de statues. Cicéron en parlant de la statue de Tanagrée que Claudius avoit fait placer dans sa maison après qu'il eut fait exiler cet Orateur , emploie successivement ces différents noms. Il y a néanmoins quelque différence entr'eux , le nom de signe désignoit originairement les images des Dieux ou des Héros , par la raison que dans leur origine , ces sortes d'images étoient plutôt désignées qu'exprimées , plutôt des symboles sous lesquels on honoroit les Dieux , que l'image réelle des Divinités.

Les simulacres étoient proprement les statues des Dieux , & chez les Latins , ce mot étoit l'équivalent de celui de *εἰδωλον* chez les Grecs , d'où est venue l'appellation vulgaire d'Idoles , pour désigner les statues qui représentent les Dieux. Suétone en parlant des honneurs excessifs qu'on rendit à Jules César , dit qu'il souffrit qu'on lui érigeât des simulacres entre les Dieux , & des statues entre les Rois.

Quoique le nom d'Image appartînt proprement aux figures peintes ou en relief tant en cire qu'en d'autres matieres , on s'en servoit néanmoins aussi en parlant de celles de bois , de pierre , de bronze , & de marbre. Pline oppose les images dans leur sens propre , à celles qui étoient de matiere plus solide , ou des statues.

Cette dernière appellation des statues est plus moderne , & paroît n'être née qu'avec les progrès de l'art même qui les forma , c'est-à-dire , depuis qu'on donna aux simulacres , auparavant informes & grossiers , la figure humaine en entier ; & c'est par



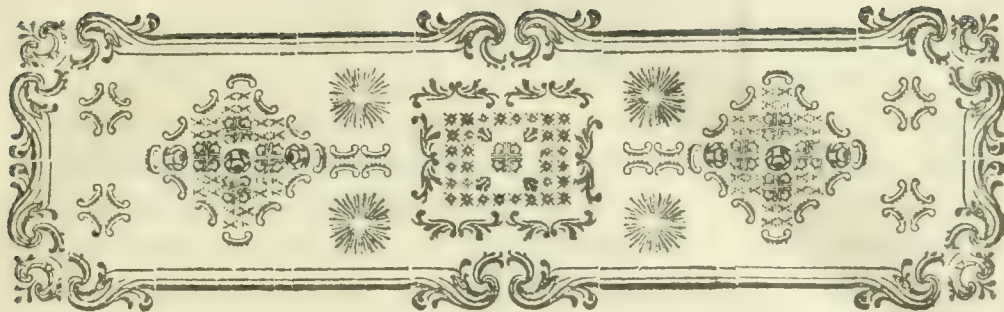
cette raison que le commentateur de Virgile, (a) tire cette dénomination de *stare*, *statuere*, parce que les images ainsi formées devenoient fixes & immobiles sur leurs pieds, d'où est venu le proverbe Grec, plus immobile qu'une statue. (b)

Au reste, il ne faut pas juger de ces appellations par les expressions des Poètes souvent peu exactes, & forcées par la nécessité de la mesure, qui oblige à se servir d'un terme plutôt que d'un autre, & à confondre souvent les termes des arts, qui ont, pour ainsi dire, des confins limitrophes, tels que la Sculpture, la Peinture & la Gravure.

Le premier usage des statues prises dans le sens général de ces différentes appellations, à en juger par Pline, fut à l'honneur des Dieux, & des Dieux il passa aux hommes, dont les vertus ou les actions illustres méritèrent qu'on en conservât la mémoire à la postérité. Cette idée fournit la division naturelle de cet Ouvrage. La première partie roulera sur les simulacres des Dieux appelés Idoles, & nous en verrons l'origine, & les progrès tant physiques que moraux. Les statues consacrées à l'honneur des hommes, feront le sujet de la seconde partie, & on verra l'esprit de leur institution, les raisons de leur multiplication, la part qu'elles eurent à la législation, les règles qu'on prescrivit à cet honneur, & les abus qu'on en fit : & comme un essai historique d'un art, tel qu'un Embryon, doit contenir du moins virtuellement toutes les parties du sujet qu'on veut faire connoître; suivra une troisième partie pour détailler les artistes de l'antiquité, les caractères des productions de la Sculpture chez les différentes nations qui en firent usage; caractères qu'on peut regarder comme les manières des différentes écoles. On donnera un détail de différentes espèces de statues tant divines qu'humaines, & on finira par les raisons de la décadence, & de la diminution des statues & de l'art qui les produit.

(a) *Ascensus II. in Æneid. effigiem statuere id est erigere, unde statue dicta que statuuntur & stant.*

(b) *ακίνητοτερος ἀνδριαντός immobilior statua.*



# DE L'USAGE DES STATUES CHEZ LES ANCIENS.



## PREMIERE PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

#### *De l'origine des Statues.*

UN Auteur qui a écrit fort en abrégé sur les statues, les fait venir de l'imitation de quelque production fortuite de la nature. Quelques anciens ont donné à la Sculpture une naissance commune avec la Peinture. Des profils de l'ombre d'un homme ou d'une brebis tracés sur un mur ou sur le sol, en firent naître également la première idée ; l'amour selon d'autres fut le premier artiste. Une jeune Grecque occupée de son amant qui se séparoit d'elle, pour en conserver la mémoire, essaie d'en dessiner l'image à la faveur d'une lampe, & fait ensuite la copie de cette ombre

Leon Baptista Alberti.

Plin liv. XXXV. 12.  
Athénog. in legat. 1<sup>ro</sup> Christian. & v. d. Junius de pict. vet. in cat. log. pag. 56.



dessinée , avec de l'argille pris dans l'atelier de son Pere Dibutades , Potier de profession.

Quoi qu'il en soit de cette galante découverte , ainsi que de celles qu'on n'attribue qu'au hazard ; nous chercherons moins ici l'origine physique , que l'origine morale des statues , ou pour mieux dire , nous considérerons leur origine & leur progrès physiques , dans les causes morales qui les ont fait imaginer.

Suivant ce point de vue , j'ose penser qu'on trouve le premier germe des statues , dans l'usage où furent les premiers habitants du monde de laisser des monuments visibles & permanents , soit des bienfaits qu'ils croyoient avoir reçus des Dieux , soit des prodiges qu'on leur attribuoit , soit enfin des objets matériels , au moyen desquels on entendoit de fixer l'idée vague & métaphysique de la divinité , & de rallier les hommes à un culte quelconque.

Plus on remonte vers l'origine des sociétés , & plus la pratique de ces monuments est commune. La fameuse tour de Babel ne devoit servir que de monument de l'union originaire avant la séparation des familles. Tout nous dit que cette pratique fut suivie par les différentes peuplades , qui se formèrent depuis la séparation des descendants de Noé. Dispersés en des lieux éloignés , déserts , inconnus , & souvent couverts de forêts ; ces monuments étoient d'autant plus utiles qu'ils pouvoient être considérés comme des signes de ralliement , des lieux de rendez-vous , qui par là acquéroient aisément de la célébrité. Ce que l'on connoît de positif confirme la vérité de cette conjecture.

Genes.  
XXI. 33.

Les premiers vestiges qu'on en trouve , sont dans l'histoire des Patriarches Abraham & Jacob. Le premier laissa une pierre pour monument de sa transmigration , & le second , après la célèbre vision de l'échelle mystérieuse qu'il eut à Béthel en Mésopotamie , avant que de quitter ce lieu , eut soin d'y laisser un monument (a) de cette grace singulière : il consacra avec des libations d'huile , la pierre sur laquelle il reposoit sa tête durant le

---

(a) *Erexit lapidem in titulum.*

sommeil pendant lequel le Seigneur lui apparut. La situation dans laquelle se trouvoit le peuple d'Israël, après le passage du Jourdain, obligea Josué d'avoir recours à de pareils moyens, suggérés par la disette des autres, pour éterniser le prodige que le Très-Haut venoit d'opérer en sa faveur. Douze pierres prises dans le lit du fleuve, & transportées au lieu où les Israélites posèrent leur Camp, furent destinées à rappeler au peuple Hébreu, les bienfaits qu'ils avoient reçus de Dieu. (a)

Cette pratique assortie à la simplicité des premiers temps, & à la disette des autres moyens, fut suivie par les peuples, qui se méprenant dans la source des bienfaits, ou séduits par la superstition, s'arrêtèrent aux créatures, au lieu de remonter au Créateur, pervertirent les idées primordiales de la divinité, & falsifièrent celles des vices & des vertus.

Le plus ancien des Historiens profanes que nous connoissons, Sanchoniathon, (b) Phénicien du temps de Gédéon ou de David,

(a) *Quando interrogaverint vos filii vestri cras, dicentes quid sibi volunt lapides isti? respondebitis eis.... ideo positi sunt lapides in monumentum, &c.* Josué, Cap. VI.

(b) Il étoit de Béryste, il écrivit une Théogonie ou l'histoire de l'ancienne Théologie & des antiquités Phéniciennes, en IX liv. qu'il disoit avoir apprises de Jerombal, Prêtre du Dieu Yaa, pour Jehova, il consulta par préférence les écrits de Thoth Egyptien, persuadé, dit-il, qu'étant inventeur des Lettres, il devoit être le plus ancien des Ecrivains. Son Ouvrage est perdu ainsi que la traduction qu'en avoit fait Philon de Biblos du Phénicien en Grec, & il ne nous en reste que des fragments conservés par Eusebe & par Porphyre. Le fameux Dodwel prétend prouver dans une dissertation Angloise, imprimée en 1681 in-8vo. & dans deux lettres dont on peut voir l'extrait : *in acta*

*eruditorum Lipsie...* Supplem. Tom. II, pag. 512, que l'Ouvrage de Sanchoniathon est un Roman imaginé dans le second siècle de l'Eglise où vivoit Philon : cette opinion a été suivie par le Clerc, Bibliot. Choisie, Tom. IX, pag. 242, & par Dupin, Dissert. Prelim. sur la Bible, Tom. II. On peut voir la Bibliot. Grecque de Fabricius, Tom. I. liv. cap. 28. J'ai suivi le sentiment de Cumberland, qui défend le fragment de Sanchoniathon dans un Ouvrage publié en 1720, dont on trouve l'extrait dans les actes de Leiplick l'an 1722, pag. 525. Vandal est de la même opinion dans sa dissertation sur ce fragment, & les Auteurs Anglois de l'Hist. Univ. assurent que les oppositions faites contre son authenticité ne font d'aucun poids, ils fixent l'époque de cet Ecrivain au regne de David, & certainement beaucoup au-dessous de la guerre de Troye, mais Bochart, Vetius & d'autres, le font contemporain de Gédéon.



dépôse en faveur de l'usage commun depuis les anciens temps, de ces sortes de monuments consacrés avec de l'huile ou de la graisse sous le nom de Bœtilia ; nom que l'on pourroit conjecturer venir de la pierre mystérieuse de Jacob à Béthel, si ces sortes de pierres ne paroissent pas remonter à une plus haute antiquité ; car l'Historien que nous venons de citer, dit qu'Uranos posa le premier en Phénicie, ces Bœtils ou pierres consacrées avec de l'huile ou de la graisse. Or, Uranos fut au de-là du temps des Patriarches.

Les Historiens postérieurs parlent de la même pratique des anciens. Homere & Strabon en font mention plus d'une fois. Suivant Diodore de Sicile, l'usage de ces monuments sacrés paroît avoir été universellement suivi chez les peuples divers, quoique éloignés les uns des autres de temps & de lieu. La pierre sur laquelle Apollon avoit déposé sa lyre, pour aider Thésée à bâtir les murs d'Athènes, étoit encore du temps de Pausanias un monument sacré, pour lequel on étoit si prévenu, qu'on se persuadoit qu'en frappant sur cette pierre, elle rendoit le même son que les cordes d'une lyre. Auprès du tombeau d'Amphiaraus, on voyoit trois pierres brutes, qui étoient des monuments respectés, des gestes merveilleux des anciens Thébains. Celui d'Amphion étoit entouré de pierres qui étoient des indices du prodige, que ce Musicien, regardé comme Divin, avoit opéré en les attirant par son chant. Strabon parle d'amas de pierres qu'on voyoit autrefois à Cadix, & que l'on tenoit être des monuments de l'expédition d'Hercule dans cette contrée. Auprès du temple de Diane Leuné chez les Troëzeniens, on respectoit une pierre par la raison que c'étoit celle où Oreste avoit été purifié du meurtre de sa mere. Hercule ayant vaincu les Orchoméniens, en posa une pour monument de sa victoire, & elle étoit encore en vénération du temps de Pausanias. Ce que l'on a appelé depuis la Diane d'Éphèse, fut d'abord un tronc d'orme, consacré par les Amazones, comme un monument de leur expédition. La pierre sacrée qui étoit à Athènes à l'entrée du Palais de la Justice, sur laquelle Solon

*Pausan.  
Beot. lib. IX.*

*Strab. lib.  
III.*

*Pausan Co-  
ront. lib. II.*

*Pausan  
Beot. lib. IX.*

*Plutar.  
Quest. Rom.  
l. XXXVII.*

ordonna que les gens de loi jurassent de les observer, sous peine, en cas d'infraction, de l'expier par la dédicace d'une statue de métal du poids de cette pierre mystérieuse; cette pierre, dis-je, étoit sans doute quelque monument respectable des anciens temps, telle que celle qu'on voyoit à Rome près du temple de Mars hors de la porte Capene (a) & que le Pontife portoit en procession, avec la vénération la plus religieuse sous le nom de Pierre *Manale*, pour obtenir de la pluie dans les temps de sécheresse. C'est par une suite de l'habitude où l'on étoit de regarder ces sortes de monuments avec un respect religieux, que dans un siècle même policé, tous les habitants de la Chersonese, regarderent comme un présage de la victoire de Lyfandre sur Conon, la grosse pierre qui passoit pour être tombée du Ciel, tout nouvellement sur la côte d'*Ægos-Potamos*.

*Plut. Vie.  
de L. Jund.*

Ces sortes de monuments furent fréquents chez les anciens habitants du Nord, & chez les nations Américaines; & nous en verrons bientôt des exemples.

Des mouvements naturels de reconnoissance, de crainte ou d'espérance, quelquefois des vues politiques, inspirerent donc l'usage & le respect de ces monuments. La nécessité les fit adopter, la superstition s'en empara, & les multiplia en faveur, & à la faveur de l'idolâtrie. Le principe fut le même dans la vraie & la fausse religion, parce que la nécessité d'exprimer sensiblement les sentiments qu'elle inspire, est égale dans les deux. Il n'y eut de la différence que dans l'objet, auquel ces sentiments se rapportoient; différence qui rendit cette pratique légitime ou condamnable, suivant l'application qu'on en fit.

Mais comme l'idolâtrie prévalut, & devint insensiblement la Religion dominante, même dans les régions qui avoient été le berceau du vrai culte; c'est à elle principalement qu'est due la pro-

(a) *Tum gelidus toto madebat corpore sudor.*

*Vid. serv. ad Æncid. lib. III. vers. 175.*

& *sex. Pomp. fest. des verb. significat ex Paulo.*



gression que l'on apperçoit de l'état de simple monument ou de signe d'un bienfait , ou d'un prodige ; à celui de Type de divinité & de cet état à celui de simulacre , avec des traits ou des parties de figure humaine ; enfin à l'état de statues , par lesquels signes , types , simulacres & statues , on représenta d'abord les Dieux méthaphysiques & physiques , ensuite les hommes élevés par une apothéose , originairement populaire , à la condition des anciennes divinités. Il nous importe de considérer cette dérivation & cette progression : nous nous y arrêterons donc dans un Chapitre à part.



## CHAPITRE SECON D.

*De l'abus que la superstition fit des monuments & signes sacrés ,  
& de leur application aux faux Dieux.*

**B**Ien des raisons nous disent que la première religion du monde fut spirituelle comme le Dieu qui en fut le premier objet. Le culte idolâtre n'a aucune des circonstances qui accompagnent une institution originaire & primitive , il a au contraire toutes celles qui accompagnent une institution conséquente , dépravée & corrompue. Les traces de la croyance de la première & grande cause de toutes choses , se sont conservées au milieu des ténèbres , les plus épaisses de l'idolâtrie. Le *Or* ou *Our* des Chaldéens , qui veut dire feu , ne fut d'abord regardé que comme la Métaphore de la lumière créée , de la splendeur éternelle de l'intelligence souveraine. Malgré l'extrême superstition de l'Égypte , on y trouvoit des notions fort justes de la Divinité , qu'on chercha de rendre par des images sensibles. Le globe placé à la porte du temple de Memphis , y fut regardé comme l'emblème de la nature divine ; ainsi que chez les Hébreux , elle fut représentée par un triangle. Le nom de *Knef* qu'on donnoit à ce globe , dit Plutarque , indiquoit le vrai Dieu intellectuel , premier principe de tous les êtres ; & ce ne fut que depuis le regne de la Zoolâtrie ou du culte des animaux , qu'il fut attribué au serpent adoré en Égypte & en Phénicie , sous le nom d'Agatho-Dæmon , ( le bon génie ) dont même le culte a été rapporté par les Théologiens du Paganisme à la divinité suprême , prétendant que ce reptile tourné en cercle , étoit un symbole de l'unité de Dieu. Le nom d'Osiris signifioit proprement le principe actif de la production des êtres , l'âme du monde , ou même la forme substantielle de l'univers ; & selon Plutarque , ce ne fut que depuis l'introduction du Sabéisme ou du culte du Soleil , que ce nom devint le symbole de cette



planete : en effet , *Os-iri* dans la langue Copte , qui est l'ancien Égyptien , veut dire le Seigneur fabriqueur. Une ancienne inscription de la statue d'Isis étoit : *je suis ce qui est , & une autre : je suis tout ce qui a été & qui sera : aucun mortel ne pourra lever mon voile*. Le nom le plus sacré chez les Égyptiens étoit celui de *g-ha-ho* , qui indiquoit le Dieu éternel , & qui étoit le même , quoique un peu différemment prononcé , que le nom ineffable de *Jehovah* des Hébreux , & dont le Dieu inconnu des Athéniens étoit , suivant bien de l'apparence , une dérivation. Ceux qui entroient dans le temple de Serapis , dont le culte fut postérieurement introduit en Égypte , selon le témoignage de St. Clément d'Alexandrie , continuèrent de porter sur eux ce nom sacré du Dieu éternel , comme le Grand Prêtre le portoit chez les Hébreux. Il paroît encore que sous l'empire le plus absolu , & le plus général de l'idolâtrie , l'ancienne vérité avoit trouvé un asyle dans les Mysteres , (a) auxquels on n'initioit qu'un fort pe-

(a) Cicéron se sert de l'argument tiré de ces Mysteres , pour combattre l'Athéisme „ je ne parle point , dit-il , des Mysteres sacrés d'Eleusis , je passe sous silence ceux de Samothrace & de Lemnos , dont les cérémonies sont cachées sous le voile obscur de la nuit & dans l'épaisseur des forêts ” paroles qui se rapportent à la doctrine secrète des Mysteres , touchant la fausseté du Polythéisme & l'unité de Dieu. On voit dans St. Augustin , *de Civit. Dei. lib. VIII. cap. 5.* que dans les Mysteres d'Égypte & de Grèce , le Hiérophante enseignoit que les Dieux qu'on adoroit , étoient des hommes déifiés après leur mort. Alexandre écrivit à sa mere que le chef des Hiérophantes des Mysteres Égyptiens , lui avoit découvert en secret , les instructions mystérieuses concernant la nature des Dieux nationaux. Les premiers Législateurs en ins-

tituant ces Mysteres , avoient eu une bonne raison de tenir cette vérité cachée , ayant eux-mêmes contribué à l'établissement ou à la propagation du Polythéisme , en prétextant des inspirations , des apparitions , & se servant des opinions superstitieuses , dont les peuples étoient prévenus pour leur inspirer une plus grande vénération pour les loix ; aussi lit-on dans Plutarque , qu'après qu'Alcibiade eut révélé à ses compagnons de débauche le secret des Mysteres de Cérès , ils brisèrent dans une course nocturne toutes les statues de Mercure ; car après avoir appris le secret d'un Dieu Souverain & de l'origine de l'idolâtrie , il étoit très-naturel que des hommes échauffés par le vin , se trouvant saisis d'une espèce d'enthousiasme religieux , courussent dans leur fureur briser les statues des faux Dieux.

tit nombre de personnes, ne croyant pas le vulgaire susceptible des vérités sublimes, qu'on dévoiloit touchant l'unité de Dieu & l'origine du Polythéisme. On trouve des traces de la doctrine primitive dans la belle Hymne d'Orphée, dans Platon, dans Cicéron, dans Virgile, (a) dans Horace, (b) dans la lettre de Maxime de Madaure à St. Augustin, dans Épictète & dans Marc-Aurèle. Enfin, en suivant plus l'enchaînement des idées que celui des faits, en sondant le cœur humain naturellement enclin à sortir de lui-même & à imaginer des êtres plus puissants que lui, & à la fois à se renfoncer dans les sens & la matière, on démêle ce fil d'erreurs, qui, du sentiment vrai, simple & universel, qu'il y a une puissance au-dessus de l'homme, le conduisit à se faire des Dieux, auxquels il eut rougi de ressembler.

L'idolâtrie ne s'établit donc pas brusquement & tout-à-coup. Insensible dans ses commencements, elle eut des progrès gradués, mais mon projet n'étant point d'en écrire l'histoire, à l'égard de laquelle on peut consulter les différents systèmes qu'on a fait sur l'origine & les progrès du faux culte, je me contenterai de toucher ce qui intéresse mon sujet.

Il fut un temps, où le genre humain, éloigné de temps & de lieu de sa source primitive, se trouva nécessairement partagé en de petites peuplades formées par les différentes familles, dérivées de la première de toutes. Ces peuplades dispersées telles que le sont celles d'une grande partie de l'Amérique, de l'Afrique & même de plusieurs Isles de l'Asie, en des pays déserts, incultes, couverts de forêts, en proie aux bêtes sauvages, se trouverent dans la nécessité de s'occuper uniquement des besoins de la vie & des soins de l'existence & de la défense. Dans cette situation, les desirs naturels, l'espérance, la crainte & la terreur devin-

---

(a) ... *O qui res hominumquæ Deumquæ,  
Æternis regis imperiis, & fulmine terras!  
O pater ô hominum divumquæ æterna po-  
testas! &c.*

(b) *Unde nil majus generatur ipso.  
Nec viget quidquam simile aut secundum.*



rent l'unique guide des hommes devenus sauvages & les conceptions purement spirituelles , tenant pour ainsi dire l'esprit dans un état forcé , échapperent insensiblement à des ames uniquement occupées d'objets sensuels & matériels. L'idée spirituelle de la Divinité dut donc d'abord s'altérer , s'obscurcir , & enfin s'anéantir ainsi qu'on la voit ou obscurcie ou anéantie de nos jours chez différents peuples (a) barbares.

Cependant , des hommes sans cesse agités par nature & par un effet de leurs besoins entre les desirs , l'espérance & l'incertitude , combattus par la crainte , ne purent perdre entièrement l'idée à laquelle ils étoient habitués de quelque puissance supérieure à leur foiblesse , ni la coutume d'y avoir recours dans leurs agitations ; c'est au milieu de ces affections , que l'imbécillité de leur esprit leur fit voir ou imaginer par-tout des esprits tour-à-tour bien-faisants & mal-faisants , (b) auxquels ils adresserent leur vœux , leurs hommages & leurs demandes. Ce fut le premier pas de l'erreur , qui fut nécessairement bientôt suivi d'un second.

(a) Les habitants du Grand Cair , Isles du ressort du gouvernement de Banda près de la nouvelle Hollande , n'ont d'autre connoissance de l'être suprême , si ce n'est qu'ils savent par tradition qu'il a créé leur pays. Dans toutes leurs entreprises ils ont coutume d'implorer sa protection , après avoir sacrifié quelques porcs & quelques boucs à une idole , qui est attachée à une perche. Hist. des Voy. tom. XVII. in-4to. pag. 508. Un Missionnaire ayant demandé à des habitants d'une des Isles Philipines , qui avoit fait le Ciel & la Terre & toutes les choses visibles , ils lui répondirent qu'il n'en savoient rien , voyez Hist. des Voyages , tom. XVII. in-4to. , édit. de Paris pag. 368. Cette ignorance est très-ordinaire chez les sauvages d'Afrique , d'Amérique &c.

(b) Les sauvages de la note précédente dirent au même Missionnaire , & c'est la croyance commune des sauvages de tous les pays , qu'il y a des bons & des mauvais esprits , qui ont cependant un corps sujet aux passions & aux foiblesse de la nature humaine. Ils ont des Prêtres & des Prêtresses établis pour les honorer ; un sauvage de l'Isle de Taumaco près des terres australes , pris dans l'expédition de l'Espagnol Quiros en 1606 , & qui se fit Chrétien , disoit , que dans son pays le méchant esprit qu'il appelloit Terva , apparoissoit aux gens pendant la nuit ou conversoit avec eux quoique invisible durant le jour. Hist. des Voyag. tom. XVII. in-4to. , pag. 495.

Ces êtres invisibles trop métaphysiques pour des esprits aussi charnels n'eussent point été des appuis suffisants pour calmer leurs inquiétudes & satisfaire des affections vagues & incertaines. Il fallut donc concentrer, pour ainsi dire, ces êtres divins & imaginaires, desquels le sort, les succès, le bonheur ou le malheur dépendoit; dans des objets qui frappassent les sens.

Les premiers qui se présenterent à l'esprit, comme les plus propres à devenir l'habitation des Divinités vagues & secourables, furent sans doute les monuments que les familles & les peuples avoient dressés en se séparant, & en différents lieux de leurs transmigrations; monuments que la raison & l'habitude faisoient regarder avec respect, duquel il fut d'autant plus aisé de passer au merveilleux, que chez des petites nations dispersées, souvent sans habitations fixes & permanentes, ils étoient des objets & des signes importants renommés & sacrés. Rien donc de si propre à devenir le siège des esprits craints & révéérés; car telle est la gradation de l'esclavage, où l'ignorance jette l'esprit humain: elle commence par abuser de la vérité même, elle en fait la base de l'erreur, la superstition la consacre & la réduit pas-à-pas en système: voilà comment l'idée subtile d'un être invisible, créateur & modérateur de l'univers, s'obscurcit & s'anéantit presque chez tous les peuples du monde, ne restant à peine de traces de l'ancienne vérité, que dans la région (a) où fut la première source du genre humain; & ensuite chez une petite nation que la providence se réserva pour être la dépositaire de l'éternelle vérité, & peut-être dans un très-petit nombre d'esprits philosophiques, regardés de tout temps par le peuple & par les Prêtres du Paganisme, comme des esprits hardis, des incrédules, (b) des

---

(a) Comme on le voit par le culte que Melchisedech, Abraham, sa famille, ainsi que Job rendoient au vrai Dieu, & dont les traces se conserverent plus long-temps, & peut-être ne s'effacerent jamais totalement dans la Chaldée.

(b) On le voit par les accusations d'incrédulité de Hernipus contre Pericles & du peuple & des Prêtres d'Athènes contre Socrate, pour avoir osé désillir les yeux sur la superstition, & soutenir la vérité d'une intelligence souveraine & de l'unité de Dieu.



hommes dangereux. Voilà comment les masses informes de pierre & de bois appellées Bœtiles par Sanchoniathon obtinrent dès la plus haute antiquité les adorations, les vœux & les sacrifices des humains.

Geres.  
XXXI. 13.

On voit d'abord une preuve de cela dans l'abus superstitieux que l'on fit en Cananée de la pierre élevée à Béthel par Jacob. Dans une apparition postérieure, Dieu autorise ce monument comme épuré de toute superstition, en disant à ce Patriarche qu'il est le Dieu de Béthel où il a oint la pierre : mais dans la suite, cette pierre devint un objet du culte superstitieux des Cananéens, la regardant comme douée d'une vertu divine, sans élever leurs pensées plus haut ; ce qui fut cause que les Israélites abolirent depuis ce culte illégitime, & donnerent le nom de Béthaven, *demeure du mensonge*, à un lieu qui portoit celui de Béthel, *demeure de Dieu*.

Pausan.  
Achaïc. lib.  
VII.

Les histoires anciennes & modernes nous font connoître une infinité de pareils monuments, devenus dans des temps & des pays sauvages ou barbares, des objets d'adoration & les Divinités des nations. Pausanias dit, qu'on voyoit encore de son temps en Grece trente pierres quarrées, regardées comme autant d'anciennes Divinités ; il y avoit sur le Mont-Liban une espece d'ancien Pantheon rustique, consistant en grand nombre de pierres rangées, qui furent autrefois les grandes Divinités du pays. Arnobe & Maxime de Tyr parlent de pareilles pierres divinisées en Arabie & à Pésinunte ; en effet, le *Disar* ancienne Divinité des Arabes, étoit une pierre de six pieds de haut. Entre Biblos & Héliopolis, il y avoit de ces sortes de monuments sacrés, qui passoient pour faire un grand nombre de miracles. La Religion des Japonois conserve une pierre noire appellée *suffonotz* ou *suffonotzy*, (a) dans le temple de Futzman près de Jedo, bâti depuis en l'honneur de leur Dieu de la guerre, pierre qu'on présente sur une tablette de Bambou à la dévotion des Pélerins,

Dio, Damasc.  
Cent. apud.  
Pant. n°. 213.

Arnob. lib.  
VI. & Maxi.  
Tyr. orat.  
XXXVIII.

Kempfer.  
Hist. Ge. du  
Japon, liv.  
V.

---

(a) C'est-à-dire, pierre fameuse de Seutzen.

& qui est un monument qui se rapporte à quelque événement fabuleux ou historique du pays, que l'on ne manque pas de rapporter à ceux qui ont la curiosité ou la dévotion d'en entendre le récit.

Ces sortes de Divinités matérielles furent communes aux anciens habitants du Nord. On fait entr'autres, qu'une haute colonne, élevée à la mémoire d'Arminius, chef des Germains par les descendants de leurs peres ingrats, étoit le Dieu autour duquel on s'assembloit tous les ans, pour chanter les louanges de leur divin libérateur. L'Irminful des Saxons n'étoit qu'une divinité de la même espece, & je ne doute pas qu'il ne faille regarder comme telles, ces grandes pierres (a) dressées anciennement dans la Suede, & dont on voit encore les restes de notre temps, avec des caracteres runiques.

Le Royaume des Incas & les autres contrées tant de l'Amérique que des extrêmités de l'Asie, nous fournissent des exemples de cette nature, & on les voit encore pratiqués chez les nations sauvages, auxquelles l'ignorance & la disette des Arts refusent les secours qu'ont les peuples éclairés & policés. Carreri rapporte, que les Zambales Maures Montagnards, dans une des Isles Philippines, n'ont d'autre objet de culte qu'une pierre ronde, ou un tronc d'arbre. Des Ambassadeurs Hollandois nous apprennent, qu'àuprès de Winkian Capitale du Royaume de Laos, on adoroit une grande Pyramide placée dans un espace quarré environné de murailles, Divinité à laquelle ils virent les habitants aller rendre leurs hommages & faire des offrandes : enfin, on a découvert de pareils Dieux dans les Isles (b) sauvages des ter-

Hist. Gén.  
des Voyages  
tom. XVII.  
104 o. p2e.  
185.

(a) Je fais qu'on a écrit en Suede sur ces monuments, mais il ne m'a pas été possible d'avoir l'ouvrage qui en a été fait, quoiqu'il m'eut été promis par Mr. le Baron de Seffer Sénateur en Suede ; de sorte que ma conjecture sur la nature de ces monuments n'est fondée que sur l'analogie.

(b) Quiros rapporte dans son voyage fait aux terres australes en 1606, qu'ayant fait une descente dans l'Isle, à laquelle on donna le nom de St. Bernard, à dix-huit degrés quarante minutes de latitude, on trouva au milieu d'un bois épais une place ronde entourée de petites pierres, avec



res australes , à plus de mille lieues des continents connus.

La superstition ne s'arrêta pas là ; comme elle naît de la timidité & de la foiblesse de l'esprit , elle ne manque pas d'enchérir toutes les fois que les circonstances forcent les gens stupides d'y avoir recours. Des objets divins , rares & souvent éloignés n'étoient point d'un secours assez prompt dans des besoins pressants & au milieu des incertitudes & des craintes qui renaissent sans cesse ; & ils n'étoient pas suffisants pour rassurer des esprits perpétuellement agités. Ce fut alors que la stupidité regarda comme des signes de la volonté de l'esprit bien-faisant ou mal-faisant , que l'on croyoit par-tout , tout être physique & matériel vivant ou végétant , qui s'offroit le premier dans le moment d'une situation critique , incertaine , ou dangereuse. Un fruit de la terre qu'un heureux hazard présentoit dans l'instant qu'on étoit pressé de la faim , une rivière ou un étang qu'on trouvoit à propos pour étancher la soif , un animal dont on tiroit quelque avantage pour la vie ou dont la férocité ou le poison étoit à craindre , (a) un oiseau qui par son vol paroissoit indiquer une route ou en détourner ; un grand arbre qui se présentoit comme un abri ou servoit de signe de ralliement , une forêt qui tenoit lieu d'habitation ou de défense , tout objet petit ou grand , en un mot , qui frappoit la vue au milieu de l'incertitude du parti qu'il falloit prendre & dans des moments de disette , de besoin ou de terreur , furent regardés comme autant d'êtres divins , terribles ou secourables ; ils furent adorés comme tels considérés & consultés comme des Oracles ;

---

un tas de plus grosses pierres debout , haute d'une coudée & demie , appuyées contre un grand arbre , où les sauvages de l'Isle alloient faire leurs actes de Religion. Hist. Gén. des Voyag. tom. XVII. in-4to, pag. 480.

(a) Les Insulaires des Iles des Lar-

rons ne tuent jamais le Cayman, le Tyburon & l'Acouïn parce qu'ils les craignent , ils ont donc pris le parti de les adorer comme des Divinités , & de leur payer un dixieme des fruits de la terre qu'ils lancent à l'eau. Hist. des Voyag. tom. XVII. in-4to, pag. 470.

Oracles ; (a) c'est ainsi que le signe de la volonté de l'esprit , devint le siege du même esprit , & de symbole il fut converti en Divinité principale dont les traces se conserverent toujours , ainsi que nous le verrons dans la suite sous les regnes du Sabéisme , & du culte des hommes , associés aux anciennes Divinités.

Voilà la source du culte monstrueux que l'Égypte encore barbare , & selon Strabon , n'ayant encore aucune Idole , rendit à ce peuple de Divinités , auxquelles selon l'expression de Lucrèce , la peur donna l'être ; & qui selon celle de Juvenal , (b) naquirent dans les Jardins. L'état de barbarie de l'Égypte que Diodore de Sicile décrit , en disant que les habitants n'y vivoient que d'herbes & de racines , (c) ayant même la coutume exécrable de se manger les uns les autres , fut un état commun à plusieurs autres régions de l'ancien Orient ; il fut celui de notre Europe ,

Strabon lib. XVII.

Diod. Sic. lib. 1<sup>er</sup>.

(a) Dans l'intérieur de l'Isle de Borneo où il n'y a ni Pagodes ni Bramines , chacun se fait un Dieu & un culte à sa fantaisie. Le premier objet qui s'offre aux yeux le matin en sortant de la cabane , devient une Divinité. En se mettant en voyage , si un oiseau vient à voler vers l'endroit

d'où l'on est parti , il n'en faut pas davantage pour faire rebrousser chemin tout de suite ; mais si l'oiseau passe , on continue la route sans la moindre inquiétude , & l'expérience contraire , ne détruit jamais ces sortes d'objets. Hist. des Voyag. tom. XVII. in-4to.

(b) - - - - - Crocodilon adorat

*Pars hæc , illa pavet saturam serpentibus ibim.*

*Effigies sacri nitet aurea Cercopitheci ,*

*Dimidio magicæ resonant ubi Memnone chordæ.*

*Atque vetus thebe centum jacet obruta portis.*

*Illic ceruleos , hic piscem fluminis , illic*

*Oppida tota canem venerantur , nemo Dianam :*

*Porrum & cepe nefas violare & frangere morsu.*

*O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis*

*Numina ! lanatis animalibus abstinet omnis*

*Mensa , nefas illic fatum jugulare capellæ.*

(c) Diodore dit que pour conserver la mémoire de l'ancien usage de vivre d'herbes & de racines , les Egyptiens portent

encore en main , l'herbe nommée Agrostis , lorsqu'ils vont au temple faire leurs prières aux Dieux.



& est encore plus ou moins l'état actuel des deux tiers de notre globe.

Aussi la religion de la plupart des anciens peuples Orientaux, fut-elle à-peu-près la même que celle des anciens Égyptiens. La Palestine adora des poissons sous le nom de Dagon & d'Atergatis, des brebis nommées Aferoth, des chevres & d'autres bestiaux appelés Anamalech. Adamas, espèce de pomme fut le Dieu Rimmou, & Assarath, autre Divinité Phénicienne que le Roi Josias fit brûler, ne fut d'abord qu'un bois sacré. Le culte du serpent (a) fut aussi très-commun dans ces régions. Daniel nous apprend qu'on vouloit l'obliger d'adorer ce monstre, regardé comme un Dieu vivant dans le temple de Babylone, ainsi qu'il fut, & est encore un objet principal de culte chez les Éthiopiens, & chez plusieurs nations de l'Afrique, (b) de l'Amérique & des Indes Orientales, & dont les Idoles même de la Chine nous présentent encore des restes, comme il s'en trouvoit dans celles de la (c) Palestine, lorsque les Israélites en firent la conquête.

IV. rég.  
XXIII. 6.  
Daniel cap.  
XIV.

(a) Les qualités du serpent divin suivant le témoignage de Philon de Biblos, ont été décrites fort en détail par Epeys, chef des hiérophantes & des écrivains sacrés Egyptiens. Son ouvrage fut traduit par Arius Héracléopolitain. Plutarque rapporte que le district de la Thebaïde qui adoroit le serpent divin sous le nom de Keneph, ne payoit point l'impôt que payoit chaque contrée, pour faire peindre & sculpter la Divinité.

(b) Chez tous les Negres, chez les Axumites, chez les Abyssiens, dans l'Yfucatan & autres contrées.

(c) Cette universalité du culte des animaux, répandue dans tous les Pays comme

en Egypte, peut donner lieu de douter de la vérité de la conjecture qui fait venir ce culte du nom d'un animal différent qu'on avoit donné à chaque Nome, lors de la division de l'Egypte en districts ou Nomes, & cela, dit-on, afin d'empêcher les habitants de s'unir & de s'entendre pour secouer le joug, mais de les tenir ainsi divisés par les différentes dénominations de ces animaux antipathiques. Je ne dis point que la politique n'ait fait son profit des antipathies, que pouvoient occasionner ces différents objets de culte; mais l'histoire de l'idolâtrie, nous fournit bien d'autres exemples de cultes différents & d'antipathies, qui en naissent naturellement, & nous en verrons des traces en parlant des Dieux Pénates.

Selden prétend que ces animaux n'étoient point un objet de culte immédiat dans la religion des anciens, mais qu'ils ne doivent être regardés que comme des emblèmes & des symboles, opinion qui peut avoir quelque chose de vrai relativement à des temps postérieurs; lorsque le culte du soleil & des hommes divinifiés, eut pris la place de la Zoolâtrie, mais qui est fautive prise généralement dans tous les temps, & tous les lieux. Les défenses réitérées (a) que le Souverain Législateur fait à son peuple, de prendre part à ce genre d'idolâtrie, fait assez connoître qu'il ne s'agissoit pas d'un simple culte symbolique. D'ailleurs il est plus dans l'analogie historique, que des animaux adorés par des peuples grossiers comme des êtres utiles ou redoutables, devinssent symboliques après l'introduction d'un culte plus élevé, qui commença à faire faire quelque progrès à la raison; que de convertir ces symboles en êtres divins, lorsque la raison étoit déjà plus éclairée.

Au reste, une pareille disposition des esprits une fois remarquée par ceux qui avoient un peu plus de sagacité, donna beau jeu aux fourbes, & ouvrit une carrière libre à l'imposture. Plus une religion est matérielle, plus elle fournit d'occasions & de moyens à ceux qui savent la tourner au profit de leurs intérêts particuliers, pour abuser de la simplicité & de l'ignorance. Ces petites peuplades dispersées & souvent vagabondes vivoient beaucoup dans la dépendance & sous la direction de ceux qui favoient se faire prendre pour les interpretes des volontés des esprits, parce que pour s'établir quelque part, il falloit nécessairement un Dieu tutélaire, qu'on ne manquoit point de porter tou-

---

(a) Vous ne figurerez point d'images de bêtes terrestres ni aquatiques. *Deuter.* XVII. 21 & 81, vous n'aurez point de bois sacrés, vous n'offrirez plus dorénavant des sacrifices aux velus. *Levit.* XVII. 7. Par Velus il faut entendre les animaux. Aussi tous les noms des Divinités Assyrien-

nes, suivant les plus savants Rabbins, tels que Aben-Ezra, R. Jarchi. K. Kienki, & autres; dans les explications qu'ils donnent de ce genre d'idolâtrie, ne désignent tous que des animaux. Vjd. Selden. *Syntag.* II. C. 27 & Vatabl. in not. ad lib. IV. reg.



jours avec foi , soit à la guerre , soit dans les autres occasions d'importance , où la crainte & l'inquiétude ne manquent jamais d'exciter la dévotion. Ces prétendus Prêtres , presque seuls Législateurs chez des petites peuplades sauvages & errantes , pour autoriser leur direction , ne manquoient pas d'annoncer de prétendus oracles , que des esprits stupides & craintifs , qui comme des enfants ne s'élèvent pas plus haut que leurs poupées qu'ils regardent comme animées , ne manquoient pas à leur tour de recevoir comme divins. On trouve des vestiges de ces oracles rendus par le Lion & par le Crocodile dans l'ancienne Égypte , & on y connoît les fourberies des Prêtres du chien Anubis , celles du serpent rayé appelé Heredy , (a) encore consulté sur la rive orientale du Nil , celles des Prêtres des Divinités de même nature , adorées en Nigritie , celles des Jongleurs , (b) chez les sauvages de l'Amérique , celles enfin des Tamols (c) de quelques Isles Philippines.

Les prodiges venoient naturellement à l'appui des oracles. Les hazards , les rencontres de quelque pierre d'une forme non commune ou plus polie que les ordinaires , un tronc d'arbre épargné par la foudre favorisoient l'imposture des Prêtres , faisant passer aisément ces pierres comme tombées du ciel ou miraculeuses , (d) & rendant tout cela comme des êtres divins où les

(a) Le Docteur Pokocke , dans son voyage d'Égypte en 1738 , dit avoir été témoin oculaire du culte qu'on y rend encore à ce serpent , & des sacrifices qu'on y offre , dont les Prêtres font leur profit.

(b) Ils persuadent à ces sauvages , que des petits instruments sont doués d'un esprit vivant , capable de déterminer les effets de leur choix , & ils ne manquent pas de consulter cet esprit.

(c) Ils font croire qu'ils ont un com-

merce avec les bons & les mauvais esprits appelés Tahutups ou les ames de leurs défunts. Ils déclarent de leur pleine autorité , ceux qui vont au ciel , & ceux qui ont l'enfer pour partage. Voyez l'Hist. des Voyag. tom. XVII. in-4to , pag. 368.

(d) On voit encore de nos jours une preuve de ceci , dans le respect superstitieux qu'on porte à certaines pierres , qui ont la figure à-peu-près de melons pétrifiés , ou plutôt d'œufs d'Autruche près du Mont-Carmel : ce respect est fondé sur un conte

esprits habitoient, & par conséquent des objets de vénération.

Que l'on se rappelle ici ce que nous avons dit des monuments divinifiés par les peuplades sauvages & dispersées, & l'on concevra sans peine la facilité, avec laquelle on faisoit ces sortes d'opinions superstitieuses. Les chefs ou Prêtres de ces peuplades abruties, sentoient que le meilleur moyen de les retenir en des régions, où ils trouvoient bon de faire des établissemens permanents, étoit de les y lier à ces Dieux par certains objets fixes de religion & de culte : profitant donc de la prévention des esprits pour les monuments sacrés, dont on se trouvoit éloigné par les dispersions successivement survenues, ils en imaginoient d'autres de même nature, & pour en cimenter la vénération, ils les faisoient envisager comme des dons du ciel, par lesquels l'esprit divin se plaçoit de manifester ses volontés. Voilà l'origine de tant de pierres & de troncs d'arbres, devenus les Divinités des nations encore barbares. Telle fut la pierre adorée à Pésinnunte long-temps avant la guerre de Troye, telle, celle qu'Étheocles fit croire lui être venue du ciel, & qui par cette raison fut vénérée avec un respect singulier en Béotie; telle celle que les anciens Arabes adoroient sous le nom de *Æbac* dans le temple appelé *Chababan*, pierre que Mahomet par une complaisance politique, a laissée dans ce temple, en le consacrant à l'unité de Dieu à la Mecque. Telles enfin plusieurs autres dont les anciennes histoires font mention.

Ce fut à un prétendu miracle que l'on connut qu'une poutre

absurde accredité par des Moines ignorans. On fait passer ces pierres pour des melons pétrifiés par Elie, qui demandant en passant des melons à quelques paysans, qui lui furent refusés, le Prophete pour se venger, pétrifia tous les melons de ce pays, & bien des gens ne manquent pas de se prosterner lorsqu'ils en rencontrent. Je ne doute pas que cette fable ne

soit dérivée de l'ancienne idolâtrie, pour des pierres d'une figure remarquable ou singulière, dont ces Moines ont cherché de convertir le respect superstitieux, en prétendu respect pieux. On peut voir sur ces pierres la description de différentes productions naturelles de la Sicile, par Mr. Schiavo. à Palerme 1762.



d'un bois particulier , jettée par un furieux ouragan sur la côte des Indes , devint la fameuse Idole du lieu où l'on bâtit depuis la Ville de Jagrenat. Les Brames aussi intéressés que superstitieux , à la vue d'une liqueur rouge , qui en sortit par un coup de hache & qu'ils firent regarder comme du sang , (a) publièrent que c'étoit un Dieu qui devoit être adoré dans le pays , & ces barbares furent ravis de trouver un prodige qui autorisoit leur penchant. Cette disposition est très-ordinaire chez tous les sauvages. Un pilier que Ribaut, aventurier François , éleva pour arborer les armes de France dans un canton de la Floride , reçut un culte & des offrandes de la part des peuples du pays , qui jugerent d'abord que ce monument devoit contenir quelque chose de mystérieux. Les sauvages de la nouvelle Angleterre élèvent des pyramides & des colonnes de pierre qu'ils peignent , & qu'ils ornent pour leur rendre ensuite une sorte de culte , leur pako-rance n'est qu'un cube de cristal , qu'on leur a fait regarder comme un être divin. (b) Ce sont là les Divinités adorées en Nigritie sous le nom de Fetiches , (c) chez les Arabes sous le nom de Gris-gris , (d) chez les Caraïbes sous celui de Manitous ,

Voyez Hist.  
des Voyages  
tom. XIV.  
in-4to , pag.  
147. édition  
d'Hollande.

Hist. Gen.  
des Voyages  
tom. XLV.  
in-12 , pag.  
70.

Ibidem pag.  
37.

(a) On voit au Pégu & à Ténassérim quantité d'arbres d'un bois rouge , qui , quand il n'est pas coupé dans la bonne saison , si on le laisse long-temps au soleil , ne manque pas d'être rongé en dedans par les vers , qui creusent jusqu'au cœur du bois. Quand on le jette ensuite dans l'eau , il s'y fait des réservoirs , & l'eau en sort en abondance , lorsque la hache penetre un peu avant.

(b) Chez les Natchez de la Louysiane , la Divinité du pays est une pierre conique , précieusement conservée dans une enveloppe de plusieurs peaux de chevreuil. Hist. de la Louysiane.

(c) Tiré du Portugais *Fetisso* , choses fées , enchantées , divines , ou rendant des oracles , du latin *Fatum*. Des François commerçants dans ces contrées , de *Fetisso* ont fait *Fetiches* , qui ne sont autre chose que le premier objet matériel qu'il plaît à chaque nation , & même à chaque particulier chez ce peuple sauvage , de choisir & de faire consacrer en cérémonie par ses Prêtres. On peut voir l'excellent Traité anonyme sur les Fetiches , imprimé en 1750 in-12 , attribué au savant Président. de Brosses.

(d) C'est le nom que les Prêtres Marabouts des Arabes transplantés en Afri-

(a) & chez les Lapons & les Samoyedes , sous la figure de pierres enduites de graisse , & enveloppées dans des linges ou des toisons , & telles furent les Bœtiles , par lesquelles Sanchoniathon ( b ) fait commencer l'idolâtrie dans la Phénicie & dans l'Égypte , & non par les images des hommes déifiés , comme Eusebe , la tête pleine des idées & du système mythologique des Grecs , & sans beaucoup examiner l'étymologie des noms , l'a conclu , confondant ainsi l'ancienne Zoolâtrie & le culte des astres , avec l'idolâtrie proprement dite , que tout nous indique avoir été postérieure au culte des Bœtiles , signes ou types matériels des Divinités sans nom ; culte qui ne s'éteignit jamais entièrement , depuis même que les humains adorèrent leurs semblables , comme on le voit par les défenses que Dieu fait en plus d'un endroit ( c ) de l'Écriture , de dresser des colonnes & des pierres , & d'avoir des images d'animaux pour les adorer ; culte qui se maintint même dans les pays policés jusqu'à la chute totale de l'idolâtrie , puisque la Divinité dont l'Empereur Heliogabale avoit été Ministre en Syrie , n'étoit qu'une pierre noire adorée dans le temple d'Émèse avec toute la magnificence du culte ; & puisque Arnobe assure qu'avant sa conversion , dès qu'il appercevoit quelque pierre

Herodotus.  
lib. V. Cap.  
3.

que donnent à certains Talismans factices ou naturels , qu'ils regardent comme des puissances subalternes , ou des préservatifs contre toute sorte de maux ou d'événements fâcheux. Ce qui fait que les Maures en font quelquefois couverts de la tête aux pieds.

(a) Ils les font de petits instruments de morceaux de bois , d'un oiseau ou d'un autre animal , qu'on expose à la vénération dans des cabanes , & auxquels on sacrifie d'autres animaux.

(b) Cet auteur parle des aventures des Dieux Uranos ou le Ciel , Chronos ou le temps &c. Son traducteur Eusebe a transformé ces noms en ceux de Saturne , de Jupiter & des autres Dieux de la Mythologie Grecque postérieure des Phéniciens & des Egyptiens.

(c) Vous briserez les pierres dressées , Num. XIII. 52. Vous ne dresserez point de colonnes : vous n'érigerez point dans votre terre des pierres remarquables pour les adorer. *Levit. XXXI.* Vous n'aurez aucune image de bêtes. *Deuter. VI. 16.*



polie & consacrée par des onctions d'huile , il ne manquoit pas d'aller la baiser , comme contenant quelque vertu divine. Ce n'est que depuis l'introduction du culte des astres que les simulacres à figure humaine , commencerent à s'introduire & à devenir des objets d'adoration. Voyons par quels degrés les Bœti-les acquirent cette figure.



## CHAPITRE TROISIEME.

*Progression des Bœtilles de l'état de signes informes , à celui de Simulacres à figure humaine.*

**I**L arriva autrefois dans l'ancien monde ce que nos peres ont trouvé , il n'y a guere que deux siecles , être arrivé dans le nouveau qu'ils venoient de découvrir ; du fein des ténèbres & de la barbarie , ainsi que nous venons de l'exposer , sortirent jadis dans les contrées orientales , comme depuis au Pérou & au Mexique , quelques esprits moins stupides & plus élevés , qui ravis par les objets supérieurs & célestes , qui frappent le plus les yeux des humains & les étonnent par leur beauté , par leur bénigne influence & tous les avantages qu'on en éprouve , les furent faire regarder comme des Divinités supérieures aux êtres physiques , matériels & subalternes , auxquels une stupide superstition avoit presque asservi le genre humain.

Suivant routes les inductions qu'on peut tirer des faits historiques , & de la filiation des idées qu'on voit se développer dans l'ancienne Mythologie , ce fut d'abord dans la Chaldée (a) & ensuite en Égypte , que s'établit la croyance & le culte de la divinité des astres & de la nature productrice qui forma la religion à laquelle on donna le nom de Sabéisme , & s'éleva sur les débris de la Zoolâtrie , qui désormais ne fut plus , pour ainsi dire , qu'en sous-ordre , qu'accessoire & symbolique.

Voy. New-  
ton dans sa  
Chronologie  
Grecque.

(a) Cassiodore dit que les inscriptions gravées sur les aiguilles de pierre d'une hauteur surprenante , dédiées jadis au soleil & à la lune en Egypte , & élevées depuis dans le Cirque à Rome , étoient en caractères Chaldéens. Cela étant , l'écriture symbolique des Egyptiens fut empruntée des Chal-

déens. Cassiodore n'avançoit sans doute pas cela sans fondement , & il faut qu'il eut connu des monuments qui constataient la vérité de son assertion. Il est à présumer que les Mahométans n'existant point encore , les édifices de l'ancien Orient n'avoient pas encore été détruits.

Il est constant que cette révolution dans le culte fut heureuse à bien des égards, car comme au moyen de la croyance de la Divinité du soleil & de la lune qui s'établit en Amérique, on parvint à rassembler des peuplades dispersées, errantes & barbares, & à leur inspirer le goût de la sociabilité & des loix ; ainsi la même croyance contribua anciennement à détruire la barbarie, & à faire naître les premières idées de société politique & de police, en rassemblant plusieurs peuplades défunies sous un même chef, par le lien que forme naturellement le même objet de croyance & de culte : aussi ce ne fut que depuis l'établissement de la croyance & du culte des astres, que l'on vit des sociétés politiques plus grandes & plus étendues, précisément dans la Chaldée, la Phénicie & l'Égypte.

Ce culte naturel des peuples qui ne sont ni tout-à-fait barbares, ni assez Philosophes pour élever plus haut leurs idées & les dégager entièrement de la matière, ne manqua pas de se faire adopter de proche en proche (a) jusqu'aux extrémités de l'Orient, d'où il passa dans les Isles (b) séparées du Continent, & c'est au moyen du même culte, que l'on vit depuis l'Italie (c) sortir de l'état de barbarie, qui lui étoit commun avec les nations de l'ancien monde.

La persuasion de la Divinité des astres fut donc l'époque de

(a) On voit dans le *Livre IV<sup>me</sup> des Rois*, chap. 24, que Josias fit renverser les Idoles consacrées au soleil, à la lune & à la nature productrice qu'on adoroit sous le nom de *Baal*, comme on les adoroit en Égypte sous les noms d'*Isis* & d'*Osiris*

(b) Il n'y a pas plus de deux cents ans que les habitants de Macassar n'avoient pas d'autres Divinités, & ils en gardoient dans leurs maisons avec le plus grand respect des images en or, en argent, en bronze & en

terre. Voyez *Histoire des Voyag. Tom. XXXVIII & XLVIII in-12*. On trouve des vestiges du même culte dans les Isles Philippines.

(c) Evandre y porta le culte de Pan, qui dans son origine représentoit la nature & sa fécondité. Celui de *Vesta* ou du feu devenu chez les Chaldéens le symbole de la divinité du soleil, y fut établi avec la naissance de Rome.



la décadence de la Zoolâtrie & de la croyance arbitraire de la Divinité immédiate de plusieurs êtres Physiques subalternes. Mais comme les vieux usages , ceux principalement qui ont pris la teinture de la religion , ne sauroient cesser tout-à-coup , qu'ils subsistent même encore long-temps après qu'on en a senti l'abus , ce nouveau culte ne put point faire regarder avec indifférence , encore moins avec mépris , les objets fixes qu'on avoit coutume de regarder comme sacrés & divins. Au lieu donc de les abandonner , on se contenta de les consacrer aux nouvelles Divinités & de les faire regarder (a) comme des emblèmes , des symboles , & des types de la vertu (b) des Divinités supérieures , métaphysiques & physiques.

La force de l'habitude , la superstition invétérée , la disette des arts , peut-être un certain ménagement pour les scrupules , forcèrent de conserver aussi les anciens monuments déjà divinifiés , & d'en imiter même la forme dans ceux que la croyance de nouveaux bienfaits , ou de nouvelles circonstances firent ériger ; mais en conservant l'ancienne forme , ils devinrent des signes des nouveaux Dieux auxquels la même superstition ne manqua pas d'attribuer bientôt les vertus divines.

Cependant l'esprit de société que la nouvelle religion avoit fait naître , ayant commencé de policer un peu plus les esprits , il fut en même-temps la première source de l'industrie , & comme le crépuscule des arts. Les objets matériels du culte , d'informes

(a) Les Théologiens Egyptiens , accommodant & pliant leurs principes à la nouvelle croyance , auroient voulu faire regarder les anciennes divinités comme des symboles & des emblèmes des nouveaux grands Dieux : mais la superstition populaire persista dans la Zoolâtrie proprement dite , & c'est par cette raison que l'écriture insiste sur la défense de ce culte , ne le re-

gardant nullement comme figuré , mais comme sacrilège.

(b) C'est comme tel , qu'on dit que les Perses anciens adorateurs du soleil , respectent encore le coq , au point qu'un Guebre mourroit plutôt que de tuer un oiseau qui le salue tous les matins ou qui en annonce le retour par son chant. Voyez *Hyd. Relig. des Perses* , Chap. 1.

& grossiers qu'ils étoient , tels qu'on les avoit reçus des mains de la nature , commencerent à devenir eux-mêmes enfans de l'art , & reçurent quelque forme plus régulière & plus polie. Une figure quarrée terminée en gaine , & quelquefois celle d'une colonne , furent la première forme qu'on leur donna. Telles furent les pierres pyramidales qu'on voyoit en Chaldée du temps de Sémiramis , tels les obélisques de Thebes & d'autres contrées d'Égypte , ( *a* ) telles les colonnes que Dieu défend à son peuple de dresser dans la terre de Chanaan. La pierre , aussi sous une forme pyramidale , appelée l'Astharte , & ensuite Vénus Uranie , continua en conséquence de représenter la Divinité de la Lune ; d'autres pierres de formes rondes & aiguës étoient en Syrie , les Divinités des temples d'Emese & de Palmyre , ( *b* ) sous les noms d'Agli-Bel ou d'Agli-Baal , & de Helogabal , désignant le Soleil ; & les anciens Saxons imitant l'usage des Orientaux , adorèrent le Soleil sous la figure d'une colonne de pierre qu'ils appelloient Irminful , ( *c* ) Divinité que Charlemagne détruisit.

Pour que ces monuments consacrés au soleil ou à la lune , en représentassent mieux la Divinité , & en fixassent plus sûrement le culte , la superstition profitant des premiers efforts de l'art

Vid. Marf-  
ham. p. 369.  
Herod. lib.  
II. 3.

( *a* ) Ammian Marcellin nous a transmis l'explication que l'Égyptien Hermapion a donné des caractères symboliques qu'on voit sur le grand obélisque transporté de Thebes à Rome par l'Empereur Constance , & placé dans le grand Cirque , & depuis par Sixte V , dans la Place de S. Jean de Latran. On voit par cette inscription que cet obélisque représentoit le soleil , & que c'est lui-même qui parle , commençant par ces mots : „ Le soleil au Roi Rameffes , & sur „ une autre face : Moi le soleil , le grand „ Dieu , le Seigneur du ciel , moi Apol- „ lon , le fort , le maître des Trônes , &c. ”  
*Vid. Lindenbroc. observ. in Amm. & Ber- gensf. dans son Traité des Obélisques , Flam.*

*apud Græv. Thesaur. Antiq. Tom. IV.*

( *b* ) Un marbre de cette ville représente deux figures du soleil avec le nom en Grec d'*Aglibel* & *Malach-bel* , nom que Selden ( *Synag. 11 , pag. 119.* ) rend par le Dieu rond de la forme de la Divinité , & *Herodian. lib. V , cap. 3* , l'appelle le Dieu Mont , parce que cette pierre , dit-il , avoit la figure d'une montagne.

( *c* ) L'Auteur des Recherches Historiques sur Paris observe qu'*bier* en Breton signifie long , *mein* pierre , & *ful* soleil , d'où il conclut que le Breton est l'ancienne langue des Celtes.

suggéra de graver, ou de sculpter sur ces colonnes, obélisques, ou especes de Thermes, une face humaine rayonnée, propre à représenter le Soleil. C'est par cette raison, qu'au rapport d'Hérodien, la pierre appelée le Dieu rond, Divinité d'Emese que nous venons de citer, laissoit encore entrevoir certains traits & proëminences, restes de l'image du soleil qui y étoit gravée à ce qu'on prétendoit miraculeusement, & que le temps avoit fort dégradée. L'Irminful des Saxons présentoit plus distinctement la figure du premier des astres. Ces sortes de Divinités posées d'abord à ciel ouvert au milieu des plaines ou sur des montagnes où les peuplades s'assembloient pour les adorer, depuis la perfection des sociétés & le progrès des arts, furent souvent enfermées dans des édifices qui prirent de là le nom de temple; nom (a) qui désignoit auparavant des lieux sacrés, mais ouverts, destinés à contempler & à adorer le ciel & les astres, comme le pratiquent encore les sauvages de l'Amérique, ceux de l'Isle de Borneo & des habitants des terres Australes.

Voilà donc le premier pas que les signes informes des Divinités firent vers la figure humaine. L'esprit de superstition leur en fit bientôt faire un autre. Le principe étant établi que ces signes sacrés étoient animés, & comme le siege de l'esprit divin; il fit naître l'idée de leur donner quelque ressemblance avec l'homme, le plus noble des êtres vivants. La premiere chose qu'on imagina en conséquence, fut de placer une tête humaine avec quelque devise des astres au sommet des colonnes & des obélisques qui leur étoient consacrés, & ensuite de leur ajouter quelque autre partie de l'homme. C'est là aussi le premier pas que l'on trouve, que l'art encore bien foible chez différents peu-

---

(a) *Varron, lib. VI*, définit ainsi ce mot : *Cælum quo tuimur, dictum Templum*. Les expressions : *Templum Æthereis*, *Ætherea Templa*, sont fréquentes chez les plus anciens Grecs & Latins. Le mot Temple, générique dans son origine fut de-

puis restreint à signifier un espace ouvert en plein air, où l'on s'assembloit pour prier & adorer les astres, ainsi que firent les Perses & les Germains. Ce mot s'est depuis particularisé, lorsque les Divinités furent enfermées sous des toits & dans des murs.



ples sauvages (a) de nos jours, a fait en faveur de l'idolâtrie fort enracinée chez eux. La sphere des idées circonscrite chez eux dans des bornes très-refferrées par la séparation des peuples policés, & par une ignorance invétérée ; l'exemple des autres nations n'a point encore eu de prise sur ces stupides esprits, & ils en font encore aux pratiques des arts naissants des premiers temps.

Je dis qu'outre une tête humaine, on ajouta quelqu'autre partie du corps de l'homme à ces embrions de simulacre humain ; car le soleil étant regardé comme le pere de la nature productrice, on imagina d'en exprimer la fécondité par les parties distinctives de la vertu de produire, celle sur-tout qui la caractérise le plus énergiquement. C'est ainsi que Macrobe (b) décrit certains simulacres, ébauchés sur des obélisques consacrés au Soleil, dans des contrées d'Orient & en Égypte, & c'est à cette vertu productrice, que Varron rapporte cette devise que l'on voyoit sur des Hermès, & autres monuments représentant cet astre bienfaisant. Delà les Priapes, les Vertumnes, les Sylvains, & les Sérapis, qu'un raffinement de superstition enfanta successivement, & que l'on trouve avec cette marque caractéristique, désignant les effets du Soleil, suivant qu'il féconde les jardins, les bois, & les champs, & donne l'accroissement aux fleurs, aux fruits, & aux plantes utiles & salutaires. L'Orus des Égyptiens étoit la même Divinité, sa devise principale étant ce signe de

(a) Les Idoles que les Anglois ont trouvé chez les Sauvages de la Virginie, ne sont que des pieces de bois taillées en guise de raquettes ou obélisques renversés avec des têtes humaines sculptées sur la partie supérieure. *Hist. de la Virginie lib. III, C. 8.* Les Idoles des Samoyedes, des Ostiaks & des autres nations presque sauvages des extrémités du Nord, ne sont que des especes de buches arrondies par le haut, repré-

sentant une tête humaine grossièrement façonnée. D. Alvares de Mindana parle de figures de bois ainsi travaillées, qui sont les Idoles de certains peuples des Isles appelées de Salomon à 10 degrés de lat. entre les 250 & 260 degrés de long. *Hist. des Voyag. Tom. XVII in-4to, pag. 465.*

(b) *Pleraque etiam simulacra solo capite insignita & virilibus erectis.*

la fécondité éminemment exprimé. Delà encore cette vénération si répandue de ce signe producteur des êtres vivants, dont Hérodote dit qu'on trouvoit de son temps grand nombre en Égypte, & que selon Plutarque, (a) des troupes de femmes portoient en procession en certains temps de l'année, chantant des Hymnes & des Cantiques. Cette pratique que Ptolomée (b) donne pour commune chez les Assyriens & chez les Perses, les plus anciens adorateurs des astres, se répandit successivement dans les contrées de la Grece & de l'Italie avec le culte du Soleil, & on en voit encore des restes éclatants dans la religion des Bramines du Malabar. (c) Parmi nous les Cabinets d'antiquité, [d] & les dé-

(a) Il dit dans son Traité d'Isis & d'Osiris, que les Egyptiens célébroient la fête des Pamyliens, qui est toute bachannale, & qu'on y portoit en procession une statue qui a les parties naturelles de l'homme trois fois plus grandes que nature, disant que c'est le principe des choses, puisque tout se multiplie de soi-même par génération. Le même Auteur ( Vie d'Alexandre ) dit que dans les Bachannales que ce Conquérant donna en traversant l'Acharnanie, on portoit la figure de ce Dieu sous le nom de Phale. Il y avoit deux sortes de Phales. Les Hiéroglyphiques d'Égypte avoient depuis nombre de siècles une forme différente de ceux des Grecs; ceux-ci que l'on avoit introduits dans les temples, étoient des vœux faits par les femmes & les filles, qui les portoient aussi au cou.

(b) Il dit qu'ils étoient adorés par ces peuples à cause des aspects de Vénus, de Saturne & du soleil favorables à la reproduction des especes. *Vid. Selden. de Diis Syr. syntag. cap. 1, 153, 154.*

(c) Leurs Pagodes présentent des Ido-

les si contraires à la pudeur, que les voyageurs modestes s'en interdisent le récit. Le Lingan sacré n'est qu'un signe de la nature de ceux dont nous venons de parler; sa figure représente l'union des principes de la génération. On en voit jusques dans les marchés, & on en porte assez communément l'image pendue au cou. *Voyez Hist. des Voyag. Tom. XIII in-4to, édit. d'Holl. p. 402.* Les habitants d'Alcatile s'appellent Pinganistes ( ou Linganistes, dit un Missionnaire ) parce qu'ils portent au cou une figure fort obscène qui se nomme Pingan. Le Pere Mauduit, Jésuite, dit qu'un Docteur avec lequel il disputoit, portoit au cou un gros Pingan, sceau de sa réprobation. *Hist. des Voyag. Tom. XXXVIII, in-12.*

(d) J'en ai vu de différentes especes en métal & en corail dans le cabinet de Mr. de Bon, ancien premier Président à Montpellier, & un en marbre de la grosseur d'un pillier dans celui de Mr. le Baron de Stofsch à Florence, qui fut probablement une idole dans quelque temps.

Diod. Sic.  
lib. 1.

couvertes faites à Herculanium, [a] font connoître combien cette marque distinctive du Pere de la nature, fut commune dans le culte que nos ancêtres lui rendoient, comme Diodore de Sicile le témoigne.

L'art continuant à faire des progrès, entreprit de rapprocher encore davantage ces simulacres imparfaits du corps de l'homme. Comme la nécessité exigeoit qu'on en multipliât les images en faveur des sociétés, qui s'étendoient par les émigrations & les colonies, & pour satisfaire les dévotions privées, on passa à tailler ces nouvelles images en guise d'un corps emmailloté sans bras & sans jambes, séparées, telles à-peu-près qu'on voit les momies, dont on prit peut-être l'idée [b] de ces figures. Nous verrons dans la suite, que ce fut la forme des premiers simulacres des Divinités qui furent portés dans la Grece, & telle est celle de plusieurs figures de bois ou de terre, qu'on trouve encore tous les jours dans les sépulcres de l'Égypte, [c] chargées d'Hiéroglyphes. C'est de cette ancienne forme des Divinités que sont restés les Hermés avec la tête seule, & quelquefois avec les pieds, & tous ces embrions de figure humaine, auxquels la religion Égyptienne, toujours plus attachée à ces anciennes pratiques que toute autre, ne renonça jamais entièrement. Les Dieux Canopes représentés sous la figure d'Urne, obtinrent une tête humaine, & puis le bout des mains & des pieds à peine sortant du corps de cette Urne, ce dont on voit des preuves par une de

(a) On en a trouvé une infinité qui présentent toutes sortes de variétés, soit dans la forme, soit dans la grandeur. On en voit même plusieurs qui servoient de lampes ou qui étoient d'autres ustensiles sans doute consacrés aux services de la religion.

(b) Newton dans sa Chronologie Grecque, dit que les simulacres qu'Éacus porta dans la Grece, étoient faits de la manie-

re même que sont les momies Égyptiennes.

(c) On peut voir celle que Jean Nardi a fait graver dans son édition de Lucrece, imprimée à Florence en 1747, & Mr. le Chevalier de Montaigu vient d'en apporter d'Égypte une nombreuse collection qu'il a fait passer en Angleterre. J'en ai fait tirer deux qu'on trouvera à la suite de cet Ouvrage. N. 1.



de ces Divinités conservée dans la galerie de Florence. (a) L'ancien simulacre de Memnon en ce pays, suivant Philostrate, ne fut pas d'abord d'une meilleure condition, non plus que celui de Minerve dans Homere, que par cette raison Apollodore désigne sous le nom de Simulacre dans le goût Égyptien. Mais n'anticipons point sur ce qui regarde la Grece, dont l'ordre nous oblige de ne parler qu'après.

Philostrat.  
vit. Apollon.  
lib. VI. c. 4.

Apollod.  
lib. III.

Avant que de poursuivre le progrès que les simulacres des Dieux continuerent de faire vers la forme humaine, il convient de remarquer que cette forme telle que nous venons de la décrire, précéda l'apothéose des hommes déifiés, & par conséquent celle de leurs statues; car quoique les Égyptiens dans leur première Dynastie n'eussent d'autres Dieux que les célestes, ainsi que Cicéron le prouve contre Evehemere (b) surnommé l'Athée, ils ne les représentoient pas moins avec quelque partie du corps humain accompagné d'autres figures allégoriques, en avertissant que les Dieux ne ressembloient point à ces figures, mais qu'elles en étoient les emblèmes. Aussi des Prêtres Égyptiens assuroient-ils à Hérodote que quelques grands qu'eussent été leurs Rois, ils ne les confondoient point avec les Dieux, & qu'aucun homme (c) parmi eux n'avoit joui des honneurs qui leur sont dus. Té-

(a) On y voit un Dieu Canope, sous la figure d'une urne ou vase alongé avec la tête humaine, la barbe de bout, les bras & les jambes sortant à peine du corps du vase. Il y a lieu de juger que les urnes avec des têtes de différents animaux sur le couvercle qu'on trouve fréquemment dans les tombeaux Égyptiens, ne sont que des images de ce Dieu favori de l'Égypte, qui avoit été vainqueur du feu, Divinité des Chaldéens. Le Chevalier de Montaignu a rapporté d'Égypte quantité de ces urnes en Angleterre. J'en ai fait tirer deux qu'on trouvera à la suite de cet Ouvrage. N<sup>o</sup>. II.

(b) Ce Philosophe, sous Alexandre le Grand, fit un ouvrage tendant à prouver que toutes les Divinités n'étoient que des hommes élevés aux rangs des Dieux après leur mort. Cicéron prouve contre lui la croyance des Dieux avant la naissance de cette espece d'idolâtrie introduite par une nouvelle superstition.

(c) En ce cas Osiris ne seroit point Sesostris, Roi d'Égypte, comme quelques-uns se l'imaginent, & comme l'inscription symbolique d'un obélisque de Thebes pourroit le faire juger, nous parlerons ci-après de cette inscription.

H

moignage que Plutarque (a) confirme dans le traité même où il examine ce qui regarde les deux Divinités les plus célèbres de l'Égypte, Osiris & Isis, en disant que les Philosophes n'honorent que l'image des Dieux dans celle des êtres créés, sous quelque figure qu'on les représente : façon de penser à la vérité commune chez les Philosophes, & qui a été celle des anciens Prêtres de l'Inde, (b) comme elle est de nos jours (c) celle des Prêtres éclairés où l'idolâtrie regne encore, mais qui ne fut, & n'est guere suivie parmi le peuple.

Il n'est pas douteux que les traits & les parties du corps de l'homme, attribués aux anciens signes des Divinités, contribuèrent infiniment à faire prendre de la consistance à l'idolâtrie & à en étendre le regne, puisqu'on se fortifia de plus en plus dans la persuasion que ces figures divines étoient animées par un

(a) On les doit regarder, dit-il, comme autant de miroirs que nous fournit la nature dans lesquels la divinité se peint d'une manière éclatante, ou comme autant d'instruments dont elle se sert pour faire éclore en dehors son incompréhensible sagesse.

(b) *Strabon*, liv. XV, dit qu'ils adoroient un Dieu suprême, & c'est le témoignage qui leur est aussi rendu par S. Clément d'Alexandrie, par Apulée, Porphyre, Palade & S. Ambroise; de sorte que les simulacres tant d'hommes que d'animaux, dont les pagodes des Banians sont remplies, & toutes les figures extraordinaires dont leur religion est surchargée, furent des allégories, dont une ignorance superstitieuse a abusé dans la suite des temps.

(c) Le Maréchal Keith, dans le temps qu'il étoit Général en Russie, m'a dit que conversant avec un Prêtre des idolâtres de Tartarie au sujet du culte qu'on rend dans

ce pays-là à une idole appelée Burkan, si je m'en souviens bien, le Prêtre lui dit qu'il ne falloit pas croire qu'il regardât ce simulacre comme une divinité, & que le culte qu'on lui rendoit, se rapportoit à l'Être souverain. Dans une réponse que firent les Prêtres ou Pandets de Benaris de l'Indoustan au voyageur Bernier, il apprit qu'ils avoient dans leurs Deutas ou Temples, des statues diverses comme celles de Brahma, Mehaden, Genich, &c. auxquelles, quoiqu'ils rendissent de grands honneurs, ils ne croyoient cependant pas qu'elles fussent autre chose que des images ou représentations des Dieux, regardant comme nécessaire d'avoir quelque chose devant les yeux qui arrête l'esprit quand on prie, reconnoissant d'ailleurs que c'est Dieu, le maître absolu & le seul tout puissant. *Voy. Hist. gén. des Voyag. tom. XXXVIII, liv. 2. in-12*, où est rapportée une conversation intéressante de Bernier avec le chef de ces Pandets.

esprit vivant & actif, & que l'on en multiplia les images selon la dévotion des particuliers, & la politique des conducteurs des colonies, qui, comme nous le verrons en son lieu, ne manquoient pas de porter quelques-unes de ces images avec eux.

Mais en faisant connoître l'origine physique, & les progrès des idoles vers la figure humaine, on ne doit pas passer sous silence les raisons morales que les Écrivains Philosophes ont donné d'avoir attribué aux Dieux cette figure; raisons qui ne peuvent regarder que les Dieux supérieurs, métaphysiques & physiques, antérieurs au culte des Dieux indigetes; car il est tout simple que ceux-ci conservassent la même forme sous laquelle on les avoit vus, lorsque de leur vivant ils avoient agi de manière à mériter d'être mis après leur mort au rang des immortels.

La principale de ces raisons dit Cicéron, (a) par la bouche de l'Académicien Cotta, est qu'il n'y a aucun corps, excepté celui de l'homme, qui ait plus de beauté & qui soit plus digne de celui à la ressemblance & à l'image duquel l'homme est formé, car en lui seul habitent, comme dans leur propre domicile, la raison, la science & le discours, qualités communes aux Dieux & aux hommes. Une autre raison, dit le même Philosophe Romain, est que dès que l'homme pense à Dieu, il se présente à son esprit sous la forme humaine. Il fut donc digne de la sagesse des premiers Législateurs, ajoute-t-il, de conduire par-là l'esprit humain encore dans l'enfance & grossier, au culte (b) des

---

(a) *Non deest hoc loco copia rationum quibus docere velitis, humanas esse formas Deorum: primum, quod ita sit informatum anticipatumque mentibus nostris, ut homini, cum de Deo cogitet, forma occurrat humana: deinde, ut, quoniam rebus omnibus excellat natura divina, formâ quoque esse pulcherrimâ debeat: nec esse humanâ ullam pulchriorem. Tertiam rationem assertis, quod*

*nullâ in aliâ figurâ domicilium mentis esse possit. Cic. lib. de Nat. Deorum.*

(b) *Quis tam cæcus in contemplandis rebus inquam fuit, ut non videret species istas hominum collatas in Deos, aut consilio quodam sapientum, quod facilius animos imperitorum ad Deorum cultum à vitæ pravitate converterent: aut superstitione, ut es-*



Lib. De ho-  
mine.

Dieux, & de le détourner de la corruption. Plutarque après Cicéron attribue la forme humaine des Dieux à la Poésie qui les mettant en action eut besoin de les exposer aux yeux, & comme aucun corps, dit-il, excepté celui de l'homme, n'est doué de science & de parole, elle a cru que c'étoit la figure qui leur convenoit le mieux.

Mais quelques plausibles que paroissent ces raisons en elles-mêmes, l'expérience de la superstition ne fournissoit que trop de quoi en faire connoître le danger & les combattre. Et c'est précisément à cause de ce danger, que les Hébreux abhorroient la seule pensée que Dieu pût être représenté sous aucune forme. Suivant toute apparence, ces raisons ne furent trouvées qu'après coup par les Philosophes, honteux des excès de l'idolâtrie matérielle, & en qui la raison faisoit des efforts pour rectifier les idées & légitimer les pratiques. C'est par de pareils efforts que Porphyre pressé par les arguments des Chrétiens, cherchoit à justifier les pratiques les plus absurdes de la plus ancienne idolâtrie, dont on voyoit encore des restes de son temps. L'adoration d'une pierre noire, selon lui, signifioit que la nature n'est pas une chose qui tombe sous le sens de la vue. Une pierre pyramidale est un rayon de la flamme divine; des pieux dressés en quarré ou en triangle, représentent les deux sexes pour rendre hommage à la nature féconde. En lisant Platon, Plutarque, Diodore & autres Philosophes Payens, on est étonné de n'y trouver que de ces fortes de puérilités, des raisons tirées d'une métaphysique ridicule & de fades allégories qui font soupçonner avec raison que n'osant nier les dogmes par la crainte des loix, ni s'opposer à la crédulité du vulgaire de crainte du fanatisme, chacun imaginoit à son gré des explications de ce qu'on vouloit faire regarder comme allégorique.

---

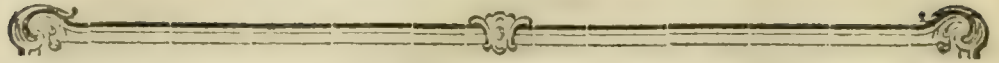
*sunt simulacra, quæ venerantes, Deos ipsos  
se adire crederent. Auxerunt autem hæc ea-  
dem Poëta, Pictores, Opifices. Erat enim*

*non facile, agentes aliquid & molientes  
Deos in aliarum formarum imitatione ser-  
vare. Cic. ibid.*

Mais dans le fond ces prétendues allégories étoient une suite d'une croyance primitive , conservée , pour ainsi dire , littéralement : cela est si vrai dans la religion Égyptienne que l'on s'est accoutumé de regarder comme la base de toute idolâtrie , que nonobstant qu'on eut attribué aux Dieux la figure humaine , on continua néanmoins de les représenter avec des parties d'animaux de toute espece , qui de Divinités immédiates , étoient devenues des simples signes symboliques de la figure principale , représentant la Divinité. Je ne doute pas qu'il n'en soit de même des Divinités Orientales dont nous avons fait mention. Nous rendrons raison ailleurs avec quelque détail de cet assemblage de figures d'especes différentes , qui furent accumulées sur le même simulacre.

Voyez le  
Ch. 9. prem.  
part.





## CHAPITRE QUATRIÈME.

*De l'Origine des Simulacres des Dieux dans la Grece.*

UN préjugé vulgaire, dont nous verrons ailleurs le fondement, fait presque généralement regarder la Grece comme le berceau des simulacres des Dieux fabuleux. Ce que nous avons vu jusqu'ici s'être passé en Asie & en Égypte, suffit pour détruire ce préjugé ; mais l'ordre des choses exige que nous considérions en particulier l'origine des mêmes Dieux & de leurs simulacres dans la Grece.

Ce pays étoit dans l'état de barbarie que nous avons dit avoir été commun à la plupart des nations de l'ancien monde & qui est encore celui de bien des peuples du monde actuel, lorsque les Titans, ces illustres aventuriers Asiatiques & Égyptiens, quelques siècles après le déluge, passerent dans la Grece, la soumirent & y donnerent les premières idées de religion, jointes aux connoissances des arts de première nécessité. Il ne paroît pas douteux que les idées & les pratiques de religion des Grecs vivant alors dans la barbarie, ne fussent celles de tous les autres peuples barbares dont nous avons parlé ci-devant, & il est également apparent que les idées & les pratiques de religion que les conquérants, connus sous le nom de Titans leur apportèrent, ne furent que celles des régions dont ces aventuriers étoient originaires, c'est-à-dire, de la Phénicie & de l'Égypte. Le culte du soleil dut donc être dès lors établi dans la Grece d'où vint sans doute la fable que les Titans étoient enfants du soleil, tels que le furent ceux qui en établirent ou promurent le culte en Égypte (a)

---

(a) L'inscription de l'obélisque de Rome expliqué par Hermapion, & rapporté | par Ammian Marcellin, donne le titre de  
fils du soleil & d'immortel à Ramestes qui



& en Asie, (a) & tels qu'on regarda les Incas pour avoir fondé le même culte en Amérique. Depuis lors les bœtilles & tous les êtres physiques subalternes, regardés par la superstition comme des êtres divins de leur propre divinité, ne diminuèrent point de crédit, mais furent consacrés à la divinité des astres, & le culte qu'on leur rendit se rapporta à ces Dieux supérieurs : ce qui, suivant bien de l'apparence, a donné naissance à la fable que Saturne, l'un & peut-être le chef des Titans, avoit dévoré des pierres au lieu de ses enfants. Car n'est-il pas à soupçonner que ces pierres étoient ces divinités communes & vulgaires dans la Grece comme ailleurs, qui cessoient d'être telles par un effet de la nouvelle croyance des Dieux célestes fondée par les Titans, par laquelle l'ancienne croyance de la divinité immédiate des bœtilles se trouvoit, pour ainsi dire, absorbée.

Quoi qu'il en soit, il dut arriver dans la Grece ce qui arriva dans toutes les autres régions lors de l'introduction du culte des astres, c'est-à-dire, que plusieurs objets & monuments du culte précédent furent consacrés par la nouvelle croyance au nouveau Dieu, ainsi que ceux qu'on dût élever à cette époque pour conserver la mémoire des bienfaits & des prodiges de ces conquérants & bienfaiteurs des Grecs.

Or l'admiration & la terreur que produisirent chez cette nation alors sauvage & barbare, dénuée par conséquent des connoissances des choses les plus nécessaires, l'arrivée & les succès de

---

éleva le temple du soleil à Thebes. *Hérodote. liv. II. n. 3.* Et on ne peut guere douter que ce Prince ne soit le fameux Sesostris, en l'honneur de qui on éleva dans le même temple deux grands obélisques, soit de son vivant, soit sous le regne de Pheron son fils. Le vrai nom de Sesostris étoit Seth-Ochris, c'est-à-dire, Seth le victorieux à cause de ses grandes conquêtes en Asie.

(a) Les Rois d'Asie prenoient le même

titre comme on le voit par l'exemple de Cyrus. C'étoit un usage commun dans les siècles & dans les pays où le Sabéisme qui rapportoit tout aux astres, étoit en vogue. Les Princes Arfacides imitant l'ancien usage continuèrent de se qualifier frères du soleil & de la lune. Chosroës, fils d'Hormisdas, intituloit ainsi une de ses lettres : Chosroës, Roi des Rois, qui se leve avec le soleil, & qui illumine la terre pendant la nuit. *Voy. Theophilacti Samocatt. lib. IV.*

ces étrangers inconnus, l'avantage que les Grecs ressentirent d'être devenus une nation & de vivre en société, l'utilité qu'ils éprouverent des premières connoissances acquises d'une religion plus relevée & sur l'agriculture, firent regarder les auteurs de ces bienfaits comme des génies doués de vertus divines, comme des hommes participants à la nature des êtres supérieurs dont ils leur avoient appris la puissance & les vertus, ainsi que les Orientaux & les Égyptiens tirés d'un pareil état de barbarie & d'indigence par leurs anciens chefs, les associerent aux divinités dont ils leur avoient donné la connoissance, raison pour laquelle le soleil, divinité commune de tout l'Orient, étoit adoré dans chaque contrée sous des noms différents, & sur-tout sous ceux de chefs des nations, tel que Bélus en Chaldée & en Phénicie, d'Adonis en Assyrie, d'Arfaminus en Éthiopie, de Molok chez les Ammonites, de Mithra chez les Perses, & d'Osiris (*a*) en Égypte. Car les premières idées qui viennent dans l'esprit des peuples grossiers & sauvages à la vue des hommes merveilleux, terribles ou bienfaisants, est de les croire d'une nature supérieure & divine, & le premier mouvement est de leur témoigner des sentiments analogues à l'idée qu'on se forme d'eux.

Ne glissons pas légèrement sur ce point, il tient trop au sujet que nous traitons, & j'ai pour principe de ne rien dire au hasard. Tous les pays & tous les temps nous fournissent des exemples de cette disposition du peuple dans les circonstances où nous supposons avoir été les Grecs. On en trouve même dans l'Écriture-Sainte (*b*)  
ainsi

(*a*) On croit sur des étymologies de noms qu'Osiris, Sesostris & Ramestes étoient le même personnage qui avoit bâti le fameux temple du soleil à Thebes, & dont il partagea ensuite le culte, étant appelé fils du soleil dans le discours qu'on fait tenir au soleil lui-même sur un des obélisques.

(*b*) Les Apôtres S. Paul & S. Barnabas retirés à Licaonie, furent regardés comme des Dieux par les Gentils étonnés des prodiges qu'ils opéroient, disant qu'il étoit descendu chez eux des Dieux semblables aux hommes, & appelant S. Paul, Mercure, & S. Barnabas, Jupiter. Le premier transport du peuple de Mélide dans l'étonnement où il fut, lorsqu'il vit le premier de

ainsi que dans l'histoire profane. (a) On fait que les Séravambes étonnés de la hardiesse & des succès du Persan Sevarius, que le hazard avoit fait aborder dans le continent méridional de l'Asie dont il s'étoit rendu maître, le regarderent comme Viceroy du soleil, tomberent à ses pieds, l'adorant comme l'organe de la divinité dont il se donnoit pour l'interprete. Les Américains du Pérou & du Mexique, (b) aux premières apparitions des Espagnols sur leurs côtes, à la vue de leurs attirails formidables de guerre, étoient disposés d'en faire de ces Dieux que forment l'admiration & la terreur, comme l'estime & l'amour avoient fait à l'égard de leurs Incas, crus par eux enfants du soleil.

Voyez Garcilasso della Vega, Hist. du Pérou.

Les Grecs étoient dans le cas de tous les autres peuples barbares, lorsque les Titans parurent dans leur pays. Des esprits qui n'avoient d'autres idées de vertu, que celles de la force & de l'adresse, (c) n'eurent pas grande peine à mettre au rang des Dieux des hommes qui avec celles-ci étoient doués de tant d'autres qualités dont cette nation ressentoit les heureuses influences; & les fondateurs de ces sociétés naissantes eurent trop d'esprit pour ne pas profiter de dispositions aussi utiles au succès de leurs entreprises. C'est ainsi encore que les Incas profitèrent de l'idée favo-

ces Apôtres sauver un homme de la mort crue inévitable, n'alla pas moins qu'à vouloir l'adorer comme un Dieu descendu dans cette Isle, que je laisse aux Géographes à discuter si c'est l'Isle de Malthe dans la Méditerranée, ou Mélide dans l'Adriatique. *Act. Apost. cap. XIII.*

(a) Lucullus étant prêt à passer l'Euphrate, ce fleuve diminua tout-à-coup après avoir grossi dans un instant, les gens du pays se prosternerent devant lui comme devant un Dieu auquel le fleuve s'étoit volontairement soumis pour lui fournir un passage prompt & sûr.

(b) Les Tlascalois admirant la valeur de Cortez, l'appellerent un Jeulé, nom qui signifioit qu'il étoit d'une nature au dessus de l'humaine. *Voyez Solis de la conquête du Mexique, liv. V.*

(c) C'est par cette raison que les nations sauvages, qui sont dans l'usage de faire les éloges de leurs morts, ne les louent que par les qualités corporelles relatives à la chasse, à la pêche & à la guerre, & quelquefois par la beauté corporelle. *Voyez Hist. des Voyag. tom. XVII in-4<sup>to</sup>. où il est question des Sauvages des Isles Philippines.*



rable qu'ils sûrent fixer dans la tête des peuples grossiers & barbares de l'Amérique, qu'ils étoient enfants du soleil, pour en former une nation policée, & établir leur domination.

Cependant les premières semences de la religion & des arts, portées dans la Grece par les Titans, étouffées presque dans leur berceau par les guerres intestines que ces conquérants se firent les uns aux autres, peu s'en fallut que les Grecs après leur mort, & la destruction de ces regnes passagers, ne se vissent replongés dans la première barbarie & les premières ténèbres. Il est constant qu'ils vécurent dans cet état, & dans l'anarchie pendant quelques siècles, jusqu'à ce que de nouvelles colonies vinrent leur apporter de l'Asie & de l'Égypte de nouvelles connoissances & de nouvelles loix.

Ce fut dans cet intervalle ténébreux qui précéda les temps héroïques, que touchés par les traces des bienfaits reçus, les Grecs associerent les Titans aux divinités dont leur avoient donné connoissance ces hommes merveilleux, & successivement les confondirent avec elles dans leurs monuments & leur culte. D'où pourroit bien être venue la fable de la victoire des Titans contre les Dieux; car dans un temps où les idées de religion entroient dans tout, parce qu'elles étoient le premier & presque l'unique lien des sociétés, dans un temps où tout étoit prodige parce qu'on étoit dans l'ignorance de tout, dans un temps enfin, où la Théologie étoit plus poétique qu'historique parce qu'il falloit plus frapper les esprits, peu habitués à réfléchir par des idées vives & fortes, que leur proposer des vérités, plus exciter des sentiments que donner des idées; il ne fut pas difficile d'établir des croyances de cette nature, & ce fut là l'origine des fables de la Grece, dont chacune à son tour fut la source d'un culte, d'un temple & d'une fête publique.

Les arts de première nécessité s'étoient introduits dans ce pays avec le culte des Dieux étrangers : ceux qui en apportèrent la connoissance en furent honorés comme les inventeurs. Delà la croyance, le culte, les pratiques de religion, & les institutions

politiques & économiques, furent pour ainsi dire, amalgamées & incorporées, (a) de manière qu'il s'en forma un tout dans les mœurs des Grecs, & voici comme cela dut arriver.

Ces hommes regardés comme supérieurs aux autres, soit par les actions brillantes, soit par les connoissances utiles qu'ils communiquèrent à ces peuples ignorants & indigents, excitèrent des mouvements si violents d'admiration & de reconnaissance dans des âmes matérielles & stupides; qu'ils allèrent jusqu'à leur faire croire qu'il y avoit en eux quelque chose au-dessus de l'humanité. Le peuple prévenu de cette idée, on publia après leur mort que leurs âmes étoient allées habiter dans les astres, objets du culte qu'ils avoient établi. C'est ainsi que certains peuples barbares (b) de nos jours croient que les âmes de leurs parents vertueux, passent après leur mort dans les corps des poissons qui sont leur divinités, faisant partager par-là aux esprits de leurs ancêtres, les adorations qu'ils rendent aux animaux : ce qui pourroit faire conjecturer, pour le dire en passant, que la Métempsychose n'est qu'une dérivation de l'ancienne Zoolâtrie.

Les âmes des premiers bienfaiteurs des Grecs étant ainsi associées par la crédulité populaire aux divinités dont ils avoient donné connoissance, furent insensiblement confondues avec elles, & devinrent elles-mêmes, tantôt les objets immédiats du culte & tantôt elles obtinrent un culte simultané avec les astres, & surtout avec le soleil, la lune, & la nature productrice; divinités principales & plus généralement reconnues.

Ce prestige de l'imagination opéra d'autant plus aisément sur l'esprit des Grecs, que n'ayant que la tradition orale, sujette à

---

(a) C'est par cette raison qu'en lisant la Théogonie d'Hésiode, on voit un mélange de l'histoire & du physique dans l'énumération des Dieux.

(b) Les Insulaires des Îles des Larrons adorent comme des divinités les os de leurs

ancêtres, dont ces os entrelacés forment les murs de leurs chaumières, croyant que leurs âmes habitent dans le corps des Caymans, des Syburons, & d'autres poissons qu'ils adorent comme des Dieux. *Voy. Hist. des Voyag. tom. XVIII, p. 470, in-4to.*

s'altérer & à se corrompre, pour transmettre des peres aux enfans les actions & les vertus de ces grands personnages, dans les récits qu'on en faisoit pour en donner une grande idée, on ne manquoit pas de les élever au-dessus des forces humaines; car quand on compte des grandes choses, on n'aime point de compter naturellement, on cherche toujours d'embellir la narration, & si on peut faufler quelque circonstance merveilleuse, on n'en laisse guere échapper l'occasion, la vérité toute simple ne paroissant pas toujours assez intéressante, sur-tout à des esprits vivement frappés, ni assez éblouissante pour ceux qu'on entend de porter par de tels exemples aux vertus.

D'ailleurs les Grecs imbus par les Titans de la Théologie des peuples de l'Asie & de l'Égypte, trouverent aisément dans leurs chefs des qualités analogues à celles qu'ils leur avoient donné de la nature bienfaisante des astres. C'est par-là qu'Apollon (*a*) devint le symbole du soleil, Diane celui de la lune, Cerès (*b*) de la nature, &c. idées analogues aux connoissances & aux avantages que ces personnages bienfaisants leur avoient procuré; symboles qui furent souvent substitués aux divinités mêmes, dont ils étoient les représentans : de sorte qu'il arriva dans la Grece ce

(*a*) Dans l'inscription de l'obélisque rapportée par Ammian-Marcellin il est question d'Apollon, fils du soleil. Cet Apollon, ou A-Belen le divin, fut en Egypte le 5<sup>me</sup>. souverain dans la Dynastie des demi Dieux, & le successeur immédiat d'Hercule. Une tête d'Apollon en marbre, possédée par Mr. Duk, Consul d'Angleterre à Livourne, est par cette raison rayonnée. *Voyez la planche, N<sup>o</sup>. III.*

(*b*) Cerès vient de *Herès*, ou avec l'aspiration gutturale *Cherès*, & est le nom propre de la terre qui produit le bled, & qui est devenu chez les Mythologues une Reine qui a fait présent aux humains de cette nour-

riture. Suivant l'histoire & la fable, elle fut contemporaine des Titans. Hérodote & Diodore de Sicile la regardent comme l'Isis de l'Égypte : elle devint en Grece la Déesse de l'agriculture, parce que le vaisseau qui porta son culte dans l'Attique, y porta aussi du bled & des agriculteurs. Les premiers ministres & propagateurs du culte étranger en ce pays, furent par des raisons semblables regardés comme les inventeurs de l'art de fondre & de travailler les métaux, de tisser les étoffes, de tailler la vigne, de cultiver les oliviers & d'élever les troupeaux. Associés par ces raisons aux Dieux antérieurs, ils furent honorés comme les Dieux protecteurs de ces arts.



qui paroît être arrivé auparavant en Asie & en Égypte, où l'on trouve le même système de l'association des ames des personnages bienfaisants avec les astres. (a)

Il n'est pas de mon sujet de suivre la dérivation, la gradation, & la progression de cette croyance de siècle en siècle & de pays en pays : je me bornerai donc à remarquer que tous les noms des anciennes divinités, ne se rapportent guere qu'à une seule & même idée relative au soleil & aux autres astres, (b) ou bien aux épithetes qu'on leur donnoit, d'où l'on peut conclure que tous les noms des divinités fabuleuses des Grecs & des Romains, tirent leur source de certains mots (c) Chaldéens, Phéniciens,

(a) Ammon devenu le grand Dieu de la Thébàide, fut le 6<sup>me</sup>. souverain de la Dynastie des demi-Dieux : les Grecs lui ont donné le nom de Jupiter, parce que le nom de *Am* signifie pere, d'où ils en ont fait le pere des Dieux. Le soleil a été adoré de presque tous les peuples Orientaux, comme pere de la nature, sous le même nom différemment prononcé comme Am, Ammon, Oman, Omin, Iman, Ar-Iman. P. L'Etoile d'Isis, qui est celle que les Grecs appellent caniculaire, & les Egyptiens *Sotyang*, ainsi que celles d'Orus, d'Orion, de Syphon, sont des preuves de ceci.

(b) C'est donc avec raison que des Mythologues ont soutenu que Minerve étoit la même divinité que Diane ou la Lune. Son nom signifie la Déesse de l'avertissement, ce dont on ne peut douter lorsqu'on trouve que dans le vieux langage du temps de Numa, *promenervare*, terme des hymnes chantées par les Prêtres Saliens en l'honneur de Minerve, signifie *promonere*, parce que la lune étoit regardée comme le moniteur journalier & perpétuel des périodes du temps, raison pour laquelle on te-

noit une personne sur un lieu élevé, chargée d'observer la lune, & d'avertir le peuple si-tôt que la lumière commençoit à paroître. C'est de *Moun*, Luna, qu'est venu *monere* (μννν) Mensis, nouvelle lune, Néomenie, fête qu'on célébroit dans cette occasion. Juno, Junon, étoit la même divinité de la lune. Jana & Juno la Déesse & la Reine des airs. On lui donna à Rome le nom de *Moneta*, par la raison ci-dessus. Nombre de mots latins dérivés suivant toute apparence des langues orientales, se sont formés du culte qu'on rendoit aux astres. De *Mibr*, par exemple, le soleil, objet le plus admirable, seront venus miracle, miroir, merveille, &c. Voyez le *Traité de la Formation mécanique des langues*. D. par Mr. le premier Président de Brosses, tom. II.

(c) Il seroit aisé de s'en convaincre si on recherchoit l'origine & la signification des premiers noms donnés aux astres, si on réfléchissoit sur l'affinité de dérivation entre les termes qui expriment le respect & ceux qui expriment le pouvoir des astres & du culte établi en conséquence, à l'identité des titres donnés aux Rois & aux mêmes astres,

Assyriens , & Égyptiens relatifs au soleil , mais corrompus & mal entendus , noms qui personnifiés par des peuples ignorants dans les langues orientales , en ont fait autant de divinités particulières d'où est né le Polythéisme des Grecs , chargé par ce peuple menteur & guidé par une imagination vive , de mille circonstances fabuleuses , fausses & ridicules , qui ont donné naissance à leur Mythologie , c'est-à-dire , à la chose la plus absurde du monde , faute de remonter à l'origine des noms donnés aux Dieux , & de considérer les variations & les altérations causées par la succession & la différence des langues , source ordinaire des opinions ; car le langage perpétue les erreurs comme les vérités. (a) Disons donc que les monuments équivoques , les traditions obscures , les traductions des noms des Dieux transportés d'une langue à l'autre , le style emphatique des Orientaux & une infinité d'autres raisons , ont également influé à rendre cette source méconnoissable ou difficile à découvrir. Les allégories forcées & imaginées après coup ont encore augmenté la confusion ; car il est de la nature de l'allégorie , de conduire l'esprit de proche en proche & au milieu de l'ignorance , de le détourner si bien de son premier objet , que l'on ne voit plus ni le principe d'où l'on est parti , ni la première conséquence qui en résulte ; de sorte qu'il ne reste plus dans l'esprit qu'une confusion & un étonnement , dont il est impossible de rendre compte.

Aussi Hérodote ne manque pas d'avertir que le culte de différentes divinités ne s'est pas établi dans un seul & même temps ,

d'où est née l'opinion que les Rois devenoient des astres. C'est-à-dire qu'après leur mort ils alloient habiter dans ces corps lumineux , d'où ils continuoient à gouverner le monde comme auparavant.

(a) Combien d'opinions nées de la dérivation des termes ou de l'abus qu'on en a fait , devenues des préjugés populaires ,

quelquefois même des préjugés savants , qui par malheur en ont produit de plus dangereux , puisqu'ils touchent à la religion , l'alterent ou la surchargent ! les exemples de cet abus & de cette ignorance de l'origine des termes , ne sont que trop fréquents & souvent bien cruels même parmi nous , & nos disputes théologiques n'en fournissent que trop de preuves.

mais que les établissemens successifs de ce culte furent pris dans la suite pour des époques de la naissance de ces divinités; & Pausanias tout prévenu qu'il étoit pour la religion de son pays, ne laisse pas de remarquer que de son temps les événemens extraordinaires & singuliers avoient donné lieu à des fictions & des fables sur les fondemens de la vérité. Les faux Prêtres ne consultant que leur intérêt, & regardant cette nouvelle superstition comme plus propre à inspirer de la vénération pour les loix, & souvent pour ceux qui gouvernoient, n'eurent garde de s'y opposer, devenus peuple eux-mêmes. Après en avoir adopté le langage, ils négligèrent de suivre les idées de leurs devanciers, ils perdirent de vue l'ancien système qu'ils n'étoient plus en état d'expliquer même en Égypte, du temps de Diodore de Sicile, & que Pythagore & même Hérodote trouverent déjà obscurci, quoiqu'on conservât encore quelque foible idée de l'ancienne tradition.

Mais revenons à notre objet immédiat. Comme il ne restoit de la religion des Titans que les monumens qu'on avoit consacrés aux Dieux Physiques convertis en divinités, & que ces divinités n'avoient point de nom, on leur donna celui des Héros divinifiés, s'accoutumant insensiblement à ne voir plus dans ces signes ou Types sacrés des anciens Dieux, que les auteurs de leur culte & quelquefois même les fondateurs de ces monumens, qui ne furent bientôt plus rapportés qu'à Saturne, à Jupiter, à Cérès, à Apollon, & aux autres douze Grands Dieux de la fable, dont le culte fut identifié (a) avec celui du soleil, de la lune, de la terre, de la nature; divinités dont les noms & les attributs leur furent en conséquence attribués. Telle paroît avoir été l'idée de Diodore de Sicile & de Plutarque sur la Mythologie des Grecs, idée analogue à la marche ordinaire des esprits, dans les téné-

Hérodote,  
I. 131. & IV.  
62.

(a) En Arcadie (*Pausan. Arcad. lib. VIII.*) avec le simulacre du soleil, on adoroit ceux d'Apollon, de Minerve, de Neptune & d'Hercule, assemblages qui furent

communs dans le reste de la Grece & en Italie, comme ils le furent en Asie & en Égypte.



bres de l'ignorance & de la superstition , & c'est suivant cette idée qu'il faut entendre ce qu'Eusebe fait dire à Sanchoniathon , que les anciens Dieux ne furent que des hommes déifiés , d'où les anciens Écrivains Ecclésiastiques ont conclu généralement , que l'idolâtrie devoit son origine à l'honneur des statues accordées à des hommes dont on vouloit conserver la mémoire , & dont la superstition s'empara : cela n'est vrai qu'après l'époque des agrégations des ames des grands hommes aux anciens Dieux , dont les images avec des traits & des parties de figure humaine faisoient déjà l'objet des adorations des humains , ainsi que nous l'avons vu dans le Chapitre précédent.

Voy. Keem-  
pen. hist. du  
Japon.

Avant que de revenir au progrès que les premiers simulacres des Dieux continuèrent de faire vers la figure humaine , il ne sera pas inutile de rapporter des exemples tirés des temps plus modernes , qui peuvent rendre la vérité des Métamorphoses dont nous avons parlé , plus sensible. Les Japonois pénétrés du plus grand respect pour leurs chefs qui les avoient conduits si heureusement à travers tant de difficultés & de dangers , & avoient fondé leurs monarchies , les déifièrent après leur mort ; mais dans la suite , les grands hommes qui se distinguèrent par leur prudence , leur sagesse & des actions héroïques ayant aussi été mis au nombre des *Camis* , (a) on leur dressa des autels qui sont souvent devenus plus célèbres que ceux des premiers Dieux. Le fait suivant tiré de l'histoire ecclésiastique , paroît encore plus analogue à notre sujet. Des Moines ayant apporté la Religion Chrétienne dans l'Isle de Rugen , donnerent aux nouveaux Chrétiens St. Wit pour Patron : mais ce peuple alors le plus féroce de tous les Slaves , & apparemment pas plus instruit de l'esprit du Christianisme , que le grand nombre des prétendus convertis du Malabar , de la Chine & d'autres contrées , ayant bientôt secoué le joug de la

---

(a) C'est ainsi qu'on qualifie les esprits immortels dignes des honneurs divins.

la vraie religion , il ne resta dans cette Isle d'autres traces de Christianisme , que le culte rendu à l'image de St. Wit , dont ces barbares ne manquerent pas de faire une idole qu'ils adorerent sous le nom de Swentenwit comme la divinité suprême : tant il est dangereux , dit le judicieux Fleury à cette occasion , d'établir le culte des Saints , avant d'avoir donné des idées justes du vrai Dieu.

Dans la transition qui se fit de l'ancienne à la nouvelle croyance , & du culte des planetes à celui des hommes déifiés , les signes sacrés & divins , mais informes , que nous avons considéré comme les germes des statues , ne furent point si-tôt abandonnés. En effet , Pausanias dit avoir vu près de l'autel de Neptune l'Isthmienien , deux représentations fort grossieres & sans art , une de Jupiter Bienfaisant qui est comme une pyramide , l'autre de Diane qui est une colonne taillée ; le simulacre d'Hercule du temple d'Hyete en Béotie , n'est point non plus d'une figure taillée mais une pierre grossiere à l'antique , & il a soin d'avertir que les idoles aussi de pierre mais un peu mieux façonnées qu'on voyoit auprès de ce monument informe , étoient plus modernes. Il est question ailleurs de deux idoles , l'une d'Hercule , (a) l'autre du Cupidon des Thespiens , qui n'étoient que deux masses de pierre dans le goût ancien. Les Graces , selon cet Historien , ne furent d'abord représentées que par de simples pierres non taillées. Pausanias nous apprend enfin , que malgré qu'on eut érigé des statues aux Dieux , les pierres brutes qui en portoient les noms , ne resterent pas moins en possession du respect que l'antiquité avoit eu pour elles , tellement , dit-il , que les plus grossieres sont les plus respectables comme étant les plus anciennes.

Pausan. Corinth. lib II.

Béot. lib IX.

Castor & Pollux chez les anciens Lacédémoniens , n'étoient désignés que par quatre morceaux de bois paralleles , se coupant deux-à-deux à angles droits : signe qui s'est conservé jusqu'à nos

---

(a) *Non arte elaboratum , sed rudi lapide , prisco more.*

jours dans le Zodiaque pour dénoter l'astérisme des Jumeaux.

Tacit. lib.  
II. Annal.

La Vénus de Paphos, suivant Tacite, n'eut d'abord aucune ressemblance avec l'espece humaine, tirant son origine du culte qu'on rendoit dans les Indes à une certaine masse pyramidale (a) ren-

Clem. Alex.  
Orac. ad Gent.

versée, plus grosse par le haut & qui se terminoit en pointe vers la base d'où elle s'élevoit; preuve que ces divinités Grecques venoient des parties de l'Orient. A Cithéron la Junon Thelpienne

Pausan. lib.  
II.

n'étoit qu'un tronc d'arbre, & celles de Samos & d'Argos, que des especes de planches grossièrement taillées. Le fameux Jupiter

Clem. Alex.  
in Prolog.

Cassius étoit représenté par un rocher dont on voit encore des vestiges sur les médailles (b) que la Ville de Séleucie fit frapper à l'honneur de Trajan & d'Antonin le Pieux.

Suivant toute apparence, c'est par une émanation de l'ancien usage des premieres colonies Grecques, passées jadis en Italie, que la plus ancienne idole des Romains ne présentait pas une figure plus élégante, le Jupiter qu'on adora d'abord à Rome n'étant qu'une pierre connue sous le nom de Jupiter Lapis, c'est-à-dire, une pierre anciennement adorée comme Boétile ou comme signe consacré aux astres, & auquel on donna le nom de Jupiter. Depuis que le culte des hommes déifiés fut introduit, cette informe divinité placée dans le capitole, ne fut pas moins le garant de la sainteté du ferment des Romains. C'est ainsi que le Dieu de la guerre, auquel on donna le nom de Mars & adoré à Rome sous celui de Quirinus, ne fut d'abord qu'une pique ou (c) un javelot planté de bout & en plein air, & qui portoit le nom de Quiris. (d)

Cic. Tull.  
fam. lib. V II.  
ad Trebat.

Les Titans étoient donc les grands Dieux des Grecs, & les

(a) Voici comme en parle Tirius Max.  
*Venus à Paphis colitur, ejus simulacrum nulli rei magis assimile, quam albæ pyramidi.*

(b) On voit de ces médailles dans le cabinet du Grand Duc, à Florence.

(c) *Nam & ab origine rerum, pro Diis immortalibus, veteres, hastas coluere.*

(d) ... *Quod hasta, Quiris, prisceis est dicta latinis. Vid. Plut. Quest. Rom. LXXXVII, & Varron apud Arnob.*



monuments de leurs exploits , de leurs bienfaits & de leurs prétendus prodiges , jouissoient de la vénération & du culte public , lorsque de nouvelles colonies , quelques siècles après la destruction des Titans , vinrent s'établir dans la Grece. Quelques-unes de ces colonies se détachèrent de l'Égypte , d'autres de Chanaan ou de la Phénicie. Les chefs qui les conduisoient n'eurent garde de dé tromper les peuples qu'ils venoient soumettre & qu'ils vouloient policer , d'une façon de penser si propre à favoriser leurs entreprises. Ces Dieux des Grecs avoient été leurs compatriotes , & leur émigration de l'Égypte & des contrées d'Asie avoit eu le même but qu'ils se propoisoient eux-mêmes. Toutes ces colonies étant composées de marchands , de pirates , de matelots & de soldats , n'avoient , suivant toute apparence , que des idées confuses de la religion , & ils étoient par conséquent peu en état de dévoiler aux Grecs les mystères & les énigmes Égyptiens. Ils avoient d'ailleurs un intérêt d'encourager plutôt de plus en plus le culte des signes consacrés à la mémoire de leurs dévanciers , en y ajoutant les degrés de raffinement qu'ils avoient dans les contrées d'où ils venoient.

Car la Sculpture étant plus avancée en Égypte & en Phénicie , au lieu de signes informes , tels que les anciens Bœtils , les chefs des nouvelles colonies exposèrent des simulacres sous le nom des Dieux qu'on adoroit plus approchant de la figure humaine ; figures plus propres à constater & à confirmer la croyance où l'on étoit de la vertu divine de ces signes représentatifs des divinités. C'est là la raison qui fit que la dénomination de signe se conserva depuis même que les simulacres des Dieux eurent fait de plus grands progrès vers la figure humaine ; Pausanias & Pline se servant sans cesse de l'expression de signe de Jupiter , de signe de Vénus , de signe de Diane , lorsqu'il parlent des statues de ces divinités.

En lisant l'Histoire ancienne , il ne reste aucun doute que ce furent les chefs des nouvelles colonies dont je viens de parler , qui porterent les premiers dans la Grece des images de

divinités sous la forme humaine. La plus ancienne de ces colonies, conduite par Inachus Phénicien vers l'an 1880 avant l'Ere Chrétienne, fonda le Royaume d'Argos appelé depuis Péloponese : environ trois siècles après, Cécrops Égyptien alla fonder celui d'Athènes & y fit des institutions touchant le culte de Minerve adorée depuis long-temps à Saïs, lieu de son origine ; il fut le premier, suivant Eusèbe, qui dressa un simulacre de Jupiter & lui immola des victimes. Pausanias dit qu'on regardoit comme un don de Cécrops, le Mercure qui étoit conservé dans le temple de Poliade, & une Minerve de bois qui étoit encore de son temps à Athènes. Environ un siècle après Cécrops, survint une nouvelle colonie Égyptienne sous la conduite de Danaüs, (a) qui porta aussi avec lui plusieurs simulacres des Dieux qu'il consacra en différents lieux. On voit dans Diodore qu'en fuyant d'Égypte avec ses filles, s'étant arrêté à Chypre, il dédia dans cette Ile le simulacre qu'il avoit avec lui, & Pausanias dit qu'il y avoit en différents lieux de la Grece des simulacres de Jupiter, de Diane, d'Apollon Lycien, de Vénus & de Mercure, qui étoient regardés comme venus des mains de Danaüs & d'Hypermnestre sa femme. Suivant le Poète Arctinus, disciple d'Homère, & suivant Callistrate qui écrivit des choses de Samothrace, Dardanus fit de pareils dons à Troye où il établit sa colonie. On parle entr'autres de deux simulacres de Dieux Cabires que ses descendants consacrèrent depuis dans la citadelle d'Ilion. La colonie Phénicienne ou Chananéenne de Cadmus (b) fondateur de Thebes parut dans la suite, & les simulacres des Dieux Asiati-ques furent encore multipliés dans la Grece. Celui d'une Vénus passoit pour avoir été fabriqué du bois dont étoit composé le na-

In Premio  
lib. II. in  
Chron.

Diod. lib.  
V.

Pausan. Co-  
rinth. lib. II.

(a) Ce fut environ 1600 ans avant J. C. temps de la défaite & de l'expulsion des Pasteurs de l'Égypte : suivant Manethon vers l'an 1571 du monde. Quelques-uns le font frere de Sésostris II, fils d'Aménophis, englouti dans la Mer rouge.

(b) Un marbre d'Arundel fixe l'époque de cette colonie sous le regne d'Amphytrion, il quitta la Chananée lors des conquêtes des Israélites dans ce pays.

vire sur lequel Cadmus fut transporté en Grece, & une Minerve passoit en Béotie pour avoir été consacrée par Cadmus lui-même. Pausanias qui dans ses voyages vit des restes de ces différents simulacres, les fait presque tous venir des mains des étrangers, & dit que celui de Minerve que l'on voyoit dans un temple des Dauliens, avoit été porté à Athenes par Prochnès dès l'origine de cette ville. Le culte de Vénus, selon le même Géographe, passa dans les temps héroïques, de celui qu'on rendoit à la même Déesse à Ascalon en Phénicie, aux habitants de la ville de Chypre & à Athenes. Selon lui les Dieux Cabires (a) de Samothrace & de Grece étoient les mêmes que les Dieux Patayques de Phénicie, & leur nom même étoit Phénicien. Ils ne furent originellement que des symboles de la divinité du soleil. Enfin le simulacre d'Orphée que l'on conservoit en Laconie, passoit pour y avoir été porté par les Pelasgues, peuples (b) de la côte d'Asie qui s'établirent dans la Grece sous la conduite de Phoronée.

Paus. Béot.  
lib. IX.

Pausan. At-  
tic. lib. I.

Pausan. La-  
con. Lib. III.

De l'importation & de la consécration des simulacres des Dieux faite par ces chefs de colonies, dont nous venons de parler, quelques-uns ont conclu qu'ils furent les premiers qui firent connoître les Dieux & en établirent la croyance dans la Grece : mais Cadmus & Eacus, cités à ce sujet par Eusebe & Newton, & les autres conquérants qui les précéderent, trouverent déjà la croyance des Dieux plus ou moins établie dans ces contrées, & ne firent que porter dans ce pays, & y exposer des images de divinités mieux travaillées & plus approchantes de la forme humaine, que les signes informes & grossiers que l'on y adoroit.

Euseb. Præ-  
parat. III. 1.  
Newton  
dans la Chro-  
nolog. Grec-  
que.

Tous ces simulacres ne présentoient point encore toutes les parties du corps humain. Pausanias faisant la description d'un Mer-

(a) Cabires signifie en Hébreu & en Arabe, puissant. Ces Dieux furent donc les mêmes que ceux que les Romains appellerent depuis *Divos-Poten*.

ce fut de Phénicie que vinrent les premières Prêtresses qui établirent dans Dodone un oracle & un culte réglé, au moyen de quelques simulacres qu'elles portèrent dans ce pays.

(b) Leur religion étoit Phénicienne, &



Pausan. Arcad.  
lib. VIII.  
Idem Phae.  
lib. VI.

cure que l'on conservoit dans le Gymnase en Arcadie, dit qu'il n'étoit qu'une masse de pierre grossièrement taillée en forme quadrée, avec la tête & les pieds d'homme. Il nous parle ailleurs d'anciens signes de Minerve dans le même goût, & celui que toutes les Curies d'Athenes convinrent de placer dans la forteresse, n'étoit pas mieux façonné, quoiqu'il fut regardé comme le plus saint des simulacres de Minerve, sans doute parce qu'on le croyoit tombé du ciel. Le simulacre de Vénus que Thésée reçut en Crete d'Ariadne, & qu'il consacra à Delos, n'eut cependant la forme humaine qu'au haut du corps, le reste n'étant qu'un tronc d'arbre taillé en guise de Terme. Pausanias qui le vit dans le temple d'Apollon, dit qu'il étoit fort petit, tels qu'étoient généralement tous ces anciens simulacres, par la raison que nous en donnerons dans la suite.

Tit. - Live  
lib. XXX.  
N. 112.

Mais rappelions-nous ici sur-tout le célèbre simulacre de la Mere des Dieux, que les Romains par la Suggestion des Oracles envoyèrent chercher avec tant d'empressement & d'appareil en Phrygie. Eh bien! cette importante divinité qui devoit être le salut de Rome, que Scipion Nasica le plus vertueux des Romains, fut seul digne d'accueillir, qui fit la justification d'une Vestale dont la vertu étoit soupçonnée; qui enfin fut reçue avec tant de pompe & de solennité; oui ce simulacre n'étoit qu'une pierre d'une grandeur très-médiocre avec des traits de figure humaine assez mal exprimés, (a) image de celui que quelque imposteur accrédité avoit fait accroire depuis long-temps être tombé du ciel à Pésinunte où il étoit adoré dès avant la guerre de Troye. Cependant en quelle vénération ce simulacre de Cybele ne fut-il pas à Rome? avec quelle cérémonie tous les ans aux Kalendes de Mai n'étoit-il pas porté processionnellement au petit ruisseau nommé Almon, élevé par cette raison par les écrivains Romains à la

Ovid. Fast.  
lib. IV. &  
Valer. Flac.  
lib. I.

(a) J'ai vu une copie authentique de cette divinité dans la collection de Mr. Lafond à Narbonne avec celle de Scipion qui

la reçut. Elle est en marbre blanc, haute d'environ 7 pouces & ne présente qu'un embryon de figure humaine.

dignité de fleuve célèbre malgré sa petitesse. Là on lavoit le S. simulacre avec des soins infinis en mémoire de ce qu'en arrivant à Rome par les eaux bourbeuses du Tibre, on avoit été obligé de le dégraisser dans les eaux plus pures de ce ruisseau.

Je viens de dire qu'on assuroit à Pélinunte que ce simulacre avoit été reçu du ciel. Nous avons déjà remarqué que c'étoit l'imposture ordinaire dont se servoient chez les nations grossières & barbares, ceux qui en étoient regardés comme les Prêtres, afin de fixer le culte vague de ces stupides esprits au moyen de quelque objet plus sensible pris dans le sein de la nature. On continua depuis de se servir de la même imposture pour concilier plus de vénération aux simulacres à figure humaine que l'on présentoit à l'adoration des peuples, sur quoi il est à remarquer que dans ces temps d'ignorance & de superstition, toutes les fois qu'on voyoit un simulacre un peu mieux fait que les précédents, on en étoit si étonné, qu'on le regardoit comme un présent du Ciel, & c'étoit sans doute l'affaire de l'artiste & des Prêtres de le faire croire au peuple. Apollodore dit que lorsque l'on fonda la Ville d'Ilion, un Prêtre pria Jupiter de lui envoyer quelque signe sacré, & le lendemain au point du jour on apperçut le Palladium tombé du ciel, c'est-à-dire, une petite figure assez grossièrement travaillée, mais avec les jambes séparées, chose peut-être non encore vue, & certainement très-rare dans ce temps-là; ce fut là la sainte statue pour laquelle Ulysse & Diomedé disputent si vivement dans Homère, & dont l'enlèvement devoit entraîner la prise de Troye. On faisoit un pareil conte touchant l'origine du simulacre de Minerve placé dans la forteresse d'Athènes, & celui de Diane en Tauride n'en avoit pas une moins noble, raison pour laquelle, dit Ovide, (a) cette statue se trouvoit sans base telle qu'elle

---

(a) *Templa manent hodiè vastis innixa columnis,  
Perquæ quater denos itur in illa gradus.  
Fama refert illic signum cœlestis fuisse;  
Quoque minus dubites, stat basis orba Dei.*

étoit venue du ciel. Plusieurs autres simulacres durent leur célébrité à la ridicule croyance de leur céleste origine, dont des imposteurs étrangers qui les apportèrent dans le pays, ou des artistes nationaux, imitateurs des modèles étrangers, parvinrent à établir la croyance chez des peuples prêts à recevoir toute superstition & empressés de tout ce qui avoit l'air du merveilleux.

Au reste, comme la Grece ne fut point le premier berceau des simulacres des Dieux, de même ce n'est point des Grecs seuls que les autres nations les emprunterent; c'est ce que nous allons voir dans le Chapitre suivant.

---

*Araqùe que fuerat naturâ candida saxi,  
Decolor à fuso tinâta cruore rubet.*

Ovid. de Pont. lib. III. Eglog. ad Collet.





## CHAPITRE CINQUIEME.

*De la Propagation des Simulacres des Dieux en différentes Contrées.*

**I**L est des choses qu'on dit toujours parce qu'elles ont été dites une fois, & l'on continue de croire sans examen, ce qui a été cru une fois sans examen. C'est ce qui est arrivé à l'égard de l'origine & de la propagation des statues des Dieux & de la Sculpture en général. En prenant à la lettre les Écrivains nationaux, la Grece doit être regardée comme le premier berceau de cet art; ébloui à juste titre par la perfection qui frappe dans les monuments Grecs, les Auteurs de cette nation en ont parlé comme si les Dieux, leur culte, & leurs images, eussent pris naissance dans leur pays. Cette prévention étouffant tout esprit de critique, leur a même souvent fait oublier leurs premiers maîtres dans l'art de fabriquer ces Images sacrées, & confondre les temps & les progrès que cet art a faits en différents pays.

Les faits rapportés dans le Chapitre précédent, suffisent pour détruire la fausseté de ce préjugé, & il ne nous reste qu'à faire connoître que c'est aussi au moyen des anciennes transmigrations des Asiatiques, que les simulacres des Dieux se répandirent en différentes contrées, ainsi qu'ils furent répandus dans la Grece. Comme c'est en Asie que paroissent les premiers habitants du monde, les premières sociétés policées, les premières Monarchies & les premiers systèmes de religion, aussi c'est de ses contrées qu'on voit se détacher les premières colonies, & d'où l'on apperçoit les premières transmigrations de peuples qui vont former de nouveaux établissements, tant dans les pays voisins, que dans des contrées éloignées.

Or, il n'y eut point d'émigration de peuplade d'un pays à un

autre , point de colonie qui ne portât ses Dieux avec elle : leurs images, regardées comme les Dieux tutélaires des expéditions qu'on entreprenoit, cimentoit les établissemens qu'on faisoit, rien n'étant plus propre à les consolider que de fixer les peuples par des objets permanents de culte, & de leur mettre devant les yeux ces gages prétendus de la protection des immortels : la propagation de l'idolâtrie fut donc en raison de la propagation des simulacres des Dieux, transportés d'un pays à l'autre au moyen des colonies : mais il convient d'entrer dans quelque détail à ce sujet.

Diod. lib.  
III.

Id. lib. V.

Paus. Ar-  
cad. lib. VIII.  
& Lacon. lib.  
III.

Plut. des  
Faits Ver-  
tieux des  
Femmes.

Diodore de Sicile rapporte que le troisieme Bacchus tenu pour fils de Jupiter, ayant fait des conquêtes en différentes contrées, son premier soin fut de placer des simulacres des Dieux dans les pays conquis. On voit ailleurs, que lorsque les Telchines Asiatiques que la fable fit passer pour enfans de Mars, allèrent habiter dans l'Isle de Rhodes, ils ne manquerent pas d'y dresser des statues aux Dieux, ce qui les en fit regarder comme les inventeurs. (a) C'est par cette raison que plusieurs anciennes images furent appelées de leur nom; car les Lydiens donnoient le nom de Telchinien à leur Apollon; chez les Camiréens, il y avoit la Junon Telchinienne, & les Nymphes chez les Lasificens portoient la même épithete : dans l'incursion que les Amazones firent dans la Grece, elles imiterent la pratique des autres nations, & Pausanias raconte que l'Apollon & la Diane des Périnthiens passoit pour leur avoir été portés du Thermodon par ces femmes venues de cette contrée dans les anciens temps. Les Tyrreniens voulant s'établir dans la Chersonese, y consacrerent le simulacre de Diane qu'ils avoient en héritage de leur pere, & ensuite ils y contracterent des mariages. On voit enfin cette maxime perpétuée de siecle en siecle; car dans les temps postérieurs,

(a) C'est-à-dire, dans leurs nouvelles habitations; car on regardoit comme inventeurs les premiers qui avoient porté la

connoissance de quelque art ou de quelque usage étranger d'un pays à un autre.

lorsque Salmanasar pour peupler la Samarie y envoya les Cutéens, <sup>Lib. IV. Reg. cap. XVII.</sup> ceux-ci ne manquèrent pas de porter leurs idoles avec eux & de les placer dans les temples de la nouvelle colonie.

Cette maxime universellement suivie nous fait comprendre la raison du grand empressement des chefs des Troyens, après la chute de leur ville, d'emporter leurs Dieux avec eux. Le zèle d'Énée pour ses Dieux Pénates étoit un zèle commun à tous ceux qui formoient des projets d'émigration & d'établissement dans des pays étrangers. Les altercations qu'on voit au sujet du Jupiter Hercé qui échut enfin à Sthenelée fils de Capanée, venoit du même principe.

Il doit paroître bien singulier que la même pratique se trouve constamment suivie par des peuples qui paroissent n'avoir eu aucune communication avec les peuples connus; cependant l'histoire des Mexiquains nous apprend que les anciennes peuplades de ce pays portoient par-tout leurs idoles, ne croyant pas qu'il leur fût permis de faire aucun établissement, ni de se fixer en aucune habitation, sans les avoir pour ainsi dire à leur tête. Si l'on en croit la tradition que les Espagnols ont trouvé établie dans le pays, ce fut en vertu d'un oracle connu par la voix de ses quatre Prêtres, que Vitziliputzli la principale idole des Mexiquains, (a) ordonna à *Mexi* chef d'une de ces peuplades, de s'arrêter dans le lieu qui devint depuis le centre du grand Empire du Mexique,

(a) Les voyageurs nous donnent une description de cette idole qui paroît être celle des temps postérieurs; car elle devoit être à coup sûr beaucoup plus simple dans l'origine de cet Empire, suivant l'analogie de toutes ces anciennes idoles qu'on portoit par le monde. Voici ce qui en est rapporté dans l'*Hist. des Voyag. t. XLVIII in-12. liq. 5.* Vitziliputzli étoit une statue de bois taillée en forme humaine, assise sur une boule couleur d'azur, posée sur un brancard, de chaque coin duquel sortoit

un serpent de bois. Elle avoit le front azuré, & par-dessus le nez une bande de la même couleur, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre. Sa tête étoit couronnée de grandes plumes dont les pointes étoient fort bien dorées. Elle portoit dans la main gauche une rondache blanche avec cinq figures de pommes de Pin disposées en croix, & au sommet une sorte de cimier d'or accompagné de quatre fleches que les Mexiquains croyoient envoyées du ciel.



promis par le même oracle. L'uniformité de cette pratique ainsi que de quelques autres usages de ce continent avec ceux de l'ancien monde, tels que la maniere d'écrire par *Quipos*, (a) les pyramides (b) & les statues trouvées par les Espagnols en Amérique, ne confirmeroit-elles pas, tant la vérité de la tradition du pays qui attribue ces anciens monuments aux Hulmuques, qui emmenerent une colonie dans la nouvelle Espagne des pays de l'Orient, que ce que Platon dit des habitants de l'Isle Atlantide, & de leur origine de l'Égypte; enfin, la réalité des découvertes que l'on prétend que les Cathaginois (c) firent de ce continent?

(a) On trouve des indices que cette étrange écriture appelée *Quipos* a été connue des Egyptiens & des Chinois dans leur haute antiquité : on croit appercevoir encore les figurés de ces fils tressés & noués parmi les gravures des obélisques, mêlés avec les caractères symboliques en figures, & Apulée (*Métamorph. lib. XI.*) paroît décrire ces deux manieres d'exprimer les pensées d'usage en Égypte, dans les paroles suivantes : *Sacerdos senex protinus de opertis adyti profert quosdam libros litteris ignorabilibus, prenotatis partim figuris ejusmodi animalium, concepti sermonis compendiosa verba suggerentes, partim nodosis, & in modum rotæ tortuosis, carjolatimque alias Capresolatim* ; *condensis apicibus à curiosa profanorum lectione munita.* Voyez le Traité de la Formation Méchan. des Langues.

(b) *Gemelli Careri, Hist. des Voyag. tom. XLIV in-12, pag. 25*, dit avoir encore vu des fragments d'une fort grande statue en pierre de forme grossiere, qui étoit au Mexique sur la pyramide qui portoit le nom de la lune. Ajoutant que celle du soleil étoit beaucoup plus haute, & que la statue qui étoit dessus, est restée vers le milieu de la pyramide dans sa chute, lors-

que les Espagnols briserent ces statues. On lit aussi dans le voyage de Christophe Colomb, décrit par Barros, que ce navigateur trouva dans une des Isles Açores, appelée *Corvo*, une statue équestre de pierre ou de terre cuite, montée sur un piedestal de même matiere, dont les côtés offroient des inscriptions en caractères inconnus, & que le Cavalier vêtu à la maniere des Américains, monroit du doigt l'Occident, comme pour avertir qu'on y trouveroit des terres & des hommes. Voyez le *Voyag. d'Ant. Herrera. lib. I. chap. 2 & 3.*

(c) On rapporte que les Cathaginois poussèrent leur navigation jusques dans une Isle fort éloignée des colonnes d'Hercule, & que plusieurs d'entr'eux s'y étant établis, le Sénat de Carthage en fit défense pour la suite, de peur que l'abondance de ce nouveau séjour ne leur fit oublier leur patrie. Careri en conclut qu'il n'est pas surprenant que les Mexiquains aient élevé des pyramides comme les Egyptiens, & que sur les obélisques de l'Égypte il y eût, suivant le récit d'Ammian Marcellin, des animaux & des oiseaux. Voyez le *Voyag. de Gemelli Carreri, Hist. des Voyag. Tom. XLIV. in-12, pag. 211 & 212.*

Ne peut-on pas présumer aussi quelques anciennes communications avec les Chinois, qui certainement poufferent autrefois fort loin leur navigation, coururent toutes les Mers d'Orient; & suivant toute apparence, établirent des colonies dans les Isles approchant le continent des terres Australes. Ce n'est que par-là, ce me semble, qu'on peut rendre raison de ces simulacres à figure humaine, accompagnés d'inscriptions en caractères inconnus, que des Voyageurs (a) ont trouvé dans des Isles sauvages, si éloignées de tous continents connus des anciens temps.

La propagation des simulacres des Dieux, se fit en Italie par des moyens semblables à ceux qui les introduisirent dans la Grece, c'est-à-dire, d'abord par la voie des colonies Asiatiques, & dans la suite par des colonies des Grecs, eux-mêmes, qui s'établirent dans cette partie de l'Europe & dans les Isles voisines, y portant leurs mœurs, leurs usages, leur culte, & par conséquent les simulacres des Dieux qu'ils adoroient. Les Pélasgues chassés des contrées d'Asie, après s'être réfugiés en Arcadie, passerent dans le Latium avant le temps de la guerre de Troye & suivant Denis d'Halicarnasse, bâtirent un temple à la victoire sur le Mont-Aventin. Une colonie de Sardis s'établit en Étrurie avant les temps Héroïques. Les Gnidiens vaincus par les Phéniciens, allèrent peupler Lipari en Sicile, vainquirent eux-mêmes les Tyrhéniens, & suivant Pausanias, éleverent les premiers des statues aux Dieux dans ce pays, ainsi qu'une colonie de Dauliens éta-

Antiq. lib.  
II.  
Plut. vie  
de Romulus.

Plut. Phoc.  
lib. X.

(a) Keyts rapporte dans son voyage de la nouvelle Guinée, que dans la Baye de Speelman à l'Est, se présente un rocher & une statue à-peu-près de forme humaine jusqu'aux épaules, avec un bouclier & quelques autres instruments, laquelle étoit entourée de nombre de têtes de morts, ce qui prouve que le simulacre a rapport à la religion du pays. *Hist. des Voyag. Tom. XVI. in-4to, édit. d'Holl. pag. 78.* Roggeven, voyageur Hollandois, nous dit avoir

été extrêmement étonné de trouver des idoles toutes de pierre, avec la figure d'homme, chez les habitants de l'Isle de Pâque aux terres Australes: figures qu'il dit n'être pas sans proportions selon les regles de l'art, quoique faites par ces sauvages dont elles présentent la ressemblance par les grandes oreilles pendantes. Il ajoute que la tête de cette idole étoit ornée d'une couronne. *Hist. des Voyag. Tom. XVII. in-4to, pag. 520.*

Pausan. Arcad. lib. I. III.

blie à Gela par Antiphanes, y consacra des simulacres faits de la main de Dédale.

Pausan. Lacon. lib. III.

Quelques siècles (a) après, les troubles intestins survenus dans la Grèce par l'expulsion & puis par le retour des Héraclides, y occasionerent des dispersions qui procurerent de nouvelles colonies Grecques à l'Italie & à la Sicile, lesquelles se joignirent à celles que composoient des gens échappés à la destruction de Troie. (b) Pausanias raconte qu'après cet événement, des Grecs réfugiés à Tarente, y dédièrent le simulacre de Minerve qu'ils avoient porté avec eux. Denis d'Halicarnasse semble être persuadé que les Dieux Penates (c) qu'il vit dans un ancien temple de Rome, sous la figure de deux jeunes hommes assis, fort grossièrement travaillés, étoient les simulacres de ces Dieux qu'Énée avoit apporté en Italie, & il ne paroît pas douteux que ce pieux Troyen n'eût bâti dans le pays latin une chapelle pour les y placer. Pline (d) en disant que l'usage des statues étoit fort ancien en Italie, le fait monter à Évandre, qui venu de Grèce, consacra dans le lieu même où Rome fut depuis bâtie, le grossier simulacre d'Hercule appelé depuis triomphal.

Quand il n'y auroit qu'une partie de ces faits qui fût vrai, comme, en combinant les témoignages des historiens, il ne paroît pas qu'on en puisse douter; cela suffiroit pour ne pas prendre absolument à la lettre, ce qu'avance Cassiodore d'une manière

(a) 80 Ans après la guerre de Troie.

(b) 1184 Ans avant J. C. suivant l'ancienne tradition, Nestor, après le désastre de son pays, bâtit en Italie la ville de Métaponte, Diomède se réfugia dans la Pouille. Phalante avec une colonie de Lacons fonda la Ville de Tarente, & Philoctète celle de Petilie.

(c) C'étoit Castor & Pollux adorés chez les Sabins sous la figure d'une pique trans-

versale, à cheval sur deux autres piques plantées debout en plein air. Les deux simulacres en question auroient peut-être pris la place de ces antiques divinités du pays.

(d) *Fuisse autem statuariam artem familiarem Italiae quoque & vetustam indicat Hercules ab Evandro sacratus, ut ferunt in foro Boario, qui Triumphalis vocatur, atque per triumphos vestitur habitu triumphali.* Plin. XXXIV. 7.



générale , que ce fut de l'Étrurie que l'usage des statues passa à Rome. Il est vrai que suivant Pline (a) & Tertulien , (b) ce fut chez les Étruriens que cet usage fit d'abord le plus de progrès. Le premier dit que dans le temps de leurs anciens Rois , les Romains étoient accusés d'avoir été tentés de subjuguier les Volturniens , par l'appas de deux mille statues qui étoient dispersées dans leur pays ; statues que Pline juge n'avoir pas été consacrées aux seuls Dieux : (c) mais il paroît que les simulacres des Dieux , ne devoient pas être moins multipliés dans les colonies Grecques établies dans les autres parties , & sur-tout aux extrémités de l'Italie. Strabon dit qu'on voyoit à Delphes d'anciennes statues votives fabriquées à Spina , Ville jadis puissante en Mer , à l'embouchure du Pô sur le Golfe Adriatique , & qui n'étoit plus qu'un village du temps de ce Géographe. Ce qui peut justifier les assertions de Tertulien & de Cassiodore , c'est que l'ancienne Étrurie embrassoit une grande partie de l'Italie.

Tous les simulacres ou signes de divinités qui furent consacrés par les différentes colonies Asiaticques ou Grecques dont nous avons parlé , étoient tous dans la grossièreté & rudesse originale : figure quarrée , bras collés , jambes jointes sans attitude & sans vie , & cet état de grossièreté dura encore quelques siècles. Les artistes Grecs eux-mêmes ne firent pendant ces premiers temps qu'imiter servilement les modèles étrangers qu'ils avoient devant les yeux , parce que l'état de pauvreté & d'ignorance dans lequel la Grece se trouvoit dans ces siècles , n'y avoit pas encore excité

Dod. Sic.  
lib. I.  
Ibid. lib.  
IV.

(a) *Signa quoque thuscânica per terras dispersaque, in Etruria factitata, non est dubium.* Plin. XXXIV. 7.

(b) *Nondum enim ingenia Grecorum atque Thuscorum figendis simulacris urbem inondaverant.* Tertul. in Apolog. cap. XXV.

(c) *Deorum tantum putarem ea fuisse,*

*ni Metbrodorus Scepcius cui cognomen è Romani nominis odio inditum est, propter 2000 statuarum volturnios expugnatos objiceret.* Plin. ibid. Ce passage, quoiqu'un peu obscur, ne dépose pas moins en faveur du progrès que l'art statuaire avoit déjà fait chez les Etrusques, presqu'à la naissance de Rome.

des sentiments d'élévation ni l'amour du luxe & des arts qui contribuent à le satisfaire. Ce ne fut qu'à mesure qu'on fit des progrès dans les mœurs sociales, dans la police & dans les arts que la figure humaine en entier fut donnée aux simulacres sacrés ; mais les époques de ces heureux chargements sont difficiles à fixer ; car il regne sur ces faits tant d'obscurité, il y a tant de débats à ce sujet dans les Écrivains, que la seule chose que l'on puisse avancer sans risque, est que les Grecs reçurent la Sculpture ainsi que les autres arts de l'Asie & de l'Égypte, & qu'il fallût bien du temps pour que ces semences étrangères produisissent des fruits parfaits : nous allons voir que des railons de religion & de politique, contribuerent pendant un temps à en retarder la maturité.



## CHAPITRE SIXIEME.

*De quelques maximes de Religion & de politique , qui retarderent pendant un temps le progrès & la perfection des simulacres des Dieux.*

ON lit dans le Livre de la Sagesse , que les idoles ne furent point du commencement : nous en avons vu ailleurs la raison , & démontré comment la superstition & la politique les introduisirent & les firent adopter : voyons ici comment la puissance de ces deux ressorts reculèrent quelquefois les progrès & la perfection de leur propre Ouvrage. Chez quelques nations une idolâtrie matérielle subjuga entièrement les esprits ; chez d'autres on conserva toujours des traces d'un être & d'un culte spirituel , ou sans objet sensible , ou allié avec ces mêmes objets sortis de la main des hommes. Au milieu même des ténèbres les plus épaisses de l'erreur & de la crédulité , il s'éleva par-ci , par-là , des esprits qui prirent l'effort , tenterent d'éclairer les hommes & de les rapprocher de la vérité.

Chap. II.

La maxime de l'ancienne religion des Perses de n'admettre ni temples , ni statues , ni rien de ce qui pouvoit présenter l'idée d'une divinité sensible & bornée , se maintint long-temps malgré l'exemple des voisins : ce qui fut une pratique nécessaire commune à tous les peuples de l'ancien monde , se conserva comme maxime de religion particulière chez cette nation. Par une suite de l'ancienne coutume , les Germains continuerent aussi d'honorer leurs Dieux rustiques en plein air , n'osant par un respect religieux leur donner aucune figure humaine jusqu'après les conquêtes des Romains , temps où , par une imitation servile & imparfaite d'un usage étranger , ils commencerent à se faire des idoles , qu'ils enfermerent depuis dans des temples.

C'est dans la crainte de quelque altération de ce principe que le Lé-



gislateur des Hébreux dans la théocratie dont il étoit le ministre, défendit avec si grand soin de l'ivre l'exemple contagieux des images taillées dont la pratique avoit corrompu l'ancienne religion des Égyptiens.

On trouve même des traces de cette maxime chez ce peuple, dans le temps où l'idolâtrie y avoit fait le plus de progrès. Hérodote nous dit, que les Prêtres du pays assuroient qu'ils n'avoient jamais confondu les statues élevées à leurs Rois avec celles des Dieux. En partant de cet aveu, Athénagore, dans l'apologie de la Religion Chrétienne qu'il adresse aux Empereurs Marc-Aurele & Commode, fait dire aux Prêtres d'Ammon, qu'il n'y a qu'un Dieu, dont chaque nation voulant représenter l'essence & la vertu, a inventé diverses images qui n'expriment que la même chose; (a) mais que leur véritable signification s'étant perdue avec le temps, le vulgaire avoit cru qu'il y avoit autant de Dieux qu'on voyoit d'images. Cette apologie fait dire la même chose à certains marchands Égyptiens. Aussi Silius-Italicus nous apprend qu'originellement on ne voyoit point de statues dans le temple de Jupiter Ammon. Bacchus en le bâtissant, suivant le même Athénagore, n'y avoit mis que l'emblème de Dieu. Tertulien assure que cela fut commun à d'autres temples du paganisme & que de son temps même, il y en avoit encore où cette maxime étoit suivie. On lit dans l'histoire du Japon de Kæmpher, qu'il se trouve rarement des idoles dans les Mias ou temples de cet Empire, parce qu'on n'en faisoit point dans les premiers temps de la Monarchie, & que s'il s'en est introduit quelqu'une depuis l'établissement de la nouvelle idolâtrie, elle n'est pas exposée à la vue, mais enfermée dans une chasse vis-à-vis de l'entrée.

Voyez Hist.  
des Voyag.  
t. XL. in-12.

Il y a apparence que ce fut aussi l'ancienne façon de penser des Étrusques, comme on en peut juger par les traces qui s'en conservoient dans le college de leurs Prêtres, même depuis la conquête des Romains. Il est certain que dans le commencement

---

(a) Plutarque dit une chose équivalente dans le Traité d'Isis & d'Osiris.

de leur République, ils n'eurent point d'idoles dans leurs temples.

Varron dit que pendant plus de 170 ans on ne vit point de simulacres des Dieux dans Rome. Le culte de Vesta (a) emprunté des Chaldéens par une suite de l'ancienne maxime, s'y conserva toujours sans statues. Selon Denis d'Halicarnasse, Rulus fut le premier qui transporta à Rome de ces objets matériels de culte. Numa, regardé comme le premier Législateur de la religion Romaine, estimant, dit Plutarque, que c'étoit un sacrilège de représenter par des choses périssables & terrestres, ce qui est éternel & divin, voulut les proscrire des temples. Sanction, ajoute l'Historien, qui sent fort l'opinion de Pythagore, (b) selon lequel, le premier être n'étoit ni passible, ni exposé aux sens, mais invincible & inintelligible. Tertulien en faisant l'apologie des Chrétiens, appuie sur cette sanction de Numa, en disant que quoiqu'il fût l'auteur de plusieurs curiosités superstitieuses, il condamnoit néanmoins la pratique des idoles.

Varron apud  
D. Aug. de  
Civ. Dei,  
lib. 3.  
L. II. 3.

L. II. 3.

Que cette ordonnance de Numa fût un reste de l'ancien principe, dans un Roi qui faisoit une profession plus particuliere de la religion que de la politique, ou bien qu'elle fût un effet de la prévoyance qui fit envisager à ce sage Législateur que la pratique contraire introduiroit à Rome dans le culte religieux, le luxe des autres nations, luxe destructif de la simplicité des mœurs, & incompatible avec cette pauvreté qui faisoit la richesse des premiers Romains; il est constant qu'on fut à Rome plus d'un siècle, sans avoir des images humaines dans les temples; & en effet on a vu

(a) *Esse diu stultus Veste simulacra putavi.*

*Mox didici curvo nulla subesse tholo.*

*Ignis inextinctus templo celatur in iio.*

*Effigiem nullam Vesta, nec ignis, habent.* Ovid. Fast. lib. VI.

(b) Il n'y a pas d'apparence que Numa eût été instruit par Pythagore, qui, selon toute supputation, parut plus d'un siècle après lui, & ne vint en Italie que sous le regne

de Tarquin l'ancien. Voyez Denis d'Halicarn. XXXIV, & Aulus Gelle, lib. XII. chap. 21.

que les Romains ayant fait venir de Fregelles le simulacre de Jupiter, on ne l'installa dans aucun temple, mais qu'il fut laissé dans un lieu privé jusqu'au regne du vieux Tarquin qui l'y plaça.

Ce qu'on lit dans Macrobe & dans Pline (a) de la statue de Janus, consacrée par Numa, n'étoit sans doute pas contraire aux idées & aux vues de ce législateur Religieux; car en combinant ses ordonnances, il y a lieu de juger que cette statue dont les doigts de la main étoient arrangés de façon qu'ils marquoient les 365 ou plutôt les 350 (b) jours de l'année, dont suivant toute apparence il étoit l'Auteur; cette statue, dis-je, ne devoit être qu'une statue allégorique ou symbolique, & ce ne fut que dans la suite des temps, que la superstition des Romains en fit une idole; c'est ainsi qu'à la Chine, les 360 jours dont l'année

Voyez la  
Tel. de Pin-  
to, Hist. gén.  
des Voyages,  
tom. XXXV.  
in-12 lib. 2.

(a) *Janus Geminus à Numa Rege dedicatus, qui pacis bellique argumento colitur, digitis ita figuratis ut trecentorum sexaginta quinque notu per significationem anni, temporis & ævi se Deum indicarent.* Plin. liv. XXXIV. 7.

(b) Je dis 350, persuadé que le texte de Pline qui marque 365 a été altéré par les copistes qui n'ont consulté que notre année actuelle. Mr. Jules Pontidera, *Epit.* 15, de son ouvrage intitulé, *Antiquit. Latinar. Græcarumque enarat. atque emendationes.* établit que l'ancienne année Chaldaïque étoit de 350 jours distribués en quatre saisons, dont 60 formoient le printemps, 120 l'été. 80 l'automne, & 90 l'hiver; mais que comme suivant, le cours du soleil, cette année étoit en défaut de 15 jours & d'une quatrième partie de jour environ, on intercaloit chaque deux années un mois de 30 jours, & chaque quatre années un mois de 31 jours, mois qu'on ajoutoit toujours à l'automne. Cet écrivain tire cela de deux

passages d'Hérodote & de Plutarque, corrigeant un Auteur par l'autre; or il veut que ce fût là l'ancienne année Romaine dont Numa fut le premier auteur, & qui étoit indiquée par la statue symbolique de Janus, année à laquelle font allusion ces vers d'Ovide, *Metamorph. lib. I.*

*Jupiter antiqui contraxit tempora veris,  
Perque hyemes æstusque & inæquales autumnos,  
Et breve ver, spatiis exegit quatuor annum.*

Le même écrivain rend raison de son opinion en ces termes, *Epist. XXXIV.* *Qui enim arte sinistrae digiti ita ordinantur, ut humana manus sit & notas CCCLXV demonstret? naturali modo annum dierum CCCL. manu significare possumus* (ce qu'il démontre par une figure) *& numerum CCCLXV. digitis imitari nequaquam valeamus.* On peut voir aussi là-dessus *Pierium & Caelium. Rodigin. XXIII. 2. 12.*



est composée, selon les Chinois, étant représentés par 360 statues, on en a fait autant de divinités.

En effet, la force de l'exemple ainsi que le penchant du peuple prévalant peu-à-peu, on admit les idoles dans la religion Romaine, il est même apparent que Numa connut lui-même qu'il cherchoit en vain d'élever une digue contre le torrent, & que c'est par cette raison qu'il ordonna, (a) avant de mourir, que les livres sacrés qu'il avoit faits pour l'instruction du peuple, seroient enterrés avec lui, prévoyant sans doute d'avance qu'il y avoit à craindre qu'ils ne fussent peu respectés, lorsqu'il auroit disparu, & que le préjugé commun ne manqueroit pas de triompher malgré eux. Il ne se trompa pas; car quand on en fit la découverte (b) dans un champ au pied du Janicule où ils avoient été enfouis pendant long-temps, Quintus-Petilius, alors Préteur, chargé de les examiner & d'en faire rapport au Sénat, jura qu'il n'étoit ni pieux ni juste qu'ils fussent rendus publics, & là-dessus ces livres furent condamnés à être publiquement brûlés dans les comices : tant la maxime contraire avoit prévalu, même parmi les sages.

Car qui ne voit que la véritable raison de cette sentence, étoit que ces livres condamnoient la croyance commune & une pratique trop affermie pour être abolie? Varron remarque en effet que le polythéisme étoit si fort enraciné, qu'on regardoit comme chose impossible (c) de le détruire sans mettre toute la société en combustion, & Tite-Live qu'on craignit que le renouvellement des maximes de Numa n'aboutît à anéantir toute religion, tant il est vrai que les préjugés les plus absurdes, & les pratiques les plus opposées à la raison, devenues générales, pervertissent même

Tite-Live.  
lib. XXXIX.  
22.

(a) Il est des écrivains qui croient que c'étoit par une suite de la doctrine des Pythagoriciens, n'étant ni beau, ni honnête que des mystères saints fussent divulgués.

& de M. Bebius, environ 500 ans après la fondation de Rome.

(c) Platon avoit dit expressément qu'il est dangereux de donner à la multitude une idée vraie des Dieux.

(b) Sous le Consulat de P. Corneilius,

les sages, altèrent les maximes les plus saintes & parviennent jusqu'à anéantir les loix les plus sacrées.

La superstition elle-même appuya pendant un temps, tant à Rome qu'ailleurs, les principes légitimes qui arrêtoient le progrès & la perfection des statues des Dieux en établissant des maximes qui leur étoient contraires. Ces maximes regardoient tant la forme que la matiere des idoles.

C'est un principe de toute religion de ne rien innover en fait de culte, parce que les anciens usages & la simplicité primitive sont regardés comme plus pures & comme sacrés. Ce principe vrai ou faux, suivant qu'il est appliqué, ou par un respect raisonné, ou par un fanatisme crédule, maintint pendant long-temps la grossièreté des simulacres des Dieux, & arrêta les progrès de la Sculpture, qui dans ces premiers temps ne fut guere employée qu'au profit de la religion.

De plus, lors même que cet art eut déjà fait quelques progrès vers la perfection au moyen d'autres ouvrages où la religion n'avoit point de part, les simulacres des Dieux adorés depuis long-temps, quoique brutes & informes, étoient trop sacrés pour qu'on osât en changer la figure & ne pas les imiter scrupuleusement lorsqu'il s'agissoit d'en faire des copies pour en étendre le culte. Nous avons dit qu'en donnant la figure humaine aux anciens signes, on n'avoit pas osé d'abord se départir totalement de l'ancienne forme sous laquelle une divinité avoit été adorée. Ce scrupule superstitieux, assorti à la grossièreté des temps qui faisoit des points de religion des pratiques les plus absurdes, ne permettoit donc pas encore à l'habitude de céder aux efforts de la raison & du goût.

Comme la nécessité & la pauvreté des premières peuplades avoient originairement fait fabriquer les simulacres des Dieux de bois, de pierre & d'argille, la superstition établit aussi la maxime de conserver cette simplicité dans les objets de culte public; maxime à laquelle la politique donna sans doute la main par esprit de loix somptuaires.

On voit des preuves bien décisives de ce principe dans l'Égypte, pays plus scrupuleusement attaché que tout autre à ses anciennes maximes, & où la superstition tint toujours les esprits plus asservis. Dans le temps qu'on voit déjà la Sculpture ainsi que l'Architecture prendre l'essor & élever des monuments d'une hardiesse & d'une magnificence surprenante, les idoles restent dans le mauvais goût & dans la grossièreté des temps encore barbares. Le vestibule du temple de Vulcain présente des statues colossales qui prouvent les efforts de l'art pour en orner les dehors : on entre dans le temple, & le sanctuaire n'offre que des marmousets, des Dieux Pygmées dont la grossièreté & la singularité excitent les risées & les railleries de Cambyse, sans que les prétendus mystères dont les Prêtres excusent les figures grotesques de ces Dieux, les puissent mettre à couvert de l'ignominie. Le conquérant le moque des Prêtres, méprise les idoles & les fait brûler.

Même spectacle en Grece, on voit dans le temple des Euménides des petites figures en bois de ces Déeses, fort grossièrement travaillées, pendant que le vestibule du temple est orné d'images de Prêtresses en marbre d'un travail élégant. C'est ainsi qu'en Syrie même sous le bas Empire, au rapport d'Hérodien, quoique l'idole qu'on adoroit à Émèse ne fût que l'informe signe de la divinité du soleil, scrupuleusement conservée depuis les anciens temps, on n'y éleva pas moins un temple somptueux dans lequel on voyoit briller toute la magnificence du culte & du luxe religieux, que non-seulement le peuple, mais les Satrapes même, & les Rois augmentoient à l'envi.

Hérod. 1<sup>er</sup>,  
V. Cap. 3.

A Rome, les idoles de Jupiter, d'Hercule, de Cybele, chétives images de terre, de bois & de pierre, auxquelles on défend de ne rien changer, qu'on ne doit pas même dorer, sont révérees comme des Dieux tutélaires de l'Empire, dans le temps qu'on élève à ces illustres Romains qui ont travaillé pour le salut, & la gloire de la patrie, des statues de bronze & de marbre qui honorent autant l'artiste que le citoyen.

La maxime de ne rien changer aux simulacres des Dieux, étoit



Hérod. lib.  
V.

d'autant plus affermie qu'elle étoit cimentée par la persuasion que l'on possédoit de ces simulacres miraculeusement, ou qu'on les avoit vu donner des signes de vie & opérer d'autres prodiges, & nous verrons dans la suite jusqu'où alloit cette crédulité. On ne manquoit pas de faire venir quelquefois les Oracles à l'appui de cette maxime. Les Épidauriens consultent l'Oracle sur la cause de la stérilité de leur terre. La Pythie répond que s'ils dressent des statues à Damia & Auxésie, aussitôt leurs affaires prendront un autre cours; on demande si on fera ces statues de pierre ou de bronze, & l'Oracle répond qu'elles ne doivent être ni de l'un ni de l'autre, mais de bois d'olivier.

Platon lib.  
XI. de Leg.

La politique intéressée à conserver une maxime si assortie à l'économie publique, entretenoit la croyance que les Dieux aimoient cette modération & cette simplicité, en mettant obstacle à la pratique contraire par des raisons mystiques & des défenses de ce qui pouvoit la faire enfreindre. Une loi de Platon dit que l'or & l'argent dans les villes & dans les temples sont une chose qui excite l'envie, que l'ivoire étant tiré des corps morts, n'est pas un don assez pur pour les Dieux, que le fer & le cuivre sont des instruments de guerre & non de religion, qu'en conséquence il ne faut consacrer que le bois à ces usages sacrés. La même politique paroïssoit même s'étendre aux monuments profanés. (a) Cette vue eut sans doute beaucoup de part à un ancien décret du Sénat de Rome qui défendoit de chercher des mines de métaux (b) en Italie. Les marbres précieux étoient aussi condamnés par le même décret, de sorte qu'on devoit se contenter de monuments de terre cuite pour conserver les anciennes formes des Dieux. En Égypte  
on

(a) Nicolas de Syracuse dit qu'en considérant l'inconstance de la fortune, les anciens avoient pratiqué avec soin de ne dresser les trophées des nations vaincues, que de bois qui se consume, dans la vue de marquer qu'il ne falloit pas éterniser

les monuments des discordes passées.

(b) Cependant du temps de Numa qui institua le college des arts, les artistes en bronze avoient le troisième rang, & les ouvriers en terre avoient le septième.

on avoit établi pour maxime que le mouvement marqué par les jambes séparées qu'on donnoit aux statues, ne convenoit point aux Dieux. Pline (a) dit que leurs effigies faites de terre étoient fort estimées & qu'on n'avoit garde d'en faire ni d'or ni d'argent, ajoutant qu'on n'étoit point honteux de descendre de ceux qui avoient honoré de tels Dieux. A quoi bon, disoit Perse, (b) l'or dans les temples ? Lorsque Pline (c) s'étonnoit qu'on ne vît dans les temples que des simulacres de bois & d'argille, malgré que l'origine des statues fut si ancienne en Italie, il ne faisoit sans doute point attention à cette maxime politique.

Nous ajouterons ici que l'on voit de nos jours des traces de la maxime de ne rien changer aux idoles, quelques grossières qu'elles soient, dans les nations qui sont encore entières, je veux dire, non mêlées avec les peuples étrangers. Au Japon, peuple le plus <sup>Kemp. liv. v.</sup> superstitieux de la terre, les avenues des temples sont ornées de portes magnifiques en pierres de taille & d'allées d'arbres. On y voit des espèces d'arc de triomphe des Dieux Japonais avec des inscriptions en caractère d'or, monuments érigés depuis l'introduction du luxe & du goût. Entrez dans le temple, & au lieu d'un édifice qui réponde au dehors, vous ne trouvez qu'une vieille baraque souvent entourée de buissons, dans laquelle à travers d'une fenêtre grillée, vous voyez un misérable miroir de métal bordé de quelques trouffes de paille ou bandelettes de papiers, restes de l'ancienne simplicité & pauvreté des habitants, consacrés anciennement par la superstition, & qu'elle ne permet pas de changer. Tous les siècles & toutes les nations peuvent fournir des exemples de ce respect stupide pour des usages & pour des loix assortis à la barbarie

(a) *He enim tum effigies Deum erant laudatissime . . . . . aurum enim & argentum ne Diis quidem conficiebant.* Plin. XXXV. 12.

(b) . . . . . *At vos Dicite Pontifices in sacro quid facit aurum?*  
Pers. satyr. II.

(c) *Mirumquæ mihi videtur cum statuarum origo tam vetus in Italia sit, lignea potius ac fictilia Deorum simulacra, id lubricis dicata usque ad devictam Asiam.* Plin. lib. XXXIV, cap. 7.

des mœurs qui les ont enfantés, & qui ont maintenu des pratiques qui paroissent insulter à la raison & aux lumieres qu'a produit le développement des vérités, malgré même que ces vieilles maximes & ces pratiques soient contraires à la postérité de la société constituée autrement qu'elle n'étoit. C'est ainsi que parmi nous, dans le temps qu'une lumiere frappante éclaire le sanctuaire des sciences & des lettres, d'aveugles scrupules font durer dans bien des écoles, la superstition d'une Philosophie barbare & pernicieuse, comme liée à la religion dont elle fait son jouet, & qu'elle ne cesse de profaner.





## CHAPITRE SEPTIEME.

*Des progrès & des avantages réciproques de la Sculpture & de l'idolâtrie, produits par l'altération & l'abandon des maximes précédentes.*

**L**Es maximes dont nous venons de parler furent en vigueur tant que la pauvreté entretenait la simplicité des mœurs qui étouffe le germe du goût & des arts. Mais il arriva enfin ce qui arrive toujours lorsque l'opulence fait naître l'amour du luxe & de l'élégance. Ce goût qui entraîne nécessairement un changement dans les mœurs & dans les usages, produisit successivement des maximes assorties à la fortune brillante des États. La comparaison des statues qui ornoient les lieux publics avec les simulacres grossiers qu'on adoroit dans les temples, devoit trop humilier, pour ainsi dire, la religion pour qu'elle ne se piquât pas de profiter aussi des avantages que pouvoient lui procurer les progrès qu'avoit fait la Sculpture. Les Prêtres, quoique fauteurs par état de l'ancienne servitude, n'eurent pas de peine à concevoir combien le culte gagneroit au changement & par la perfection & par l'élégance des idoles. La Sculpture revint par là de la captivité dans laquelle l'avoit tenu ce qui étoit regardé comme religion, & convainquit, pour ainsi dire, celle-ci de ses préjugés & de ses torts. Elles se communiquèrent donc réciproquement leurs droits & leur patrimoine, & par là l'un & l'autre s'enrichirent.

Lisez (a) le Livre de la Sagesse, & vous verrez que l'introduction des statues dans la religion & la perfection de la Sculpture, furent les causes qui contribuèrent le plus au progrès du culte des

(a) *Provenit autem ad horum culturam, & eos qui ignorabant, artificis eximia diligentia. Ille enim volens placere illi, qui se assumpsit, elaboravit arte sua, ut similitudinem in melius figuraret. Multitudo au-*

*tem hominum abducta per speciem operis, eum, qui ante tempus tamquam homo honoratus fuerat, nunc Deum aestimaverunt. Sap. XIV.*

Dieux faits par la main des hommes ; plus les statues furent bien faites , & plus elles s'attirerent du respect , parce qu'elles étoient d'autant plus propres à persuader que la divinité habitoit en elles ; & en échange plus la religion fournit de sujets aux artistes , plus ils eurent un vaste champ pour exercer leurs talents par des ouvrages en tout genre.

Cette émulation des artistes à animer , pour ainsi dire , les images des Dieux , augmenta l'illusion du peuple porté à croire que des figures qui leur paroissoient vivantes devoient avoir plus de vertu.

Plutarq. de  
Homme.

Plutarque , après avoir dit la raison pourquoi on a donné aux divinités la figure humaine , ajoute qu'on aggrandit & embellit leurs images , afin que les plus ignorants apprissent par là que c'étoient les images des Dieux qu'ils avoient devant les yeux. Voilà comme on fit plier les idées spéculatives à la morale du temps. On peut donc dire que si l'Olympe peupla la terre de Dieux imaginaires , la terre par les efforts de l'art , peupla à son tour l'Olympe de nouvelles divinités.

Nous avons vu que dans leur origine , les simulacres des Dieux étoient fort grossiers , (a) & ils étoient aussi d'une grandeur fort médiocre. Lorsque l'idolâtrie eut osé secouer le joug des vieux préjugés , elle s'abandonna à la disposition & discrétion des artistes qui acquirent le droit de donner aux copies qu'ils firent des divinités , non seulement la figure humaine en entier , ainsi que la grandeur , les proportions & l'expression , qui convenoient aux statues des grands hommes & des Héros , mais encore la dignité & la majesté qui caractérisoient les Dieux. Nous verrons dans la suite quelle fut l'émulation des Statuaires à faire en sorte que la divinité s'annonçât avec énergie dans les images des Dieux qu'ils faisoient , ainsi que , selon Nicomaque , (b) on la vit depuis paroître dans les tableaux de Zeuxis.

Voyez III.  
part. C. 1. &  
2.

(a) Pausanias ne donne au plus que trois pieds aux anciens simulacres de Cérès , de Proserpine , & de différentes autres divinités de l'ancienne Grèce.

(b) Que qu'un trouvant des défauts dans la composition du fameux tableau d'Hélène de Zeuxis , Nicomaque qui passoit chaque jour une ou deux heures à le contem-

Les Oracles intéressés à faire prospérer l'idolâtrie, ne manquent pas de favoriser cette multiplication ainsi que cette perfection des objets du culte. Ce fut par l'ordre de l'Oracle d'Apollon que les Gélotes firent fabriquer la statue de ce Dieu, qui leur fut dans la suite enlevée par Himilcon, & on trouvera d'autres exemples de cette nature dans le cours de cet Ouvrage.

Saint Augustin, qui avoit lu & extrait le livre de Varron sur la Religion des Romains, livre qui contenoit sans doute l'histoire de tous leurs Dieux, dit qu'originellement il n'y avoit que trois Muses, mais que ces Déeses ayant été représentées par trois différents artistes, ces neuf statues furent trouvées si bien faites & si belles, qu'on les conserva & on les honora toutes les neuf, d'où s'établit la croyance des neuf Muses, & d'où est venue sans doute la variation (a) qui se rencontre dans les anciens écrivains à l'égard du nombre de ces Déeses. C'est, suivant bien de l'apparence, ce qui a aussi occasionné la diversité qu'on remarque à l'égard du nombre des Graces; car les Lacédémoniens, & les Athéniens n'en connoissoient que deux, quoique Hésiode, Pindare & d'autres Poètes en admettent trois, auxquelles Pausanias en ajoute une quatrième qu'il qualifie de la Déesse de la persuasion, Déesse peut-être sortie de quelque atelier.

De Civit.  
Dei lib. IV.

Pausan. in  
Beot.

C'est peut-être encore par une raison pareille, que malgré que la concorde, la paix, & la tranquillité ne paroissent représenter à-peu-près qu'une même idée, à Rome on en fit trois Déeses différentes, qu'on voit représentées sur les médailles par trois figures & dont on fit aussi des statues distinctes. Ce que l'on rapporte de la statue de Dédale en Égypte, est analogue à ce principe ;

pler, prenez mes yeux, dit-il au critique, & vous verrez que c'est une divinité.

(a) Varron qui ne regardoit les Muses que comme des personnages allégoriques, assure qu'il ne doit y en avoir que trois, puisqu'elles désignent le chant qui ne s'exé-

cute que de trois manières, ou avec la voix, ou avec les instruments à vent, ou avec ceux qu'on touche de la main. Cicéron (*lib. III. de Nat. Deor.*) dit que d'abord il n'y en eut que quatre, & puis revenant au sentiment d'Hésiode en admet neuf.



car on dit que cette statue étant trouvée plus parfaite que tout ce qu'on y avoit vu julqu'alors, on la mit dans un temple où elle devint une divinité. C'est ainsi que chez les Japonois, parmi les raisons de placer des nouvelles statues dans les temples, d'où l'ancienne maxime les excluait, on compte celles de la réputation, de l'excellence & de la sainteté supposée en conséquence, du Sculpteur qui les a fabriquées ; & c'est par là aussi que depuis l'introduction du culte de *Fo* & de *Haca* dans ce Royaume, comme aux Indes & à la Chine, les idoles se sont multipliées à l'infini au préjudice de l'ancienne religion des Camis. L'Histoire de Siberie confirme la même idée. Les Scythes ou Tartares ayant porté leurs idoles dans les incursions qu'ils firent en ce pays, & les habitants les voyant mieux taillées que celles de leurs pays, ils n'hésiterent pas de les adopter & de les adorer.

Voyez la  
description de  
la Russie par  
Schallemb.

La perfection d'une nouvelle statue favorisoit d'autant plus les progrès de l'idolâtrie, que sa célébrité devenoit quelquefois la source de nouvelles populations & de nouvelles Villes, par le concours des étrangers qu'elle attiroit. C'est à son Cupidon de marbre, dit Cicéron, ( *a* ) que la Ville de Thespie devoit son être, témoignage que Pline cite en parlant du concours que la Vénus de Praxitelle attiroit à Gnide. La beauté de la statue, & la majesté du temple devinrent aussi la principale source de l'accroissement de la Ville d'Éphèse, & les Sacrificateurs se trouvoient fort bien de l'erreur générale des Grecs tant ignorants que savants, qui y concouroient.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.

Une nouvelle statue transportée d'un pays à l'autre, suffisoit souvent pour y établir une nouvelle divinité ; car la nature du paganisme rendant les hommes inconstants, capricieux, & amateurs de nouveautés en fait de religion, on se dégoûtoit aisément des vieilles pratiques, & on adoptoit avec ardeur les nouvelles, donnant la préférence aux divinités nouvellement introduites. Cela animoit la superstition quelquefois languissante, c'est ce qui arriva au sujet du culte de Sérapis, qui, selon Plutarque, enrichit l'Égypte

---

( *a* ) *Propter eum Thespie visuntur, nam alia visendi causa nulla est.* Verr. IV.

d'une nouvelle divinité, lorsque Ptolomée Soter fit transporter furtivement sa statue de Sinope (a) à Alexandrie, où elle fut surchargée d'attributs si nouveaux que Niconeon, qui regnoit dans l'Isle de Chypre, fut obligé de faire demander quel étoit ce nouveau Dieu. (b)

Les copies de la statue d'un Dieu adorée dans un pays & transportée dans un autre, furent la principale raison de la propagation de l'idolâtrie, & la source ordinaire des Dieux des différents districts, qu'on appelloit Topiques, mais qui dans le fond étoient le même Dieu sous des noms & des attributs différents. Bacchus étoit adoré sous le nom de *Noctulus* dans le pays de Bresse, & Mars Gradivus sous celui de *Phonio* à Aquilée. Cependant les habitants & les Ministres des temples de ces divinités municipales, se faisoient un point d'honneur d'en soutenir par préférence les vertus,

(a) Polibe nous apprend que Sérapis fut honoré du culte religieux sur les bords de la Propontide où Jason lui offrit des sacrifices dans son expédition des Argonautes. C'est de-là probablement que ce culte fut introduit parmi les habitants de Sinope.

(b) Une dissertation sur ce Dieu, imprimée à Amsterdam en 1760, prétend de faire voir que le culte de Sérapis en Egypte remonte plus loin qu'au premier Pto-

mée. Timothée, l'interprete des mysteres sacrés, & Manethon croient que c'étoit le Dieu Pluton, vû qu'il ne fut appelé Sérapis que depuis sa translation; j'ajouterai ici une Médaille que je viens de recevoir de Mr. Blander, Consul de Suede à Alger, où l'on voit Isis & Sérapis joints ensemble, ce qui pourroit faire conjecturer que Sérapis étoit le même qu'Osiris, ancienne divinité de l'Egypte ainsi qu'Isis.



& les prérogatives avec autant d'animosité que d'aveuglement, & on ne manquoit pas quelquefois de faire intervenir le Dieu même dans la querelle ; témoin (a) la plainte de Jupiter Capitolin contre le Jupiter Tonnant, à qui le premier reprochoit de lui enlever tous les adorateurs. C'est de là que Lucien a pris l'idée plaisante de faire convoquer par Jupiter une assemblée générale des Dieux, y appelant tous ceux de pierre, de bois, d'or, d'argent, & d'ivoire. Et c'est à quoi fait allusion le reproche (b) de Minutius Felix aux idolâtres du paganisme, touchant le fanatisme qu'ils marquoient pour les différences accidentelles & arbitraires qui distinguoient le même Dieu sous des dénominations différentes.

Des statues érigées à la mémoire de quelque personnage respecté, donnerent souvent naissance à de nouvelles divinités. C'est ce qui arriva à Rome à l'occasion de celle de Flora, bergere ou, selon d'autres, Courtisane, & peut-être l'une & l'autre, sous le quatrième de ses Rois. Cette femme ayant institué le peuple Romain héritier des facultés qu'elle avoit acquises par le commerce qu'elle avoit fait de sa beauté ; les laboureurs & les bergers métamorphosèrent la statue en idole, & consacrèrent par les Jeux (c) Floraux, la plus belle saison de l'année, à celle qui avoit consacré ses plus beaux jours au plaisir des citoyens. L'idole de la Nymphé (d) qu'on adoroit auprès de Foligno, & celle de la Déesse Ful-

ginia

L'an 516.  
de la Fondation de Rome.

(a) On lit dans Suetone qu'Auguste ayant essuyé de furieux tonnerres dans son expédition contre les Cantabres, dédia un temple à Jupiter tonnant, & que Jupiter Capitolin apparut en songe à l'Empereur, pour se plaindre du tort que lui faisoit ce nouveau confrère : ce qui doit s'entendre de l'intérêt que les Ministres de chaque divinité avoient à conserver les droits.

(b) *Quid formæ ipsæ & habitus ? nonne arguunt inælibria & dedecora Deorum vestrum ? Quid ipse Jupiter vester ? Modo*

*imberbis statuitur, modo barbatus locatur ; & cum Ammon dicitur habet cornua, & cum Capitolinus tunc gerit fulmina. Cap. XXI.*

(c) Ce qui la fait regarder comme la divinité qui présidoit aux fleurs & aux fruits.

(d) On en lit l'inscription sur une pierre qui fut trouvée près de l'Eglise de Ste Marie des champs, & transportée dans cette Ville.



ginia dont parle S. Augustin, tiroient sans doute leur sainteté de quelque raison de la même nature. C'est en partant des exemples de cette espèce, que les anciens écrivains Ecclésiastiques, prenant à la lettre ce qui est dit dans le Livre de la Sagesse, ont fait dériver l'idolâtrie uniquement de l'honneur des statues accordé aux personnages illustres, converti par la superstition en culte religieux : mais ce que nous avons établi ci-devant touchant l'idolâtrie du premier âge, met des bornes à la généralité de cette assertion.

Une vérité qui ne paroît souffrir aucune restriction & qui a donné lieu à l'opinion dont nous venons de parler, est que l'ancienne idolâtrie des Dieux Métaphysiques, ayant adopté la figure humaine pour l'avantage du culte ; l'idée de simulacre à figure humaine, fut, pour ainsi dire, souvent identifiée avec l'idée de religion, par le peuple ignorant & grossier, sur-tout les premières statues ne représentant que des hommes recommandables par des bienfaits qui faisoient une puissante illusion sur des esprits déjà aveuglés par la superstition.

C'est par là, que dans ces siècles de ténèbres, une statue devenoit presque aussitôt l'image d'un Dieu : vérité dont l'histoire des premiers temps fournit des preuves sans nombre, que l'on trouve confirmée par celle des peuples peu connus autrefois.

Qu'on lise l'histoire de la Chine, & on trouvera qu'on ne voyoit aucune trace d'idolâtrie dans les livres canoniques de cette nation, jusqu'à ce que l'on vit paroître la statue de *Fo*, plusieurs siècles après Confusius. Qu'on lise celle du Japon, & on verra que dès qu'on eut apporté dans cette Isle des images de Dieux à figure humaine, le culte s'en établit aussitôt à Komano. Une figure de l'enfant Jésus laissée par quelque soldat de la suite de Magellan à Cibu ou Cebu dans les Isles Philippines, n'a-t-elle pas été trouvée depuis par les Portugais, transformée en idole par les Indiens ?

Il fut d'autant plus aisé de convertir en idoles les statues simplement honorifiques, que souvent on les plaça dans les temples auprès de celle de l'ancien Dieu. Aristée, Législateur de la Sardaigne, connoissoit bien la force d'un préjugé si assorti à ses vues, lorsqu'en recommandant aux Métapontains de dresser un autel à

De civit.  
Dei. Cap. X.  
6.

Hist. Gén.  
des Voyag.  
liv. II. de la  
Chine in-12.

Kämpfer.  
II. in-12, p.  
251.

Hist. des  
Voyag. tom.  
XXXIX in-12

Hérodote  
lib. IV.

Herodot.  
lib. II.

Her. II.  
chap.

Pausan.  
Béot. lib. IX.

Apollon, qu'on prétendoit être descendu chez eux, il prescrivit en même-temps qu'on dresseroit sa statue à côté de celle du Dieu dont en effet il partagea depuis la vénération. C'est par là qu'Amasis, Roi d'Égypte, convertit en respect, le mépris qu'on lui portoit pour sa basse naissance : il éleva sa statue dans un temple, les peuples accoururent en foule, & lui rendirent toute sorte d'hommages, & depuis ce jour la Majesté Royale obtint tout le respect qui lui étoit dû. Nous verrons dans la suite combien les Monarques ambitieux surent profiter de ce préjugé en faveur de l'apothéose à laquelle ils aspiraient.

L'imagination des artistes aussi hardis que les Poëtes, les Peintres & tous les autres faussaires auxquels Artémidore les compare, (a) échauffée par l'admiration & la crédulité stupide des peuples, fut encore une des sources fertiles de la multiplication des idoles, & du progrès des fictions de l'idolâtrie : non contents de représenter les Dieux en l'ancienne maniere, ils s'efforcèrent de les rendre avec des attributs analogues à des croyances particulières & à de prétendus miracles. Delà les différentes Vénus qualifiées de célestes, de populaires, & autres apostrophes, sous des simulacres différemment caractérisés. Bientôt on fabriqua ces statues sacrées accompagnées des mystères qui les regardoient : on releva au moyen du ciseau les circonstances des actions remarquables, & des événements heureux ou malheureux de leur vie, par des attitudes, des assemblages de différentes figures & de tout l'appareil de leur culte : il n'y eut presque point de mystère des Dieux que les Sculpteurs ne missent, pour ainsi dire, en relief. Dans la description que Pausanias donne de deux temples de Junon, l'un à Platée, (b) l'autre à Corinthe, (c) on voit un assemblage de

(a) *Plasticem exercere & huncum tor-  
nere & cupere & statuas facere, bonum  
est Mactis & Rhetoribus, & falsariis,  
& omnibus fraudulentis hominibus, prop-  
terea quod he artes equè non sunt velut  
vera & existentia ostentent.* Artemid. Onei-  
rocr. 1. 53.

(b) Il dit qu'à l'entrée outre une fort belle statue de Junon, on voyoit Rhea en attitude de présenter à Saturne, la pierre enveloppée dans des langes, qu'elle avoit supposée à la place de l'enfant qu'elle avoit mis au monde.

(c) La Déesse y étoit représentée avec

statues en action , relatives à tout ce que l'histoire Mythologique nous apprend de cette Divinité. Les accompagnemens du Jupiter Olympique de Phidias , paroissent rendre le Poëme ( *a* ) des anciens gestes de ce Dieu , & ils surprennent autant que la beauté de la statue : efforts de l'art qui contribuoient à donner autant de magnificence , & de consistance à l'idolâtrie , qu'aux progrès de l'art même qui les faisoit.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.

C'est ainsi que les vertus & les passions des Dieux & des Héros personnalisés par les artistes comme par les Poëtes , devinrent quelquefois des divinités particulières. On vit sur les autels les statues de la vertu en général , celles de la clémence , de l'honneur , de la force , de la santé , de la fortune , & de plusieurs autres êtres métaphysiques & allégoriques. Pausanias vit dans un temple d'Apollon la dernière des Déeses que je viens de nommer , accompagnée d'un Cupidon pour marquer par cette union que la fortune peut plus en amour que la beauté. Tout le monde connoît la Déesse de la Clémence , élevée sur un autel à Rome , sous César. L'idée de personnaliser ainsi tant d'êtres qui n'existent point réellement , fut peut-être prise des Hiéroglyphes d'Égypte , car c'est sur eux qu'on vit pour la première fois des figures de la mort , de l'amour , de la fortune , de la nature & de tant d'autres êtres métaphysiques & relatifs , qu'on a fini par prendre pour autant d'êtres personnellement existants.

La crainte du mal & l'amour du bien dont les esprits s'occupent tour-à-tour , passèrent aussi des ateliers dans le sanctuaire. A Lacédémone on éleva une statue à la peur , afin d'en être exempt : à Corinthe , on voyoit le simulacre de l'horreur des enfers , dont l'autel étoit environné de différentes statues , représentant sans doute les

une suite de Prêtresses & de Héros qui lui formoient comme une cour , dont les Graces faisoient aussi partie. *Pausan. Bœot. lib. II. & IX.* Et il parle encore , *Arcad. lib. VIII.* d'une image de la même Déesse , des mystères qui la regardoient , & des différentes figures qui s'y rapportoient.

( *a* ) On voyoit sur le bouclier gravé le combat des Amazones & celui des Géants avec les Dieux : plus bas celui des Lapithes & des Centaures : la base du monument représentoit 30 Dieux naissans & victorieux , &c.



principaux habitants du Tartare. La fièvre avoit à Rome sa statue & son culte , ainsi que la petite vérole l'a dans le Royaume de Golconde. (a) Personne n'ignore que dans la même Ville on honoroit aussi l'image du Dieu *Crepitus* , dont la divinité étoit sans doute reconnue chez les Égyptiens , chez lesquels se trouvent des figures (b) qui ne peuvent représenter que ce sale Dieu. Nous verrons dans peu que quelquefois ces sortes de statues , de

An Chap.  
XIII. de cet-  
te Partie.

votives qu'elles furent d'abord en sortant des ateliers , avoient été elles-mêmes converties en divinités par un effet de la crainte ; c'est ainsi que les sauvages de l'Afrique & de l'Amérique , réalisent les esprits malfaisants , & adorent les images des monstres qu'ils craignent , mais ce ne furent point là les premiers Dieux qu'on adora , comme l'avance un Poète (c) audacieux.

(a) Methold dit que dans ce Royaume il y a une pagode & une idole consacrée à cette maladie , elle est représentée sous la figure d'une grande femme maigre avec deux têtes & quatre bras. *Hist. des Voyag. tom. XIII. in-4to, pag. 420.*

de Mr. le Comte de Caylus : l'une qui est de bronze n'a aucun genre de vêtement , a la tête rasée & est à demi accroupie dans la situation la plus convenable au Dieu *Crepitus* , & la plus propre à le caractériser.

(b) On peut les voir dans la collection

(c) *Primus in orbe Deus fuit timor.*



## CHAPITRE HUITIEME.

*Des différentes époques du progrès que l'Art Statuaire fit vers la perfection.*

**A**près avoir fait connoître l'origine locale des statues, il convient de parler des époques du progrès que l'art fit vers la perfection. Nous avons dit que les époques de l'heureux changement de l'Art Statuaire sont difficiles à fixer : deux sur-tout sont les causes de cette difficulté. La première est, que tout art pratiqué depuis long-temps dans un pays, transporté dans un autre, y est souvent regardé comme une nouvelle découverte ; la seconde est que les progrès en question eurent des dates différentes dans les différents pays où l'art se transmit, y faisant des progrès plus ou moins lents, suivant que les causes physiques & morales les encouragerent ou les arrêterent. Malgré ces difficultés nous tâcherons, sous l'escorte des conjectures tirées des faits constatés par l'histoire, de fixer du moins par approximation & en général, les époques dont il s'agit.

En suivant cette règle il ne paroît pas douteux qu'il ne faille regarder l'Asie, non-seulement comme le berceau de l'Art Statuaire, mais encore comme celui des premiers degrés vers la perfection qu'il reçut. A la vérité il ne reste peut-être plus de monuments Asiaticques qui remontent aux temps qui précéderent ceux dont on connoît les productions dans l'Égypte & dans la Grece ; mais il n'est pas moins constant qu'il en est souvent question dans les deux plus anciens livres des annales du monde que l'on connoisse, les livres de Moïse & les fragments de Sanchoniathon.

On dut avoir en Asie d'autant plus de facilité d'y cultiver les arts, qu'il paroît qu'on y jouit long-temps d'une grande tranquillité & d'une grande aisance, sans troubles intestins & sans guer-

Strab. lib.  
XVII.

res étrangères. C'est en Asie que les Empires de Ninive & de Babylone figurent avec éclat au delà de deux mille ans avant l'Ère Chrétienne, temps où la nation Grecque étoit encore inconnue, & où l'Égypte étoit à peine sortie de la barbarie.

Un fait qui prouve que l'Art Statuaire étoit plus avancé dans les contrées Asiatiques que dans celles de l'Égypte, c'est que lorsque Sélostris alla, le premier des étrangers, troubler la tranquillité de l'Asie, il eut grand soin de faire des recrues de Sculpteurs Asiatiques, pour les amener dans le pays de son ancienne domination, & que ce fut à son retour qu'il fit élever des statues dans le temple du soleil à Thebes, monuments par lesquels il mérita les éloges que lui donne ce Dieu lui-même dans l'inscription qui est sur l'Obélisque qu'on voit à Rome, & dont nous avons averti précédemment dans une note, qu'Ammian Marcelin a transmis l'explication, donnée par Hermapion Égyptien.

Quelque exagérée qu'on ait raison de croire la description que fait Ctezias des monuments de l'Art Statuaire, qui ornoient le palais & le temple, prétendus bâtis par l'ancienne Sémiramis, quelque-anachronisme que l'on suppose à juste titre, dans les époques données par cet Auteur fabuleux à ces monuments; il n'en résulte pas moins que cet art avoit déjà fait de grands progrès en Asie durant les anciennes Monarchies de Ninive, & de Babylone; car aucun art ne produit de grands monuments tout-à-coup, & ce n'est que successivement qu'il atteint certains degrés de perfection. Donc quoique les statues de Belus, de Sémiramis, de Ninus, avec tout le brillant cortège & appareil qui les accompagnoient, ne fussent pas des productions d'une époque si reculée, mais des monuments postérieurs, exécutés sous quelqu'un de leurs successeurs du même nom, (a) qui voulut immortaliser par là les fon-

---

(a) Suivant la chronologie de Castor dont Eusebe & autres écrivains parlent avec éloges, on compte deux Ninus Rois d'Assyrie, l'un fondateur de Ninive, l'autre qui régna vers la fin de cet empire.

C'est à celui-ci que l'on doit rapporter l'agrandissement & la magnificence de cette Ville. A l'égard de Babylone on doit fixer sous les regnes de ses derniers Souverains les grands ouvrages qui ont rendu célèbre



dateurs de leurs Monarchies, il n'est pas moins constant que ces monuments surpassoient en élégance & peut-être en antiquité les premiers que l'on connoisse dans la Grece, & peut-être même ceux d'Égypte: ils sont tout au moins des indices que l'on s'étoit déjà exercé depuis long-temps dans ces fortes d'ouvrages.

L'époque (a) où Pline fixe la perfection de l'art de la Sculpture & du Dessin dans la Grece, n'est pas favorable à l'idée qu'on s'est formée à cet égard de ce pays, en le regardant comme le berceau des artistes qui atteignirent les premiers cette perfection. En effet il paroît par différents monuments, que ces arts fleurissoient déjà en Sicile avant cette époque. On voit cela par les médailles de Gélon: car si, suivant Cicéron, les arts se donnent la main, n'est-il pas naturel de croire que l'élégance & le bon goût du Dessin & de la Gravure qu'on voit dans ces médailles, doit faire supposer de pareils degrés de perfection dans la Sculpture? Aussi un ancien Auteur écrit que c'étoit l'opinion de plusieurs, que le Maître de Zeuxis en l'art de peindre, avoit été Démophile d'Himere en Sicile, & Cicéron dit que Lysippe, le plus fameux Statuaire de la Grece, avoit été écolier de Pythagore de Regge en Calabre, (b) qui vainquit Myron dans une concurrence, & qui selon Diogene Laërce, trouva le premier la proportion & l'élégance. Le même Myron dut aussi céder à Léonce (c) de Syracuse,

cette Ville. Joseph contre Appien liv. I. c. 6. sur le témoignage de Béroë, & Hérod. liv. I. n. 185, attribuent avec plus de raison ces embellissements à Nabuchodonosor & à Nitocris sa femme, ce qui est confirmé par ce que dit Daniel *C. IV, v. 27*, en parlant des statues d'or & d'argent qui ornoient les temples de cette Ville. Il y eut aussi plusieurs Sémiramis Reines d'Assyrie, parce que ce nom n'étant qu'une expression générique, composée de plusieurs titres de dignité selon le genre & la tour-

nure ordinaire de la langue orientale, il fut commun à plusieurs Reines d'Assyrie.

(a) Vers la LXXXIII Olympiade.

(b) Epicharmus disciple du même Pythagore dans Athenée, fait mention de Silas, Peintre de Regge qui alla peindre dans le Péloponèse.

(c) Quelques Manuscrits de Pline l'appellent Léontin, & quelques-uns le donnent pour natif de Calabre.

qui fit en relief l'Athlete Astile , Sicilien. Pausanias enfin fait mention de Micon de Syracuse , dont on voyoit deux statues à Olympie , en l'honneur d'Hiéron l'ancien , & il y avoit dans la premiere de ces deux Villes , une ancienne génisse de cet artiste , si parfaite , qu'un taureau y fut trompé.

On ne peut pas fixer l'époque où l'Art Statuaire commença de fleurir en Étrurie , faute d'Historiens de cette nation , mais il n'est pas moins constant que ce fut la contrée d'Italie où cet art fit les premiers progrès. Ce que nous en avons dit ailleurs nous dispense d'en donner d'autres preuves , nous contentant de rappeler ici le témoignage de Pline pour qui c'étoit un sujet d'étonnement , que l'origine des statues étant si ancienne dans ce pays , cet art y eut fait si peu de progrès , qu'on ne trouvoit dans les temples que des simulacres de bois & de terre , jusqu'après les conquêtes des Romains en Asie ; époque du luxe en tout genre chez les Romains , dit Pline , *unde luxuria*.

En contestant à la Grece proprement dite le mérite de l'invention & les premiers pas qu'on fit vers la perfection de la Sculpture , on n'entend point de la dépouiller par un esprit de critique trop sévère , du mérite incontestable que dans des temps plus heureux , elle s'est acquise à si juste titre dans l'Empire des beaux arts : si tout n'a pas été inventé dans ce pays , si les premiers pas vers la perfection n'y sont point dus , nous devons aux Grecs les progrès les plus rapides vers le sublime où ils portèrent ensuite la Sculpture , sublime auquel les artistes d'aucune nation n'atteignirent , & c'est à eux qu'est due la propagation du bon goût de cet art dans les contrées les plus éloignées , tant en Asie qu'en Égypte & en Italie , après s'être trouvés dans une position qui leur permit de le cultiver.

La premiere époque de ces heureux changements est fixée par Diodore de Sicile , à la victoire que la Grece remporta contre Xerxès à la LXV Olympiade : par conséquent celle que Pline fixe à la LXXXIII Olympiade , doit être considérée comme l'époque d'une plus grande perfection , & non comme celle d'une  
heureuse

heureuse révolution qui procura les premières semences du bon goût. Aux Grecs pauvres jusqu'alors, cette victoire apporta tant de richesses, qu'elles donnerent aux différentes villes qui les partagerent, le moyen de cultiver les arts, & il paroît fort extraordinaire que ce soit plutôt dans la Sculpture que dans l'Architecture (a) qu'on se soit d'abord distingué; car si celle-ci doit être regardée comme l'enfant de la nécessité, comme l'effet des premiers besoins des hommes, & l'autre seulement comme l'effet du loisir & du luxe; comment est-il arrivé que la perfection de ce dernier art, ait devancé celui qui a été certainement inventé, & dut faire l'occupation des hommes, bien long-temps avant d'imaginer la Sculpture?

On ne regardera point comme un hors-d'œuvre, qu'on rende raison de cette espèce de Phénomène moral. Le Sculpteur, remarque le savant Auteur des ruines de Palmyre, ayant pour objet par exemple, une figure humaine, a dans ses premières & ses plus grossières ébauches, l'avantage de trouver un modèle dans la nature; car c'est dans l'imitation parfaite de la nature que consiste la perfection de son art: mais pour l'Architecte, il faut que son imagination travaille à chercher des proportions qui ne tombent pas absolument de la même manière sous les sens. En considérant donc ces deux arts depuis leur enfance jusqu'à leur état de perfection, les progrès de la Sculpture devoient être plus rapides que ceux de l'Architecture.

Voyez les  
ruines de Pal-  
myre.

Ce fut après l'époque que nous venons d'indiquer, que des colonies Grecques s'étant établies en différentes contrées de l'Asie, perfectionnerent & étendirent le bon goût dans ces contrées, &

---

(a) C'est ici une remarque du judicieux auteur des antiquités de Palmyre, qui dit que l'on voit la preuve de ceci dans l'ancien Dorique d'Athènes, car les menpes des temples de Thésée & de Minerve dont l'un fut bâti après la bataille de Marathon, & l'autre du temps de Périclès, font voir la

plus grande perfection qu'ait jamais acquise la Sculpture, quoique l'Architecture de ces temples en soit très-éloignée, & même qu'en plusieurs endroits elle soit contraire aux règles de Vitruve, qui paroît avoir fondé ses principes sur les ouvrages d'un siècle postérieur.



éleverent des monuments plus parfaits que ceux des anciens Asiatiques : mais l'époque la plus brillante de la propagation de la Sculpture & des arts analogues à celle-ci, fut la conquête d'Alexandre. Il y a toute apparence que ce fut sous ces époques, que l'usage des temples & des statues, s'introduisit dans la religion des Perses, car les ruines de Persépolis présentent plusieurs figures symboliques de leur croyance, des têtes qui s'envolent au Ciel avec des ailes, & différentes autres figures qui ont rapport à l'immortalité & aux êtres métaphysiques, qui sont l'objet de cette religion : à plus forte raison, ce sera aux colonies Grecques, qu'on sera redevable des plus anciens monuments d'Architecture & de Sculpture dans le goût Grec, des Villes de Balbec & de Palmyre, découverts dans les derniers temps. La langue nationale (a) dans laquelle sont les inscriptions de ces monuments, ne détruit point cette conjecture ; étant naturel de penser que les Grecs établis dans ces différentes contrées, ou apprirent la langue du pays où ils vivoient, ou qu'ils formerent des artistes parmi les nationaux, & que s'agissant de monuments de la nation, il convenoit de se servir de la langue du pays dans les inscriptions qui les accompagnoient. Depuis cette époque, la partie de l'Asie, qui va depuis l'Indus jusqu'à la mer, habitée jusqu'alors par des barbares, & regardée comme inhabitable, (b) fut peuplée par des colonies Grecques, qui ouvrirent une communication dans la partie septentrionale, & poussèrent jusqu'aux frontieres de la Chine. (c)

Plin. lib.  
VI. Strab. lib.  
XV.

(a) Les inscriptions de Persépolis passent pour être en langue Phénicienne, & Hyde, de la religion des Perses, les croit postérieures au temps d'Alexandre : celles de Palmyre datent de l'Ere Séleucide, ce qui constate l'époque de la culture des arts & de la prospérité de cette Ville. Il y est parlé de statues divines & humaines, quoi-

qu'on n'en ait trouvé aucune parmi les restes d'antiquités de cette Ville.

(b) La tradition portoit que les armées de Sémiramis & de Cyrus avoient péri dans le désert du Golfe Persique jusqu'à l'Indus.

(c) Marin Tyrien cité par Ptolomée

C'est par là peut être qu'on peut rendre raison de différents monuments remarquables qui ont été trouvés dans les derniers temps dans des contrées de l'Asie, où les arts ne paroissent pas avoir jamais fait de grands progrès.

L'an 1720, on trouva entre la Sibérie & la mer Caspienne, dans une maison souterraine bâtie de pierre, des urnes, des lampes, des pendants d'oreille, une statue équestre d'un Prince Oriental portant un Diadème sur la tête, deux femmes assises sur des trônes, & enfin un rouleau de manuscrits (a) qui passent pour être en langue du Tibet. Dans un appartement d'un Roi d'Arrakan, fut trouvée une statue du Roi de Brama, jadis massacré par ses sujets, qui étoit si bien faite, qu'elle fit l'objet de l'admiration des Européens qui firent cette découverte. Des Ambassadeurs Hollandois virent à Enwa les appartements du Prince ornés d'une quantité de belles statues de grandeur humaine, assises sur des bancs. A Kampion en Tartarie, on trouva des statues de grandeur humaine, de terre, de pierre & de bois richement dorées, & assez bien travaillées. Sur une montagne de la Médie, à deux lieues de Kirman-Shah, Ville où réside un Kan Persan, on voit (b) sous une voûte pratiquée dans le rocher, trois figures en bas-relief très-saillant, dont celle du milieu, par la coëffure semblable à une couronne fermée, ou à une tiare Persane ou Médoise, paroît annoncer un Roi, celle de la gauche une Reine, & celle de l'autre côté un Officier de considération. Au-dessous d'une large corniche qui regne tout au tour, on voit un cavalier de taille gigantesque armé de toutes pieces, & portant sur ses épaules une massue; on y voit

Hist. gén.  
des Voyag.  
tom. XXXIII.  
liv. II. in-12.

Ibid. lib. I.

Hist. gén.  
des Voyag.  
tom. XXVII.  
in-12. lib. IV.  
de la Tartarie.

*L. I. C. II.* parle de découvertes faites aux Indes par quelques marchands Macédoniens, & on voit dans le même Géographe *L. VI. C. 13.* qu'ils allèrent jusqu'à Sera vers le Nord de la Chine.

(a) Ils furent envoyés par Pierre le

Grand à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris.

(b) Voyez l'Histoire de l'Académie des Belles-Lettres, tom. XXVII. où est rapporté la relation de ces monuments du Pere Emanuel S. Albert, Carme Déchaussé, Vicaire Apostolique à Bagdat.

des éléphants , des chameaux & des captifs ; en sortant de là , à quelque distance , on rencontre plusieurs autres figures , & entre autres dans un canal une tête , comme d'une Nymphé dans le bain , dont le travail paroît aussi fini que s'il étoit en marbre. L'inscription qui accompagne ces monuments est dans un caractère qui tient du Grec , mais dans une langue qu'on juge différente de celles qui sont actuellement en usage en ces contrées. Les gens du pays attribuent ces monuments à Chosroës Roi de Perse , & à Shirin sa bien-aimée , contant là-dessus des fables ridicules ; mais ils sont sûrement antérieurs à ces temps , puisqu'il en est parlé par les écrivains avant le regne de deux Chosroës , (a) & tout les doit faire juger comme des monuments du moins faits à l'imitation de ceux des colonies Grecques , transplantées dans ces contrées stériles pour les beaux arts.

Les côtes méridionales & orientales de l'Asie présentent des monuments encore plus surprenants , mais il n'est pas si aisé de les faire envisager comme des productions du génie des anciens Grecs répandus en Asie ; car il se pourroit bien que la Sculpture fut plutôt originaire de ces mêmes contrées , puisqu'en approfondissant l'histoire , on est tenté de croire que toute ancienne connoissance , même celles des Chaldéens & des Égyptiens , venoit des Brachmanes avec lesquels l'on sait que Ninus & Sésostris ont eu communication.

Aussi plus on remonte à l'origine des arts , & plus la source se rapproche de l'Inde & des pays qui sont vers l'Équateur. Le vaste continent de l'Asie formoit autrefois deux mondes très-distincts , (b) & ce n'est que dans des siècles plus récents , qu'ils ont commencé à communiquer ensemble. Or le plus ancien de ces deux mondes en arts & en police paroît être l'Oriental , où la langue

---

(a) Ils vécurent dans le sixième & septième siècle de l'Ere Chrétienne.

(b) L'un avoit sa pente vers l'Orient jusqu'à la mer , l'autre vers l'Occident aussi

jusqu'à la mer , & tous deux si bien séparés par les hautes chaînes du Mont Imaitis ou du Mont Altay , que pendant grand nombre de siècles ils ne se sont pas connus.



écrite est fabriquée sur le sens de la vue, telle que la Chinoise, d'où, selon la remarque d'un très-profond écrivain François, il se pourroit bien qu'elle eut passé en Égypte & en Chaldée, où nous avons vu précédemment, suivant le témoignage de Cassiodore, que les caractères symboliques furent en usage, & d'où probablement les Égyptiens les emprunterent.

Quelque chemin qu'ait fait le goût de l'Art Statuaire, & de la Sculpture d'Occident en Orient, ou d'Orient en Occident ; il est certain que les régions Asiatiques tant au Sud qu'à l'Ouest, en fournissoient, & fournissent encore des monuments surprenants, tant en nombre qu'en qualité. Diodore de Sicile rapporte, que dans l'Isle de Pan-Kaye au-delà de l'Éthiopie, il y avoit un temple de Jupiter bâti de pierre blanche d'un quarré fort long, dans lequel on voyoit de grandes statues des Dieux fort bien travaillées, & des Sculptures de fort bon goût ; aussi cet Historien penche à croire, que c'est de cette contrée Méridionale de l'Asie, que le goût des monuments & des statues passa en Égypte.

Diod. Sic.  
lib. V.

Les Portugais ont trouvé dans l'Isle d'Éléphanta sur les mêmes côtes, un ancien temple (a) d'une Architecture assez bonne, orné de différentes statues de meilleure maniere que l'on s'attendroit d'en trouver dans cette contrée éloignée : statues dont il est difficile de dire ce qu'elles représentent, mais qui, suivant la relation d'Owington, (b) sont d'une exacte symmétrie & fort bien

(a) Il y a des gens qui ont pensé qu'on pourroit attribuer ces monuments à ceux qui composoient la flotte de Salomon, qui étant obligés d'hiverner à Bombai, se serent amusés à construire ce temple, & que ces trois statues serent, les deux premières, les images de Salomon & de David, & la troisième qui a quatre têtes, celle du Chérubin, qui est caractérisé dans les livres saints avec une tête d'homme, une tête de bœuf, une d'aigle & une de lion. Mais cette imagination paroît contraire aux mœurs des Hé-

breux, & il est plus probable de croire ce temple & ces statues, des monuments de la religion du pays avec laquelle on trouve des choses analogues ; car il y a entre autres des statues appuyées sur la tête d'une vache, animal fort respecté dans les Indes. Voyez *Hist. des Voyag. tom. XXXIII. in-12. liv. 2.*

(b) La description que ce voyageur fait d'une ancienne pagode, paroît être la même que celle du temple dont il est ici ques-

travaillées. Gemelli Careri donne la description de la fameuse Pagode, ou temple de Canarin, qu'il vit dans l'Île de Sallète sur la côte des Indes, & il qualifie cet édifice d'une des plus grandes merveilles de l'Asie, qui, soit par les efforts de l'Architecture, soit par le nombre & la beauté des statues, surpasse tous les autres monuments de ces contrées-là. Cette description est trop étendue pour la rapporter ici, & nous nous contenterons de remarquer que le nombre des statues, tant colossales que de moindre grandeur, y est infini, & répond à l'immensité des édifices qui composent cette pagode. Nous remarquerons encore que les habillements, les ornements de tête & les autres assortiments, annoncent tous des sujets de la religion Indienne, & rien qui se rapporte à celle des Grecs. Les lettres inconnues, dont on voit des restes sur la surface du dôme & ailleurs, ne paroissent pas non plus avoir rien de commun avec les caractères connus en Europe.

Voyez Hist. gén. des Voy. tom. XLII. in-4. p. 369. de l'Île de Sallète.

Enfin le nombre incroyable de statues tant divines qu'humaines, qui se présentent en différents temples & autres édifices de la Chine, du Pégu (a) & de toutes les Indes Orientales, font juger que l'art qui a produit ces sortes d'ouvrages, a été cultivé dans ces pays depuis bien long-temps. Mendez Pinto dit que dans le seul temple de Pocassar dédié à *Tauhinaret* à la Chine, il en compta jusqu'à 1200, outre 24 serpents de bronze fort grands, dont chacun avoit une statue de femme assise sur le dos, & que sous une tente soutenue par douze pilliers de bois de camphre, on voyoit un trône avec un lit, sur lequel étoit couché une grande

Hist. gén. des Voy. tom. XXXV. 1-1. liv. 2. de la Chine.

tion : elle est dans la relation d'un voyage qu'il fit en 1690 dans cette contrée, & il y est parlé de quarante à cinquante statues, chacune à 12 à 15 pieds de haut, se rapportant à l'ancienne religion du pays.

(a) Voici ce qui est rapporté par le voyageur Cheldon, *Hist. gén. des Voyag.* tom. XXXVI. in-12. liv. 2. Il dit qu'entre

autres fêtes qu'il vit au Pégu & qui ont part au culte religieux, est celle qu'on appelle Denon. C'est une course de barques qui reçoit beaucoup d'éclat de la présence du Roi & de toute sa cour. Le premier prix de la vitesse est une statue d'or, le second d'une statue d'argent, tous les autres concurrents sont exposés à la raillerie des spectateurs.

statue d'argent nommée *Abican-Nilaneo*, qui signifie santé des Rois; & qu'à l'entour de cette même statue, on voyoit 34 idoles, représentant des enfans de 5 à 6 ans, rangés en deux files à genoux, avec les mains élevées, comme pour l'adorer.

Ces sortes d'assemblages de statues sont si fréquentes dans ce vaste Empire, qu'on pourroit douter s'ils n'égalent, & même ne surpassent pas par leur nombre ainsi que par leur grandeur, tout ce que les anciennes histoires nous font connoître en ce genre.

Si les degrés de perfection que l'on attribue à ces monuments Orientaux, dans les relations que l'on nous en a donné, ne sont pas l'effet de l'étonnement & de l'enthousiasme, causé par la surprise des voyageurs souvent peu connoisseurs, ils annoncent certainement des artistes plus capables qu'il n'y en eut parmi ces nations avant les conquêtes d'Alexandre, & prouvent que la Sculpture a dû y être depuis long-temps cultivée, pour être parvenue à un aussi haut point.

Je ne crois pas que personne soit en état de décider, si les progrès & les efforts que l'on voit que cet art fit dans ce pays, sont dus au génie national, ou à l'imitation des Grecs, qui percerent jusqu'à leurs confins; mais ce qui est sûr, c'est que depuis les conquêtes d'Alexandre, ces contrées tant au Nord qu'au Midi, se remplirent de Villes florissantes, que les incursions des Tartares ont détruit depuis; d'où il y a lieu de conjecturer que c'est aux colonies Grecques qu'est dû le progrès que la Sculpture a fait dans ces pays éloignés, & même plusieurs des monuments qu'on y voit. En effet, Gemelli Careri assure que la tradition en attribue quelques-uns à la conquête d'Alexandre, & même à des artistes Grecs l'exécution du temple de Canarin. On trouve la même opinion établie à l'égard de celui de l'Isle d'Éléphanta.

Ce fut aussi depuis cette brillante époque, & au moyen des conquêtes que les Grecs firent en Égypte, que la Sculpture s'y perfectionna. On voit dans Strabon que depuis ce temps, plusieurs lieux de ce pays prirent des noms Grecs, & qu'on éleva des temples aux divinités Grecques jusques vers l'océan, sur les côtes



de la mer rouge , & c'est là la raison des statues Égyptiennes travaillées dans le goût Grec , qui devinrent sans doute des modèles pour les artistes nationaux.

On verra dans la suite que ce fut aux conquêtes que les Romains firent en Sicile & en Grece , qu'est due la perfection à laquelle l'Art Statuaire parvint en Italie , où jusqu'à cette époque , elle n'avoit produit que des simulacres de Dieux de terre & de bois , & quelques statues de personnages distingués , d'un travail fort grossier. Mais il fallut le regne pacifique d'Auguste , pour approcher de la perfection des modèles étrangers , qui jusqu'à cette époque , n'avoient fait que nourrir la curiosité de quelques Romains , sans beaucoup exciter l'émulation des artistes. C'est ainsi qu'à la renaissance des lettres en Europe occasionnée par la décadence de l'Empire d'Orient , on commença d'abord par dégrossir les premiers éléments des langues & de la bonne littérature , & que les premières semences du goût jettées par les Écrivains Grecs , préparèrent , pour ainsi dire , des matériaux au génie philosophique , dont l'empire absolu ne prit l'essor , que le siècle qui suivit ces premiers traits de lumière.



## CHAPITRE NEUVIEME.

*Des progrès & de la multiplication des simulacres des Dieux & des statues sacrées, au moyen des Lares & des Pénates.*

**L**Es Dieux appellés Lares & Pénates furent les premiers qui profitèrent du concours réciproque & alternatif de l'idolâtrie & de la Sculpture que nous avons exposé ci-devant.

Pour connoître le rapport & la liaison qui se trouvent entre le progrès & la multiplication des simulacres de divinités factices, & les Dieux Lares & Pénates, il est nécessaire de chercher à en connoître la nature & à éclairer l'obscurité qui regne touchant leur origine.

Les écrivains anciens & modernes ont beaucoup raisonné sur le nom, la nature & la figure de ces Dieux. Denis d'Halicarnasse dit avoir vu dans la région du Fore Romain, un petit temple obscur où il y avoit une inscription avec le nom de *Denates* au lieu de *Pénates*, auquel le temple étoit consacré. (a) Arnobe les appelle en général *Deos consentes* ou *complices*, en remarquant qu'on en ignoroit le nombre & les noms propres. Le Commentateur de Virgile tire le nom de Pénates du mot *Pænus*, chose domestique & nécessaire.

*Æneid. II.  
ad Ver. 717.  
ad usum Delphini.*

Le nom de Lares vient de *Lars*, parole Étrusque qui signifioit celui qui présidoit au peuple; les Lares, selon Censorin, n'étoient autre chose que l'esprit ou le génie particulier auquel la garde de chaque personne & de chaque lieu étoit attribuée, d'où venoient les dénominations de Lares familiers, telles qu'on regar-

(a) Quelques Antiquaires prétendent que le nom de *Denates* au lieu de *Pénates*, venoit de ce qu'on se servoit du D.

pour exprimer le son du P. avant que cette dernière lettre eut été trouvée.

doit les ames des défunts qui présidoient à la famille; de Lares publics, (a) de Lares urbains, (b) de Lares permarins, de Lares rustiques, de Lares itinéraires (c) & de Lares compitales dont parlent Varron, (d) Tite-Live, Martial, Arnobe & d'autres.

Cela étant, les Dieux Lares avoient une origine toute humaine, au lieu que celle des Pénates étoit divine, puisque Varron & les autres écrivains de l'antiquité, les regardent comme les images des grands Dieux; sentiment toutefois qui ne paroît point analogue à l'expression de Virgile, (e) qui prise littéralement, paroît mettre une différence entre les Pénates & les grands Dieux compagnons d'Ænée.

Dans l'incertitude qui regne touchant ces Dieux, les uns ont pris pour Pénates les images de Jupiter, d'autres celle de Junon, celle de Minerve, de Neptune & d'Apollon, d'autres enfin ont regardé le ciel & la terre comme les vrais Pénates.

Lib. I.

On n'est pas plus d'accord sur la figure dont ces Dieux étoient représentés. Denis d'Halicarnasse rapporte, d'après le Timée, qu'ils étoient sous celle d'un caducée de bronze, de fer ou de terre, avertissant néanmoins d'en avoir vu dans un temple de Rome, sous l'image de deux jeunes hommes assis & armés de piques: mais Castor & Pollux représentés par ces images, devoient avoir été placés dans ce temple postérieurement, car ceux-ci, furent freres d'Hélène, & les Pénates étoient beaucoup plus anciens, puis-

(a) Il y avoit un temple & un bois consacrés aux Lares publics.

(b) *Urbanique tenent prædia multa Lares.*  
Vid. Thomasin. de Donariis.

(c) En vertu de leur ministère de protéger les campagnes & les chemins; & c'est par cette raison qu'on les rendoit en habit de voyageur avec une ceinture, & un chien qui les accompagnoit. Perf. satyr. V. v.  
31. *Bullaquæ succinctis laribus donata pe-*

*pendit.* Casaub. explique le mot de *succinctis* en disant qu'il se rapporte à l'habit de voyageur qu'on donnoit aux Lares.

(d) *Illos XII. Deos qui maximè agriculturalum duces sunt (invocabo.)*

(e) . . . . *Terror exul in alto.*  
*Cum fociis natoque Penatibus & magnis Diis.*

Virgil. Æneid. lib. III. v. 2.



que Dardanus les transporta de l'Isle de Samothrace à Troye , avec le *Palladium* , d'où ils furent portés en Italie par Ænée. Varron enfin regardoit comme Pénates , deux représentations des parties viriles , disant que tels étoient les Pénates du Port de Samothrace , auxquels les échappés du naufrage s'acquittoient de leurs vœux.

Pour éclaircir ce point de Mythologie & fixer l'ambiguité touchant la nature de ces Dieux , je suis d'avis qu'il faut en généraliser la dérivation & remonter à leur origine , qui est dans la source même de l'idolâtrie : & c'est là , je crois , l'unique moyen de concilier les contradictions apparentes des auteurs à ce sujet.

Nous avons vu qu'il fut un temps où les nations dispersées , ayant peu de commerce entre elles , & vivant , pour ainsi dire , par familles & colonies séparées , chacune faisoit comme une nation particulière. Dans ce temps & dans cet état de séparation , il n'y avoit ni temple , ni culte public & commun pour honorer la divinité & satisfaire aux devoirs , que la religion quelconque suggere vers ce que l'on regarde comme Dieu. Dans cette position on dut s'acquitter de ces devoirs dans l'intérieur des familles , dans lesquelles le pere , comme tenant lieu de Prêtre , dirigeoit le culte comme il l'entendoit. On voit des vestiges de cela dans la Genèse , lorsqu'il y est parlé de Melchisedec , d'Abraham & de Laban ; & on en trouve des exemples analogues dans Homère. Il y eut bientôt des types des Dieux vrais ou faux , selon les temps & les circonstances , afin de fixer les adorations & les autres sentiments par lesquels le cœur s'épanche vers les Dieux supposés , ( a ) & comme ces types de convention étoient consacrés dans l'intérieur des familles , la superstition n'en eut que plus de facilité à s'établir ; car rien n'en favorise tant les progrès que la liberté des dévotions abandonnées au gré des particuliers. L'abus qu'on en

---

( a ) Dans l'intérieur de l'Isle de Borneo , où il n'y a ni pagodes ni Bramines , chacun se fait un Dieu & un culte à sa fantaisie , & les uns adorent les images du soleil ,

d'autres celles de la lune ou des étoiles , & d'autres les premiers objets qui s'offrent à leurs yeux en sortant de la maison.

fait inmanquablement , pour le dire ici en passant , avertit de la nécessité de régler toujours les pratiques de religion par la loi.

Mais pour ne parler que de l'idolâtrie , qui regarde particulièrement l'objet que nous traitons , ne voit-on pas une preuve de l'ancienneté de la pratique des idoles privées ou domestiques , dans les premières idoles dont il est question dans l'antiquité ? On sent Genef. XXXI. que je veux parler de ces Térapims , enlevés furtivement par Rachel de la maison de Laban. Or , suivant les interpretes les plus éclairés de l'Écriture-Sainte , ces Térapims n'étoient que des simulacres fort petits & grossièrement ébauchés , qui tenoient lieu de Dieux , & faisoient l'objet du culte domestique dans ces temps reculés où nul culte public n'étoit encore établi. En effet , le beau-pere de Jacob l'ayant atteint dans sa retraite , lui demande Genef. cap. XXXI. v. 119. pourquoi il lui a enlevé ses Dieux , *cur furatus es Deos meos ?* & Jacob lui-même adorateur du vrai Dieu , les appelle des Dieux étrangers qu'il regarde comme des abominations.

Ces idoles étoient-elles des Types des Dieux physiques , ou bien des images des hommes associés par la superstition aux Dieux supérieurs ? C'est ce que les discussions des interpretes n'ont pu faire décider , parce que l'Écriture ne le dit point ; mais il y a toute apparence que l'idolâtrie de cette dernière espèce , n'étoit point encore née dans ces siècles , & que le Sabéisme ou le culte des astres , étoit la religion commune de la contrée que Laban habitoit , de sorte que ces Térapims devoient avoir rapport à ce culte. En ce cas , ne pourroit-on pas soupçonner avec fondement que ces idoles si chéries de Rachel , n'étoient autre chose que ces Types honteux de la Divinité du soleil ou de sa vertu productrice ? Types pour lesquels nous avons vu que les femmes eurent tant de dévotion en Syrie , en Égypte & ailleurs. La facilité avec laquelle la fille de Laban cacha ces idoles sous ses jupes , constate d'ailleurs leur petitesse.

Les Dieux Lares & Pénates , ne furent donc originairement , comme les Térapims de Laban , que comme des signes & de petits simulacres des Dieux de chaque pays , de chaque nation ,

peut-être même de chaque famille, qu'on avoit soin de porter avec soi dans les émigrations qu'on faisoit d'un pays à un autre avant l'établissement d'un culte public. (a) Nous avons vu ailleurs que ce fut une pratique constante des colonies qui alloient s'établir dans un autre pays, de porter avec eux leurs Dieux dans des coffres ou des especes de tabernacles. Les Hébreux mêmes suivirent cet usage. (b) Le pieux *Ænée* en partant de *Troye* ne fit donc à l'égard de ses *Pénates*, que ce qui étoit communément pratiqué & qui se pratique encore chez les nations sauvages & naissantes, (c)

Chap. V.

(a) On voit un exemple de ceci chez les *Insulaires* de *Cani*, de *Batour*, & de *Caras* dans la nouvelle Guinée. On ne remarque parmi ces sauvages, dit un voyageur, aucun indice de culte, si ce n'est quelque *Téraphim*, consistant en certaines cristallines rayées de verd & de rouge ou d'un jaune luisant, qui paroissent être un mélange de métaux. Voyez de *Keits* à la nouvelle Guinée en 1678. La religion des peuples de la Rivière des *Amazones* n'a pas non plus aucun autre objet de culte que de petites divinités qu'on garde dans des étuis pour les invoquer dans les occasions où ils ont besoin de leur secours. Prêts à marcher pour la guerre, ils élèvent à la proue de leurs canots l'idole dont ils attendent la victoire. En partant pour la pêche ils arborent cel'es qui président aux eaux; les unes sont tutélaires des moissons, les autres des fruits; & ils se vantent que ces divinités sont descendues du ciel pour demeurer avec eux & pour leur faire du bien; mais hors de ces occasions, ils ne leur rendent pas le moindre culte & les tiennent à l'écart. Voyez *Hist. des Voyag.* tom. XLIII. in-12. pag. 25. & suiv.

(b) Quand ils habitoient le désert à l'Orient du lac *Asphaltide*, ils portoient le ta-

bernacle du Dieu *Remphan*, du Dieu *Moloch*, du Dieu *Kion*, comme on le voit dans *Jérémie*, *Amos* & *S. Etienne*.

(c) Dans chaque district de l'Afrique & de l'Amérique, un Fétiche est regardé comme le Dieu tutélaire de la nation, outre lequel chaque particulier a le sien qui est comme son Pénate. On le comble également de présents & d'adorations, on le tient dans un lieu réservé de l'enclos, auprès de la porte qu'on pare suivant la dévotion. On voit à cet égard chez ces nations sauvages, ce que l'on voyoit autrefois en Egypte. Dans quelques-unes des Isles *Philippines*, chaque famille a son *Thaleutup* qu'on invoque dans ses besoins, dans ses entreprises, dans ses voyages, dans ses travaux: c'est à lui qu'on demande la santé, l'abondance de la pêche & la fécondité de la terre. On lui fait des présents qu'on suspend dans la maison du *Tamole*. Voy. *Hist. des Voy.* t. XVII. édit. d'Holl. in-4to. p. 369. Les *Negres* des côtes d'Afrique & certains sauvages d'Amérique portent toujours avec eux les Fétiches qui sont les images ou les types des divinités qu'ils respectent ou qu'ils craignent. Les tableaux & les histoires des *Mexiquains* portent que les fondateurs de leurs premières populations portoient avec eux des



Tibul. lib.  
I. Eleg. 10.

parmi lesquelles chaque district & chaque famille a son Dieu tutélaire. Tibulle fait allusion à cet ancien usage dans une de ses *Élégies*.

Lorsque les familles rassemblées eurent formé des sociétés politiques, l'établissement du culte public qui s'ensuivit, ne détruisit point des idées & des habitudes de religion trop invétérées & trop générales pour être anéanties : le torrent des mœurs forçant la digue de la raison, ne fit que consacrer la superstition par la loi, & transporta les idées reçues touchant les images domestiques des Dieux, dans les lieux destinés à l'exercice public de la religion.

Ces petites idoles domestiques, regardées comme les Dieux tutélaires des maisons, des familles, de la peuplade ou de la colonie, devenues par là l'objet de la vénération publique, & insensiblement exposées dans les temples qui furent élevés ; de Dieux tutélaires privés, devinrent des Dieux tutélaires publics, d'une population, d'un district, d'une nation ; & les Lares mêmes quelquefois furent regardés comme *Pénates*.

C'est par là que chaque district de l'Égypte, dont les habitants descendoient de différents chefs de famille, dont ces peuplades s'étoient formées, avoit chacun son Dieu tutélaire particulier, dont on étoit autant jaloux dans un district, qu'il étoit indifférent dans un autre. Le Bœuf Apis & le Belier Ammon étoient la Divinité particulière de la haute Égypte, le Chat celle de Bubaste, le Bouc de Mendés, le Taureau d'Héliopolis, l'Hippopotame de Papremis, la Brebis de Saïs, l'Aigle de Thebes, l'Épervier de Bute, le

Synab. lib.  
XVII.

idoles qui leur ordonnoient de peupler certains lieux, & qui régloient ensuite le temps de leur départ. *Hist. des Voyag. t. XLVIII. in-12. liv. 5.* Dans l'intérieur des maisons mobiles des Tartares, on voit aussi des petites statues de feutre qui sont regardées comme des Dieux tutélaires, & qu'on appelle la garde de la maison ; les unes sont les protectrices de la famille, les autres les protectrices du troupeau. Rubruquis dans

le voyage qu'il fit dans la grande Tartarie, trouva par-tout de ces sortes de petites statues de feutre. *Hist. des Voy. liv. IV. de la grande Tartarie.* Ceux qui suivent la religion de Fo à la Chine, ont la même pratique. On trouve que l'Empereur Kanghi en enleva plusieurs aux Eluths dont quelques-unes étoient d'or. *Hist. des Voyag. tom. XXVIII. in-12.*

Singe d'Éthiopie, le Cynocéphale d'Arfinoé, le Crocodile du Lac Moëris, l'Ibis des confins d'Arabie; toutes Divinités dont la Bible nous parle comme de véritables Dieux qu'on adoroit, & non comme d'emblèmes ou comme d'allégories & dont les hiéroglyphiques présentent encore les figures. On voit une autre preuve de ceci dans le livre des Rois. Lorsque Salmanazar, Roi d'Assyrie voulut repeupler par des colonies tirées de ses états, Samarie, après avoir rendus captives les dix tribus; chacun des peuples qu'il y envoya mit son Dieu particulier dans les temples de la Ville qu'il habitoit. Ceux de Babel y mirent *Succoth-Benoth*, les Cuthéens *Nergal*, ceux d'Émath *Asima*, les Haviens *Nibchaz & Tharthak*, les Sepharvaïtains *Adramelech*.

IV. Reg. 27  
& 29.

L'association ou l'adoption de ces différentes Divinités ser voit souvent de moyen de conciliation & de réunion entre des nations différentes; c'est par ce principe que les Romains adoptèrent le Dieu Quirinus des Sabins, dont ils conserverent même la figure, sous les noms de Castor & Pollux.

L'usage de ces images se perpétua lorsque l'idolâtrie publique & légale parut avec toute la majesté & le faste extérieur, & ce fut alors que chaque nation crut que sa Divinité tutélaire méritoit d'être adorée par préférence, quelquefois même à l'exclusion de toute autre, & cet attachement dégénérant en fanatisme, parvint jusqu'à rendre ennemis irréconciliables des peuples qui avoient des Divinités différentes, comme Juvénal le dit des citoyens de la Ville d'Ombe, & de ceux de Teutyre, qui par cette raison ne purent jamais se souffrir, & furent sans cesse animés d'une fureur extrême les uns contre les autres. L'on prétend même que c'est dans la vue de tenir les peuples de l'Égypte désunis, & empêcher les intelligences dont on pourroit se prévaloir pour des séditions, que les législateurs de cette nation établirent ou fomentèrent le culte de différentes Divinités émanées de la zoolâtrie, d'où résul toit l'aversion des nomes ou districts, les uns contre les autres.

Juv. Sat. r.  
XV.

L'extravagance à cet égard alloit jusqu'à faire des Divinités différentes du même Dieu, à cause des différents surnoms qu'il rece-

voit chez les peuples différents, & de ses différents attributs. Jupiter lui-même le pere des Dieux & des hommes, n'excitoit pas moins ce fanatisme, sur-tout parmi le peuple qui regardoit un Jupiter Ammon, un Jupiter Olympique, un Jupiter Capitolin, comme autant de Dieux dont les intérêts étoient séparés.

A mesure que le nombre des Dieux s'accrut, on se piqua aussi d'avoir des images ou des petites statues de ces mêmes Dieux dans un réduit particulier de la maison, qu'on appelloit le Laraire. On trouvoit des magasins de ces petites idoles dans les ateliers des Sculpteurs, comme l'on trouve parmi nous des magasins d'images de dévotion. Voilà la source de ce grand nombre de petites statues ou figures de Dieux en relief, qu'on trouve dans des cabinets de curieux, tant en bronze & en marbre, que d'ivoire, d'ambre & de verre. Quelques-unes de ces images sont d'une maniere assez bonne, d'autres sont des ouvrages très-communs & grossièrement travaillés, parce qu'il devoit y en avoir à tout prix, suivant la faculté des acheteurs & le plus ou le moins de capacité des ouvriers. Je ne donnerois pas un petit Amour de bronze qui a à peine six pouces de hauteur, pour tous ceux que les Poëtes voient voltiger dans les cheveux & sur le sein de Vénus. Cette petite statue a été sans doute le Dieu tutélaire de quelque beauté Romaine, qui lui a peut-être offert bien des vœux, & des sacrifices dans un arriere-cabinet de toilette.

En Grece où l'on étoit moins attaché aux petites pratiques, on voit moins de Dieux dans le foyer ; une seule Divinité y présidoit ordinairement ; mais à Rome, le Laraire n'en contenoit jamais assez & on les multiplioit à l'infini, chacun ayant la liberté d'y placer son Dieu. Cela paroît par diverses inscriptions (a) faites pour des statues familiares de Jupiter, d'Apollon, de Sylvain, &c. Divinités qui avoient quelquefois des autels & un foyer sur lesquels on brûloit de l'encens, où l'on faisoit des libations de vin, qu'on ornoit de couronnes de fleurs, & où l'on offroit, comme en victimes, des mets  
des

---

(a) JOVI DOMESTICO, APOLLINI DOMESTICO, LARIBUS DOMESTICIS.



des plus délicats pris sur la table pendant le repas : les sacrifices sanglants de la Truie, dont parlent Varron & Properce, étant réservés pour les Lares & Pénates publics qu'Apulée appelle Compitales. La liberté & la pratique de ces divinités domestiques, paroissent encore subsister en leur entier chez quelques idolâtres de l'Orient. (a)

Vld. Plaut  
in *Asinaria*  
Prolog.  
Varron. c.  
15 & Prop.  
lib. I.

La confiance qu'on avoit en ces sortes de petites images étoit si grande, que les premiers hommes d'état, & les philosophes mêmes en portoient toujours avec eux. Annibal voulant se sauver de la Cour d'Antiochus n'y oublia point les petites statues d'airain qu'il avoit toujours avec lui, & ne crut pouvoir mieux assurer ses trésors qu'en les cachant dans le creux de ces statues. Xénophon, banni d'Athènes, porte avec lui une petite statue de cyprés, représentant la Diane d'Éphèse, qu'il dépose dans un petit temple qu'il fait bâtir à Scyllonte, où il s'est réfugié. Auguste avoit dans sa chambre une petite statue de Cupidon, qu'il saluoit d'un baiser toutes les fois qu'il y entroit. Quelqu'au-dessus des idées populaires que fût Cicéron, en ce qui regardoit les Dieux, il n'en avoit pas moins de confiance dans une petite statue de Minerve qu'il tenoit dans sa maison, & prêt à se bannir de Rome, pour qu'elle ne fût point égarée, il eut soin de la déposer au Capitole avec cette inscription, à *Minerve gardienne & protectrice*. Le Philosophe Asclépiade portoit toujours avec lui l'image de la Déesse du ciel, & étant allé pour faire sa cour à Julien, il la mit aux pieds du simulacre de Jupiter, y allumant une grande quantité de flambeaux selon l'usage. Apulée de Madaure en Afrique, de la secte de Platon, dit dans son Apologie devant le Proconsul d'Afrique, que dans quelque pays qu'il voyage, il porte toujours avec lui le simulacre de quelque Dieu pour lui rendre des devoirs les jours de fêtes. (b)

Xénophon.  
lib. V.

Plut. vie  
de Cic.

(a) Les Ambassadeurs Hollandois vinrent à Enwa dans des appartements, des statues de toute grandeur richement vêtues devant lesquelles brûloient des lampes, & il y avoit plus de 50 Prêtres occupés à

leur offrir de l'encens au bruit des chants & du tambour. *Hist. gén. des Voyag. tom. XXXIII. liv. I.*

(b) *Morem mihi habeo quoque eam, si-*

Quoique les Pénates & les Lares reçussent des dénominations différentes, suivant qu'ils étoient regardés comme les Dieux tutélaires de la maison & de la famille, ou de certains lieux (a) & de certaines sociétés consacrées à l'utilité publique, ils avoient la même destination, ainsi qu'une origine commune.

Une inscription qui étoit aux pieds d'une statue trouvée auprès de Naples, nous fait voir qu'on les confondoit quelquefois. Elle porte que Lucius Antéros Geraclès, consacre cette statue aux Dieux Lares & familiers. On donne pour raison du chien qui accompagnoit quelquefois ces divinités, ou de la peau de chien qu'elles portoient souvent sur une épaule, que ces devités étoient des symboles de la vigilance à défendre les lieux qui étoient sous leur garde; mais elles pourroient bien être des restes de l'ancienne zoolâtrie, ou culte des animaux, comme le serpent, la tête de veau, celle du chien & l'ibis, l'étoient en Égypte.

Les vaisseaux même avoient leurs Dieux Pénates placés sur la proue ou sur la poupe (b) des navires pour les protéger contre les tempêtes & la fureur des vents, & tels furent originairement les Dieux Patayques ou Patéciques chez les Phéniciens, & les Dieux Cabires chez les Égyptiens. Nous venons de voir que certains peuples d'Amérique en placent encore sur la proue de leurs canots.

J'ai dit que dans la suite des temps, des sentiments de piété

Voyez la  
note ci-dessus  
à la page 105.

*malacrum alicujus Dei inter libellos conditum gestare, eique diebus festis ibure & mero, & aliquando victimis supplicare.* Apolog. I. p. 513. edit. Valcan. Lut. Paris. 1601.

(a) *Curie enim, & suos quæque Deos privatim colunt.* Paulan. Atic. lib. I. Chez les Mexiquains il y avoit un Dieu particulier du jeu, qu'on appelloit de la *Piloti*, dont on plaçoit l'image pendant le jeu dans un lieu distingué, afin qu'il protégéât les combattants. Voyez *Hist. de la conquête du Mexique*, liv. III.

(b) Hérodote dit sur la proue, mais Héliadius, Suidas, Scaliger & Bochart disent sur la poupe, prétendant qu'on ne mettoit sur la proue que la figure d'un animal, dont le navire portoit le nom en conséquence, comme on le voit dans Virgile lorsqu'il parle de la flotte d'Ænée: mais cet animal ne venoit-il pas peut-être aussi de la zoolâtrie qui étoit commune dans les temps de barbarie à bien des peuples, comme elle l'est encore chez bien des nations barbares.

& de tendresse firent placer dans les laraires des images de quelques personnes chéries qu'on entendoit d'associer par là aux anciennes divinités. Ces images furent aussi considérées comme des espèces de Lares & de Dieux tutélaires des familles, & c'est là sans doute encore un reste de l'ancienne croyance de l'association des âmes des morts qu'on estimoit & qu'on aimoit, aux divinités supérieures dont nous avons rapporté des exemples, & dont certains peuples en fournissent encore.

Il est à remarquer à ce sujet que si l'on prenoit à la lettre un passage du livre de la Sagesse, on concluroit que ces sentiments de la piété & de la tendresse naturelles furent la première source, non-seulement de ces Dieux domestiques, mais même de toute idolâtrie. Il est dit dans ce passage qu'un père (a) affligé de la mort d'un fils chéri, en plaça l'image dans l'intérieur de sa maison, comme un monument de sa douleur; que cette image devint bientôt un objet de culte (b) pour la famille éplorée, qu'on lui offrit des sacrifices & qu'on institua des cérémonies sacrées en son honneur. Cet exemple, est-il encore dit, ne fut pas unique; il fonda une fausse maxime, & devint une loi (c) à l'égard de pareils monuments de tendresse.

Comme ce n'est pas le but du livre de la Sagesse de traiter une question de critique, mais d'établir une vérité morale, l'Auteur s'est borné à rapporter un fait, sans doute vrai, sans exclure les faits les plus anciens dont celui-ci ne fut vraisemblablement qu'une émanation.

Quoi qu'il en soit, il arriva ce que le texte de la Sagesse insinue, que cette pratique fut suivie chez presque toutes les nations, & que des sentiments de douleur, de tendresse & de piété naturelles multiplièrent les images des divinités domestiques en vertu

(a) *Arctus enim luctu celsus, pater  
citò sibi rapti filii fecit imaginem.* Sap. XIV.

*tituit inter servos sacra & sacrificia.*

(b) *Tamquam Deum colere cepit & conf-*

(c) *Illic error tamquam lex custoditus.*



de ces especes d'apothéoses familiares, ou de ces associations aux anciens Lares. En effet l'histoire ancienne nous offre des exemples très-fréquents d'images ou de statues de personnes dont on chérissoit la mémoire, placées dans les laraires & mises au rang des Dieux Pénates.

Vid. Feigel.  
de Statuis. II.  
Rom. cap. X.

Didon dans Virgile ( *a* ) honoroit dans un réduit de sa maison l'image de marbre de Sichée son mari. Dans Apulée une jeune mariée appelée Charites, ayant perdu son époux, soulage son désespoir en lui dressant dans sa maison une statue sous la figure de Bacchus, instituant des cérémonies pour l'honorer en secret. Ces traits de l'amour conjugal poussés jusqu'à une superstition religieuse, sont encore fréquents parmi les femmes des Ostiakes. ( *b* )

Une inscription Grecque nous apprend que Lucius Anthimius, & Scribonie Felicissime sa femme, érigerent en divinité domestique Minutius Anthimianus leur fils après sa mort. Pisistrate ayant consacré par une statue l'amour qu'il portoit au jeune Charmis, la plaça dans l'Académie auprès de l'autel où l'on allumoit le flambeau sacré dans les courses publiques, afin qu'elle fût regardée comme un Dieu Lare ou protecteur de ce lieu.

Mut. vie  
de Solon.

Ces sortes de petites statues placées dans les laraires & honorées comme des Dieux tutélaires de la maison & de la famille, sont très-fréquentes dans l'Histoire Romaine. Suétone nous apprend qu'on voyoit à Rome plusieurs petites images d'Épicure, qui partageoient le respect qu'on rendoit aux Pénates. La Mere de Germanicus se consola par-là de la perte de ce fils. Vitellius ( *c* ) n'eut point de honte d'y

( *a* ) *Præterea fuit in tectis de marmore tinctum*

*Conjugis antiqui miro quod honore colebat.* Metamorph. lib. VIII.

( *b* ) Une femme Ostiake a-t-elle perdu son mari, elle fait aussitôt fabriquer une idole qu'elle habille des vêtements du défunt ; la place tous les jours devant ses

yeux pour s'exciter à pleurer, & pendant une année entière elle la fait coucher avec elle : mais ce terme expiré, l'idole est dépouillée, jetée dans quelque coin, & oubliée ainsi que le mari.

( *c* ) *Suet. in Vitell. cap. 11. Narcissi & Pallantis imagines aureas inter Lares posuit.*

placer les images de ses favoris, Narcisse & Pallante. M. Aurele honora ainsi celles de ses précepteurs : Alexandre Sévere multiplia à l'infini les images sacrées de sa chapelle domestique : non-seulement il y plaça les images des bons Princes ; mais aussi celles de plusieurs personnages qui avoient eu une grande réputation de sagesse, & de science, tels qu'Abraham, Orphée, Apollonius, Achille, Cicéron, Virgile, (a) & même celle de J. C. &c. Silius Italicus honoroit dans son Laraire celle de Virgile. Le Sénat ordonnoit quelquefois de placer parmi les Dieux Pénates les statues des Princes honorés de l'apothéose. Dion rapporte un décret de cette espèce en faveur de Drusille, & ce ne fut pas assez d'avoir décerné les honneurs divins à Marc Antonin le Philosophe ; il fut encore arrêté que chaque citoyen, de quelque condition qu'il fût, qui n'auroit point une de ces images dans sa maison, seroit tenu pour sacrilege. Jule Capitolin qui nous instruit de cette sanction, ajoute qu'on voyoit en effet les statues de cet Empereur dans plusieurs maisons parmi celles des Dieux Pénates.

Lamprid.  
in Alex.  
Sev. C. 6.  
XXIX.

Dion. lib.  
LIX.

Les premiers Romains prévoyant bien l'inconvénient de cette liberté, défendirent par la loi des douze tables (b) tout culte clandestin & étranger qui ne seroit point autorisé par le Magistrat. Cicéron dans son livre des Loix nous apprend que la raison en est, que la liberté que chacun auroit d'avoir ces Dieux ou d'en adorer à son gré de nouveaux & d'étrangers, jetteroit de la confusion

(a) *Multum utique librorum, multum statuarum, multum imaginum quas non habebat, modò verùm etiam venerabatur Virgilii ante omnes.* Plin. Epist. lib. III.

(b) *Separatim nemo abesset Deos, neve novos, neve advenas nisi publicè adscitos privatim colunt.* M. Warburton remarque que ce texte n'a paru intelligible à quelques critiques, que parce qu'ils n'ont point fait attention à la nature du paganisme & à la distinction qu'il y avoit entre la

religion publique de l'Etat, & les religions des particuliers qui étoient simplement tolérées. On avoit beaucoup de penchant pour les Dieux étrangers, & c'est dans le culte de ces Dieux, lorsqu'il étoit approuvé par l'Etat, que consistoient les religions tolérées, ainsi nommées pour les distinguer de la religion publique ou nationale. Cette loi ordonne donc que ces Dieux, objet du culte des particuliers, doivent avant toutes choses être reconnus publiquement, & autorisés en quelque manière par l'Etat.

dans la religion, & introduiroit des cérémonies inconnues. Le discours du Consul Posthumius fait juger des horribles abus qui s'étoient introduits à la faveur des divinités domestiques & des cultes clandestins. (a) C'est cette dévotion privée qui après la conquête de l'Égypte multiplia dans quelques contrées de l'Empire les divinités Égyptiennes, & en entre tint le culte malgré les défenses qu'on en fit plus d'une fois, & voilà, suivant toute apparence, la raison de quantité de petites idoles Égyptiennes, & de monuments qui se rapportent à leur culte, qu'on a déterrés dans les ruines de Rome & ailleurs. C'est par un principe analogue à l'effet de cette pratique, qu'au Japon on ne crut rien de plus propre pour extirper entièrement les restes de la Religion Chrétienne, que d'ordonner que les Sectateurs du *Sinto* soupçonnés de la favoriser, auroient chez eux quelque idole placée derrière leur foyer. (b)

Quant aux monuments de cette espèce qu'on trouve si fréquemment dans les ruines d'Herculanum & même en Toscane, (c) je

(a) Combien de fois, dit-il, du temps de nos pères & de nos ancêtres, n'a-t-on pas chargé le Magistrat d'empêcher tout culte étranger, d'abolir toutes manières de sacrifier qui différaient des usages & des coutumes des Romains? car ces hommes sages & prudents, versés dans la connoissance de toutes les loix divines & humaines, pensoient que rien n'étoit plus capable de détruire la religion que de substituer dans le culte des rites étrangers aux rites nationaux.

(b) Ils choisissent ordinairement l'idole de Quanyon, ou celle d'Amida, ils font une espèce d'autel orné de vases de fleurs & d'un encensoir. Dans ce pays où le nombre des chapelles est presque égal à celui des maisons, on voit une infinité d'images de *Cerris* qui ont mérité ce titre & un culte domestique pour s'être distingués par leur sainteté & leurs miracles pendant

leur vie; ce qui les a fait placer parmi les étoiles qui sont les pagodes particulières attribuées à chacun de ces demi-Dieux. Voyez l'*Hist. du Japon*, au tom. XL. de l'*Hist. gen. des Voyag.* in-12.

(c) On voit à Pise dans la façade extérieure du mur latéral de l'Eglise de S. *Ellice* une colonne avec un chapiteau qui représente un Harpocrate de manière Grecque ou Latine, répondant à une colonne parallèle dont le chapiteau présente un Jupiter Capitolin, d'où l'on a lieu de conclure l'union des cultes Égyptiens & Romains pratiqués publiquement dans cette région; car il s'agit ici de monuments publics, qu'il seroit à souhaiter qu'on mit plus en honneur, en les tirant de la murante où la barbarie des temps les a enfouis, ne permettant de voir qu'une des quatre faces de ces chapiteaux.



crois qu'il en faut juger autrement depuis la découverte qu'on a faite du temple & de la statue d'Isis dans l'ancienne Ville de Pompeja ; car cela prouve que le culte Égyptien y étoit public , & se maintint dans cette contrée malgré les édits qui le prescrivirent dans l'Empire.

La même raison du culte privé procura la conservation de ces petites idoles , dans le temps que l'établissement du Christianisme fit détruire celles qui étoient dans les temples. On put sévir aisément contre celles-ci , parce qu'elles étoient publiques & connues ; mais il ne fut pas aisé de porter l'inquisition contre l'idolâtrie pratiquée dans le secret des maisons. Ces idoles domestiques échappèrent donc à la poursuite , au lieu que les premières furent presque par-tout détruites. C'est ainsi que les Druses , peuples du Mont-Liban , soi-disant Chrétiens , descendus des Francs & réfugiés dans cette contrée du temps des Croisades , pour ne pas s'attirer l'indignation des Turcs , adorent en cachette de petites figures de bronze travaillées dans le style Égyptien , dont on assure que quelques-unes ont été portées à Rome.

Il nous reste à parler du soin extrême qu'on apportoit à la conservation de ces Dieux domestiques qui faisoient partie du patrimoine des familles. Outre que des jeunes gens étoient préposés pour y veiller , & qu'il y avoit des chiens destinés à leur garde , <sup>Suet. esp. VI.</sup> les loix avoient pourvu à ce que cette espèce de patrimoine sacré ne fut point dissipé ou partagé. Cicéron en recommande le soin comme faisant partie de l'ancienne religion. (a) On apprend ailleurs que (b) les anciens Romains avoient institué des formalités pour empêcher que ce saint trésor des familles , à l'occasion des ventes , ne pérît point & se conservât dans son entier. C'est par

(a) Cic. de legib. lib. II. cap 8 . . . . . *Ritus familie patrumque servare.* & cap. 9. *jam ritus familie patrumque servare idem est, quoniam antiquitas proximè accedit ad Deos, à Diis quasi traditam religionem tuere.*

(b) *Cum permulta præclarè legibus essent constituta ex jurisconsultorum ingenio, pleuraque corrupta ac depravata sunt... sacra inter illi (Majores) noluerunt. Horum ingenio senes ad cômptiones faciendas interimendorum sacrorum causa reperti sunt.*  
Pro L. Murena , cap. XII. in fine.

M. Maffre-  
es Profef. en  
Droit.

cette raifon, fuivant l'obfervation que m'en a fait faire un favant Profefleur de Padoue, que lorsque les biens d'un mourant ne fuffifoient point pour fatisfaire les créanciers, plutôt que de divifer le laraire par partie, on trouva le moyen de le faire acheter par un vieillard (a) lequel s'arrangeoit avec les créanciers, de maniere qu'il devenoit l'héritier des divinités familiares fans les divifer, assignant d'autres biens en payement à proportion de ceux que laiffoit le défunt. Dans les adoptions, à la fuite de la fucceffion des biens, venoient auffi celle des divinités domeftiques, on voit des traces de cela dans Ciceron (b) & qu'on étoit fort jaloux de l'intégrité de ce patrimoine facré.

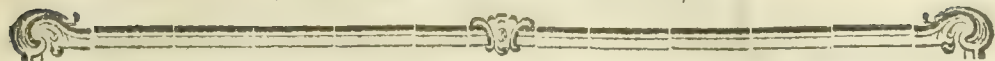
Vid. Sigon.  
de Jud. l. 12.  
& de antiq.  
jur. Roman.  
lib. I. c. II  
& viii. instit.  
lib. III. tit.  
12.

On peut conjecturer que c'est de-là qu'a tiré fon origine la maxime légale fi fcrupuleufement obfervée par les Romains, que la poffeffion des divinités domeftiques devoit être regardée comme indivifible, & que par conféquent elles ne pouvoient en même-temps paffer à deux héritiers différens, à l'un en vertu du teftament folemnel, & à l'autre ab inteftat, & par la fucceffion légale.

(a) C'est Ciceron qui dit que c'étoit un vieillard qui faisoit cet achat fans en dire la raifon.

(b) *Cic. pro domo fua, cap. XIII. & feq. & vide Franc. Hotkom. de LL. XI. tab.*





## CHAPITRE DIXIEME.

*De la multiplication des statues causées par les statues votives.*

**L'**Une des causes morales qui contribuèrent le plus à la multiplication des statues, furent les vœux que les dévotions tant privées que publiques, inspiroient vers les temples & les Dieux, de sorte qu'après les simulacres qui étoient l'objet immédiat du culte, ce qui donne le plus d'exercice aux artistes, furent les statues votives.

La croyance où l'on étoit de la puissance des divinités qu'on adoroit, la confiance avec laquelle on y avoit recours, le desir d'en obtenir quelque grace, la reconnoissance d'un bienfait que l'on croyoit en avoir reçu, contribuèrent à grossir prodigieusement ce patrimoine de l'idolâtrie ; les dévots du paganisme avoient sans cesse recours aux ateliers des sculpteurs & des statuaires, pour s'acquitter des vœux qu'on avoit coutume de faire dans les différentes positions & dans les circonstances heureuses ou malheureuses où l'on se trouvoit.

Ces monuments de la dévotion des idolâtres étoient ou particuliers ou publics ; voyons quelques exemples des uns & des autres. Hérodote rapporte qu'on voyoit encore de son temps à Cyrene une statue dorée de Minerve, deux de la même Déesse en pierre dans l'Inde, & deux en bois de Junon à Samos, qu'Amasis Roi d'Égypte avoit offertes en ces temples divers pour s'acquitter de différents vœux. Ladicelle, femme de ce Roi, pour avoir des enfants, voua une statue à Vénus, & elle subsistoit encore à Cyrene, lorsque cet Historien fit le voyage d'Égypte : Dexicrion ayant obtenu par quelques pratiques de dévotion la conversion des femmes de Samos perdues de débauche, ou plutôt, (a) selon d'autres, ayant été favorisé d'une appari-

Hérod. lib. 11.

(a) Plutarque dans les questions Grecques raconte que Dexicrion trafiquant dans

l'Isle de Chypre, prêt à décharger son navire, Vénus lui commanda de le charger



tion de Vénus dont le Conseil contribua beaucoup à sa fortune, consacra à Samos la statue de cette Déesse, qui porta dans la suite le nom de son dévot. Périandre, philosophe & tyran, voue aux Dieux une statue d'or, s'il remporte le prix des chars aux jeux Olympiques; superstitieux observateur d'un vœu qu'il n'avoit pas de quoi accomplir, il imagine une fête publique dans laquelle il enleve aux femmes assemblées leurs bijoux, & s'acquie envers les Dieux. La statue que Pausanias appelle anatomique, ne représentant qu'un squelette, passoit pour être un vœu d'Hippocrate, qui sans doute l'avoit offert pour avoir fait quelque découverte anatomique, & la statue en cuivre de Minerve salutaire, devoit son existence à un vœu que fit Périclès pour la guérison d'un des meilleurs ouvriers qui tomba en travaillant au vestibule de la citadelle d'Athenes.

Rien de si commun que ces sortes de monuments de dévotion parmi les Romains. César avant la bataille de Pharsale, ne manqua pas de vouer une statue à Vénus dont il se croyoit descendu; & cette statue très-riche & très-belle fut placée dans le temple de cette Déesse. Le temple de Jupiter Capitolin présentoit les statues des deux fortunes en or; vœu du Sénat même, en reconnoissance de la fille que Néron avoit eu de Popée. Celle de Minerve, aussi en or, accompagnée de celle du même Empereur qu'on voyoit dans le temple de cette Déesse, étoit un monument de la bassesse des grands, qui avoient entendu de la remercier par là du meurtre d'Agrippine. Une inscription (a) trouvée en Transilvanie, nous apprend qu'Aurelius Mucianus Propréteur consacra une statue à Hercule, comme patron de sa santé & de celle de sa famille.

seulement d'eau, & de mettre incontinent à la voile, ce qu'il fit & partit. Lorsqu'il fut en pleine mer il y eut un calme si grand & si long que les autres mariniers & marchands eussent couru risque de mourir de soif, si Dexieréon ne leur eut vendu de l'eau : vente dont il tira un grand profit.

(a) HERCULI STATUAM CUM BASE AURELIUS MUCIANUS V. P. P. P. R. PRO SALUTE SUA SUORUMQUE OMNIUM POSUIT CURANTE GERUNTIO. Vid. Garyophil. Dissert. de Thermis Herculaneis in Daciâ detectis.

Paus. Attic.  
lib. I.

Plut. vie  
de Périclès.

App. Alex.  
lib. II. de  
bellio civit.

Tacit. Ann.  
lib. XV. 23.  
3.

Tacit. lib.  
IV.

Si les intérêts privés contribuoient à enrichir les temples de ces sortes de monuments, à plus forte raison ne les épargnoit-on pas pour les intérêts publics. Érekratide de Larisse dédia à Delphes un Apollon de bronze au nom de la nation des Donaliens, peuple barbare de la partie occidentale de la Sardaigne. Les Marfeillois ayant vaincu les Carthaginois dans une bataille navale, envoyèrent au même temple une pareille statue du même Dieu dont ils croyoient avoir été protégés dans le combat. Carthage assiégée par les Afriquains, ensuite de la défaite d'Imilcon sous Syracuse, cherchent d'appaiser les Dieux, & de réparer l'outrage fait à Cerès & à Proserpine par le pillage de leur temple, en leur érigeant de magnifiques statues auxquelles ils donnent pour Prêtres les personnes les plus qualifiées de la Ville. Une femme armée & chargée de trophées représentant l'Étolie, étoit dans le même temple un monument de la reconnoissance d'une victoire remportée par les Étoliens ; les Samiens de retour des colonnes d'Hercule où les vents les avoient poussés, font du dixieme des riches marchandises chargées dans cette expédition, un vase de cuivre soutenu par trois grandes statues à genoux, qu'ils placent dans le temple de Junon. On voyoit dans le même temple une statue, tenant en main les éperons d'un vaisseau, de douze coudées, consacrée par les Grecs après leur retour de la bataille de Salamine, monument que les Thessaliens imiterent. Le conseil des Amphictions en dédia un pareil à Apollon de l'argent qu'on avoit fait payer aux Phocéens vaincus. Enfin rien ne prouve mieux l'importance qu'on donnoit à ces sortes de vœux, que ce qui est rapporté de Philippe pere d'Alexandre ; obligé de lever le siege de Byzance pour entrer en guerre contre les Scythes, il leur dépêche des Ambassadeurs pour avertir Matteas leur chef, que durant le siege de Byzance il avoit fait vœu d'élever une statue à Hercule sur l'embouchure de l'Istre, & qu'il s'achemineroit pour la placer ; il lui demandoit de le laisser aller en paix exécuter cet acte religieux, attendu qu'il venoit comme ami des Scythes. Matteas répondit qu'il n'avoit qu'à envoyer la statue, qu'il se chargeoit non-seu-

Pauf. Phoc.  
lib. X.

Idem, lib.  
dem.

Hérod. lib.  
IV.

Hérod. lib.  
VIII.

Justin. lib.  
IX.

lement de la placer lui-même, mais de la maintenir sauve & entière, que s'il prétendoit la mettre contre le gré des Scythes, on la feroit ôter & fondre pour armer les pointes des dards. Alexandre voulut se servir de la même astuce pour entrer dans Tyr, mais elle ne réussit pas mieux, en ayant reçu à-peu-près la même réponse.

L'expiation des crimes, la crainte des maux dont on étoit menacé, les amendes auxquelles on étoit condamné donnerent bien souvent de l'ouvrage aux artistes, & de la magnificence aux autels. Un Poète Latin dit qu'on léguoit follement des statues d'or & d'argent, du poids de cent & plus de livres pour éviter les peines du tartare. Mesurant les Dieux aux hommes, on croyoit sans doute qu'à leurs yeux les richesses tenoient lieu de justice & de vertu. Ladice, dont nous avons parlé ci-dessus, crut obtenir l'absolution d'un vœu qu'elle n'avoit point observé, par des statues aux Dieux auxquels elle l'avoit adressé. En témoignage du repentir des violations faites aux choses sacrées à Syracuse, les Carthaginois placèrent des statues d'or dans le temple, comme des amendes honorables de leurs attentats. Dans la prise d'une Ville, les Métafontains alliés avec les Sibarites, ayant taillé en pièces cinquante ennemis qui avoient embrassé la statue de Minerve, se trouvant par ce sacrilège travaillés de la peste & des séditions, consulterent l'Oracle de Delphes qui répondit que le mal cesseroit, si l'on cherchoit à réparer la violation faite à la Déesse; en conséquence, on se hâta de faire fabriquer des statues représentant les criminels, lesquelles furent consacrées dans son temple. Les Phocéens ayant tué par surprise & par ruse trois mille Thessaliens, & pillé leur camp, firent faire de la dixième partie de l'argent qu'ils emporterent, de grandes statues pour en orner le temple de Delphes. Après la mort de Pausanias, Roi de Sparte, pour expier la violation de l'asyle sacré d'où l'on avoit tiré ce Roi, le Conseil arrêta de fabriquer deux statues de bronze le représentant, qu'on placeroit dans le temple de Pallas. Thémistocle durant son intendance des jeux d'Athènes, fit faire la statue appelée Hydrophore, des amendes qu'il exigea de ceux qui déroboient les eaux publiques, & la consacra dans un temple.

Stat. Syl.  
VI. v. 189.

Hérod. lib.  
II. & Laert.  
lib. V.

Justi. lib.  
XX.

Hérod. lib.  
VII.

Diod. lib.  
XI.



On avoit recours à de semblables moyens pour détourner la colere des Dieux qui s'annonçoit par des présages funestes. Un ouragan affreux ayant abbatu quelques tours & plusieurs statues d'hommes illustres du Capitole, & les Aruspices ayant prédit des morts, des incendies, la ruine des loix, la guerre civile, le bouleversement de la Ville & de l'Empire, si l'on ne calmoit les Dieux immortels de toute sorte de manieres ; il fut ordonné en conséquence, qu'on érigeroit à Jupiter, une statue plus grande que d'ordinaire, & en un lieu plus élevé. En Élide il y avoit plusieurs statues de ce Dieu, fabriquées des pénales payées par ceux qui avoient remporté frauduleusement la palme aux jeux publics, & par ceux qui s'étoient laissés corrompre en adjugeant injustement le prix aux athletes.

Ces sortes de vœux expiatoires s'étendoient même à faire consacrer les images des animaux qui avoient eu quelque part aux prodiges ou aux malheurs qu'on vouloit expier. Rappelons-nous ici les rats d'or, fabriqués par les Philistins, pour détourner ceux dont on étoit infesté, en peine de la violation de l'arche d'alliance. La sauterelle de cuivre (a) trouvée dans les ruines d'Industria, est sans doute un monument de cette espece consacré à l'occasion de quelque inondation de ces animaux destructeurs des fruits de la campagne. Dans le temple de Vulcain en Égypte, on voyoit une statue de pierre vouée par Sethon, laquelle tenoit en main un rat, faisant allusion aux animaux de cette espece qui rongerent les trousses & les cordes des arcs des Assyriens sous Sennachérib, Roi des Arabes, dans une guerre contre les Égyptiens déjà réduits à l'extrémité. Le temple de Delphes présentoit plus d'un monument de cette espece. On y voyoit un bœuf de bronze offert par les Caristiens de l'Eubée, & par les Platéens, pour avoir chassé les Barbares de leur territoire, & acquis par là la liberté de cultiver leurs terres dévastées. On y voyoit le loup consacré par les Delphiens eux-mêmes, en mémoire de celui qui avoit tué le voleur réfugié dans une forêt après avoir pillé le tré-

Lib. I. Reg.  
Cap. 6.

Hérod. lib.  
II.

---

(a) Elle est conservée dans le Museum de l'Université de Turin.

for du temple. On y voyoit le lion de bronze voué par les Éla-  
 téens , pour avoir été délivrés du siege dont ils furent pressés par  
 Castandre.

Quelquefois les animaux étoient consacrés comme des monu-  
 ments de la protection ou de la colere des Dieux, le Laocoon &  
 le taureau Farnésien de Zetus & d'Amphion sont encore des monu-  
 ments permanents de cette pratique des Grecs ; la louve nourri-  
 ciere de Romulus & de Remus , ne fut peut-être dans son origine  
 que quelque monument de cette nature , dont la fable s'est depuis  
 emparée. Alexandre ayant terrassé un lion furieux , on ne man-  
 qua pas de consacrer l'image de ce lion dans le temple de Del-  
 phes , comme un bon augure des plus grandes victoires de ce con-  
 quérant , ainsi qu'un Ambassadeur de Sparte lui en fit compliment.

D'autres fois les images des animaux étoient vouées dans les tem-  
 ples comme des symboles des vertus des Dieux. Les Égyptiens  
 paroissent avoir été les premiers à se servir de ces sortes de sym-  
 boles , & Lucien se moque de la fable portant qu'on voyoit ces  
 images dans leurs temples , parce que les Dieux s'étoient cou-  
 verts de peaux de différents animaux pour se mettre à couvert de  
 la poursuite des Géants. Ce qui est sûr , c'est que ces figures sym-  
 boliques étoient en usage chez d'autres nations idolâtres , telles que  
 les Chinois , les Mexiquains & les Péruviens , & nous avons ren-  
 du raison de l'origine de cet usage.

Ces monuments de la confiance extrême qu'on avoit dans les  
 Dieux , auxquels on en pourroit joindre une infinité d'autres , sur-  
 prendront peu , lorsqu'on fera attention aux prodiges éclatants que  
 leurs simulacres opéroient. Nous en donnerons un essai après avoir  
 parlé des matieres dont l'Art Statuaire se servit successivement pour  
 les fabriquer & rendu raison des assemblages d'attributs sous les-  
 quels on les rendoit.



## CHAPITRE ONZIEME.

*Du progrès des statues considérées dans le rapport qu'elles ont avec les premieres matieres dont on les fabriqua.*

Nous avons considéré jusqu'ici l'origine & le progrès des statues relativement à leurs causes. En traitant des matieres dont on s'est successivement servi pour les former, nous allons les considérer, pour ainsi dire, dans leurs causes physiques. Pour procéder avec un peu plus d'ordre, nous diviserons nos considérations à ce sujet en deux classes. Celles que nous ferons dans ce Chapitre, regarderont le progrès des statues avant qu'on y employât les métaux, renvoyant à un Chapitre à part celles qu'on fabriqua de matieres plus précieuses.

Il fut un temps où les nations privées des arts & du commerce, se trouvoient dans le cas des Sarmates, que Pausanias dit n'avoir employé aucune espece de métaux. Chez les nations qui se trouverent dans cet état, il n'y eut donc d'autres simulacres que ceux de bois & de pierre ordinaire ; tels furent, suivant ce Géographe, ceux que Thésée trouva chez les peuples qu'il rassembla à Athenes, & dont quelques-uns existoient encore de son temps.

Pausanias  
Attic. lib. 2.

En effet, si l'on suit la gradation des connoissances que les faits historiques nous fournissent, & les idées qu'ils font naître, il y a tout lieu de juger que ces premiers monuments de religion ne purent être que de ces deux matieres communes. Quelque imparfaits & en petit nombre que fussent les instruments propres à tailler & à sculpter, dans l'origine des nations, il ne fut pas difficile avec les outils les plus simples, de tracer des traits humains sur des troncs d'arbres ou sur des pierres brutes, de leur donner même quelque configuration approchante du corps de l'homme, sans en détailler beaucoup les parties ; il ne fallut pour cela d'autres modeles que ceux que présente la nature qu'on indiquoit plutôt



qu'on n'exprimoit. On voit dans Garcilasso de la Vega, que les Péruviens sculптоient & tailloient des masses prodigieuses de pierre avec des instrumens fort simples & en petit nombre. De nos jours, les sauvages de la riviere des Amazones sculptent, taillent & forment des figures sans modele & sans moule, & même sans avoir d'instrumens d'aucun métal.

Pausan. in  
Corinth.

Il ne paroît pas douteux que ce fut sur le bois que s'exercerent les premiers Sculpteurs. Pausanias assure positivement que les anciens ne se servoient que de différentes sortes de bois pour fabriquer les simulacres des Dieux qu'ils nomment *Zoara*, nom qu'ils ne donnent point à ceux qui étoient de pierre, comme Hésichius l'a prétendu. Parmi ces bois cet Historien nomme l'ébene, le ciprès, le cedre, le chêne, le lierre & le lothus, & il pense qu'on en usoit ainsi à l'exemple de l'Égypte, (a) d'où étoient venus dans la Grece tant les premiers ouvrages, que les premiers ouvriers. Pline assure la même chose, *Ex arbore simulacra numinum fuere.*

Idem Ar-  
cad.

Plin. lib. XII.  
I.

Diod. Sic.

Pauf. Péot.  
lib. IX.

En effet tous les Historiens s'accordent à dire qu'avant Dédale il n'y eut pas d'autres statues, il paroît même que celles qui sortirent des mains de ce prétendu artiste, ne furent pas d'autre matiere. La statue que la reconnoissance des Égyptiens exigea qu'il se dressât à lui-même dans le temple de Vulcain, dont on le dit l'architecte, étoit de bois aussi-bien que le petit simulacre de Vénus qu'il fabriqua dans l'Isle de Crete pour Ariadne, & c'est par cette raison que les anciens, selon Pausanias, donnoient généralement le nom d'ouvrages Dédaliens aux simulacres de bois. Le même Historien, en parlant de celui de la même matiere qu'on prétendoit que Jupiter avoit fait fabriquer, & conduire voilé sur un char pour tromper Junon furieuse de ses assiduités auprès de Platée dont il étoit amoureux, ajoute qu'en mémoire de la joie de cette Déesse détrompée,

(a) On conserve dans le college de Saint Ignace à Rome trois figures de bois

de cedre qui représentent des momies.

détrompée, on célébroit des fêtes appellées Dédaliennes, des images de cette espece qui les accompagnoient.

Il y a tout lieu de juger que les premieres idoles de l'Asie & de l'Égypte ne furent pas d'une autre matiere. L'ancien simulacre d'Apollon, appellé Solianus, porté de Séléucie à Rome, étoit de bois de cedre. La Diane dont parle Xénophon dans l'expédition de Cyrus, étoit de cyprès. Je soupçonne fort que la fameuse idole de Dagon, Dieu des Philistins, ne fût aussi que de bois, puisque ses mains & ses pieds (a) s'en détachotent si aisément : car Hérodote en parlant des statues de bois, des femmes du Roi Mycerine en Égypte, dit que les mains de ces statues se détachotent & tomboient à leurs pieds, étant travaillées à part, & jointes au bout des bras. Enfin, il faut bien que les idoles du temps de Jérémie fussent généralement de matiere commune, telle que le bois & la pierre, puisque dans le reproche qu'il fait à Jérusalem, il ne parle que des simulacres de ces matieres, *mæcata est cum ligno & lapide*.

Passons aux anciennes idoles de la Grece. Les simulacres que Cécrops, Danaüs, Cadmus & Éacus y porterent de l'Asie & de l'Égypte, ou qu'ils firent fabriquer dans le pays, étoient tous de bois; tel étoit le Jupiter qu'on voyoit à Argos, une des plus anciennes Villes de la Grece, simulacre que la tradition du pays portoit avoir été trouvé dans le palais de Priam. Les idoles du même Dieu qu'on adoroit en Béotie, à Sicyone & en Arcadie, étoient de même nature, ainsi que l'ancienne Diane d'Éphese. L'image de la même Déesse, appellée Stréphalienne en Arcadie, étoit aussi de bois, & quelque grossiere qu'elle fût, dit Pausanias, elle n'étoit pas moins honorée. En Béotie on adoroit encore un pareil simulacre d'Hercule qu'on croyoit y avoir été porté par Dédale, & ce fut peut-être le même qui donna lieu au sacrilege & au blasphème de l'Athée Diagoras, qui s'étant servi de la

Xénoph lib.  
V.

Lib. I. Reg.  
cap. V.

Hérod. lib.  
II.

Jérém. cap.  
III.

Vid. Pluc.  
apud Euseb.  
preparat.  
Evang. lib.  
III. c. 8. Plin.  
lib. XXII. 2.  
Paus. lib. I.  
II. & VIII.  
Hôm. lib.  
VI. v. 302.  
Arcad. lib.  
VIII. & Beot.  
lib. IX.

(a) La description que l'Ecriture-Sainte fait de ces simulacres auxquels elle donne une tête, des mains & des pieds, prouve contre les Rabbins qui prétendent que

Dagon étoit représenté comme *Derceto*, moitié homme, & moitié poisson, & même comme un poisson en entier.

Dir. Epiph.  
in Anacrat.

statue de ce Dieu pour faire bouillir sa marmite, dit que c'étoit le dixieme travail de ce Héros, plaisanterie que S. Épiphane ne paroît pas désapprouver. On pourroit faire une longue énumération (a) de simulacres de cette espece dont Pausanias dit de quelques-uns, qu'ils étoient faits à l'ancienne maniere du pays. *Arte factum patriâ*, ne différant en rien des simulacres des Égyptiens.

Hom. Ant.  
lib. I.

Dion. Ha-  
licarn. lib. I.

L'ancienne Rome ne présentoit pas d'idoles de matiere plus précieuse. Selon Denis d'Halicarnasse les images de ses Dieux Pénates étoient de bois, représentant deux jeunes hommes jouant ensemble. Tibulle (b) chante le Janus de bois dressé par Romulus après la paix avec les Sabins. Servius Tullius plaça une image de même matiere dans le temple de la Fortune Virile, qu'il avoit fondé auprès du Tibre; (c) idole qui, si l'on en croit un Historien, resta en son entier, comme par miracle, lorsque ce temple fut brûlé. On donnoit à l'Hercule qu'on adoroit dans le pays dès avant la naissance de cette République, l'épithete de matériel, parce qu'en effet il n'étoit qu'un tronc de bois assez grossièrement taillé. Les deux statues de Junon qu'on porta en procession pour expier les prodiges arrivés durant la guerre d'Annibal en Italie, étoient de cypres, ainsi que le Jupiter qu'on plaça l'an 551 de la fondation de Rome, dans un temple consacré sous le nom de *Vejovis*. Virgile fait entendre que les simulacres du Dieu Sylvain étoient ordinairement du même bois. (d) Horace (e) plaisante sur le simulacre de Priape, qui étant auparavant

Dion. Hal.  
lib. I.

(a) Celui de Minerve en Achaïe qu'on tenoit être l'ouvrage d'Endee, un autre de la même Déesse à Epidaure, celui de Vénus à Lacédémone, ceux d'Apollon à Thebes & à Corinthe, ceux de Ceres, de Proserpine en Arcadie. Voyez *Plin. Lib. XIII. 5. Pausan. Lacon. Lib. III. Corinth. Lib. II. & Arcad. Lib. VIII.*

(b) . . . . *Paupere cultu  
Stabat in exiguo ligneis ade Deus.*

Tib. II. 10. & lib. I. Eleg. 10.

(c) Je fais ici Panvin. dans sa descrip-

tion de la ville de Rome, mais d'autres prétendent que ce temple étoit dans le Forum, appelé Boarium. Voyez *Dion. d'Halicarn. lib. II. pag. 243. & Nod. Rom. Vet. VII. 4.*

(d) *Et tenera ab radice ferens, Riveae cupressum Virgil. Georg. I. vers 20.* Et voyez Achill. Tatius dans son Commentaire sur Catulle, où il parle de ce Dieu.

(e) *Olim Transus eram ficulnus inutile lignum,*



un tronc de figuier, l'ouvrier fut pendant quelque temps incertain s'il en feroit un banc ou un Dieu pour servir dans les jardins d'épouvantail aux voleurs & aux oiseaux, d'où Martial (a) craignoit qu'il ne fournît de quoi faire du feu aux villageois ignorants. Properce enfin parle du Dieu Vertumne, de bois, fabriqué avant le regne de Numa. Toutes ces idoles qu'on étoit parvenu à conserver jusqu'à l'avènement de César à la Dictature, disparurent alors, le Dictateur les ayant livrées aux flammes, ce qui lui attira le blâme des Romains.

Vid. Prop.  
lib. IV. Eleg.  
2.

Diod. lib.  
XLIII. 49.

L'habitude ou l'usage de faire en bois les simulacres des Dieux, introduit par la nécessité, se conserva même dans le temps où les Sculpteurs se furent essayés sur l'argille & sur d'autres matieres, & dans les statues élevées dans la suite en l'honneur des hommes illustres. Les plus anciennes images de ceux-ci, dans la Grece, furent en effet de cette matiere, quoique bien postérieures aux simulacres sacrés dont nous avons parlé. Pausanias l'assure, & dit qu'on trouva dans les ruines d'un ancien édifice consacré à Ajax, une statue d'ébene de ce Héros. On en connoissoit une de cyprès de Praxidamante d'Égine, & une autre de figuier de Texibius, les deux premiers vainqueurs aux jeux Olympiques, toutes deux fort grossièrement taillées.

Lacop. lib.  
II. & III.  
lib. VI.

Plut. vie  
d'Alexand.

L'usage de fabriquer des statues de bois, & sur-tout celles des idoles, se conserva même depuis que la Sculpture eut fait les plus grands progrès vers la perfection, & que les artistes se furent exercés sur des matieres plus nobles & plus solides, telles que le bronze & le marbre. Dypennus & Schylis, Sculpteurs de grande réputation,

Paus. Cor.  
lib. II.

*Cum faber incertus, scamnum faceret-  
ne Priapum*

*Maluit esse Deum. Deus inde ego fu-  
rum, avilamque*

*Maxima formido : nam fures dextra  
coërcet,*

*Obscœnoque ruber porrectus ab inguine  
palus :*

*At importunas volucres in vertice aru-  
do,*

*Terret fixa, vetatque novis confidere  
in hortis.*

Horat. lib. I. Vit. Sermon. Eglog. 8.

(a) . . . *Vereor ne ligneus ignem*

*Hic Deus ignaris præbeat agricolis.*

Martial Priaper. Epigram. 84.

fabriquèrent en bois les images de Castor & Pollux & celles d'Hilaïre & de Phœbé leur mere, ainsi que les chevaux qui étoient consacrés à ces demi-Dieux. On connoît différents monuments de cette nature sortis des mains des plus célèbres Sculpteurs qui succéderent à ces premiers ; quoique de leur temps la Grece fut déjà peuplée de statues des matieres les plus précieuses.

Outre la force de l'exemple & de l'habitude, des raisons particulieres concouroient à conserver l'usage des statues en bois. La premiere étoit l'abondance & la solidité de certains bois propres à être travaillés, & peu sujets à être vermoulus qui se trouvoient en certaines contrées de l'Asie. Solin rapporte que dans le pays qui commerçoit dans les Indes, les statues continuerent pendant plus long-temps d'être d'ébene, parce que ces bois abondoient dans ces contrées.

Solin. cap.  
LV.

Plin. lib.  
XIII. cap. 5.

On peut dire la même chose du cedre & du cyprès. Ce dernier, selon Pline, étant très-dur, on en fabriquoit par préférence les simulacres des Dieux, la solidité de la matiere étant comme le symbole de l'éternité. (a) Il dit ailleurs que ces bois n'étoient point sujets à être dégradés par la carie. (b) Nous avons vu ci-devant que des raisons tirées de la superstition & de la politique, firent subsister long-temps la maxime de ne s'éloigner que le moins qu'on pourroit des anciennes pratiques, sur-tout lorsque l'économie publique y étoit intéressée.

Chap. VI.

Hom. Odif.  
lib. I. v. 127.  
lib. VIII. v.  
66. lib. XXII.  
v. 176. &c.

De tout le détail que nous venons de faire, il résulte que la plupart des simulacres de pierre durent être postérieurs à ceux de bois, & une remarque sur la description que fait Homere des Palais des Grecs, confirme notre conjecture. Lorsque ce Poëte parle des colonnes des maisons, il ne se sert que du terme qui signifie poteau, (c) & jamais de celui qui désigne des colonnes de pierre. (d) Une preu-

(a) *Quia materia ipsa eternitas.*

(b) *Id. lib. XVI. Cariem vetustatemque non sentiunt cupressus, cedrus, ebenus.*

(c) *κίονες* pour faire comprendre la

grosseur de l'olivier auquel étoit appuyé le lit d'Ulysse, il compare cet arbre à un poteau désigné par le mot *Xion*, lib. XXII v. 191.

(d) *δίκες*.

ve qu'elles n'en étoient pas , c'est qu'on y plantoit des chevilles pour y suspendre différents ustensiles , & qu'on y ménageoit des especes d'armoires dans les creux. Or si l'on ne se servoit pas de la pierre pour la solidité & les ornements des édifices , à plus forte raison on ne l'aura point employée à l'Art Statuaire qui étoit encore fort reculé & dont les productions étoient bien plus difficiles que celles de l'Architecture. Pausanias (a) remarque que le plus ancien monument de cette matiere que l'on connût de son temps dans la Grece , étoit la statue de Corebe qu'on voyoit au tombeau de ce Héros près de Mégare ; ce qui prouve combien les monuments de cette espece durent y être rares dans les premiers temps. Au reste , quand même ces ouvrages de pierre grossièrement taillés seroient plus communs , ils ne prouveroient pas que l'art eut déjà fait des grands progrès , puisque les Espagnols (b) en ont trouvé à leur premiere des-

(a) *Omniū quæ in Græcia facta viderim antiquissimum julico.* Pausan. Attic. lib. I.

(b) On trouve dans la relation de D. Antoine d'Ulloa , que les Espagnols en arrivant la premiere fois à Puerto - Viejo , y trouverent deux figures de pierre qui représentoient des Géans , l'un d'un homme & l'autre d'une femme. *Voyez l'Hist. des Voyag. tom. XLI. Le Pere Cardiel , Missionnaire Jésuite , dit que quelque Montagnard des Terres Magellaniques , lui apporta qu'il y avoit dans leurs montagnes une statue de pierre enterrée jusqu'à la ceinture , dont les bras étoient de la grosseur d'une cuisse humaine ; & que tout ce qui paroissoit du corps , étoit proportionné à la grosseur des bras. Hist. gén. des Voyag. tom. LIII. in-12. liv. 6. pag. 276.* A propos de ces monuments Américains , je me flatte qu'on ne trouvera pas étranger à mon sujet que je parle ici d'une pierre particuliere dont on fabrique encore de

nos jours des statues en Amérique , & dont étoient peut-être fabriquées celles que je viens de citer. Voici ce qu'on lit dans *l'Hist. gén. des Voyag. tom. LIII. in-12. liv. 6. pag. 471.* „ On voit à Guanca-Vilica , vil- „ le du Pérou , une source dont les eaux „ sont extrêmement chaudes à leur sortie , „ qui se pétrifient dans les campagnes , en „ s'y répandant à peu de distance de leur „ source. ” La couleur de ces eaux pétrifiées est un blanc qui tire sur le jaune , & leurs superficies sont semblables à celles des glaces qui sortant des mains de l'ouvrier , attendent d'être polies pour devenir transparentes. Leur coupe donne peu de peine aux ouvriers , ils n'ont qu'à remplir de ces eaux des moules de la figure qu'ils veulent donner à leurs pierres ; & sans regle ni marteau ils trouvent peu de jours après des pierres telles qu'ils les desirerent. Les Sculpteurs même sont délivrés du long travail qu'il faut employer à la recherche de la draperie & des traits de leurs statues. Lorsque leur moule est bien fait , ils n'ont qu'à



cente en Amérique, où l'on manquoit de la plupart des instruments nécessaires à la perfection de l'art.

Ce qui facilita le plus la formation des véritables statues, & contribua davantage à leur perfection, fut l'usage de la terre ou de l'argille appliqué à l'Art Statuaire, & c'est ce qui a fait regarder l'atelier d'un potier comme le berceau de la Sculpture. Le secret de rendre cette matière susceptible de différentes configurations, étoit connu depuis long-temps; la nécessité ou le hazard l'avoit fait découvrir dès les premiers siècles après le déluge. Les Grecs avant la guerre de Troye fabriquoient des vases de terre pour conserver leurs vins. Athenes fut particulièrement renommée pour ces sortes d'ouvrages, & Thericlès est regardé comme le premier qui en fabriqua.

Or il fut aisé de transporter à un autre art l'usage d'une matière si propre à se plier à telle conformation, & à tel contour (a) qu'il plaît de lui donner : Aussi les Étrusques qui passent pour avoir les premiers introduit en Italie l'usage des statues, se distinguoient particulièrement dans la fabrique des ouvrages d'argille, comme on le voit encore par le grand nombre de vases, d'urnes & autres utensiles qu'on découvre tous les jours en Toscane. On voit dans Pline (b) qu'on y trouvoit très-fréquemment des statues de la même matière, & il s'étonne que leur origine étant si ancienne en Italie, on ne vît presque dans les temples de ce pays que des simulacres de bois & d'argille, jusqu'à ce que le luxe Aliatique y eut été apporté par les Romains.

le remplir d'eau de cette source qui ne manque point de se pétrifier : alors tirant des moules leurs statues toutes faites, il ne reste plus qu'à leur donner un beau poli pour les rendre transparentes. J'ai vu, dit le P. Feuillée, une infinité de ces statues.

(a) *Agilli quidvis imitaveris Uda.* Horat. lib. II. Epist. 2.

(b) Pline. *Signa quoque thuscanica per terras dispersa, quæ in Etruria sculptata non est dubium, tantum putarem ea fuisse.... mirumque mihi videtur cum statuarum origo tam vetus in Italia sit, ligneæ potius aut fictilia Deorum simulacra in delubris dicata usque ad devidam Asiam unde luxuria.*

Il ne paroît pas douteux que l'Asie ne fût le berceau de l'art de les fabriquer comme de bien d'autres. Les interpretes de l'Écriture en attribuent l'invention à Sarug trisaïeul d'Abraham. Dibutade de Sicyonne passe pour le premier qui en fit dans la Grece. La fable, portant que Prométhée avoit changé en homme des masses d'argille, ne doit sans doute son origine qu'à quelque statue de cette matiere qu'il avoit fabriquée, & dans laquelle la nature étoit mieux imitée que dans celles qu'on avoit vu jusqu'alors. Quoi qu'il en soit, Diodore de Sicile dit qu'on voyoit des statues dans le palais de Sémiramis, & les monuments de cette espee furent très-communs dans l'ancienne Grece. On en voyoit auprès du temple de Bacchus à Athenes qui représentoient les Amphictions, recevant les Dieux au banquet. Sous le portique du Céramique, étoient la statue de Thésée, jettant Sciron dans la mer, celle de l'Aurore qu'enterre Céphale, celles de Conon & de Timothée, & celle du Héros Cérame, toutes en argille. Pausanias nous parle ailleurs des simulacres de la même espee représentant Minerve, Mars & Tritie, fille de Triton qu'on voyoit en Achaïe.

Les premiers simulacres des Dieux qui passerent de l'Étrurie à Rome avec plusieurs points & pratiques de la religion Étrusque, étoient de la même nature. On croit que le premier de tous fut celui de Jupiter que Numa fit transporter de Fregelles, lequel après avoir été long-temps dans un réduit privé, fut placé par Tarquin l'ancien dans le temple consacré à ce Dieu au Capitole. Les quatre chevaux avec un char de triomphe que l'on plaça sous le même regne sur le frontispice de ce temple, étoient aussi de terre ; enfin on voyoit dans la même ville un ancien Hercule de la même matiere. C'est par ces Dieux pauvres & grossiers que Varron prouve & loue la simplicité de ses aïeux, en les mettant en opposition avec les Dieux de marbre, d'ivoire & d'or qui commençoient à briller de son temps. Pline tire de la pauvreté des mêmes Dieux des moralités utiles aux Romains, disant qu'ils ne devoient point rougir d'avoir eu pour aïeux des hommes dont les mœurs étoient aussi éloignées du luxe que les Dieux qu'ils ado-

Vol. Epiph.  
in Paner. 1.  
6. & Cedren.  
la Sinope.

Paus. Phoc.  
lib. X.

Paus. Attic.  
lib. I.

Paus. Sin. Ac.  
lib. VII.

Plut. vie de  
Publico. &  
voyez De-  
monios  
Comment.  
de Sculpt. p.  
49.

Varron. lib.  
I. de vit. Pop.  
Rom.

Plin. XXXV  
12.

roient, & dont les images, toutes simples & pauvres qu'elles étoient, ne furent pas moins respectées : Seneque part de ces simulacres pour s'élever contre le faste religieux qui s'étoit introduit à Rome sans profit pour la religion. Souvenez-vous, (a) dit-il, que les Dieux qui vous ont été propices, étoient de terre, & ailleurs : nos aïeux juroient avec tout le respect que la religion inspire, quoique par des Dieux formés d'argille. Enfin Juvenal (b) parle du luxe des idoles de son temps, comparées avec la simplicité des anciennes, comme d'une violation des Dieux.

Il y a apparence que l'on continua de fabriquer des statues de cette matiere, même dans les siècles où la Sculpture avoit déjà fait des progrès en Italie, & s'exerçoit sur des matieres plus solides, puisque nous venons d'apprendre que dans les découvertes faites dernièrement dans les ruines de Velléia dans le Parmesan, on a trouvé des statues de terre pêle-mêle avec des statues de bronze & de marbre.

Pour donner aux images de bois & de terre plus de solidité ou un peu plus de ressemblance humaine & quelque apparence de vie, on étoit dans l'usage de les enduire de bitume ou de plâtre, & de les barbouiller de couleurs qu'on renouvelloit de temps en temps, sur-tout à certains jours de fête, comme font encore les sauvages de nos jours à l'égard de leurs Dieux Fétiches, qu'ils ne manquent pas de peindre chaque semaine de différentes couleurs.

Cet usage fut pratiqué depuis les anciens temps en Asie. Diodore de Sicile assure que dans le Palais de Sémiramis il y avoit des statues peintes en différentes couleurs. Ézéchiél reproche aux Israélites d'avoir adoré les images peintes des Chaldéens & des Égyptiens, ce qui désigne des simulacres ainsi barbouillés & non des images  
en

(a) *Cogita Deos, quum propitii essent fideles fuisse.* Senec. Epist. I. in fine & Con-solat. ad Heliam, cap. I.

(b) *Hanc rebus latis curam præstare solebat.*

*Fidelis & nullo violatus Jupiter auro.* Juven. satyr XI. v. 115.



en plate peinture, dont on ne fit jamais des idoles. (a) Plutarque parle aussi de cette pratique comme reçue de l'antiquité, & Plin (b) fait connoître que les Étrusques la suivoient, lorsqu'il dit qu'ils peignoient leurs statues de bitume. Il subsistoit encore dans la Grece du temps de Pausanias plusieurs statues d'argille peintes en rouge, & à Rome l'un des premiers soins des Censeurs en entrant en charge, étoit de faire repeindre les simulacres des Dieux, parce que la vivacité des couleurs se fanoit. C'est par cette raison que Cicéron donne au Jupiter de bois dont nous avons parlé, l'épithete de Miniatus. On voit encore dans cette ville une tête peinte en cette couleur, qui fut trouvée dans les ruines de Tusculum. Enfin c'est à ces sortes de simulacres que fait allusion le livre de la Sagesse, (c) lorsqu'il parle de l'illusion que faisoient aux yeux du peuple les images bariolées des Dieux. Ce fut peut-être cette pratique qui donna naissance à la Peinture, que tout dénote être postérieure (d) à la Sculpture; car l'imperfection d'un

Plut. quest. Rom.

Paus. Achai. lib. VII. & Corinth. lib. II.

Cic. Epist. fam. IX. 16.

(a) L'Ecriture condamne souvent le culte des images sculptées, *sculptile in sculptilibus eum provocaverunt*, mais il ne parle point du culte des images peintes; aussi il n'y a point d'exemple que les Grecs aient adoré des images en plate peinture. Cependant comme *εἰκων*, *imago*, se prend également pour image sculptée & image peinte, & que Pausanias & Themistius avancent que les images peintes des divinités, furent antérieures à leurs statues bien formées, Athénagore, S. Epiphane, S. Cyrille d'Alex. & S. Jean Damascene en ont conclu que l'idolâtrie devoit son origine à la Peinture, sentiment qui vient d'être suivi par le Pere Anfaldi dans sa dissertation sur le culte public des images, imprimée à Venise en 1761; mais ce que dit Pausanias & Themistius se rapporte aux simulacres sculptés & peints en suite.

(b) *Pingebant eas bitumine.* Plin. lib. XXXIV. 2.

(c) *Non enim in errorem induxit nos hominum male artis excogitatio, nec umbra pictura labor sine fructu, effigies sculpta per varios colores, cujus aspectus insensato dat concupiscentiam.* Sap. XV.

(d) Quoique la Peinture soit un art d'imitation ainsi que la Sculpture, celle-ci a dû être la première cultivée, car il ne dut pas être si aisé d'imaginer qu'une surface plane fut capable de rendre le saillant des corps. Pour sculpter il ne fallut que des yeux, des mains & un instrument qui fit la fonction du ciseau, au lieu que pour peindre il fallut des connoissances d'Optique, de Physique, &c. Cette antériorité de la Sculpture sur la Peinture est encore la raison pourquoi les images peintes ne furent

art en a souvent fait imaginer un autre pour suppléer au défaut du premier.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde le physique des statues, nous remarquerons encore qu'on se servoit quelquefois d'autres moyens pour donner de la solidité & de la magnificence aux matieres simples & fragiles qui les formoient. C'étoit de les enduire de vernis, & de les incrufter de différentes matieres précieuses unies ensemble ou comme amalgamées. Les statues d'Osiris que Sésostris fit élever en Égypte à son retour de l'expédition d'Asie, outre les peintures & les vernis, étoient ornées de différentes especes de métaux en lame, & de pierres précieuses (a) appliquées avec des gâines, usage que l'on continua de suivre en Égypte, puisque Diodore de Sicile & Quinte-Curce disent que les artistes ornoient ordinairement de pierres précieuses les images de Jupiter Ammon, & qu'Appion, dans Plîne, rapporte que le Colosse de pierre de Sérapis qui étoit dans le labyrinthe, ainsi qu'un autre Colosse de Jupiter, étoient parés des mêmes riches ornements. On se servoit même quelquefois de pierres précieuses pour donner de la vivacité aux yeux des statues, ce dont on voit encore des exemples dans les pagodes des Indiens. (b) Mr. le Comte de Caylus dans ses antiquités, rapporte qu'il possède une

Plin. lib. III.  
cap. 4.

Athen. apud  
Clem. Alex.  
cohort. 2.  
Gent. p. 40.

Plin. lib.  
XXXVII. 5.

point les objets du culte comme les sculptées, car les premières furent inventées plus tard, lorsque les secondes avoient déjà été converties en divinités.

(a) Ces pierres précieuses & ces lames d'or n'étoient peut-être pas de simples objets de luxe, mais faisoient plutôt partie du culte. Car on sait que les Égyptiens consultoient le ciel par l'inspection de plusieurs pierreries rassemblées sur une même monture, & l'on combinait l'éclat que ces pierres & ces lames jetoient, par la réflexion des rayons du soleil; c'est ce que les Hébreux appelloient l'Urim & Thummin,

c'est-à-dire, lumière merveilleuse. C'est peut-être de là que Moïse prit un ornement à-peu-près pareil pour le Grand-Prêtre. Voyez Selden Syntag. p. 39 & 40, & Joseph Hypponumstic. apud Thom. Gal. in Jamblic.

(b) On lit dans l'Hist. Gén. des Voyag. tom. XIV. liv. 3. pag. 147. édit. d'Holl. que l'idole de Jagrenat, sur la côte de Comandiel, avoit des yeux formés par de gros rubis, & que l'on contoit qu'un François déguisé, s'étant glissé dans le temple pendant la nuit, arracha l'un de ces yeux & l'emporta.

petite figure de celles qui étoient destinées à veiller les morts dans leurs tombeaux, (a) par laquelle on voit, dit-il, que les connoissances de la Chymie contribuoient aussi quelquefois à donner de la solidité aux matieres fragiles dont les artistes se servoient. Cette figure est de porcelaine peinte en bleu le plus vif, avec une bandelette & des hiéroglyphes d'un noir le plus éclatant. Le Museum Royal de Turin nous présente une petite statue avec un vernis bleu & solide dans le goût de la porcelaine. Les Chinois & les Japonois ont aussi pratiqué des compositions de cette espece pour la construction des statues. (b) Cette fureur de peindre les statues alla quelquefois jusqu'à barbouiller celles de marbre, en leur ajoutant des draperies avec le pinceau; telle est la Diane trouvée il y a peu d'années à Herculaneum.

Dans les pays où les arts n'étoient pas si avancés, on cherchoit à donner de la solidité aux statues de terre par un mélange de matieres moins précieuses, c'est-à-dire, avec de la résine & autres gommes, avec du poil ou bien en formant la carcasse de joncs, d'osiers ou d'étoupes, qu'on enduisoit ensuite de terre ou de plâtre; compositions dont on forma aussi quelquefois des modeles, telles étoient peut-être ces images de Chrysispe dont parle Juvenal. (c) On voyoit un Esculape composé de la sorte dans la Phocide, ainsi qu'une image d'Ocnus, tel fut enfin le modele que fit Zénodore

Paul. Lac.  
lib. III. &  
Phoc. lib. X.

(a) Mr le Chevalier de Montaigne a rapporté d'Egypte plusieurs petites statues de plâtre, tirées des tombeaux, vernissées en bleu, mais très-peu solides, on en trouvera des copies de quelques-unes dans la Planche N<sup>o</sup> IV.

(b) On trouve à la Chine quantité de statues de porcelaine de la Déesse Quaniu, fort célèbre pour la fécondité des femmes: on la représente avec un enfant dans ses bras. *Hist. des Voyag. de la Chine, liv. II.*

La premiere idole de Siata qui fut faite au Japon, fut fabriquée par le célèbre Statuaire Taïsoquan, avec différents métaux en lames accompagnées de peintures. Cet Artiste vivoit l'an 708. de notre Ere. *Kemper, Hist. du Jap. liv. II. in-12. p. 270.*

(c) . . . . *Quamquam plena omnia gypsô  
Chrysispi invenies . . . . .*

Juven. Satyr. II. v. 4. vid. Johan. Britann. qui explique ce passage des statues de plâtre de Chrysispe.



du Colosse de Néron à Rome. (a) Les Grecs donnoient le nom de *xxvxxBov* à ces figures, & c'est à quoi se rapporte le reproche que Tertullien (b) fait aux Payens, d'avoir des Dieux fabriqués sur des carcasses de bois. On voit encore des vestiges de cet usage chez les peuples où l'Art Statuaire n'a pas encore fait de grands progrès, comme dans le Royaume de Siam & chez les Ostiaks sur l'Obi; les différentes couleurs dont ils barbouillent ces figures, en couvrent en quelque maniere la grossièreté. Les Negres de la côte de Guinée après avoir fait fabriquer par leurs femmes avec de l'argille les images (c) de Tiffa, Dieu du mauvais principe, cherchent à leur donner de la solidité avec les plumes collées dont ils les ornent.

A Rome, l'usage des statues de gomme & d'encens se conserva pour orner les funérailles. Nous en avons un exemple dans celles de Sylla. Plutarque rapporte qu'on y portoit deux statues composées de ces matieres précieuses qui avoient été fournies par les femmes, dont l'une représentoit le Dictateur, l'autre le Licteur qui le précédoit avec les faisceaux, statues qui devoient être sans doute placées sur le bûcher pour être brûlées avec son corps. Pausanias nous apprend encore que dans l'Élide on avoit formé une statue d'Ambre à l'honneur d'Auguste, & loue beaucoup cet ambre, qu'il dit qu'on trouvoit au bord du Pô; mais Pline fait entendre que ce qu'on appelloit *Electrum* dans l'atelier des Statuaires, étoit une composition où il entroit de l'or & de l'argent. Enfin il paroît qu'on formoit aussi des petites statues de cire dont il est question dans Juvenal. (d)

Paus. Eliac.  
lib. V.

Plin. lib.  
XXXIII. 4.

(a) Il paroît dans Festus, qu'en effet on y fabriquoit de grands ouvrages de cette espece, tels que les chevaux qui étoient sur le sommet du temple de Jupiter.

(b) *Cruci & stipiti superstructa, diximus originem celsitum Deorum placis de cruce induci*, Tertul. Apolog.

(c) On se sert de ces images pour chasser les démons.

(d) *Indè domum repetam graciles ubi parva coronas*

*Accipiunt fragili simulacra nitentia cera.* Juv. Satyr. XII. v. 87.

Avant que de passer aux matieres plus solides & plus précieuses pour l'Art Statuaire, il nous reste deux remarques à faire sur celles dont nous avons parlé. La premiere regarde le choix des bois dont on se servoit; non-seulement on préféroit le verd au sec, & les parties des troncs les plus propres à être travaillés, mais encore les bois estimés plus ou moins nobles, selon la dignité du Dieu qu'on vouloit rendre. Mercure, suivant cette idée, étoit considéré comme le plus ignoble des Dieux; car on formoit ordinairement ses statues du bois le plus commun: de là le proverbe tendant à désigner les gens de peu de mérite, que l'on compare à un bois dont on auroit à peine pu fabriquer un Mercure, (a) proverbe dont on attribue l'origine à Pythagore, parce que ce Philosophe voulant dire qu'il ne falloit pas conférer les charges publiques à toutes sortes de gens, disoit par maniere de sentence, qu'il ne falloit pas former des Mercures de toute sorte de bois. (b) Lactance Firmian en exposant certains vers de Perse, dit que les Dieux mêmes aimoient plutôt qu'on fît leurs statues d'un bois que d'un autre, & que c'est de là que vint le proverbe en question.

Pausan. lib.  
VII. c. 10.  
Pl. VI. hist.  
pl. nr.  
Plin. lib.  
V. 8.

Une seconde remarque, c'est que de l'invention de former des statues de terre & d'argille, naquirent deux grands avantages pour l'Art Statuaire. Le premier fut de faciliter la régularité des membres, l'aisance des contours & les proportions des parties, d'où naquit ensuite l'idée de communiquer ces mêmes degrés de perfection aux statues de bois & de pierre; lorsque les progrès que l'on fit dans les autres arts, eurent fourni des instruments propres à travailler sur des masses solides, & à les mieux diligenter. Le second avantage fut de faire imaginer des modeles & des moules, pour fabriquer des statues de métal & de marbre, après qu'on eut introduit ces matieres dans les ateliers des Sta-

(a) *Lignum esse ex quo vix Mercurius fieri possit.*

(b) *Non ex quolibet ligno exculpi debere.*

Plin. lib.  
XXIV. 42.

Idem lib.  
XXXV. 12.

tuaires. C'est dans ce sens qu'il faut entendre ce que disoit le fameux Praxitelle, que l'invention de modeler étoit la mere qui avoit enfanté l'art de faire des figures de métal & de marbre. C'est dans la même idée que Polyclète comparoit les masses informes d'argille, à des œufs dans lesquels l'animal est figuré & formé par la nature. Rheccæus & Théodore de Samos passoient dans la Grece pour les premiers qui eussent fait des modeles en plâtre, & l'on prétend que les deux artistes, passés en Etrurie à la suite de Démarate, chassé de Corinthe, porterent cet usage dans ce pays, dans lequel on trouve encore souvent d'anciens modeles en terre cuite. Mais celui qui dans la Grece donna ensuite plus de cours à cette invention, fut Lyfistrate de Sicyonne qui inventa les formes pour modeler. Depuis cet artiste on ne fit plus de statues qui n'eussent été modelées (a) auparavant. Au lieu de terre, d'argille & de plâtre, on se servoit aussi quelquefois de poix & de cire, & ces derniers modeles paroissent avoir été assez communs. Damophile & Gorgase, peintres, s'acquirent en cela, selon Pline, une grande réputation, les modeles d'Argesilas furent très-estimés, & sont célèbres dans l'histoire.

Je restreins à la Grece ce que cet Historien dit de Sifistrate à ce sujet, parce qu'il ne me paroît pas douteux que cette invention n'aye dû être auparavant connue dans l'Asie & dans l'Égypte, où l'usage des métaux dans la Sculpture remonte à des temps bien au-delà de cette époque, mais comme il ne reste guere de connoissance de l'histoire des arts de ces deux pays, Pline a écrit ce que les Grecs ont écrit, & ce n'est pas la seule occasion où les Grecs aient donné pour une découverte faite par eux, les degrés de perfection qu'ils ajoutèrent à la premiere invention.

(a) *Crevit res in tantum ut nulla signa statuæ sine argillificarent quo apparet an-*

*tiquiorem hanc fuisse scientiam quam fundendi æris. Plin. ibid.*



## CHAPITRE DOUZIÈME.

*Progrès des Statues par l'usage des métaux.*

Q Ue l'on ne s'attende point de trouver ici un examen & une fixation des temps touchant les transitions que nous supposons que l'Art Statuaire a fait, des ouvrages en bois, en pierre & en argille, à ceux de métal & de marbre. Je déclare que mon intention est moins d'entrer dans des discussions chronologiques, que de faire connoître les développemens naturels, gradués & successifs des efforts de l'art. La fixation de ces époques dépend d'une infinité de combinaisons & de discussions de faits, étrangers à mon sujet, qui la rendent fort difficile, pour ne pas dire impossible. Elle est d'autant plus difficile, que Paulanias, qui rapporte en détail les monuments fabriqués de différentes matieres que l'on voyoit encore, ou que l'on savoit avoir existé dans la Grece, cite rarement les dates de leurs fabrications. Ces discussions seroient encore fort ennuyeuses, & mon intention est d'ennuyer le moins que je puis.

Tout ce que l'on peut donc faire en cherchant l'origine & le progrès d'un art dans ces temps ténébreux, est de trouver des faits qui donnent lieu à des conjectures raisonnables : après cela il suffit de réfléchir sur la marche naturelle de l'esprit, sur la progression des connoissances & des pratiques qui en dérivent ; puisque celles-ci sont toujours relatives à la somme plus ou moins grande des idées & des connoissances ; mais dans cette progression prise de l'origine de l'art, il n'est pas possible de suivre exactement un ordre des temps autorisé par des dates positives des premiers monuments. Il en est des arts comme des sciences : en consultant les annales du monde, il est plus aisé de faire connoître leur antiquité, que de fixer précisément dans quel ordre elles ont paru. Au défaut des époques de chaque pas qu'a fait un art,

il faut étudier les progrès dans ceux mêmes des sociétés. C'est donc plutôt la marche de la nature du sujet que nous traitons, que celle des temps, que nous considérons ici.

En résumant ce que nous avons dit, voici l'ordre progressif des statues considérées dans ce point de vue. On fit d'abord des simulacres de bois & de pierre, premières matières qui se présenterent. L'expérience fit connoître la facilité qu'il y avoit à contourner des masses de terre ou d'argille sous toutes les formes au gré des ouvriers, & on en fit des figures plus approchantes de celle de l'homme; leur fragilité fit chercher les moyens de les rendre plus solides, & on le fit au moyen de la cuisson, des compositions & des vernis; on voulut qu'elles eussent une apparence de vie, les différentes teintes & les peintures vinrent au secours: enfin des heureux hazards apprirent la fusion des métaux & leur aptitude à prendre toutes les formes de moules dans lesquelles ils reprenoient leur solidité; & de ces progressions de connoissances & de combinaisons d'idées & de pratiques, naquirent successivement les statues de bronze, de fer, d'or & d'argent, & suivant toute apparence à la suite de celles-ci, celles de marbre.

L'art de fondre & de travailler les métaux, remontoit en Asie & en Égypte aux temps les plus reculés. Tubalcain fabriquoit des ouvrages de cuivre & de fer (a) presque dès l'origine du monde. Dans les siècles des Patriarches, outre les vases d'or & d'argent dont il est question dans l'histoire de Jacob & de Joseph, différents passages des livres saints prouvent que dès ce temps-là, les idoles d'argent & de bronze étoient aussi en usage en Mésopotamie. On prétend que celles que Rachel cacha en quittant son pere Laban, étoient de ces matières précieuses. Si l'on en juge par la facilité avec laquelle Moïse fit exécuter les deux Chérubins placés sur l'arche d'alliance dans le désert, quel progrès ne devoit pas déjà avoir fait l'art d'employer les métaux dans la fabrication

Genes. cap.  
XXIV. 2. &  
Exod. cap.  
XX. 24.  
Gen. XXXI.  
19. XXXV. 2.  
Josué XLIV.  
14.

(a) *Robur & Malleator in cuncta opera aris & ferri.* Genes. cap. IV.

brique des statues ? L'intelligence dans cet art paroît encore davantage dans la construction du veau d'or , monument à citer avec d'autant plus de raison dans l'histoire des statues , non-seulement parce qu'il est une production du même art , mais encore parce que bien des savans croient , non sans fondement , que cette idole étoit la même que le Dieu Apis des Égyptiens , idole qui n'avoit que la tête de bœuf sur un corps humain, telles qu'on en voit encore dans les collections des Antiquaires.

Si les témoignages que l'on tire de l'Écriture-Sainte avoient besoin de l'aveu des Historiens profanes , je dirois que Sanchoniathon parle d'idoles d'or & d'argent dans son histoire , qu'on prétend écrite avant la guerre de Troye. Au rapport de Diodore de Sicile on trouvoit dans la Thébaidé des simulacres d'or & de bronze dès le temps d'Osiris & d'Isis. Dans l'excursion que Sésostris fit à la tête de son armée dans les contrées d'Asie , il les trouva peuplées d'idoles de toute sorte de métaux & ce fut au retour de cette expédition , qu'il fit fabriquer en Égypte la riche statue d'Osiris , dont nous avons parlé & dont il paroît qu'il avoit pris l'idée dans le pays qu'il venoit de parcourir.

Diod. lib. I.  
2.

Strab. lib.  
XVII.

Athenod.  
apud Clem.  
Alex. cohort.  
ad Gen.

Les Écrivains Grecs attribuent à Prométhée , contemporain des Titans , l'introduction des premières connoissances des mines , & de la fusion des métaux dans la Grece , mais il y a lieu de croire que ces premières connoissances ne firent pas alors de grands progrès parmi les Grecs , où y furent bien-tôt oubliés , puisque la métallurgie dans la Grece y est constamment attribuée à Cadmus & qu'on prétend en conséquence que c'est de lui qu'est venu le nom de Cadmée , donné à l'alliage nécessaire pour rendre les métaux ductiles & malléables.

Plin. ibid.  
& lib. XXXIV  
2.

Cela étant , il y a lieu de croire que les simulacres en or & en argent , que les Écrivains attribuent à l'enfance de la Grece , étoient des productions étrangères transportées dans ce pays ; telle fut la statue d'argent d'Ariadne consacrée par Thésée ; car du temps de ce héros , la Grece n'avoit point encore des connoissances suffisantes de la métallurgie , ni d'ouvriers capables de fabriquer des ouvrages de cette espece. La statue d'or de Diane , dont parle Xénophon , comme

Expédit.  
de Cyrus, lib.  
V.



d'une divinité adorée depuis un temps immémorial dans des contrées Asiatiques , ne prouve rien pour la Grece non plus que celle de la même Déesse qui fut enlevée par Oreste & Pylade , par l'ordre d'Apollon. Ce simulacre pouvoit avoir été porté dans ces contrées sauvages , de celles d'Asie , comme nous avons vu que cela se pratiquoit par les chefs des expéditions & des peuplades. La prétention de Paléfate tendant à faire croire que la Toison d'Or , objet de l'expédition des Argonautes , étoit une statue de ce métal que la mere de Pélops avoit fait faire , & que Phryxus avoit emportée , n'est pas plus analogue à ce que nous savons de l'état des arts , & des monuments de la Grece de ces temps reculés. La statue de bronze attribuée à Ulysse est aussi fort suspecte à Pausanias lui-même , car du temps de ce héros , ces sortes de simulacres n'étoient pas encore en usage , & les premiers qu'on y connut , sont bien postérieurs à la guerre de Troye ; l'invention chez les Grecs n'en étant attribuée que long-temps après à Rhætus , fils de Phileus , & à Théodore , fils de Telecles. En conséquence je serois fort tenté de regarder comme des libertés poétiques , toutes ces statues de métal , qui dans Homere ornoient le palais d'Alcinoüs , à moins que les monuments de l'opulence & du luxe asiatiques , eussent été transportés des contrées d'Asie chez les Phéaciens qui les avoisinoient , pendant que le reste de la Grece de ces temps héroïques , vivoit encore dans la barbarie des arts , comme on en peut juger par Homere lui-même.

Ce ne fut donc que depuis que le commerce avec l'Asie & l'Égypte eut procuré un peu plus d'aisance aux villes Grecques , que les arts , jusqu'alors inconnus à ce pays , commencèrent d'y être cultivés. L'histoire nous apprend que du temps de Crésus on y faisoit déjà de grands ouvrages en toute sorte de métaux , & c'est à l'époque (a) où l'on commença à les employer au profit de l'Art Statuaire , que Pline fixe le véritable commencement de cet art , & la dénomination des statues à ces productions.

O.issée liv.  
VII. v. 100.

(a) *Olymp.* LXXXIII. 352 ans environ depuis la première invention des simu-

lacs formés de matieres moins nobles & moins solides dans la Grece.

Les premières contrées de la Grece qui se distinguèrent dans leur fabrique en bronze, furent l'Isle de Délos (a) & celle d'Égine; (b) celle-là avoit la réputation de fournir le métal de la première qualité, les Éginetes passoient pour donner à ce métal une trempe très-favorable pour être mis en œuvre. Ses ateliers (c) donnoient beaucoup de célébrité à cette Isle; la Grece étoit remplie de statues qui y avoient été fabriquées. Le métal Corinthien étoit plus moderne, mais il étoit regardé comme le plus précieux, parce qu'on le croyoit un mélange de cuivre, d'or & d'argent, (d) ce qui le faisoit fort rechercher, au point qu'on le préféroit souvent à l'or : il y avoit trois sortes de métal Corinthien, l'un approchoit de la blancheur de l'argent, le second approchoit de la couleur de l'or, le troisième étoit d'une espèce moyenne entre les deux; on peut voir dans Pline les mélanges que les artistes faisoient de ces métaux : il y avoit de l'émulation entre eux (e) à ce sujet, & c'est à quoi fait allusion une plaisanterie rapportée par Pline dans la vie des deux Orateurs. Il dit que s'étant élevé une dispute dans la chaleur du vin entre plusieurs convives, quel étoit le meilleur métal pour fabriquer les statues; Antiphon répondit avec beaucoup de sel, que c'étoit celui dont étoient fabriquées les statues d'Harmodius & d'Aristogiton, restaurateurs de la liberté d'Athènes.

Il ne paroît pas décidé lequel du bronze ou du fer, fut le premier employé dans la fabrique des statues. (f) Les marbres d'A-

Flor. lib. II.  
c. 10. & Stat.  
Sil. 2.

Pl. XXIV.  
8. c. 9.

(a) *Antiquissima æris gloria Deliaci fuit. . . Ibi prima nobilitas æris. Pervenit demum ad Delum simulacra effigiemque hominum, & aliorum animalium. Plin. XXXIV. 2.*

(b) *Longè tamen antè Ægineticum atque Deliacum quæ diu obtinuerunt principatum.*

(c) *Proxima laus Æginetico fuit. Insula & ipsa nec æs gignens, sed officinarum temperaturâ nobilitata.*

(d) *Ex illâ autem antiquâ gloriâ Corinthium maximè laudatur : hoc casus miscuit, Corintho, cum caperetur, incensa : mireque circa id multorum affectatio fuit. Pl. ibid.*

(e) *Emulatio autem & in materia fuit. Pline dit qu'on affectoit de donner le nom de signe Corinthien, pour en relever le prix.*

(f) Voyez la dissertation de Mr. l'Abbé Barthelemi, & celle de Mr. de Caylus sur

rudel paroissent fixer la découverte du second de ces métaux , à l'an 1430 avant J. C. par les Dactyles, lors de l'embranchement du Mont-Ida, qui le fit couler des entrailles de la terre. Les anciens font très-souvent mention du fer, mais la plupart des monuments antiques que l'on connoît par l'histoire & par les découvertes (a) faites en différents temps, nous feroit croire que le premier fut d'abord, & durant plus long-temps, employé par préférence, & plus commun dans une infinité d'occasions où l'on s'est depuis servi du dernier. Comme mon plan est d'éviter, autant que je le puis, toute discussion qui ne sert qu'à étaler de l'érudition, je me contenterai de dire que l'usage de fabriquer des statues de fer, est à la vérité fort ancien, mais qu'il a toujours été plus rare.

Pauf. Laco.  
lib. III.

Suivant Pausanias, Théodore de Samos fut le premier qui en fit dans la Grece. Les différents simulacres de ce métal, dont parlent les Écrivains, sont donc postérieurs à cet artiste; je veux parler de l'Hercule que l'on voyoit dans le temple d'Esculape à Messene, & de celui qui étoit dans le temple de Delphes, en attitude de combattre l'Hydre.

Paufan. lib.  
IV.  
Idem lib.  
X.

Plin. lib.  
XXIV. 37. &  
lib. XXXIV.  
14.  
Claudien.  
Epigr. XIV.  
Cafl. Var.  
lib. I.

La statue de Cupidon placée dans le temple de Diane & celle d'Epaminondas, prouvent qu'on en fabriquoit de fer, même dans le temps le plus florissant de la Sculpture. Il y avoit en Toscane un Apollon du même métal qui ne cédoit en rien au poli du bronze. Claudien fait mention d'un Mars & d'une Vénus de même matière, & ces sortes de monuments n'étoient pas uniques en Italie.

Hérod. lib.

Il faut donc convenir que l'usage du bronze paroît plus ancien que le fer dans les ateliers des Statuaires & qu'il a toujours été incontestablement plus employé, par la raison sans doute que ce métal est moins sujet à la rouille & par conséquent plus durable. Hérodote dit qu'on voyoit au Ténare un simulacre d'airain représentant un homme

la Sculpture & les Sculpteurs. *Mém. de l'Academ. des B. L. tom. 25 & 26.*

(a) Entr'autres les instruments, outils,

clefs, gonds de porte &c. trouvés à Herculanum & dans les ruines d'Industria, ainsi que les armes antiques qu'on trouve fréquemment en différents pays.



assis sur un dauphin, qui étoit une offrande faite par Arion, en mémoire de ce qu'il devoit son salut à cet animal. On voyoit à Samos trois figures colossales de bronze, portant des grands vases qui passoient pour avoir été placés dans les anciens temps. Le bronze fut aussi indubitablement connu des anciens Étrusques ; on en voit des preuves dans des monuments de cette nation, qui sont au Capitole & d'une antiquité très-reculée, & ces ouvrages n'ont rien de commun avec ceux des Grecs, ce qui fait juger que les Étrusques n'avoient point emprunté d'eux cette pratique. Une ancienne idole de cuivre représentant le Dieu qui présidoit aux enfans (a) chez ces peuples, prouve encore l'antiquité de l'usage de ce métal dans l'Art Statuaire dans ce pays, & fait connoître que cet art avoit beaucoup gagné du côté du dessein, contre ce que les figures tracées sur les anciennes urnes Étrusques, nous le feroit juger.

Les statues de bronze paroissent avoir commencé à Rome sous ses premiers Rois ; & ce qu'on lit dans Denis d'Halicarnasse & dans Plutarque, prouve qu'elles étoient déjà en usage dans les contrées voisines ; s'il est vrai (b) que parmi les dépouilles que le fondateur de Rome emporta de la ville de Camerium qu'il avoit soumise, il se trouvoit un char à quatre chevaux en cuivre, qui fut depuis consacré dans le temple de Vulcain avec la statue du conquérant couronné par la victoire. Il paroît néanmoins que les premières statues en bronze que l'on fabriqua à Rome, furent celles de Clélie & d'I Horace surnommé *Coclès*. Ce métal fut même employé beaucoup plus tard en l'honneur des Dieux ; car suivant Pline (c) & le Commentateur de Virgile, le premier simulacre qu'on en fit, fut celui de Cérès ordonné par les Magistrats en expiation du crime de Spurius Cassius,

Plut. vie de  
Romulus.

Plut. vie de  
Public.

Serv. Eb.  
III. Aeneid,  
v. 3.

(a) Voyez la description du Musée de Cortone, Table XIII.

(b) Il est plus probable que ce monument ne fut exécuté que dans des temps postérieurs, car du temps de Romulus les Romains étoient peu en état de fabriquer de pareilles statues.

(c) *Rome simulacrum ex ære factum Cereri primum reperio ex peculio Sp. Cassii, quem Regnum affectantem pater ipse interemerat. Transiit & ab Diis ad hominum statuas atque imagines multis modis. Plin. lib. XXXIV. 4.*

qui avoit été mis à mort par son pere, pour avoir affecté la Royauté ; & ce qu'ajoute Pline pourroit encore faire juger que ce ne fut qu'après, qu'on employa ce métal pour les statues des hommes illustres.

Quoi qu'il en soit, l'airain devint tant en Grece qu'à Rome pendant long-temps, la matiere la plus ordinaire pour la formation de ces sortes de statues. Aristide, en parlant des Athletes, dit que leurs statues étoient de cette matiere, ce qu'il faut entendre sans doute de celles de son siecle ; car nous avons vu que les premieres étoient de bois. Il faut se servir de la même regle de critique lorsqu'on lit dans Tite-Live, dans Denis d'Halicarnasse & dans Pline, que les statues honorifiques étoient de bronze ; & lorsque d'autres Écrivains (a) disent que la durée de ce métal étoit analogue à l'immortalité des hommes illustres ; traité de morale faite après coup.

L'usage du marbre dans l'Art Statuaire fut encore postérieur à celui de bronze. Il n'en est point question dans Homere ; du moins on ne trouve dans ce Poëte aucun mot qui le désigne & le distingue des pierres communes. N'est-il pas naturel d'imaginer que si cette pierre, plus précieuse que l'ordinaire, eut déjà été mise en œuvre au siecle de la guerre de Troye, ce Poëte n'eut pas manqué de l'indiquer dans les descriptions qu'il fait du palais d'Alcinoüs, dans lequel il ne manque pas de faire briller les ouvrages de cuivre, d'argent & d'or ? Ce que dit Pline en parlant de l'art du Marbrier, confirme l'usage tardif que l'on fit de cette matiere dans la construction des statues ; car il remarque (b) que cet art étoit aussi ancien que la Sculpture & la Peinture, en donnant pour époque de ceux-ci la 83 Olympiade où Phidias florissoit. Or, il est à remarquer que cet Historien n'a eu ici en vue que l'époque brillante de ces deux arts, car il dit ailleurs que dès l'Olympiade 50 ans avant que Cyrus regnât en Perse & sous le Regne des Medes, Dipænus & Scylis de Crete, firent des simulacres des Dieux

1014. c. IV.

(a) *Æneæ statue liberis hominibus eriguntur . . . . circum peritum effigies man-  
fuit . . . . et fieri solet.* Artemid. O-  
nemon. lib. I. cap. 52.

(b) *Non omittendam hanc artem tantò  
vetustiore fuisse, quantò putarem aut sta-  
tuationem, quantò utraque cum Phidias cœ-  
pit.* LXXXIII. Olymp. Plin. lib. XXXIV.

en marbre pour les Sicyonniens , mais ce qu'il ajoute fait présumer que ce n'étoit point des statues de marbre en entier , mais des simulacres de bois avec les mains & les pieds de marbre ; usage qui fut suivi même depuis qu'on eut introduit celui d'en fabriquer entièrement de cette matiere, & c'est à quoi se rapporte probablement le mot d'*Acrotlithe* dont la signification n'a pas encore été fixée par les savants.

Si les statues entièrement de marbre ne remontent pas à une époque plus reculée qu'au temps de Phidias , ce ne pouvoit être qu'une prétention fabuleuse , que celle des Corinthiens qui disoient qu'un simulacre de Vénus en marbre, que l'on voyoit auprès d'un bois sacré, y avoit été consacré par les filles de Danaüs. Toutes les idoles que l'on connoît dans la Grece , remontant à une antiquité aussi reculée , n'étoient que de bois, ce que Pausanias ne manque pas de remarquer plus d'une fois ; aussi ne rapporte-t-il cette prétention que comme une chose qu'on disoit.

Paus. lib. II.

Le marbre ne fut donc employé que par gradation dans la composition des statues , c'est-à-dire , pour faire les mains & les pieds de cette matiere qu'on donnoit à celles de bois. Cet usage fut suivi par Phidias lui-même , & par d'autres artistes qui contribuerent le plus à la perfection de l'art. Le premier fit dans ce goût la statue de la Déesse Érymnis & une Minerve. Damophon travailla à une Junon & à une Vénus qui furent célèbres ; Alcamene d'Athenes ayant fait en bois un simulacre de Vénus Aphrodite , laissa à Phidias le soin d'y donner des mains & des pieds, & même la bouche de marbre ; ces sortes de statues furent communes dans la Grece : on en voyoit une de Minerve auprès de Platée , & deux

Pausan. lib. IX.

Idem lib. VII.

La plus ancienne statue entièrement de marbre , dont il soit question dans la Grece , paroît avoir été celle qu'on voyoit dans le trésor des Akantiens , représentant ou Brasidas ou Lisandre , que Plutarque dit avoir été de marbre , travaillée dans l'ancien goût.

Plut. vie de Lisand.

Les marbres dont on se servoit , étoient de plusieurs especes. La premiere étoit de marbre blanc , dont il y avoit de deux sortes qu'on préféroit à toutes les autres ; le marbre de Lygdos ou de Pa-



res, ainsi appelé de la montagne dont on le tiroit, & le marbre Penthellien venant d'une carrière voisine d'Athènes. Quoiqu'on qualifie communément les statues antiques, de marbre de Paros, la plupart étoient formées de celui de cette dernière espèce. Ce qui fait la beauté du marbre de Paros, est la finesse du grain, elle est telle que l'ouvrage paroît moins sculpté que fondu ou pêtri.

Une autre espèce de marbre dont on se servit, fut le noir (a) qui est très-dur, mais l'usage en fut plus tardif. On voit à Rome différents monuments de cette espèce, tel que l'Apollon du cabinet Farnèse, le Dieu, dit Aventin, du Capitole, les deux Centaures de Mgr. Furietti, & on conserve une Minerve, de la hauteur d'un pied environ, dans le Musæum de l'Université de Turin. Les statues de cette couleur sont celles qui ont le moins échappé à la barbarie, malgré leur dureté : ne seroit-ce point parce que leur couleur les a fait regarder comme des images des habitants du Tartare par les Chrétiens?

On peut mettre au rang du marbre la pierre tirée des carrières d'Égypte, nommée Basalte, (b) pierre très-dure, & qui apparemment par cette raison, n'a été domptée que par le ciseau des plus habiles artistes, ainsi que le porphyre. C'est de cette pierre que fut formée une statue de Pescenius Niger, dont parle Spartien en rapportant une épigramme (c) qui la regardoit; les Sphinx de la Villa Borghese & les lions du Capitole sont de la même pierre. Le nom de métal que le Poëte lui donne, ne doit point surprendre, puisqu'on trouve effectivement en la pierre Basalte de la ressemblance avec le métal, ce qui fait dire à Pline qu'il y avoit un marbre

(a) On le nomme de parangon ou pierre de touche.

(b) Il y a deux sortes de Basalte, l'un verdâtre dont j'ai un abraxas, l'autre noi-

âtre dont on fabriquoit plus ordinairement les animaux.

(c) *Nigrum nomen habet, nigrum formatus ipsi  
Ut consentirent formâ, metalla sibi.*

marbre Égyptien qui lui ressembloit, & c'est sans doute par cette raison qu'Ulpien & d'autres Jurisconsultes qualifient quelquefois de statues de métal, des statues qui étoient de marbre, de l'espèce dont nous parlons.

Quelques-unes des statues en marbre sont polies, d'autres finies seulement à force de ciseau, & ce qu'il y a de remarquable, c'est que les plus anciennes figures Égyptiennes sont de la première espèce & polies avec un soin extrême, lorsque plusieurs des plus belles statues Grecques ne le sont pas : le fini n'est pas toujours une preuve de la plus grande perfection de l'art.

Il y avoit aussi deux sortes de marbre Égyptien, appelé granit ou pierre Thébaine : l'un tiroit sur le noir, l'autre sur le rouge. Quelquefois on composoit la même statue de ces différents marbres. La Minerve de Turin dont j'ai parlé, a la tête & les chairs en marbre noir, & les draperies & l'habit en marbre blanc. Lampride (a) parle d'une statue colossale, de différents marbres, dressée par Alexandre Sévère, qui étoit fort curieux d'ouvrages formés en marbre de différentes couleurs.

On travailla aussi des statues d'albâtre qui se tiroit des carrières de Thebes, mais elles doivent avoir été fort rares, sans doute à cause de la fragilité de cette pierre, & on n'en trouve guère aujourd'hui : nous ne connoissons que celle du Cardinal Alexandre Albani, & je viens d'en voir une petite d'Isis assise, tenant Harpocrate enfant sur ses genoux, rapportée d'Égypte par Mr. le Chevalier Montaigu. (b)

Les statues composées de différents marbres n'étoient pas les seu-

(a) *Alexandrinum opus marmoris de duobus marmoribus, hoc est, porphyretico, & Lacedemonio prius instituit in palatio exornatis. Hoc genere marmorandi statuas colossus in urbe multas locavit, artificibus undique conquestis.* Lamprid. in Alex. Sever.

(b) Mr. Brander, ci-devant Consul de Suede à Alger, m'a fait voir à Livourne deux pareilles Isis dans la même attitude, l'une de pareille grandeur en marbre noir, & l'autre en albâtre, qui n'a que deux pouces de hauteur, mais ces deux copies ne sont pas d'aussi bonne manière que celle de Mr. de Montaigu.

les qui fussent formées de pieces différentes , car quoique la plupart fussent d'un seul bloc de marbre & toutes d'une piece , suivant ce qu'avoit prescrit une loi de la République de Platon , on en faisoit néanmoins par parties séparées qu'on ajustoit ensuite au corps de la statue. Tout le monde fait que les têtes de Niobé & de ses filles qu'on admire à Rome , ont été ajoutées après coup , ainsi que les bras de la Vénus de Médicis.





## CHAPITRE TREIZIEME.

*Du progrès du luxe des Statues d'or & d'argent.*

Quelque tardif qu'ait été l'usage de fabriquer des statues d'or & d'argent, comparé avec les matieres plus communes, il précéda néanmoins le temps où fleurirent les grands artistes, qui dans la Grece porterent la Sculpture à sa perfection. Nous avons déjà remarqué qu'en lisant les livres saints, on connoît jusqu'où ce genre de luxe avoit été porté en Asie, & que les statues dorées ou même d'or, brilloient dans les temples de Tyr & des autres villes de la Phénicie, la plus riche des anciennes nations, bien long-temps avant que les Grecs eussent secoué le joug de la barbarie. A quel point ce luxe ne devoit-il point être parvenu dans le pays de Babylone, lorsque Nabuchodonosor fit élever sa statue d'or de 60 coudées de grandeur sur six de largeur. Diodore de Sicile assure que dans le temple de cette Ville, on voyoit un Jupiter d'or, avec un trône, un marche pied & une table du même métal, ouvrage que les Chaldéens estimoient à 800 talents.

Daniel, c.  
III.

Vid. Diod.  
lib. 1 & 2.

Néanmoins une ancienne pratique du Conseil des Archontes, fait juger que ceux-ci avoient du moins l'idée de ces riches monuments, même lorsqu'ils étoient peu en état d'en avoir. Ces Magistrats juroient sur la pierre sacrée, qui étoit sur la place publique, de maintenir les institutions de Solon, & au cas que quelqu'un les violât, il s'obligeoit de consacrer dans le temple de Delphes une statue d'or son poids pesant : sans doute que ce n'étoit là qu'une espece de malédiction à laquelle on se soumettoit, car personne n'eût été assez riche pour subir cette peine à la lettre : il est encore souvent parlé de simulacres des Dieux en or dans les anciens, en d'autres occasions.

Plur. vie  
de Solon.

Plut. vie  
Lucull.

Pauf. lib.  
X.

Le premier que l'on connoisse, dit Pline, (a) est celui qu'on plaça dans le temple de Diane Anaïtide, & qui fut construit tout solide avant même qu'on en eut vu en bronze, formé de cette maniere. C'est ce simulacre qui dans les guerres des Romains dans la Grece, fut enlevé par un soldat d'Antoine, & transporté à Bologne. Dans l'enceinte du temple de Delphes, on voyoit une Pallas d'or placée sous un palmier de bronze, offrande que la ville d'Athenes avoit faite des dépouilles des Medes. Brennus encourageoit son armée par les trésors immenses de cette espece, qui étoient conservés dans ce temple, dont le sac pouvoit tenter l'avarice de ses soldats. (b) Il y avoit aussi de ces riches simulacres d'Apollon dans un temple de la Phocide.

Pauf. Attic.  
lib. 1.

L'époque où ces monuments du luxe des temples Asiatiques se multiplièrent dans ceux de la Grece, peut être fixée au temps qui suivit la défaite des Medes & des Perses. D'abord après la bataille de Platée, avant que de partager le butin fait sur les ennemis vaincus, on mit à part 80 talents (c) pour bâtir un temple & ériger une statue à Minerve, & cette statue d'or pur, selon Thucydide, pesoit environ 40 talents, elle n'étoit pas la seule qu'on vît à Athenes, une de Pallas pesoit 50 talents d'or.

La politique paroît avoir donné la main à ce luxe religieux, il est sûr du moins que les politiques de ce temps-là envisageoient ces especes de trésors sacrés, comme des ressources propres à fournir des subsides dans des nécessités pressantes. Periclès pour persuader

(a) *Aurea statua prima omnium nulla inanitate, & antequam ex ære aliqua illo modo fieret, quam vocant Holosphyraton, in templo Anaïtidis posita dicitur.* Plin. lib. XXXIII. 4.

(b) *Brennus ad acuendos eorum animos prædæ ubertatem omnibus ostendebat, statuasque cum quadrigis quarum ingens copia procul visebatur solido auro fusas esse,*

*plusque in pondere quam in specie habere prædæ affirmabat.* Justin. lib. XXIV.

(c) Environ 155600 Louis. En comptant la proportion de l'or à l'argent, comme de cent à un, qui étoit l'ancien rapport, la statue se montoit à 77500 Louis environ, mais en prenant le rapport moderne de 16 à 1, son prix étoit bien plus considérable encore.

la guerre contre les Mégariens , dit dans le Sénat , qu'entre les autres choses sur lesquelles on pouvoit faire fond pour la dépense nécessaire , il n'y avoit qu'à prendre pour peu de temps en emprunt ce subside des Dieux pour la conservation de l'Etat.

Ce fut à l'imitation de ces sortes de simulacres des Dieux , que ce luxe passa aux statues faites en l'honneur des hommes. La première statue honorifique en or que l'on vit dans la Grece , fut celle que le Rhéteur Gorgias Léontin (a) obtint la permission de s'ériger à lui-même dans le temple de Delphes vers la 70 Olympiade , ce qui revient au temps de Darius , & de la bataille de Marathon. (b) Ce Rhéteur passant pour le plus savant & le plus éloquent homme de son temps , avoit gagné des sommes considérables au moyen des leçons qu'il donnoit & qui le mirent en état de fournir à cette dépense. On prétend que cette statue fut la première qu'on ait fabriquée vuide en dedans , même avant qu'on en vît aucune de bronze travaillée de cette manière. Les triomphes des Capitaines Romains font voir combien ce luxe étoit devenu excessif en Asie ; à celui de Pompée , & à celui de Lucullus on porta les statues d'or & d'argent de Mithridate & de Pharnace , premier Roi de Pont : la première avoit six pieds de haut , & l'autre étoit accompagnée d'images & de chars d'or & d'argent.

Mais il est à remarquer que l'on nommoit souvent statues d'or , celles qui n'étoient qu'enrichies de lames & d'autres ornements de ce métal précieux , appliqués sur le bois ou sur d'autres matières communes , ainsi qu'on le voit encore pratiquer chez quelques nations de nos jours , & entre autres chez les Siamois. (c)

(a) *Hominum primus auream statuum in templo sibi posuit.* Plin. lib. XXXIV. 4.

(b) 500 Ans avant J. C. Eusebe place ce Rhéteur 60 ans plus tard.

(c) Le voyage de la Loubere nous apprend qu'on voit dans ce Royaume des

idoles couvertes de lames très minces d'or , d'argent & de cuivre , quoiqu'elles ne soient que d'énormes masses de brique & de chaux. Voyez *l'Hist. Gén des Voyag. tom. XXXIV. in-12. liv. 2.* Il se trouve dans le même Ouvrage *tom. XVII. in-4<sup>te</sup>. pag. 179. édit. d'Holl.* que les François prétendoient ( pour des vues particulières que

Diod. l. X.

Cic. de Orat. l. I.

Val. Max. l. VI. c. 16. & Cic. in Senop. l. 135.



On voyoit trois anciens simulacres de cette espece sur la porte de l'Odeum à Athenes ; on en voyoit un de Minerve , en Béotie , un Apollon en Arcadie , & d'autres en d'autres lieux. Pausanias donne même à entendre que la prétendue statue d'or de Gorgias , n'étoit que dorée ou revêtue de lames d'or ; & la plaisanterie de Platon rend la chose croyable ; car ayant rencontré cet Orateur après que sa statue eut été posée , il le brocarda en disant : voici le beau Gorgias tout doré ; en effet , l'usage de ce temps-là étoit de dorer ou de revêtir ainsi les statues , comme Valere Maxime en convient lui-même. ( *a* ) On fait ( *b* ) que chez les anciens les feuilles d'or dont on se servoit pour dorer , étoient plus fortes & par conséquent plus durables que les nôtres. La maniere ( *c* ) dont on appliquoit ces feuilles , étoit aussi plus parfaite que la moderne , & c'est par là qu'on voit les anciennes dorures aussi fraîches que si elles sortoient des mains de l'ouvrier , malgré qu'elles aient été durant plusieurs siècles sous terre. Nous reviendrons à cet usage de dorer les statues , après que nous aurons fait connoître le luxe des Romains à l'égard des statues d'or.

Cedrénius , suivant toujours sa prévention touchant ces riches monuments dans la premiere antiquité , en donne aux Romains dès leur origine , avançant que le fondateur de cette République éleva une statue d'or à son frere après sa mort : mais on peut douter d'un fait qui ne paroît guere compatible avec la pauvreté romaine des premiers temps. Le premier pas que l'on fit dans cette Ville vers

( On peut voir dans cette relation ) que les idoles de Siam étoient d'or ; mais que c'est une pure illusion & une flatteuse menterie , étant simplement incrustées & couvertes d'une épaisseur inégale , d'où la plus forte n'excede pas celle de nos plus minces monnoies. C'est toujours beaucoup , ajoute-t-on. Nous jetterons les idoles au diable , & à bons coups de hache leur ôterons leurs habits.

( *a* ) *Cum ceterorum ad id tempus avaritas collocasset.* Val. Max. lib. VIII. cap. 16.

( *b* ) Voyez ce qu'en dit le Sénateur Bonarotti dans son ouvrage sur les médaillons du Musée Carpenia , pag. 371.

( *c* ) On ne pratiquoit point la dorure par Ama'game au moyen de l'eau forte , mais on se servoit de feuilles d'or battu , & de blanc d'œuf au lieu de colle.

le luxe religieux de cette espece, fut la foudre d'or que les Décemvirs donnerent au Jupiter de terre ou de bois, idole la plus ancienne du Capitole. Cependant comme la simplicité des choses même religieuses, tenoit à la simplicité des mœurs, & que les dépenses qu'on avoit coutume de faire pour honorer les Dieux, étoient en raison de celles qu'on faisoit pour les autres nécessités; on ne voit point que cette breche faite à l'ancienne simplicité des simulacres sacrés, ait eu des suites encore bien des siècles après; puisque ce ne fut que sous Trajan que l'on fabriqua la première statue d'or de Jupiter, que cet Empereur plaça au Capitole, là où étoit auparavant l'ancien simulacre de ce Dieu dont nous venons de parler. Depuis, ces sortes d'exemples devinrent fréquents, & Juvenal qui n'épargnoit dans ses satyres ni les Dieux ni les hommes, en faisant l'éloge de l'ancienne simplicité, parle de ce luxe religieux comme d'une souillure. Juven., sat. XV.

A l'égard des statues consacrées aux hommes illustres, quoique l'or n'y fut point employé pendant très-long-temps, toutefois l'ancienne simplicité ne dura pas toujours. On ne parvint aussi à ce luxe que pas à pas. On commença, ainsi que dans la Grece, par des statues dorées. La première (a) qu'on vit à Rome de cette espece fut la statue équestre que *M. Acilius II. Vir* dressa à son pere Glabrien dans le temple de la piété, temple qu'il fit bâtir pour accomplir le vœu que ce Romain avoit fait à l'occasion de la défaite d'Antiochus aux Thermopyles. Pline (b) doute que l'usage des statues de cette espece, fut d'invention Romaine, assurant qu'il n'étoit pas fort ancien dans cette Ville, & les autres Historiens regardent cette statue dorée, comme la première dans ce goût qui eut paru en Italie.

Mais ce goût y devint fort commun, avant même que la Sculpture y eut atteint sa perfection; & comme les deux extrêmes se

(a) *Dedicavit M. Acilio II. Vir statuatam quæ auratam quæ prima omnium in Italia inaugurata & patri Glabroni posuit, Tite-Live & Val. Max. lib. II. cap. 4.*

(b) *Hoc nescio an Romanum fuit inventum; certè enim Rome non habet vestigiæ. Item. Pline. lib. XXXIV. 2.*

touchent, il reprit lorsque cet art commença de tomber en décadence. C'est ainsi que le goût de la dorure sur les habits, est plus commun dans les pays où le bon goût, dans la maniere de se mettre, est moins connu. Sous la seconde de ces époques on n'hésitoit point de fouiller, pour ainsi dire, les chef-d'œuvres des grands maîtres de la Grece transportés à Rome, dont on auroit dû respecter la noble simplicité. On voyoit l'élève de Sénèque s'amuser à faire dorer les beaux ouvrages sortis des mains de Lyssippe. Les statues équestres de L. Poïthumius, Pontife, celle de M. Aurele que l'on voit encore au Quirinal, celle d'Antonin Pie du Capitole, les chevaux de Néron transportés de Constantinople à Venise, après avoir passé de Rome dans la premiere de ces Villes, (a) les débris des statues & des chevaux de bronze qu'on a découvert dans les ruines d'Herculanum; nous offrent encore des exemples de la barbarie du luxe contre le goût. P. Victor dit qu'il y avoit à Rome vingt-quatre statues équestres de cette espece, & on voit dans le cabinet du Marquis Maffei à Vérone, une main avec des vestiges de dorure, appartenant à une Pallas, une statue de l'Espérance dont la tête étoit aussi dorée, ainsi que tout ce qui étoit chair, un Curtius avec le visage, les bras, & la partie des jambes & quelques ornements, tant de l'homme que du cheval, dorés de même, enfin une tête de la Gorgone avec les cheveux dorés, mais dont les aïles & les serpents sont argentés. La découverte qu'on vient de faire d'une statue de Bacchus dans l'ancienne Ville de Pompéia, enrichit encore les connoissances de cette espece. (b)

Mr.

(a) Constantin ayant transporté ces chevaux dans la nouvelle Capitale de l'Empire, ils y resterent jusqu'à l'an 1208, que les Vénitiens les transporterent à Venise, où on les voit huchés sur le frontispice de S. Marc qui n'étoit pas du tout leur place. On apperçoit encore quelques restes de l'or moulu dont le mauvais goût de Constantin les avoit couverts.

(b) Cette statue est de marbre Grec, de trois pieds & neuf pouces de grandeur, elle a les cheveux dorés & couronnés de lierre & de raisins peints au naturel, sa Nebride est dorée à petites taches, & ses petites bottes en partie dorées, & en partie peintes. On y voit plusieurs traits d'or à la poitrine & au bras, formant les bracelets; elle tient à côté un petit tigre & un



Mr. le Marq. de Maffei observe à ce sujet qu'on ne doroit pas toujours entièrement ces sortes d'ouvrages, mais seulement par compartiments, pour former des nuances & des ombres selon l'exigence des cas. On voit en effet dans les restes du cheval trouvé dans l'amphithéâtre de Vérone, des profils de bronze à compartiments très-délicatement rapportés dans le marbre, qui forment une espece de broderie, avec des ornements argentés à côté des oreilles; de maniere qu'on croiroit qu'ils sont faits d'argent solide.

Les statues dorées s'appelloient *imbracteatae*; il en est question dans Ammian Marcellin qui désigne l'art de les dorer par le mot *imbracteari*, & les inscriptions nous le spécifient par les mots de *aureatae*, *auro illustres*, *auro superfusæ*, *ex ære aurato*, & *sub auro constitutæ*; car on les décernoit souvent sous ces formes, par testament ou par des décrets publics. (a)

Les statues entièrement d'or & d'argent, suivirent la fortune qui favorisa & corrompit les Romains. Les monuments de cette nature que les conquérants transporterent de l'Asie & de l'Afrique à Rome, furent bientôt imités par l'ambition démesurée des chefs de parti, & encore plus par les Empereurs, en faveur desquels la flatterie sans bornes des Romains avilis, en accrut le nombre à l'envi.

Le premier dont il est parlé, est la statue équestre d'or qu'on plaça dans le lieu le plus élevé du Capitole avec l'inscription, *A Corneillus Sylla, Empereur fortuné*. Mœcene avoit donné pour principe à Auguste de ne point souffrir des statues d'or & d'argent, à cause des grandes dépenses qu'elles occasionoient, & parce qu'elles étoient des objets de convoitise qui rendoient ces monuments peu durables; cependant ce fut en l'honneur de cet Empereur qu'on fabriqua à Rome la première statue d'argent; car jusques

Veron. III.  
tom. IV. de  
Amphit. lib.  
2.

Voyez 22.  
part. chap.  
Plin. lib.  
XXXIII. 12.

App. Alex.  
de bell. civ.  
lib. I.  
Dion. lib.  
LII.

Suet. in Au-  
gust. lib. II.  
c. 51. & Plin.  
lib. XXXIII.  
c. 12.

tronc d'arbre, l'un & l'autre peints au naturel, & sur la base on lit, *Ne Pomplius Ampliatus Pater. P. S.*

(a) Voyez l'inscription de Trieste qui accompagnoit la statue de Fabius Severus dans Grutere, pag. 408, N. 11, rapportée à la fin de cet Ouvrage.

là on n'avoit vu dans cette ville que celles de Pharnace & de Mithridate Eupator. Il paroît néanmoins qu'Auguste profitant du conseil de Mœcene, fit fondre toutes les statues de cette espece qu'on lui avoit érigées, en fit frapper de la monnoie dont il consacra le produit aux portiques d'Apollon Palatin.

Cet exemple de modestie & d'économie ne fut pas beaucoup suivi par les successeurs d'Auguste. Néron, avant que d'être corrompu par le despotisme, refusa à la vérité les statues d'or & d'argent qu'on lui offroit avec beaucoup d'empressement; mais on les vit se multiplier en faveur de ses successeurs en raison de l'abondance de ces métaux, dont les conquêtes étrangères avoient immensément accru la masse. Quoique Claude dit qu'il étoit inutile de faire de ces sortes de dépenses, il ne permit pas moins que le peuple Romain lui dressât une statue d'argent de mille livres (a) de poids sur une colonne placée auprès de la tribune aux harangues, & une d'or haute de 10 pieds au Capitole en face du temple de Jupiter Capitolin. Caligula ordonna lui-même qu'on lui érigeât des statues de cette espece, & il fut statué qu'on en poseroit une à Livie. Domitien prit tant de goût pour les statues de ces précieux métaux, qu'il voulut que celles qu'on lui dresserait dans le Capitole, ainsi que les chars qui les accompagneroient, ne fussent que de cette espece, dont il eut même le soin de fixer le poids. Pline dit qu'on en voyoit luire dans tous les carrefours & toutes les places, & Dion, que tout l'Empire en étoit plein. Vitellius se piqua de ne faire représenter son cher affranchi Pallans que par des images d'or, Vespasien aima mieux la valeur que la statue d'or du prix de cent mille ducats qu'on avoit délibéré de lui dresser; donnez-moi l'argent, dit-il, en présentant la main, c'est

Dion. lib.  
LX.

Diod. lib.  
LIX. II.

Plin. Panég.  
ad Trajan.  
Diod. lib.  
LXVIII. 8.  
Suet. Vitell.  
Cap. II.  
Dion in Vesp.  
P. I. & II.  
M. Annal.

(a) Je suis ici la correction de J. Lypse sur le texte de Trebellius Pollion qui ne porte que 10 livres, ce qui a fait que Casaubon & autres ont cru qu'il vouloit dire de 10 f. de poids, ne paroissant pas convenable à la magnificence Romaine, qu'une si petite statue fut élevée à un Empe-

reur, lorsque Priscillien en légua par testament à Domitien une du poids de 100 f. comme on le voit dans Statius Sylvar, lib. V. d'autres éditions de Trebellius font cette statue du poids de f. 1500. *Trebell. Poll. in D. Claud.*

le fondement de la statue. Titus avec moins d'indécence voulut avoir dans son Palais une statue de Britannicus en argent. Le Sénat ne crut pouvoir perpétuer plus dignement la mémoire des grandes vertus de Mr. Aurele, que par une statue d'or, statue sans contredit la plus méritée de toutes celles qu'on avoit érigées jusqu'à ce jour. Faustine sa femme en eut une d'argent dans le temple de Vénus, celle d'or qu'on éleva à Commode étoit du poids de mille livres. (a)

Suet. in Tit.  
Cap. II. N<sup>o</sup>. 5.

Dion. apud.  
Xiphilin. &  
Hérod. lib.  
XIV. 13.

Dion. lib.  
LXXIV. 4.

Nerva, excédé par les dépenses en ce genre de son prédécesseur Domitien, imitant la sagesse d'Auguste, fonda ces sortes de statues pour en fabriquer de la monnoie; il défendit en même-temps qu'on ne lui en érigeât jamais; que si entraîné depuis par la force de l'exemple & par les sollicitations, il se relâcha là-dessus, ce ne fut en les permettant que d'un poids très-moderé. Si Pertinax imita en quelque chose l'exemple de Nerva, ce ne fut pas par vertu, mais par nécessité, car quoiqu'il pûssât le faire promener sa statue en or sur un char tiré par des éléphants, néanmoins lorsqu'il trouva le trésor épuisé, il prit le parti de fondre les statues d'argent pour distribuer aux soldats Prétoriens la somme qu'il leur avoit promise. En suivant la condescendance de Nerva, Macrin prescrivit que les statues d'argent ne pourroient être que du poids de cinq livres, & celles d'or de trois; règlement plus propre à constater les excès du luxe qu'à lui servir de barrière. En effet, on continua de suivre plutôt l'abus que la correction. A l'avènement au trône de l'Empereur Tacite le Sénat décerna à Aurélien une statue d'or dans le Capitole, & plusieurs d'argent qui furent placées dans la salle où se rendoit la justice, dans le temple du soleil & sur la place de Trajan. Sous l'Empereur Théodose on éleva un obélisque magnifique dans le cirque de Constantinople, & une colonne devant le temple de Ste. Sophie, sur laquelle fut placée la statue de l'Empereur en argent, pesant 7400 f. statue qui, selon

Dion. lib.  
LXXIII. 12.

Dion. lib.  
LII.

Xiphil. in  
Pertinax.  
Xiphil. in  
Macrin.

Vopisc. in  
Tacit.

Voy. Duc  
Hist. Biz.

(a) Plutarque, vie de Marius, dit que la livre d'or valoit mille dragmes, c'est-à-dire, 500 f. & la livre d'argent 50 f. à ce

compte cette statue coûtoit 500 f. la façon à part.



Zonaras , fut enlevée par Justinien pour faire son profit de ce métal. Enfin ce luxe se maintint autant que l'ambition de ceux qui dispofoient à leur gré des facultés , de l'efprit & des fuffrages des citoyens. Tout le monde connoît la ftatue d'argent que l'ambitieufe Eudoxie avoit fur la place de Constantinople , & on fait qu'Arcade en drefsa une à Théodofe pefant 7400 f. que l'Empereur Justinien fondit dans des preffantes néceffités.

Après avoir parlé des ftatues de métal , nous ne devons pas paffer fous filence celles d'ivoire. Si nous devions nous en rapporter à la fable , il en réfulteroit qu'elles remontent à la plus haute antiquité , puifque celle dont Pigmalion devint épris , (a) étoit de cette matiere , (b) mais ce n'eft pas par les fables qu'on doit fe décider fur des points de critique. Ce qu'on peut regarder comme sûr , eft que l'ufage de l'ivoire étoit très-ancien chez les Grecs , puifqu'Homere fait mention de poignées de fourreaux d'épées & d'autres meubles de cette matiere. Il ne paroît pas moins conftant qu'on ne fit pas d'abord des ftatues entièrement d'ivoire , mais qu'on fe contentoit d'en former les mains , les pieds & quelquefois d'autres parties du corps ajoutées aux fimulacres de bois , de terre ou de plâtre. On paffa de-là à en fabriquer d'ivoire en entier , en leur donnant des ornemens ou des profils d'or & d'argent , genre d'ouvrage , dit Pline , (c) qui étoit très-eftimé. Paufanias nous donne lieu de croire que les ftatues dans ce goût étoient auffi fort anciennes ; car il rapporte qu'il y avoit à Mégare un fimulacre de Vénus d'une grande antiquité , partie en ivoire , partie en or. On voyoit dans la fortereffe de cette ville la fameufe Minerve de Phidias haute de 26 coudées , dont le tronc étoit d'ivoire & d'or , mais le vifage , les mains & les pieds entièrement d'ivoire. Le Jupiter d'Olympie du même artifte & la

Pauf. Attic.  
lib. I.

Plin lib.  
XXXVI. 5.

Plot. vie  
de Pericles.

(a) *Oscula dat , reddique putat , loquiturque , tenetque ,  
Et credidit tactis digitos infidere membris.*

*Et metuit pressus veniat ne livor in artus.* Ovid. Métam. lib. X.

(b) *Tantum moiefeit ebur postoque rigore ,  
Subfidit digiris . . . . .*

(c) *Deorum fimulacris laudatiffima ex iis materia.* Plin. lib. VIII. cap. II.

Junon d'Argos de Policlete, qui passioient pour des chef-d'œuvres incomparables, étoient composés de la même maniere. Naupaxius & Menechius fabriquerent ainsi la statue de Diane Lephri-niène, & Trasimodore de Paros fit un Esculape dans le même goût.

*Pauf. Acæ.  
lib. VII.*

*Idem lib. X.*

Les artistes qui se distinguèrent le plus dans les ouvrages de ce genre, furent Timothée, Timarchidès, mais Phidias sur-tout; il passoit pour n'avoir point d'émule (a) à cet égard. Il prêta la main à Théocosme pour orner ainsi un simulacre de Jupiter composé de plâtre, avec les mains & les pieds d'ivoire. On compte de ce célèbre artiste, que les Athéniens lui ayant demandé pourquoi il avoit fait la Minerve d'ivoire plutôt que de marbre, il répondit; pour que sa blancheur soit durable: & ayant ajouté tout bas, & plus méprisable, on lui ordonna de se taire.

*Pauf. Attic.  
lib. I.  
Val. Max. I.  
1. Exter. 7.*

Les statues d'ivoire en entier devinrent plus communes depuis l'ouverture du commerce des Grecs avec les Provinces les plus orientales de l'Asie, & les Romains eurent depuis la même facilité par le même moyen. On a beaucoup célébré une belle statue d'ivoire de Nicomede, Roi de Bithynie, laquelle d'abord placée auprès de celle d'Auguste dans l'Élide, fut depuis transportée à Rome & mise sur la place de Trajan. Aux fêtes du Cirque on en exposoit une équestre de Britannicus & dans la description de Rome faite par Publius Victor, on lit qu'on en comptoit autrefois dans cette ville jusqu'à 49. Si l'on n'en trouve pas dans les décombres, comme on en trouve d'autres matieres, c'est que l'ivoire se calcine sous terre, & par là se détruit. On prétend que ces sortes de statues se faisoient en grande partie au tour, & que c'étoit là ce qu'on appelloit l'art Toréutique.

*Pauf. Eliac.  
lib. V.*

*Suet. in Tit.  
cap. II. n. 5.*

Avant que de terminer cet article, il nous reste quelques remarques non indifférentes à faire sur les matieres dont nous venons de parler.

La premiere se tire de Pline (b) & peut intéresser les artistes.

(a) *In ebore verò longè citra æmulum.*  
Quintill. XII. 10.

(b) *Nec accuratiori arti satis factum putabat, nisi ipsam materiam cum arte perficiendum signum consentiſſe ostendat.*

C'est qu'on ne croyoit pas que chaque métal convint indifféremment à toute sorte de statues, mais que l'on exigeoit une convenance entre le sujet qu'en vouloit rendre & la matiere dont on devoit se servir. Le fer, par exemple, étoit jugé plus propre à former un Hercule qu'un Apollon ou une Vénus; Alcon crut indiquer mieux la force de ce Dieu en fabriquant de cette matiere la statue qu'il fit pour la Ville de Thebes. Aristonide (a) voulant rendre Athamante dans la fureur & son repentir, fit un compolé de fer & de bronze pour donner à son image les teintes propres à caractériser ces deux passions; on voyoit encore à Thebes cette statue du temps de Pline. Dans la description que Pline le jeune fait du corps d'un vieillard, il observe que la couleur du cuivre étoit si ménagée, qu'on voyoit que l'artiste s'étoit étudié à l'assortir, pour ainsi dire, à l'âge de la figure: dans la statue de Jocaste, l'ouvrier avoit mêlé de l'argent avec le cuivre, pour mieux rendre l'image d'une personne expirante & souffrante. On parvenoit à donner des teintes différentes aux métaux, en mettant dans la fonte du vieux potin ou du plomb, (b) qui les rendoit plus propres à prendre les couleurs que l'on vouloit. Voilà des exemples bien anciens de mélange des métaux & de la différente couleur donnée au même métal, si fort en usage de nos jours dans les ouvrages d'orfèvrerie. Ces mélanges favorisoient sur-tout les draperies.

Plin. lib.  
XXXIV. 14.

Plut. Simp.  
M. 1.

Plaut. Cur.  
III. 1.

A l'égard des statues d'or, si on en croit Plaute, celui dont on les fabriquoit devoit être du plus pur, & ce Comique l'appelle Or Philippique, parce qu'on le tiroit de Macédoine, ce qui peut regarder la Grece en particulier, & dans un certain temps.

Nous remarquerons en second lieu que lorsque la métallurgie fut employée au profit de l'Art Statuaire, pendant long-temps on

(a) Cum exprimere vellet Athamantis furem Learcho filio precipitato residentem, penitentiamque ferrum, & æs miscuit, ut rubigine ejus per nitorem æris relucente, ex-

primeretur verecundie rabor. Hoc signum extat Thebis hodie. Plin. ibid.

(b) Cyprio æri si addatur plumbum color purpure fit in statuarum pretextis. Plin. XXXIV. 9.



ne fit les statues de métal que toutes solides, & non vuides en dedans. On voyoit encore en Béotie du temps de Paulanias, un simulacre de Bacchus fait de cette maniere par Anasimede. Nous avons déjà remarqué que la statue de Diane Anaïtide étoit dans ce goût. Mais il est probable que cette méthode ne commença qu'après celle de fabriquer les statues par pieces séparées, & que celle-ci fut pratiquée pendant long-temps, sur-tout lorsqu'il s'agissoit de figures d'une certaine grandeur. On couloit ces pieces les unes après les autres, on rassembloit ces membres ainsi séparément formés, on les joignoit avec des clous ou du plomb, donnant l'uni aux jointures, autant que faire se pouvoit, au moyen du ciseau & du marteau. On soudoit quelquefois les boucles des cheveux de la même façon, comme on le voit par des statues du cabinet de Portici. Claudien fait allusion aux statues ainsi fabriquées, il en est question dans Strabon, dans Théocrite & dans Pline, & on les trouve qualifiées de statues faites avec le marteau; Damophon mérita des honneurs distingués de la part des Éléens, pour avoir réuni avec beaucoup d'exactitude les jointures du Jupiter Olympien, dont les parties s'étoient déjettées. Il y a apparence que la fameuse statue de Minerve d'Athenes, fabriquée par Phidias, étoit composée de parties ainsi séparées, puisqu'étant accusé d'avoir volé l'or qu'on avoit fourni pour cette statue, Periclès ordonna qu'on la démontât & que l'on en pesât les parties.

Paul. Boet.  
lib. IX.

Paul. Aetio-  
lib. I.

Paul. lib.  
VIII. 14.  
Iacem Mæc.  
IV. & Clem.  
Alex. pro  
tre. trip.

Claud. II.  
de laudib.  
Stylicon.  
Theoc. lib.  
XXII.

Plut. viz.  
de Pericl.

Cette méthode étoit sur-tout pratiquée dans la structure des statues colossales, étant plus difficile que les masses d'une prodigieuse grandeur se fissent d'un seul jet; mais on trouva depuis le secret d'en joindre les parties dans la fonte même. Philon de Byzance assure que le Colosse de Rhodes qui avoit 70 coudées, fut travaillé de cette maniere, que quand une partie étoit achevée on entassoit de la terre tout autour, & qu'elle se soutenoit comme ensouie, afin d'être à portée d'être jointe par la partie supérieure qu'on jettoit après: d'où nous voyons que les anciens ont connu le moyen de réunir la fonte chaude à la fonte froide,

ainfi que nous le voyons pratiqué par les modernes. (a)

Suet. in Tib.  
cap. I.VIII.  
Suet. in Cal.  
cap. XXII. &  
Dion. Chrift.  
Orat. Rh.

La pratique de former les statues par parties, fait concevoir la facilité qu'on avoit de leur ôter les têtes & de les remplacer par des têtes étrangères, comme il arriva aux statues d'Auguste, & comme Caligula fit à l'égard des statues de Jupiter, qu'il décapita pour mettre fa tête à la place, au grand fcandale de toute la Grece.

Plin. lib.  
XXVII. 5.

Une troisieme remarque regarde le choix du marbre : Ménestrate ayant à faire une statue d'Illécate, en choisit un si radieux que le portier du temple avertiffoit ceux qui entroient de ménager leurs yeux en la regardant. Un buste de Julia Mammea, que j'ai vu dans le cabinet du Maréchal Bathiani à Vienne, est remarquable par le choix du marbre, & le soin avec lequel l'Artiste en a tiré parti, ayant choisi un bloc duquel il a tiré les cheveux en guise de perruque, coëffure propre à cette Impératrice, de la partie la plus obscure du marbre qu'il a en même-temps travaillé plus grossièrement, ce qui donne un plus grand relief aux chairs qui font très-blanches & très-polies. On voit un buste formé d'un pareil bloc, & travaillé avec le même soin dans la Bibliothèque de S. Marc à Venise.

Remarquons enfin après S. Jean Damascene, (b) que l'honneur & la dignité des statues consistoient moins dans les matieres plus ou moins précieuses dont elles étoient composées, que dans les formes prises de la qualité des personnes qu'elles représentoient & de la ressemblance avec l'original. Néanmoins on mettoit sou-

vent

(a) On en a un exemple dans la statue équestre de le Moine pour la ville de Bourdeaux. Toute la moitié supérieure du cheval ayant manqué horizontalement à la premiere fonte, elle fut réparée de cette maniere à la seconde.

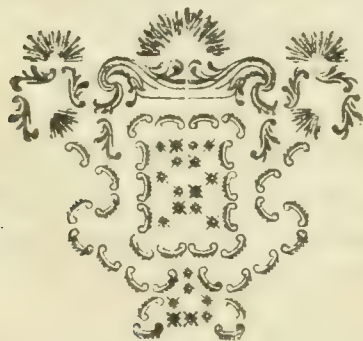
(b) *Regiarum imagines formarum non ex auro tantum argenteove atque ex aliis*

*præclara materia constata fulgent, verum etiam ex ære continent eandem expressam effigiem, & materie differentia nihil efficit imaginis dignitati . . . forma enim omnem aque materiam præclaram redâit nec ipsa ullum ex materia damnum facit, sed materiam à quâ suscipitur efficit honoriatiorem.*

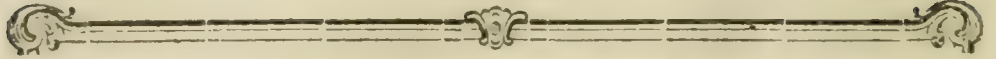
vent de la vanité à avoir des statues des métaux les plus précieux pour se distinguer du commun. Nous avons vu ci-dessus à quels excès plusieurs Empereurs portèrent cette vanité, & quelque contraire que ce luxe religieux fût aux anciennes maximes, & désavoué par les gens éclairés, tels que Plutarque (a) & autres philosophes du paganisme, les Prêtres ne trouvoient pas moins la leur satisfaite, en l'envisageant comme donnant du relief à la religion, & entretenant par-là le peuple dans cette idée pour l'encourager à y contribuer.

(b) Plutarque, dans le Traité d'Isis & d'Osiris, dit : „ Quand donc pour embel-  
 „ lir des statues on entasseroit dans un mê-  
 „ me endroit tout l'or & toutes les pierre-  
 „ ries du monde, ce n'est point à ces sta-

„ tues qu'il faudroit rapporter son culte ;  
 „ car la divinité n'existe point dans des  
 „ couleurs artistement dispensées, ni dans  
 „ une matiere fragile destituée de mouve-  
 „ ment & de sentiment.







## CHAPITRE QUATORZIÈME.

*Raisons de différentes devises dont on chargea les Statues des Dieux.*

Ainsi que les Prêtres Égyptiens se firent un point de religion de conserver l'écriture symbolique dans les choses sacrées, après même que l'écriture littérale fut devenue vulgaire & commune; ainsi que nous respectons ces lettres inutiles à la prononciation, uniquement parce qu'elles indiquent l'étymologie des mots & leur dérivation d'une langue mere; de même les anciens se firent un point de religion de ne pas dépouiller totalement des marques de leur premier être les simulacres des Dieux; & comme une langue adoptant la syntaxe d'une troisième, s'appropriâ presque tous les mots d'une autre, d'où sont venus les idiotismes propres à chaque langue, ainsi les divinités passant d'un pays à l'autre, ont conservé des marques caractéristiques de leur première origine, d'où l'on a multiplié bien des mystères de la religion idolâtre.

L'art avoit déjà fait les plus grands progrès vers l'imitation de la nature; déjà il avoit triomphé des maximes superstitieuses qui le tinrent pendant si long-temps dans l'esclavage; on voyoit déjà les temples ornés de statues où brilloient la justesse des proportions, la délicatesse des contours, & l'étude, dans les marques de vie par lesquelles on s'efforça d'animer les traits extérieurs; mais un scrupule superstitieux forçoit toujours de respecter l'origine de ces Dieux factices, en les chargeant de devises relatives à l'ancienne croyance, qui leur donnoient un air mystérieux.

En examinant l'origine de tant d'accoutremens singuliers, de ces bizarres devises qui caractérisoient les Divinités Asiatiques & Égyptiennes, telles que l'Astarte de Syrie, le Jupiter Euroménéen, celui de Carie & de Péluse, les Canopes d'Égypte, la Vénus de Paphos, les Dianes d'Éphèse & de Magnésie, & quelques autres

Divinités dont on voit les images sur les médailles des villes qui

les avoient pour patronés, & qui, suivant Pausanias, se faisoient un point d'honneur d'en conserver l'empreinte sur leurs monnoies; il est certain qu'on trouve, pour ainsi dire, une chaîne de pensées des hommes & des nations en fait de religion, qui n'est peut-être pas moins mystérieuse ni moins surprenante que la chaîne qu'on voit dans les êtres physiques. C'est là qu'on voit en quoi la façon de penser d'une nation a influé sur celle d'une autre nation; comment un siècle a agi sur un autre siècle, la vérité sur l'erreur, l'histoire sur la fable, & comment après s'être succédées les unes aux autres, les croyances superstitieuses sont venues à se rassembler & se réduire en système chez toutes les nations.

Nous avons indiqué les trois différentes religions qui, après l'abandon de la première inspirée par le Créateur, se succéderent dans le monde; nous avons parlé des monuments & des objets relatifs au culte de chacune des trois. Il ne faut pas croire cependant que dans la transition qui se fit d'un culte à l'autre, ou dans l'adoption d'une croyance nouvelle, on abandonnât entièrement la première; on ne fit au contraire ordinairement que réunir & associer le nouveau culte avec l'ancien, proposant à la vénération des humains, des objets qui rassembloient à la fois les traces des anciens *Bœtles* & de la *Zoolâtrie*, avec celles du Sabéisme & de l'idolâtrie relative aux Héros divinifiés.

C'est même au moyen du culte déjà établi, qu'on faisoit participer au même culte les nouveaux objets en faveur desquels on vouloit l'établir. C'est ainsi que lorsque Mycerinus, ancien Roi d'Égypte, voulut faire participer aux honneurs divins sa fille qu'il avoit perdue, il ne trouva point d'expédient plus propre, que d'en enfermer le corps dans une figure de vache qui fut posée dans une espèce de chapelle de la Ville de Saïs, parce que l'image de la vache étoit l'idole du pays: nous comprendrons par-là pourquoi les anciens, encore agrestes, enfermerent les symboles des Grâces dans l'image d'un Satyre, ou peut-être d'un Cynocéphale, & le signe de Vénus dans le creux d'un chêne, objet d'un culte antérieur.

Hérodote  
lib. II.

Lib. IV. C.  
XXVII. v. 26.  
28. & 32.  
Cap. VIII.

Antiq. lib.  
IX. IV.

Cette jonction & ce mélange des traces de différentes religions, fut très-commun en Orient & en Égypte. On peut en voir des exemples dans les livres des Rois. Ézéchiél, en décrivant les impiétés dont les Hébreux avoient profané le temple du vrai Dieu, parle des cultes différents dont ils le souillèrent. Joseph rapporte que dans la nouvelle colonie de Samarie, on adoroit à la fois le vrai Dieu que les Prêtres Juifs, envoyés par Salmanaçar, firent connoître, & les faux Dieux dont ils conserverent le culte. On voit la même chose à la Chine & aux Indes, où il y a plusieurs religions dominantes. La secte des Basilidiens fit voir autrefois un pareil scandale dans l'Église Chrétienne, & il n'arrive encore que trop de voir de semblables profanations du Christianisme dans quelques missions du Malabar & de la Chine.

L'assemblage des anciens cultes dont nous avons parlé, produisit bien des monuments, sur lesquels il est difficile de bien démêler ce qui étoit particulier à chacun; telles sont ces divinités composées partie de figures humaines, & partie d'animaux, comme l'Apis avec la tête de bœuf, l'Anubis avec la tête de chien, & les Canopes avec celles d'épervier, de serpent, d'oiseau, &c. L'Atergatis & le Dagon de Syrie, moitié homme & moitié poisson, tous assemblages de différentes religions qui s'étoient succédées. Parmi le grand nombre d'idoles Égyptiennes possédées par la maison Giustiniani, construite à Rome sur les thermes de Néron, on en voit une représentant notre mere commune, la Nature, à laquelle on a donné pour devise un rocher d'où elle nourrit tous les animaux qui l'entourent. On fait que dans les premiers temps un rocher ou une montagne fut le *Bœtile* qui représentoit la nature. Lorsqu'on fit l'apothéose d'Ammon, on le confondit avec le bœlier, qui étoit l'animal divin qu'on adoroit dans la Thébaïde, les cornes de bœlier restèrent en conséquence au Jupiter Ammon. Les cornes que l'on voit à quelques statues de Diane (a) sont le

(a) Mr. de Montaigu a rapporté d'Égypte une tête de cette Déesse en marbre avec cet ornement symbolique, & m'a as-

suré d'en avoir vu d'autres avec de pareilles cornes.



symbole de la lune qu'on adoroit sous le nom de cette Déesse.

Macrobe donne une description très-curieuse d'un simulacre de Sérapis, (a) qui ne pouvoit être qu'un composé de l'ancienne zoolâtrie & de l'idolâtrie plus moderne. Ce simulacre avoit trois têtes dont la principale étoit de lion, celle de la droite d'un chien pacifique, & celle de la gauche d'une louve vorace, le tout groupé par la queue d'un dragon, divinité monstrueuse dont la religion des Chinois, du Japon (b), du Tibet (c) & d'autres peuples Orientaux, présentent très-fréquemment le spectacle aux yeux des voyageurs.

L'idole d'une grandeur gigantesque que les Vandales érigèrent à Suantenwitz dans le temple de l'Isle de Rugen, après avoir eu communication avec les Romains, avoit aussi quatre têtes avec différents attributs, représentant les différents génies qui étoient en vénération chez les peuples du Nord, & qu'ils regardoient comme patrons de l'esprit guerrier, leur passion dominante. Les douze étoiles qui en forme de couronne, ornoient la tête de Thor, première divinité de ces nations septentrionales, avoient sans doute rapport à l'ancien culte des astres; la foudre & le sceptre qu'il tenoit entre ses mains, indiquent assez que cette divinité fut em-

(a) *Simulacro (Serapidis) signum tripitis animantis adjungunt quod exprimit medio eodemque maximo capite leonis effigiem, dextera parte canis exoritur, mansuetâ specie blandientis. Pars verò levæ cervicis, rapacis lupæ capite finitur: casque formas animalium draco connectit volumine suo, capite redeunte ad Dei dexteram quæ conspicitur monstrum.*

(b) Au milieu de la grande pagode d'Emouy, on voit différentes idoles de pierre, tenant en main divers symboles: une entr'autres, tient un serpent qui fait plusieurs replis autour de ses bras. *Hist. des Voyag. tom. XVI. in-4to. pag. 463.*

*édit. d'Holl. Carreri, Hist. des Voyag. tom. XLIII. in-12. pag. 455.* rapporte qu'àuprès de Tientien il visita un temple, dans lequel il vit une grande idole avec plusieurs petites, & entr'autres les statues de trois femmes assises sur un lion, & deux dragons. Dans un autre temple il vit une idole sous la figure d'une femme assise avec cinq oiseaux à longues queues & les ailes ouvertes dans l'action de s'envoler, sculptées sur sa tête.

(c) La principale idole du Tibet, appelée Menippe, à neuf têtes, dont les Prêtres rendent compte par une espèce d'incarnation & de transmigration.

pruntée du Jupiter des Latins ou des Grecs, à laquelle on ajouta dans le pays des attributs relatifs au système de leur religion, & à leur génie particulier qui étoit tout guerrier. mais l'idole sur laquelle la réunion de l'ancienne religion & de celle qui fut postérieurement adoptée, est la plus marquée, est celle de *Krodo* dont parlent les chroniques Saxonnnes dans le pays d'Habsbourg. Le simulacre de ce Dieu étoit appuyé d'un pied sur une borne & de l'autre sur une perche, poisson dont l'espèce abonde dans les mers de cette partie du Nord. Quelques mystères (a) que les Allemands des siècles postérieurs & plus raffinés, trouvaient dans la position, les attitudes & accoutrements de cette idole, lorsqu'on fait réflexion à l'ancien état de barbarie des Germains, n'est-il pas naturel de croire qu'ayant anciennement adoré, ainsi que tous les autres peuples barbares, quelques monuments de pierres & de poissons, divinités communes à tant de nations; ils ne voulurent point abandonner entièrement ces objets de l'ancien culte, lorsqu'après avoir commercé avec les Romains, ils en emprunterent des pratiques de religion, & introduisirent des simulacres de Dieux à figure humaine dans leur culte?

Quelque simple que soit l'origine de la plupart des devises des simulacres des Dieux, considérées sous ce point de vue, les Théologiens du paganisme n'y ont pas moins trouvé de grands mystères, & les Poètes n'ont pas manqué d'en faire leur profit en les amplifiant, suivant l'idée qu'on s'est faite de la fécondité, du caractère personnel, des bienfaits & des prodiges de chaque Dieu, ou de la richesse & de la fertilité des contrées d'où le prétendu

---

(a) Voyez les recherches & les dissertations sur le Dieu *Krodo*, par Mr. Jean Michel Einccius à Habsbourg 1763. La situation du *Krodo*, dit-on, exprimoit la résolution où étoient les habitants d'opposer constamment une résistance invincible aux efforts de leurs ennemis. Il étoit appuyé le pied nud sur le dos tranchant de la per-

che, voulant dire par là qu'on aimoit mieux marcher nuds pieds sur des rafoirs, que de souffrir l'écavage. (Mais pourquoi falloit-il une perche pour signifier un rafoir?) Le tablier blanc qui ceignoit l'idole, ajoutoit-on, étoit le symbole de la liberté nationale.

Dieu étoit sorti. L'ignorance des peuples, le laps de temps, l'intérêt des Prêtres, quelquefois celui des chefs politiques, ont ensuite contribué, comme à l'envi, à cimenter les fables & à étouffer sous un amas de fictions ce qu'il y avoit de simple, de naturel ou d'historique dans les monuments sacrés.

Quelques exemples suffiront pour mieux prouver la vérité du principe que j'ai posé. L'idole *Rimmon* adorée en Syrie, dans son origine ne dut son être qu'à la chose que signifie la parole *Rimmon* en langue Arabe & Chaldéene, c'est-à-dire, à une pomme de Grenade, qui dans les temps de barbarie fut probablement un Fétiche ou un objet sacré du culte dans l'Assyrie & dans la Chaldée. Lorsqu'on adopta des divinités à forme humaine, ce Fétiche ne devint que l'accessoire de la figure sous laquelle la divinité fut représentée, & l'on se contenta de placer la pomme de Grenade ou le *Rimmon*, comme une devise caractéristique sur la tête du simulacre qui continua de porter l'ancien nom. La même devise se trouvant sur des statues Égyptiennes, (a) il est apparent que c'est par des raisons analogues à celle-ci. Ne seroit-ce point par quelque raison tirée de l'origine de la chose, que le Jupiter Labradéen des Cariens, au lieu de la foudre tenoit une hâche ou une coignée à la main? La hâche étoit l'arme des Héros des temps barbares, ainsi que la clave d'Hercule. Lorsqu'on eut donné généralement la foudre à Jupiter, comme plus propre à marquer sa puissance, les Cariens lui laissèrent l'ancienne arme, comme l'ancienne clave fut laissée au simulacre d'Hercule. Par là la hâche resta la devise naturelle du simulacre de Jupiter Labradéen, sans avoir recours aux mystères. (b)

---

(a) Quelqu'un prétend que c'est par la raison du respect que les Égyptiens portoient à *Caphor*, petit-fils de Noë. La parole *Caphor* en Hébreu, signifiant pomme de Grenade.

(b) Après avoir avancé cette conjectu-

re, j'ai trouvé dans Plutarque ( Quest. Grec. une autre raison de cette coignée. Cet Historien la donne pour un *ex voto*, parce que Hercule ayant tué l'amazone Hippolyte, & ayant gagné entre autres armes la coignée, il en fit présent à Omphale, d'où tous les Rois de Lydie, qui



Les Hermès, ces idoles sans bras & sans jambes, n'ayant d'humain qu'une tête posée sur une base quarrée, malgré les mysticités & les allégories de Platon, (a) de Plutarque (b) & du Scholiaſte(c) d'Homere, ne sont certainement qu'un reste de l'ancien usage de représenter les Dieux, & sur-tout Mercure, que les anciens Mythologistes nous apprennent avoir été regardé comme le patron des chemins, & du commerce établi entre des peuplades dispersées. Voici comme cela dut arriver. Des pierres placées dans des campagnes désertes, afin d'en indiquer les routes, furent d'abord consacrées à ce Dieu tutélaire de ceux qui erroient dans les déserts avant que les peuplades se fussent soumises à des loix d'union & de société. C'est ce qui se pratiqua encore dans des temps postérieurs. On sait que, suivant l'usage ancien, Hipparque, tyran d'Athenes, fit ériger au milieu des campagnes & sur les chemins publics, des pierres appelées Hermès, sur lesquelles étoient écrites des sentences & des maximes pour l'instruction des voyageurs.

Or, ces pierres rustiques devinrent aisément des symboles du Dieu, & suivant la progression de la superstition, le Dieu lui-même. Il fallut dans la suite qu'il suivît la condition des autres divinités, & prît figure humaine. Mais la force de l'institution prévalant toujours, il retint les marques caractéristiques de son premier état

furent depuis appelés Omphale, la portèrent comme une chose sainte & sacrée, jusqu'à ce que Candaule, dédaignant de la porter, la donna à un de ses amis; mais ayant été défait par Gigès, & fait mourir avec son ami; Arselis emportant cette coignée en Carie avec les autres dépouilles, la mit en main à un simulacre de Jupiter qu'il fit faire, & qui fut nommé Labradéen, parce que Labran, chez les Cariens, vouloit dire une coignée.

(a) Suidas dit que Platon *in Protag.*

donne pour raison de la figure quarrée de ce Dieu, la solidité de la raison.

(b) Il prétend que cette forme est une énigme qui signifie qu'on ne doit point exiger de la vieillesse les services corporels, pourvu qu'en eux la raison soit efficace, fertile & active. Voyez vie d'Alcibiade & le Traité de l'entremise aux affaires publiques.

(c) Il dit que c'est parce que Mercure a inventé quatre sciences, les Lettres, la Musique, la Paëstre & la Géométrie.

état & sur un tronc plus régulièrement taillé, il n'obtint que la tête, & quelquefois les parties naturelles de l'homme. Les Hermès qu'on voyoit dans le Gymnase de Ptolomée n'approchoient pas encore de si près de la figure humaine, puisque Pausanias les appelle simplement des pierres qu'on regardoit cependant comme des Hermès, & qui méritoient, dit-il, d'être observées, sans doute à cause de leur antiquité.

Paus. Attic.  
lib. I.

Les mysticités de Plutarque, de Platon & des Écrivains postérieurs ne sont donc que des raisons morales, trouvées après coup, peu propres à démentir la simplicité de ce principe. C'est cependant sur ces raisons de convenance que dans la suite des temps on donna de pareilles figures & de ces devises allégoriques, aux monuments des hommes illustres dans la Grece & à Rome, comme aux images de Miltiade, de Thémistocle, de Valere, Caton & autres.

On croit communément que la forme des Hermès dans son origine, n'étoit destinée qu'à représenter le Dieu Mercure, & que les autres Dieux ne l'eurent que comme en emprunt; mais qu'on lise attentivement les Auteurs anciens, & on trouvera qu'elle fut commune à tous lorsque l'on commença de donner des parties du corps humain aux anciens signes; il est même vraisemblable que les bornes pour la possession des terres, sous la figure de Terme avec une tête humaine, étoient originairement consacrées à Jupiter, sous lequel Virgile place cet établissement.

En effet on convient généralement qu'on ne sçavoit ce que c'étoit que de faire des pieds aux statues avant Dédale, qui le premier les ajouta, & qui par cette raison fut regardé comme un homme qui faisoit marcher les statues: encore ce ne fut que dans ses derniers ouvrages, car les premiers étoient faits de l'ancienne manière, puisque le simulacre de Vénus qu'on voyoit à Délos, & qui venoit des mains d'Ariadne, finissoit par le bas en forme de Terme. Pausanias nous parle d'un Jupiter Ammon & d'un Apollon, sous la forme des Hermès, & d'une Vénus dans le même goût, que l'on voyoit dans l'Attique auprès du temple qui étoit dans la région, appelée des Jardins. Enfin on vit des Osiris, des Sérapis & autres Divinités ainsi

Paus. Attic.  
lib. I.

représentées : d'où je conclus que les simulacres , de quelque Dieu que ce fût , commencerent également à prendre la figure humaine par partie , & sur-tout par une tête au sommet d'un tronc de bois ou d'un bloc de pierre taillée. Ce ne fut donc que depuis le progrès de la Sculpture , que les figures Hermétiques furent particulièrement consacrées à Mercure à cause de leur destination & du ministère attribué à ce Dieu , quoiqu'on ne laissât pas de s'en servir encore quelquefois pour représenter les autres Divinités , & cela suivant les dévotions particulières , suivant la confiance qu'on avoit singulièrement en ces figures primordiales , enfin suivant la fantaisie des Sculpteurs. Delà les images d'Hermès-Apollon , d'Hermès-Athenes , d'Hermès-Héros & autres simulacres de cette espece , rassemblant les devises étrangères avec la divinité principale , d'où sont venues les figures Panthées , portant à la fois les devises de plusieurs Dieux. Il arriva à-peu-près la même chose dans les premiers temps du Christianisme , où l'on voit sur les monuments des Basilidiens & autres Sectaires , sur-tout sur les Abraxas , des figures avec un mélange d'Idolâtrie & de Christianisme qui formoit leur croyance.

Minerve.  
Cepédon.

Quoique les Hermès n'eussent pas une origine Romaine (a) & qu'ils y eussent été portés de Grece , toutefois suivant cette analogie , l'usage introduit par les premiers Législateurs Romains de fixer les limites des possessions par des bornes fixes , donna naissance à une infinité de simulacres du Dieu Terme. Voici comme cela se fit.

Des pierres & des troncs d'arbre ne mettoient pas toujours des bornes à l'ambition & à l'avidité des voisins. Cela fit imaginer de faire un point de religion d'un établissement si utile au repos des Citoyens. L'intérêt est un Orateur bien persuasif & tout ce qui rend la religion sensible à des ames grossières , a une force bien plus réprimante que les idées abstraites de justice & d'équité , & même que la contrainte des loix. (b)

(a) La plupart de ceux qu'on a trouvé dans les ruines de la Ville Adrienne à Tivoli avec les noms & les éloges de ceux qu'ils représentoient , y furent portés de la Grece.

(b) Les loix de Numa , ainsi que celles des autres Législateurs , portoient la peine de mort contre la violation des bornes des possessions.



Numa qui connoissoit à fond la vérité de ce principe, voyant que les supplices contre les infracteurs des loix de Tatius à ce sujet, n'étoient point un garant suffisant de la sûreté des propriétés, convertit en respect religieux celui que ces loix prescrivoient pour les bornes des possessions. En les rendant ainsi sacrées & inviolables, il parvint à persuader qu'un Dieu particulier en étoit le protecteur, & en vengeroit les violations : afin de donner plus de corps à ce point de croyance, ce Législateur religieux de Rome naissante, éleva ensuite un temple sur le mont Tarpéien à cette Divinité politique, dont il accompagna le culte de sacrifices non-sanglans, & de fêtes Terminales.

La figure de ce nouveau Dieu fut assortie à son origine & à sa destination. Virgile le désigne par une pierre, (*immobile saxum*) Ovide par une souche quarrée. Quelque ignoble que fût sa condition, lorsque Tarquin l'ancien voulut lui associer Jupiter dans son Temple, il se piqua de ne pas céder le pas au Dieu du tonnerre, qui en effet, à en juger par sa première figure, ne paroissoit pas d'une condition plus relevée que lui.

Dans la suite ce Dieu matériel eut le sort des autres ; il obtint une forme plus élégante, on lui accorda une tête humaine propre à indiquer qu'il n'étoit pas sans vie, & cette tête fut posée sur une colonne pyramidale qui marquoit son immobilité & sa première nature, laquelle continua à caractériser particulièrement le Dieu Terme.

Les Grecs devenus sujets des Romains adoptèrent cette Divinité, & on en trouve de fréquents vestiges sur les médailles (a) frappées sous les Empereurs, sur-tout sur celles d'Antonin, de Lucius Verus, de Commode & de Caracalla. Flatteurs & rampants autant par nature que par contrainte, ils n'eurent garde de manquer de profiter d'une idée si propre à faire l'éloge de l'Empire des Romains, avouant par cette figure symbolique qu'ils les regardoient comme les protecteurs des privilèges & de la propriété des Domaines que Rome leur avoit laissé, comme par grace, en les soumettant à sa domination.

---

(a) On voit ce type au revers de celles de Lesbos & de quelques autres Villes. de Mitylene, de Nicomédie, de Thera,



## CHAPITRE QUINZIEME.

*Des prodiges & des miracles attribués aux statues.*

**L**ES Poëtes d'Italie ont coutume de protester à la tête de leurs poésies, que s'ils employent le langage du paganisme, ils le font sans préjudice de leur croyance. Faudra-t-il que je fasse la même protestation en parlant des prodiges & des miracles opérés par les statues? Je ne parle le langage des payens qu'à cause que je parle le langage de leurs Historiens.

Il ne faut pas regarder les statues des Dieux du paganisme, comme nous regardons celles dont notre religion nous permet de faire usage. Figurons-nous un peuple qui croyoit une vertu divine & agissante dans ces objets de son culte. Figurons-nous des Prêtres ou pervertis par les idées populaires & devenus eux-mêmes peuple, ou attentifs à les mettre au profit de leur ministère. Figurons-nous des Princes & des Magistrats, souvent peuple eux-mêmes, & dont le grand principe étoit de cimenter les intérêts politiques par les idées établies de religion. Figurons-nous cette religion faisant partie du gouvernement civil, où il n'étoit pas permis de délibérer sur rien, ni de rien exécuter, sans avoir consulté les Oracles; où les prodiges & les présages qu'on en tiroit, n'étoient pas moins communs que les édits du Magistrat, où ils étoient des preuves de la part que la providence prenoit au bien public, des manifestations de la faveur des Dieux, des menaces des châtimens qu'ils alloient infliger, où enfin la chose publique avoit plus de part à ces faveurs, & ces menaces, que les intérêts & le sort des particuliers. Figurons-nous toutes ces choses, & nous nous ferons une juste idée du merveilleux que l'on débitoit au sujet des statues tant des Dieux que des Héros & même des hommes relevés par les vertus ou par la puissance au-dessus des autres. Il ne s'agit pas d'examiner si ces merveilles & ces prodiges étoient réels, si

c'étoient des effets du préjugé ou de l'illusion ; il suffit qu'on les croyoit réels, & cette croyance produisoit sur les esprits les effets de la réalité. On peut appliquer à ceci la réflexion de Tite-Live au sujet de toutes les choses merveilleuses dans lesquelles la crédule superstition des anciens donnoit sans cesse. Qu'elles soient fausses ou vraisemblables n'importe, dit-il, il suffit qu'on les tint pour vraies.

On peut placer à la tête des prodiges des simulacres des Dieux, la manière miraculeuse dont on les possédoit ou leur origine céleste. Nous avons vu que telle étoit celle de la Pallas qui fut à Troye le sujet de la grande contestation entre Ajax, Ulysse & Diomede, qui tous prétendoient avoir droit à ce saint trésor en récompense de leurs services. Les Grecs, ces Grecs si sages, & si fameux par leurs lumières & leur philosophie, n'hésitoient point d'affirmer que la statue de Diane d'Éphèse, & même son temple, étoient tombés du ciel, ils n'avoient point d'autre tradition touchant sa fondation & ses fondateurs ; mais l'absurdité de cette fable ne fut pas moins une source inépuisable de dons & de richesses qui couloient de toutes parts dans ce sanctuaire.

L'Égypte possédoit le simulacre de Sérapis par une suite de prodiges éclatants. Il apparut à Ptolomée un jeune homme d'une beauté & d'une taille au-dessus de l'humaine, qui lui ordonna d'envoyer ses plus intimes confidants au Royaume de Pont pour en apporter sa statue, l'assurant qu'elle feroit le bonheur de son Royaume, & rendroit illustre la Ville où on la placeroit. Après cela ce jeune homme s'éleva dans le ciel. Frappé de cette vision, le Roi rassembla les Prêtres Égyptiens, interprètes ordinaires des songes, & leur exposa le sien. Il n'en reçut aucune explication. Il demanda à Timothée, Athénien, souverain Pontife du temple d'Alexandrie, quel étoit le Dieu qu'il avoit vu en songe, & quel étoit le culte dont il vouloit être honoré ? Celui-ci ayant interrogé ceux qui voyageoient dans le Pont, apprit qu'auprès de Sinope il y avoit une statue fort respectée par les habitants ; comme Ptolomée plus occupé de ses plaisirs que des cérémonies de religion,

Diod. lib.  
V. & Dict.  
Cic.



oublioit cette vision ; la même figure lui apparut plus terrible qu'auparavant , le menaçant de le perdre lui & son Royaume s'il n'obéissoit : alors il envoya des Ambassadeurs & des présents à Scydrothemis qui regnoit à Sinope avec ordre de consulter l'Oracle d'Apollon à Délos. Ce Dieu leur répondit en termes clairs , qu'ils achevassent leur voyage , qu'ils rapportassent en Égypte la statue de son pere. Sur l'indécision de Scydrothemis retenu par les menaces du peuple , le Dieu apparut à lui-même , & le menaça de le perdre s'il n'obéissoit ; il fut accablé coup sur coup de divers malheurs & maladies ; enfin , quoique le peuple s'opposât à l'enlèvement du Dieu , sa statue alla se placer d'elle-même dans le vaisseau des Égyptiens qui étoient dans le port , & arriva en trois jours à Alexandrie , où Ptolomée lui bâtit un temple.

Tacit. ann.  
lib. IV.

Les qualités ou vertus surnaturelles qu'on regardoit comme inhérentes à la matiere même dont les simulacres étoient fabriqués , contribuoient autrefois à la croyance vulgaire. La statue de Memnon , élevée par Aménophis II. sur les bords du Nil , étoit d'une pierre qui chaque jour au lever du soleil , frappée de ses rayons , rendoit des sons semblables à ceux d'une lyre. (a) Strabon dit les avoir entendus , mais il doute que le son vînt de la statue , & ne voyant que du merveilleux , il ne prit aucunement garde au physique. On prétend qu'Adrien étant à Thebes avec Sabine sa femme , fut aussi témoin de ce prodige. C'est par cette raison qu'Homere dans son langage Poétique parle de cette Statue , comme ne manquant jamais de saluer l'aurore. On entendoit une merveille de cette espece sur la pierre sacrée où Apollon avoit déposé sa lyre pour aider Thésée dans la construction des murs d'Athenes : touchée avec un caillou , elle

(a) Des voyageurs modernes m'ont assuré avoir été témoins de ce phénomène. Il n'est pas étonnant que dans des siècles où la croyance en la divinité du soleil étoit dominante , il fût regardé comme surnaturel , & que ce bruit fût trouvé harmonieux : mais dans un temps où la physique est mieux

connue , il s'expliquera naturellement. La raréfaction de l'atmosphère & la dilatation des solides causée par la chaleur des rayons du soleil , peuvent fournir d'autres exemples de cette nature , & ils ne seront point embellis par la prévention que fait naître la superstition.

raisonnoit comme une lyre, & Pausanias assure avoir été lui-même frappé de cet effet surprenant.

Il étoit bien rare que les statues n'eussent quelque part aux grands événements qui regardoient la nation ; les succès heureux ou malheureux, le sort des personnages qui jouoient des rôles, étoient ordinairement annoncés par elles ; elles donnoient des marques d'approbation ou désapprobation des entreprises. Mitius Argien ayant été tué dans une émotion populaire, une Statue de bronze se renversa sur le meurtrier & l'écrasa. Les Theffaliens ayant jetté dans la mer la statue de Théagene parce qu'en tombant elle avoit écrasé un homme ; le territoire de cette Cité souffrit pendant quelques années une grande stérilité ; on consulte l'Oracle de Delphes qui répond qu'il faut rappeler la statue proscrite ; repêchée & remise en place avec des honneurs divins, elle acquiert la réputation de guérir les maladies & de délivrer de la misère, les peuples du voisinage y accourent en foule & se font faire des images de cette statue miraculeuse. Les Athéniens prétendoient que certaines statues qui étoient chez les Éginetes leur appartenoient comme ayant été faites d'un Olivier crû sur leur territoire ; là-dessus ils se mettent en devoir de les enlever ; leur entreprise est arrêtée par un tonnerre horrible, & par un tremblement de terre qui rend les ravisseurs aveugles & furieux, au point qu'ils se tuent les uns les autres. Si l'on en croit les Éginetes, ces statues se mirent même à genoux pour résister aux Athéniens, & depuis, elles demeurèrent dans cette posture. La mort d'Hieron, le Spartiate, à la bataille de Leuctres, fut annoncée par la chute des yeux de sa statue arrivée quelque temps auparavant, comme la colonne de bronze d'Hieron, Tyran de Syracuse, tomba d'elle-même le jour qu'il mourut. Enfin les Dieux vengoient par des prodiges terribles les sacrilèges que l'on commettoit contre leurs statues. A la prise de Carthage par les Romains, un scélérat ayant dépouillé Apollon de son habillement d'or, la vengeance du Dieu (a)

Plut. puni-  
tion des ma-  
ladies.

Hérod. lib.  
V.  
Plut. de Phil.  
Oracul.

---

(a) *Id egit ut sacrilega manus inter fragmenta ejus abscissa invenirentur.* Valer. Maxim. lib. I. cap. 2.

éclata en faisant trouver les mains du voleur coupées parmi les fragments de la statue : mais voici des miracles d'une autre espece.

In qm. lib.  
XLIII. Caramandre , élu par les Liguriens Capitaine contre les Marseillois , se détermine à faire la paix avec eux sur ce que la statue de Minerve , qu'on adoroit à Marseille , lui apparoit avec des regards menaçans. La mere d'Agathocles avoit fait placer une statue de pierre de son fils dans un bois sacré. Un essaim d'Abeilles alla déposer la cire entre les jambes de cette statue , c'en fut assez pour faire prévoir aux Devins qu'Agathocles étoit destiné à une fortune brillante , & aux plus grands honneurs. Philippe méditant de subjuguier la Grece , voit en dormant que le Colosse de bronze érigé par les Amphictions dans le temple d'Apollon , devient plus grand & plus gros entre ses mains. C'est une preuve certaine qu'avec l'aide de Dieu son nom va acquérir une grande célébrité dans l'exécution de son entreprise : Alexandre menace Thebes de sa ruine ; on consulte l'Oracle , & entr'autres signes , une toile d'araignée en forme d'arc-en-ciel , fabriquée devant une statue de Cerès , trois mois avant le siège , est un garant d'un heureux succès contre les Thébains , succès qui est encore confirmé par une sueur abondante que jettent quelques statues des temples de la Ville. Une pareille sueur survenue au simulacre de bois d'Orphée dans la Ville de Libéthra auroit peut-être découragé ce conquérant de son expédition de Perse , si Aristande ne lui eût représenté que bien loin que cette sueur fût de mauvais augure , c'étoit plutôt une preuve que l'expédition qu'il méditoit feroit suer le front des Poëtes & des Chantres auxquels ses hauts faits fourniroient matiere à chanter. Ce qui arriva lorsque le Prince fit consulter l'Oracle de Jupiter Ammon pour savoir si ce Dieu étoit son pere , est moins équivoque que cette sueur. L'Oracle ne se déclara point par des paroles , dit Strabon , mais par un signe de consentement avec les sourcils.

Idem lib.  
XVII.

Les Romains n'étoient pas moins crédules que les Grecs sur les prodiges des statues. Après la bataille de Cannes , Annibal marchant vers Rome par le pays des Sabins , on vit en différens temples des statues routes dégoutantes de sang. Pareil prodige arriva au Jupiter du



du mont Albain , & la couronne de la statue de la Fortune tomba sur ses mains : tous accidents qui furent regardés comme funestes à la fortune de Rome , & qui firent que les Consuls n'osèrent sortir de la Ville qu'après avoir expié ces prodiges. Dans la détresse où l'on se trouva par les menaces de Coriolan, la statue appelée de la Fortune des femmes, (a) prononça par deux fois ces paroles : *Femmes , vous m'avez consacré par une dévotion agréable à Dieu.* Prodige qui surpasse toute la philosophie de Plutarque lui-même ; car cherchant quelquefois de donner des raisons naturelles des prétendus miracles des statues , il dit à l'égard de celui-ci , qu'on est hors de toute possibilité d'en rendre raison. Lucullus après avoir pris la Ville de Sinope , poursuivant l'épée à la main les Ciliciens qui s'embarquoient pour s'enfuir , fait un songe qui lui dit d'avancer , parce qu'Autolycus (b) vient à sa rencontre pour s'aboucher avec lui : éveillé , il voit sur le rivage la statue d'Autolycus , faite par Stenides , renversée , sans que les fuyards eussent eu le temps de la charger sur les vaisseaux.

Plut. vie de  
Coriolan.

Plut. vie de  
Lucull.

A Rome les accidents qui arrivoient aux statues , furent de tout temps regardés comme le langage des Dieux , ou comme des marques assurées de leur volonté. La statue de Claudia , fameuse Vestale , qui avoit tiré avec sa ceinture le vaisseau qui portoit à Rome le simulacre de Cybele , passoit pour avoir été consacrée dans le temple de cette Déesse , parce qu'on regarda comme une chose miraculeuse que deux fois elle eût échappé à la fureur des flammes. La chute du simulacre de la Vertu , arrivée sous le consulat d'Ap. Claudius (c) & de C. Norbanus , donna lieu à faire de fort mauvais augures.

Tacit. ann.  
lib. IV.

Dion. lib.  
XCVIII. 15.  
N. VI. 33.

Les circonstances où l'on se trouva par les entreprises de César , & sous les Triumvirs , furent fécondes en ces sortes de prodiges.

(a) Elle avoit été fabriquée de l'argent des femmes.

ros qui accompagnerent Hercule contre les Amazones.

(b) Fondateur de Sinope & un des Hé-

(c) L'an de Rome 716.

A son retour des Gaules , le Dictateur se disposant à combattre Pompée , les statues ne manquèrent pas de suer sang & eau. Une palme qui s'éleva tout d'un coup d'un pavé solide dans le temple de la Victoire des Traliens , & dont les branches allèrent embrasser le piedestal de sa statue , fut un présage de la victoire de Pharsale. Le jour du combat , celle de la Victoire qui étoit dans le temple de Minerve en Élide , regardant celle de la Déesse , se tourna tout-à-coup du côté de la porte : prodige qui se renouvela à l'avénement de Vespasien au trône. Le moment où se tramoit l'assassinat de ce premier tyran de Rome , étoit trop intéressant pour n'être pas marqué par quelque prodige ; il le fut en effet par la chute de sa statue qui se brisa à ses pieds , comme il sortoit de son vestibule. Prodige qu'annonça aussi la défaite & la mort du Consul Vibius Pansa durant la guerre de Modene. Plutarque fait sentir qu'une preuve que cet assassinat fut conduit par un Dieu , c'est qu'il fut effectué auprès de la statue de Pompée , comme si César y eut été amené pour expier la mort de son concurrent ; & comme une victime immolée à ses pieds. Lorsqu'après cette mort les Triumvirs eurent fait le traité de partage , entr'autres preuves du mécontentement des Dieux , on vit les statues mêmes des hommes illustres suer du sang.

Auguste & Antoine devinrent des personnages trop importants pour que leur sort ne fût pas annoncé par des prodiges. Lors de la défaite du second , une statue de pierre qui étoit à Albane , jeta plusieurs gouttes de sang ; & la foudre ayant frappé la statue du premier dans le Capitole , la lettre C du nom de César , marquant chez les Latins le nombre centenaire , étant effacée , fit prédire aux Devins que cent jours après il devoit participer à la divinité , puisqu'*Ésar* qui restoit , signifioit Dieu en langue Étrusque.

La foudre ne tomboit jamais auprès d'une statue , sans que cet accident fût regardé comme un mauvais augure : Dion est riche en ces sortes d'exemples. C'est dans cet auteur qu'on lit qu'une calamité publique fut annoncée par un coup de foudre qui enleva la lance de la main du même Empereur , & que le sort d'Antoine

App. Alex.  
Hb. II. de bel.  
civil.

Plut. vie  
de César.

Plin. Hb.  
XXVII. 25.  
Tacit. Ann.  
LXXXVII. 3.

Dion. Hb.  
XLIV. 13.

Dion. Hb.  
XLVI. 32.

Plut. vie de  
Cés.

App. de  
bell. civ. Hb.  
IV.

Dion. in  
Aug. Hb.

à la bataille d'Actium, le fut par un pareil coup qui endommagea sa statue, ainsi que celle de Cléopâtre, que les Athéniens avoient élevées dans leur forteresse en forme de divinité.

Sous les successeurs d'Auguste on continua de donner la même importance à ces sortes d'accidents. Le Sénat changea le nom du mont Célius en celui de mont Auguste, uniquement sur ce que le feu ayant consumé tous les bâtimens d'alentour, il n'avoit épargné que la statue de Tibere, placée dans la maison du Sénateur Junius. La chute de celle de Janus fut regardée comme un présage de la mort de Germanicus. Séjan eut des pressentimens de sa prochaine disgrâce, dès qu'on lui eût rapporté qu'il sortoit de la fumée de sa statue; & un gros serpent qu'on y trouva dans le creux, lorsqu'on lui ôta la tête pour connoître la cause de cet accident, ne fit qu'augmenter ses allarmes. La ruine de Camalodum, colonie romaine en Angleterre, fut annoncée par un renversement subit de la statue de la Victoire, comme si elle eut voulu abandonner la place aux ennemis, dit Tacite. Un peu avant la mort de Caracalla, le Mars triomphal représentant cet Empereur, tomba de lui-même. Durant les factions d'Othon & de Vitellius tout le monde vit que la Victoire qui étoit sur un char au Capitole, laissa aller les rênes qu'elle tenoit dans ses mains, comme n'en pouvant plus être la maîtresse. On eut beau remettre sur pied les statues du second de ces tyrans, les jambes (a) se brisèrent chaque fois qu'on les rétablit, & la couronne dont sa tête étoit ceinte, annonça par sa chute celle de sa fortune. Vespasien dans la guerre Judaïque prit pour un bon augure que la statue de Jules-César, laquelle étoit dans une Isle du Tibre, & n'avoit jamais été ébranlée ni par violence de vent ni par tremblement de terre, fût vue se tourner d'elle-même en plein jour clair & serein vers l'orient. On prétendoit que le jour de la bataille entre les partis de Domitien & d'Antoine, Président de la Germanie su-

T. Hist. ann.  
lib. IV.

Idem in  
T. Hist.

Tacit. ann.  
XIV.  
Idem in Ca-  
racall.

Pont. vie  
d'Othon.

Suet. in  
Vesp. lib. V.  
& Tacit. ann.  
lib. I.

(a) *Ipso movente statue equales cum plurifariam ei ponerentur fractis repente*

*cruribus pariter corruerunt.* Suet. in Vitel. cap. IX.



Suet. in  
Domit. lib. V.

Xiphil. in  
Sever.

Lampr. in  
ejus vit. cap.

V.  
Xiphil. lib.  
LVIII.

périeure, on avoit vu un aigle embrasser avec ses aîles la statue de l'Empereur, faire des cris de joie, & après la mort d'Antoine emporter la tête du vaincu. Ce fut un signe de la mort de Sévere que la foudre eût frappé sa statue qui étoit près de la porte du palais par laquelle il devoit sortir pour son expédition d'Angleterre, en effaçant trois lettres de son nom. L'empire futur, mais passager de Diadumene fut prédit, lorsqu'un aigle enleva son chapeau & le mit sur une statue étrangere. Enfin un pigeon qui s'avisa de voler autour de la statue de Macrin dans le temps que le Sénat faisoit lecture de la premiere lettre que cet Empereur lui écrivit, fut pris pour une marque du destin de son regne; comme un aigle qui se posa sur la statue de Niger, le fut de celui de cet Empereur : car rien de ce qui arrivoit aux statues, auprès des statues & dans les statues ne pouvoit être indifférent.

Vopisc. lib.  
II.

Vopisc. in  
vit. Prob. lib.  
XXIV.

Nous avons dit que lorsque la foudre les frappoit, cet accident étoit regardé comme un mauvais augure; il faut pourtant remarquer qu'on l'interprétoit quelquefois en bonne part, selon le bon plaisir des Aruspices. Les statues de Tacite & de Florian ayant été brisées par la foudre, ils répondirent qu'il devoit sortir de leur famille un Empereur en ligne masculine ou féminine, qui donneroit la loi aux Parthes, aux Perses, aux Francs, aux Allemands, & jusqu'à l'Afrique & à la Taprobane; que cet Empereur paroîtroit mille ans après la ruine des statues causée par cette foudre. L'image de Probus ayant été touchée de la foudre à Vérone, de maniere que sa prétexte changea de couleur, les Aruspices répondirent que ses descendants paroîtroient avec tant de splendeur dans le sénat, qu'ils parviendroient tous aux honneurs suprêmes : prédiction, dit Vopisque, dont on ne voit encore aucun effet.

Les anciens avoient coutume de chercher à expier les malheurs pronostiqués par la chute de la foudre. On en voit un exemple remarquable à l'occasion de celle qui tomba à Rome auprès de la statue de l'illustre Coclès dans les Comices. On fit venir d'Étrurie des Aruspices qui conseillèrent de transporter cette statue

dans un lieu moins apparent & à couvert des rayons du soleil ; mais s'étant fait soupçonner par là d'être ennemis de Rome , & ayant avoué leur perfidie , ils furent mis à mort , & la statue fut établie dans un lieu distingué ; (a) ce qui tourna à la prospérité de la République.

Mais comment plusieurs de ces choses extraordinaires s'opéroient-elles , ou comment parvenoit-on à les faire croire , si effectivement elles ne s'opéroient point ?

Je dirai d'abord que la plupart du temps ce qu'on regardoit comme un prodige ne l'étoit point , que c'étoit une chose toute naturelle , une chose qui n'avoit nul rapport , nulle liaison avec les événements ; c'est ce qu'il faut dire sur-tout de ces prétendues sueurs des statues. Quelqu'enclin que fût Plutarque à croire le merveilleux , il parle quelquefois des faits de cette nature d'une manière à faire entendre qu'il ne les croyoit pas , les laissant pour ce qu'ils sont , parce qu'on ne les peut , dit-il , ni nier , ni réfuter ; il convient que l'humidité des statues peut avoir fait couler des gouttes semblables au sang , lorsque la pierre & le bois auront contracté une certaine moisissure , laquelle peut avoir pris de la couleur soit de la matière , soit de l'air qui l'environne. Il accorde aussi comme possible que des statues rendent un son semblable à un gémissement , à un soupir , au moyen de quelques fentes , de quelques ruptures ou séparation des parties , qui se font au dedans. Ce sont les termes dans lesquels cet auteur s'exprime.

Plut. vie  
de Catulle.

Quoi qu'il en soit de ces explications de Plutarque , il est certain que l'on prenoit fort peu de précaution pour vérifier les faits : souvent même il auroit été dangereux de paroître en douter , puisque ces faits intéressoient la religion , les Prêtres , souvent l'État , & plus souvent encore les premiers personnages de l'État qui avoient ordinairement les oracles à leur bienéance. Ajoutons qu'un accident arrivé à une statue dans un temps indifférent ne devenoit merveilleux qu'après coup , & parce qu'il plaisoit de le

---

(a) *Exque res bene & prosperè Reipublicæ cessit.*

rapporter à un événement qui survenoit : rapport où il y avoit plus d'arbitraire , plus d'illusoire que de l'extraordinaire ou du réel.

Pausan. in  
Boet.

Au surplus il étoit d'autant plus facile d'en imposer que les simulacres étoient ordinairement placés dans des temples fort obscurs , & que les Prêtres avoient grand soin de les dérober aux yeux du peuple. Pausanias dit qu'on ne laissoit jamais voir , excepté à ceux qui étoient initiés aux mysteres , celui de l'autre de Trophonius , qu'on ne l'approchoit même qu'avec une vénération extrême , & on ufoit de la même précaution dans d'autres sanctuaires , comme cela se pratique encore dans les temples (a) des idolâtres de l'Inde : de sorte que par l'impression que ce qui est regardé comme religion , fait ordinairement sur l'esprit , on étoit déjà frappé & presque persuadé avant de n'avoir encore rien vu , ni entendu.

Une autre source de miracles étoient des statues composées intérieurement de parties mobiles , au moyen de certains nerfs , ou de l'aimant & du mercure. Aristote parle de ces sortes de statues , que l'on mettoit en mouvement avec des fils qu'on tiroit secrètement. (b) On peut rappeler ici celle d'Albert le grand , brisée par S. Thomas d'Aquin d'un coup de bâton , laquelle prononçoit certains mots en vertu de l'ébranlement intérieur que l'air donnoit à ses ressorts cachés.

C'est par des moyens de cette nature que les oracles de Jupiter Ammon ne se rendoient pas par des paroles , mais par des si-

(a) Tavernier rapporte que le temple de Bezoar ne reçoit du jour que par la porte , qu'il s'avança un jour comme à tâtons derrière la statue où il découvrit un trou par lequel un homme pouvoit entrer & qui devoit servir de niche aux Prêtres pour faire parler l'Idole par leur bouche ; il ajoute qu'il ne put être si prompt que celui qui étoit allé chercher de l'eau , ne le trouvât dans la pagode , mais qu'après en avoir reçu quelques

injuries avec reproche d'avoir profané la sainteté du temple , il n'eut pas de peine de l'appaiser en lui mettant deux roupies en main. *Hist. Génér. des Voyag. tom. XXXVII. in-12.*

(b) *In ligneolis figuris gestus movent quando sicut membri quasi agitari solet , traxerim. Arist. de mundo.*



gnes des yeux & des sourcils. On voyoit le même jeu à Hiérapolis, & suivant Eusebe & Rufin, le Jupiter Phlius rendoit les siens par la vertu de ses ressorts secrets. Les statues de la Victoire portant des trophées, dont parle Plutarque, se mettoient en mouvement par certains nerfs, ou par la force de l'aimant avec le fer qu'elles avoient intérieurement. Claudien parle d'une statue de Mars de fer & d'une de Vénus d'aimant qui étoient construites de façon qu'elles s'embrassoient mutuellement. Il est question dans Ovide de pareilles machines qui étoient à la porte du temple de Mars Vengeur.

Macrobius, *Satur.* lib. I, c. 3.  
Hist. Eccl. lib. IX.

Ovid. lib. II. *Tristitum.*

On fait qu'il y avoit des statues construites en dedans de manière à pouvoir y mettre de l'eau & du feu, pour les faire suer au gré des Prêtres. Celle de métal de Bustericus, (a) Dieu des Saxons, étoit ainsi fabriquée, creusée en dedans elle pouvoit contenir une cruche d'eau. Il y avoit deux trous, l'un au crâne, & l'autre à la bouche qui se fermoient par des chevilles. On remplissoit d'eau le corps du simulacre, sur la tête duquel on mettoit ensuite des charbons ardents dont la chaleur faisoit suer l'idole de toutes parts : le Dieu dont la figure étoit celle d'un enfant en colère, & dont le regard étoit menaçant, sembloit alors aux yeux de ses adorateurs crédules & intimidés, vomir des flammes par la bouche & par le sommet de la tête.

On fait enfin qu'on pratiquoit des souterrains dans la construction des temples, par lesquels on parvenoit aux lieux où étoient placées les statues des Dieux, auxquels on faisoit rendre des oracles. Ces sortes de routes secrètes sont encore connoissables dans le temple appelé de Diane à Nîmes, & ce que raconte Tavernier de l'idole & du temple de Bezoar dans les Indes, fait voir que c'étoit là une ressource générale de l'imposture des prêtres ido-

Voyez la note ci-dessus.

(a) La statue fut trouvée il y a environ 200 ans dans la Citadelle de Rotterdam. Elle est d'un métal inconnu, sa hauteur est de cinq pieds & demi environ, sa circon-

férence a un tiers de plus, sa figure représente un enfant de dix ans. On lui voit la main droite posée sur sa tête, & l'autre sur sa cuisse. Voy. *Antiq. Ger.* 1761.

lâtres. C'est par toutes ces différentes especes de supercheries, remarque Cassiodore, que l'on tiroit des mouvements, qu'on faisoit rendre des sons, (a) & prononcer des paroles à des machines dénuées de sens & de leur nature immobiles. Il seroit à souhaiter qu'on n'eût jamais pu faire de pareils reproches dans une religion dont le culte simple, sincere & éclairé par la vérité suprême, n'a pas besoin d'imposture & de fables (b) pour autoriser la vénération

(a) *Motu & sono vel locutione mechanisma facit muta cantare, insensita vivere, immobilia moveri.* Cassiod. I. Varriar. 45.

(b) Il est rapporté dans l'histoire de la conquête des Isles Canaries, qu'à Ténérife on rencontre une petite chapelle pratiquée dans une caverne obscure, où l'on ne voit qu'une statue de la Vierge que les Insulaires nomment Notre-Dame de la Chandelier, & où ils vont presque tous en pèlerinage au moins une fois dans la vie: qu'ils en racontent un nombre infini de miracles, lesquels, quelque incroyables qu'ils soient, il seroit dangereux à un étranger d'en rien contester. Les habitants de l'Isle ne manquent pas de certifier qu'ils ont vu dans la caverne cette sainte image trempée de sueur & les cheveux mouillés, dans le temps que des matelots allèrent l'avoir vue venir sur les dunes & forcer les voiles au milieu d'une tempête. Ils assurent encore qu'en 1390, un berger découvrit cette statue placée sur une grande pierre, que ses chevres en furent effrayées, & le berger croyant que c'étoit une femme, lui fit signe de s'éloigner, n'étant pas permis à un homme de parler à une femme dans la solitude: voyant qu'elle ne s'éloignoit pas, il prit une pierre dans le dessein de la lui jeter, mais aussitôt son bras fut pétrifié. Un autre Pâtre témoin

du malheur arrivé à son camarade, s'approcha de la statue armé d'une pierre tranchante, déterminé à lui fendre la tête, mais il se blessa lui-même au lieu de frapper la femme prétendue; sa colere s'accrut, il voulut porter un second coup & il se blessa encore lui-même. Alors les deux bergers allèrent vers le Roi, l'un le bras roide, l'autre la main déchirée, & racontèrent leur aventure. Le Roi & son conseil allèrent vers la caverne. Le Prince ordonna que la statue fût transportée sur le champ dans son palais. Les bergers effrayés n'osoient exécuter cet ordre, ils s'avancèrent cependant, & à peine eurent-ils porté l'un son bras, l'autre sa main sur cette merveilleuse pierre, qu'ils furent aussitôt guéris. Le Prince émerveillé de ce nouveau prodige, jugeant qu'une telle statue n'étoit pas faite pour être maniée par des payfans grossiers, & ne doutant pas qu'elle ne fût venue du ciel, la prit lui-même aidé de ses courtisans, mais à peine eurent-ils fait cent pas qu'elle devint si lourde, & d'un poids si accablant qu'il ne fut pas possible de la transporter. Le Prince alors se prosternant conjura la statue de vouloir bien souffrir qu'on la portât plus loin: elle fit signe qu'elle y consentoit, & devint si légère qu'on l'enleva sans effort, & on la transporta 1500 pas de là. Ce qu'il y a de plus prodigieux dans ce récit, c'est que cette statue qu'on

ration légitime que l'on doit aux images pieuses. Dans le paganisme le peuple ne se doutant pas seulement de ces supercheries, ne voyoit que les effets de la puissance des Dieux & les vertus de leurs simulacres, envers lesquels nous le verrons bientôt donner les marques de la confiance la plus aveugle, après que nous aurons considéré combien on étoit soutenu en cela par les pratiques introduites & suivies par la politique.

avoit pris pour une femme, n'a tout au plus que trois pieds de hauteur; elle est d'une figure peu agréable, prodigieusement rocaillée & balancée. Son vêtement est d'une étoffe bleue, & elle tient à la main des langes de couleur verte; on persuade au peuple, qui le repete avec beaucoup de confiance, que la veille de la Purification, les Ministres des autels voyent un nom-

bre prodigieux de cierges allumés qui vont tous seuls pendant la nuit en procession autour de la caverne. Ce miracle annuel produit à la Chapelle une très-grande quantité de bougies qui appartiennent de droit au Chapelain, les *ex voto* & les dons des matelots & des Insulaires rendent cette Chapelle plus riche que toutes les Eglises ensemble des sept Isles Canaries.







## CHAPITRE SEIZIEME.

*Principes de politique & de religion touchant la possession & la privation des statues des Dieux.*

**C**OMME les simulacres des Dieux qu'on possédoit, étoient regardés comme des gages de leur protection & des garants de la sûreté publique, on faisoit dépendre de leur conservation le sort d'une ville & d'une nation. Le Palladium tenu à Troye comme le plus sûr garant de son salut, porté à Rome dans le temple de Vesta, y fut regardé du même œil par les Romains.

Cic. Philip.  
II.

Les oracles ne manquoient pas d'entretenir l'attachement qu'on avoit pour les saints simulacres. Lorsque les Ioniens envoyèrent enlever ceux des anciens autels d'Hélis en Achaïe, on refusa de les laisser transporter à cause d'un ancien oracle qui menaçoit les Hélixéens de leur ruine, lorsque les Ioniens sacrifieroient sur les autels de Neptune.

Diod. Lib.  
XV.

On cherchoit en conséquence d'éloigner les ravisseurs par des menaces & des craintes de punition subite. Les habitants de Pellenes tenoient toujours la statue de Diane enfermée, & quand la Prêtresse la portoit en procession, personne ne devoit seulement la regarder en face, parce que la vue, disoit-on, n'en étoit pas seulement terrible & dangereuse; mais par-tout où elle passeroit, elle rendroit les terres stériles & feroit tomber tous les fruits. On disoit encore que quelqu'un ayant touché la statue de la même Déesse, surnommée Anaïtide, il fut saisi d'un aveuglement subit & d'une maladie dont il expira. Lucullus profitant de ces sortes de croyances, eut soin de faire regarder la tempête essuyée par la flotte de Mithridate, comme un effet du courroux de Diane, dont la statue avoit été enlevée dans la ville de Priapus par ce Roi barbare.

Pint. vie  
l'Aratus.

Mais c'est dans les temps de guerre sur-tout que l'on trouve des preuves de l'extrême confiance qu'on avoit dans les images des Dieux. Lorsqu'une Ville étoit assiégée, leur conservation & leur enlèvement faisoient également un des grands moyens de la défense & de la conquête. Pendant le siege de Tyr par Alexandre, quelque Citoyen prétendant avoir vu la statue d'Apollon qui déclaroit qu'il les alloit quitter, on prit le parti d'attacher ce Dieu avec des chaînes d'or à celle d'Hercule, patron principal de la Ville, & on cloua son colosse à grands coups de maillets sur son piedestal. Aussi ces précautions n'ayant point empêché la prise de Tyr, son malheur fut attribué à l'inclination singulière d'Apollon pour le vainqueur; ce qui fit donner à sa statue le surnom de Philo-Alexandre : & les Grecs de leur côté ne manquerent pas de lui marquer leur reconnoissance par des sacrifices solennels, faits à ses pieds. On voyoit encore des traces de cette ancienne croyance à Constantinople du temps du jeune Constantin. Sa statue y étoit regardée comme un gage de la conservation de cette Ville; mais pour la rendre légitime & exempte d'idolâtrie, on prit la précaution d'y enfermer une particule de la Sainte Croix.

Plutarque.  
vie d'Alex.  
Diod. lib.  
XIII.

Comme on ne négligeoit rien pour conserver la possession de ces gages sacrés de la sûreté publique, les ennemis n'oublioient rien pour en priver les possesseurs. Mais comme le principe généralement reçu que la Divinité résidoit dans la statue même qui la représentoit, auroit dû faire regarder ces enlèvements comme des sacrilèges, un autre principe de religion venoit mettre les conquérants à leur aise; c'étoit que les vaincus perdoient le droit qu'ils avoient à la protection de leurs Dieux.

C'est en conséquence de ce principe qu'on établit la doctrine des évocations des Dieux tutélaires des Villes, qui consistoient en certaines prières & cérémonies, en vertu desquelles les Dieux étoient censés abandonner leurs statues & leurs temples. Après ces prières & ces cérémonies, le vainqueur pouvoit enlever les simulacres & piller le temple sans crainte de le violer.

Il paroît que ces dépouillements furent une maxime générale de tous les conquérants. Les Grecs ufoient de ce prétendu droit contre les Villes qu'ils foumettoient. Un de leur premier soin après la chute de Troye , fut d'enlever le simulacre de Jupiter Hercé. Les Cizilieniens dans une pareille occasion , emporterent celui de Diane Dindiméene chez les Proconésiens , & Cléomene ayant pris la Ville de Mégapolis , envoya à Sparte les statues & les images de ses temples.

Plut. vie  
de Cléom.

Pauf. Atti.  
lib. I.

Xerxès, fils de Darius, tant blâmé par les Grecs pour un pareil sacrilège , ne fit donc que suivre le droit commun du vainqueur , lorsqu'il enleva à Athenes les statues de Diane & d'Apollon , pour les transporter dans le pays de sa domination. Cambyse usa du même droit dans les temples d'Égypte, les dépouillant de presque toutes leurs divinités, dont Ptolomée dans sa conquête de l'Assyrie trouva encore 250 qu'il remporta en Égypte, & c'est la plus grande joie que ressentirent les Égyptiens, en voyant la longue captivité de leurs Dieux terminée, ce qui fit donner à leur libérateur le nom d'Évergetes.

T. I. Arcad.  
lib. VIII.

La même maxime fut suivie par les Romains ; mais ils paroissent avoir mis quelque façon de plus dans ces sortes de dépouillements, & de n'avoir pas voulu que l'on crût qu'on les abandonnoit au gré de leurs Capitaines. Les Ambraciotes s'étant plaint dans le Sénat que M. Fulvius (a) eût fait arracher leurs Dieux des temples ; à son retour à Rome, la chose fut envoyée par le Sénat devant le College des Pontifes, afin qu'ils décidassent de ce qui seroit de raison ; car en vertu d'un Sénatus-consulte fait à la prise de Capoue, durant la guerre contre Annibal, toutes les causes regardant les dépouillements de cette nature, devoient être renvoyées devant ce tribunal. (b)

(a) De signis cum M. Fulvius Romam reverisset, placere ad Collegium Pontificum referri. & quod ii censuissent fieri. Tite-Live XXXVIII. 44.

(b) Signa statuae, &c. quae capta de hostibus dicerentur, quae eorum sacra & profana essent, ad Pontificum Collegium reje-  
cerunt.



Cependant les Capitaines n'exerçoient pas moins ce prétendu droit du vainqueur. A la prise de Tarente, Fabius Maximus enleve le Colosse d'Hercule & le transporte au Capitole. Furius Camillus à la prise de Veïes, après avoir sacrifié devant la statue de Junon, la prie de venir douce & propice, dit Plutarque, habiter à Rome avec les autres Dieux qui avoient pris cette Ville sous leur protection, & la statue ne manqua pas de donner une réponse favorable, selon quelques-uns, par un signe de tête, & selon quelques-autres témoins plus hardis, par un *oui* qui passa pour constant dans l'armée. Après la prise de Carthage, Scipion dépouille les temples par droit de repréailles, faisant notifier aux peuples de Sicile qu'ils peuvent emporter tous les monuments sacrés enlevés ci-devant chez eux par les Carthaginois : les statues d'Apollon & des autres Dieux de Carthage sont envoyées enchaînées à Rome & mises au nombre des trophées.

Plutar. vie  
de Fab.

Plutar. vie  
de Fur. Cam.

Plut. vie  
de Flav. &  
App. Alexa.  
de bell. Car.

Pausan. in  
Arcad.

Id. in Rom.

Id. in The  
sic.

Sous les Empereurs on continua de traiter avec la même inhumanité les Villes conquises. Auguste après la défaite d'Antoine, enleve les simulacres des Dieux de l'Arcadie, ainsi que des autres contrées de la Grece qui avoient suivi le parti de son concurrent. Néron fit transporter à Rome la fameuse statue du Cupidon des Thespiens, quoique déjà enlevée une fois par Cassius, elle leur eût été rendue par Claude. Le temple de Delphes fut sur-tout saccagé par ordre de cet Empereur.

Il n'est pas indifférent de remarquer ici que la même barbare politique a été suivie par presque toutes les nations connues, comme si c'eût été de la nature de la guerre, de sévir à la fois contre les Dieux, contre la religion & contre l'État. En effet l'histoire des Indes nous apprend que *Nixivarom Melitay*, qui avoit régné heureusement sur l'Empire des Indes, après avoir vaincu 27 Rois qui s'étoient ligués contre lui, leur enleva tous leurs Dieux : le voyageur Pinto qui les vit encore enchaînés, (a) nous apprend

(a) Il dit avoir vu 80 grandes Idoles, & quantité de petites prosternées devant les

grandes toutes attachées à des chaînes de fer avec de gros colliers, & quelques-unes

que les peuples dépouillés de leurs Dieux ne pouvant supporter cette humiliation ; s'étoient déjà révoltés plusieurs fois pour les revendiquer , qu'ils renouvelloient chaque année les vœux qu'ils avoient fait de ne célébrer aucune fête dans leurs temples jusqu'à la délivrance de ces objets chéris de leur culte. C'est dans le même voyageur que l'on voit que le Roi *Prée-hau Guiminian* tenoit enchaînés par le cou 83 Dieux enlevés dans la dernière guerre, & qu'il devoit les conduire en triomphe à son entrée dans sa capitale. Il vit encore à la Chine 360 Dieux représentant les 360 jours de l'année, que le Kam de Tartarie avoit fait enlever du grand temple de la Ville de *Xipoton* & transporter à la chapelle des Rois de la Chine, pour triompher d'eux lorsqu'il s'en retourneroit dans sa patrie, étant important, disoit-il, que tout le monde fût qu'il avoit rendu captif le Dieu même de ses ennemis. La politique des Incas fut la même à cet égard : dans le temple de Cusco on voyoit comme en trophée toutes les idoles des peuples subjugués par ces monarques du Pérou.

Hist. Gén.  
des Voyag.  
IV. in 12<sup>mo</sup>.  
VI. pag. 481.

Persuadés de la puissance de ces divinités matérielles, en feignant par politique de l'être, les anciens conquérants se firent quelquefois un point de religion de n'y point toucher ou de les rétablir dans les lieux où elles étoient honorées. Datis, capitaine de Darius, après la bataille de Marathon ayant trouvé dans un vaisseau Phénicien un simulacre d'Apollon, il s'enquit dans quel temps il avoit été pris, & alla le remettre lui-même à Délos, recommandant aux Déliens de le rendre aux Thébains auxquels il avoit été enlevé. Hérodote raconte les particularités du rétablissement de ce simulacre, qui n'eut lieu que vingt ans après. Il fut précédé par un avertissement de l'oracle : les Thébains allèrent eux-mêmes le réclamer & le chercher ensuite en cérémonie. Après la défaite d'Annibal, les Romains rendirent au temple de

App. Alex.  
d. o. l. Cart.

avec des menottes pour marquer leur captivité. Le même voyageur nous apprend que ces sortes de spectacles sont fréquents aux

Indes & à la Chine. *Hist. Gén. des Voyag.*  
tom. XXXV. in-12.

Proserpine des Locriens les simulacres & autres effets que Pleminius en avoit enlevé, & firent mourir le ravisseur.

On se déterminoit quelquefois d'autant plus aisément à ne pas enlever les Dieux d'une Ville prise, que bien loin de les regarder comme ses protecteurs, on les jugeoit ses ennemis, puisqu'ils ne l'avoient point protégée. C'est par ce principe que Fabius à la prise de Tarente, répondit au Greffier de la Ville, qui demandoit ce qu'il ordonnoit qu'on fît des statues & des images des Dieux : laissons aux Tarentins leurs Dieux couronnés.

Plutar. de  
Notab. & vie  
de Fabius.

Le respect & la vénération avec lesquels on traitoit les statues ainsi enlevées, répondoient souvent à la haute idée qu'on avoit de leur pouvoir. Les Éginetes ayant ravi celles de Damias & d'Auxentius aux Épidauriens contre lesquels ils s'étoient révoltés, instituerent aussi-tôt des Prêtres & des sacrifices en leur honneur. Camille (a) sachant qu'il n'y avoit que certains Prêtres qui eussent la permission de toucher la statue de Junon qu'il vouloit enlever à Veïes, choisit dans l'armée les jeunes gens les mieux faits, lesquels après s'être bien purifiés & vêtus de robes blanches, s'approchèrent de la statue avec beaucoup de respect, & l'apportèrent à Rome en grande cérémonie.

Herod. lib.  
V.

Cependant un certain esprit de libertinage faisoit quelquefois oublier les égards dus aux choses saintes, & traiter cavalièrement les statues enlevées aux vaincus. On voit dans Pline qu'un soldat de l'armée d'Antoine durant la guerre contre les Parthes, avoit furtivement enlevé la statue d'or de Diane Anaïtide, qui passoit pour rendre aveugles ceux qui la touchoient. Ce soldat étoit depuis à Bologne, donnoit un jour à souper à Auguste, & le discours étant tombé sur ce riche vol & sur le pouvoir de cette

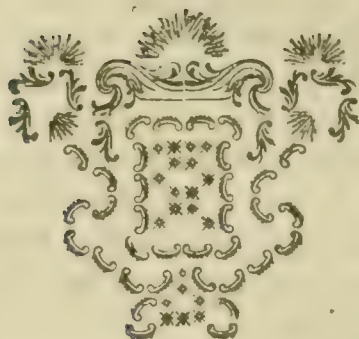
Plin.  
XXXIII. 4.

(a) *Namque delecti ex omni exercitu juvenes, purè lotis corporibus, candida veste, quibus deportanda Romam Regina Juno assignata erat, venerabundi Tem-*

*plum iniere; primo religiosè admoventes manus: quod id signum more Hetrusco nisi certæ gentis Sacerdos attrectare non esset solitus.* Tite-Live Dec. I. lib V.



Divinité. C'est moi , dit-il, qui l'ai enlevée ; elle m'a enrichi. César mange une cuisse de cette Déesse & ne s'en porte pas moins bien ; mais ces traits de libertinage & d'impiété ne détruisoient point les maximes de respect, en vertu duquel on rendoit des honneurs de toute espece aux simulacres des Dieux,



## CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

*Des marques de respect & des honneurs qu'on rendoit aux statues des Dieux , & des prérogatives dont on les faisoit jouir.*

**L**Es honneurs qu'on rendoit aux simulacres des Dieux étoient ou publics , c'est-à-dire autorisés par la loi , ou particuliers & inspirés par la seule dévotion des particuliers.

On peut mettre à la tête des honneurs & des prérogatives que la loi accordoit aux statues des Dieux , d'être regardées comme des asyles inviolables. Plus les nations furent sauvages , & plus on les vit mettre la confiance de leur salut dans ces Dieux matériels , sur-tout dans les périls de la guerre ; (a) car comme le gouvernement des peuplades naissantes est ordinairement la Théocratie , le Dieu tutélaire qu'elles ont choisi , doit être regardé comme le refuge commun dans tous les cas périlleux & qui paroissent surpasser la force & les ressources humaines. L'histoire fournit une infinité de ces sortes de cas durant les guerres entre les premiers Grecs.

Mais ce droit attribué aux statues est trop connu pour nous arrêter , & on peut voir là-dessus ce que j'en ai dit dans mon *Traité des Asyles*. Il suffira de remarquer en général , que de près ou de loin qu'on tînt à certaines statues , on avoit droit de se croire en sûreté , & je me contenterai de citer ici un exemple qui en vaut plusieurs.

Les Athéniens poursuivis pour le meurtre de Ceylon , ne se contentent pas de se réfugier dans le temple ; mais ils attachent

(a) Reggeveen , voyageur Hollandois , dit que les habitans de l'Île de Pâques aux Terres Australes , ne portant point d'ar-

mes , en cas d'attaque ont recours à leurs Idoles pour toute défense. *Hist. des Voyag.* tom. XVII. in-4to. pag. 520.

Plutar. vie  
de Solon.

un fil à la statue de la Déesse, qu'ils tiennent en main pendant l'interrogatoire que leur fait subir l'Archonte Mégaclês qui doit les juger. Ce ne fut que lorsque le fil se fut malheureusement rompu, qu'on se saisit d'eux comme abandonnés à la vengeance par la Déesse elle-même.

Voyez les  
méd. de Ca-  
racolla & de  
Gordien pie.

Les Villes & les peuples honoroient les statues de leurs Dieux tutélaires en en faisant graver l'image sur leurs monnoies avec toute la ressemblance possible, avec le simulacre qu'on adoroit dans le temple. Les médailles nous présentent par cette raison les images de la Diane d'Éphèse & de la Vénus de Gnide, tels que Lucien les décrit : c'est par-là que l'on voit que l'Hercule de Philippopolis en Thrace étoit parfaitement semblable à l'Hercule Farnese.

L'attachement & le respect qu'on devoit aux Divinités, les rendoient inaliénables. Cicéron remarque qu'il n'arriva jamais qu'une Ville eût vendu une statue ou un tableau de ses Dieux. Les grandes sommes que le Roi Nicomede offrit aux Gnidieus, d'ailleurs obérés de dettes, pour la statue de leur Vénus, ne furent point capables de les tenter.

Vid. Span.  
ad Calimac.  
Lavac. Palla-  
dis pag. 526.

Les cérémonies pratiquées pour honorer les Idoles, étoient sans nombre. On peut mettre à la tête la lustration des simulacres, c'est-à-dire, la pratique où l'on étoit de les laver ou dégraisser la veille de leur fête. On fait avec quelle exactitude superstitieuse se faisoit à Rome la lustration des statues de Cybele, de Pallas de Rhée & d'autres Divinités. Varron & Properce disent qu'on les frottoit ensuite avec du baume & de la cire, pour les rendre plus luisantes & y pouvoir imprimer dessus les vœux qu'on leur faisoit : cela se pratiquoit particulièrement à l'égard des Dieux Lares. Les Talapoins de Siam font encore dans l'usage aujourd'hui de laver leurs idoles avec des eaux parfumées à chaque pleine lune du cinquieme mois, & dans le royaume de Golkonde on barbouille de différentes peintures la face de l'Idole principale pour l'honorer ; ailleurs on les oint d'huile ou d'autres parfums.

Voyez la  
Relat. des In-  
des de Tav.  
hist. gén. des  
Voyag. tom.  
XXXVI, l. 2.

C'étoit autant pour honorer les Dieux que pour la pompe des



spectacles, qu'on portoit leurs images aux fêtes du cirque (a) & du théâtre : honneur anciennement réservé aux seules statues des Dieux, mais partagé depuis par celles des Princes. Le jour de ces fêtes (b) on voyoit l'aiguille du cirque chargée de plusieurs Divinités ; les images des Dieux avoient sur-tout beaucoup de part dans les cérémonies du triomphe où elles étoient portées avec pompe.

Une des pratiques les plus ordinaires pour les honorer étoit de les porter en procession en différentes occasions ; pratique encore suivie de nos jours chez presque toutes les nations idolâtres (c) qui se piquent dans ces occasions d'étaler toute la

(a) *Vebitur simulacrum Dei Heliopolitani ferculo veluti vehuntur in pompa ludorum Circensium Deorum simulacra.* Macr. Saturn. cap. XXI.

(b) *Circus erat pompa celebr numeroquē Deorum.* Ovid. Fast. IV. & vid. Pannin. de Lud. Circens. II.

(c) On remarque de Budso qu'il a laissé dégénérer ces fêtes en spectacles. Dans la plus solennelle, qui est celle du 15me jour de la 7me lune, qui porte le nom de la fête de l'Homme, se fait une procession où paroissent 15 à 20 chars de triomphe, chacun tiré par 30 à 40 hommes, & rempli de machines symboliques. L'Idole suit la procession portée sur un brancard par des hommes qui semblent succomber sous le poids de la Majesté Divine. La maîtresse du Dieu paroît ensuite portée aussi sur un brancard. On peut voir la description de cette fête plus au long dans l'Histoire Générale des Voyag. tom. XL. Dans le Royaume d'Arrakan on célèbre chaque année une fête qui porte le nom de Samlaporan avec une

procession à l'honneur de l'Idole Quiagpora, qu'on promène dans un grand chariot suivi par 40 Prêtres vêtus de satin jaune. Dans son passage les plus dévots s'étendent le long du chemin pour laisser passer sur eux le chariot qui la porte. *Hist. Gén. des Voyag. tom. XXXIII. liv. II. Tavernier, ibid. tom. XXXVI. liv. II.* raconte qu'il rencontra dans un bourg des Indes une procession d'environ 4000 personnes qui conduisoient une vingtaine de Pallekis, sur chacun desquels on voyoit une Idole. Toutes ces voitures étoient ornées de brocards d'or & d'argent. Quelques-unes étoient portées par quatre hommes, d'autres par huit ou par douze, suivant la grandeur & le poids des Idoles. Des deux côtés de chaque Pallekis un homme avec un grand éventail d'environ cinq pieds de diamètre composé de plumes d'Autruche & de Paon, dont le manche long de 5 ou 6 pieds étoit couvert de plaques d'argent ; chassoit les mouches de la Divinité. *Ibid. tom. XXXVIII. liv. II.* Dans l'Indoustan l'Idole Jagannat est portée sur une superbe machine de bois remplie de

Séver. fut.  
vit. Sci. Mar.  
lib. IX.

magnificence du faste religieux. Sévere Sulpice fait mention de l'usage établi dans les Gaules de porter en procession par les campagnes des simulacres de Dieux vêtus d'habits blancs.

Plin. lib.  
XXXIV. 7.

Vall. Max.  
lib. I. cap. 2.

Jul. Firm.  
lib. III. Attr.  
Suet. in  
Calig. cap.  
XXII.

Hist. gén.  
des Voyag.  
to. XXXVII.  
in 12.

A l'occasion de ces processions, & en certains jours solennels, on donnoit aux statues des habits de gala, d'étoffes les plus précieuses, pratique à laquelle se rapporte ce que dit Jérémie qu'on avoit des Dieux vêtus de la main des hommes de hyacinthe & de pourpre. (a) A Rome on donnoit un habit de triomphateur au simulacre d'Hercule lorsque l'on le portoit dans les cérémonies du triomphe. Denis le tyran dépouilla la statue de Jupiter Olympien d'un riche manteau estimé 85 talens d'or, que Hiéron avoit fait faire des prises faites sur les Carthaginois, & donna à la place au Dieu un manteau de laine, disant que l'autre étoit trop pésant pour l'été, trop froid pour l'hiver, & que celui-ci étoit propre à toutes les saisons. Julius Firmicus parle de ceux qui faisoient les habits des Dieux. Caligula qui ambitionnoit tous les honneurs qu'on rendoit aux Divinités, vouloit qu'on donnât tous les jours des habits, pareils à ceux qu'il portoit, à une de ses statues, qui étoit dans un temple. Bernier (b) rapporte que les Banians des

figures extravagantes à plusieurs têtes gigantesques, moitié homme & moitié bête; & posées sur 16 roues que 50 ou 60 personnes tirent, poussent & font rouler. Au centre est l'Idole Jagannat richement parée, qu'on transporte d'un temple dans un autre. Pendant la marche de ce chariot il se trouve des misérables dont l'aveuglement va jusqu'à se jeter le ventre à terre sous ces larges & pesantes roues qui les écrasent dans l'opinion que Jagannat les fera renaître grands & heureux.

(a) *Hyacinthus & purpura indumenta  
eorum, opus artificum univcrsa hæc. Jerem.*

(b) Cet auteur rapporte qu'entre les

Idoles du grand autel de la pagode de *Banarou*, il y en a une de bois de 5 ou 6 pieds de haut, mais dont on ne voit ni les bras, ni les jambes, ni le corps; il n'en paroît que la tête & le cou & tout le reste jusques sur l'autel est couvert d'une robe qui s'élargit par degrés vers le bas. On lui voit quelquefois au cou une chaîne fort riche d'or ou de rubis, ou de perles, ou d'émeraudes. Cette statue représente un ancien personnage, nommé Bainmadou, qui s'est rendu célèbre par ses vertus, & dont les Banians ont souvent le nom à la bouche. Au côté droit de l'autel on est surpris de trouver la figure d'un animal monstrueux, qui représente en partie un éléphant, un cheval & une mule. Il est d'or massif. On le

Indes se piquent aussi de donner des habits magnifiques à leurs idoles, & de les orner de chaînes d'or, de rubis, de perles & d'émeraudes qu'on leur met au co

L'usage de ces riches ornements à l'égard des simulacres des Divinités, étoit fort commun chez les anciens, & il étoit originaire de Grece. On voyoit des bagues & des colliers aux idoles comme on en voyoit aux statues des hommes illustres & des Rois. Sévere Sulpice assure que de son temps cela se pratiquoit encore à Lacédémone.

Hist. libr.  
XXIII. 1.

Un autre ornement étoient les barbes & les cheveux d'or, ornement qui paroît avoir appartenu plus particulièrement à Jupiter ; mais qui étoit cependant aussi accordé (a) à d'autres Divinités. Denis le tyran osa faire raser les cheveux d'or d'Apollon, & la barbe d'or de l'Esculape d'Epidaure, & dit en raillant qu'il ne convenoit point qu'Apollon qui étoit le pere, fût sans barbe, & qu'on la vît au fils.

Vid. Suet.  
in Calig.

Val. Maxi.  
lib. I. cap. 2.

Une des marques de vénération la plus commune que la dévotion inspiroit, étoit de répandre des fleurs aux pieds des statues & de leur donner des baisers respectueux. Celle de l'Hercule d'Argigente avoit la bouche & la barbe entièrement usée à cause des baisers continuels que lui donnoient les dames Siciliennes. On marquoit encore son respect pour la Divinité en portant sur soi des copies de son image. Jules César ne quittoit jamais celle de Vénus, & une chose remarquable dans un Philosophe & un Médecin, c'est qu'Asclepiade avoit la même dévotion pour l'image de la Déesse Céleste en argent.

Dion. lib.  
XLIII.

Amm. Mar-  
cel. lib. XXII

Comme il y avoit des Divinités qui avoient la réputation de guérir plutôt d'une maladie que d'une autre, & de garantir de cer-

nomme Garou, & ses adorateurs prétendent que c'étoit la monture de Bainmadou, lorsque ce Sr homme visitoit le monde pour y faire regner la vertu & les bons exemples.

(a) . . . *Sitque illis aurea barba . . .*

Perf. Satyr. II. vers. 58.

Sur quoi Casaubon dit qu'il paroît qu'on donnoit des barbes d'or aux Divinités auxquelles on devoit de la reconnaissance, ou dont on espéroit quelque grace.



ains accidents particuliers, on suspendoit à leurs autels des vœux analogues à la vertu qu'on attribuoit à la Divinité. Cette idée est encore établie chez les Idoîâtres du royaume d'Arrakan : on prétend que la statue de Brama délivre sur-tout du flux de sang, ce qui lui attire un grand nombre d'adorateurs, de vœux & d'offrandes.

Marille Peim, dans son livre des moyens de conserver la santé, parle de certaines petites statues magiques que les Arabes & les Égyptiens portoit sur eux, leur attribuant la vertu d'être des antidotes contre les maladies, & des moyens de guérison, par la relation que l'on supposoit que ces images avoient avec certaines étoiles qui leur communiquoient leur vertu, & c'est par une suite de cette croyance, que l'on ajoutoit quelquefois des étoiles aux statues & aux obélisques, tel que celui qu'Innocent X fit rétablir au milieu du Cirque.

On faisoit des petites statues de cire que l'on consacroit par certains rites & certaines formules de paroles que l'on marmotoit, afin qu'elles servissent de défense contre les ennemis, de maléfices en différentes occasions, & devinssent des philtres amoureux : il en est question dans l'ode d'Horace (a) sur la forcieri Canidia.

Suétone parle de ces images préparées pour se garantir des embûches, & on met au nombre des philtres celles dont Didon se servoit pour s'assurer de l'amour d'Ænée. On ne trouve que trop même parmi les Chrétiens des exemples (b) de ces sortes de superstitions. Manuel Comnene dans la guerre contre les Pannoniens faisoit dépendre le sort de ses armes de la vénération pour deux statues de bronze représentant des femmes qui étoient sur la place de Constantinople. Jannés, Patriarche de cette Ville, abusoit

(a) *An que movere cereas imagines.*

(U. & ipso nostri curiosus) & polo

*Deripere lunam vocibus possim meis.*

Horat. Epod. lib. in fin. Ode ultim. de in  
Cauid. Sag.

(b) Gaguin, Liv. VII. de la vie de Phi-  
lip. Hutin, rapporte que la femme d'En-

guérand, Contrôleur Général des Finan-  
ces, fit faire une statue de cire, qui, à  
mesure qu'elle se consumoit par art magi-  
que, devoit faire tomber en langueur Phi-  
lippe le Hutin & Charles de Valois. On voit  
un pareil trait de superstition dans la vie de  
Charles VI. Des Ursins.

Hist. gen.  
des Voyag.  
tom. XXIII.  
in 12.

Marille Peim,  
livre de la  
santé, chap.  
XX.

Suét. in  
Neron. cap.  
LVI.

Virg. Æn.  
IV.

Nicetas,  
Ann. V.

Zonaras,  
Ann. II.

par la fausse confiance dans une statue, de la crédulité de l'Empereur Théophile, & on peut voir d'autres exemples de cette nature dans Philon.

En parlant de la confiance qu'on avoit dans les simulacres des Dieux & des différentes manieres dont on les honoroit, je ne crois pas devoir m'étendre sur les sacrifices tant sanglants que non sanglants qu'on leur offroit, parce que cela est trop connu pour nous y arrêter long-temps, & parce que je me propose de parler plus au long des sacrifices de la premiere espece dans un traité particulier sur les victimes humaines. Bornons-nous ici pour achever l'hideux portrait de l'idolâtrie, à observer que plus les objets du culte sont matériels, plus les moyens du même culte doivent être sensibles & frappants, & que pour dominer sur les esprits au nom de pareilles Divinités, avec lesquelles il est si aisé de contracter une familiarité qui en dégrade aisément l'idée, la crainte & la frayeur doivent en soutenir sans cesse la croyance, le respect & la soumission. C'est la source des sacrifices des victimes humaines qui ont souillé presque toute la terre tant dans l'ancien que dans le nouveau monde.

Voyez l'hist.  
de la cour.  
du Mexique  
de Solis.

Pour exercer cette pieuse barbarie on avoit inventé, entr'autres choses, des statues vuides en dedans, de maniere qu'on pouvoit y enfermer les hommes qu'on immoloit ; telles étoient celles de Saturne. Ces statues étoient toutes enflammées, & pour étouffer les cris que pouissoient ces malheureuses victimes, on faisoit retentir pendant cette barbare cérémonie le bruit des tambours & des trompettes.

Quelqu'horrible que fût cet usage que Quinte-Curſe (a) dit, avec raison, être plutôt un sacrilege qu'un sacrifice, il ne fut pas moins commun chez les Phéniciens, chez les Chananéens & chez les Carthaginois, où il se maintint jusqu'à la ruine de leur Ville. Les Romains eurent bien de la peine de l'abolir

---

(a) *Sacrilegium verius quàm sacrum.* Q. C. lib. III. cap. 4.

Voyez So-  
us.

entièrement dans les Gaules ; & on fait jusqu'à quel degré d'atrocité il faisoit partie du culte des Mexiquains, dont les torrents de sang, qu'ils faisoient couler des victimes humaines qu'ils immoloient sans cesse aux pieds des simulacres de leurs Dieux, furent peut-être le seul titre, en quelque sorte légitime, sur lequel les Espagnols fonderent le droit qu'ils s'arrogèrent à la conquête de ces peuples, en qualité de vengeurs de l'humanité & de la religion.

Suet. in  
August.

Au reste, quelque respect & quelque honneur que fût rendre aux statues des Dieux, la confiance qu'on avoit en leur pouvoir, on ne laissoit pas d'y avoir peu d'égard, & même quelquefois de leur donner des marques de mépris, lorsqu'on croyoit n'avoir pas à se louer de leurs bienfaits. Auguste ayant perdu deux fois sa flotte par la tempête, châtia Neptune en défendant de porter son image à la procession, avec celles des autres Dieux. En Égypte, dit Plutarque, si quelque maladie pestilentielle ou calamité désolent le pays, les Prêtres prennent en secret l'animal sacré & lui font des menaces ; que si le malheur continue, ils le tuent sans en dire mot, ce qu'ils regardent comme une punition infligée à un méchant esprit. Cela arrive encore fréquemment à la Chine (a)

Plutarq. in  
Isid.

parmi

(a) Voici ce qu'on lit dans l'*Hist. Gén. des Voyag. liv. II.*... Un habitant de Nanking voyant sa fille unique dans une maladie fort dangereuse, & n'espérant plus rien des remèdes de l'art, s'adressa aux Bonzes, qui lui promirent, pour une somme d'argent, l'assistance d'une Idole fort vantée. Il n'en perdit pas moins l'objet de son affection. Dans la douleur de sa perte il résolut du moins de se venger. Il porta sa plainte aux Juges pour demander que l'Idole fût punie de l'avoir trompé par une fausse promesse...., Si cet esprit, disoit-il, dans sa requête, est capable de guérir les maladies, c'est une friponnerie ma-

„ nifeste d'avoir pris mon argent, & laissé  
„ mourir ma fille, s'il n'a pas le pouvoir  
„ qu'il s'attribue, que signifie cette pré-  
„ somption ? Pourquoi prend-il la qualité  
„ de Dieu ? Est-ce pour rien que nous  
„ l'honorons, & que toute la Province lui  
„ offre des sacrifices ? ” Ainsi concluant  
que la mort de sa fille venoit de l'impuissance ou de la méchanceté de l'Idole, il demandoit qu'elle fût punie corporellement, que son temple fût abbatu, & que ses Prêtres fussent honteusement chassés de la Ville. Cette affaire parut si importante que les Juges ordinaires en renvoyèrent la connoissance au Gouverneur qui l'envoya au



parmi les sectateurs de Fo. Si après de longues prières faites à leurs Idoles ils n'obtiennent rien, ils l'accablent de reproches, leur donnent des noms outrageants, quelquefois des coups, les chassent même de leurs temples & les traînent dans les rues. Que si le hasard leur procure ce qu'ils avoient demandé, ils lavent avec beaucoup de cérémonies le pauvre Dieu, le rapportent au temple, & l'ayant replacé dans la niche, ils tombent à genoux, & s'épuisent en excuses sur la manière dont ils l'ont traité. Les Ostiakes conservent aussi avec beaucoup de respect leurs Idoles ; mais si elles paroissent ne pas s'intéresser à leur fortune, ils les dépouillent, les maltraitent, & quelquefois même ils les jettent dans le feu ou dans la rivière. Mais s'ils croient avoir à se louer de leur protection, il n'y a point d'honneur dont

Vice-Roi de la Province. Le Mandarin, après avoir entendu les Bonzes, eut pitié de leur embarras, il fit appeler leur adverfaire & lui conseilla de renoncer à ses prétentions, en lui représentant qu'il n'y avoit pas de prudence à presser certaine espèce d'esprits qui étoient naturellement malins, & qui pouvoient lui jouer tôt ou tard un mauvais tour. Il ajouta que les Bonzes s'engageroient à faire au nom de l'Idole ce qu'on pouvoit raisonnablement exiger d'eux, pourvu que les demandes ne fussent pas poussées trop loin. Mais le pere qui étoit inconsolable de la mort de sa fille, protesta qu'il périroit plutôt que de se relâcher : Ce „ lo-han, disoit-il, ne se croira-t-il pas en „ droit de commettre toute sorte d'injusti- „ ces. S'il est une fois persuadé que per- „ sonne n'a la hardiesse de s'y opposer. „ Le Vice-Roi se vit obligé de s'en remettre au cours ordinaire de la justice. L'affaire fut portée à Péking. En un mot, l'Idole fut condamnée au bannissement perpétuel ; son temple fut abbatu, & les Bonzes chas-

tiés sévèrement. A Kiang-Cheu, dans la Province de Cheusi, les Officiers firent battre une pagode jusqu'à la mettre en pieces pour s'être obstinée à refuser de la pluie, dans un temps de grande sécheresse. Lorsque la pluie fut venue, ils firent une autre Idole de terre ou de plâtre, ils la porterent en triomphe par toute la Ville, & la rétablirent dans tous les droits de la sainteté, ils lui offrirent des sacrifices. Une autre pagode n'ayant pas daigné répondre aux commandements du Vice-Roi de la Province, ce Seigneur lui fit déclarer par un Mandarin inférieur, que s'il ne tomboit pas de pluie avant un certain jour, elle seroit chassée de la Ville, & son temple rasé jusqu'aux fondements. Comme cette menace ne produisit aucun effet avant ce jour marqué, le temple fut fermé & les portes scellées : mais il plut heureusement peu de jours après. Alors le Vice-Roi revenu de sa colère, permit que l'Idole reçut les honneurs ordinaires.

ils ne les comblent , les carressant tendrement , les couvrant de peaux de renards noirs & de zibelines , les plaçant à l'endroit le plus honorable de la cabane , & leur offrant en sacrifice des animaux & des poissons avec la graisse desquels il leur frottent la bouche. Il seroit à souhaiter qu'on ne vit jamais dans le Christianisme de ces alternatives (a) de dévotion & d'impiété.

On lit dans un voyage d'Italie qu'on a vu à Naples une vieille femme accabler d'injures une statue de la Vierge à qui elle s'étoit adressée pour obtenir une grace qui

lui avoit manqué. Elle étoit vraiment en fureur , & si l'image de la Vierge n'eut pas été dans une niche grillée , la vieille furibonde l'eut mise en pièces.



## CHAPITRE DIX-HUITIEME.

*De l'introduction des statues civiles dans le culte religieux.*

Nous avons vu comment & par quels degrés la superstition & la crédulité des nations naissantes & sauvages, mirent au rang des êtres divins les monuments & les images qui rappelloient à la mémoire ceux qui avoient été l'objet de leur admiration & de leur amour, par leurs actions & leurs bienfaits. Cette erreur inséparable de l'état de barbarie, & par-là en quelque sorte nécessaire, produisit un bien politique, puisque ce fut par elle que les premiers fondateurs des sociétés ramenerent la docile ignorance à l'esprit de sociabilité & d'union, à la culture des arts nécessaires, & cimentèrent les devoirs relatifs à ces deux objets, par ceux d'une religion fixe, sensible & analogue à la foiblesse des esprits & à l'enfance des nations.

Nous avons vu aussi que les anciennes Divinités qualifiées de Dieux majeurs, ne furent que des hommes qui ayant excité l'admiration & la reconnoissance des peuples, furent associés par ces raisons aux anciens Dieux métaphysiques & physiques, & confondus avec eux.

Nous avons vu enfin que ceux qui dans la suite se distinguèrent par des entreprises éclatantes, honorables ou profitables pour les nations dont ils étoient issus, obtinrent aussi les honneurs de l'apothéose, accrurent le nombre des Dieux & en partagèrent le culte. Platon dans ses loix prescrit qu'on rende également un saint culte tant aux Dieux qui ont été regardés comme habitants du ciel, qu'aux Héros que leur mérite y a placé, comme Hercule, Bacchus, Esculape, Castor, Pollux & Romulus. » Que des temples, dit-il, » soient édifiés en l'honneur des qualités qui ont élevé les mortels » à ce degré de gloire, en l'honneur de la raison, de la vérité, » de la piété & de la bonne foi. «



Or l'idée de ces Divinités factices une fois établie dans la religion, elle n'eut pas de peine à se perpétuer & s'étendre, même dans des temps où la raison eut déjà fait bien des progrès ; car la police n'exclut pas la superstition. Les Égyptiens, quoique depuis long-temps civilisés, n'étoient pas moins attachés à un culte plein d'absurdités. L'apothéose ou déification des hommes distingués se maintint donc chez toutes les nations. Les Cartha-

ginois accordent les honneurs divins aux deux freres Philenes, qui envoyés pour faire la paix avec les Cirénéens, ont le courage de se sacrifier pour leur patrie ; & les Étrusques aggrègent à leurs anciens Dieux, & font passer pour fils de Neptune, Cœlebus, pour avoir porté les mystères de Junon de Grece en Étrurie. On fait que les Grecs dans un temps où ils devoient déjà être assez éclairés, ne sacrifioient pas moins devant l'image de Licurgue, consacrée comme une Divinité par la chute de la foudre (a), & que cependant Aristote croyoit que ce Législateur n'avoit pas encore reçu tous les honneurs qui lui étoient dûs.

On voit le simulacre de ce Dieu dans le Mus. Capitolin. tab. XVIII. & vid. Dempst. lit. Reg. p. 301.

L'insolence & l'imposture d'une part, l'imbécillité & la crédulité de l'autre, contribuèrent dans la suite tour-à-tour au maintien & au progrès de cette idée : celles-là ont su se prévaloir sans cesse du nom du ciel dans la vue de se rendre maîtresses des esprits & de les gouverner ; celles-ci se sont pliées à regarder comme d'une espece plus approchante de la Divinité, ces hommes qui étoient au-dessus des autres, quelquefois par l'intelligence, mais plus souvent par la puissance, & même par la seule ambition.

Les conquérans & les Monarques qui s'éleverent après les formations des grandes sociétés remarquant cette disposition des peuples envers tous ceux qui les éblouissent, & les surprennent, ne

(a) Les Grecs & les Romains croyoient que Dieu s'approprioit tous les lieux qui avoient été frappés de la foudre, & les regardoient comme des lieux saints. Le tombeau de Licurgue en ayant donc été frap-

pé après que ses cendres eurent été transportées à Sparte, on regarda cet événement comme une espece d'Apothéose. Voyez la note de Dacier sur la vie de Licurgue, par Plutarque.

manquerent pas de la fomenter, & sûrent la mettre à profit de leurs vues ambitieuses & intéressées. Il est triste, il est affligeant pour l'humanité que ceux qui auroient dû en faire le bonheur & l'éclairer, soient ceux qui en ont abusé davantage.

Ces hommes ambitieux voyant que les statues érigées aux anciens Héros avoient occasionné leur apothéose, eurent grand soin de s'en faire dresser, ou de s'en ériger eux-mêmes, dans la vue d'en imposer plus aisément, & d'obtenir les mêmes honneurs après leur mort, quelquefois même de leur vivant.

Les premiers chefs des sociétés politiques avoient d'autant plus de facilité de profiter du préjugé du peuple à l'égard de la vénération des statues, que succédant aux peres de famille, premiers souverains, & en même-temps premiers Prêtres chez toutes les nations avant la composition des grandes sociétés, ils consolidoient ordinairement en leurs personnes le sacerdoce & la puissance temporelle, ne laissant aux Prêtres subalternes que des fonctions de détail, lorsqu'ils ne les exerçoient point eux-mêmes, comme faisoient les petits Rois d'Iomere. L'imposture venoit souvent à l'appui de l'autorité, en affectant un commerce particulier avec quelque Divinité, ce dont on voit des exemples dans Homere, dans Plutarque, dans Diodore de Sicile, & autres Historiens.

D'ailleurs les ministres préposés aux cérémonies du culte public tantôt prévenus eux-mêmes des idées populaires, tantôt (a) personnellement intéressés à entretenir les peuples dans l'illusion, parce qu'il partageoient le crédit de la puissance, appuyoient l'ambition par la superstition & l'imposture, en confondant le culte héroïque,

(a) Témoins les Augures établis dans l'enfance de Rome qui ne subsistèrent pas moins dans les plus beaux jours de la République, & c'étoit les personnes les plus qualifiées, les plus savantes, les plus spirituelles qui en exerçoient gravement les fonctions, quoique de leur aveu ils eussent bien de la peine à se regarder sans rire : ce

qui prouve la vérité de la remarque qui a été faite, que comme il n'y a point de précepte si rigoureux qui n'ait été reçu par des gens entièrement livrés aux plaisirs des sens, de même il n'y a point d'opinion si dénuée de fondement qui, par principe de religion, ne se trouve embrassée même par quelques esprits d'ailleurs excellents.

Arifon.  
P. 11. c. 1.  
C. 1. de l'Es-  
p. 11. c. 1.  
D. 1. c. 1.  
D. 1. c. 1.  
D. 1. c. 1.

Th. 1. c. 1.  
L. 1. c. 1.  
P. 1. c. 1.  
D. 1. c. 1.

& le culte divin , & en faisant servir la religion ( *a* ) de mobile à toutes les grandes révolutions , & de principe ordinaire , aux coups d'état que les hommes puissants méditoient.

Voilà la clef de ces prétentions inconcevables des anciens Monarques , de rendre leurs statues des objets d'adoration. C'est par là que celle de *Belus* , premier Roi d'Assyrie , de *Mérodach* ( *b* ) ancien Roi de Chaldée & de *Nabuchodonosor* , Roi de Babylone , obtinrent un culte religieux. Lorsque ce dernier exigeoit que les Babyoniens & les Juifs adorassent la statue de 60 coudées de hauteur ( *c* ) qu'il s'étoit fait ériger dans les champs de Dura , il ne faisoit que suivre une pratique & une maxime déjà établie. C'est à l'imitation de ces Monarques , qu'Alexandre , conquérant de l'Égypte , exigea impudemment que les Égyptiens rendissent des honneurs divins à la sienne , & que tant de Monarques , soit qu'ils ne se fussent illustrés qu'à force d'attentats , d'usurpations & de ravages , qui les rendirent les fléaux des nations , soit qu'ils en eussent été les défenseurs & les peres , chercherent avec le même empressement de rendre leurs statues des objets d'un culte religieux , prétendant à l'apothéose , souvent même de leur vivant , la regardant comme la base la plus solide de l'édifice politique.

On trouve un reproche contre cette sacrilège ambition des Rois , dans Ézéchiél , ( *d* ) & c'est contre cette violence faite à l'obéissance &

( *a* ) Justin & d'autres Ecrivains remarquent que la religion & les sentiments qu'elle inspire , ou les illusions qu'elle occasionne , affermirent plus l'autorité de Midas , Roi de Phrygie , que la force des armes. *Vid. Justin. lib. II. c. 7. & Conon. Ap. Phot. Narrat. 1. pag. 424.*

( *b* ) Théodoret dit que ce Roi de Chaldée fut mis au rang des Dieux ainsi que Belus , & par cette raison son nom étoit ordinairement celui des Princes qui regnerent dans la suite , comme celui de *Nabo* ou

*Nabo* , autre Divinité des Babyloniens , entra dans *Nabuchodonosor* , & de *Nabo-Phalassar*. *Vid. Selvan. de Diis Syris.*

( *c* ) *Nabuchodonosor Rex fecit statuam auream altitudine cubitorum sexaginta , latitudine cubitorum sex , & statuit in campo Dura Provincia Babilonis. P. Daniel, cap. 5. v. 1.*

( *d* ) Ton cœur s'est glorifié , dit Dieu en s'adressant au Roi de Tyr par la bouche de ton Prophète. Tu as dit , je suis un



à l'amour, que se recrie l'auteur du livre de la sagesse (a) en disant que la tyrannie fut poussée jusqu'à forcer les esprits d'attribuer le nom immuable de Dieu à leurs simulacres de pierre & de bois ; trait de violence de la part des Souverains , de crédulité de la part des peuple aveuglés , & d'imposture de la part des Prêtres que Saint Cyprien , ( b ) & Minutius Fœlix ( c ) ne manquoient pas de reprocher aux Idolâtres.

Originellement le culte religieux ne fut déferé aux statues qu'après la mort de ceux qu'elles représentoient , comme cela se pratiqua à l'égard de celles des Héros. Et c'eût été une usurpation odieuse & sacrilege , que de se l'attribuer de son chef & de son vivant. C'est par un pareil attentat qu'Alladius qui succéda à Agrippa dans le royaume d'Albe fut également haï des Dieux & des hommes , & qu'après dix-neuf années de regne , son impiété fut punie par un désespoir qui le précipita dans un étang. Ce ne fut qu'après sa mort , qu'Énée fut déifié & qu'on lui érigea un temple. La même superstition ne s'empara des esprits des Romains , à l'égard de leurs fondateurs , qu'après qu'ils eurent quitté la vie , & Suétone rapporte que l'on jugea que César avoit été tué avec raison , puisqu'il avoit souffert qu'on lui rendît des honneurs divins ou héroïques de son vivant.

Mais lorsque l'ambition , & le despotisme s'accrurent en raison de la puissance , impatiens d'attendre les suffrages trop douteux de la

Dieu, je suis assis sur le trône de Dieu au milieu de la mer. Cependant tu n'es qu'un homme & non un Dieu. Diras-tu encore que tu es un Dieu : mais tu trouveras que tu es un homme & non un Dieu. *Ezechiel cap. XVIII. vers. 2 & 9.*

(a) *Et hæc fuit humana vita deceptio, quoniam aut affectui servientes, aut Regibus deservientes, incommutabile nomen lapidibus & lignis imposuerunt, & tyrannorum imperio colebantur figmenta. Sag. cap. XIV.*

(b) *Reges olim fuerunt qui ob regalem memoriam coli apud suos postmodum etiam in morte cæperant, inde illis instituta templa, inde ad defunctorum cultus per imaginem detinendos expressa simulacra. Div. Cypr. de idol. vanitat. lib.*

(c) *Erga Deos majores nostri improvidi creduli, sibi implicitata crediderant dum Reges suos colunt religiosè, dum defunctos eos desiderant in imaginibus videre, dum gestiunt eorum memoriam in statuis detinere, sacra facta sunt que fuerant assumpta solatia. Minut. Felix.*

postérité, les arbitres des humains se hâterent de se faire décerner de leur vivant des honneurs propres à les faire regarder comme des êtres au-dessus de la condition humaine, s'efforçant, pour ainsi dire, d'oublier que l'apothéose & le culte des images des Héros de l'antiquité, étoit le produit de l'admiration & de la reconnoissance, & que les honneurs forcés qu'ils recevoient, n'étoient que l'effet de l'esclavage & de la crainte.

On a de la peine à concilier cette flatterie sacrilege avec l'élévation d'ame qui fit le caractère de celle des Grecs. Aux noces de Cléopatre, fille de Philippe, Roi de Macédoine, on les voit porter avec le plus grand appareil au milieu de douze statues des Dieux celle du Monarque avec les attributs divins. Tous les Capitaines d'Alexandre pour plaire à ce Monarque, portent tant de vénération aux statues d'or, d'ivoire, & d'autres matières précieuses, qu'ils font faire d'Ephestion, que cela encourage à lui bâtir un temple comme à un nouveau Dieu. Les Athéniens délivrés de la tyrannie d'Hyparque, traitent de Dieu Sauveur les statues de Démétrius, & de son pere Antigone, ordonnant que toutes les fois que le premier viendrait dans leur Ville, on le recevroit avec les mêmes solemnités qui étoient observées dans les fêtes de Cérès & de Bacchus. Les Rhodiens délivrés d'un siège par Ptolomée, envoient consulter l'oracle d'Ammon, s'ils l'adoreront comme Dieu. La réponse de l'oracle est affirmative; & soudain ils bâtissent un temple pour y placer & y adorer sa statue.

On diroit que la reconnoissance & la flatterie, chez les Grecs, ne trouvoient plus d'expressions que celles que fournissoit la superstition, lorsqu'ils éleverent une statue à Q. Flamininus, illustre par la défaite de Philippe, & plus illustre encore par la modération dont il usa de sa victoire, la Ville de Chalcis ne crut pas trop faire en instituant des Prêtres, & des sacrifices pour honorer sa statue comme le Dieu conservateur d'une Ville que sans lui son collegue auroit détruit de fond en comble dans la guerre contre Antiochus. Plutarque dit, qu'on voyoit encore de son temps le peuple de Chalcis nommer

un Prêtre de ce Romain, en l'honneur du quel on chantoit un hymne à la fin des sacrifices qu'on lui faisoit.

Ce culte superstitieux ne fut point un cas singulier en faveur d'un bienfait extraordinaire, il étoit au contraire très-commun à l'égard des Gouverneurs des provinces, soumises à l'Empire Romain, dans le temps même de la République. Comme ceux-ci jouissoient d'une autorité qui réunissoit toutes les magistratures Romaines, celles mêmes du Sénat, celles même du peuple; comme ils étoient des Magistrats despotiques qui convenoient à l'éloignement des lieux où ils étoient envoyés, la soumission & le respect alloient jusqu'au culte, & à ce culte excessif qui égale l'autorité des hommes à celle des Dieux. Cicéron dit que dans tous les villages on brûloit de l'encens & des cierges devant les statues du Prêtre Marius Graditanus, & il assure que les honneurs qu'on rendoit aux Gouverneurs des provinces étoient si communs, qu'ils ne les méprisoient pas moins, quelque grands qu'ils fussent. *Semper putavi eos honores si vulgares essent, viles.* Et dans une lettre à son frere Quintus, on apprend que ces honneurs consistoient dans l'apothéose qu'on faisoit de ses vertus *in Deorum numero collocatas.*

Cic. ad  
Quint. frat.  
lib. I. epist. I.

Ce Philosophe sentoit si bien la déraison & le ridicule de ces excès de flatterie superstitieuse, que quelque passionné qu'il fût pour la gloire, il eut assez de modestie pour refuser la déification des vertus qu'on lui attribuoit, & les statues superstitieuses qu'on lui auroit élevées, après avoir terminé son Proconsulat de Cilicie. Content des remerciements des Villes, il leur défendit de (a) lui ériger des temples & des statues.

Nous allons voir que tous les Romains n'étoient ni si raisonnables, ni si modérés; mais avant que de suivre le progrès de cet abus superstitieux des statues à Rome, il est de l'équité & de la vérité historique, de remarquer que depuis la déification des deux premiers fondateurs de la République jusqu'à l'époque où elle commença

(a) *Ob hæc beneficia quibus illi obsequuntur, nullus honores mihi, nisi verborum, de-*

*cerni sino; statuas, fana prohibeo.* Cic. ad Attic. lib. V. epist. 21.



à dégénérer en Monarchie ; c'est-à-dire durant l'espace d'environ sept cents ans, on ne voit point qu'on ait décerné des honneurs divins à aucune statue de citoyens, même les plus illustres, & les plus vertueux. C'est l'intervalle de la raison à cet égard chez les Romains. On honora la vertu par des statues sans que la superstition y eût de part. Si des bergers dans ces siècles-là offrirent de l'encens aux simulacres d'une certaine courtisane, appelée Flora, ce fut un exemple unique produit par l'enthousiasme d'une troupe de gens agrestes & imbécilles, en qui le sentiment tient ordinairement lieu de principe & de lumière.

Mais les Romains subjugués par le luxe, avilis par les plaisirs, pervertis par une fausse idée de grandeur, & devenus enfin des victimes de l'ambition de ceux qui se sentirent assez de courage & de force pour oser s'élever au-dessus des autres, ce fut alors que s'ouvrit le commerce entre la superstition & la violence ; ce fut alors que les maximes des anciens Fondateurs des nouvelles sociétés furent rappelées au secours de la tyrannie. On voit la superstition s'emparer des statues de César encore vivant ; on voit porter dans les pompes des jeux circéens, sa statue au milieu de celles des Dieux ; on en voit placer une dans un temple, avec l'inscription *au Dieu invincible*, au point qu'il en est lui-même choqué, & qu'il trouve ces honneurs si excessifs, qu'il dit aux Sénateurs qu'il faut les réduire plutôt que de les augmenter : Il veut même qu'on ôte de sa statue du Capitole, l'inscription qui le qualifie de demi-Dieu. Le jeune Pompée ne se piqua pas de cette modestie, lorsqu'ayant pris le titre de Préfet de la flotte & des côtes maritimes, il osa se vanter d'être le fils de Neptune, comme ayant été adopté par ce Dieu, & prétendit d'en partager le culte.

On voit un combat entre la raison & la superstition, entre l'ambition & la modération, dans la conduite d'Auguste à cet égard. Lorsqu'Agrippa après avoir achevé le Panthéon, y plaça sa statue & voulut donner son nom à cet édifice sacré, Auguste refusa l'un & l'autre, voulant que la statue de César fût placée

Dion. lib.  
Xliv. 45.

Dion. vie de  
César.

On le voit  
par ses méd.

Dion. lib.  
LIII. 37.

dans le temple, & la sienne seulement dans le vestibule; mais lorsque la capitale & les provinces ont la lâcheté de placer ces statues sur les autels, & d'instituer un culte, des prêtres & des sacrifices pour honorer ce prétendu Dieu tutélaire de l'Empire, il veut bien qu'on l'adore à Éphèse, à Nicée, à Pergame, à Nicomédie, à Lyon, à Bourdeaux, à Narbonne. (a) Il souffre qu'à la mort de ses fils adoptifs, Lucius & Caius, on rende de pareils honneurs à leurs statues, & autorise personnellement la pratique de ce culte par celui qu'il offre lui-même à celle de Germanicus.

Ce ne fut donc que par une modestie hypocrite & rusée, que ce premier Empereur Romain s'opposa à ce qu'on rendît des honneurs divins à ses images; & peut-on douter que, soit en favorisant le culte de celles de son prédécesseur, soit en ne s'opposant que foiblement à celui qu'on rendoit aux siennes, il ne cherchât à préparer les esprits à ne pouvoir lui disputer un jour une prérogative qu'il méditoit de rendre inséparable de l'autorité souveraine. En donnant la main à la déification de son pere adoptif, il savoit bien qu'il travailloit pour lui-même; & en effet Tacite lui reproche de n'avoir négligé aucun des honneurs qu'on rendoit aux simulacres des Dieux.

Tacit. Ann.  
lib. I.

Les successeurs d'Auguste non-seulement les plus scélérats tels que Tibere, Néron & Domitien, mais les plus stupides & les plus foux, tels que Claude & Caligula, ou autorisèrent cette pratique par leur exemple, en l'honneur de leur prédécesseur, ou ils y prétendirent pour eux-mêmes. Tibere fait couler le sang des victimes aux pieds des images d'Auguste. Il y avoit une statue d'or représentant au naturel Caligula, pour le culte de laquelle on destina des prêtres & des victimes journalières. Il pouffoit la folie jusqu'à vouloir être appelé Dieu, & que l'on crût qu'il jouissoit des amours de la Lune & d'autres Déeses; il fit transporter de Grece

Vid. Herod.  
lib. I.

Tacit. Ann.  
lib. XV.

Suet. in Cef.  
cap. 89.

(a) On voit dans l'Archéologie de cette Ville, une inscription qui parle d'un college de Prêtres appelés Septemvirs Augustaux, Prêtres établis par le culte d'Auguste.

Zonar. Ann.  
II.

à Rome le simulacre de Jupiter Olympien, lui abatit la tête pour y mettre la sienne, la plaça entre Castor & Pollux, voulant être adoré sous le nom de Jupiter Latin, & ordonnant que ses images seroient ainsi honorées par tout l'Empire, où il avoit soin de les faire répandre. On décerna les honneurs divins à la statue de Claude, uniquement pour les réglemens qu'il fit pour arrêter les fraudes dans les poids & les monnoies. On peut voir dans Pline le jeune la description de la boucherie des victimes qu'on immoloit devant la statue de Domitien au Capitole. Les troupeaux qu'on y assembloit à cet effet, fermoient le chemin aux passants. L'atroce image de ce cruel Empereur, dit le panégyriste de Trajan, (a) étoit honorée d'autant de sang qu'il en faisoit lui-même répandre aux citoyens. Le fils de ce monstre ne fut pas moins mis au nombre des Dieux, & Domitia, mere de ce nouveau Dieu, sacrifioit elle-même des victimes devant son image. Vitellius avant que d'entrer dans l'Assyrie, force Artaban qu'il a vaincu, de rendre les honneurs divins, non-seulement aux statues d'Auguste, mais encore à celle de Caligula dont il est le général.

On le voit  
par une méd.

On diroit que ce culte, quelque sacrilège & ridicule qu'il dût paroître, étoit regardé comme une espece de prérogative royale, inséparable de la dignité souveraine, dont le simple doute étoit condamné comme un sacrilège, & le refus comme une révolte; ce qui fut une des principales causes de l'affreuse persécution des Chrétiens.

En effet, si ce n'eût pas été là une de ces prétendues prérogatives (b) que les Souverains veulent qu'on regarde comme

(a) *Cam fœvissimi domini atrocissima effigies tanto victimarum cruore coleretur, quantum ipsi humani sanguines profunderat.* Plin. in Paneger. Trajani.

(b) Je me sers de ce terme dans le sens abusif des politiques outrés en faveur de la

royauté absolue; car dans son sens propre ce mot n'a rien de commun avec les prétendus privilèges des Rois, à Rome on appelloit prérogative la tribu tirée au sort à qui on demandoit la première son avis dans les élections.



faifant partie de la fouveraineté, les meilleurs Princes & les plus fages n'euffent-ils fait aucune difficulté d'en jouir & d'y prétendre? Trajan, le fage Trajan, quelque louange que Pline lui donne fur fa modération, ne s'oppofa point à ce qu'on rendît des honneurs divins à fes ftatues : tout le monde fait la violence que l'on faifoit fous fon regne aux Chrétiens pour les obliger, non-feulement, dit Saint Grégoire de Naziance, (a) à adorer le génie des Empereurs comme des Dieux, mais auffi d'adorer leurs images, pour que le culte fût parfait. Adrien imitant ce fou de Caligula, fit prendre aux ftatues qui le repréfentoient, les noms impofants d'Iercule, de Jupiter & de Dieu Sauveur, dont il s'attribuoit les honneurs. Paufanias dit qu'il y avoit plufieurs de fes ftatues dans les temples, comme il y en avoit de César, placées entre les fimulacres des Dieux. Le Sénat & le peuple de concert en décernerent de même à M. Antonin, avant même fes funérailles, comme fi ce n'eût pas été affez d'avoir pofé une de fes ftatues dans la chapelle Julienne. Le culte à l'égard de cet Empereur fut pouffé jufqu'au fanatisme, car on regardoit comme incrédule & facrilège, quiconque n'avoit pas fon image dans fa maifon.

On le voit par les médailles, & par les lib. Vind. & Tullien. hift. des Empereurs. Trajan. in Panegiric. LII.

Vid. Sup. cap. LXVIII. De Lib. LXIX. 10.

Dion. Cass. lib. LXXI.

Jol. Cass. cap. XLVII.

On faifoit partager cette prétendue prérogative, même aux ftatues des femmes des Empereurs & des Céfars. Sous Caligula celle de Livie en or, placée à côté de celle de Vénus, vit fumer à fes pieds le fang des viéftimes & reçut les prieres & les ferments des matrones Romaines. Le même culte eft rendu, par ordre de l'Empereur, à la ftatue de Drufille placée dans le même temple, avant qu'on lui élevât un temple à part. On juroit par Drufille comme par Vénus. Sous Antonin le Philofophe un décret du Sénat ordonne d'honorer ainfi Faufnine, & les filles qui fe marioient, alloient facrifier avec leurs époux devant la ftatue d'argent de cette Impératrice, pofée fur un autel.

Dion. Cass. lib. LX.

Dion. Cass. lib. LXXI.

Dion. Cass. lib. LXXI. & in Phil. in 10. Antea.

(a) *Parum sibi habebant Imperatores adorari nisi idem quoque in imaginibus prestatetur, ut perfectior ipsis esset veneratio.* Dion. Greg. Nazian. Orat. in Julian.

La basse superstition fut poussée à un tel excès, que les favoris même des Empereurs partagerent, au gré de ces maîtres absolus des esprits & des cœurs, les honneurs qu'ils usurpoient eux-mêmes. Vitellius ajoutant l'abus le plus énorme de la tendresse, à une tendresse déjà honteuse, autorisé par son exemple privé le culte qu'il entend concilier aux images de Narcisse & de Pallante, ses affranchis & ses favoris. Adrien pousse cette extravagance si loin, qu'il veut faire regarder comme une Divinité la statue que sa lubricité a fait élever en Égypte à l'infame Antinoüs, après qu'il se fût noyé dans le Nil. Si cette prétendue idole, ne fit pas plus de fortune parmi les Égyptiens, qu'en avoit fait celle d'Alexandre, ce fut un effet de l'aversion de cette nation pour les Dieux étrangers & de nouvelle création. A Rome, Ville toujours disposée à bien recevoir tous les Dieux & tous les cultes, l'impudence de cet Empereur eut plus de succès.

Simon le Magicien connoissoit bien cette disposition des Romains, lorsqu'à ses autres impostures il n'hésita point d'ajouter celle de se donner pour Jupiter, & de faire passer la courtisane Séleuca, sa compagne, pour Minerve. Ses disciples propoient hardiment ses images à l'adoration du peuple, qui ne fit point de difficulté de les recevoir pour ce qu'on les donnoit, & on vit, sous Claude, la statue de cet imposteur dressée entre les deux ponts du Tibre, avec l'inscription DEO SANCTO.

Je fais que quelques Écrivains prétendent que le culte que l'on rendoit aux statues de ceux qu'on avoit vu au nombre des vivants, n'étoient que des honneurs héroïques & non des honneurs divins. Je fais que des hommes éclairés, dans le paganisme même, avançoient de temps en temps des principes contraires à cet abus ; que Cicéron, dans une de ses Philippiques, blâme le Sénat d'avoir accordé à César une statue & un temple avec les honneurs divins. Je fais encore qu'on cherche à radoucir une pratique si absurde, par la tournure qu'on donne à ce culte, en l'attribuant aux vertus de l'homme & non à l'homme lui-même. Je fais enfin qu'en preuve de cela, on dit que le temple & la statue que le Sénat de Rome, délivrée des horreurs des proscrip-

D'o. lib.  
I. VII.

Just. Apo-  
lo. II. Tit.  
in A. D.  
cap. XIII.  
Just. lib. III.  
II. cap. 12.  
et D. Aug.  
Opusc. de  
Heres.

tions qui avoient sacrifié tant d'illustres citoyens à la vengeance de Sylla & de Marius , fit dresser , furent dédiés à la Clémence donnant la main à la statue de César , & non à César lui-même.

Je voudrois , bien pour l'honneur de la raison , pouvoir souscrire en entier à cet adoucissement de la superstition , mais le témoignage du Livre de la Sagesse , les faits & les monumens sont contraires à cette prétention , prise en général. Quelque fût à cet égard la façon de penser des temps antérieurs & celles des esprits philosophiques de tous les temps , quelque différence qu'originellement on eût mis entre le culte divin & les honneurs héroïques ; il n'est pas moins vrai que l'ambition & la crédulité furent poussées jusqu'au sacrilège ; & comme les hommes éclairés ont toujours été les plus rares , & qu'il est plus rare encore que leurs principes aient été pris pour règle de conduite par le peuple àveuglé par des préjugés énormes & des pratiques invétérées , il est tout simple que la superstition ait prévalu , & qu'en voyant une statue partager des honneurs qui étoient communs avec ceux des Dieux reçus , l'on confondît l'homme avec ses vertus , auxquelles on prétend que le culte s'adressoit , ne doutant pas que quelque génie divin n'animât des statues mises au niveau des simulacres des Dieux. Pour bien juger de la véritable croyance des payens à cet égard , il n'y a qu'à considérer ce qui se passe encore de nos jours aux Indes , à la Chine & dans la religion du Sinto. (a) Le culte de Confucius , (b) sur-tout , peut donner une juste idée de l'étendue

(a) Kæmpfèr observe que tout le système de la Théologie du Sinto , n'est qu'un ridicule composé de fables si extravagantes & si monstrueuses , que ceux qui en font leur étude , les cachent soigneusement à leurs propres spectateurs , & plus encore à ceux des autres religions , & c'est peut-être son absurdité qui jette la plupart des grands & des beaux esprits , dans l'Athéisme. Cette secte n'auroit pas subsisté long-temps , dit l'Historien , sans son étroite liaison avec les

loix civiles du pays , que les Japonais observent avec un scrupuleux attachement.

(b) On trouve dans l'*Hist. Gén. des Voyag. tom. XVI. lib. 6. pag. 463. édit. d'Holl.* une description du culte de Confucius , d'autant plus impartiale qu'elle n'est pas faite par des missionnaires. Confucius , dit la Barbinais , a son temple dans chaque Ville. On y voit , dans l'endroit le plus éminent , sa statue environnée de celle



de cette superstition : rien de ce qui atteste la puissance d'un être déifié, & la confiance illimitée, ainsi que la dépendance, n'y est oubliée.

Ajoutons

de plusieurs de ses disciples, dont l'attitude marque le respect qu'ils ont eu pour leur maître. Tous les magistrats de la Ville s'y assemblent au jour de la nouvelle & de la pleine lune, ils y font un petit sacrifice différent de celui qu'ils appellent solennel. Celui-ci s'offre deux fois par an, aux deux équinoxes, & tous les Lettrés doivent y assister. Le sacrificateur se rend au temple après plusieurs préparations de victimes faites la veille, jour où l'on expose sa statue sur l'autel. Après plusieurs génuflexions, il y invite l'esprit de Confucius à venir recevoir les hommages & les offrandes des Lettrés. Il se lave les mains tandis que les autres Ministres du temple allument des bougies, & jettent des parfums dans des brafiers préparés à la porte du temple. Après plusieurs autres cérémonies qui regardent l'immolation des victimes, on découvre la chair des victimes, & le maître des cérémonies dit : que l'esprit du grand Confucius descende. Aussitôt le Prêtre élève un vase plein de vin & le répand sur une figure humaine faite de paille en disant : Vos vertus sont grandes, admirables, excellentes, ô Confucius !... nous vous offrons tous ce sacrifice !... que votre esprit vienne vers nous & nous réjouisse par sa présence. Après les offrandes du vin & d'une pièce d'étoffe de soie, le maître des cérémonies dit à haute voix *Civi*, c'est à dire, mettons-nous à genoux, & peu de temps après dit *Ki*, qui signifie levons-nous. Depuis le Prêtre se met à genoux devant l'autel où l'on suppose que l'esprit de Confucius réside, & tandis que les musiciens chantent des hymnes à l'honneur de

ce Philosophe, il prend la pièce de soie, l'élève, & l'offre à l'esprit. Il prend de même le vase de vin, & l'ayant offert au maître des cérémonies, dit successivement *Civi* & *Ki*. Le Prêtre brûle ensuite la pièce d'étoffe dans une urne de bronze, & il adresse ce discours à Confucius... L'esprit de Confucius est supérieur à celui des Saints du temps passé, ces offrandes & cette pièce de soie sont préparées pour le sacrifice que nous faisons. O Confucius ! tout ce que nous offrons est peu digne de vous. Le goût & l'odeur de ces mets que nous vous présentons n'ont rien d'exquis, mais nous vous les offrons afin que votre esprit daigne nous écouter. Le sacrificateur, après s'être prosterné plusieurs fois, prend le vase plein de vin. Il adresse encore à Confucius deux prières, dont la substance est qu'il lui offre avec beaucoup de zèle, un excellent vin sans mélange, & de la chair de porc & de chevre. Ensuite supposant que son esprit est descendu, il le prie de recevoir favorablement ces offrandes. Le maître des cérémonies dit à haute voix ; mettez-vous à genoux, approchez-vous du temple de Confucius, & buvez le vin de la félicité. Le Prêtre boit le vin & reçoit d'un des assistants les viandes immolées, & suit cette prière : nous vous avons fait ces offrandes avec plaisir, & nous nous persuadons que nous recevrons toute sorte de biens, de grâces & d'honneurs. En même-temps il distribue les viandes aux assistants, & le sacrifice se termine en conduisant l'esprit de Confucius au lieu, d'où l'on suppose qu'il est descendu.

Ajoutons que si les libations , les inspersions & les coronations de fleurs , suivant Lucien , lorsqu'il parle de la statue d'Hippocrate , caractérisoient le culte héroïque ; l'immolation des victimes appartenoit absolument au culte divin ; & combien d'exemples de ces immolations ne trouve-t-on pas en l'honneur des statues des Empereurs. Une preuve encore , c'est qu'on juroit par leur génie , (a) comme l'on juroit par les Dieux : Tertullien & Minutius Felix (b) disent que les Romains auroient plutôt violé le serment fait en leur nom , que celui qu'on faisoit par le génie de César ; étrange contradiction de l'esprit humain ! On assassinoit les tyrans , & on ne refusoit point d'en faire des Dieux : on plaçoit dans le ciel avec les maîtres de l'univers , ceux qu'on avoit cru indignes de vivre avec les hommes.

Vid. Flaccen. de jure Juram. c. 16. cap. XVI.

Il est vrai qu'il se trouva dans le Sénat de Rome quelques hommes éclairés qui s'opposèrent à ces sortes d'apothéoses & à cet étrange culte des statues : il est vrai encore que cela ne se passoit pas toujours sans raillerie de la part de quelques esprits hardis ; qu'on s'émancipa jusqu'à appeller Auguste un faiseur de poupées , qu'on dit qu'il achevoit de peupler le ciel , qui depuis long-temps n'avoit reçu aucune recrue. Mais les lumières du petit nombre étoient comme la lampe sous le boisseau ; mais Auguste se reposant sur la crédulité commune du peuple , comme sur la bassesse du grand nombre des Sénateurs , en cela aussi peuple que le peuple lui-même , alla son train ; & par un décret que la force surprenante de la superstition & du despotisme sur des âmes avilies peut seule faire concevoir , le Sénat de Rome , ce corps d'ailleurs si sage & si éclairé , souscrivit à l'imposture

(a) Stace parle de ce génie à l'occasion de la statue équestre de Domitien.

. . . . . *Incessaque ponderet anto,  
Subter anhelat humus, nec ferro aut  
ære laborat,  
Sed genit.*

(b) *Sic eorum nomen vocant ac imaginem supplicant genium, id est Demonem ejus implorant, & est tutius per Jovis genium pejerare quàm Regis.*

en faveur d'un homme qui, quelques grandes qualités qu'il eût, manqua de la première de toutes, de celle de citoyen; qui fut même coupable de haute trahison, le plus énorme de tous les crimes qui puissent blesser la société. Il est vrai enfin que Tibère défendit qu'on lui élevât des temples & des statues, & qu'on plaçât celles-ci au niveau de celles des Dieux; mais l'édit ne portoit que contre les honneurs arbitraires, & n'excluoit point ceux qui lui seroient déferés après qu'il en auroit accordé la permission : (a) de plus il n'ordonna pas moins qu'on rendît autant d'honneur aux statues de son prédécesseur, qu'à celles des autres Dieux.

Vide Ca-  
faubon. in  
not. ad Suet  
in Tib.  
lib. III.

En un mot, cette superstition, devenue mœurs & religion, étoit si enracinée dans le Paganisme, que le Christianisme même eut bien de la peine à la détruire. La religion sainte avoit déjà déployé ses drapeaux victorieux par tout l'Empire, que les statues Augustes étoient encore des pierres d'achoppement pour les Chrétiens, par les festins superstitieux qui se célébroient autour d'elles. Saint Jean Damascène rapporte qu'on accouroit à celles de Constantin après sa mort, qu'on brûloit de l'encens à leurs pieds, & qu'on leur allumoit des cierges. Personne n'ignore que la fameuse statue d'Eudoxie, transportée du forum romain & placée à Constantinople devant le temple, contribua à la disgrâce de Saint Jean Chrysostôme, dont le zèle ne pouvoit souffrir ces restes d'idolâtrie & ce mélange de religion & d'impiété près du lieu saint. Les Empereurs Chrétiens vinrent aussi au secours de la religion pour arrêter entièrement le cours de la superstition à cet égard; car comme par une suite de cette superstition, on prétendoit encore que certaines statues servissent de sauve-garde aux criminels, Théodose le jeune, en permettant l'usage de ces monuments honorifiques, ordonna qu'on ne leur attachât aucune marque de culte, & défendit à cet effet de les regarder comme des asyles. C'est le sort

Div. Dam.  
de Imag. Or.  
III.

(a) *Templa, Flamines, Sacerdotes decerni sibi noluist, etiam statuas atque ima-*

*gines, nisi permittente se, poni. Suet. in Tiber.*



de toute vieille erreur, sacrée ou politique , tant qu'elle conserve son empire. La raison s'en sert comme d'un frein pour contenir le vulgaire , & les esprits même le plus en garde se trouvent insensiblement obligés de s'y plier , devenant aussi difficile d'en arrêter les effets , qu'il est impossible aux corps les plus sains de se défendre d'une peste devenue épidémique. Mais si le prestige d'une autre erreur triomphe de la première , ou si l'éclat de la vérité la dissipe , il ne reste plus que la surprise ou même le doute de son ancienne existence , que la raison honteuse voudroit délavouer.





## CHAPITRE DIX-NEUVIEME.

*Des formalités en vertu desquelles les statues des hommes distingués, parvenoient aux honneurs divins.*

ON n'entreprendoit pas ordinairement de transformer tout-à-coup les statues honoraires en Divinités ; on y parvenoit par gradation & au moyen de certaines formalités. Il paroît que le premier pas qui entraînoit la crédulité du vulgaire à ce but, avant qu'on en disposât par des coups d'autorité, étoit de placer les statues dans les temples des anciens Dieux, & à côté d'eux. Il n'est pas douteux que cette pratique fut une des principales causes de différentes apothéoses ; car nous voyons que dès que la statue de Dédale eût été mise dans le temple de Vulcain en Égypte, elle partagea les honneurs divins avec le Dieu du temple. On voit un pareil exemple au Japon sous le regne de Tentfy, on plaça la statue de Castiga, sculpteur de grande réputation & auteur de l'idole principale du fameux *Seaquansi*, dans le temple de ce Dieu, & bientôt elle fut regardée comme une des idoles du temple. A Rome la dédicace qu'on fit de l'image d'Auguste dans la chapelle du divin Jules, fut un acheminement à l'apothéose de cet Empereur. Le Sénat ordonna que la statue de Néron seroit mise dans le temple de Mars, de la même forme & de la même grandeur que celle du Dieu même ; on voyoit une autre de ces statues assise dans un siege Curule, entourée de celles des Dieux des Légions Romaines, au pied de laquelle Tiridate déposa sa couronne royale ; & ce fut sans doute sa faute, si elle ne fit pas fortune parmi les Dieux. Domitien, l'un des Empereurs les plus avides des honneurs divins, à son avènement à l'Empire, après avoir élevé un temple considérable sous le nom de Jupiter Gardien, plaça une de ses statues dans le sein du Dieu même. Pline dit à Trajan, qu'il a demandé au divin Nerva son pere, que les statues des Princes qui

Remontr.  
Hér. du Jap.  
liv. II.

Tacit.  
Annal. II.

Tacit. liv.  
XIII.

Tacit. lib.  
XV in Ner.

Plin. lib.  
I. epist.

étoient depuis long-temps dispersées dans les campagnes, fussent transportées dans un temple, pour qu'elles fussent honorées plus dignement. Caligula aspirait sans doute à partager le culte du Dieu des Juifs, lorsqu'il ordonna que sa statue fut placée dans leur temple; profanation à laquelle les Juifs ne manquèrent pas de s'opposer fermement.

Tacit. lib.  
XII. in Claud.

Un autre moyen de métamorphoser les statues en Divinités, étoit de leur ériger des temples exprès. C'est ce qu'on fit en l'honneur de César, & ce fut là la principale preuve qu'il étoit au nombre des Dieux. Sous l'Empereur Tacite, (a) on bâtit un temple pour y mettre les statues des bons Princes, auxquels il fut ordonné d'adresser ses prières & ses vœux, accompagnés de libations, les jours de leur naissance & aux Kalendes de Janvier.

Un troisième expédient étoit de faire donner aux statues la ressemblance, la grandeur, la posture, les accoutrements & les enseignes de celles des Dieux. C'est par-là que Tertullien (b) marque la progression de cette superstition. On prétendoit par ces devises de qualifier les vertus de ceux même qui n'en avoient aucunes, & de fixer le genre de culte dont devoit être honorée la statue.

Voyez  
Plutarch. lib. 1.  
de Vitiis  
sur le culte  
coutume.

Les Grecs furent les premiers à donner cet exemple. Alexandre se fit représenter sous la forme de Jupiter Ammon. Un certain Alexarce fit donner à sa statue les enseignes du soleil: les Athéniens firent fabriquer celles d'Antoine & de Cléopâtre avec les symboles des Divinités, & les placèrent dans le temple de la forteresse. La statue d'Auguste, placée dans celui qu'Hérode lui fit bâtir à Césarée, étoit faite d'après le modèle de Jupiter Olympien, & à côté de lui étoit la Déesse Rome, faite d'après la Junon d'Argos. Le colosse de cet Empereur égala celui de Ju-

Clem.  
Alex. ad  
Gent.

Dion. Cass.  
lib. I.

(a) Divorum templum fieri jussit, in quo essent statue Principum bonorum, in diebus suis & partibus & Kal.

Januariis & votis libamina ponerentur. Vopisc. in Tacit. cap. IX.

(b) Tales proinde aras, proinde idem habitus & insignia statuis. Tert. Apol.



Sort. in  
Cic. VII.  
Cic. des  
Consulat.  
Dion.  
Cass. lib.  
LIX.

piter d'Olympic. Livie fait représenter l'image de son fils Germanicus avec les devises de Cupidon, & la consacre dans la chapelle de Vénus au Capitole. Cicéron consacre ainsi celle de sa fille. On affecta de donner à la statue de Drusille la grandeur de celle de Vénus, & de lui rendre les mêmes honneurs qu'à la Déesse. C'est à la vue de ces anciens exemples que l'ambition de Coſrhoës s'éleva, & voulut qu'on donnât à son simulacre la figure & les devises de la Divinité, dont Héraclius vit encore l'image.

Les devises & enseignes des Divinités étoient ordinairement (a) les rayons, la foudre, les étoiles & autres ornements propres à chaque Dieu ; & c'est peut-être de cet usage, émané de la superstition, que les artistes même dans le Christianisme ont emprunté l'usage d'orner d'étoiles les têtes des Saints : quoiqu'il en soit, Saint Athanase témoigne que cet usage superstitieux étoit encore commun de son temps, quand on perdoit des personnes qu'on chériffoit.

Mais le moyen principal & solennel fut la consécration, en vertu de laquelle les monuments de reconnoissance & d'amour, ainsi que ceux que l'orgueil & la flatterie faisoient souvent élever, étoient mis au nombre des êtres divins. Il y eut trois especes de consécérations : l'une, en vertu de laquelle tout ce qui étoit voué à l'usage de la religion & des temples ; étoit saint & sacré : c'est dans ce sens que Denis d'Halicarnasse dit que Romulus dédia à Vulcain son image avec des chars fabriqués des dépouilles des ennemis, & que Timothée, fils de Conon, consacra à Cérès & à Proserpine la statue de bronze d'Isocrate sous le vestibule de leur temple. C'est dans ce sens encore que les statues des tombeaux étoient consacrées aux Dieux Manes, & ces sortes de dédicaces étoient ordinairement fondées sur ce que l'on croyoit que les Dieux aimoient la personne qui étoit représentée par le monument qu'on vouoit : raison qu'on trouve dans une inscription

---

(b) *Fulminibus manes, radiis ornabit & astis* . . . Lucan. VII. Pharsal.

Grecque traduite en latin par Saumaïse ; on y dédie à Cérès & à Proserpine la statue de Drusilla, femme d'Hérode l'Attique, parce qu'elle étoit aimée de ces Déeses.

La consécration de la seconde espece étoit purement légale & politique, & ne regardoit que les statues civiles. Après avoir été décernées, leur érection étoit accompagnée de formalités & de fêtes qui étoient regardées comme une espece de consécration : nous en parlerons dans la seconde partie où il s'agira des statues honorifiques.

La consécration de la troisième espece, qu'on appelloit proprement dédicace, étoit celle dont la force, pour me servir de l'expression de Tertullien (a) & d'Arnobius, (b) étoit telle, qu'une statue humaine devenoit un simulacre d'un Dieu, ayant la vertu de lui infuser l'esprit divin, & de le faire habiter en elle &, pour ainsi dire, de l'animer. C'est par cette dédicace qu'une statue changeoit de condition &, suivant Quintilien, (c) prenoit place parmi les Divinités ; c'est elle qui forçoit les Dieux de se joindre aux simulacres des hommes : *Jure dedicationis impulsos simulacrorum coalescere junctioni*. C'est à cette vertu que fait allusion Cicéron, lorsqu'il compare un homme qui se sent saisi de l'esprit divin, à une statue après la cérémonie de la consécration.

Cic. lib.  
de Divinat.

Quoiqu'il soit certain qu'il y avoit des formules solennelles pour la consécration & la dédicace des statues, les Écrivains ont négligé de nous en communiquer la teneur & même la substance. Pline parle de ces formules comme d'une chose qui étoit fixe, & une loi dit que la consécration se faisoit avec certaines paroles pres-

L. III. FF.  
ad Jul. Maj.

(a) *Simulacra fatum consecratione mutant, nam consecratio est quæ, ut Arnobius inquit, numen infert simulacris tunc demum putabant in statuis habitare Deos.* Tertul. Apolog. cap. XII.

*fabrilibus effecit inhabitare simulacris.* Arnob. lib. IV. advers. gent.

(c) *Hæc priusquam dedicationis accipiant summam religionem opera sunt tantum dedicatio est illa quæ Deum inducit, quæ sede destinata locat.* Quintil. declamat. 322.

(b) *Sed eos in his colimus, eosque veneramus quos dedicatio infert sacra, &*

aines, *conceptis verbis*, sans nous dire en quoi cette formule consistoit.

Le silence des auteurs donne lieu de conjecturer, ou qu'ils ne croyoient pas devoir entrer dans des détails qu'ils regardoient comme trop minutieux & trop communs, ou que ces formules étoient des mystères, qu'il n'étoit pas permis de dévoiler au vulgaire, & que les Pontifes le réservoient comme ceux des jours Fastes & Néfastes. Conjecture que l'on peut déduire du passage de Cicéron, où il s'exuse (a) de ne point parler des formules de la dédicace ni du droit Pontifical, ni des cérémonies religieuses qui se pratiquoient, parce qu'il les ignore, ajoutant que quand même il les auroit sues, il les dissimuleroit, soit pour ne pas paroître trop curieux, soit pour ne pas se rendre fastidieux.

Ce silence pourroit encore venir d'une autre cause, car les formules en question suivant toute apparence étant peu élégantes & grossières, comme venant de la première antiquité, on ne les jugoit peut-être pas dignes du temps où l'on écrivoit. C'est par un pareil destin que les vers des Saliens ont péri; & ce que dit Tite-Live (b) en parlant de ceux que l'on chantoit à Junon pour l'expiation du temple de cette Déesse, lorsqu'Annibal étoit en Italie, autorise cette conjecture; il ne les fait pas connoître en s'excusant sur ce que les esprits étoient trop grossiers pour en comprendre le sens.

Une des particularités de ces formules étoient les imprécations que les prêtres prononçoient contre ceux qui oseroient attenter aux statues consacrées. On voit un exemple de cela dans Philostrate, où Hérode l'Attique en consacrant celles de ses amis, prononce des malédictions contre ceux qui les enlèveroit ou les dégraderoient.

---

(a) *Nihil loquer de pontificio iure, nihil de ipsius verbis dedicationis, nihil de religione ceremoniis, non dissimulo me nescire ea que etiam si scirem, dissimularem, ne aliis molestus, vobis etiam curiosus viderer. Cic. pro domo sua.*

(b) *In Junonem Reginam canentes virgines ibant illà tempestate forsitan laudabile, nullius ingentis nunc abhorrens & in conditum si referatur.*



roient. On invoquoit contre les violateurs, (a) Pluton, Némésis, Alastor, Érinnyes & toutes les furies du Tartare.

A en juger par la dédicace de la statue de Nabuchonosor, (b) elle devoit se faire avec des cérémonies très-solemnelles. Tous les grands y intervinrent, il y eut un grand appareil accompagné de toute sorte d'instruments, & ce fut après cette cérémonie que cette statue devint un objet d'adoration, à laquelle les Israélites ne voulurent pas se prêter comme opposée à leur religion.

A Rome le jour de la consécration étoit aussi un jour de fête solemnelle, il paroît par un passage de Vopisque qu'on avoit coutume de faire trois choses pour la consécration de la statue. C'étoit de dédier l'image à laquelle les honneurs divins devoient être déferés, d'en orner le temple & d'en célébrer la fête par des jeux publics. C'est ce que cet auteur rapporte pour l'apothéose de Probus, (c) & ce que l'on voit dans la consécration de la statue de Faustine dans Jules Capitolin. Elle fut dédiée par le Sénat, portée dans les jeux circéens, exposée dans les temples & servie par des Flamines. On ne manquoit pas de prononcer le panégyrique du héros de la fête, devant une assemblée composée des Sénateurs & du peuple, & suivoient des ballets ou saltations, & autres marques de joie, sur-tout quand il s'agissoit de statues d'Empereurs; on peut voir dans Sozomène, les fêtes qui furent données à l'occasion de la dédicace de la statue de l'Impératrice Eudoxie. Enfin la cérémonie étoit suivie de repas de formalité. Lorsque Livie dédia la statue d'Auguste, elle traita les Patriciens & les Chevaliers, & on voit des exemples de cela dans plusieurs inscriptions, ainsi que des libéralités faites au peuple : libéralités & festins qu'on répétoit même

Vid. Alex.  
ab Alex.  
Genialium  
i. i. n. VI.  
& Guther.  
de Jure.  
Pontif. IV.  
52. & Laur.  
Varr. Sac.  
Gent. Cap.  
XIV.

Jul. capit.  
in Ant. Pio.

Apud Flo.  
rid. III.

Sozom.  
Hist. Eccl.  
lib. VIII. 26.

(a) *Hunc cita sed Nemesis atque ir-  
requietus Alastor,*

*Trisibus urgebant tali procrimine pæ-  
nis.*

(b) *Tunc congregati sunt Satrape, Ma-  
gistratus & Judices, Duces & tyranni...  
ut convenirent ad dedicationem statue quam*

*crexerat Nabuchodonosor Rex. Daniel. cap.  
III.*

(c) *Eant nunc & divinitatem probe  
derogent qualem Imperatores nostri pruden-  
ter & consecrandam vultibus, & ornan-  
dam templis & celebrandam ludis circens-  
ibus, judicarunt. Vopis. vit. Prob. c. XXXIV.*

quelquefois ou en argent, ou en vivres, le jour de l'anniversaire de la dédicace.

Le décret pour la consécration appartenoit au Sénat, qui seul pouvoit décerner les honneurs divins : mais l'exécution en étoit commise aux Pontifes, auxquels on renvoyoit aussi les jugemens touchant les statues sacrées prises sur les ennemis ; usage dont Quintillien (a) rend raison en disant qu'il n'y avoit que des mains chastes, & un esprit voué aux choses sacrées, qui pût s'acquitter dignement d'une pareille fonction.

Cependant les Empereurs possédant éminemment la qualité de grand Pontife, l'exercerent eux-mêmes quelquefois. Tibere dédia en partie les statues & les temples erigés en l'honneur d'Auguste, & en partie il les fit consacrer par les Pontifes. Caligula fit lui-même la dédicace des statues de Cajus & de Drusille. Adrien consacra sa propre statue, l'accompagnant du dragon sacré, transporté de l'Inde dans le temple de Jupiter Olympien qu'il fit construire à Athènes. Mais ces cas étoient rares, & les Empereurs ne hazardoient guere cette démarche sans un décret préalable du Sénat, qui n'étoit que trop facile à obtenir. Après l'assassinat d'Antonin Caracalla, Macrin représente à ce corps, que de concert avec l'armée, il a décerné les honneurs divins à son prédécesseur. Je vous demande en conséquence, (b) Peres Conscripts, dit-il, de les lui décerner aussi ; nous avons droit de vous le commander comme Empereur, & cependant nous vous en prions. Remarquons ici, comme par occasion, qu'au Japon la cérémonie de la consécration des nouveaux Dieux, appelés Camis, spécifie l'espece de pouvoir qu'il doit exercer sur les mortels, & se fait avec beaucoup d'appareil. Après la cérémonie de la dédicace, la statue qui étoit placée au rang des Divinités, en partageoit donc les honneurs. Mais en

Dio. Cass.  
in Tiber.  
lib. VII.

Id. lib.  
LIX. 24.  
Dio. Nic.  
in Epitom.

Voyez  
Hist. des  
Voyag. tom.  
XIV. in 4°.  
pag. 401.  
édit. de Hoi.

(a) *Facere non licet cuicumque permit-  
tatur, nisi castæ manus, nisi familiaris  
saceris animus accefferit.* Quintill. decla-  
mat. 322.

(b) *Et vos P. C. ut decernatis cum pos-  
simus imperatorio jure præcipere tamen roga-  
mus.*

quoi consistoient ces honneurs ? Si les formules de la consécration étoient venues jusqu'à nous , nous verrions peut-être que leur nature y étoit énoncée. On trouve dans Denis d'Halicarnasse quelques traits de la différence qu'on mettoit entre ceux qu'on regardoit comme divins , & ceux qui n'étoient qu'héroïques. Une inscription qui se trouve sur un marbre de Venise , rapportée par Gruttere , nous a conservé des vestiges de cette différence. Il y est parlé de sacrifices à faire aux Muses comme à des Déeses , & de ceux dont on doit honorer les Héros & les statues de son pere & de sa mere : il paroît que les honneurs divins étoient de devoir & nécessaires , & que les héroïques & civils étoient des actes de piété & de dévotion libre. Pour établir la différence des honneurs des statues , on peut dire qu'on adoroit les unes & qu'on honoroit les autres.

Dion.  
Halicar. XL.  
2.

Ce qui prouve que les honneurs qu'on rendoit aux statues des personnages déifiés , n'étoient pas seulement héroïques , mais divins ; c'est que le culte héroïque ne consistoit proprement qu'en des libations & coronations ; au lieu que dans le culte divin on offroit des sacrifices , on immoloit des victimes sanglantes , & on adressoit ses vœux & ses prières à la statue déifiée. On en a vu plusieurs exemples ci-devant , & on fait que Nabuchodonosor défendit sous peine de la vie , après la dédicace de sa statue , que pendant un certain temps on dressât des prières à aucun autre Dieu : impiété que Joseph attribue à Darius.

Les nouvelles Divinités ne partageoient pas seulement les honneurs des anciens Dieux , souvent elles en recevoient de plus distingués , car il falloit toute la magnificence des cérémonies du culte pour que ces Dieux de nouvelle création , dont plusieurs n'avoient été que trop connus , ne périssent point dès le berceau , risque que ne couroient point les Dieux dont la Divinité étoit reconnue par une ancienne tradition , & le consentement de tous les esprits. La statue de Tibère qui étoit chez les Aspendiens , dit Philostrate , étoit plus honorée que le simulacre de Jupiter Olympien.

Philostr.  
de Vit. Apol.  
lib. I. §. I.  
Annal. lib. II.

Une marque de culte fort commun qu'on rendoit aux statues di-



Cic. Verr.  
VI.Suet. in  
Calig. cap.  
VII.Dio. lib.  
LXXIV.Dio. Hali.  
Antiq. Rom.  
lib. VII. cap.  
9. & Pauvin.  
de Lud.  
Circens. lib.  
II. cap. II.  
Suet. in  
Tit. cap. II.

vines, étoit de les baiser en les approchant. Cicéron nous apprend qu'à force de baisers de la part des Dames Siciliennes, le menton de la statue d'Hercule d'Agrigente en étoit devenu usé & applati. La même marque de vénération étoit rendue aux statues des Empereurs tant en public qu'en particulier. Caligula baifoit celle de son frere, gardée dans son Laraire, toutes les fois qu'il y entroit ; & Sévere, ainsi que toute sa famille, rendoit le même respect à celle de Pertinax.

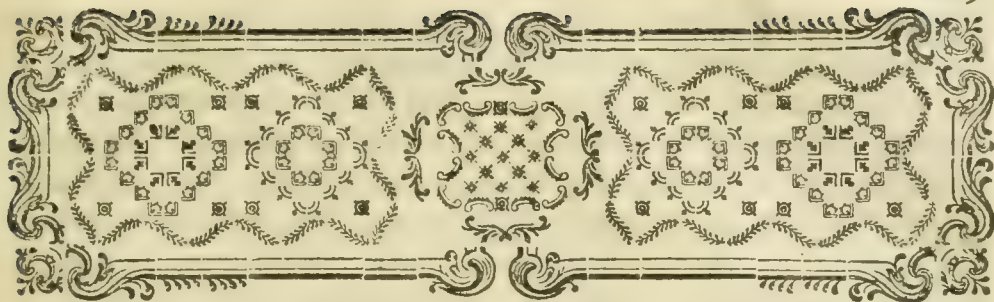
Comme un des honneurs qu'on rendoit aux Dieux, étoit de porter leurs images comme en triomphe dans les cérémonies des jeux publics, la même distinction fut accordée à celles des Empereurs, des Césars & de leurs femmes. La statue de Germanicus parut dans un char de triomphe aux jeux du Cirque : le même honneur fut rendu à la statue de Britannicus ; & Claude ordonna qu'on portât celle de sa mere Antonia dans une pareille occasion.

Suet. cap.  
in Claud.  
Dion. lib.  
LIX.

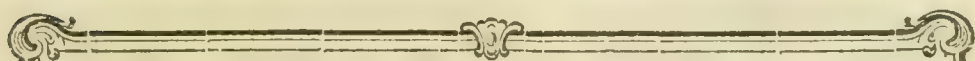
Ces chars étoient ordinairement conduits par deux mulets, comme on le voit par les médailles de Livie, d'Agrippine, de Domitille, fille de Vespasien ; de Faustine & de quelques-autres. Quelquefois ils étoient tirés par des éléphants, comme on le fit à l'égard des statues de Livie & de Drusille. Sévere voulut que sa statue en or fût aussi traînée par ces animaux. Ces chars étoient ordinairement suivis par des chœurs d'enfants, chantant des vers faliens : c'est ce qu'on voit dans la pompe funebre de L. Verus.

Au reste, quelques-unes des formalités, fêtes & cérémonies que nous venons d'exposer, se trouvent aussi quelquefois observées, aux sacrifices près, à l'occasion de l'érection solennelle des statues simplement honoraires, qu'on qualifioit pareillement quelquefois de dédicace, sans qu'il fût question d'apothéose. Nous ferons dans le cas d'en parler dans le cours de la seconde partie de cet ouvrage, que nous allons entreprendre.

*Fin de la premiere partie.*



# DE L'USAGE DES STATUES CHEZ LES ANCIENS.



## SECONDE PARTIE.

Des Statues Honorifiques.

### CHAPITRE PREMIER.

*Théorie de la morale des Statues Honorifiques.*

Près avoir parlé des statues , qui font rougir la philosophie , & gémir la religion , parlons de celles que la raison peut avouer , qui sont même des monuments propres à la consoler.

L'honneur des statues qui d'abord appartient aux Dieux , fut accordé aux hommes ; mais à ces hommes distingués , qui imiterent , pour ainsi dire , les vertus des Dieux par leur bienfaisance envers le genre humain , & par des actions dignes d'être transmises à la

postérité. (a) Cicéron, (b) en parlant de la statue, qu'on vouloit ériger à Lépidus, pose pour principe, que c'est un honneur suprême, non-seulement nécessaire pour l'encouragement des temps à venir ; mais aussi un hommage dû au mérite distingué. Le même

Cic. Phil.  
IX. Orateur regarde la statue qu'il demande au Sénat, en l'honneur de Servius Sulpitius, comme un témoignage d'une mort honnête ; (c) c'est le seul moyen d'effacer l'injustice de sa mort, d'immortaliser sa légation, & comme un dédommagement seul capable de soulager la douleur, & de tarir les larmes de ses enfants : lorsqu'il parle de la statue d'Octave, il l'envisage comme un équivalent de la vie. (d)

Lib. II.  
épist. 7.

Les images domestiques de nos aïeux, dit Pline le jeune, soulagent la douleur que nous ressentons de leur perte ; mais celles qu'on place à la vue du public, sont des objets qui excitent à l'amour de l'honneur & de la gloire, & c'est par cette raison que Pline le Naturaliste ([e]) ose avancer que par l'espèce de menfonge que l'on fait en élevant des statues à des aïeux imaginaires, c'est, en quelque sorte, montrer de l'amour pour les vertus. C'est ainsi que, selon un illustre Écrivain François, l'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu.

Div.  
Christo. orat.  
XXXI.

Un Orateur Grec qualifie les statues de monuments à la fois d'honnêteté & d'honneur, ajoutant que pour les hommes illustres une image de bronze paroît le salaire le plus estimable de la vertu, salaire qui fait que le nom de ceux qui meurent, ne se trouve point au niveau de ceux qui n'ont jamais vécu. Aussi n'est-ce, dit-il, qu'au mérite le plus distingué qu'on l'accorde. Quintilien en

Lib III 7.

(a) *Effigies hominum non solebant ex-primi. Plin. lib. XXXIV. Nisi aliqua illustis causa perpetuitatem merentium.*

(b) *Cui bonus mihi maximus videtur, primum quia justus est ; non enim solum datur propter spem temporum reliquorum ; sed pro amplissimis meritis redditur. Cic. Philip. v. 15.*

(c) *Hec enim statua mortis honeste testis erit.*

(d) *Redita est ei tum à majoribus statuae pro vitâ.*

(e) *Etiam mentiri clarorum imagines erat aliquis virtutum amor.*



parle comme d'un honneur divin qui doit être décerné rarement. Saint Jean Damascene le regarde comme le triomphe de la vertu, Jean Damasc. de Imaginibus. Gen. III. l'ignominie du vice, & un spectacle pour l'encouragement des ames bien nées. Les images, dit-il, sont les interpretes des sentimens intérieurs, & en même temps des guides dans le chemin de la vertu. Enfin les statues sont souvent qualifiées dans les auteurs (a) d'honneur héroïque, d'honneur Auguste.

Ces sortes de monuments ne doivent donc pas être considérés comme des louanges & des acclamations passageres du peuple, qui, selon l'expression de l'Empereur Marc-Aurele, ne sont qu'un bruit confus & un mouvement de la langue; elles sont l'effet de l'estime, de l'amour & d'une reconnoissance raisonnée; elles doivent par conséquent leur origine à une source très-pure & à des motifs très-légitimes.

De tout temps la démonstration de ces sentimens fut une espece de culte dont les nations, dès les premiers moments où elles commencerent à se policer, honorèrent la vertu, les talents, la bienfaisance & les actions dont l'éclat excita l'admiration; & ce furent ces sentimens qui, après ceux de la religion, furent la source féconde de cette infinité de statues dont l'histoire fait mention, & dont les restes nombreux frappent encore nos yeux étonnés.

C'est un principe naturel que la reconnoissance doit durer autant que le bienfait, & que la gloire des bienfaiteurs ne sauroit s'éclipser qu'au moment que leurs actions cesseront d'être utiles. Voilà le premier principe auquel est due la pratique d'ériger des statues à des hommes à qui le peuple étoit redevable de son bonheur, ou d'un avantage qui tendoit à le lui procurer.

Des chefs de peuplades qui bannissant la barbarie des contrées sauvages, sûrent attirer à eux les hommes errants & dispersés, pour en former des sociétés policées, des législateurs qui par la

---

(a) On le voit dans Xiphil. in Anton. { *gustorum honores*, en parlant des statues, *liv. V. cap. 2.*  
 pio, & dans Hérodien, qui se sert de Au-

sagesse de leurs loix cimentèrent la sûreté & la paix des citoyens , pour qui les premiers trônes furent élevés , parce qu'ils furent dignes d'occuper les premières places ; des philosophes qui par l'élévation de leur génie , & une observation continuelle , arrachant à la nature le voile dont l'enveloppent les préjugés , ont fait briller le flambeau de la vérité au milieu des esprits subjugués par l'ignorance & l'erreur, ou fait connoître aux humains que l'ame de toute société est la tranquillité que procure l'observation des loix & le respect de l'autorité ; des citoyens vaillants & sages qui terrassant le monstre de la tyrannie , rendirent à la patrie la liberté des loix , des Rois qui se regardant comme peres du peuple , sûrent tempérer l'autorité nécessaire au profit de l'équité ; des grands Capitaines qui par des victoires décisives , assurèrent le salut de l'État contre des voisins ambitieux ; des inventeurs d'arts utiles à la propagation , & à la prospérité des sociétés ; des orateurs qui éclairèrent les citoyens sur les intérêts de la patrie , ou firent triompher la vérité & la justice contre l'oppression & les illusions de l'intrigue & de la ruse , des Poëtes qui par le charme de leurs chants , rendirent à la vérité & à la vertu , les hommages qui leurs sont dûs , & consacrerent à la postérité de grands exemples ; une infinité de citoyens de tout état qui se distinguèrent par des sacrifices éclatants , faits au bien public ; voilà les hommes auxquels l'antiquité crut devoir élever des statues.

C'est par rapport à ces hommes illustres qu'on peut appliquer à l'Art Statuaire ce que Plin dit de la Peinture ; qu'elle est infiniment précieuse par l'avantage qu'elle a de conserver la mémoire des morts vertueux , & d'exciter l'émulation des vivants ; ces monuments , durant les siècles d'une noble ambition , furent de puissants motifs de cette émulation dans les ames capables d'aspirer à ce genre de gloire , qui ne s'acquiert que par l'amour du bonheur des hommes & par les vertus sociales : car la récompense accordée aux gens de mérite , dit Symmaque , appartient comme en propre à ceux qui entrent dans la même carrière ; elle soutient leurs espérances , & les citoyens vertueux partagent d'avance l'honneur que l'on rend

à celui qui en est digne. Ce que Tite-Live observe en général des monuments honorifiques, appartient sur-tout aux statues des grands hommes : rien, dit-il, (a) n'est plus utile que d'avoir de pareils objets devant les yeux, il nous apprennent ce que nous devons imiter pour le bien de la République & pour notre gloire, & nous inspirent de l'horreur pour ce que nous devons fuir. Jules-César voit la statue d'Alexandre dans le temple d'Hercule, & déplore son sort de n'avoir encore fait aucune entreprise digne de ce héros.

Dio. Cass.  
lib. XXXVII.

C'est mal connoître les hommes, que de vouloir porter leur ame à un certain degré d'élévation, & les exciter aux grandes actions, autrement que par des témoignages permanents de l'estime publique : c'est avilir la vertu que de lui présenter un prix que l'avarice peut prétendre. Le Roi de Perse méconnoissoit l'honneur, lorsqu'il le regardoit comme une marchandise qui peut s'évaluer & s'échanger au poids de l'or & de l'argent. Il seroit à souhaiter que ceux à qui la dispensation des récompenses & des témoignages d'estime publique, est confiée, ne perdissent jamais de vue les idées des Anciens à cet égard : chez eux c'étoit l'intérêt même de la patrie qui exigeoit & réclamoit les monuments honorifiques, dûs au mérite & à la vertu.

C'est en conséquence de cette idée qu'Épicure remarque que ce n'est pas un problème de savoir s'il est plus honorable d'avoir ou de mériter seulement des statues. Le sage, selon lui, peut consentir qu'on lui en élève, pourvu qu'il ne brigue point cet honneur; mais celui qui éprouve ce sentiment de vertu, acquiert bien autant de gloire à la récompenser ; l'un & l'autre contribueront également au progrès du bien public. La couronne d'or décernée à Zénon par les Athéniens, fait autant l'éloge de leur équité, que du mérite du philosophe : les expressions de leur décret prouvent qu'ils sentoient bien la gloire qu'il y a à récompenser le mérite. » Afin que tout le

---

(a) Omnes sibi delatum decus judicant: | excitatur æmulatio, & virtus æmula ali-  
quod dignus acceperit ornamentis honorum, | tur exemplo honoris alieni.



» monde fache, porte ce décret, que les Athéniens honorent les  
 » gens de bien, autant pendant leur vie qu'après leur mort. «  
 Adrien avoit la coutume de ne point attendre qu'on demandât,  
 dit Dion, mais il donnoit au mérite & au besoin, n'ignorant pas  
 fans doute que ceux qui font les moins dignes des honneurs, font  
 les plus empressés à les rechercher, & que l'élévation de génie qui  
 rend propre aux moyens de les mériter, est ordinairement accom-  
 pagnée d'une fierté honnête qui rend peu propre aux sollicitations,  
 aux brigues & aux bassesses qui en font ordinairement insépara-  
 bles.

Voici donc toute la morale de l'honneur des statues. Les mé-  
 riter, c'est de l'homme vertueux; y aspirer, c'est du citoyen;  
 les mériter & les refuser, voilà la perfection de la vertu. Le  
 citoyen se permet de les demander, parce que sa réputation &  
 sa gloire sont un bien de la société. S'il est plus honnête de ne  
 les point exiger, & plus honorable de les obtenir par le jugement  
 d'autrui, il est plus équitable de les accorder sans être prévenu.  
 » Car celui qui prie, dit Apulius, (a) paye déjà quelque prix  
 » pour ce qui lui est dû, & celui qui se laisse prier, le reçoit;  
 » mais quand on obtient, sans solliciter, la récompense qu'on  
 » mérite, on reçoit le double. «

C'est en exposant ces principes, que Machiavel met au rang  
 des plus grands honneurs, auxquels les hommes puissent arriver,  
 ceux qui leur sont volontairement accordés par la patrie.

Ce seroit faire tort au jugement & à la sagesse des grands  
 hommes de l'antiquité, de les citer comme désapprouvant l'usage  
 des statues : usage que la raison avoue, & que la saine poli-  
 tique autorise. Non, ni la modestie d'Agésilas qui recommande à  
 ses amis, en mourant, qu'on ne fasse aucune image ni statue de

Plut. Diſt.  
 Notab. des  
 Anciens.

(a) *Honestius tamen habebatur non pe-  
 tere, ut alieno judicio collatus honor, illus-  
 trior esset digniorque. Senec. contr. II.  
 & Philip. XXX. v. 2. Multoque honestius  
 quam mereri, ne quis suas expeteret.... na-*

*quo enim aut levi mercede emit qui precatur  
 aut parvum pretium accipit qui rogatur,  
 adeo ut omnia utensilia emere potius velit  
 quam rogare. Apulius III. 1 Florid.*

lui, ne les envisageant que comme des ouvrages mécaniques ; ni le blâme de Caton (a) contre ceux qui se glorifioient plus, disoit-il, des ouvrages des sculpteurs & des fondeurs, que de laisser empreinte une belle image de soi-même dans l'ame des citoyens, ne sauroient prescrire contre une pratique générale, assortie au penchant naturel des belles ames, qui les porte à s'assurer de ce qu'elles regardent comme le garant de l'immortalité. Les principes de ces deux grands hommes étoient des principes de cette morale qui anime chaque particulier à devenir tel qu'il devroit être, & non de cette morale politique qui gouverne les hommes tels qu'ils sont. Le premier ne parle que de ce qui le regarde, & refuse des statues que les peuples d'Asie lui ont décernées, content, dit-il, que ce qu'il a pu faire de digne d'honneur en sa vie, soit un monument assez glorieux après sa mort. Les railleries du second ne tombent que sur les statues qui sont plutôt mendrées que méritées ; & c'est dans ce cas qu'il répondoit à ceux qui témoignoit de la surprise qu'on ne lui eût point érigé de statue, qu'il aimoit mieux qu'on demandât pourquoi il n'en avoit point, que pourquoi il en avoit. D'ailleurs ce sage Romain approuvoit les statues des gens vertueux, comme il approuvoit la louange propre à encourager le bien public, quoiqu'il condamnât ceux qui la mendoient. Enfin il permit qu'on lui dressât une statue, comme en certain cas il crut pouvoir se louer lui-même. C'est ainsi que Tacite, en donnant la préférence aux vertus d'Agricola ( qui seules rendent son ame immortelle ) sur les images, au moyen desquelles on chercha à consacrer ses vertus, déclare qu'il ne désapprouve point les statues qu'on élève aux grands hommes, quoiqu'elles soient périssables, aussi-bien que les corps de ceux qu'elles représentent.

Plut. vie  
de Caton. &  
dans ses diis  
notab

Au reste, comme la mesure des sentiments de reconnoissance & d'estime, se prend moins dans les actions éclatantes par leur nature, que par les rapports qu'elles ont avec l'intérêt de la société,

Tacit. vie  
d'Agric.

(b) *Plut.* Instruction pour celui qui a le maniment des affaires.

l'honneur des statues, fut quelquefois accordé à des hommes d'un mérite, qui paroît fort commun à nos yeux, mais que les circonstances des temps & des besoins relevoient, & ennoblissoient. Ce n'est donc point toujours à l'étendue du génie & à l'éclat de l'action, qu'on a décerné ces monuments honorables. L'intérêt commun en a souvent décidé; & c'est lui qui dispense ordinairement l'estime, & relève une découverte, ou une action, qui paroît peu importante en elle-même.

On n'admire & on n'est frappé des sentiments de reconnoissance & d'estime, qu'à mesure qu'on développe l'étendue du bienfait; on n'en est saisi qu'en raison des besoins relatifs à la position où l'on est. Chez les peuples nouveaux, où l'existence politique est le premier de tous les besoins, on dressa des statues aux fondateurs des sociétés, aux inventeurs de l'agriculture & des arts de première nécessité. On les déifia même; bientôt les premiers besoins satisfaits, de nouveaux desirs firent naître de nouveaux besoins, & ceux qui les satisfirent, méritèrent les mêmes honneurs. C'est par-là que pendant que les Grecs Asiaticques jugent digne d'une statue celui qui trouve le secret de compofer une boisson d'eau & de vin, boisson propre à garantir des mauvais effets d'un vin trop violent, (a) les Scythes refusent d'honorer Bacchus comme un Dieu, parce qu'il a fait connoître l'usage d'une liqueur, qui bien loin d'être regardée

(a) Platon dit que par ce mélange on rend sage un Dieu furieux, en le corrigeant par un autre. (Plutarque... *entremise des affaires publiques.*) Cette découverte ne paroît pas si peu importante, lorsqu'on fera attention que dans un pays où le vin de cette espèce porte aisément à la tête, on devoit regarder comme une chose fort utile le secret d'en temperer la force & d'en faire éviter les dangers, sans néanmoins s'en priver. Cela se pratique encore en quelques contrées d'Italie, sous le nom de *vin picolo*. Voyez *Iligin. Fab.* 274. On peut mettre au rang de ces principes rela-

tifs aux besoins de la société, celui qui déterminâ les Hollandois à élever une statue à Guillaume Buckeldius, qui le premier donna le secret de saler & d'encaquer les harengs, découverte dont ils ont tiré un si grand avantage pour la marine & pour le commerce. Déterminé par le même principe, les Génois érigèrent une statue à un simple soldat qui fit connoître le danger qu'il y avoit à laisser porter le palais Doria à une élévation qui domineroit sur la Ville, & pourroit dans des temps critiques lui nuire.



comme un bienfait , est jugée propre à mettre les hommes au rang des bêtes.

Les sociétés étant formées , éclairées par les loix , affermies par des constitutions fixes , on ne fut plus frappé que de la prospérité & de la gloire des nations , ceux qui contribuèrent à leur aggrandissement par des victoires , ceux qui ouvrirent de nouvelles carrières pour en augmenter les richesses par le commerce , ou ceux qui satisfirent les plaisirs par les arts assortis à la situation où l'on se trouvoit , partagerent les honneurs des premiers fondateurs. Les constitutions se trouvant altérées ou anéanties par les révolutions ordinaires & par la corruption des principes de l'art de gouverner , les hommes firent ériger des statues à ces hommes heureux qui éclairèrent les sociétés opprimées & rétablirent les droits de la nature humaine.

Ces gages immortels de la reconnoissance nationale furent une des principales sources de ces vertus , & de cet héroïsme dont l'histoire ancienne nous offre des traits si fréquents. L'envie de les mériter , l'espoir de les obtenir firent dans les beaux jours de Sparte , d'Athènes & de Rome , des vertus communes du desir de la véritable gloire & de l'amour de la patrie ; & à ce propos , on ne sauroit se refuser à une réflexion qui se présente naturellement ; c'est que plus ces marques publiques de reconnoissance & d'estime furent en vigueur , plus il y eut de grands hommes ; au lieu que dans les siècles & les lieux où ces sortes d'encouragements ont cessé d'avoir lieu , ou bien ont changé de nature par la mal-adresse des dispensateurs qui les ont accordés à la brigue & à la faveur , la grandeur s'est abâtardie , & la disette des grands hommes en tout genre a succédé. Dès qu'on obtient les honneurs , parce qu'on les brigue , on se dispense aisément d'acquérir les titres souvent pénibles pour les mériter ; & l'on se rallentit dans ce qu'il faut faire pour s'attirer l'estime publique , lorsque ce n'est plus elle qui en décerne les témoignages. Voyons si la théorie de ces principes se vérifie sur-tout dans les statues honoraires de la Grece & de Rome.

## CHAPITRE DEUXIEME.

*Des statues honorifiques dans la Grece.*

Cette façon de sentir & de penser à l'égard des hommes illustres, que nous venons d'exposer, fut commune à toutes les nations dès la première lueur de leur police. L'Asie présentait les statues de Bélus & de Sémiramis, regardés comme les fondateurs de la prospérité du royaume d'Assyrie. Diodore de Sicile dit qu'autour de Maabel, en Arabie, on voyoit 360 statues soit des Dieux, soit des hommes illustres de la nation. En Égypte on comptoit jusqu'à 345 statues des Pyromis, c'est-à-dire, des citoyens & des Prêtres bons & vertueux, qui n'étoient regardés ni comme des Dieux, ni comme des héros. On voyoit dans ce pays deux statues colossales de Mœris & de la Reine son épouse; & en général les Rois bienfaisants de cette nation, depuis le grand Sésostris qui l'éleva au plus haut point de gloire, jusqu'à Ptolomée Philadelphie qui fut regner en pere, vivre en sage & combattre en héros, furent presque tous honorés de statues. Dans la description que Platon donne du temple du peuple Atlantique, il fait dire à Critias, que le pour-tour extérieur de l'édifice étoit orné des images des dix chefs des tribus, des Rois qui en étoient descendus, & de celles de leurs femmes. Les Indes, (a) la Chine (b) & le Japon présentent fréquemment des monuments

Hérodote.  
lib. II.

Plat. dial.  
de Timée. &  
de Critias.

Voyez  
l'hist. Géné.  
des voyag. &  
dans la d. ser.  
de ces pays,  
& dans  
Kœntner hist.  
du Japon.

(a) Dans la principale Mosquée du château d'Amadabath des Banians, on rencontre deux éléphants de marbre noir & de grandeur naturelle, sur un desquels on a placé la statue du fondateur. *Hist. des Voyag. tom. XIII. liv. 3. in-4to. édit. d'Hel. pag. 150.*

(b) *Gemelli Carreri, Hist. des Voyag. tom. XLIII. in-12. pag. 471.* dit entr'autres avoir vu dans le temple de *Nanghan-su* dans les montagnes, la statue de *Chiam-laoie*, ancien Mandarin d'une grande réputation, qu'on honore aujourd'hui comme le protecteur des tribunaux de justice.

de cette nature , élevés aux hommes illustres & aux Princes bienfaisants de ces nations. Le voyageur la Bardinais compta dans une gallerie attenante au temple d'Émoy à la Chine, jusqu'à 21 statues de bronze dorées, qui représentent des Philosophes anciens, disciples de Confucius.

Voyez  
Hist. des  
Voyag. tom.  
XLIV. in 12.

Mais c'est dans la Grece sur-tout que l'on trouve des preuves éclatantes de cette pratique. Nous ne parlerons plus ici des statues élevées aux Jupiter, au Cérès, aux Hercules, au Bacchus, héros ou bienfaiteurs qu'on ne fut honorer qu'en leur faisant partager les honneurs des anciennes Divinités. L'enthousiasme du sentiment, qui altere la raison & confond les idées, livra ces statues à l'idolâtrie; & nous en avons assez parlé dans la premiere partie.

Il s'agit ici de temps plus éclairés, il s'agit de statues dressées par des sentiments contenus dans les bornes de la raison : les premieres de cette espece que l'on vit dans la Grece, furent celles des Athletes, après qu'ils avoient obtenu trois triomphes aux jeux Olympiques. Pour donner plus de célébrité à ces jeux & à ces victoires dans tous les pays voisins, & attirer par-là plus de combattants & d'étrangers, on crut que ce n'étoit pas assez de conserver la mémoire des champions dans les registres publics; mais qu'il falloit orner de statue & représentant la figure du vainqueur, le lieu même de la victoire.

Plin. lib  
XXXIV. 4.  
Pausan.  
Eliae. lib. VI  
& Luc de  
statuis, Vict.

On ne fera pas étonné qu'on accordât une pareille distinction à ces vainqueurs, si l'on considère que les anciens Grecs ne concevoient rien de comparable à la victoire qu'on remportoit à ces jeux : ils la regardoient comme le comble de la gloire, & ils ne croyoient pas qu'il fût permis à aucun mortel de porter plus loin ses desirs. Cicéron dit que vaincre à Olympie, dans la façon de penser des Grecs, étoit presque quelque chose de plus grand que de recevoir à Rome les honneurs du Consulat & du triomphe; & Horace ne craint point d'avancer que ces victoires élevaient les vainqueurs au-dessus de la condition humaine : ils n'étoient plus des hommes, mais des Dieux. En effet, Pline assure



qu'Eutimus , Athlete Italien , presque toujours victorieux , fut regardé comme ayant quelque chose de divin , & qu'on lui offrit des sacrifices comme à un Dieu vivant , *vivo & sentienti*.

Pour évaluer le mérite de ces triomphes , il faut se prêter à la façon de penser de l'ancienne Grece. Les Grecs de ce temps-là , ainsi que les nations sauvages ou barbares , (a) n'avoient presque d'autres idées de vertu , que celles de la force & de l'adresse , parce qu'elles étoient des qualités nécessaires à l'état où ils vivoient. Un exercice propre à bannir l'oisiveté & à endurcir à la fatigue de la guerre , presque leur unique profession , (b) devenoit donc d'une grande importance. Des jeux qui servoient à réunir les esprits des différentes Villes libres , indépendantes & souvent divisées , étoient d'une grande utilité. Ceux donc qui s'y distinguoient à la vue de toute la Grece , qui concouroit à ces jeux , étoient , à juste titre , honorés comme des héros ou des citoyens vertueux. Aussi dès que la gymnastique eut cessée d'être vertu , & que décriée par Philopœmen comme un métier qui corrompoit les mœurs , elle ne fut plus envisagée du même œil ; elle n'obtint plus les mêmes honneurs.

Cependant on n'éleva pas des statues aux Athletes vainqueurs dès la naissance de ces jeux , ni dans la suite à tous ceux qui remportoient le prix. Institués par Iphitus , environ 400 ans après Hercule , ce ne fut qu'à la soixante-dixième , Olympiade qu'on

vit

Plut. vie  
de Philop.

Pausan.  
Attic. lib. VI.  
Eloge du  
monde 3174.  
Pausan.  
ibid.

(a) Lorsque les Indiens de Baldivia veulent s'élire un chef pour les commander , ils prennent une grosse poutre , & chacun la charge tour à tour sur ses épaules. Celui qui la soutient le plus long-temps , obtient la préférence. Plusieurs résistent au fardeau pendant 5 ou 6 heures. Le voyageur Noort en vit un qui le soutint vigoureusement pendant 24 heures , & le choix tomba sur lui. Le genre de vie de ces fortes de peuples

sans police & sans loix , rend le courage , la force & l'intrépidité ; des vertus nécessaires. *Hist. Gén. des Voyag. tom. XXXVIII, Descript. du Chili.*

(b) Il étoit défendu aux citoyens de s'appliquer au commerce & à l'agriculture , qui pouvoient détourner d'une profession regardée comme plus utile à la patrie , & comme nécessaire à l'existence politique.

vit paroître à Olympie la première statue d'Athlète en l'honneur de Praxidamante ; exemple qui fut suivi & depuis lequel ces sortes de statues devinrent une récompense ordinaire des vainqueurs, à moins qu'il ne fût prouvé que la fraude avoit eu part à la victoire. Pausanias parle fréquemment des statues des Athlètes que l'on voyoit encore de son temps dans la Grece, où le nombre avoit dû en être infini, & Alexandre en trouva plusieurs dans Milet représentant des champions des jeux Olympiques & Pythiques. C'est en voyant ces statues d'une grandeur démesurée qu'il dit d'un ton moqueur : où étoient donc ces corps, quand les barbares subjuguèrent votre Ville ?

Plut. in  
Amphip. C.  
XXXVIII.

Comme les nations ne sentent, & ne se ravissent qu'en raison des lumières qui les éclairent ; lorsque la sagesse chez les Grecs succéda à l'idée de la simple force, l'amour de la liberté & de la patrie, de passion ardente & farouche d'un peuple presque barbare qu'elle étoit, devint une vertu éclairée par les philosophes & animée par l'esprit d'union & de société ; dès-lors la force & l'adresse ne furent plus les seuls titres qui obtinrent les monuments de l'admiration & de la reconnoissance, mais on les accorda avec bien plus d'empressement à ces hommes, qui doués d'une intelligence & d'une adresse d'esprit supérieure à celle du corps, furent faire goûter les avantages de la sociabilité & les liens de la politique.

Une inscription qu'on lisoit au pied d'une ancienne statue de Diophane, portoit qu'elle lui avoit été dressée, parce que le premier il avoit engagé le Péloponèse à se joindre à l'Achaïe, contrée où l'on voyoit un pareil monument de reconnoissance érigé à Polybe, qui en vertu d'un plan de gouvernement, étoit regardé comme l'auteur de la fortune à laquelle ce pays étoit parvenu. A Delphes on voyoit la statue de Battus & de sa mere Cyrene qui avoient fondé la colonie Grecque conduite de l'isle de Théra, en celle qui prit depuis le nom de sa fondatrice.

Pausan.  
Achaïa. lib.  
VIII.

Les propagateurs de la religion & des mystères des Dieux, de tout temps mis au rang des plus grands bienfaiteurs du genre hu-

main, en ont aussi partagé les honneurs. En Arcadie on éleva des statues à Callignote, Paule & Sosigene, qui les premiers imiterent les Mégapolitains aux mystères de la grande Déesse, à l'exemple des Éleusiniens. La Grèce étant affligée d'une grande sécheresse, on envoya des légats pour consulter la Pythie, & en ayant rapporté un oracle favorable, des citoyens d'Égine honorèrent de statues ces dépositaires des oracles des Dieux.

Pausan.  
lib. V.

Comme l'avantage de la législation suit immédiatement celui de la religion, nous ferons suivre ici les statues dont les législateurs furent honorés dans la Grèce. Les Lacédémoniens ne crurent pas même pouvoir s'acquitter suffisamment envers Licurgue, si en lui élevant une statue, ils ne l'eussent placée dans un temple bâti exprès pour l'honorer. Les Athéniens moins superstitieux, mais aussi pénétrés des avantages qu'ils ressentirent par les loix de Solon, se contenterent de lui en dresser une dans un lieu honorable de la Ville. On voyoit à Salamine la statue du même législateur, remarquable par l'attitude modeste dans laquelle il avoit la coutume d'haranguer le peuple, c'est-à-dire, tenant la main sous son manteau. Attitude à laquelle fait allusion Eschine, en reprenant par-là la pétulance de Timarque & de Démosthène, & il cite ailleurs un même exemple de modestie. Caladès eut part à cet honneur dans la même Ville, pour avoir rendu la vigueur aux loix négligées.

Orat. in  
Timarc.

Orat. de  
fal. legat.

L'amour que chaque nation a toujours eu pour ses loix, & pour la conservation de sa constitution, inspira la même reconnaissance envers ceux qui s'en rendirent les défenseurs ou les restaurateurs. Les statues d'Harmodius & d'Aristogiton, destructeurs de la tyrannie d'Hipparque, furent à Athènes de niveau avec celle de Licurgue. Les Athéniens délivrés une autre fois par Démétrius fils d'Antigone; des statues d'or décernées au père & au fils, & posées à côté de celles des deux premiers libérateurs, furent le prix de ce bienfait. Enfin la protection accordée par Lucullus à la justice de la cause de la Ville de Chéronée, contre les prétentions des Orchoméniens sur des points de juridiction, fut recom-

Pausan.  
Attic. lib. I.

Diod. Sic.  
lib. XX.



pensée par une statue de marbre , dressée à ce grand Capitaine sur la place publique , à côté de celle de Bacchus.

Mais ce qui multiplia le plus ces monuments dans la Grece , furent les statues érigées aux grands Capitaines , à titre de défenseurs & de libérateurs de la patrie. Euridame , sous le commandement duquel les Étoliens défirent les Gaulois , en obtint une dans le temple de Delphes. Celles de Polinice & des Chefs de l'armée qui périrent avec lui sous les murs de Thebes , en la soumettant , ornoient un temple dans le voisinage de Corinthe. Tra-sibule fut honoré d'une statue à Olympie , pour avoir secouru à propos les Mantinéens contre l'aggression des Lacédémoniens. Les Béotiens se hâterent de témoigner par-là leur reconnoissance à Épaminondas. Une statue équestre de bronze qu'on plaça dans le temple de Delphes , fut le témoignage de l'admiration des Achéens pour les brillantes actions & le grand sens de Philopœmen , dans la bataille contre Machanidas , tyran de Lacédémone. Les Rhodiens délivrés du siege de Démétrius dressèrent des statues , tant aux Capitaines , qu'aux citoyens qui s'étoient distingués dans la défense de la Ville. Enfin on voyoit dans le prythanée d'Athenes , avec les images de la paix de Vesta & de la Fortune , celles de Miltiade , de Thémistocle , d'Épicarne , d'Iphicrates , de Périclès & de son pere Xantippe , tous Capitaines illustres sur terre ou sur mer , auxquels l'État étoit redevable de sa splendeur & de sa prospérité.

Nous avons dit que les Philosophes partagerent ces monuments de la reconnoissance des nations , & j'aurois peut-être dû commencer mon récit par ceux qui leur ont été consacrés , si je n'eusse plus suivi le progrès des sociétés & des sensations successives dont elles se trouvent frappées , que la dignité de la raison & de la vertu en elles-mêmes. D'ailleurs , quoiqu'accoutumés à mouler nos idées sur celles des Anciens , nous sommes néanmoins assez souvent en contradiction sur celles qu'ils avoient des Philosophes. Je ne parle donc ici que de ces génies heureux ,

Pausan. in  
Corin. lib.  
II.

Pausan.  
Arcad. lib.  
VIII. & Plut.  
vie de Philo-  
pœmen.  
Diod. Sic.  
lib. XX.  
Pausan.  
Attic. lib.  
I.

Plut. vie  
d'Aleibiad &  
Val. Max.  
lib. III. cap. 4

de ces ames fortes qui oferent entreprendre , au prix même de leur repos & de leur vie , de porter le flambeau de la raison & de la vertu au milieu des préjugés , pour dissiper les ténèbres de l'ignorance & de l'erreur. Parmi ceux-ci aucun ne fut certainement plus digne de statues , que Socrate jugé par l'oracle d'Apollon le plus sage des mortels. Car si victime du fanatisme du peuple , de la superstition & de la calomnie des hypocrites , & enfin de la séduction d'un théâtre déréglé , il devint le martyr de la raison , j'allois presque dire de la religion , (a) la vérité & sa vertu forcerent néanmoins les persécuteurs à lui en décerner après sa mort , avec d'autant plus d'éclat qu'elles devoient être regardées comme des amendes honorables de l'injustice faite au philosophe , au citoyen , à la raison. C'est ainsi que ce peuple léger par nature , mais équitable par réflexion , se repentant d'avoir mis à mort un magistrat fidele & zélé dans la personne de Phocion , chercha de réparer son crime , en lui dressant une statue de bronze , après avoir enterré honorablement ses os aux dépens du public , & fait mourir les accusateurs , à l'exemple de ceux de Socrate.

Plut. vie  
de Plat.

Parmi le grand nombre de statues que l'on peut bien juger qu'il furent dressées à Platon dans la Grece , je ne parlerai que de celle que lui érigea dans l'Academie un Prince étranger , qui en vertu des leçons du philosophe étoit devenu l'homme le plus instruit de son siècle dans la littérature Grecque & dans la philosophie. Quoique d'une nation considérée comme barbare par les Grecs , Mithridate fut cet étranger , qui se piquant d'une noble vanité , voulut que la postérité fut instruite par l'inscription qu'il mit aux pieds de la statue , qu'elle étoit un monument de l'admiration , & de la reconnoissance d'un Persan pour le philosophe de la Grece. Epicure , suivant toute apparence fort mal connu des modernes , l'étoit sans doute mieux des anciens , si l'on en juge par les monuments de l'estime publique qu'il partagea avec les premiers philoso-

---

(a) Il soutenoit l'unité de Dieu contre les prestiges de l'idolâtrie.

phes , comme en font encore foi les différentes têtes trouvées dans les ruines d'Herculanum. Les dix-huit têtes de philosophes trouvées aux thermes de Dioclétien , prouvent le soin qu'on avoit généralement de conserver la mémoire de ces hommes qui entretenoient la lumière dans le monde , comme les Vestales y entretenoient le feu sacré.

De quelque condition que fussent ceux qui fournissoient des expédients utiles dans les nécessités publiques , ils n'étoient pas moins jugés dignes de l'honneur des statues. Les Amphictions éternisèrent la reconnoissance de la Grece , par celles qu'ils dressèrent à Delphes , à Scyllis & Cyane , qui possédant l'art de nager profondément sous les eaux , avoient profité d'une violente tempête pour couper les ancres des navires de la flotte de Xerxès , & avoient par-là délivré les Grecs du danger dont ils étoient menacés. La même distinction fut accordée par les Cyoniens à un trompette qui sut imaginer un moyen de les délivrer de l'oppression d'Aristotime. A Athenes on accorda une statue à Callias pour avoir su ménager la paix avec Artaxerxès ; les Éléens en décernèrent une à Sérapiion d'Alexandrie , qui , venu pour assister aux jeux de l'Élide & trouvant le pays dans une grande disette de bled , y ramena l'abondance par le froment qu'il fit venir. Les bannis d'Achaïe consacrerent le bienfait de leur rappel par une statue de bronze d'Aratus , placée à côté de celles des Dieux Sauveurs , avec une inscription ou le bienfait qu'il leur avoit procuré étoit à la suite de ses vertus : un payfan qui avoit donné une preuve insigne de son attachement à la patrie , dans une occasion importante , fut immortalisé par un pareil monument de la part des Choréeniéens ; exemple qu'un Pape (a) unit à l'égard d'un de ses serviteurs qui lui sauva la vie au péril de la sienne.

Les Orateurs dans les républiques Greques eurent trop d'influence

Pausan.  
l'ho. c. d. lib.  
X.

Paus. Eliae  
lib. VI.  
Pausan.  
lib. I.  
Id. lib. VI.

(a) Urbain VI. étant recherché par ses ennemis qui vouloient lui ôter la vie , un domestique endossa ses habits , & se mit dans

son lit dans le pays de Chieti , où ce Pape s'étoit caché , bienfait qu'il récompensa avec une statue.



dans les délibérations politiques , pour ne point participer à la récompense ordinaire des hommes illustres , lorsqu'ils consacrerent leur éloquence aux intérêts de la patrie. Démosthene ayant longtemps prémuni les Athéniens contre les illusions & les ruses de Philippe de Macédoine , & tenu pour ainsi dire le destin de la Grece en suspens , entre la puissance de ce Monarque & celle de son éloquence , força au moins après sa mort , ses concitoyens à lui élever une statue de bronze comme un témoignage de l'estime publique que l'esprit de parti & l'envie lui avoit refusé de son vivant. La Ville d'Éphese accorda la même marque d'honneur à l'Orateur Hermodure dont les décisions furent si respectées , que les Décemvirs les enrégistrèrent publiquement dans les Comices , comme des flambeaux qui éclairaient l'obscurité des loix. Les Élatiens dressèrent une statue dans le temple de Delphes , à Olympiodore , personnage éloquent qui leur avoit été d'un grand secours lors de leur défection contre Cassandre ; honneur qu'il obtint aussi de la part du peuple d'Athenes pour avoir , par le charme de ses discours , élevé & fortifié leur esprit abbattu par une suite d'adversités. On voyoit enfin dans l'école publique d'Athenes une statue du fameux historien & astronome Bérose , dont la langue dorée faisoit connoître que par ses prédictions & ses conseils , il avoit souvent éclairé les Athéniens sur le parti qu'ils avoient à prendre dans les circonstances critiques. Les édifices , les places & les chemins publics de la Grece , en un mot , selon le témoignage de Cicéron ( *a* ) en parlant d'Athenes , apprennent aux voyageurs l'histoire du pays qu'ils parcouroient , & des vertus qui l'avoient illustré. Presque par-tout on y voyoit des monuments & des trophées élevés par la nation à l'honneur des citoyens dont la vie ou la mort pouvoient présenter des exemples à suivre , & où un peuple de grands artistes avoit pris à tâche de conserver le véritable esprit des arts , celui de conduire à la vertu. Mais quittons la Grece & cherchons à connoître les monuments de la vertu & de la reconnoissance Romaine.

Pausan.  
Artic. lib. I.  
& Plut. vie  
de Démot.

Cic. Orat.  
& Tac. vita  
Agric. & Plin  
lib. XXXIV.  
5.

---

( *a* ) *Quicumque ingredimur , in aliquam historiam vestigium ponimus.* Cic. de fin. lib. V.

## CHAPITRE TROISIEME.

*Des statues honorifiques à Rome.*

SOIT que les mêmes sentimens d'admiration, de reconnoissance & d'estime, eussent inspiré aux Italiens d'immortaliser les bienfaiteurs de leur nation par la conservation de leur image; soit qu'ils eussent imité l'exemple des Grecs, dont plusieurs de leur nation étoient des colonies, il est certain que la maxime de dresser des statues aux bienfaiteurs de la patrie, fut mise en pratique en Italie, dès les temps qu'on peut appeller fabuleux de cette contrée : nous pourrions rappeler ici la statue érigée à Hercule par Évandré dans les environs où Rome fut depuis bâtie, parce qu'il avoit délivré le pays des brigands qui l'infestoient : nous pourrions citer celle de Janus consacrée depuis par le Roi Numa.

Plin. lib.  
XXXIV. 7.

En passant en Étrurie nous trouverions que les anciens fondateurs ou législateurs de cette nation, obtinrent dans ce pays les mêmes honneurs que les Grecs accorderent à leurs héros. On y voyoit le simulacre (a) d'Halesus, le premier qui porta dans ces contrées les mystères de Junon, qui fonda quelques Villes, & que l'inscription en caractère Étrusque, qu'on lisoit aux pieds de sa statue, disoit fils de Neptune & descendu des Véïens. Il est parlé des statues de son fils Janus, de celle d'Aonus-Maleatus, & de Rhetus, hommes fameux dans les vertus civiles & guerrières, lesquels étendirent les limites de la domination Étrusque, & gouvernerent la nation avec modération & avec prudence. Mais les simulacres de ces héros, suivant ces siècles fabuleux, devinrent la proie de la superstition qui en multiplia les images en faveur du culte; & je ne parle ici que de celles qui font un hommage

Demeter.  
Etrur. Regal.  
lib. III. 8.

(a) Le Cabinet de Cortone conserve une statue de ce héros, armé en cuirasse

& en casque. *Musæum Cort. Tab. XVII.*

légitime que la raison rend à la vertu. C'est par cette raison que passant sous silence les deux prétendues statues de Romulus & de Remus, que l'apothéose éleva au rang des Dieux, nous ne nous arrêterons à Rome qu'à celles que l'on y dressa durant le temps de sa liberté, qui fut la source de tant de précieux monuments, à la vue desquels les ames Romaines s'instruisoient des devoirs du citoyen, & se formoient à la vertu.

Plin. lib.  
XXXIV. 4. 1.

Plin. lib. 3.  
& Tit. Liv.  
lib. 1. 31.

Tit. Liv.  
lib. 11. 50. &  
Plin. XXXIV.  
6.

On prétend que dès avant le regne du vieux Tarquin, le Capitole destiné à être le sanctuaire de la gloire Romaine, vit dans son enceinte les statues des Sybilles & de ses sept premiers Rois, dont le gouvernement fut marqué au coin de la sagesse. On ne tarda pas à accorder cet honneur à l'Augure Actius Nœvius qui avoit prédit la future grandeur de Rome par le vol des oiseaux. Depuis cette époque, point de service signalé, rendu à la patrie, qui ne fût honoré d'une pareille distinction. Horatius Coclès entreprend au péril de sa vie de rendre vains les efforts menaçants de Porfenna, & bientôt la statue de ce brave citoyen, avec les instruments de sa victoire, orne la place des Comices. Clélie, captive chez l'ennemi vainqueur, se dérobe à sa vigilance, passe le Tibre à la nage au milieu d'un déluge de traits; & une statue équestre dans la voie (a) sacrée est le prix de son courage. Curtius prévenu d'une superstition que l'amour de la patrie peut seule faire excuser, pousse le fanatisme jusqu'à se précipiter sur son cheval dans une fosse profonde; & ce dévouement à la mort pour le salut de Rome, est consacré par une statue qui représente ce Romain dans l'attitude de son sacrifice, telle qu'on en voit encore une belle copie antique en marbre, à la villa Borghese. Brutus délivre Rome de la tyrannie des Tarquins, & d'abord après sa pompe funebre, on lui décerne une statue dans le

(a) C'est, selon Plutarque, la même statue qu'on voyoit encore de son temps dans ce lieu, mais il fut sans doute trompé par ceux qui lui avoient fait connaître les an-

tiquités de Rome; car Denis d'Halicar nasse assure, sous Auguste, qu'on ne la voyoit plus, & qu'elle passoit pour avoir été détruite par un embrasement.



le Capitole à côté de celles des fondateurs & des législateurs de la République : monument qui , selon la remarque d'un écrivain , réveilla dans l'ame d'un de ses descendants la pensée de l'assassinat de César , pour rendre de nouveau à Rome sa liberté. Le Capitole fut enrichi de la statue de Cecilius Metellus , avec une inscription honorable , parce que le feu ayant pris au temple des Vestales , il se jeta au milieu des flammes pour conserver les précieux dépôts de ce temple , abandonné par les timides Prêtresses.

Plut. vie  
de Brutus.  
Ser. ad lib.  
III. Eucid. V.  
3.

Ceux qui se distinguèrent dans l'administration intérieure du gouvernement , eurent part au même honneur. Les applaudissements du peuple pour la manière dont Caton s'acquitta de sa Censure qui rétablit la discipline Romaine déchue , furent suivis d'une statue qu'on lui dressa par l'ordre du Sénat dans le temple de la Santé , décorée d'une inscription dans laquelle , remarque Plutarque , on ne parloit ni de consulat , ni de prêture , ni de combats , ni de triomphe , mais on disoit que la République étant presque déchue , Caton en avoit rétabli les mœurs par son exemple , autant que par de saines instructions , & de sages ordonnances.

Cic. epist.  
ad Aug. &  
Tacit. ann.  
III. 64.

Plut. vie  
de Caton.

L'honneur des statues étoit regardé comme la principale récompense des vertus guerrières. C. Mœnius & L. Camillus son collègue , ayant vaincu les anciens Latins , on leur éleva des statues sur des colonnes pour marquer , dit Pline , qu'ils s'étoient élevés au-dessus des autres mortels ; c'est par le même principe que C. Duilius , qui le premier remporta la victoire dans une bataille navale contre les Carthaginois , vit sa statue placée sur une colonne ornée (a) des débris des vaisseaux. Manilius Préteur de Préneſte ayant défendu la Ville , nonobſtant qu'une grande partie de la garnison & même des citoyens fut déjà périé de faim , à son retour

Plin. lib.  
XXXIV. 5.

(a) On voit encore aujourd'hui dans le Capitole un bas relief avec la colonne appelée *Rostrata* , accompagnée d'une an-

cienne inscription mutilée , monument de cette victoire. Voyez *Appian. lib. V.*

Vale. Max.  
lib. 1. 1.

à Rome, obtint le décret pour une statue armée de boucliers, qui lui seroit dressée dans la Ville même où il s'étoit signalé. **Emilius-Lépidus**, jeune homme qui se jetta dans la mêlée pour délivrer un citoyen attaqué par un ennemi & le tua, obtint un pareil décret, portant que la statue qu'on lui érigerait auroit la robe de son âge. Ces braves Germains qui sous le règne de Sévère, perdirent la vie dans une expédition, furent tous honorés de statues.

Vid. Aurel.  
Vict. cap. XII  
Nº. 7. de  
Virtut. illust.  
& Fide. Liv.  
lib. XXXIII.  
II.

Plin. lib.  
XVIII. 3.

Plin. lib.  
XXXIII. 9.  
Tite-Liv.  
IV. 16.

En un mot, tout bienfait public, toute vertu d'état, toute action salutaire au citoyen, eut à Rome un droit acquis, à ce genre d'honneur, sans parler des statues du sage Pontife Mucius Scevola, de Fabricius, de Quintus Fabius Maximus, de Paul Émile, des Scipions & d'une infinité d'autres illustres personnages des beaux siècles de la République, & qui sont trop connus pour en parler en détail. Je me bornerai à citer les statues de **Minutius Augurinus** qui réduisit le prix de l'orge devenu trop cher, de **Trebius** qui durant son édilité entretint l'abondance dans Rome, en fixant le prix du froment; de **Marius Gratidianus** qui porta une loi pour l'alliage des deniers; enfin celle de **Lucius Minutius** que l'on voyoit hors de la porte *Tergemina*, accompagnée d'un bœuf doré, pour avoir distribué du bled au peuple, & fait baisser le prix de cette denrée.

Tite-Liv. lib.  
cap. 4.

Les esclaves même qui rendirent des services signalés, ne furent point jugés indignes de statues, parce que tout homme, de quelque condition qu'il fût, devoit être regardé comme un membre qui l'honorait, dès qu'il contribuoit à sa conservation. Le principe du bien public cédant à toute autre considération, ce motif seul suffisoit pour réhausser les moindres actions & faire mériter à leurs auteurs, quels qu'ils fussent, les témoignages de la reconnaissance publique. On connoît les statues de ces deux esclaves dont parle Tite-Live; l'un, qui feignant d'être occupé de l'exercice de sa profession d'aiguiseur, prêta l'oreille aux trames qui se faisoient pour ramener les Tarquins à Rome, & les découvrit au Sénat; l'autre, qui porteur d'une nouvelle pres-

sante, ayant le pied percé d'une épine, ne continua pas moins sa course pour arriver à temps. On voit encore une statue du premier au Capitole, & celle du second dans le palais Pitti à Florence.

Ceux qui avoient essuyé des traitements fâcheux pour l'État ou perdu la vie pour son service, n'étoient point frustrés de cette marque de la piété & de la reconnoissance patriotique.

Tullius Cellius, L. Roscius, Spurius Nautius & C. Fulcinus, Tite. lib. IV. 25. & Plin. lib. XXXIV. 6. Légats du Peuple Romain, mis à mort par la perfidie des Fidé-

nates, obtinrent des statues auprès de la tribune aux harangues. On en dressa à P. Junius & à T. Coruncanus, mis à mort par

Teuta, Reine d'Ilyrie, en haine des Romains; aux Légats tués par Volumnius, Roi de Veïes; & à C. Octavius, (a) tué dans

la légation auprès d'Antiochus qu'il avoit étonné par sa fermeté. (b) Un Sénatus-Consulte en décerna une au Consul S. Sulpitius,

avec l'inscription qui portoit que c'étoit pour avoir été tué dans l'ambassade dont il avoit été chargé auprès d'Antoine. Cicéron

néanmoins se déclare contre cet honneur, lorsque la mort n'a pas été causée par la légation même; & c'est pour cette raison

qu'il poursuit une statue pour Lepidus & pour P. Sextius (c) qui avoient éprouvé un pareil sort pour le service de l'État.

Le mérite avoit tant d'attraits sur l'esprit des Romains encore vertueux, qu'ils honorèrent même par des statues des étrangers distingués par de grandes vertus ou des exploits éclatants; & ce n'étoit pas une simple curiosité de quelques particuliers d'avoir

(a) Pline se méprend en attribuant à Octave le fait de Popilius. Voyez Tite-Liv. lib. XLV. cap. 12. Il s'agit ici d'un autre Antiochus, auprès duquel Octave fut tué à Landicée dans le Gymnase durant sa légation, comme on peut le voir dans Cicéron. Philipp. IX.

(b) Ce fut en faisant un cercle, autour

du Roi qui n'en devoit sortir qu'après avoir donné une réponse positive sur le parti qu'il prendroit.

(c) Si majestas populi Romani predixisset, aliquando statua huic ob Rempublicam interfecta in foro statueretur. Orat. pro P. Sextio.



Plutarq. vie  
de Numa.

les images des grands hommes, c'étoit une maxime d'état. Car Plutarque assure qu'étant à Rome, il avoit souvent oui dire qu'un ancien oracle avoit ordonné aux Romains de dresser des statues aux plus vaillants des Grecs, & qu'en conséquence on avoit érigé dans la place publique celles d'Alcibiade & de Pythagore en bronze.

Tit. Liv. lib.  
XXXVI. 20.  
Plin.  
XXXVI. 6.  
Dion. liv.  
LI.

C'étoit chez les Romains une maxime de ne point souffrir qu'on dressât des statues aux ennemis du nom Romain. C'est par cette raison qu'un Consul reprit les Béotiens d'en avoir élevé une à Antiochus, & que Pline est indigné de celle qu'on éleva à Annibal. La statue d'or de Cléopatre placée dans le temple de Vénus par Auguste, après son triomphe d'Égypte, fut plus considérée comme un monument de la vanité du vainqueur, qu'un honneur pour le vaincu.

Plut. vie de  
Publicola.  
Plin. lib.  
XXXIV. 6.

Nonobstant cette maxime on voit des exceptions en faveur de ceux qui exciterent une juste admiration. En effet, la générosité de Porfenna qui avoit suivi ses menaces, fut consacrée par une statue de bronze en face du lieu où le Sénat s'assembloit, & la grossièreté de l'ouvrage étoit une preuve de l'ancienneté de cette pratique. Trois pareils monuments d'Annibal, qu'on voyoit en différents lieux de Rome, sont des preuves de l'équité du peuple Romain à rendre justice aux vertus guerrières, qui dans les ennemis même pouvoient servir de modele & d'encouragement aux citoyens. Ce fut sans doute par de pareils principes que l'Odéon étoit orné de différentes statues de Rois Égyptiens & de celles de Ptolomées en particulier. Mais on peut regarder comme un fanatisme dans l'Empereur Caracalla d'avoir multiplié, soit dans la Ville, soit dans le champ de Mars, les statues d'Alexandre le grand; car il affectoit l'admiration pour ce conquérant jusqu'à se servir d'armes & de vases pour boire absolument semblables à ceux dont il s'étoit servi, exemple suivi de nos jours presque à la lettre par le malheureux Pierre III, Empereur de Russie, à l'égard de Frédéric qu'il affectoit de prendre pour modele dans les petites choses.

Cic. ad Att.  
lib. 1. 10. 1.

Xiphll. in  
Ant. Carr.

Mais comme une des sources les plus fécondes des statues dans une République guerrière, telle que Rome, sont les victoires & les triomphes, celles-ci méritent d'être considérées dans un Chapitre à part.

## CHAPITRE QUATRIÈME.

*Des statues triomphales.*

**P**Ar les mêmes raisons qu'on accordoit l'honneur du triomphe, on accordoit des statues aux triomphateurs. Tacite les qualifie particulièrement de statues illustres & d'ornemens triomphaux, & Pline le neveu leur donne le nom de statues triomphales, statues qui furent regardées comme les plus honorables, & qui par conséquent devinrent les plus grands objets de l'émulation des Romains.

Tacit. vit.  
Agric.

Lorsque la cérémonie du triomphe ne pouvoit avoir lieu, cet honneur étoit remplacé par une statue triomphale, ce qui eut surtout lieu depuis que les Empereurs se réservèrent le droit de triompher eux-mêmes : en ce cas les Capitaines devoient se contenter d'une statue triomphale.

Ce qui les caractérisoit quelquefois étoient les dépouilles des vaincus & les trophées dont on les chargeoit, parce qu'au commencement les triomphateurs entroient dans Rome avec ces trophées sur leurs épaules. C'est ainsi qu'on représentoit Romulus marchant à pied pour avoir tué Acron chef des Céniniens, & Corneillus Cossus qui ôta la vie à Volumnius, Roi des Étruriens.

Les premières statues triomphales furent par conséquent pédestres, & les statues pédestres furent pendant long-temps en honneur, c'est-à-dire, jusqu'à ce que l'introduction du luxe eut fait perdre le goût de la simplicité. Cicéron rend témoignage à la modestie de S. Sulpitius qui blâmant l'insolence de son siècle, préféroit une statue pédestre après sa mort, plutôt qu'une équestre, & dorée comme étoit celle de Sylla.

Plin. lib.  
XXXIV. 6.

Philip. IX.

Les statues équestres, selon Pline, furent d'abord destinées dans la Grèce à ceux qui étoient vainqueurs à la course dans les jeux sacrés & qu'on appelloit *célertes*; mais dans la suite l'usage en fut

Pausan.  
Phocic. lib.  
X.  
Justin. lib.  
II. 6. 12.

Pausan.  
Attic. lib. I.

étendu à ceux qui se distinguoient à la guerre. Pausanias dit, qu'on voyoit à Delphes une statue de cette espece du Roi Papicon. Alexandre fit faire 120 statues équestres par Lysippe en l'honneur d'un pareil nombre de cavaliers qui avoient perdu la vie au passage du Granique. On voyoit dans l'Attique un tombeau orné d'un de ces monuments militaires, fait de la main de Praxitelle, sans que Pausanias qui le décrit, ait pu découvrir à qui il appartenoit.

Tite-Liv.  
lib. II. 13.

La premiere statue équestre qu'on vit à Rome, fut celle de Clélie, dont l'action hardie fut égalée à une victoire. Tite-Live dit qu'un acte de valeur, inconnu jusqu'alors, mérita une marque d'honneur jamais accordé à aucune femme, afin de perpétuer la nature, de l'exploit par la singularité du monument. Le même historien (a) remarque comme une chose alors fort rare, qu'après la cérémonie du triomphe, on érigea dans la place publique des statues équestres à L. Furius Camillus & à Mœnius Consuls qui soumirent le Latium. Les statues de cette espece, selon la remarque de Pline, étoient extrêmement honorables : on ne les accorda pendant long-temps qu'à des victoires fort importantes; & celle que Q. M. Tremulus remporta sur les Herniques & les Samnites, fut jugée mériter ce rare honneur.

Plin. lib.  
XXXIV. 5.

Tit. liv.  
lib. X. 43. &  
Plin. lib.  
XXXIV. 6.

Apud. Goll.  
pag. XXXII.  
Nº. 1. 3. 10.  
12.

Depuis cette époque jusques vers la fin de la République, & au temps de la Dictature de Sylla, on ne trouve plus dans les historiens aucun monument de cette espece, quoique quelques médailles du temps de la République, telles que celle de M. Ennius Lepidus Ilvir, en soient décorées.

Cette ancienne modération fut peu consultée dans les derniers moments de la République, & le fut encore moins sous la Monarchie. Nous venons de parler de la statue équestre de Sylla : cet exemple fut imité en faveur de Cneius Pompeius & de Jules-César. Cependant Velleius Paterculus relève encore, comme un honneur distingué, celle dont le Sénat honora le regne d'Auguste.

(a) *Horum triumpho additis bonos ut ponerentur.* Tite-Liv. lib. VIII. c. 13.  
*statue equestres rara illa etate res in foro*



Il est aisé de s'imaginer que dans les temps de factions, les chefs de parti obtenoient aisément les monuments les plus honorables, lorsqu'ils triomphoient de leurs concurrents. César & Pompée en eurent tour-à-tour. Tite-Live parle d'une statue équestre consacrée dans le Capitole (a) au Dictateur, après qu'il eût tout soumis. Auguste, encore jeune, se vit honoré d'un pareil monument accordé, non sans doute pour ce qu'il étoit, mais pour ce qu'il devoit être. Dans le portique qu'il érigea lorsqu'il fut Empereur, on voyoit plusieurs statues équestres, dressées en l'honneur de ses Capitaines qui avoient étendu les limites de l'Empire, avec leurs noms & leurs actions aux pieds.

Vell. Pa-  
terc. II. 67.  
Tit. liv. IV.  
35.

Depuis ce regne, ces sortes de statues devinrent plus communes & moins honorables : on en dressa aux vainqueurs des jeux circéens & aux cochers.

Suet. in  
August. cap.  
XXXI.

Cependant les Empereurs & les Césars ne les dédaignoient point. On en érigea une à Britannicus auprès du cirque. Domitien s'en fit décerner une par le Sénat & le peuple, pour la victoire remportée contre les Daces, & elle fut posée entre le Capitole & le palais, avec le Rhin à ses pieds : Statius compare le cheval de cette statue à celui de Troye, tant il étoit énorme. On en éleva une avec plus de raison à Trajan. Pharasmane étant venu à Rome sous Adrien, & ayant obtenu la permission de sacrifier dans le Capitole, on lui éleva une statue équestre dans le temple de Bellone ; ce qui fut regardé comme une faveur suprême. Les nouvelles découvertes faites à Velléia, ancienne Ville détruite dans le Plaissantin, font voir les restes d'une statue équestre de l'Empereur Adrien, de bronze doré, dont on n'a trouvé que la tête parfaitement entière, tout le reste étant en pièces sans espérance de pouvoir être recomposé. On voit encore de nos jours la statue équestre de M. Aurele sur la place de Monte Cavallo. Le Sénat en décerna une à Carus, à la réquisition de l'Empereur Probus ; (b) & dans la guerre qu'Honorius

Stat. lib. I.  
Silvar.

Anim. Mar-  
cell. lib. VI.  
cap. 17.

Dion. lib.  
LXIX. 15.

(a) D'autres placent cette statue dans le Forum vis-à-vis du temple de Vénus.

(b) *Quare equestris statuem in forum veturum, si vobis placet decernenda censeo.* Vopisc. in Car. IX.

Am. Mar.  
cel. lib. XIX.

eut contre Sapor , Roi de Perse , l'Empereur fit dresser de pareilles statues armées à ceux qui avoient combattu si glorieusement au siege d'Amide : statues qu'Ammian Marcellin vit encore à Édesse. Celles des deux Balbes , pere & fils , qu'on a découvert à Herculanum , ainsi que des fragments de pareils monuments trouvés ailleurs , prouvent qu'il étoit libre aux Villes de dresser de pareils monuments à leurs Magistrats & à leurs protecteurs.

Min. lib.  
XXXIV. 5.

L'un des principaux accompagnemens des statues triomphales , étoient les chars de triomphe tirés par deux , (a) par quatre ou par six chevaux , d'où la statue qui étoit dessus , portoit le nom de Curule , usage aussi imité des Grecs qui avoient introduit ces chars en l'honneur de ceux qui avoient triomphé aux jeux Olympiques avec un pareil nombre de chevaux.

Si l'on s'en rapporte à Plutarque , ces sortes d'ornemens triomphaux furent en usage dès la fondation de Rome ; car il dit qu'après le prise de Camerium , Romulus fit mettre sa statue sur un char de triomphe , recevant la couronne des mains de la victoire , & qu'il plaça l'une & l'autre dans le temple de Vulcain. Denis d'Halicarnasse ajoute à ce monument une inscription Grecque , qui contenoit toutes les actions de ce fondateur de Rome : mais tout cela devoit être d'une date postérieure à cette époque , car outre les autres raisons qui s'opposent à cette date , il est certain que l'usage de mettre des inscriptions aux pieds des statues , ne s'introduisit que long-temps après Romulus , comme nous le verrons en son lieu.

Dion. l.  
XLII.

Ce qui est certain , c'est que le faste de ces attelages augmenta avec le luxe des Romains , & que ce fut vers la fin de la République que ces sortes de monuments commencerent à devenir fort communs. Le Sénat décerna un char avec une statue dans le Capitole à Jules-César. Auguste ordonna des jeux & un char avec la statue dans le temple de la Concorde à Antoine pour la mort de Sextus Pompeius. On voit par là que les ornemens triomphaux

ne

---

(a) *Bijuges , quadrijuges , sexjuges.*

ne se donnerent plus aux seuls triomphateurs, ni comme des récompenses de quelques victoires remportées sur les ennemis. En effet, nous apprenons de Pline qu'il s'étoit introduit dans les derniers temps que ceux qui avoient fini leur Préture, étoient portés dans un char par le cirque, & que l'on conservoit le monument de cette cérémonie.

Des médailles d'Auguste présentent des chars à deux & à quatre chevaux en l'honneur de cet Empereur. Une inscription de Prœneste parle d'un pareil honneur accordé à A. Mummius pour s'être bien acquitté de ses fonctions. Jules Capitolin cite un pareil monument dressé à Pison, & dit qu'on décerna des statues de cette espèce à Maxime, Balbin & Gordien, posées sur des chars tirés par des éléphants. (a) Une nouvelle de Justinien en parlant du Proconsul de Capadoce, nous apprend qu'entre autres enseignes il avoit un char triomphal en argent; à Rome il y avoit plusieurs monuments de cette espèce que Cassiodore (b) désigne par un peuple innombrable de statues & par des troupeaux de chevaux. On voit encore à Portici des restes d'un char à quatre chevaux, que la barbarie de quelque Ministre, sous la première jeunesse du Roi, fit fondre pour faire des canons : barbarie dont le Monarque éclairé ne peut entendre parler sans émotion, & qu'il a amplement réparé par les soins avec lesquels, depuis sa majorité, il conserve & met en honneur tous les monuments qu'on a déterré.

Les statues des Rois vaincus faisoient quelquefois partie des trophées des vainqueurs. On en voit des exemples dans les triomphes que procurèrent les défaites d'Annibal, de Jugurtha & de Cléopâtre. La statue de cette Reine, que l'on voit dans le jardin du Vatican, servit au triomphe d'Auguste, & celles de certains Rois en attitude d'esclaves qui sont au Capitole & ailleurs, sont

Plin. lib.  
XXXIV. 5.

Apud Golt.  
pag. XIV. 15.  
& XLVII. 22.

In Gord.  
cap. XXVII.  
Jul. Capit.  
in Gord.  
MAXIMIAN.

Apud Pan-  
theon. de not.  
Imper.  
Orient. &  
Occident.  
cap. 100 N<sup>o</sup>.  
50.

(a) Auguste fut le premier qui introduisit l'usage des éléphants, ainsi que les attelages à six chevaux dans ces occasions.

Plin. lib. XXXIV. 5.

(b) *Quidam populus copiosissimus statuarum, greges etiam abundantissimi equestrum.*



des monuments des vicissitudes de la fortune , de l'orgueil & de l'humiliation des Souverains. Des statues représentant les nations soumises, ou les fleuves principaux des pays conquis, accompagnoient d'autres fois celles des triomphateurs. Le Capitole conserve encore plusieurs de ces sortes de monuments de la défaite des nations.



## CHAPITRE CINQUIÈME.

*Des Statues pour honorer les talents.*

C'Est une sentence de Sydonius Apollinaris; (a) que les lettres auroient fait dresser des statues, quand même les armes n'en eussent pas procuré; car comme celles-ci font la sûreté des nations & leur donnent une existence politique, celles-là les élèvent au-dessus d'elles-mêmes, leur procurent une prospérité & un embonpoint qui les fait figurer parmi les peuples policés.

L'art d'instruire & d'éclairer les hommes, après l'art si rare de les bien gouverner, est le plus noble apanage de la condition humaine; celui de soulever les esprits & d'adoucir les amertumes de la vie, suit immédiatement le premier par son utilité & son importance. Les gens à talent jettent de l'éclat sur une nation pendant leur vie, & en étendent la réputation, en la perpétuant quand ils ont disparu : leurs découvertes & les lumières qu'ils répandent, contribuent à sa prospérité, parce qu'elles favorisent l'industrie qui est la source de l'aisance d'un État. Les sciences inspirent l'amour de la vérité, de la droiture & de l'humanité; elles étendent la sociabilité parmi les nations, faisant tomber la barrière que les préjugés, les passions, les antipathies nationales, la nature même opposent entre elles. C'est à ces titres que ceux qui se distinguèrent dans les différentes carrières que s'ouvrent les talents, obtinrent les monuments de reconnaissance qu'inspirent les bienfaits, & partagerent la gloire des bienfaiteurs du genre humain, parce que l'État, qui sans les armes deviendrait la proie des étrangers, sans les loix s'écroulerait, & sans les lettres & les arts tomberait dans la barbarie. L'ancienne Grèce doit

---

(a) *Statuas inter se dederant, si trabes non dedissent.* Epist. V. lib. 5.

autant sa célébrité aux Pythagores , aux Socrates , aux Platons , aux Aristotes & aux Démofthenes , qu'aux Thémistocles , aux Épaminondas , aux Périclès & aux Alexandres.

Parmi les talents qui méritèrent ces fortes de témoignages de l'estime publique , il paroît que celui de la poésie fut le premier , parce que les premiers Poètes furent en même-temps les premiers Théologiens & les premiers instructeurs de l'enfance des nations ; ou ce qui revient au même , parce que ce fut par le charme de la poésie qu'on dévoila d'abord , & qu'on fit goûter les vérités aux peuples grossiers.

Pausan.  
Ecor. lib. IX.

Si nous voulions remonter aux siècles fabuleux , nous pourrions parler de la statue en pierre d'Eupheme , nourrice des Muses , qu'on plaça sur l'Hélicon à côté de celle de Linus , Poète & Musicien que la jalousie d'Apollon fit périr , de celle d'Orphée qu'on voyoit à Thebes , & de celle de Thamyre , d'Arion & de Sacede d'Argos , dont Homere fait mention : mais nous nous bornerons aux monuments des temps plus connus.

Pausan. in  
Phoc.

Les statues d'Homere ( *a* ) méritent le premier rang. Ce Poète dont le génie vivifie , féconde & ennoblit tous les arts ; ce Poète qui sans jamais perdre de vue la nature , parvint à la surpasser ; ce Poète qui osa s'élançer au-delà des limites du vrai sans jamais sortir de celles du vraisemblable ; ce Poète enfin à qui plusieurs Villes se disputoient la gloire d'avoir donné naissance , eut des statues à Smyrne , à Colophon , à Chio , à Salamine , à Delphes. L'inscription de cette dernière , qui suivant l'ancien usage étoit sur une colonne , n'étoit que la réponse énigmatique de l'oracle touchant la patrie du premier des Poètes Grecs. La ville de Thebes regarda comme un honneur de posséder l'image de ce grand Poète. A Corinthe son buste en bronze étoit placé dans un lieu distingué. ( *b* ) J'ai eu la satisfaction de voir ce précieux monu-

( *a* ) Il parut environ l'an 844 avant Jésus-Christ.

( *b* ) On le crut péri dans l'incendie de cette Ville ; mais par bonheur il a été re-

trouvé , seulement un peu dégradé par le feu à une épaule , toute la tête étant restée entière. Il est possédé par le célèbre Docteur Mead.



ment, retrouvé dans les derniers temps dans les ruines de cette Ville, à Londres, & il répond parfaitement à la description qu'en a donné un ancien Écrivain. Le Roi Ptolomée Philopator se piqua aussi de rendre hommage à la mémoire du même Poète. Hésiode qui passe pour contemporain d'Homere, (a) & qui chanta les mystères des Dieux, eut une statue sur la place publique des Thélpiens, & une autre dans un lieu plus vénérable, dans le temple de Jupiter Olympien. L'antologie Grecque parle d'une autre statue de ce Poète, qui étoit dans le gymnase de Constantinople, appelé Zeussippus.

Prof. Beo.  
ib. XI.

II. la Elic.  
Antolog.  
lib. V.

Les Poètes célèbres, quoique considérés simplement comme des ornements honorables de la République, en fournissant des délasséments utiles & honnêtes aux citoyens, ne furent point frustrés de l'honneur des statues. Parmi les récompenses de toute espèce accordées par les Athéniens au Poète Pindare, quoique Thébain, dont la muse rendit immortels leurs exploits, celle des statues ne fut point négligée : on lui en érigea une près du temple de Mars & de Vénus, de niveau avec celles d'Ilarmodius & d'Aristogiton, destructeurs de la tyrannie. Dans la forteresse de la même Ville, auprès de la statue de Xantippe, on voyoit celle d'Anacréon qui, le premier après Sapho, exprima en vers des tendres sentiments ; & la figure d'un homme qui chante dans l'ivresse, étoit l'emblème de celle que respirent ses vers

Pausan.  
Artic. lib. I.

(a) Il y a des auteurs qui le font plus ancien, mais on trouve un passage dans Hésiode qui prouve qu'il vivoit du temps d'Homere ; car ce passage porte qu'il composa des vers aux jeux funebres d'Artidamas, & qu'il remporta le prix, quoiqu'Homere s'y trouvât. *Aul. Gel. lib. III. c. p. 11.* Noël Attic dit que Philocorus & Xenophanes font Hésiode postérieur à Homere, & que L. Acius Poëte, & E. horus historien le croient antérieur. *M. Varron de imag.* dit qu'il n'y a rien de certain là-

dessus, mais qu'il n'est pas douteux qu'ils ne véussent presque en même-temps, ce qu'on peut voir par une inscription d'un trépied conservé sur le mont Hélicon. On peut voir aussi *Aul. Gel. lib. XVII. c. 21.* & on trouve à cet égard la même ambiguïté dans Suidas. Hérodote paroît regarder ces deux Poètes comme contemporains. *Lib. II. cap. 52.* qui les met tous les deux 400 ans avant lui. Velleius au contraire *lib. I. cap. 7.* place Hésiode 120 après Homere.

Dion. Chri-  
fost. Orat.  
XXXI.

tendres & naïfs. Un orateur Grec parle d'une statue du Poëte Ménandre qu'on voyoit à Athènes. A en juger par ces marques d'honneur, pratiquées envers les Poëtes à Athenes, Télésille doit y avoir joui d'une grande réputation ; car quoique nous ignorions quelles furent ces productions, la statue qu'on lui érigea en qualité de Poëtesse, est un préjugé favorable de l'excellence de ces talents. Celle que l'on éleva à la Poëtesse Corine Thébaine, fut obtenue, à des titres plus connus. Cette muse lyrique étoit l'émule de Pindare, à qui elle enleva cinq fois la palme aux jeux de la Grece. Cicéron vit à Ilimere, en Sicile, une statue de bronze représentant le Poëte Stesichore, celle du même Poëte en marbre qu'on voit aujourd'hui à Termini, qui est l'Ilimera de Cicéron, n'est probablement qu'une copie moderne, ainsi que quelques autres belles statues conservées dans cette ville.

Plin. lib.  
VII. 38 &  
Vop. Alex.  
VIII. 14.

Plin lib.  
XXXII.

Appulei.  
III. Florent.  
Juvenal. Sa-  
tyr.  
VII. v. 29.

Les Romains éclairés rendirent la même justice aux talents de la poésie ; & les plus distingués parmi eux, très-flattés d'avoir de leur vivant des liaisons d'amitié avec les Poëtes illustres, voulurent, pour ainsi dire, les prolonger même après leur mort. Scipion l'Africain voulut que la statue d'Ennius ornât le tombeau (a) de sa famille, comme il avoit fait l'ornement de sa société : trait d'amitié qui a mérité d'être chanté par Ovide : (b) celle du Poëte Lucius Aëlius obtint une place encore plus honorable, ayant été mise dans le temple des Muses. On voit encore dans la galerie de Giustiniani le buste de Térence, & Martial fait connoître (c) qu'un certain Avitus lui avoit dressé une statue, les écrivains parlent des couronnes de lierre dont on couronnoit celle de Virgile. Mais on ne trouve plus de nos jours de pareils monuments de ce Poëte, non plus que d'Horace & d'Ovide, ce qui doit pa-

(a) Il étoit auprès de la porte Capenne.

(b) *Imiles sunt ei, calaberis in monti-  
bus ortus,*

*Cumque per se ipsi in agro tibi.*

Ovid. de arte amand. lib. III.

(c) *Hæc tibi sub nostrâ breve carmen  
imagine vivat.*

*Quam cum de curis jungis Aëlie ty-  
ria.*

roître surprenant. Sydonius Apollinaris fut honoré d'une statue par Trajan Nerva, même durant sa vie. Dans un temps de décadence pour les lettres & des arts, la maxime de consacrer par ces marques publiques d'estime, le talent de la poésie se maintint en vigueur; on le voit par les statues qu'Arcadius & Honorius firent élever dans la place de Trajan, à Claudien & à Aufone, auprès desquelles statues les Poètes récitoient quelquefois publiquement leurs compositions ou celles des anciens Poètes.

Sydon.  
Appoll. lib.  
IX. Epit.  
XVI.

Venant.  
Fortun. lib.  
IV.

Il est à remarquer que les Poètes étoient extrêmement avides de ces sortes de monuments, Horace blâme le Sénat d'avoir décerné une statue dans la chapelle des Muses à Fannius Quadratus, mauvais Poète, afin de n'être plus obligé d'écouter les poésies insipides dont il ennuyoit tout le monde, & Dion Chrysostome blâme les Athéniens d'avoir placé la statue d'un Poèteastre auprès de celle de Ménandre. Cette ambition commune aux gens de lettres, même d'un mérite subalterne, comme le marque un auteur ancien, (a) fit multiplier à l'excès ces sortes de monuments dans les maisons particulières.

Sermon. I.  
Satyr. 4.

Dio. Chri-  
st. Hist.  
XXX.

Les historiens dont la plume instruit la postérité en lui proposant les grands exemples de la vaillance & des vertus, furent jugés dignes des mêmes honneurs. Parmi les statues des vainqueurs aux jeux Olympiques dans la ville de Lampsaque, on voyoit celle d'Anaximede qui avoit écrit les hauts faits des anciens Grecs, & ceux de Philippe & d'Alexandre. Vespasien ordonna qu'on érigeât une statue à l'historien Joseph, quoique Juif, ce qui fut exécuté par l'Empereur Titus, qui plaça son livre dans la bibliothèque Impériale. La ville de Vérone présentait autrefois celle de C. Nepos, auteur des hommes illustres, & d'un autre livre où il faisoit voir la différence du véritable homme de lettres & de l'érudit; & celle d'Emilius Macer qui laissa un traité estimé de la génération des animaux, & de la vertu des simples. Il y a apparence qu'il y avoit aussi dans cette ville une statue de Pline le jeune, re-

Suet. lib.  
II.

(a) *Auctor de causis corruptæ eloquentiæ.*



gardé comme un des citoyens qui illustra sa patrie, (a) puis qu'on y trouve encore une pierre qui doit avoir servi de base avec l'inscription de *Plinius secundus*. Marque d'honneur que cette Ville, toujours amie des talents, a continué de donner aux citoyens qui concourent à l'illustrer, témoins les statues du Poëte Fracastor (b) & de l'illustre Marquis Maffei qu'on voit sur une des places de cette Ville.

Tout talent utile au bien public, sous quelque point de vue qu'on le considérât, fut encouragé par les anciens par ces monuments flatteurs. C'est peut-être à ce titre encore plus qu'à la domination, qu'étoit dû ce grand nombre de statues que les Athéniens élevèrent à Démétrius de Phalere, orateur (c) & philosophe, dont les talents exciterent l'admiration des Athéniens jusqu'à l'enthousiasme. Phœdre fait mention de la statue dressée à Ælope, (d) quoique esclave, par les mêmes Athéniens, afin dit-il que tout le monde vît que le chemin des honneurs étoit ouvert, non à la naissance mais à la vertu. La statue de Gorgias, Léontin, dont nous avons parlé ailleurs, est un des plus anciens monuments de l'honneur que l'on croyoit être dû au talent de l'instruction de la jeunesse, & quelque brigué qu'il fût, il ne prouve pas moins la maxime qui regnoit de les accorder. Pausanias parle d'une statue érigée par les Athéniens au Roi Juba à titre d'homme de lettres, & il étoit bien juste qu'un Prince qui tenoit un rang distingué parmi les savants (e) re-

çût

Vill. Max.  
119. VIII. 15.

(a) Hist. de Venise de Saraina. Art. des hommes illustres.

(b) On y lit cette inscription HIERONIMO FRACASTORIO PAULI PHILIPPI EX PUBLICA AUCTORITATE ANNO MDLIX. que le Poëta dans ses éloges dit avoir été faite par Panvinus.

(c) Il ne reste des ouvrages nombreux de ce disciple de Théophraste que sa Rhétorique.

(d) *Ælopo ingentem statuam posuere Attici servulumque collocarunt æternè in basi patere honoris sciant ut cuncti etiam nec generi tribui, sed virtuti gloriam.* Phœd. lib. II. Fab. VI.

(e) Suidas attribue à ce Prince plusieurs ouvrages, dont aujourd'hui il ne nous reste que des fragments. Il avoit écrit de l'histoire d'Arabie, des antiquités d'Assyrie, des antiquités romaine, de l'histoire des théâtres, de celle de la peinture & des pein-

cut des marques publiques d'estime dans une Ville de tout temps consacrée aux Muses & à Minerve.

Dès que Rome fut sortie de sa premiere grossièreté, les talents d'hommes de lettres n'y furent pas moins honorés qu'en Grece. On érigea une statue dans le portique du temple d'Apollon, à M. Varron homme versé en toutes sortes de connoissances. Apulée parle de celle qui lui fut décernée dans la même Ville; le livre des illustres Grammairiens de Suetone, cite les statues qu'Orbilius obtint à Benevent, & Verius Flaccus à Præneste, par le mérite qu'ils se firent dans la profession de Rhéteurs au profit de la jeunesse. C'est aussi par cette profession que Victorin parvint à Rome au premier grade de la Magistrature, se garantit des cruautés de Commode, & obtint la statue qui lui fut érigée dans le palais d'Auguste. Entr'autres marques de reconnoissance que M. Antonin le philosophe donna à Fronton, son maître de rhétorique & de philosophie, il demanda au Sénat un décret pour faire placer sa statue au Capitole: honneur que Théodose le jeune & Constantin accorderent aussi depuis à Aristide & Thémistius, leurs maîtres; & c'est probablement celle du premier de ces deux Rhéteurs qu'on voit encore dans la bibliotheque du Vatican. Rien enfin ne prouve mieux le cas que l'on faisoit des Rhéteurs & du talent de la parole, même depuis la chute de la liberté qui entraîna (a) celle de l'éloquence, que la

Panvin.  
descrip. Orb  
Rom. apud  
Grev. tom.  
III. pag. 305.  
Apul. III.  
Florid. de  
Statua sibi  
decretâ.

tres, de la nature & des propriétés de différents animaux, de la Grammaire & d'autres matieres semblables, dont on peut voir le dénombrement &c dans la petite dissertation de Mr l'Abbé Sevin, sur la vie & sur les ouvrages de Juba le jeune.

(a) Un excellent écrivain moderne observe avec raison que ce n'est guere qu'au milieu d'un grand peuple assemblé, que l'Orateur peut déployer toutes ses forces. Les passions fortes & générales sont favorables

à l'éloquence, & les passions n'existent que dans la multitude, laquelle affranchie des liens & des préjugés d'une éducation artificielle, est d'autant plus souple & plus facile qu'elle est plus simple & plus volage. L'art de persuader un Prince & un Ministre ne demande presque que de l'adresse & de la subtilité. La liberté fit donc l'aliment & le soutien de l'éloquence, & elle tomba avec la République & par le gouvernement d'un seul.

statue que le Sénat décerna dans la bibliothèque Ulpienne, à Numérien, après avoir entendu sa harangue. L'inscription (a) mise aux pieds du monument, portoit qu'il n'avoit point été érigé à César, mais au Rhéteur.

On parvint enfin jusqu'à honorer de statues des talents fort subalternes à ceux dont nous venons de parler. Le Flûteur qui fut le premier réunir sur le même instrument les modes Dorien, Lydiens & Phrygiens, exprimés comme par des flûtes différentes, causa un charme si puissant par l'harmonie de ces différents sons sur les auditeurs rassemblés dans le théâtre, que l'inventeur fut sur le champ proclamé parmi les hommes illustres, & cette extase passagère causée par le plaisir, fut réalisée par la statue qu'on lui dressa. Exemple qui de nos jours a été imité en l'honneur du célèbre Hendel par les Anglois, appréciateurs généreux des talents & des plaisirs. (b)

Dans l'in-  
scrip. de l'Ulp.  
Rhet. II. IX.

C'est cet enthousiasme causé par le plaisir plus puissant que la raison, qui fit partager le même honneur à des Comédiens d'un talent supérieur, & à ceux qui contribuerent aux plaisirs publics par des spectacles ou par des productions des arts de pur agrément. Platon (c) s'étoit à la vérité souvent déclaré contre une

(a) *Ut illi statua non quasi Cesari, sed quasi Rhetori decerneretur ponenda in bibliotheca Ulpia subscriptum NUMERIANO CESARI ORATORI, temporibus suis potentissimo.* Vopisc. in Num. cap. XI. & vid. Marlian Topograph. Urb. Rom. XI. 19.

(b) Ils ont rendu un pareil honneur dans la grande salle de Bath au célèbre Nash. Cet homme singulier, qui par ses bouffonneries & son talent pour diriger les jeux & les amusements d'usage aux bains, s'étoit fait une réputation éclatante dans la Grande-Bretagne, & sur-tout à Bath, où il s'étoit cru si nécessaire, qu'il en avoit été nommé le Roi.

(c) Dans le Dialogue de Critias on lit: Malheur à la nation insensée qui sous prétexte de génie, place à côté de grands Capitaine & de grands Magistrats, les Peintres, les Sculpteurs, & tous ceux qui contribuent aux amusements. Philippe apprend avec plaisir la magnificence de nos Panathénées, & il est ravi que nos citoyens ne puissent se rassasier de fêtes, de musique & de spectacles. Autre fois nous élevions des statues, à peine ébauchées, aux bienfaiteurs de la patrie, & nous avions une foule de grands hommes, aujourd'hui nous n'avons que des Sculpteurs & des Peintres; mais il faut désespérer de la République, si elle distribue les récompenses de



pratique qu'il regardoit comme l'effet de la corruption, & qui mettoit quelquefois le vice au niveau de la vertu, mais l'impres-  
sion du plaisir plus puissante que les déclamations de la Philo-  
sophie l'emportèrent, & l'honneur des statues devint très-fréquent  
dans la Grece en faveur des curseurs, pugilateurs & vainqueurs  
aux jeux publics & des musiciens : de sorte que l'on voit dans Xé-  
nophon une infinité de fabriques & d'artisans occupés pour for-  
mer ces sortes de statues. Les Empereurs de Constantinople en  
érigerent dans l'Hyppodrome plusieurs à des gens de cette espece  
jusqu'à la prostitution de cet honneur, monuments que Platon qua-  
lifioit de phosphores brillants propres à tromper le voyageur & à  
le conduire au précipice.

Les inscriptions romaines nous apprennent qu'à Rome, sur-  
tout depuis l'établissement de la Monarchie, on décerna des sta-  
tues aux Édiles qui avoient diverti le peuple par des amusements  
publics. Il est, entr'autres question, de celles de Titus Ancarius, &  
de Priscus, pour avoir donné des jeux de gladiateurs & des chas-  
ses, & de celle de Veratius Severianus accordée à l'occasion d'un  
combat de bêtes. Messaline en érigea à l'histrion Menester. Mar-  
tial fait mention d'une statue équestre érigée à Scorpis, conduc-  
teur très-adroit des chars à quatre chevaux. Mais ce sont peut-  
être là des preuves de l'abus qu'on fit des statues, & nous verrons  
dans la suite que les abus de cette espece furent encore les plus  
pardonnables; on ne les rapporte que comme des matériaux qui  
doivent avoir leur place dans l'histoire de ces monuments.

• Il ne sera pas hors de propos de remarquer ici que l'usage d'ho-  
norer par des statues les gens à talent, se conserve encore dans  
sa vigueur chez les Anglois, émules des Grecs & des Romains

Memorat.  
III.

P. Juu. To  
pograp. Con  
stan. lib. XV  
42.

Vid. Fi-  
gel. de Stat.  
C. XIII.

Diof. Cass.  
Lib. LX.  
Martial. lib.  
IV. Epigram.  
67.

la vertu aux talents des hommes vicieux.  
Craignez ces talents funestes, mon cher Aristéas.  
Ce sont des phosphores brillants qui trompent le voyageur, & le conduisent au précipice.  
En recherchant les causes de la prospérité ou des revers des différentes

Républiques de la Grece, j'ai toujours remarqué qu'un peuple vertueux ne manque jamais des talents qui lui sont nécessaires, & que les talents sont toujours inutiles quand la vertu ne les seconde pas.

dans l'estime des talens comme dans l'amour de la liberté. L'Abbaye de Westminster est à Londres comme le sanctuaire de la gloire nationale , c'est là qu'on voit une infinité de ces monuments également honorables à ceux qui les ont consacrés & à ceux qui les ont mérités , c'est là qu'ils viennent d'ériger un mausolée & une statue au docteur Halles pour le grand service que ce philosophe a rendu à sa patrie en cherchant le moyen de rendre potable l'eau de la mer. Ce que Boyle , Leutman , Lister & Appleby avoient tenté en vain. C'est pour seconder le goût national autant que pour suivre son goût particulier pour l'encouragement des lettres, que la feue Reine Caroline plaça dans son jardin de Richemont le buste Wollaston, avec ceux de Newton , de Locke & de Clarke, pour associer à l'immortalité de ces savants illustres , un écrivain dont les productions (a) font autant d'honneur à l'esprit , & à la raison , qu'ils sont utiles à la religion & à la société.

(a) Dans l'ébauche de la religion naturelle, il établit avec la plus grande force l'existence, & la providence tant générale que particulière d'un être souverainement parfait, le droit qu'il a à nos hommages,

la conformité de toutes les vertus avec la raison , la spiritualité & l'immortalité de l'ame , les peines & les récompenses de l'autre vie, livre qui est une des plus belles productions de l'esprit humain.



## CHAPITRE SIXIEME.

*Des statues en l'honneur des femmes.*

Caton le Censeur toujours zélé pour le maintien des maximes primordiales , & peut-être quelquefois un peu sujet à l'humeur , blâmoit comme un abus les statues qu'on dressoit aux Dames Romaines dans les Provinces , le regardant comme chose contraire aux vieilles maximes de la simplicité & de la décence des mœurs ; cependant les blâmes de Caton ne parvinrent point à arrêter cette pratique même dans la Capitale de l'Empire.

Plutarque aussi philosophe mais plus galant que Caton , sans parler de ce dernier , mais probablement dans l'intention de le refuter , fait l'apologie des monuments élevés en l'honneur des femmes illustres (a) & soutient qu'elles avoient droit aussi bien que les hommes , aux monuments qui font vivre dans la postérité , toutes les fois qu'elles les avoient mérités par des vertus & des actions brillantes ; ajoutant plusieurs exemples qui prouvent que la vertu du beau sexe peut être aussi utile à l'état que celle des hommes. En effet , s'il arrive que s'élevant au-dessus de sa faiblesse naturelle , une femme donne des exemples d'une vertu supérieure , pourquoi la priveroit-on des honneurs patriotiques , pourquoi ôteroit-on de devant les yeux des monuments capables d'encourager son sexe à se vouer au bien public ? Car quoiqu'on flatte perpétuellement les charmes du beau sexe , quoiqu'on en abuse sans cesse , on ne considère pas assez la puissante influence que les femmes peuvent avoir , comme meres , comme épouses , comme citoyennes , en bien des occasions & en mille manieres sur l'esprit & sur le cœur.

Dans le  
Traité des  
femmes Vertueuses.

(a) *Extant Catonis in censurâ vociferationes mulieribus romanis in provinciis statuas poni , nec tamen potuit inbibere ,*

*quo minus Romæ quoque ponerentur. Plin. lib. XXXIV. 6.*



Quelques fussent les raisons , ou somptuaires , ou de décence du Censeur Romain , Plutarque autorise son apologie par des exemples multipliés tant en Grece qu'à Rome , & il est constant que l'usage des statues feminiles fut de tous les temps , & de tous les pays.

Au rapport d'Hérodote , à Saïs en Égypte , on voyoit dans la maison du Roi Mycerine une vingtaine de statues représentant des Reines & des concubines de Rois. Crésus plaça dans le temple de Delphes une statue d'or , en l'honneur de la boulangere qui l'avertit que sa marâtre lui avoit préparé un pain empoisonné , afin de s'en défaire. Darius distinguant au-dessus de toute autre Artynone , fille de Cyrus , lui dressa une statue d'or massif.

Plutarg. in  
Pyth. Oracul.

Hérod. lib.  
VII.

Paus. Beot.  
lib. IX.

Pausan.  
Corinth. II.

Pausan.  
Elac. lib. VI.

Plut. des  
Fais. V.  
des Romains.  
Paus. Iliac.  
lib. IX.

Plut. Coll.  
des Grécies.

Pausan.  
Beot. lib. IX.

Dans presque toutes les contrées de la Grece se trouvoient de pareils monuments en l'honneur du sexe. On en voyoit en Laconie , en Béotie sur l'Hélicon & dans le temple de Delphes. Pausanias parle de la statue de Télésille , tenant un casque à la main , comme une récompense de sa valeur distinguée. Le portique d'un temple des Troëzénien étoit orné de différentes statues de femmes & d'enfants , consacrées en l'honneur de celles que les Athéniens , pressés par l'armée des Perses , furent obligés de laisser dans la Ville pour ne s'occuper que du salut de la patrie. Cynisque , fille d'Archidamus , ayant la première osé aspirer au prix des jeux olympiques , & autorisé par son exemple les femmes d'entrer en carrière , vit sa statue au nombre de celles des Athletes. Lorsque Cléomene assiégeoit Argos , les femmes prirent les armes & sauvèrent la Ville ; il fut en conséquence ordonné que l'on perpétueroit cet exploit par une statue consacrée à Mars en leur gloire. L'Hélicon présentoit celle d'Artinoé , sœur & femme de Ptolomée. Enfin on ne crut pas indigne du temple de Delphes qu'Érasus y plaçât la statue d'une femme qui l'avoit garanti du poison de sa marâtre , en le faisant avaler aux enfants de l'empoisonneuse. C'est ainsi que long-temps auparavant en Béotie , on avoit éternisé par le même moyen la mémoire des empoisonneuses , que l'on crut avoir été envoyées par Junon pour nuire à l'enfant d'Alcmene.

Mais rien ne prouve mieux que chez les Grecs ce ne fut jamais un problème s'il convenoit de dresser des statues aux femmes, que la multitude de celles qu'on éleva même dans le temple de Delphes aux courtisannes célèbres. Commençons par l'historique de cet usage surprenant, & puis nous en ferons connoître la morale.

plut. vie  
de péricl.

Combien de statues dressées en l'honneur de la fameuse Aspasia, courtisane qui sans renoncer aux charmes de son sexe, se piquant d'en oublier l'esprit, s'étoit vouée aux belles connoissances : courtisane en qui mille talents relevoient le prix de la beauté & faisoient oublier la honte de ses vices ; qui, amie des Philosophes, des Poètes & des Artistes, entroit dans toutes les affaires du gouvernement, sans paroître se mêler de rien ; qui forçant Socrate à l'estimer & Périclès à l'aimer, favoit en même temps gagner au Roi de Perse tous ceux qui l'approchoient, comme à l'oracle du bon conseil.

Si toutes les courtisannes auxquelles les Grecs dresserent des statues, eussent eu autant de titres séduisants qu'en eut Aspasia, une telle pratique mériteroit peut-être quelque indulgence ; mais ces monuments scandaleux de la lubricité des Grecs, devinrent trop communs pour ne pas surpasser ; & la fidélité de l'histoire exige que nous en parlions.

On crut devoir consacrer aux siècles futurs la beauté surprenante de la courtisane Laïs par une statue dans le temple de Vénus auprès de Corinthe, statue à laquelle les femmes qui se vouoient au ministère des plaisirs d'autrui, rendoient des honneurs. La fameuse Phryné eut deux statues faites de la main de Praxitelle un de ses amants : l'une étoit sous la figure d'une matrone larmoyante, l'autre sous celle d'une courtisane qui se réjouit, sur le visage de laquelle, dit Pline (a) on voyoit & la passion de l'artiste, & le salaire qu'elle lui en avoit accordé ; on poussa l'impudence jusqu'à placer un pareil monument de libertinage sur une co-

Pausan. Co-  
rinth. lib. 11.

(a) *Deprehenduntque in eâ amorem artificis & mercedem in vultu meretricis.* Pl. l. XXXIV. 8.

Ellian. Var-  
riat. hist. lib.  
IX. 32.

Pausan. lib.  
IX. x. l'indian.  
advers. Græc.

Athen. lib.  
21. 7.

lonne dans le temple de Delphes, & c'est à la vue de cette image scandaleuse, que Crater le Cynique dit que l'on voyoit dans le temple une offrande de l'intempérance des Grecs. On diroit que la Sculpture dans ces temps corrompus s'employoit à l'envi en faveur de la débauche, car Euthycrate & Ctesiphon travaillèrent de concert à celle d'Anithe qui prêtoit des services commodes aux libertins; la courtisane Sappho obtint une statue faite des mains de Sillanion, & Glycere une des mains d'Harpalus, tous Sculpteurs de réputation. Cicéron parle de la première dans une de ses Verrines; & Tatien, en reprochant aux Grecs les excès de leurs débauches, nous apprend qu'on avoit fait le même honneur à la courtisane Corine.

Mais qu'elle peut avoir été la raison d'une prostitution si surprenante des honneurs qui devoient être l'apanage de la vertu? Les Anciens avoient-ils peut être une idée différente de la pudeur que celle que nous en avons, pour se permettre des pratiques que nous regardons comme contraires à cette idée? Cette prostitution ne fut-elle qu'une suite du libertinage & de la lubricité devenus mœurs chez les Grecs, ou bien la politique y avoit-elle quelque part? c'est un problème qui mérite d'être examiné.

Lisez sur-  
tout le Cant.  
des Cantig.

Il est certain que même les livres saints nous présentent fréquemment des expressions & des images, & disent des choses qui paroissent contraires à la décence de nos mœurs & choquent nos oreilles, peut-être moins chastes que délicates. La simplicité des mœurs antiques ne faisoit sans doute envisager que comme naturelles des choses & des opérations de la nature, que notre corruption & notre malice ont rendues indécentes, ainsi que notre raffinement rend tous les jours indécents des termes & des expressions qui de leur nature n'ont rien qui répugne à l'idée de la pudeur. C'est aussi par un effet de la même malice & du même raffinement que ce mot *pudeur* présente aujourd'hui une idée toute différente de celle qu'il présentait dans son origine. (a) Cette idée n'étoit

(a) Le mot *pudor* étoit le même que *putor*, synonyme de *fetor*, dont on se ser-

voit pour indiquer l'aversion qu'on a pour les choses sales & dégoûtantes, telles que



n'étoit qu'un physique & relative à une sensation désagréable & rebutante des opérations des entines du corps humain dans les deux sexes, qu'il convenoit par cette raison de dérober à la vue. Mais on a donné depuis un sens moral à ce mot, & on lui a attaché une idée de honte & d'indécence relative à ce que les loix prescrivent sagement touchant les droits & l'usage des deux sexes, & la signification subalterne & métaphorique de la *pudeur*, a ainsi prévalu sur la signification primordiale; de sorte que perdant de vue le physique de l'expression, on l'a entièrement tourné du côté moral : c'est ce qui arrive très-souvent, dit un profond Écrivain, au moyen du pouvoir que les mots ont sur les idées.

Voyez le  
traité de la  
Format. Mé-  
chanic. des  
langues. p.  
58.

A l'égard des raisons politiques, on fait que parmi les Grecs regnoit un amour que la nature désavoue, & qui nuit à la propagation. Or, ne se pourroit-il pas qu'on eût cherché de rappeler les jeunes gens aux intentions de la nature, soit par la société des individus qui en possèdent les charmes, soit par la vue des objets qui en présentent les attraits & en justifient en quelque sorte l'usage. C'étoit sans doute arrêter un abus par un autre abus, mais par un abus moins dangereux & moins condamnable, c'étoit opposer une morale corrompue à une morale plus corrompue encore; & cela nous fait comprendre en même-temps comment Socrate, le sage Socrate n'hésitoit point de mener le jeune Alcibiade dans la société de l'enchanteresse Aspasia, & pourquoi plusieurs femmes de cette espèce furent tant en honneur dans les Villes Grecques. C'est ainsi qu'au Pégu une ancienne Reine de ce pays, pour arrêter les désordres qui se commettoient entre les hommes, ordonna que les femmes de la nation parussent dans un état capable d'exciter leurs desirs. Et en effet celles de ce pays paroissent avoir renoncé à la modestie naturelle. (a)

font les opérations & les incommodités naturelles des conduits inférieurs du corps humain dans les deux sexes, qu'il convenoit de couvrir autant pour dérober à la vue ces dégoûtantes opérations, que pour

garantir des parties délicates des blessures lorsque les hommes alloient tout nus, & habitoient au milieu des bois.

(a) Elles sont presque nues, dit Shel-

Pp

Passons à Rome où du moins durant la République la morale des statues s'observa avec plus de sévérité que dans la Grece : quelqu'ait été la maxime primordiale que la gravité des mœurs inspiroit aux Romains à l'égard des statues féminines , il n'est pas moins sûr qu'il y eut des exceptions en faveur des femmes qui se signaloient par des actions ou des vertus éclatantes & utiles à la patrie. Il paroît par Pline que la premiere statue féminine fut celle de la Sybille , dont nous avons déjà fait mention , & celle de l'illustre Clélie , dont le courage étonna également les ennemis de Rome & les Romains.

Plin. lib.  
XXXIV. 6.  
Tit. Liv.  
lib. II. N. 4.

Ces premiers exemples ne tarderent pas d'être imités en faveur de la Vestale Taracta Suffecia , qui avoit gratifié le peuple Romain d'un terrain utile à des ouvrages publics. Pline observe que la clause du décret qui lui décernoit une statue , étoit aussi honorable que le monument même qu'on lui adjugeoit , portant qu'il lui seroit libre de placer cette statue où elle voudroit , & remarquant combien on accordoit rarement l'honneur des statues aux femmes , puisqu'on n'en voyoit aucune en l'honneur de Lucrece qui avoit contribué à délivrer Rome de la Tyrannie des Tarquins. Le même Auteur fait sentir que Valléria , fille de Consul Publicola , avoit méritée une exception pour avoir su échapper aux embûches de Porfenna : quoique sans action bruyante l'illustre Corneilie s'attira de la part des Romains cet hommage alors si rare , & comme mere , & comme citoyenne.

Si l'on eut continué de n'élever des statues qu'à des femmes de ce mérite , elles n'auroient certainement pas donné lieu aux censures de Caton ; mais l'abus qui s'étoit introduit de son temps de multiplier ces monuments contre l'esprit de leur institution & de la discipline Romaine , dut exciter à juste titre le zele du Censeur. Cet abus cependant avoit déjà jetté des racines trop

den, ou du moins leur unique vêtement est à la ceinture, & consiste dans une étoffe si claire , & si négligemment attachée,

que souvent elle ne dérobe rien à la vue.  
*Hist. Gén. des Voyag. tom. XXXVII. in-12.  
lib. II.*

étendues pour céder à l'animadversion d'une censure passagère, capable peut-être de préserver de la dépravation des mœurs, en tenant les loix en vigueur, mais non de les rétablir, lorsque la corruption s'est déjà élevée au-dessus des digues.

Ce relâchement, comme nous le verrons dans la suite, s'accrut sans mesure depuis l'établissement de la monarchie, temps où les femmes des Césars, par un effet du despotisme qui ne connoît ni loix ni discipline, & par une suite de la flatterie qui accorde tout là où il y a tout à craindre & à espérer, partagerent avec leurs maris les honneurs & les prérogatives de la souveraineté; relâchement sans doute nuisible à la dignité des mœurs Romaines, mais heureux pour les arts, puisque nous lui devons les statues dressées à Octavie & à Livie par Auguste, & par Claude à Drusille; par Caligula aux deux Faustines, & à tant d'autres femmes, tant des Empereurs, que des Gouverneurs des Provinces sous le haut & le bas Empire.

Dion lib.  
LV. 2 Niphit.  
in August.  
& Dion. lib.  
LIX. 24.

Au reste, quoique l'austérité & la décence des mœurs fût généralement plus observée à Rome que dans la Grece, elle ne fut cependant pas exempte de statues scandaleuses de femmes perdues, sans qu'on puisse mitiger ces scandales par les raisons qui les diminueient en quelque façon chez les Grecs; mais aussi il ne paroît pas que l'autorité publique eût d'autre part à ces monuments de débauche, que celle de la tolérance. Cécilius Métellus voulant orner le temple de Castor & de Pollux des plus belles statues, y plaça celle de la courtisane Flora, à cause de sa rare beauté; & P. Claudius, après avoir ruiné la maison de Cicéron & brisé sa statue, mit à sa place celle de l'infâme Tanagréenne. C'est ainsi que les hommes vertueux ou corrompus ont mis tour-à-tour les arts, filles du ciel, au profit des vertus & des vices.

Plut. vie  
de Pompée.

Cic. pro  
domo suâ.







## CHAPITRE SEPTIEME.

*Des statues que les Cliens dressoient à leurs Patrons.*

**R**omulus considerant l'influence que la puissance , & les richesses donnoient aux Patriciens , & la grande autorité que les Curies donnoient au peuple dans la législation , & voulant conserver l'esprit de la monarchie , chercha à contrebalancer ces deux forces motrices en conservant aux Patriciens l'avantage dans la pluralité des suffrages par le moyen de leurs cliens. Cette admirable institution des patrons & des cliens fut un chef-d'œuvre de politique & d'humanité ; par lui le Patriciat , quoique contraire à l'esprit républicain , subsista & devint en même-temps une barrière contre l'oppression , sur-tout dans les temps où la liberté regnant dans la Capitale , l'autorité absolue des Gouverneurs faisoit souvent éprouver le plus dur esclavage dans les Provinces. En ce cas , les Villes , les corps de métiers , les sujets de quelque rang qu'ils fussent avoient à qui recourir pour faire passer à Rome leurs demandes , leurs plaintes , leurs raisons , & les personnages puissants & accrédités dans la Capitale devenoient les protecteurs des foibles , des opprimés & des Villes éloignées de Rome qui les avoient choisis pour leurs Patrons.

Or , l'honneur des statues étant l'objet qui flattoit le plus l'ambition des Romains , on sent bien que les Cliens ne manquoient pas de seconder à l'envi cette ambition , soit pour engager leurs Patrons à une protection plus active , soit pour leur témoigner la reconnaissance de celle dont on avoit éprouvé les effets. Pline dit qu'on se faisoit un point d'honneur d'honorer ainsi les Patrons... *Honos clientum instituit sic colere Patronos.*

On érigeoit ces sortes de statues dans Rome même , mais plus souvent dans les Villes des Provinces où ils s'étoient distingués par leurs bienfaits , on les plaçoit quelquefois dans les lieux publics , mais

plus souvent sous les portiques des maisons mêmes des Patrons , & on les accompagnoit d'inscriptions pour conserver à la postérité tant le nom & la qualité du bienfaiteurs que le nom & la condition des Cliens : les motifs qui avoient déterminé à dresser ces monuments honorifiques n'étoient pas oubliés. Pline nous a conservé la mémoire d'une de ces statues qu'on voyoit de son temps à Rome ; elle avoit été élevée par les Thuriens à C. Élius Tribun du peuple avec une couronne d'or , parce qu'ayant souffert deux fois des brigandages de Statilius de Lucanie , ce Patron de Thurium avoit obtenu une loi qui mettoit le brigand au nombre des ennemis publics. Délivrés ensuite par Fabricius du siège qu'ils souffroient , ils lui décernèrent la même marque de reconnoissance. Cicéron se vante d'une statue dorée que la ville de Capoue lui avoit dressée , le regardant comme un Patron auquel elle étoit redevable de la vie & des fortunes de ses citoyens , & de ses enfans. Les Villes de Sicile en érigerent aux Marcellus qu'elles avoient pour Patrons de pere en fils. Une inscription Romaine parle d'une statue dressée à Baganius Vincentius Préfet de l'Annone , Patron des habitants de Porto avec la particularité qu'elle lui avoit été dressée après qu'il eut terminé sa Magistrature pour qu'elle ne fut point regardée comme un monument de flatterie. (a) Pollydore , Virgile & Grutere rapportent plusieurs de ces inscriptions ; on voit dans l'une que le corps de Ville de Senines élève une statue à son Patron Pomponius Bassus , personnage illustre qui avoit le département de l'Asie auprès de Trajan & qu'il fut arrêté (b) qu'elle seroit posée dans la maison c de ce Magistrat. Ailleurs le Municipe des Téreantiens fait un pareil honneur au même Pomponius Bas-

Cic. in Pl.

Cic. Verr. IV.

Polid. Virg. in exp. tab. an. n° 8. in opus Col. F. J.

(a) *IN A.M. POSITO MAGISTRATU. STATULAM. PATRONO. PRESTANTISSIMO. TESTIMONIUM. GRATULATIONIS EXOLVIMUS, CUM RES NON ADULATIONE PRIVAT, SEU JUDICIO POSITO IN OTIO. ET QUIETE REDDATUR.*

(b) *STATULAM. SENINENSIVM. ORDO. DECREVIT. ATQUE IN UR. BIS PRIVATIS SUI. AEDIBUS COLLOCAVIT.*

(c) *DOMO. EJUS. PONI. CURAVERUNT.* Jacob. Thomas. de Teller Hospital.

sus que ce Municipie avoit aussi choisi pour son protecteur. Enfin suivant une autre inscription les Bénéventins dressèrent au même titre une statue à Titus Avonius Marcellinus, homme consulaire ; & Giannone dit que le Sénat & le peuple d'Avellin en érigèrent une à C. Tatianus, Co-recteur de Lucanie & Patron de leur Ville & de son district.

C'est à cet usage que nous sommes redevables des deux belles statues équestres des Nonius Balbus pere & fils, découvertes dans les ruines d'Herculanum & remises aujourd'hui en honneur dans le Palais Royal de Portici ; statues qui étoient ou sur quelque place de cette Ville ancienne, ou avoient servi d'ornement à la maison que cette illustre famille avoit sur la côte de la mer, & à ce propos nous dirons ici en passant que c'est à la qualité de Patron des Herculanois, & non à celle de concitoyen, comme quelqu'un l'a avancé pour donner du relief à cette Ville, que ces statues furent dressées ; car autrement auroit-on omis dans l'inscription une circonstance aussi honorable que celle d'avoir pour concitoyens des hommes aussi illustres & une famille aussi distinguée ? Circonstance qu'on s'est bien donné de garde d'oublier dans une autre inscription en l'honneur de Munatius Placidianus, personnage dont les titres n'égalent point ceux de Nonius Balbus, décoré de la dignité (a) proconsulaire.

Plusieurs (b) peuples, ayant le même Patron, s'associoient quelquefois pour leur élever des statues en commun ; c'est ce que firent la Toscane & l'Ombrie en faveur de P. Tettius, dont le gouvernement avoit été marqué au coin de la bienfaisance & de la douceur. Les Prociens d'Afrique en dressèrent une au même

(a) On trouve dans l'inscription qui est sur le piedestal de la statue au bas de l'escalier de Portici, les lettres *P. R. PRO COS.* Lettres qui ont donné lieu à plus d'une interprétation, mais qui ne laissent pas douter de la dignité proconsulaire.

(b) *OB SINGULARIA EJUS ERGA PROVINCIAS BENEFICIA ET OB MODERATIONEM. PRO DOCUMENTO ETIAM POSTERIS RELINQUENDAM AETERNAM STATUERE MONUMENTUM.* Apud Frigell. de stat. illust. Rom. cap. 13.



titre à Manlius Theodorus. Trente tribus de Rome s'associerent pour en élever une équestre à L. Antonius, & Cicéron (a) ne manqua pas de se déchaîner à la fois, & contre un tel patronage, & contre une telle délibération.

Plusieurs de ces statues étoient des monuments que les colonies érigeoient à leurs Patrons. On peut en voir des exemples dans Grutere, en remarquant que les lettres P. C. que l'on trouve dans quelques-unes des inscriptions rapportées par cet auteur, signifient *PATRONO COLONIÆ*. Vil. p. 146.  
1. 1. & 147.  
1. 1. 3.

Les colleges des artistes & corps de métiers qui avoient la permission de l'autorité publique de s'assembler, avoient aussi leurs Patrons, & se piquoient de la même reconnoissance à leur égard. Une inscription nous apprend que les forgerons de Rome avoient érigé une statue à L. Varius Papirianus Ilvir, leur protecteur. Ceux de Trieste & de Bresce firent la même chose à l'égard de leur Patron, ainsi que le college des charpentiers ou constructeurs de navires d'Ostie. On trouve enfin des inscriptions qui ont appartenu à des statues dressées par les agriculteurs, par les marchands, par les batteliers, & Cicéron (b) en parle dans une de ses Verrines. Une inscription de Reggio nous apprend que les ferruriers de cette Ville, très-satisfaits de la protection de Silius Italicus, y éleverent une statue dans sa maison. (c) Ces sortes de monuments s'érigeoient à frais communs, par voie de collecte. Les Villageois de Tuderte, suivant une inscription, se font cotisés pour les frais d'une statue dressée à Titus Popilius dans leur village, & Sénèque (d) fait allusion à cette pratique.

On ne bornoit pas seulement ces monuments de reconnoissance aux personnes des Magistrats qu'on choisissoit pour Patrons, on les

(a) *Populi Romani igitur est Patronus L. Antonius, mallet quidem illi pestem.*

(b) *Aut publicæ civitates istos honores habent, aut generatim homines, ut aratores, ut mercatores ut navicularii.*

(c) *Domo ejus poni curaverunt.*

(d) *Vicatim populum statuas posuisse.*  
De Ira. lib. III. 18.

étendoit quelquefois à toute leur famille. On voit des preuves de cette pratique dans les statues de la mere & des filles des Patrons des Herculanois dont nous venons de parler, car outre leur statue on trouve à Portici celle de Vicirie (a) mere de Balbus, & celles de différentes jeunes personnes que l'on juge à leur physionomie être de cette famille. Ne seroit-ce point à ce principe que nous devons les statues de toute une famille que l'illustre Cardinal de Polignac rapporta de Rome à Paris, & qu'une par simonie mal entendue d'un Cardinal Ministre moins curieux, a laissé passer de France en Prusse après la mort de cet illustre savant ; translation qui nous met dans le cas de gémir sur la perte de ce précieux trésor d'antiquité, qu'on apprend avoir été ruiné par les Cosaques dans l'incursion que les Russes unis avec un corps d'Autrichiens viennent de faire à Berlin.

Celle de  
Nicomede.

Card. de  
Fleuri.

En 1760.

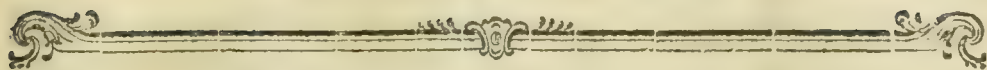
N'oublions pas de remarquer que si durant la République & tant que les institutions Romaines se conserverent dans leur pureté, le patronage fut la source d'une infinité de statues dressées à des citoyens ou Magistrats ; méritant dans la suite, & sur-tout sous les Empereurs l'apparence seule d'homme en crédit, la réputation d'être bien en cour, cette grandeur que l'imagination augmente d'autant plus qu'elle est dans un point de vue plus éloigné, suffisoit souvent pour que les pauvres Provinciaux élevassent des statues à des Romains ou qui les flattoient de leur protection à la cour, ou même lorsque reconnus impuissants pour faire du bien, on les regardoit cependant comme assez puissants pour pouvoir nuire. C'est ainsi qu'on fait quelquefois des sacrifices aux esprits malfaisants.

## CHAPITRE

---

(a) L'inscription de cette statue <sup>1</sup>porte *VICIRIE AF. ARCAE. MATRI BALBI D. D.*





## CHAPITRE HUITIEME.

*Des statues produites par la tendresse naturelle ou par la piété paternelle ou filiale.*

**J**'Ai placé les monuments de l'estime & de la reconnoissance publique, à la tête des motifs légitimes auxquels on doit l'usage principal & le plus grand nombre des statues, parce que ces monuments sont les premiers par leur importance. Mais ils auroient été précédés par d'autres, si nous avions voulu suivre l'ordre de la nature & ce seroient ceux de la tendresse paternelle & filiale, & de la piété pour les morts.

Nous ne répéterons point ici ce que nous avons rapporté à cet égard dans un des chapitres précédents, il suffira que nous y rappellions que le Livre de la Sagesse parle des statues produites par ces sentiments, comme des premières statues que l'on vit. :

Voyez la  
prem. partie.

Sans entrer dans la discussion de la primauté de ces monuments, nous nous contenterons de faire connoître que ce fut une pratique constante des anciens de consacrer les sentiments les plus tendres de la nature par des statues en l'honneur des parents & des amis. On voit dans Hérodote un exemple mémorable de ceci. Cléobis & Bithon, fils de la Prêtresse de Junon, voyant les deux bœufs attelés au char sur lequel cette Prêtresse doit être transportée au temple, n'avoir pas la force de le tirer, se mettent eux-mêmes au joug, & traînent le chariot l'espace de cinq stades. La mere ravie de cette piété filiale, prie la Déesse d'envoyer à ses deux fils ce qui pouvoit arriver de plus avantageux à l'homme. Ceux-ci, après avoir sacrifié & mangé avec leur mere, s'endorment dans le temple, & meurent dans le sommeil. Or, les Argiens ne crurent pouvoir honorer cet exemple de tendresse filiale, que par des statues en l'honneur de ces deux fils, qu'ils placèrent dans le temple de Delphes. On honora ainsi de statues les deux freres

Hérod. lib. I.



Vid. Senec.  
de benef. lib.  
III. 6.  
Xenoph. lib.  
V.

Hygin. fab.  
cap. 4.

Amphinoüs & Anappe, qui emportèrent sur leurs épaules leurs parents menacés par les flammes de l'Étna : fait que Claudien a si élégamment peint dans une épigramme. Dans Xénophon un pareil honneur est accordé, comme un monument de la tendresse conjugale, en l'honneur de Panthée, femme d'Abradate, laquelle voyant son mari tué dans la bataille contre Crélus, ne voulut point y survivre, & se fit donner la mort par ses eunuques. Laodomie conservoit le simulacre de Protésilaüs, son mari, à côté de son lit.

Plin. nep.  
lib. IV. epist.  
7.

Plin. II.  
epist. 7.  
Varum. id.  
in Juven.

Xiphil. in  
M. Anton. &  
stat. liv. V.  
Spar. D.

Id. liv. II.

Id. liv. III.

L'histoire Romaine & les inscriptions nous fournissent quantité de monuments de cette nature. Marcus Regulus trouvoit sa consolation dans différentes images & statues en peinture, en cire, en bronze, en ivoire & en marbre, du fils qui lui étoit mort. Spurima ne put soulager la douleur que lui causa la mort de son fils Cottius, que par la statue qu'elle lui dressa : honneur que Pline, le neveu, donne pour chose rare à l'égard d'un jeune homme. On peut mettre au rang de ces monuments de consolation & de tendresse la statue de Faustine que M. Antonin fit poser assise dans une chaise d'or dans le théâtre, placée de façon qu'il pût la voir dans le même lieu où elle se mettoit de son vivant. Absentius dans Statius a grand loin de l'image de sa femme, & Polla donne à Lucain, son mari, qu'elle venoit de perdre le même témoignage de son zele pour sa mémoire. Étrusque le reçoit de la part de son fils éploré. On voit dans les antiquités de Palmyre que Soræcus fit ériger à sa femme Marthe (a) une statue près du temple.

Grutere a recueilli plusieurs inscriptions où il est question de ces sortes de statues. Dans l'une c'est (b) une mere qui consacre ainsi la tendresse qu'elle avoit pour son fils ; dans

(a) Le savant Editeur de ces antiquités avertit que cette statue n'étoit point sépulcrale, & qu'on a copié l'inscription de l'un des pedestaux saillants du fut des colonnes

qui étoient dans la cour du temple du Soleil. Voyez la planche N°. XIV.

(b) *Statuam decrevit Emilia Lucia mater*

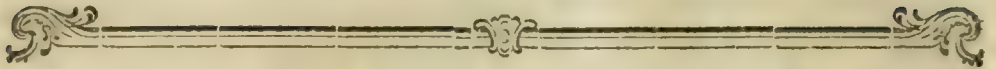
l'autre (a) c'est un fils qui honore de même ses parents : les inscriptions de ce genre sont fort nombreuses , & celles qu'on a déterrées à Herculaneum, en enrichiront encore le recueil ; tout le monde peut le consulter.

Nous nous bornerons donc à remarquer d'après Saint Athanase que de son temps, comme dans les siècles précédents, la douleur & le deuil seuls furent une source féconde de statues que l'on consacroit aux parents, aux maris, aux frères, aux enfants, comme un dédommagement de la perte qu'on en avoit fait, ou comme un soulagement dans l'affliction qu'on éprouvoit.

D. Athan.  
Orat. contra  
Idol.

(a) *Testamento Lucini P. F. statua statuta est.*





## C H A P I T R E   N E U V I E M E.

*Des statues considérées comme monuments de faits extraordinaires  
& remarquables.*

**L**orsque Calpurnius Flaccus, faisant déclamer un pere contre un fraticide, lui fait dire qu'une action aussi horrible mérite d'être représentée en pierre ou en bronze, ce n'est point par un transport d'enthousiasme d'orateur qu'il parle ainsi; c'est conformément à la pratique où l'on étoit de conserver la mémoire des faits & événements surprenants & intéressants. On est redevable à cette pratique d'un grand nombre de statues & d'images d'animaux, qui eurent part à des faits de cette nature.

Il est souvent question de ces sortes de monuments dans les auteurs : monuments d'autant plus précieux, lorsqu'on a le bonheur de les découvrir, qu'ils constatent & confirment de la manière la moins douteuse les faits que l'histoire nous rapporte.

Les Syracusains touchés de la bonté de Gélon, qui après ses victoires assemble ses troupes & paroît au milieu de son armée vêtu d'une robe sans ceinture, comme pour subir un rigoureux examen de ses actions, éternisent un si rare exemple de modération & de modestie, en représentant ce Roi par une statue vêtu d'une robe flottante dans le temple de Junon. Plutarque dit qu'on voyoit des statues d'Alexandre avec le genou gauche à terre, posture qu'on leur donnoit, parce qu'étant aux prises avec l'ennemi, il ordonna à ses soldats de se mettre ainsi à genoux; ce qui fit tourner la victoire à son avantage : fait dont Machiavel a tiré parti dans son art de la guerre. On apprend encore de Plutarque qu'il y avoit une statue d'or de Bochas livrant Jugurtha, & que l'attitude analogue à cette action qu'on a eu soin d'y donner, marque assez qu'on l'avoit fait dans la vue de l'éterniser. C'est aussi dans la vue de conserver à la postérité

Pausan. Corinth. lib. II.  
Plut. vie d'Alex.

Machiav. lib. VII.  
Plut. vie de Marius.



le fait regardé comme merveilleux de l'apparition d'une étoile pendant les jeux célébrés par César, qu'Octavien, son fils adoptif, lui consacra une statue de bronze dans le temple de Vénus, avec une étoile sur la tête.

Souvent ces sortes de monuments étoient groupés avec les animaux qui avoient eu part aux événements. Auprès des statues de Danaüs & de Bithon à Argos, on voyoit un loup attaquant un taureau en mémoire de ce que ce chef de colonie étrangère, à son entrée dans les pays où il fit son établissement, s'abattit sur ces deux animaux qui étoient aux prises, accident qui fut pris pour un augure que ce chef de colonie attaqueroit & vainqueroit Gélantor qui regnoit sur les Argiens, comme il arriva. Ce fut à la vue de ce monument que Pyrrhus se rappella un ancien oracle qui lui avoit prédit que sa destinée étoit de mourir lorsqu'il verroit un loup combattant contre un taureau ; en effet le Roi fut tué à Argos dans ce voyage. Le fameux groupes de Laocoon qui ornoit le Palais de Tite, (a) dont Virgile fait la description, & celui du taureau de Jétus & d'Amphion pourroient être cités à ce sujet, si la fable n'y avoit pas plus de part que l'histoire. Celle-ci nous apprend que lorsque Darius eut affermi de tout côté sa puissance, il fit faire en pierre un homme à cheval représentant l'écuyer & le cheval qui lui avoit fait obtenir l'Empire des Perses. On fit des statues de Séleucus l'un des Capitaines & depuis un des successeurs d'Alexandre, avec les cornes de taureau, parce que il arrêta un de ces animaux sauvages dans le moment qu'il alloit être sacrifié. Auguste imita l'exemple des Grecs, faisant placer dans la Ville de Nicopolis les images en bronze d'une âne & de son conducteur, parce que la veille de la bataille d'Actium étant sorti de sa tente pour visiter les navires pendant la nuit, & ayant rencontré cet ânier ; sur la demande qu'il lui fit qui il étoit, celui-ci lui répondit qu'il s'appelloit Fortune, & son âne Victorin.

Dion. Ebr.  
XLV. 7.

Plin. Hb.  
XXXIV. 9.  
Luci. Hb.  
II.  
Apoll. Hb.  
de Orig.

Herod. Hb.  
III.

App. Ale.  
de bell. Ant.

(a) Ce monument découvert aux thermes d'Antonin, fut placé sous Paul III dans le palais Farnèse, où il fut réparé par

les soins du Cardinal François, son neveu : on le voit encore dans le même lieu.

Quelquefois les animaux tous seuls servoient de monument du fait qu'on vouloit consacrer à la postérité. Il faut sans doute regarder comme tel le serpent que Moïse éleva dans le désert pour conserver la mémoire de la grace que le tout-puissant fit au peuple Hébreu de le guérir des morsures des animaux de cette espèce, ou pour l'en avoir délivré. La jument, nommée Phidole, qui dans les jeux de la course, après avoir jetté bas son cavalier au moment du départ, continua également sa carrière, s'animant d'elle-même au son des trompettes, & arrivée la première au terme, se tourna vers le Président des jeux comme pour exiger le prix de la victoire, fut représentée en bronze, & Pausanias la vit encore à Corinthe. Les Ambraciotes firent construire le simulacre d'un âne qui se trouvant par hazard au milieu des embûches que les Molossiens leur avoient tendues, se mit à braire en suivant une ânesse, ce qui éveilla les citoyens & jetta l'épouvante parmi les ennemis qui furent défaits dans leur fuite. Les deux lions en marbre qui sont à la porte de l'arsenal de Venise & dont celui qui est d'une proportion colossale, étoit placé dans le plus beau temple d'Athènes à la pointe du promontoire Sunium, que les navigateurs appellerent par cette raison *Capo Leone*, furent, suivant toute apparence, des monuments de quelque fait auquel ces animaux eurent part. Dans les temps modernes les Florentins imitant la pratique des anciens, ont placé au fond du portique qui forme le rez-de-chaussée du Palais Pitti, l'image d'une mule qui, suivant le distique qu'on lit sur la base, servit avec autant de courage que d'assiduité à la construction de ce Palais, ne refusant aucun des services auxquels on l'employa.

Les images des animaux étoient quelquefois de simples figures allégoriques ou symboliques : telle étoit la lionne de bronze sans langue que les Athéniens firent fabriquer par Iphicrate, & placèrent à côté d'une statue de Vénus pour représenter l'action de courage d'une courtisanne qui portoit le nom de cet animal, & qui pressée par les tourments les plus cruels, par les partisans d'Hippias, fils de Pisistrate, comme complice du meurtre d'Hipparque, aima mieux se couper d'elle-même la langue que de trahir le secret.

Paus. Eliac.  
lib. VI.  
Paus. Phoc.  
lib. X.

Paus. Att.  
lib. I. & Paus.  
lib. XXXIV. 8.

Tel étoit à Rome le taureau d'airain que Denis d'Halicarnasse dit qu'on érigea auprès de la maison bâtie à frais publics, à M. Valérius sur le mont Palatin, pour indiquer que ce Consul par les victoires remportées sur les Sabins, avoit rétabli la culture des champs défolés par les incursions de ses voisins, & ramené par-là l'abondance dans Rome. Le bœuf doré placé sur le tombeau de L. Minutius, fut un monument de la générosité de ce Romain qui avoit distribué du bled au peuple à un prix très-moque. La statue de la liberté que le Sénat délibéra de mettre sur la place publique, lorsque Séjan eut été mis à mort, peut encore être comptée au nombre des statues allégoriques, dressées à l'occasion d'événements intéressants, & les sortes de figures tant d'hommes que d'animaux ornoient fréquemment les tombeaux, comme des symboles qui caractérisoient les mœurs, les vertus ou les passions du mort. Au sépulcre de Diogene on voyoit un chien de marbre; à celui d'Iocrate une sirene; à celui d'Homere une brebis. Cicéron dit qu'on plaça un corbeau de pierre sur celui de Philagre précepteur de Métellus, sans nous donner la clef de cette allégorie. Ce petit nombre d'exemples suffira pour avoir, pour ainsi dire, la clef de ces sortes de piéces d'antiquité qui se présentent de temps en temps.

Xiphil, in  
Tiber.

Cic. Tusc.  
V.

Au reste ces animaux, soit allégoriques, soit historiques, ne laissent pas de faire quelquefois prévariquer les peuples superstitieux. C'est ainsi que le serpent d'airain étoit devenu une pierre d'achoppement à la religion des Israélites, de sorte que le Roi Ezéchias se vit dans la nécessité de le détruire pour arrêter le cours d'une superstition qui faisoit brûler de l'encens (a) en l'honneur de ce monument. C'est ainsi que l'on voyoit, il y a peu d'années, porter en procession à Vérone une image de bois d'une ânesse, qui ne fut sans doute qu'un monument de quelque fait ou événement arrivé dans cette Ville, dont la superstition (b) s'empara :

(a) *Si quidem usque ad illud tempus filii Israel adolebant ei incensum.* Lib. IV. Reg. cap. 18.

l'image de l'ânesse sur laquelle Jésus-Christ fit son entrée dans Jérusalem, & la disoit transportée miraculeusement par l'Adriatique & par l'Adige jusqu'à Vérone. Cette image se voit encore sous le nom de *la Madonna*.

(b) Une tradition populaire en faisoit



superstition ridicule dont un prétendu philosophe de notre siècle n'a pas manqué de profiter dans ses productions moins philosophiques que satyriques, qui choquent tant les esprits sages & gâtent tant de jeunes têtes.

## CHAPITRE

*leta* chez les Peres Olivetains de cette Ville; mais on a cessé de la traîner en proces-

sion, par les soins du Prélat éclairé qui est à la tête de ce Diocèse (Mgr Giustiniani.)



## CHAPITRE DIXIÈME.

*Des inscriptions dont on accompagnoit les statues.*

**D**Ion Chrysostôme remarque que dans le temps qu'on n'érigea des statues qu'aux Dieux & aux Héros, on eut regardé comme un tort fait à leur gloire & un deshonneur pour la postérité, de présumer qu'elle puisse être assez ingrate pour avoir besoin que des inscriptions lui rappellassent le souvenir des grands mérites : de là l'usage de n'en point mettre aux statues des Dieux.

Les anciens Grecs pratiquèrent la même chose à l'égard des statues des hommes illustres, tant que ces statues furent encore rares, ne croyant pas que la réputation immortelle de ceux à qui on dressoit des statues, en eût besoin ; mais étant devenues plus communes, l'usage des inscriptions devint presque général, & comme l'on se fait toujours une morale assortie aux usages pour les justifier, on s'accoutuma à regarder les inscriptions qui accompagnèrent les statues, comme de nouveaux titres d'honneur (a) qui réhaussaient le mérite & assuraient davantage l'immortalité : titres que par cette raison Arnobius appelle immortels.

Les inscriptions furent d'abord très-courtes & par-là plus énergiques. On n'indiquoit dans les premiers temps que le nom & la qualité de la personne. Celle qui accompagnoit la statue de Cornélie, se bornoit à ces mots, *Cornélie, mere des Gracques*. Mots bien simples à la vérité, mais qui, dans la façon de penser des Romains à l'égard de cette famille, disoit plus qu'un long panégyrique. Valère Maxime (b) observe que le seul titre mis

(a) *Epigrammate tanquam insigni quodam materie adjuncto præconium adhibentes.* D. Joann. Damasc. de Imag. Orat. 3.

(b) *Ad summam autem unde processerit (Tullius Servius) aut quo pervenerit statue ipsius titulus abunde testatur, servili cogn-*

sur la statue de Servius Tullius, suffisoit pour apprendre qui il étoit & d'où il venoit. Celle qui fut mise sur le piedestal de la statue de bronze érigée à Démosthène, quoiqu'honorable à la fois & satyrique, commençoit à s'éloigner de l'ancienne simplicité. » Si tu eusses eu autant de courage que de force de génie, di-  
 » soit-elle, jamais Mars le Macédonien n'eut triomphé de la Grèce. » C'est avec raison qu'on a applaudi à l'imitation de cette ancienne simplicité dans les inscriptions mises aux pieds des statues de Louis XIV (a) à Montpellier, & du Marquis Maffei à Vérone. (b)

Ce ne fut donc que beaucoup plus tard qu'on ajouta le détail des charges, qu'on individua les mérites de celui à qui la statue étoit consacrée, ainsi que le temps où il avoit vécu, transportant ainsi à ces monuments honoraires les inscriptions dans le goût de celles dont on avoit coutume d'orner les tombeaux. (c) Il paroît que ce fut dans les Villes de province que cet usage fut le plus pratiqué; sans doute, parce qu'on étoit plus dans la nécessité de flatter ceux qui gouvernoient.

L'ancienne simplicité une fois enfreinte, insensiblement les inscriptions n'eurent plus de bornes : on fit un long étalage des gestes, des éloges & des mérites. Tacite (d) en parlant des statues triomphales, dit qu'on les chargeoit de longues inscriptions, & que celle que le Sénat, par ordre de Domitien, décerna à Agricola après sa conquête d'Angleterre, outre les ornements du triomphe, présentoit une infinité d'éloges dûs au Conquérant. Mais il ne faut pas prendre toujours au pied de la lettre ces étalages de louanges, auxquels la flatterie eut souvent autant

*mine, & regis appellatione perplexus. Val. Maxim. lib. III. cap. 4.*

(a) A LOUIS XIV APRES SA MORT.

(b) AU MARQUIS MAFFEI VIVANT.

(c) *Et jam Municipiorum omnium foris*

*statue ornamentum esse ceperunt, prerogative memoria hominum & honores legendi ævo basibus inscribi, ne in sepulchris tantum legerentur. Plin. lib. XXXIV. 4.*

(d) *Quidquid pro triumpho datur, multis verborum honore cumulata decernit. Tacit. in Agricola.*



de part que des titres réels : d'où il arrivoit qu'au lieu que dans les anciennes inscriptions on lisoit des faits, l'on ne mettoit que des éloges dans les plus modernes.

Les décrets publics qui décernoient la statue & les raisons de ces décrets, étoient quelquefois gravés tout au long sur la base. On trouve plus d'un exemple de cela dans les collections de ces sortes de monuments, & on le voit en particulier dans l'inscription trouvée à Trieste, qui accompagnoit la statue de Fabius Sévérus contemporain d'Antonin Pie. Cet usage a été imité sur l'arc de triomphe élevé à Blenheim en l'honneur du Duc de Marleborough, où l'on lit en entier le décret du Parlement d'Angleterre, pour faire ériger ce monument de la reconnoissance nationale.

Plusieurs inscriptions sont alongées par les particularités du lieu où la statue devoit être posée, de la matiere (a) dont elle devoit être fabriquée & aux frais de qui elle avoit été élevée ; & lorsque quel-qu'un ou par modestie, ou pour épargner la dépense au public, content du décret qui lui décernoit une statue, la faisoit exécuter à ses frais, on ne manquoit pas de relever ce trait de modestie ou de générosité dans l'inscription : particularité indiquée par des lettres devenues des formules en pareil cas. (b)

Les testaments gravés aux pieds des statues quel'on léguoit, tenoient quelquefois lieu d'inscription ; ce dont on voit un exemple dans Grutere, qui rapporte un testament Grec sur un marbre trouvé à Venise ; & on peut voir dans le même auteur différentes autres inscriptions fort étendues qui ont cela d'utile, qu'elles nous font connoître beaucoup de particularités touchant la naissance, la vie, les liens du sang & les actions de certains personnages que nous igno-

Grut. pag.  
216.

(a) L. EGNATIO L. F. EQUOPUB.  
DON. AB ÆLIO ADRIANO CÆS.  
NERVÆ TRAJANI F. RUODENSES  
EQUESTER E MARMORE STA-  
TUAM PRO ÆDE MINERVÆ  
CONSTITUERE.

(b) H. C. I. R. *Honore contentus im-  
pensam remisit.*

H. A. I. R. *Honore accepto impendio  
remissum.*

S. I. R. *Statuam impendio remisit.*

S. D. S. P. *Statuam de suo posuit ou  
de sua pecunia posuit.*

rerions sans cela parce que les historiens ne les ont pas marqués. C'est ainsi que parmi nous les armoiries ne consistant originairement que dans un simple écu servant de devise aux chefs de famille, ont perdu l'ancienne simplicité par l'addition qu'on y a fait de différents ornements relatifs aux gestes, à l'illustration des familles & aux quartiers des aillances qui flattent la vanité.

Une particularité digne de remarque à l'égard des inscriptions, est que nonobstant que les statues des Divinités n'en eussent point par la raison que nous avons indiqué d'abord, on gravoit néanmoins quelquefois sur la base le poids de la statue du Dieu lorsqu'elle étoit ou d'or, ou d'argent, & on y détaillait aussi les pierres précieuses qui ornoient ces monuments. Mr. le Marquis Maffei rapporte deux de ces sortes d'inscriptions, dont l'une étoit sur la base d'une statue d'argent de Jupiter, & l'autre au pied d'une statue d'Isis en Espagne : précaution peu honorable pour les Prêtres & les Custodes; car elle étoit pratiquée pour mettre ces monuments sacrés à couvert de leur avarice & de leur fraude.

Quoique l'inscription dans les regles dût indiquer le nom & les qualités de la personne, néanmoins il arrivoit, soit par malice, soit par ignorance, soit par vanité, qu'on mettoit des noms qui étoient étrangers aux statues, (a) usage que Cicéron détestoit. Nous apprenons de Dion Chrysostôme, que cet usage condamnable s'étoit introduit à Rhodes, ville excessivement peuplée de statues; il dit que les Magistrats pour épargner la dépense d'en faire de nouvelles, ne faisoient que mettre un nouveau nom à la place de l'ancien qu'on effaçoit. Pausanias raconte que les Athéniens ôtèrent les noms de Miltiade & de Thémistocle à leurs statues qui étoient dans le Pritanée, pour attribuer ces statues à un Thrace & à un Romain. Mummius, destructeur de Corinthe, donna des noms arbitraires à plusieurs statues de cette Ville. Dion Chrysostôme assure en avoir vu une d'Alcibiade avec le nom d'Ænobarbus.

Les Empereurs Romains commirent fréquemment cet attentat,

---

(a) *Odi falsas inscriptiones statuarum alienarum.* Cic. ad Attic. lib. VI. epist. 1.

Epist. VIII.  
ad Heliunond  
Chisfushull.

Dion Chriſt.  
orat. Rhod.

Pauſan.  
Attic. lib. I.

Orat. Corin-  
thiaca.  
XXXVII.

sur-tout à l'égard des simulacres du Cirque, tantôt en mettant leurs têtes à la place de l'ancienne, tantôt en se contentant de n'y changer que les titres. C'est par-là qu'une statue d'Oreste qui étoit au vestibule du temple de Junon auprès de Mycene, fut métamorphosée en celle d'Auguste; celle que Julie érigea à cet Empereur auprès de théâtre de Marcellus, fut par la même voie convertie en statue de Tibere. Pline le jeune, ayant acheté une statue d'un vieillard Corinthien dit que l'Empereur ordonna qu'on la placeroit sur un piedestal de marbre avec son nom.

Vid. Spart.  
de Sever.  
cap. XXIII.

Pausan. in  
Atic. & Co-  
rinth.

Tacit. Ann.  
III.  
Plin. lib.  
III. epist. VI.  
Severe.

Les Grecs accorderent quelquefois à des grands hommes de faire mettre leur nom sur les statues de quelques Dieux, soit par une distinction singulière, soit que les statues fussent encore rares. Nous lisons dans Plutarque que le peuple permit à Cimon d'élever une statue à Mercure où étoient marquées ses actions brillantes, qui le faisoit connoître à ses concitoyens sous son nom; honneur, dit l'historien, qui ne fut accordé ni à Thémistocle ni à Miltiade.

Plut. vie  
de Cimon.

C'est donc des Grecs que les Romains imiterent cette coutume si commune parmi eux. La statue d'Hercule qui étoit à Rome auprès de la tribune présentait les noms de L. Lucullus Empereur, de Lucullus son fils & de T. Septimius Sabinus Édile Curule, parce que ces trois personnages avoient concouru à la conservation & à la dédicace de cette statue importante. (a) Scipion l'Africain mit son nom sur une statue de Diane de Segeste après l'avoir rétablie. Marc Antoine fit graver le nom de Bacchus aux statues qu'il avoit à Athenes. Une d'Auguste portoit le nom de Jupiter, une de Livie celui de Junon, & une de Drusille celui de Vénus. Dans le Jurisconsulte Scevola, Séia ordonne par testament à ses héritiers de former une statue des Dieux avec son nom. (b) On pratiqua cela depuis l'établissement du Christianisme, quand on voulut abolir

Cic. Verr.  
IV.

(a) *Tot certaminum tantæque dignationis simulacrum id fuit.* Plin. XXXIV. 8.

(b) *Cum subscriptione nominis mei leg. Titia testam. § Ultimo FF. de auro & argento.*



Zonas Ann.  
rom. III.

la mémoire d'une idole sans la déttuire. Constantin mit son nom sur un Apollon avec le signe de la croix. On mettoit encore dans les inscriptions des hommes illustres les noms des vertus, paroissant plus modeste de consacrer les vertus mêmes, que ceux qui les avoient pratiquées. C'est à quoi se rapporte ce que dit Cicéron à son frere Quintus, qu'il voit ses vertus mises au nombre (a) des Dieux dans le pays qu'il gouverne. De-là les statues élevées à la Clémence, à l'Adoption, à l'Amitié, à la Providence, à la piété des Princes, comme on le voit dans Tacite & autres Écrivains.

Cic. Verr.  
IV. & Tusc.  
quest. I.  
Senec. de  
tranquil. cap.  
1.

Remarquons enfin que les artistes gravoient quelquefois leur nom sur les statues & autres monuments, mais dans un lieu moins apparent & en plus petit caractère. Cicéron & Seneque parlent de cette pratique, & on en trouve des traces sur quelques statues; mais il faut prendre garde que pour donner du prix à ces ouvrages & tromper les acheteurs, on mettoit quelquefois les noms des artistes les plus célèbres, comme l'indiquent les fables de Phedre. (b) On peut encore mettre au rang des inscriptions qui regardoient l'artiste, ce que Pline (c) dit avoir été pratiqué même par les plus célèbres, soit Peintres, soit Sculpteurs Grecs, par un principe de modestie, savoir de faire entendre par le mot *enous* au lieu d'*eximius* que l'ouvrage pourroit être porté

(a) *In illis urbibus cum summo imperio ac potestate in quibus suas virtutes, & in Deorum numero consecratas vides.*

(b) *Ut quidam artifices nostro faciunt seculo qui pretium operibus majus inveniunt, novo si marmori adscripserunt Praxitellem suo detricto, Myronem argento, &c. Phædrus in proleg. V. fab.*

(c) *Et ne in totum videar Græcos insecrari, ex illis nos velimintelligi pingendi singendique conditoribus, quos in libellis his invenies, absoluta opera & illa quoque quæ*

*mirando non satiamur pendenti titulo inscripserunt; ut Apelles faciebat aut Polycletus: tanquam inchoate semper arte & imperfectâ, ut contra judiciorum varietates super sit artificii regressus adveniam, velut emendaturo quidquid deflueretur si non esset interceptus. Quare plenum verecundiæ illud est, quod omnia opera tanquam novissima inscribere & tanquam singulis fæto adempti. Tria non amplius, ut opinor, absolute traduntur inscripta, ille fecit.... Quo apparuit summam artis securitatem auctori placuisse, & ob id magna invidia fuisse omnia eâ. Plin. hist. lib. I. in præfat.*

à une plus grande perfection ; & cet historien remarque que le petit nombre de ceux qui osèrent annoncer leur ouvrage comme achevé, par le mot *fecit* au lieu de *faciebat*, exciterent la critique & firent naître l'envie.

Les inscriptions n'étoient pas toujours gravées sur la base de la statue ; on les plaçoit quelquefois sur une tablette suspendue ou attachée à la statue même, sur-tout lorsqu'elle étoit fort élevée. Saint Jean Chrysostôme fait mention de cet usage dans une de ses homélies, & il y a apparence que c'est à ces sortes de tablettes que se rapporte ce que dit Juvenal de cette longue page contenant le détail des honneurs. Quelquefois on mettoit le nom sur le col de la statue, comme on le voit dans Fulvius Ursinus & dans Achilles Statius ; mais il faut prendre garde que ces noms ont été quelquefois ajoutés arbitrairement par des faussaires ou par des brocanteurs.

D. Chrys.  
Homil. in  
palat. XIII.

Juven. Sat.  
X.

Il fut encore d'usage de graver les noms sur la poitrine de la statue : cela se pratiquoit sur-tout à l'égard de celles qui représentoient les Villes ou les nations. Le théâtre de Pompée étoit orné des statues de celles qu'il avoit subjugué, & chacune étoit reconnue par le nom qui y étoit gravée sur la poitrine. C'est au milieu d'elles que les Rhodiens en posèrent une en l'honneur du peuple Romain. Les noms étoient ainsi placés sur les statues Hermétiques & sur les bustes qui n'avoient point de piedestal ou de base. Le même Fulvius Ursinus parle de pareils monuments consacrés à M. Porcius, à Caton le Censeur, à L. Junius Rusticus & à quelques autres illustres personnages. Les noms qu'on trouve sur la cuisse ou ailleurs, sont ordinairement ceux de l'artiste ou des personnes qui ont érigé la statue.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.

Les Égyptiens n'abandonnant jamais l'ancien usage de conserver la mémoire des choses importantes par des inscriptions symboliques (a) formées de figures d'animaux, de Plantes, &c. graverent sou-

(a) *Primi per figuras animalium Egyptii  
mentis sensus effingebant, & antiquissima*

*monumenta memorie humane saxis insculpta erant. Tacit. annal. lib. II.*

vent sur la poitrine & sur le dos des statues. Pokoche a fait dessiner plusieurs figures Égyptiennes dont les vêtements sont chargés d'inscriptions en caractères hiéroglyphiques, disposés par lignes horizontales, parmi lesquels on voit une Isis vêtue d'une espece de juppe couverte d'écriture ainsi tracée ; mais une Osiris qui est à côté, porte sur le dos une bandelette chargée d'une inscription aussi symbolique, mais écrite perpendiculairement, ainsi que celle qui est au milieu d'une espece de tablier plissé. On peut voir de ces sortes d'inscriptions en lignes perpendiculaires sur les petites figures sépulchrales dont je parle ailleurs, & dont on trouvera un exemple dans la planche *Nº IV*. J'ai vu une Isis couverte absolument depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, de caractères Égyptiens. Cette petite statue d'environ un pied de haut, est entre les mains de Mr. Brander, ci-devant Consul de Suede à Alger, qui l'a portée à Stockolm avec nombre d'autres antiquités.

Voyez le  
Chap. des  
lieux des  
stat. Sepulcr.

Un buste de pierre noirâtre d'environ deux pieds de hauteur, que l'on conserve dans le Museum de l'Université de Turin, & que l'on prétend être une Isis, présente trente-deux caractères distribués sur le front, sur les joues & sur la poitrine, caractères dont on croit trouver la ressemblance (a) avec ceux qu'on lit sur les obélisques, & avec des caractères Chinois rapportés dans le grand Dictionnaire de cette langue au Vatican.

Les inscriptions enfin étoient à la vérité quelquefois composées par des plumes versées dans l'art d'écrire, & en ce cas elles étoient dans le style, le langage & l'orthographe correcte & convenable ;  
mais

(a) Cette inscription a été jugée Chinoise à Rome par un Professeur en cette langue, & cela étant, elle favoriseroit le système de M. de Guignes sur les colonies Égyptiennes à la Chine : c'est ce que M. Néédham, savant Anglois, relève dans une dissertation contre M. Bartoli qui ne regarde pas ce monument comme si impor-

tant, & croit ce buste moderne & fabriqué pour en imposer, & donner de la tablature aux Antiquaires. S'il est vrai qu'il soit d'une pierre qu'on trouve dans le pays, comme M. le Chevalier Montaigu m'a assuré l'avoir vérifié, M. Bartoli a gagné son procès contre M. Néédham, & l'imposture est manifeste.

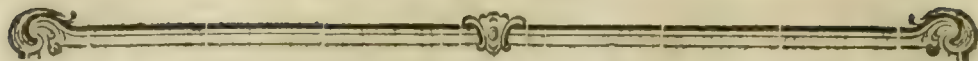


mais il arrivoit qu'on en laissoit quelquefois le soin à des gens inexperts & même aux artistes, ce qui est la source des fautes d'orthographe, de langage & des barbarismes de toute espece qui se rencontrent si fréquemment dans les inscriptions, sur-tout des statues provinciales, des statues privées des familles, & particulièrement de celles des bas siècles de l'Empire. C'est pour éviter cet inconvénient qu'Aristote se chargea de faire lui-même l'inscription qui accompagnoit la statue d'Hermias (a) auprès duquel il s'étoit retiré & qu'il aimoit beaucoup, quoique ce fût une statue érigée par un parti qu'il s'étoit fait dans la Troade, & qu'il eût usurpé la tyrannie.

(a) Voyez la vie d'Aristote écrite par Denis d'Halicarnasse & par Diogene Laërce. Quelques-uns disent qu'Hermias avoit épousé la niece & non la fille d'Aristote.

D'autres prétendent que ce tyran d'Atarne sous Ochus Roi de Perse, étoit un eunuque qu'Aristote aimoit d'un amour infame.





## CHAPITRE ONZIEME.

*Des regles dans l'érection des statues, & des formalités que l'on pratiquoit.*

**L**Es statues honorifiques n'étoient point une chose arbitraire, & on regardoit comme une insolence ou une témérité que quelqu'un s'en érigeât de son propre mouvement. (a) Si l'impulsion de la reconnoissance & de l'estime prévenoit quelquefois les décisions de l'autorité; l'intervention en étoit nécessaire pour l'exécution, & il y avoit des regles prescrites auxquelles il falloit se conformer. Ces regles regardoient 1°. L'autorité de qui dépendoit d'accorder les statues. 2°. Les personnes auxquelles on les accordoit. 3°. Les formalités qui s'observoient pour les obtenir. 4°. Les lieux où elles devoient être placées.

En Égypte où la politique étoit, pour ainsi dire, amalgamée avec la religion, où la puissance sacerdotale avoit presque absorbé la civile, ou les Prêtres étoient en même-temps les Juges, dont le plus ancien étoit le président, c'étoit eux qui décidoient de la concession des statues. Lorsque Cambyse voulut placer la sienne auprès de celle de Sélostris, ce furent eux qui firent des oppositions & qui demanderent, pour ainsi dire, les preuves de ses mérites, lui représentant qu'il falloit surpasser ceux de ce grand Roi pour prétendre à une statue à côté de lui. Le Roi de Perse quoique conquérant, ne paroît point avoir pris en mauvaise part cette résistance, s'étant contenté de répondre qu'il tâcheroit d'égaliser les gestes du Monarque Égyptien.

Dans les Villes de la Grece cet honneur dépendoit du jugement & des décrets des Magistrats. C'est le Sénat qui à Athenes alloue une statue à Lycurgue, fils de Lycophon, par un décret

---

(a) *Vide ne statuas tibi ipsi statuam.* D. Joannes Chrysost. Homil. LVII.

portant qu'elle feroit dressée sur la place dans un lieu non défendu par la loi. C'est le Sénat qui adjuge à Zénon une couronne d'or & une statue.

A Rome ce furent d'abord les Rois, comme premiers Magistrats de la République, qui adjugerent ces monuments honorifiques : Pline (a) le croit ainsi en parlant des statues de la Sybille & des Rois jusqu'à Tarquin. Mais après leur expulsion cette autorité passa d'abord au Sénat, & le peuple la partagea dans la suite avec lui. L'exécution des décrets à cet égard étoit commise au soin des Censeurs; c'étoit à eux de veiller qu'on n'élevât aucune statue dans les lieux publics sans le concours de l'autorité, & de faire enlever celles qui auroient été dressées arbitrairement, comme parmi nous les hérauts d'armes veillent contre les usurpations des faux titres de noblesse, espèce de fausse monnoie dont il est de l'intérêt de l'État d'arrêter le cours. Cette ambition déréglée étoit regardée comme une espèce d'affectation de domination, comme c'étoit une preuve de zèle pour la conservation de la liberté de refuser cet honneur. C'est par la première de ces raisons que la statue dressée à Spurius Cassius, qui avoit affecté la royauté, fut enlevée de la place & fondue par ordre des Censeurs; & que Corneillius Gallus, Gouverneur de l'Égypte sous Auguste, visant à l'autorité suprême, eut soin de faire poser ses statues par tout le pays, ambition qui lui coûta la vie. Et entr'autres preuves que Plutarque donne de la protection que Scipion accordoit à la liberté, est d'avoir défendu qu'on lui érigeât des statues sur la place des Comices, aux Tribunes & au Capitole.

Xiphil. in  
August.

Plut. vie  
de Scipion.

Depuis l'établissement de la Monarchie, le Sénat & les Empereurs accordoient tour-à-tour les statues. Quelquefois le Prince en faisoit dresser à l'intercession du Sénat & du peuple : quelquefois le Sénat en donnoit le décret à la réquisition de l'Empereur : quelquefois aussi une permission tacite suffisoit; ce qui arrivoit sur-

On le voit.  
leg. VII. cod.  
de Relig. &  
Sumpt. lunc-  
ris.

(a) *Ante enim sibi, ac Sybille Tarquinium & Reges sibi ipsos posuisse verisimile est.*  
Plin. lib. XXXIV. 6.



tout, comme nous l'allons voir bientôt, s'agissant des statues laissées par testament, soit en l'honneur des Empereurs, soit pour conserver la mémoire du testateur.

Ces égards réciproques ne furent pas toujours observés ni par les Empereurs qui affectoient le despotisme, ni par le Sénat & le peuple dans les temps de trouble & de partialité pour les différents concurrents à l'Empire; mais les bons Princes qui ne vouloient pas dépouiller le Sénat de ses droits, & qui regardoient comme sagesse de gouvernement d'observer les regles établies, recouroient ordinairement à ce corps dépositaire de la confiance, de l'estime publique, & des loix, lorsqu'ils vouloient honorer quelque citoyens d'une statue. Livie ayant délibéré d'en dresser une à Auguste, Tibere ne voulut point qu'elle le fit sans en avoir obtenu un Senatus-Consulte. Claude ordonna que personne n'oiât en dresser sans la permission du Sénat. Néron s'adressa à lui pour en élever une en l'honneur de Cn. Domitius, son pere. Ce fut au nom du même corps que sous Othon on dressa la statue triomphale de M. Aponius, Gouverneur de la Mœsie, à l'occasion de la défaite des Sarmates. M. Antonin, enfin, voulant honorer par un pareil monument dans le Capitole son précepteur Fronton, s'adresse au Sénat pour en avoir le décret. Pline le jeune parle de la statue de Spurrima demandée au Sénat par le Prince; & l'inscription de celle de Bassus, érigée sous les Empereurs Antonin & Commode sur la place publique, ainsi que celle de la statue de Licinius Sura érigée sous Trajan, contiennent la clause *approbante Senatu* : clause très-fréquente dans les inscriptions des statues placées sous les Empereurs.

Il paroît cependant que Caligula tenta de dépouiller le Sénat de l'exercice de ce droit, & qu'à la place des Senatus-Consultes il voulut mettre les rescrits de l'Empereur; car Suétone (a) nous apprend que ce fut là une des fonctions de ce Prince despotique

Dion. Cass.  
lib. LX.

Tacit. lib.  
XIII.

Tacit. lib.  
I. in Othon.

---

(a) *Vetuit postea viventum quidquam  
usquam statuam imaginem, nisi consulto* | *se & autore poni. Suet. XXXIV. in Caligula.*

& livré à ses caprices. Les paroles d'un rescrit d'Arcadius (a) & d'Honorius paroissent supposer la même défense touchant les statues qu'on érigeoit aux Magistrats.

Il y a aussi lieu de juger que les Empereurs accorderoient quelquefois de leur propre mouvement la permission de dresser des statues sur la place publique, car Pline le jeune dit que Tibicinius Capito obtint une pareille permission de Trajan pour une statue faite à L. Silanus. Néanmoins l'autorité du Sénat à cet égard n'expira jamais totalement, & les Princes qui se piquoient moins de despotisme, connivoient & déféroient facilement à l'exercice de son ancien droit ; mais en même-temps, par un retour de bons procédés, le Sénat avoit coutume de consulter l'Empereur avant de décerner le monument, & même de lui en faire la demande : c'est ce que l'on voit dans l'inscription de la statue érigée au Poète Claudien, où il est dit que les Empereurs l'ont dressée à la réquisition du Sénat. Spartien blame Sévere d'avoir érigé des statues sans le concours du Sénat à son pere, à sa mere, à sa femme & à son aïeul, après avoir terminé la guerre des Parthes. Probus écrit au même corps afin qu'il décerne une statue à Carus sous cette clause polie *si vobis placet*, & on trouve dans Simmaque (b) un échantillon de formule, par laquelle le Sénat supplie l'Empereur d'accorder une statue en l'honneur d'un homme illustre.

J'ai dit qu'une permission tacite suffisoit quelquefois pour l'érection des statues, sur-tout pour celles qui étoient laissées par testament en l'honneur des parents, des amis, de ses maîtres, de ses patrons (c) & même en l'honneur des Empereurs. (d) Les

Plin. lib. 1.  
epist. 7.

Vopisc. in  
Caro.

(a) *Si quis judicium accepisse Aeneas vel argenteas, vel marmoreas statuas extra imperiale beneficium in administratione positus detegatur.* lib. I. cod. de stat. & imag.

(b) *Senatus vestrum numen precatur an virum nostrâ ætate mirabilem statuarum diuturnitas tradat oculis posterorum.* Simmac. lib. X. cap. 25.

(c) Voyez les loix du Jurisconsulte Paul Leg. inter . . . W. §. ult. Famill. Herc. & une infinité d'inscriptions rapportées par Grutere & par Frigellius, cap. 10. de stat. illust. Roman.

(d) Priscilla oblige par testament son mari d'ériger une statue à Domitien dans le Capitole. Stat. Syto. V.

inscriptions nous apprennent , que ces sortes de statues testamentaires étoient fort fréquentes , & leur exécution étoit souvent ordonnée comme une condition ( *a* ) exclusive de la part qu'on devoit avoir à la succession. Le légataire en étoit quelquefois chargé au lieu de l'héritier , ( *b* ) & si on n'accomplissoit pas cette condition du testament , ou si l'on différoit trop de l'exécuter , on étoit sujet à l'animadversion du Préfet de la Province & mis à l'amende.

Eup. leg.  
V. de Oper  
pub.

La permission de dresser des statues dans les Provinces , dépendoit des Magistrats , & on la trouve exprimée dans les inscriptions par les lettres S. P. Q. D. ( *c* ) comme on le voit dans une inscription de Nole , ou par la formule D. D. ( *d* ) que l'on trouve dans une inscription de Tivoli & qui étoit pratiquée dans les municipes & les colonies dont les décurions formoient le Sénat. L'autorité de ces Magistrats n'étoit pas moins nécessaire quand les statues étoient érigées par le concours d'un ordre particulier de citoyens ; concours exprimé dans les inscriptions par des formules relatives à chaque [ *e* ] ordre.

Tant qu'on n'accorda des statues qu'aux actions signalées & au mérite relatif au bien public , toute personne de quelque rang qu'elle fût , pouvoit parvenir à cet honneur à Rome ; il y a lieu d'en juger ainsi par celles qu'on fit à un esclave aiguilleur , & à un courrier que l'on voit encore dans le Capitole & dans la galerie de Florence ; mais à mesure que les Romains se policerent & que les maximes primordiales se pervertirent , la maxime barbare de faire plutôt consister la noblesse dans le sang & l'illustration

( *a* ) *Titius si statuas in municipio posuerit heres esto.* Pomp. leg. XIV. de condit. & demonstrat.

( *b* ) *Lege enim quidam §. VIII. de usur. cognoscere licet.*

( *c* ) *Senatus , populusque decrevit.*

( *d* ) *Decreto Decurionum.*

( *e* ) *Ordo Equestris , Ordo Militum , Ordo Lectorum , Ordo Scenicorum , Sacerdotum , &c.* On peut voir là-dessus les formules des Sénatus-Consultes pour les honneurs & les statues accordées à Pison dans Trébellius Pollio , c. XXI. & dans les inscriptions de Grutere.



de ces ancêtres que dans le mérite personnel, s'étant établie, l'honneur des statues publiques, ainsi que celui des images (a) fut réservé aux hommes libres, & il devint même un indice de la liberté & un équivalent du droit de noblesse : de sorte que l'un est quelquefois pris par les écrivains pour le synonyme (b) de l'autre. Ceux qui pouvoient montrer des images & des statues de leurs aïeux, étoient regardés comme nobles, parce qu'elles étoient une preuve que leurs peres s'étoient illustrés ou par des Magistratures remplies dignement, ou par des actions honorables ; source de noblesse plus légitime & plus pure que les richesses souvent acquises par l'oppression des peuples, par la faveur & les intrigues de Cour, ou par la basse flatterie, telle que fut souvent celle à laquelle on parvint dans la décadence de la République, & depuis l'établissement de la Monarchie. Suétone qualifie d'obscur

Suét. in  
Vespas. cap.  
1.

la famille Flavia, parce qu'elle n'avoit pas d'images de ses ancêtres, & c'est à cet usage que fait allusion le trait satyrique de Cicéron contre Verrès, lorsqu'il lui reproche de ne ressembler à ses aïeux que par la couleur des images enfumées qui ornoient les murs de sa maison. Les Plébéiens n'avoient donc droit ni aux statues, ni aux images, & on n'en accorda plus que très-difficilement à ceux même qui se distinguoient par quelque action méritoire. Dion Chrysostome (c) dit qu'on pouvoit la récompenser par des présents, par des libéralités, par l'hospitalité ou par un simple

(a) *Æneæ imagines & statuæ liberis hominibus eriguntur.* Artemid. Onirocrit. 1. 51.

(b) *Tacit annal.* II. en parlant de Libon. Drusus Scribonianus dit qu'étant neveu & cousin des Césars, il avoit sa maison pleine d'images, & *Val. Maxim.* II. 10. dit de Caton : *Catonis paterni generis una imago.* On peut voir dans la vie de Cicéron par Middleton, *lib. II.* le cas qu'on

faisoit des images de ses aïeux & ce qui donnoit droit aux images.

(c) *Quid vobis vultis Plebeios colendo statuīs præsertim cū vobis facultas sit alio modo illorum curam gerere : etenim munera plura hospitalia & liberalitas in excipiēdo plebei sufficit, etiam si sit quis præstantior : præterea decretum sufficeret, simplex ut vel in Pritaneum vel concessis honorabilem locum vocaretur.* Dio. Chrysost. Orat. Rhod. XXXI.

Cap. XII. décret de prendre séance dans le Pritanée, ou dans quelque assemblée honorable, sans leur élever des statues. Jules Capitolin relève l'attention de M. Antonin le philosophe à ne faire élever des statues qu'à la noblesse, ou à ceux qui la méritoient.

Vid. Sigon.  
Antiq. Ju.  
civ. Rom. l.  
26. x. H. om.  
Antiq. Rom.  
IV.

Car les Plébéiens pouvoient parvenir à cette distinction ou par des actions brillantes, ou par la voie des Magistratures Curules qui leur fut ouverte. Cicéron [a] dit qu'il avoit acquis le droit d'image par l'édilité qu'on lui avoit conféré, & que c'étoit par le bénéfice des charges [b] que les familles acqueroient cette prérogative : à en juger par une de ses verrines, il paroît qu'il n'étoit pas permis d'exposer ni sa statue ni son image avant d'être arrivé à l'édilité. Marius objecte dans Salluste [c] qu'il vaut mieux pouvoir se vanter d'avoir acquis par ses actions le droit d'avoir des images que de le recevoir de ses ancêtres & le prostituer.

Quoiqu'après avoir acquis ce droit on fut encore qualifié d'homme nouveau, ou selon l'expression de Columelle [d] on eut plutôt acquis de la célébrité, que de la noblesse, on pouvoit cependant aspirer à l'honneur des statues pour soi-même, mais on ne pouvoit en demander pour ses aïeux.

Lorsque les personnes avoient les qualités & les titres requis, c'étoit la nature & l'importance de l'action qui décidoient, si l'on leur

(a) *Ego me ob ædilitatem mihi delatam esse intelligo . . . jus imaginis ad memoriam posteritatemque prodendam* verſ. V. 14. On voit la même chose pro L. Rabinio, & dans Val. Max. l. 4. lorsqu'il parle de Valer. Publicola.

(b) *Est hoc in more positum ut quid beneficiorum vestro imagines familie sue consecuti sunt.* De leg. agrar. II. 1.

(c) *Imagines non habeo . . . mihi nota nobilitas est . . . quam certè pepe-*

*riffe melius est quam acceptam corrupisse : & ensuite : non possum fidei causa imagines neque triumphos aut consulatus majorum meorum ostentare , at si res postulet hastas , vexillum , Phæretas , alia donamilitaria præterea cicatrices adverso corpore : Ecce sunt meæ imagines , hæc nobilitas non hereditate relicta ut illis , sed quæ ego plurimis meis laboribus & periculis quæsi.* Salluste.

(d) *Magis noti quam nobiles.* Columelle II. 3. V.

leur érigeroit la statue de leur vivant ou après leur mort. On ne crut pas de récompenser trop tôt la magnanimité d'Horatius Coclès en lui dressant ce monument honorable pendant sa vie. On en agit de même à l'égard d'Auguste , d'abord après la défaite de Pompée & la pacification de la Sicile. Tibere ne se piqua que trop tôt du même empressement à l'égard de Séjan , ayant même eu soin que l'inscription apprît que c'étoit une statue dressée à ce favori encore vivant ; & Gordien III. ayant défait Sapor Roi de Perse , on se hâta de lui dresser une statue pour le faire mieux jouir de son triomphe , mais nous verrons dans la suite que ce n'est guere par ces sortes de monumens décernés , ni aux Empereurs , ni sous les Empereurs , qu'il faut juger des regles établies dans Rome libre.

Dion. Hallicarn. V. 5

Dion. cass. lib. LIX.

Idem lib. LVII.

Jul. Cap. in Gord cap. XXVII.

Quand la statue n'étoit pas accordée par un décret volontaire qui prévenoit quelquefois la demande , celui qui se croyoit dans le cas de la mériter , pouvoit la demander , ou la faire demander par un autre. Lachès fit présenter une requête au Sénat , & au peuple d'Athènes , par Démochurès , demandant une statue de bronze sur la place publique , comme un témoignage qu'il avoit toujours été bon conseiller & bienfaiteur de la République , tant par ses écrits que par son administration. On présenta une pareille requête pour Démolthene contenant le détail de tout ce qu'il avoit fait & souffert pour le peuple d'Athènes. Un fils , dans Seneque , (a) demande une statue en l'honneur de son pere. On prétend que la femme Hemoroïssa présenta une requête à Hérode pour en dresser une au Sauveur. Eusebe assura en effet devant le Concile de Nicée , qu'on voyoit à Béryte chez un chrétien , cette statue en bronze qui passoit pour être très-ressemblante , statue que Julien l'Apostat , à ce qu'on prétendoit , enleva [ b ] pour y placer la sienne , attentat , dit-on , qui ne de-

Div. Joan. Damasc. de Imagin. Orat. III.

(a) *Vici pater , petit pro premio suam patri.* Senec. contrav. lib. X.

(b) Ce fait est fort peu constaté , car quoique Julien fut un Apostat , tous les



Vopisc. in  
Car. cap. VI.

Quintil.  
declamat. IV.

meura pas impuni , puisqu'un coup de foudre la renversa. Probus se sert de cette voie pour obtenir le décret du Sénat pour la statue équestre qu'il a dessein d'ériger à Carus. On avoit soin de détailler dans ces requêtes les mérites des postulans. Il en est question dans Quintilien , & Apulée (a) relève la grace qu'on lui a faite , de lui accorder une statue sans qu'il en eût présenté pour l'obtenir.

Quelquefois c'étoit le peuple lui-même qui demandoit une statue en faveur de quelqu'un comme on le voit par la clause de quelques inscriptions. *Populo Postulante.*

Vopisc.  
cap. IX.

La demande se faisoit d'autres fois par une oraison en présence du Sénat , comme fit l'Empereur Tacite dans Vopisque qui rapporte aussi qu'on en décerna une à Aurélien après qu'il eut fait une harangue pour la demander.

Xiphil. in  
Anton. pio.

Lorsque l'examen des titres n'étoit pas favorable , on employoit les prières & on tâchoit d'émouvoir par les larmes. Antonin Pie ne trouvant pas le Sénat disposé pour la statue qu'il demandoit pour Adrien , à cause du meurtre de quelques citoyens distingués , qui avoit été commis par son ordre , a recours à cette voie pour le fléchir.

Div. Chri-  
stoph. Orat.  
XXI.

philipp. V.

Après que les Magistrats avoient délibéré en faveur de la requête , on faisoit un Senatus Consulte ou un Plébiscite , dans lequel étoient contenus les raisons & les titres de l'honneur qu'on accordoit , & si le suppliant étoit vivant ou absent , on lui envoyoit ce décret. Cicéron rapporte la formule de celui qui fut fait en faveur de M. Lépidus. (b) Si c'étoit l'Empereur à qui ce

auteurs sensés , consultés par Mr. de la Bletterie , conviennent qu'il étoit un homme fort modéré , & qui ne s'amusoit point à s'ériger des statues. L'accident de la foudre est par conséquent aussi peu fondé.

(a) *Pro quo nullas preces dixeram.* Ap. in Florid.

(b) *Cum à M. Lepido Imper. Pont. Max. sepe numero Respub. & bene & feliciter gesta sit, populusque Romanus intellexerit, & dominatum regium maximè displicere. Cumque ejus operâ, virtute, consilio, singularique clementiâ & mansuetudine bellum acerbissimum sit restinctum, sextusque Pompeius Cn. F. Magnus hujus ordinis*

décret étoit envoyé, on l'accompagnoit d'une légation distinguée. Vingt Sénateurs furent députés pour aller porter un pareil décret aux Empereurs Maxime & Balbin, qui se trouvoient éloignés de Rome. Si l'Empereur étoit à Rome, le Sénat alloit en corps lui notifier sa délibération. C'est ce qui fut fait à l'égard de César.

Jul. Capit.  
capit. XII.

Dio cæs.  
lib. XLIV.

La grace obtenue, on faisoit quelquefois des remerciements par un discours public; on trouve des vestiges de cela dans Cicéron & on en voit un exemple dans la harangue qu'Apullée (a) fit en action de grâces de la statue qu'on lui accorda.

Ceux qui avoient la modestie de refuser cet honneur le faisoient par écrit, comme on le voit par une inscription (b) qui étoit dans le Fore Sempronien, dans le Picene, portant que comme le décret pour la statue transmis depuis long-temps, n'avoit pas été accepté par modestie, on venoit de faire un nouveau décret afin d'éviter la tache d'une négligence condamnable.

L'exécution de ces décrets étoit ordinairement du département du Consul, & on la confioit quelquefois à d'autres Magistrats en sous ordre. Les Consuls Panfa & Hirtius ordonnerent aux Questeurs de la Ville de faire poser le piedestal, & ensuite pla-

Cic. Philip.  
IX.

*auctoritate ab armis discesserit, & à M. Lepido Imper. Pont. Max. summâ Senatûs populique Romani voluntate civitati restitutus sit, Senatûs Populûmque Romanum pro maximis plurimisque in Rempub. M. Lepidi meritis magnam spem in ejus virtute, auctoritate, felicitate reponere otii, pacis, concordie, libertatis; ejusque in Remp. meritorum Senatûs Populûmque Romanum memorem fore. Eique statuam equestrẽ inauratam in rostris, aut quo alio loco in foro vellet in hujus ordinis sententia statui placerent.* On peut voir Philip. IX. un autre exemple, pour la statue de S. Sulpitius.

*lophus ob decretam sibi publicè statuam gratias agere.* Apull. Florid. III.

(b) STATUAM. TIBI. PEDESTREM. DE NOSTRO. PONENDAM. JAMPRIDEM. DECREVIMUS SED IDCIRCO DECRETUM AD TE MISIMUS. NE NUNC QUOQUE SICUT ANTEA. CUM PUBLICE TIBI STATUA DECRETA EST. FECISTI. HONORETE. TANTUMMODO CONTENTUM ESSE RESCRIBERES. QUÆRES TUAM QUIDEM MODESTIAM ILLUSTRARET NOBIS VERO VELUT SIGNITIEM EXPROBARET.

*apud Frigell. cap. XV.*

(a) *Certa est enim ratio quâ debent Phi-*

Suet. in.  
Claudio,  
cap. IX.

Vid. Frig.  
cap. XV.

cer la statue décernée à S. Sulpitius ; ces ordres ne se négligient pas impunément , car sous le Consulat de Claude , on voit un Magistrat déposé pour avoir négligé de faire exécuter les statues décernées à Drusus & à Néron. Le Préfet de la Ville étoit d'autres fois chargé de cette commission , sur-tout sous le bas Empire , comme on le voit par l'inscription de la statue de Stilicon. Les noms de ceux qui avoient exécuté les décrets , étoient souvent marqués dans les inscriptions qui accompagnoient les statues.

Cic. Verr. II. Comme il falloit de l'argent pour mettre ces ordres en exécution , on l'accordoit ou à celui à qui la statue étoit décernée , ou à ceux qui étoient chargés de la faire élever. Quelquefois elle étoit exécutée par entreprise ou par économie. Ces trois moyens sont indiqués dans Cicéron , & le Préteur Urbain qui avoit soin du trésor public fournissoit de ce fond.

Tacit. lib. III.

Il n'est pas douteux que les statues décernées volontairement par le Sénat , le peuple , ou les villes , s'exécutoient aux frais du public , c'est ce qu'on voit à l'occasion de celles qu'on éleva à César , soit dans Rome , soit dans les Provinces. Sous le regne de Tibere le Sénat en ordonne une à Lucilius Lorigus , l'un des deux jumeaux de Drusus , compagnon de la bonne & mauvaise fortune de l'Empereur , & le seul Sénateur qui l'eût suivi dans sa retraite de Rhodes , & la dépense en est prise sur les fonds publics. Cette circonstance que la statue étoit érigée aux frais du public , n'étoit cependant point marquée dans l'inscription , sans doute parce que cela étoit une suite du décret. C'est pour épargner aux Villes de telles dépenses , que Tibere au commencement de son regne défendit de lui dresser des statues. On trouve des inscriptions (a) qui marquent que pour fournir à cette dépense , on faisoit des impositions par tête ou par voie de collecte. Chaque Ville des États d'Achaïe contribua à la statue élevée à Adrien

Dion. lib.  
LVII.

(a) P. M. A. M. IMP. P. P. STA.  
ÆR. COLL. P. P. E. C'est-à-dire, *Post  
mortem ad memoriam Imperatoris postulante*

*te populo statue Ære collato publice posita est.*



dans le temple de Jupiter Olympien. L'inscription d'une statue de L. Aruntius à Sorrento, parle de la collecte qu'on fit pour l'élever, & Pline indique que celle de Pub. Minutius, Préfet de l'annonne à Rome, fut exécutée par la même voie, d'où vient la formule fréquente dans les inscriptions : *Ære collato*.

Pausan. lib.  
I. Attic. &  
lib. V. Eliac.  
Plin. lib.  
XXXIV. 5.

Les femmes mêmes se piquoient quelquefois de contribuer à ces monuments, sur-tout s'agissant d'une statue de femme ; il arrivoit même que le peuple convertissoit les libéralités publiques qu'on lui faisoit, en des statues en l'honneur de leurs bienfaiteurs. Quelquefois les Décurions & les Magistrats de la Ville prenoient le parti de les faire exécuter de leurs propres deniers pour ne pas charger le public.

Les collectes dont nous venons de parler donnoient souvent lieu à des exactions injustes, que faisoient sur les peuples les Préfets ou Gouverneurs des Provinces. Sous ce prétexte Jules-César tira de grosses sommes des citoyens de plusieurs Villes, & on en fit même quelquefois un tribut régulier sous le titre d'*Aurum coronarium*, parce que originairement c'étoit une offrande volontaire qui se faisoit pour les couronnes d'or dont on ornoit les triomphes, & qui fut depuis transporté aux statues, en conservant l'ancienne dénomination.

Dion. Cass.  
XLVII.

On apprend de Cicéron (a) que les Gouverneurs des Provinces pouvoient bien demander des statues aux Villes de leur département ; mais qu'il leur étoit défendu de convertir les fonds qu'on accordoit à cet effet, en des usages particuliers, de trop les charger, de les exiger de force & que de plus il étoit prescrit par la loi, que l'argent seroit employé en statues dans l'espace de cinq ans, & s'il ne l'étoit pas, il étoit sujet à l'action appelée *de repetundis*.

Mais les loix avoient peu de prise sur les Gouverneurs ou Magistrats, puissants, avarés ou ambitieux. Dion Chrysostome dit que les

Dion. Chrysost.  
Rhod.  
XXXI.

(a) *Perum ubi tandem aut in quibus statuis pecunia consumpta est? consumetur, inquires scilicet expectemus legitimum illud quinquennium, si hoc intervallo non con-*

*sumpsit, tum denique nomen ejus de repetundis pecuniis statuarum nomine descriamus. Cic. Verr. II.*

Rhodiens redoutoient le passage des Préfets, parce qu'ils risquoient des atteintes pour leur liberté s'ils ne leur érigeoient des statues & il déclame contre les diversions de l'argent levé à ce titre, qualifiant ces levées forcées d'avarice, de vilenie, d'envie, d'ingratitude, d'injure de crime : en effet, un des excès que Cicéron poursuivoit contre Verrès, étoit que pour fournir aux frais d'une statue, il avoit multiplié les Magistrats qui devoient y contribuer, & qu'à un pareil titre il tira des sommes considérables des Villes, des marchands, & des agriculteurs de la Sicile, en multipliant par-là ces statues dans Rome même, pour augmenter les exactions. Excès auquel fait allusion Juvenal lorsqu'il oppose Verrès, Antoine & Dolabella aux premiers conquérants Romains qui laissoient leurs facultés aux pays qu'ils foumettoient.

Satyr. VIII.

Leg. IV. Cod.  
de stat. &  
imagin.

Leg. III. tit.  
eodem.

Cette rapacité donna occasion à la loi qui défendit de n'accorder aucune statue aux Juges & Magistrats, qu'à la fin de leurs Magistratures, & fit prescrire que celles des Préfets des Provinces feroient érigées à leurs propres frais, défendant les collectes privées même pour les statues des Empereurs.

Xiphil. lib.  
LXIII.

Lamprid.  
Cap. XX.

Car il est à remarquer que les Empereurs eux-mêmes avoient abusé des contributions & des collectes qu'ils faisoient exiger à ce titre. Néron obligea tout l'ordre des chevaliers à faire d'un prix excessif la statue que les Augustales avoient promise. Domitien en ordonna d'or & d'argent faites de la substance des Patriciens, & Commode exerça plus d'une fois la même violence.

Outre ces loix somptuaires ou économiques, on en trouve de police & de morale, tendant à restreindre la liberté de ces monuments arbitraires. Une loi de l'Empereur Honorius défend aux Juges d'accepter des statues durant le temps de leur Magistrature, sans une permission expresse du Prince, dans la vue de prévenir les concussions tendant à extorquer une marque d'honneur, qui depuis long-temps étoit l'objet de l'ambition ou de la vanité des gens en place, & qui ne s'obtenoit que trop souvent sous des titres (a) plus présumés que positifs, plus imaginés que réels. C'est

---

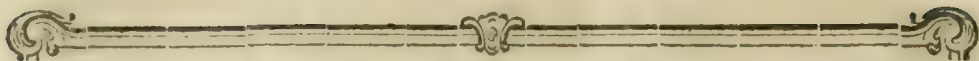
(a) Cum extortis titulis vel presumptis.

suivant l'esprit de cette loi qu'une inscription rapportée par Grutere , dit que les Bénéventins mirent au pied de la statue qu'ils érigèrent à Claudius Pacatus , Consulaire de la Campanie , qu'elle avoit été accordé après qu'il fut sorti de charge , *Jam privati* , eut quitté les faisceaux *post fasces depositas* , & par le seul motif d'une juste reconnaissance due à son équité & à son patronage. *Ob æquitatem judicii & patrociniæ*.

Il nous reste à parler de ce qui regarde les lieux où l'on devoit placer les statues en vertu du décret du Sénat ou de l'indult du Prince. Ce point mérite d'être discuté dans un chapitre à part.







## C H A P I T R E D O U X I E M E.

*Des lieux où l'on pouvoit placer les statues.*

**C**Es lieux étoient ou publics ou privés, d'où venoit le nom de statues publiques & de statues privées. Les premiers étoient plus ou moins honorables suivant la dignité du lieu qui leur étoit destiné, & ils dépendoient des Sénatus Consultes, des rescrits, & des formules des décrets de le déterminer, eu égard à la dignité, aux vertus, aux mérites, à la vie, à l'action, à la profession & au genre d'étude de celui qui méritoit cet honneur.

En Asie & en Égypte il étoit assez ordinaire de placer les statues des grands hommes dans les temples, témoin celles de Belus, des Sémiramis, de Sésostris & de Cambyse dont nous avons parlé. Les Moïquées des Banians, & les Pagodes des Indiens, & des Chinois présentent encore nombre de statues purement civiles. Les Grecs suivirent souvent cet exemple, & le temple de Delphes surtout ne présenteoit que trop de monuments de cette espèce, plusieurs étant plus propres à profaner qu'à orner des lieux regardés comme Saints. Dion Chysostome témoigne que le même usage étoit fort commun à Rhodes, & dit que des chapelles prenoient même le nom de quelque statue prophane qui étoit dedans; particularité dont Hérodiën fait aussi mention. Les Cherfoniens placèrent la statue de Lucullus dans le temple de Bacchus pour avoir terminé le différent qu'ils avoient avec les Orchoméniens.

Si l'on doit raisonner des statues comme des images, il paroît qu'à Rome ce fut Appius Claudius qui fut Consul avec Servilius l'an 25, de sa fondation, qui le premier, à l'imitation des Grecs, introduisit les statues civiles dans les temples, y ajoutant des inscriptions qui marquoient l'origine & les actions brillantes des personnes représentées. Depuis cette époque, les temples ne présentèrent plus

Dion. Chisost.  
Deor.  
XIV. c. 1.  
XX. l.

Hérodiën.  
lib. III. 4.

L'interq. vie  
de Cimon.

plus seulement les statues de ceux qui avoient mérité l'apothéose, mais aussi celles de plusieurs hommes illustres. Celles de Scipion l'Africain & de Caton furent placées dans la chapelle de Jupiter au Capitole. Jules César de retour de l'Egypte mit celle de Cléopâtre dans le temple de Vénus à côté de la Déesse. Le Sénat arrêta que celle de ce Dictateur seroit placée à côté de celles des Dieux. Vale. Max. lib. VIII.

Tibere voyant l'abus qu'on faisoit de cet usage, chercha de le modérer en ordonnant que lorsqu'il croiroit devoir permettre qu'on dressât quelque statue dans les temples, ce seroit à condition qu'on ne les mît point pêle-mêle avec les simulacres des Dieux, mais seulement comme des ornements. *Ne inter simulacra Deorum, sed in ornamenta ædium ponerentur.* On voit dans les antiquités de Palmyre, que les statues honoraires n'étoient pas placées dans l'intérieur du temple du Soleil, mais dans la cour de cet édifice. Suet. in Tib. lib. cap. 26.  
Voyez la planche XIV.  
 A Florence pour honorer d'avantage la mémoire du célèbre Mar-  
 tillé Ficini qualifié dans l'inscription de restaurateur de la philosophie, & Brunelleschi & Donatello restaurateurs de la Sculpture & de la Peinture, il fut arrêté que leurs bustes fussent posés dans les niches latérales du dôme où l'on les voit encore, ainsi que ceux de quelques autres hommes illustres.

Cependant l'abus que Tibere chercha d'arrêter à Rome, continua, puisque Caligula assigna une place parmi les Dieux à la statue que le peuple éleva à Auguste, & que celle d'Antonius Musa fut placée auprès du simulacre d'Esculape pour avoir rendu la santé à cet Empereur; car cela se pratiquoit particulièrement en faveur de ceux qui s'étoient distingués dans l'exercice d'un art qui étoit sous la protection d'un Dieu particulier. Suet. in August. lib. LIX.

On blâmoit néanmoins assez ordinairement comme un excès d'ambition de s'arroger de soi-même cet honneur. Lorsque l'on vit Fabius placer sa statue à côté du colosse d'Hercule, qu'il avoit enlevé aux Tarentins; on ne manqua pas de mettre ce trait d'ambition en opposition avec la modération de Marcellus qui ayant vaincu les Carthaginois à Syracuse, n'avoit pensé qu'à orner la Ville des statues

qu'il avoit transporté sans songer à la sienne. Pline [a] le jeune blâme Domitien qui affecta plus que tout autre de faire figurer ses statues parmi celles des Dieux. Tacite dit que l'on voyoit dans les temples les statues même des gens sans mérite, tant cet abus étoit devenu général.

Tacit. ann.  
XIV.

Plin. lib.  
XXXIV. 5.

Trechell.  
poll. cap. III.

Tacit. ann.  
lib. II.

Avant qu'il se fût introduit, le plus ancien & plus honorable siège des statues des hommes illustres à Rome, fut le Capitole regardé par cette raison comme le sanctuaire de la gloire Romaine, ainsi qu'à Athenes étoit le Pritanée. C'est là où étoient placées les statues des Rois prédécesseurs de Tarquin l'ancien, & où l'on continua de dresser celles de plusieurs illustres citoyens; c'est là que parmi celles des Rois & des premiers peres de la patrie on plaça celle de Junius Brutus, pour avertir à la fois ceux qui affecteroient la tyrannie & ceux qui aimeroient la liberté. Toutes ces statues ornoient non le temple de Jupiter qui étoit sur la place, mais la place de ce temple. Celles qu'on éleva à Germanicus & à Drusus pour avoir soumis les Germains, placées auprès du temple de Mars vainqueur, faisoient partie des arcs de triomphe érigés à côté de ce temple.

lib. XLIII  
45.

Cet emplacement étant rempli, l'endroit le plus honorable (b) fut celui où étoit la tribune aux harangues que par cette raison Pline [c] qualifie de lieu très-brillant; c'est dans ce lieu qu'on ne manqua pas d'élever une statue à César, au sujet de laquelle Dion remarque avec étonnement qu'on eut comme mis en confront l'image du premier auteur de la servitude, avec celle de Brutus qui en avoit été le destructeur. On disoit que celui-ci tendoit là des embûches à César. On accordoit à ceux qui avoient les statues de leurs ancêtres dans le Capitole, quelques pieds de terrain autour

(a) *Cum injusti Principis statuis permista Deorum simulacra sorderent.* Plin. in Paneg. ad Traj.

(b) *Nullus locus est ad statuas quidem*

*vestris clarior.* Cic. pro Dejot. & vid. ad Attic. lib. I. 10.

(c) *Senatus statuam poni jussit quam oculatissimo loco in vestris.* Plin. XXXIV. 6.



pour voir les jeux & les fêtes publiques. Cicéron parle d'un décret du Sénat qui fait mention de ce droit en faveur des descendants de S. Sulpitius dont la statue étoit auprès des tribunes.

Cic. Phil. p.  
X.

Le Capitole n'étant pas assez grand pour contenir les statues dont le nombre s'étoit fort accru & croissoit encore tous les jours, on les plaça au champ de Mars où se tenoit les comices, & où étoit déjà la statue d'Horatius Coclès & de quelques autres personnages distingués. Ce lieu devint d'une dignité presque égale à celle du *forum*; Auguste y fit transporter plusieurs statues du Capitole qui en étoit trop rempli. Mais dans la suite voulant, dit Suétone, rendre un honneur plus distingué aux grands Capitaines qui avoient étendu les limites de l'Empire, il rétablit leurs statues dégradées, & les posa sur la place qui étoit devant son palais, les enrichissant d'inscriptions & donnant à cette occasion un édit (a) par lequel il protestoit que tant qu'il vivroit, il vouloit avoir devant les yeux ces grands hommes, comme des modèles que lui & ses successeurs devoient imiter. Il transféra aussi du lieu où César avoit été assassiné, la statue de Pompée, & la mit sur la place devant le théâtre de sa maison.

Suet. in  
Cal. lib. IV.

Sen. cont.  
lib. X. 2.

Dion. cass.  
lib. XLIV.

Caligula dans un de ses accès de folie, fit renverser les statues qu'Auguste avoit placé dans le champ de Mars & en dispersa les débris au point qu'il fut difficile de les rétablir. Il défendit de plus qu'à l'avenir on n'exposât ni statues ni images sans son bon plaisir : caprice que Suétone, pour en faire sentir la folie, joint à celui qui tendoit à abolir les vers d'Homère, les écrits & les images de Virgile & de Tite-Live, ajoutant avec moquerie que cet Empereur faisoit à l'égard de ces écrivains ce que Platon auroit voulu faire à l'égard des Poètes dans la République dont il traça le plan.

Suet. in cal.  
lib. IV.

Comme les caprices des Princes ne font pas des loix d'État, le nombre des statues continua de s'accroître & d'orner diffé-

(a) *Profectus est ad edicendum commentum id est ut illorum velut ad exempla & ipsi edam*

*viveret & insequenter ut non Principes  
exigerentur a civibus.*

Suet. in  
August.  
XXII. Lamp.  
in Alex. Sev.  
Jul. Cap. 1.  
in Titian. &  
M. Anton.

Lam. id.  
in Alex. Sev.

Spart. in  
Titian.

Suet. in  
Oth. cap. 1. 7.

Pausan.  
Attic. lib. 1.

Dion. Cass.  
lib. LVI.

rentes autres places qui prirent le nom des Empereurs qui les firent bâtir. Celles de Trajan, de Nerva, de M. Antonin, d'Alexandre Sévere, d'Ulpie, &c. devinrent autant de théâtres publics de la gloire des illustres Romains. C'est dans la première de ces places qu'Alexandre Sévere transporta différentes statues d'hommes illustres pour les remettre en honneur. Ces sortes de translations ne furent pas rares, ce qui occasionne de la confusion à l'égard des lieux où étoient certaines anciennes statues dans Rome. Spartien remarque que les chars triomphaux qui accompagnoient la statue de l'Évêque, furent séparés de cette statue & placés dans le lieu où l'on bâtit les thermes de Dioclétien; mais que la statue restoit dans l'ancienne place. On en plaça encore dans les lieux où l'on administroit la justice, dans le cirque, dans les gymnases, dans les théâtres, dans les bibliothèques, sous les portiques des temples & des palais impériaux; & cette dernière place étoit accordée par les Empereurs comme une distinction très-particulière. (a) Le Sénat prétendit de se faire un mérite, lorsque par une distinction très-rare, dit Suétone, il décerna une statue à Othon dans sa propre maison.

Quoique tous ces lieux fussent regardés comme publics, néanmoins le Capitole & le champ de Mars ne perdirent rien de leur dignité, & continuèrent d'exciter par préférence l'ambition de ceux qui aspiraient à l'honneur des statues.

A l'égard des théâtres, quoiqu'en Grèce ils ne fussent guère destinés qu'aux statues des Acteurs de tragédie & de comédie, chez les Romains on n'hésitoit pas d'y placer celles des grands personnages. Auguste donna cette place à celle de Marcellus, l'accompagnant d'une couronne d'or & d'un siège curule au milieu des images qui présidoient aux jeux. C'est dans le théâtre de Pom-

(a) Tacit. Annal. XII. donne pour preuve de la grande faveur de Tigellinus & de Nerva, que Néron fit placer leurs ima-

ges au palais. Et vid. Suet. in Othone, cap. 1.

pée que Tibere dressa une statue de bronze à Séjan encore vivant, parce qu'il avoit empêché par sa vigilance & son industrie les ravages du feu dans cet édifice. La statue de Faustine fut placée précisément dans le lieu où elle étoit accoutumée de voir les jeux du théâtre de son vivant. C'est dans le théâtre d'Herculanum que furent trouvées les statues des deux Balbes ; & les fragments de celles qu'on a découvert dans les ruines de celui de Vérone , appartiennent sans doute à celles de quelque personnage distingué , dressées dans cet édifice. A l'exemple des anciens , l'Empereur Phocas fit mettre dans le théâtre l'image de sa fille à côté de la sienne comme président aux jeux qui s'y donnoient.

Dion. caſſ.  
lib. LVII.

Dion. caſſ.  
lib. LXXI.

Zonar. Ann.  
tom. III.

S'il arrivoit que le même personnage eût différentes statues en des lieux différents , c'est que ces différents lieux étant plus ou moins honorables , on accordoit quelquefois une nouvelle statue à celui qui en avoit déjà une dans un autre lieu ; ce qui fait que Cicéron (a) parle de la première statue de Scylla & qu'il est question dans une inscription Romaine d'une seconde statue décernée à Anicius Paulinus.

Le lieu où la statue devoit être dressée , ne dépendant pas plus du choix des particuliers que la statue elle-même , on réprimoit quelquefois l'ambition de ceux qui en plaçoient arbitrairement dans des lieux publics en les faisant enlever. On trouve entr'autres un exemple de ces sortes d'exécutions sous le Consulat de Marcus Æmilius & de Cajus Popilius , où les Censeurs P. C. Scipion & M. Popilius font enlever plusieurs statues de la place des comices : exécution qui fut renouvelée sous l'Empereur Tibere , où plusieurs statues qui étoient sur les places publiques , furent reléguées en des lieux particuliers.

Dion. caſſ.  
lib. LXX & LXXI.

Il y avoit cependant des cas où il étoit permis aux familles de poser des statues publiques à leurs parents , & ces cas sont indiqués dans l'édit (b) même de Claude Tibere ; c'étoit lorsque quelqu'un

(a) *L. Scyllæ primæ statuae.* Cic. Philip. IX.

(b) *Ac quoniam urbs imaginibus replebatur ( licebat enim omnibus qui vellent picturâ cere , lapideque suam publicare ef-*

*figiem. . . ) sanxit ne quis privatus sine permisso Senatûs id faceret , nisi si quis opus aliquod aut fecisset , aut etiam refecisset : his enim cognatisque eorum monumentum sui aliquod tîs in locis ponere permisit.* Dion. Caſſ. in Claud. Tib. lib. LX. 25.



avoit construit ou restauré à ses frais quelque édifice public : en ce cas il étoit permis de placer la statue du bienfaiteur & celles de ses parents auprès du monument. Plusieurs inscriptions font foi de statues érigées simplement par cette raison , tant à Rome qu'ailleurs. Cependant le public se piquoit quelquefois en pareil cas de faire les frais des statues , & sur-tout de faire placer aux deux bouts des grands chemins celles de ceux qui les avoient faits ou réparés. C'est par-là qu'on voyoit les statues d'Auguste au Tibre & à Rimini où se termine la voie Flaminia ; statues qu'on trouve représentées sur les médailles de cet Empereur.

Vid. Gol.  
p. 13. 15.  
22. 27.

La place que les statues occupoient dans les lieux publics , devoit être relative à la dignité de la personne qu'elle représentoit , une des raisons qu'apporment les Prêtres de Memphis contre l'ambition de Cambyse de vouloir placer sa statue au-dessus de celle de Sésostris , est qu'il n'avoit pas surpassé les gestes de ce grand Roi pour avoir le pas sur lui. Lorsque Ipso accusa Gramius Marcellus Préteur de Bithinie d'avoir placé la sienne plus haut que celle de César , il voyoit en ce Magistrat une ambition démesurée , injuste & maléante qui auroit été punie par le Sénat sans l'amitié particulière dont Tibere l'honoroit. On regarda même comme une injure faite à la Majesté souveraine que l'Impératrice Livie eût mis le nom de Tibere après le sien dans l'inscription qu'elle plaça sur la base de la statue qu'elle fit élever à Auguste.

Tacit. ann.  
lib. I. 47.

Tacit. ann.  
lib. III.

Comme il étoit honorable d'avoir une statue près de celles des grands personnages , on regardoit comme une chose indécente d'y placer celle des méchants. Cicéron blâme comme un scandale que la statue de L. Antonius , homme pervers , fût ou avoit été celle de Q. Tremulus illustre vainqueur des Herniques. Il traite cela d'impudence incroyable , & il fait le sujet d'une de ses déclamations d'avoir placé celle de Verrès & de son fils , auprès de celles de M. Marcellus ; à la vue desquelles , dit-il , le Sénat de Syracuse ne pourra s'empêcher de gémir & de répandre des larmes , lorsqu'il siégera dans le sanctuaire de la justice. Sénèque dit que c'étoit avec raison que le théâtre de Pompée périssoit par les flammes , puisqu'on pla-

Cicéroph.  
lib. I.

Sénèque.  
de ira.

çoit la statue du scélérat Séjan sur les cendres d'un homme aussi illustre.

A l'exemple de Rome les Villes (a) des Provinces, sur-tout les municipales & les colonies ornoient aussi leurs Capitoles (b) & leurs places des statues, soit de leurs citoyens illustres, soit des Magistrats Romains & des Empereurs. On voit dans Eupien & dans Sidonius Apollinaris que le grand nombre de statues, dont les places de certaines Villes étoient peuplées, facilitoit aux malfaiteurs le moyen de se cacher. C'est de-là sans doute que vient le grand nombre de statues déterrées dernièrement à Velléja où nous apprenons qu'on en a trouvé quatorze de différentes grandeurs en marbre, parmi lesquelles on voit les fragments d'une statue équestre d'Adrien en bronze doré, & les inscriptions découvertes dans les fouilles de terre de cette ancienne Ville, parlent de ces monuments consacrés, quelques-uns par des décrets des Ilvir à la mémoire de Germanicus, de Vespasien, d'Aurélien, de Probus, d'Agrippine, de Drusille, de Julia Mammea, de Tranquillina, &c.

Lorsqu'on étoit convenu d'élever une statue à quelqu'un, on demandoit une place aux Décurions. Une loi Romaine nous fait connoître que ceux-ci refusoient quelquefois de l'assigner; car elle porte que si Titius étant prêt d'ériger la statue testée, ne peut obtenir une place pour la mettre, Sabinus Proculus prononce qu'il ne fera

(a) *Excepta deinde res est à toto orbe terrarum, humanissimâ ambitione. Et jam omnium municipiorum foris statue ornamenta esse capere, prorogarique memoria hominum.* Plin. lib. XXXIV. 4.

(b) Il y en avoit un à Toulousé dont l'Hôtel-de-Ville porte encore le nom présentement, & l'inscription suivante trouvée à Vérone fait voir que cette Ville avoit aussi son Capitole, elle est conservée dans le Museum lapidaire, & rapportée dans la *Verona illustrata* tom. 1. lib. 8. suivant

Policarpe Palerme lib. 1. p. 52. elle fut trouvée *in ipso majori foro.*

HORTANTE BEATITUDINE  
TEMPORUM. D. DD. NN. N.  
GRATHANI. VALENTINIANI.  
ET THEODOSI AVGGG.  
STATUAM IN CAPITOLIO  
DIU. JACENTEM IN  
CELEBERRIMO FORI.  
LOCO CONSTITUTI.  
JUSSIT VAL. PALLADIUS  
VC. CONS. VENE. ET HIST.

tes. XIV.  
ff. de honor.  
& de mort.

Cic. Verr.  
II.

Musius ff.  
de honor. leg.  
ad. tutel. tit.  
Scribensis.

Mus. lib.  
XXIV. 6.

Plut. in vie.  
tit. 1. 1. 1.  
ad. 1. 1.

pas moins héritier. On laissoit quelquefois la liberté à celui qui demandoit un statue pour un autre, de choisir la place : on le voit par une inscription de Préneſte pour la statue de Claudius Maron demandée par les Conſuls J. Silanus & C. Septimius Valérianus. Le teſtateur preſcrivoit auſſi quelquefois le lieu où devoit être placée ſa ſtatue. Héraclius de Syracuſe ordonna par ſon teſtament que la ſienne fût dreſſée dans la Paleſtre. Un autre teſtateur chargea Dion de Sicile d'élever la ſienne dans la place publique, ſuppoſant ſans doute le bon plaſiſr des Magiſtrats. On voit encore un autre exemple de cela dans le Juriconſulte Pomponius.

Quelque honorable qu'il fût d'avoir des ſtatues dans les Villes des Provinces, on faiſoit cependant plus de cas d'en avoir dans la Capitale de l'Empire ; c'eſt par cette raiſon qu'on demandoit quelquefois la permiſſion d'en dreſſer dans Rome à des provinciaux ou aux Magiſtrats Romains, à qui les Villes vouloient conſacrer cette marque de leur reconnoiſſance. On en voit des exemples dans les ſtatues de L. Silanus, de C. Ælius Tribun du peuple & de Fabricius érigées par des provinciaux qui avoient été délivrés par leurs armes.

A l'égard des lieux conſidérés comme privés, il étoit libre à chacun d'y placer des ſtatues ſans avoir beſoin de décret ou d'indult, & aucun réglemant, que l'on tâche, n'en borna jamais la liberté, puisſque cela n'alloit point directement contre l'eſprit de l'inſtitution. C'eſt ainſi que parmi nous peu importe au gouvernement de réprimer la fatuité de ceux qui exigent de leur domeſtiques des titres de diſtinction que le Prince n'accorde qu'à certaines charges & à certains rangs. D'ailleurs cela favorifoit le progrès des arts & entretenoit l'émulation des Artiſtes ; objet qui intéreſſa toujours les gouvernements policés. On admiroit ſouvent la beauté de l'ouvrage, même en mépriſant celui qui étoit représenté. Les ſtatues que fit Policlete du trompette & de haliebardiſer ſont louées, dit Plutarque, par rapport à celui qui les a faites & non par rapport à ceux en faveur de qui elles furent fabriquées. Ces ſtatues privées n'étoient donc conſidérées que comme des monuments domeſtiques pour conſerver la mémoire de ceux à qui l'on tenoit  
par



par les liens du sang, de l'amitié, de quelque bienfait particulier, ou comme des soulagemens (a) à la douleur causée par leur perte, ainsi que nous regardons les portraits, que nous nous piquons d'avoir de nos parents & de nos amis.

On peut regarder comme une exception à cette règle la défense que fit Tibère au commencement de son règne, qu'on placât ses images & ses statues dans les maisons, & celle dont on voit des exemples dans les temps de parti & de guerre civile, à l'égard des statues de gens proscrits. Ce fut un trait de la tyrannie de Néron de punir de mort un citoyen parce qu'il avoit conservé chez lui celle de Cassius, un des chefs de la conjuration contre César; & c'étoit encore une espèce de tyrannie de pousser l'inquisition à cet égard dans l'intérieur des maisons pour y chercher des corps de délits fabriqués par des loix & des défenses arbitraires.

On considéroit comme lieux privés les sales, les portiques des maisons, les bibliothèques particulières, & les tombeaux des familles.

Les images & les statues domestiques n'étant point bornées par la loi, il étoit permis aux plébéiens d'en orner tous ces lieux (b) & c'étoit là où les hommes nouveaux étaloient les monuments de leur luxe & de leur vanité; les jours de fête, dit Columelle (c) on voyoit dans les vestibules de leurs maisons, leurs statues ornées de prétextes, d'habits triomphaux & d'inscriptions fastueuses, c'étoit là qu'Æmilius, dont parle Pline, faisoit briller sa vanité par des inscriptions orgueilleuses, & où en général on conservoit les portraits en marbre, en bronze & en cire dont on se servoit pour honorer les convois en cas de mort de quelqu'un de la famille.

(a) *Defunctorum imagines domi posite dolorem nostrum levant.* Plin. Ep. lib. 11.

(b) *Cum jure suo eorum que minus prohibita sunt, neminique facultas libera non denegatur.* Leg. VII. cod. de relig. & sumpt. funeris.

(c) *Imagines in atrio exponunt. . . in parte primæ ædium collocant non negis quam nobiles sunt, illas per solemnitates publicas cum studio ornant togis aut pretextis, aut triumphalibus vestibus juncto personas.* Columel. XII. 3. Y.

Les statues sépulcrales étoient considérées comme fort honorables puisqu'Annibal (a) ne crut pouvoir mieux réparer l'injustice de la mort de Pelore son Amiral soupçonné de trahison, qu'en lui élevant un tombeau sur le bord le plus haut de la mer & y plaçant sa statue qui seroit regardée par tous ceux qui passeroient par le détroit de Sicile & d'Italie, comme un monument de l'innocence de cet Amiral & du jugement précipité du Général Punique.

On ne plaçoit pas seulement sur les tombeaux des familles les statues de ceux qui les avoient illustrées, mais quelquefois aussi celles des personnages distingués avec lesquels on avoit été lié d'amitié. Nous avons déjà parlé du tombeau de la famille des Scipions qui étoit hors de la porte Capene, sur lequel on voyoit non-seulement les statues des trois Scipions, mais aussi celle du Poëte Ennius avec qui P. Scipion avoit vécu dans la plus étroite amitié & dont il avoit ordonné que la statue ne seroit point séparée de la sienne après la mort de l'un & de l'autre. Sur le tombeau d'Auguste on voyoit la statue de cet Empereur que Livie fit élever à ses frais. Trajan honora ainsi celui de Licinius Sura, & Sévère celui de Geta. Les statues de Tacite & de Florien en marbre ornoient le Cénotaphe de ces deux Empereurs, mais elles furent détruites par la foudre. Une inscription (b) de

Tite-Live  
lib. XXXVIII.  
cap. 56.

Plin. lib.  
VII. 30.

Dio. liv.  
LVII. 12.

Xiphil. lib.  
LXVIII.

Dion. lib.  
LXXVII. 2.  
Vopisc. in  
Thur. & in  
Flor.

(a) *Itaque minus miror apud truem & ferum Annibalis animum defensionis locum innoxio gubernatori fuisse, defuisse & quia petillâ classe Africam repetens, freto ap- pulsus dum tam parvo spatio Italiam, Sici- liamque inter se divisas non credidit, ve- luti infideliâ cursu redierum interemit. Postea diligentius inspectâ veritate tunc ab- soluit, cum ejus innocentie nihil ultra se- pulchri honorem dari non potuit. Igitur an- gusti atque estuosi maris ex altotumulo spec- tatrix statui, tam memorie pelri, quam punice temeritatis, ultra citraque, navi- gantem oculis collocata indicium est. Plin. XXXVI. 5.*

(b) Q. TRAIO. Q. TRAI AEIANI.  
FIL

QUIR ARFIANO ARVENSI.  
HUIUS ORDO MUNICIPII FLAVII.  
ARVENSI OB MERITA LAUDA-  
TION

IMPENSAM FUNERIS LOCUM. SE-  
PULTURÆ

ET STATUAM DECREVIT  
ÆMILIA. LUCIA. MATER. ET SER-  
GIUS RUFINUS FRATER EJUS.  
M. V. IMPENSAM REMISERE.

*Apud Gruer. de Jure mari lib. 1.*

Grutere nous apprend qu'on accordoit quelquefois des décrets publics pour ces honneurs sépulcraux, & en ce cas ces monuments étoient sans doute considérés comme publics. L'usage des statues sépulcrales accompagnées d'inscriptions exprimant le nom, les qualités, & les emplois de celui qu'elles représentent est fort commun à la Chine & dans la Corée, & ce qui paroît plus singulier, c'est que les Péruviens pratiquoient aussi de mettre sur les tombeaux des grandes statues représentant le mort.

On ne se contentoit pas de mettre sur les tombeaux les statues de ceux à qui ils appartenoient, on les ornoit encore d'Hermès & de simulacres, d'autres Divinités, sans doute allusives aux vertus du mort. C'est à quoi se rapporte ce que dit Ausonne (a) qu'on ne se contentoit pas d'orner les tombeaux d'inscriptions, mais qu'on les chargeoit encore de statues. Les sépulcres qui n'avoient point des ornemens de cette espèce étoient regardés comme moins honorables; & Isodore leur donne par cette raison le nom de *Page memorix sine Idolis*. Cet usage tiroit son origine de fort loin, car il paroît venir de celui où étoient les anciens Égyptiens d'enterrer avec les momies, des animaux qui faisoient l'objet de leur culte embaumés avec autant de soin que les cadavres humains, afin que lors de la résurrection future on pût retrouver sa divinité la plus chérie, & qu'en attendant elle servît de préservatif contre les mauvais génies que l'on croyoit inquiéter les mânes des morts. C'est dans cette vue que le Negres suivent encore la coutume de mettre dans la sépulture d'un homme le Fetiche qu'il a le plus révééré. Outre les images des animaux on trouve aussi fréquemment dans les tombeaux Egyptiens des petites statues souvent chargées de Hiéroglyphiques. J'en ai fait dessiner quelques-unes sur les originaux rapportés d'Egypte par Mr. de Montaigu & on les trouvera parmi les planches N<sup>o</sup>. V. Toutes ces statues étoient

Hist. Gen  
des Voyages  
de la Chine  
liv. III.

Ibid. tom.  
LII. m. 12. l. 6.

Cic. II. de  
leg. en par-  
lant des tom-  
beaux des  
Atheniens.

Voyez  
Maurus.  
XXVI. de  
tom. Herke-  
man de son  
tom. C. VIII.

Isidorus  
Claudian.

Jul. pollux.  
Onomast.  
VIII. cap. 42.

(a) *Nec satis est titulum saxo incidisse  
sepulchri,*

*Infuper & frontem mole onerant  
statue.*

Epitaph. Herous XX.

X x ij



considérées par la loi, comme des monuments sépulcraux dont la violation étoit sujette à la peine des violateurs des tombeaux.

Nous avons dit que les bibliothèques étoient au nombre des lieux où l'on plaçoit les statues. Ce lieu appartenoit particulièrement à celles des hommes distingués en quelque partie de la littérature, & à celles des Princes qui avoient brillé par la protection accordée aux lettres & aux talents. La statue d'Osimander, l'un des Rois d'Égypte le plus éclairé occupoit la principale place dans la bibliothèque qu'il avoit fondée. Celle de Prusias, Roi de Bithinie, présentoit aussi la statue de ce protecteur des lettres. La première bibliothèque publique qui fut ouverte à Rome par Asinius Pollion, brilloit autant par les statues & les images des bons écrivains, que par le choix des livres. On y plaça entr'autres celle de Mr. Varron encore vivant. Les Empereurs Nerva & Trajan accorderent le même honneur à Sidonius Apollinaris dans leur bibliothèque. Adrien après avoir rétabli celle d'Athènes jadis fondée par Pisistrate, depuis pillée par Xerxès, & en suite par Scylla, y consacra différentes statues aux savants. Nous avons parlé ailleurs de la statue qu'on dressa à Numérien dans la bibliothèque Ulpiane, non en qualité de César, mais en qualité d'Orateur très-distingué. Martial se glorifie que Sernitius voulut avoir son image dans sa bibliothèque, & Juvenal se moque de ces ignorants chez qui les bibliothèques étoient ornées des statues des philosophes qu'ils achetoient à grand prix : monuments, dit Sénèque, (a) auxquels l'amour de l'étude n'avoit nulle part & qui ne constatoient que la vanité & le luxe des faits opulents. C'est aux statues & aux images des philosophes qui ornoient ordinairement les bibliothèques, que fait allusion ce que Cicéron (b) dit à son ami Atticus, qu'il aimoit mieux d'être assis dans le petit siège de sa bi-

Diod. sic.  
lib. I.  
Plin. Nep.  
lib. X.

Plin. lib.  
VII. 50.

Sidon.  
Apoll. lib.  
IX. epist. 16.  
Plin. Nep.  
lib. X.

Partie 2.  
chap. V.

Martial  
præf. ad lib.  
IX. epigr.  
Juvenal. Sa-  
tyr II.

(a) *ſam enim inter Balmaria & Ther-  
mas bibliotheca quoque ut neceſſarium do-  
mūs ornamentum exponitur. Ignoscerem pla-  
nè ſi ſtudioꝝ nimia cupiditate oriretur,  
nunc illa exquiſita & cum imaginibus ſuis  
deſcripta ſacꝝorum opera ingenioꝝ in*

*ſpeciem & cultum parietum comparan-  
tur. Senec. de tranq. cap. 19.*

(b) *Malo in tua illa ſedecula quam ba-  
bes, ſub imagine Ariſtotelica ſedere, quam  
iniſioꝝum ſella curuli. Cic. ad Attic. IV. 7.*

bliothèque placé sous l'image d'Aristote, que dans certains sièges curules.

Nous remarquerons ici en passant qu'à l'imitation des anciens la Ville de Bologne a orné son amphithéâtre. anatomique des statues des plus fameux médecins anciens & modernes placées parmi les pièces anatomiques exécutées en cire, dont ce théâtre présente la suite la plus complète.



## CHAPITRE TREIZIEME.

*Principes différents dans la concession & érection des statues dans les pays libres & dans les pays gouvernés par un seul.*

**L**A différente façon de penser , de sentir & d'agir dans les pays libres ou républicains & dans ceux qui sont gouvernés par un seul , a dû occasionner des principes différents dans l'érection des statues honorifiques , par la raison qu'il doit y avoir des principes différents pour y évaluer le mérite relatif à la nature de ces gouvernements.

Dans les pays libres chacun doit avoir plus de mérite intrinsèque , parce qu'il a plus d'influence dans le bien public ; les vertus des citoyens y sont plus en considération , parce qu'elles sont l'ame , le mobile , le suc nourricier de ce gouvernement. Il importe donc plus de les rendre éclatantes , & de les proposer pour modèles par des marques permanentes de reconnaissance & d'honneur , parce qu'il importe plus de les conserver , & d'en encourager la pratique. Les citoyens ont plus de part aux affaires , comme ils y ont plus d'intérêt ; par conséquent ils ont plus de moyens légitimes de mériter. Les droits & les espérances de tous conspirent à relever le mérite de chacun ; les témoignages d'estime & d'honneur ne peuvent être que difficilement surpris par la faveur , forcés par la crainte , arrachés ou arrêtés par l'intrigue sourde & secrète , parce qu'il y a trop d'yeux clair-voyants , parce qu'ils sont trop contre-balancés , parce qu'ils sont le résultat , l'accumulation & l'effet de la conviction des sentiments qui se portent par un penchant libre & raisonné , vers celui qui est considéré comme l'auteur du bienfait ou du bonheur qu'on éprouve.

Sous le gouvernement d'un seul , on ne juge la plupart du temps du mérite que par les personnes ; & des personnes que par les dignités & les places. Comme la première de toutes les places est



celle du chef de l'État, tout se rapporte ordinairement à lui ; il est censé tout faire lors même qu'il ne fait rien, il est regardé comme l'ame universelle qui vivifie tout l'État. Plus on a d'intérêt d'exalter le Monarque, moins on attribue aux Ministres de ses succès ; leur gloire est absorbée par la source même d'où elle est censée émaner. Lorsqu'un Ministre éclairé par une sage administration s'acquitte dignement de la confiance du Prince dont il est dépositaire, ou couvre la foiblesse ou l'imbécillité de son maître par des vues & des dispositions salutaires, quand un vaillant Capitaine rassure ou étend les frontieres, c'est au Souverain qu'on en attribue la gloire, c'est à lui qu'on érige des monuments publics ; tout est mis au nombre des vertus, des actions, des succès du Monarque ; la gloire en un mot, est un soleil qui fait disparaître l'éclat des planettes. Si un Prince est bien-faisant & éclairé, l'amour qu'il fait naître opère à la vérité ce qu'opère dans les pays libres l'amour de la patrie ; mais si son gouvernement est dur & lâche, la crainte, l'espérance & la flatterie ne sont pas moins des panégyristes animés par un intérêt particulier ou des Artistes généreux de monumens mensongers.

C'est en partant de ces principes qu'il passoit pour maxime chez les anciens, que plus un pays conservoit son ancienne liberté, & plus il étoit honorable d'y avoir des statues, étant regardées comme des témoignages plus libres & moins contraints d'une véritable estime. Dion Chrysostome rapporte qu'il avoit oui dire à quelques Rhodiens qu'on regardoit comme un plus grand honneur d'en avoir dans leurs Villes, qu'à Athenes, à Lacédémone, à Bizance, & à Mitilene, parce qu'il restoit peu de liberté à ces Villes, au lieu que Rhodes s'étoit maintenue dans une plus grande indépendance & obtenoit par-là plus de considération dans la balance politique.

Orat. XXVI,  
au Rhodien.

On voit des traces de ces Principes dans presque toutes les anciennes Républiques & Monarchies. Dans les gouvernements Monarchiques de l'Egypte, de Perse & de la Phénicie, l'honneur des statues étoit réservé aux Souverains, ou elles étoient bornées aux

usages religieux, sans qu'il fût permis de les étendre dans la vie civile, par une raison analogue à cet esprit. Nonobstant que Carthage fut un état libre, comme elle étoit en même temps divisée par de puissantes factions, la jalousie ne permettoit point qu'on honorât de statues aucun citoyen. Ne seroit ce point par cette raison que l'on ne voit à Florence aucun de ces monuments en l'honneur des citoyens qui eurent part à la chose publique & qui illustrerent leur patrie dans les temps de factions tels que Dante, Machiavel, Pétrarque, Guichardin & le Grand Côme, pere de la patrie, pendant qu'on érigoit sans conséquence des statues aux gens à talents.

Tant que les Grecs & les Romains posséderent toute leur vertu, les statues qu'ils décernerent furent des monumens non équivoques du mérite réel & de l'esprit patriotique. Mais ces Athéniens qui dans la vigueur de la liberté croient que de faire représenter sur un tableau Miltiade à la tête des Généraux exhortant les troupes au combat, étoit un honneur suffisant pour ce Capitaine, après la victoire de Marathon; subjugués par Demetrius de Phalere, décernent au tyran jusqu'à 360 statues pour de bien moindres services. Ces Athéniens qui libres dressoient des statues à Solon, à Socrate, à Platon, à Harmodius, à Arillogiton & à tous les protecteurs de leur liberté, asservis n'en dressent plus qu'à Philippe, à Alexandre, à Lisimaque. Toutes les Villes de la ligue Achéene se cotisent pour en ériger à Adrien, & les Amphictions mêmes en décernent à Trajan au nom de la nation qui se voit dépouillée de la liberté, dont la fondation, quelques siècles auparavant, en avoit fait élever à Aratus, chef de cette ligue.

Mais c'est à Rome sur-tout, après qu'elle eût perdu sa liberté, qu'on apperçoit l'impression de l'esprit monarchique à cet égard. Depuis cette époque, les statues deviennent comme l'apanage de la souveraineté, on les érige aux souverains, souvent au seul titre de souverain, & souvent encore sans attendre de savoir s'ils les mériteront. Leurs femmes & leurs enfans y ont part sans aucun autre titre, que d'être de la famille Impériale. Mais aussi les  
statues

statues des citoyens méritants diminuent à proportion ; si on en élève à quelques-uns en vertu des indults des Empereurs , ce n'est plus à des Sénateurs vertueux , à des peres de la patrie , c'est à ceux qui à la tête des armées contribuent à affermir la puissance & la force du Souverain par les fers qu'ils donnent aux nations. Encore est-il rare que l'Empereur , sans avoir eu aucune part au mérite du succès , n'en obtienne pas lui-même les témoignages & la gloire. Si Corbulon prend Artaxate Capitale de l'Arménie , le Sénat ordonne qu'on élève des statues à Néron. Si Domitien Ibid. XII.  
anast. entreprend la guerre contre les Gètes , quoiqu'il n'ait aucune part aux fatigues de la guerre , & qu'une grande partie de son armée y ait péri , il n'est pas moins traité comme vainqueur , & des statues d'or & d'argent dans toutes les parties de l'Empire sont les monuments de sa prétendue victoire ; si les Parthes abandonnent volontairement l'Arménie , on le flatte aussitôt par les honneurs du triomphe & par des statues qui égalent en grandeur Tacit. Ibid. celles de Mars le vengeur. Il suffisoit qu'un Empereur eût échappé à quelque péril pour qu'on s'empressât à l'envi de lui ériger des statues.

Heureux si ces monuments les eussent encouragés à les mériter , mais bien loin de leur suggérer des sentimens dignes de citoyens illustres & vertueux , auxquels ces monuments les égaloient , ils ne faisoient la plupart du temps que les confirmer dans la perversité de leur cœur & dans l'orgueil de la domination. C'est à force de ces honneurs que les Romains gâtèrent César. Dion remarque que les statues qu'on s'empressa de lui dresser à Rome comme au libérateur des citoyens , nourrirent son ambition & encouragerent sa folie & sa fureur pour mettre sa patrie dans les fers ; celle qu'on éleva à sa clémence insidieuse ne fit qu'endormir les Romains , & rassurer le destructeur de la liberté. C'est à la vue du danger de ces honneurs précipités que le sage Mécène (a) détournoit Auguste de les ac-

Dion. lib.  
LXIV. 6.

(a) *Tibi, si bonus sis, ac rectè imperes, omnes urbes, omnes homines pro statuis, universa terra templum erit pro delubris, quorum in animis semper cum gloria inside-*



cepter , lui exposant qu'un bon Prince a tout son état pour temple , & tous ses sujets pour statues , au lieu qu'elles sont des trophées plus blamables qu'honorables , & des monuments d'injustice & de malice pour les Princes dont l'Empire souverain est vicieux & qui n'a d'autres titres que l'autorité pour les mériter. C'est à la même morale que se rapporte la pensée de Plutarque , lorsqu'il dit „ que le „ signe le plus foible & le plus trompeur de la bienveillance des peuples pour les Princes , est l'excès des honneurs qu'ils leur déferent , parce que ceux qui craignent , décernent les mêmes honneurs & de plus grands encore que ceux qui aiment , & voilà , „ ajoute-t-il , pourquoi les Princes qui ont du sens , & de la raison , ne regardent ni aux statues , ni aux tableaux , ni aux apothéoses dont on les honore , mais à leurs propres actions & à leurs œuvres ; c'est sur cela qu'ils croient leurs honneurs sinceres , & „ les recoivent comme des marques d'une véritable affection , ou s'en „ défient comme de choses qui viennent de la nécessité ou de la „ contrainte. “

Plut. vie  
de Demetr.

Néanmoins les conseils de l'ambition étant plus séduisants que ceux de la sagesse , les statues d'Auguste furent multipliées à mesure que son autorité s'étendit , & devenues bientôt un apanage de la dignité souveraine , ceux mêmes de ses successeurs qui eurent moins de titres pour en obtenir , furent les plus pressés d'en exiger , souvent même de les usurper de leur chef & de leur vivant , comme nous le verrons dans le chapitre suivant. l'Histoire de toutes les nations nous fournit des exemples (a) sans nombre de l'esprit du gouvernement tant absolu que monarchique à cet égard.

En effet , pendant que les États gouvernés par un seul ne nous

*bis , qui verò imperium summum malè gerunt eos ista ornamenta quamquam in omnibus urbibus posita , tantùm abest ut decorentur ut etiam , reprehensionibus hominum exponant cum sint quedam malitiæ eorum ac injustitiæ monumenta. Dio. Cass. lib. 52.*

(a) A la Chine , pays du gouvernement le plus despotique qu'il y ait au monde , les statues de tous les Empereurs , bons ou mauvais , sont placées dans le temple de Tiwangugan sur des trônes fort majestueux. Voy. l'Hist. gén. des Voyag. Liv. I. de la Chine par Gemelli Carreri en 1695.

présentent guère que des statues à l'honneur des souverains, dans ceux où la liberté s'est maintenue, les mêmes monuments se sont multipliés & se multiplient encore tous les jours en l'honneur des citoyens ou des personnages distingués par leurs actions ou par leurs talents : témoins les bustes de quelques gens de lettres & de quelques artistes dont nous avons parlé du temps de la République à Florence. (a) Celles d'Érasme, de Bucleste, du grand Nassau, de Ruiter en Hollande, du fameux Colléoni, de Gatta Melata & de Schulembourg dans les États de Vénise. Du Prince Doria (b) restaurateur de la liberté, de plusieurs Sénateurs & de Richelieu à Gênes; & sur-tout le grand nombre de ces monuments honorifiques élevés par les Anglois qui se piquent le plus que toute autre (c) nation de liberté, & d'imiter les anciens dans les honneurs qu'ils rendent au mérite patriotique, aux belles actions & aux talents.

Seroit-ce par un effet de cet esprit analogue à la nature du gou-

(a) On y érigea par décret public une statue au célèbre Brunelleschi, un des premiers qui introduisit le goût de la bonne Architecture dans cette Ville, & à d'autres personnages illustres par nous cités ailleurs. La façade du palais Guichardini aujourd'hui Altovitti, nous présente les bustes de ses différents hommes illustres. Cinq Jurisconsultes ou Littérateurs occupent le rez de chaussée, cinq Historiens occupent le premier étage, & au second sont cinq Poètes ou Ecrivains dans le genre agréable, qui sont Dante, Pétrarque, Boccace, la Casa & Alamanni. Depuis la République expirée on ne voit plus que des statues des Médicis; & il seroit à souhaiter qu'elles eussent été toutes si bien méritées que celle de Ferdinand, qui doit sa renaissance à ce Prince.

(b) Sa statue en marbre avec l'inscription *Restitutor libertatis*. On voit de ces monuments honorifiques à la porte du pa-

lais dans la salle du grand Conseil & à la banque de St George; il seroit à souhaiter que plusieurs de ces statues présentassent une sculpture de meilleur goût. Celle du Maréchal de Richelieu est chargée de bouffure & de papillotage, sans proportion avec la tête.

(c) La Compagnie Angloise des Indes, suivant la Gazette, vient de décerner des statues à l'Amiral Clive & au Major Lawrentz qui ont procuré de grands avantages à son commerce dans ces établissements orientaux, & on a rendu le même honneur au défenseur de Port-Mahon, quoique malheureux. L'Abbaye de Westminster présente un grand nombre de ces sortes de monuments, érigés à la mémoire des hommes illustres de la nation, & on parle dans les papiers publics d'une statue de Mr Pitt, que l'on va ériger dans la bourse de Cork, faite de la main du célèbre de Wilton, en reconnaissance de l'administration glorieuse & patriotique de ce Ministre.

vernement, que dans le temps que cette nation a prodigué les monuments qui éternissent la gloire du grand Marleborough, on ne voit à Vienne qu'une seule statue privée (a) d'assez mauvais goût en l'honneur du grand Eugene qui cueillit des lauriers dans les mêmes champs, & de concert avec lui & qui de plus fut par ses victoires la barrière de l'Empire & de la chrétienté contre l'ambition & la barbarie Ottomane ? Ou bien donnerons-nous pour raison de ce différent traitement fait à ces deux grands Capitaines, cette simplicité & cette modestie qui relevoient toutes les autres vertus du Héros Autrichien.

Cependant cette influence de l'esprit monarchique dans l'attribution des statues, n'empêcha pas que les Empereurs d'un bon caractère, ou comme interpretes des sentiments nationaux, ou par une reconnoissance personnelle, ne se piquassent eux-mêmes quelquefois d'en honorer ceux qui s'étoient distingués ou par des services importants, ou par des actions utiles à l'État. Auguste en fit dresser une à M. Corvinus dans la place attenante à son palais, pour la victoire dont il lui étoit redevable. Trajan voulut que les services que lui avoient rendu Sopus, Palena & Celse dans la guerre contre les Daces, fussent immortalisés par des monuments de la même espece, ornés de trophées sur la place qui portoit son nom. Sous le regne de ce sage Monarque sur-tout, les statues ne furent plus un honneur exclusif que l'Empereur ne réservoir qu'à lui seul ; tous les gens de mérite pouvoient y aspirer. Dion dit que la vertu reçut le même encouragement de la part de l'Empereur Adrien par les statues qu'il fit élever à plusieurs gens de bien, même de leur vivant, parmi lesquels il nomme Turbo & Similis, Préfets du Prétoire, & Sura Licinius son médecin, qui consacra ses richesses au bien public par une école qu'il fonda. Marc Antonin le philoso-

Dio. lib.  
LXVIII. 16.

Idem. lib.  
LXIX.

(a) Nous devons cette statue à la louable ambition d'un artiste qui détermina la Princessse de Savoie, héritière & niece du grand Eugene à la faire exécuter ; il seroit à souhaiter qu'elle fût moins chargée d'ornemens allégoriques. Je la trouvai en 1753 dans un réduit obscur du jardin de ce Prin-

ce, presque ignorée. Mais depuis elle a été placée par l'ordre de l'Impératrice sous le portique du même jardin, où elle peut être considérée comme le principal ornement d'un édifice qu'il faudroit regarder comme un temple des Dieux tutélaires de l'Empire.



phe demanda un décret du Sénat pour consacrer trois statues (*a*) à la mémoire de Marinus Vindex, qui perdit la vie en faisant la guerre sous ses ordres contre les Marcomans, dont il voulut que l'une, accompagnée des enseignes militaires, ornât la place de Trajan ; que la seconde fût placée dans le temple d'Antonin Pie , & la troisième dans un autre lieu public ; & l'un des premiers soins de cet Empereur après avoir rendu le calme aux Provinces , fut d'honorer de la même façon plusieurs autres vaillants hommes qui avoient péri dans cette guerre. Enfin l'Empereur Julien ayant éprouvé la grande vertu & la capacité de Victorin qu'il avoit connu à Sirmium, non content de l'avoir fait Consul d'Hongrie à son arrivée à Nefsa, il voulut encore consacrer sa mémoire par une statue de bronze. Cette maxime en un mot d'honorer de la sorte les vertus, les belles actions & les talents, fut toujours particulièrement suivie par les Princes dont la bonté & les vertus sont célébrées par les Historiens ; & elle fait encore de nos jours l'éloge du cœur & des lumières de Marie-Thérèse , (*b*) de Louis (*c*) & de Frédéric (*d*) l'ami de Minerve & de Mars & des hommes qui lui sont utiles : souverains qui par de pareils tributs payés au mérite ont été les interpretes des vœux de leurs nations. Heureux si ces vœux étoient toujours consultés dans les honneurs qui sont décernés par les Cours.

Dio. lib  
LXXI. 2.

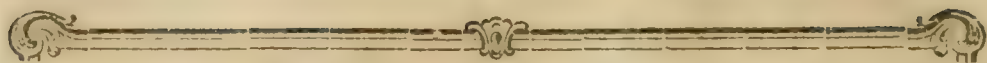
Amm.  
Marcell.  
lib XXI.

(*a*) On trouve le détail de ces trois statues dans une inscription de Grutere CCC LXXVI.

(*b*) L'Impératrice vient de placer dans l'arsenal de Vienne le buste du Prince Joseph Wenceslas de Liechtenstein, citoyen généreux, qui, en qualité de Grand Maître d'Artillerie, a porté cette partie du Militaire au point de force, où l'on la voit aujourd'hui dans les armées Impériales. Il seroit à souhaiter que ce monument fit autant l'éloge du bon état des arts dans la Capitale actuelle de l'Empire, qu'il le fait du cœur de l'auguste Princesse & du zèle du citoyen.

(*c*) Tout le monde a entendu parler de la statue du Maréchal de Saxe, dont Louis XV a orné le superbe Mausolée qu'il a fait élever à ce sage & vaillant Capitaine dans la ville de Strasbourg.

(*d*) Le Roi de Prusse a fait ériger une statue à l'illustre Coccei son Chancelier, en qui la justice a trouvé son bouclier contre la ruse ; & il vient d'ordonner trois statues, l'une au Maréchal Shewerin son maître dans l'art de la guerre, l'autre au Général Winterfeld, & la troisième au Maréchal Kheitz, tous trois tués en Bohême dans la dernière guerre. Ces statues doivent servir d'ornement à un nouvel édifice.



## C H A P I T R E   Q U A T O R Z I E M E.

*De l'abus des statues honorifiques.*

**J**E ne veux point tomber dans l'inconvénient des faiseurs de systèmes qui n'envisagent les choses que du côté qui leur est favorable. Après donc avoir parcouru les motifs raisonnables qui multiplierent les statues, & les regles qui en rendoient l'usage légitime, il est de la fidélité de l'historien de ne point déguiser les abus qui nâquirent à ce sujet.

Il n'est sans doute aucun établissement humain quelque utile & raisonnable qu'il soit de sa nature, dont l'ambition, la vanité, le mensonge & l'imposture n'ayent souvent abusé, qu'ils n'ayent même quelquefois préverti à leur gré : de tout temps les passions perverses ont été les émules ou les singes des vertus. Nous avons vu l'abus religieux que l'on fit des statues, & comment l'hypocrisie politique & l'hypocrisie religieuse se prêtant la main, ne se sont que trop souvent attirés les hommages qui ne devoient être dévolus qu'à la probité, à l'amour du bien public & au mérite de la bienfaisance. Nous nous bornerons donc ici à ne parler que de l'abus civil des statues.

On peut dire de cet abus ce que Saluste [a] met dans la bouche de César, que des mauvais exemples tirent leurs sources de bons principes. En effet, l'usage des statues, sage, raisonnable & naturel dans son institution, tel que ces eaux qui sorties d'une source pure, se troublent en coulant par des terrains fangeux, devint la proie de la superstition, de la tyrannie, de l'intérêt particulier, de vanité, de la bassesse.

---

(a) *Omnia mala exempla bonis initiis orta sunt.*

Oui l'ambitieux qui osa s'élever au-dessus de ses concitoyens, le tyran qui les foula aux pieds, le fanatique qui les y a prosterné, ces hommes odieux dont les vices dégradent les honneurs & qui remplacent la grandeur d'ame par l'orgueil, & la dignité par la hauteur, tous ces fléaux de l'humanité, toutes ces différentes espèces de scélérats qui ont su rapporter le bien général à leurs intérêts privés, usurperent ou obtinrent des statues, tantôt parce que l'ambition est un prestige qui force le vulgaire à la mettre au rang des vertus, tantôt parce que la tyrannie arrache à la crainte & à l'espérance les tributs & les hommages de la reconnoissance & de l'amour. On érige des statues d'or & d'argent aux tyrans, on sacrifie en apparence pour eux, dit Plutarque, & on les hait à la mort. La raison éclairée a dû frémir chaque fois qu'elle a vu la cruauté & la violence décorer des honneurs de la vertu les destructeurs du monde. Cependant ce sont ces ennemis du genre humain qui ont toujours cherché plus avidement ces sortes de témoignages les envisageant sans doute comme très-propres à faire illusion au vulgaire, ou à rendre en quelque sorte légitime l'usurpation à des yeux fascinés par l'éclat des succès.

Plut. de  
superst.

En effet nous avons vu avec quel empressement Cambyse, dès qu'il eût soumis l'Égypte, prétendit à une statue dans le temple de Vulcain par le seul titre de conquérant, c'est-à-dire, de dévastateur. Paul Æmile, après la défaite de Persée, se hâta de faire placer sa statue sur le piedestal préparé pour celle de ce Roi à Delphes, en disant que le vaincu doit céder la place au vainqueur. Durant la fureur des guerres civiles des Romains, l'un des premiers soins de celui qui l'emportoit sur son conquérant, fut ordinairement de signaler sa victoire par les statues qu'ils se faisoient élever & par le renversement de celles du vaincu. Dans des siècles plus près du notre Meindlinger, l'un des oppresseurs de la Moscovie, ne manque pas de faire élever sa statue dans la Capitale, & de contraindre le Czar de venir s'humiller la tête contre terre devant elle ; & c'est par une statue fastueuse qui le repré-

Voyez les  
révolutions  
de Russie par  
Straleng-  
berg.



señtoit érigée à Anvers, (a) que le Duc d'Albe oppresseur des Pays-bas acheva de signaler sa tyrannie, monument regardé avec railon par les Flamands comme une insulte faite au Prince & à la patrie.

Les Empereurs Romains qui affectèrent plus le despotisme, furent précilement ceux qui marquerent plus d'avidité pour les statues. Néron oblige les Augustales de lui en ériger une d'or du poids de cent livres, forçant tout l'ordre équestre de concourir à cette grande dépense. Domitien enchérit sur Néron dans toutes les parties de l'Empire. Commode, non content d'en imposer par nombre de ses statues, cherche encore de le faire, par l'air fier & terrible qu'il leur fait donner. Lampride dit qu'il ne cessoit d'en ordonner à son gré.

L'emp. cap.  
XX.

Les Ecrivains sont pleins de blâme contre ceux qui ayant commencé une guerre, se hâtoient de demander des statues avant de l'avoir terminée avec succès. Tacite paroît mettre dans ce nombre Farius Camillus, Lucius Apponius & Junius Plælius, qui dans la guerre Numidique contre Tacfarinas, obtinrent des statues couronnées de lauriers, pendant que l'ennemi dévastoit encore l'Afrique; & Pline (b) le jeune en faisant l'éloge de la statue triomphale décernée par le Sénat, à la sollicitation de Trajan, à Vestritius Spurina, l'oppose à celles de plusieurs Capitaines prétendus, qui n'avoient jamais commandé d'armée ni entendu d'autres sons de trompettes, que celles qui retentissent dans les spectacles.

Mais les statues arbitraires & abusives ne se bornerent pas aux seuls arbitres du sort des humains. Nous avons vu que cet honneur eut ses regles, & que la transgression de ces regles étoient sujette à l'animadversion des Censeurs. Sous le regne de la liberté des

(a) Et non à Bruxelles comme le dit la nouvelle histoire du Cardinal de Grand-ville.

(b) *Nec in ut multis qui nunquam in*

*acie steterunt nunquam castra, nunquam  
genique tubarum sonum nisi in spectantibus  
audierant, verum ut illi qui decus illud  
morte & sanguine & lacris assequaban-  
tur.* Plin. Nep. lib. II. epist. 7.

des loix , l'autorité des mœurs (a) à Rome fut assez puissante pour servir de digue contre les transgressions qui se commettoient quelquefois ; mais ce fut dans le bouleversement de toutes les regles , causé par l'ambition des premiers oppresseurs de la liberté , & sur-tout sous la monarchie , que l'usage des statues dégénéra le plus. L'ambition & la vanité toujours plus vigilantes & plus actives que la loi , sûrent profiter des circonstances des troubles intestins des guerres civiles & des différens concurrents à l'Empire , pour usurper un droit qui n'étoit auparavant accordé qu'à des titres reconnus. Dans cet état des mœurs où Anacharsis comparoit <sup>Plat. vi.  
de Solon.</sup> avec raison les loix de Solon à des toiles d'araignées , dans lesquelles les foibles & les petits se prennent & que les puissants & les riches rompent sans peine , les regles se taifoient & des violations répétées sous l'autorité d'une violation impunie , métamorphoserent en usage la pratique de l'abus. Les préposés à l'observation des loix , ou eux-mêmes sans vigueur , ou devenus complices de la prévarication , n'avoient garde de réprimer dans les autres des violations dont ils avoient lieu de craindre d'être eux-mêmes cités pour exemples ou pour auteurs.

Il est constant que jusqu'à l'Empire de Tibere , cet abus étoit parvenu à l'excès & que la Ville (b) se remplissoit d'images & de statues arbitraires. Dion nous apprend que chacun en dressoit à <sup>Dion. lib.  
LXIII.</sup> son gré , & que le nombre en étoit devenu si grand qu'il étoit impossible de les compter. Nous avons vu que cet Empereur chercha d'arrêter ce désordre par l'enlèvement de plusieurs de ces monuments arbitraires , & en défendant qu'aucun particulier osât exposer en public des images & des statues sans la permission du Sénat.

Cependant son regne est peut-être l'époque des infractions les plus frappantes & de l'abus le plus énorme des statues. Bien loin

(a) *Quid leges sine moribus? vana proficiunt.* . . . Orat. Ode IV. lib. 3.

(b) *Urbs imaginibus replebatur, lice-*

*bat enim omnibus qui vellent picturæ, ere, lapideque suam publicare effigiem.* Dio. in Claud. lib. LX. 25.

Tac. ann.  
lib. IV. & XV  
in Neron.

de tenir la main à l'observation de son ordonnance, Tibere fut lui-même le premier à en encourager la transgression par les statues qu'il fit élever aux délateurs de profession & aux plus vils & plus infames courtisans. On voyoit le patrimoine des citoyens innocents confisqué, se convertir en statues triomphales d'un Turpilianus, d'un Coccéius Nerva, d'un Tigellinus délateurs chéris de l'Empereur, & personnages odieux que sa fausse politique rendoit trop importants & nécessaires (a) dans un gouvernement uniquement régi par la crainte. On voyoit les Patriciens, les Chevaliers & le peuple forcés par son exemple & par son insinuation, les multiplier en faveur de Séjan le plus insolent des favoris devenus ministres.

Suet. in  
Tib. c. LXV.

Ce furent probablement ces abus énormes qui mirent dans l'esprit de Caligula de les prévenir en enchérissant sur l'édit de son prédécesseur : mais Prince mal adroit, il ne savoit corriger les abus que par la destruction des droits les plus sacrés : Prince forcené, il vouloit que les caprices du tyran fussent des loix de souverain. Aussi sa sanction disparut-elle avec lui ; elle n'étoit propre qu'à indiquer l'abus, & non à en arrêter les effets, parce qu'il est de la nature des remèdes violents de détruire & non de guérir. Il falloit faire tarir la source des abus, & les successeurs de Caligula en furent la source la plus féconde.

En effet, comme le despotisme alla toujours en croissant, & que la plupart des Empereurs ne se croyoient souverains que lorsqu'ils n'étoient arrêtés par aucune règle & aucune loi ; affectant même quelquefois de les transgresser pour se maintenir en

(a) Cet Empereur étoit dans le système de ces écrivains politiques qui prétendent que le bien de la société & de l'état, demande qu'il y ait des délateurs, parce que répandant une grande crainte, ils rendent le vulgaire prudent, & lui font sentir la nécessité de prendre garde à ses discours & à ses actions. Système vrai si les délateurs n'accusoient que les coupables, mais ne

pouvant les supposer honnêtes gens, on ne sauroit en attendre que toutes sortes de maux au détriment de la société, & c'est faire dépendre le bien de l'état des mal-honnêtes gens, qui souvent accusent faux, & dont la récompense, lors même qu'ils accusent vrai, ne sauroit jamais être des honneurs qui les mettent au niveau des citoyens les plus méritants.



possession de n'y être pas astreints , plus ils se piquoient d'être absolus , & plus on voyoit des statues élevées à des gens qui les deshonoreroient , parce que sous de tels gouvernements , ce ne sont pas les statues d'honneur , mais les hommes d'honneur qui sont à craindre ; car où regne la liberté politique la grandeur est l'ouvrage du citoyen , le public n'admirant que la personne & ses vertus ; mais quand cette liberté n'est plus , la faveur de la cour & les dignités prennent la place de la grandeur. Cette grandeur fictive & d'emprunt suffisoit donc sous ces regnes pour avoir part aux statues. Vitellius poussa la foiblesse jusqu'à en dresser à son affranchi Pallans ; & l'imprudencce d'Adrien alla jusqu'à honorer ainsi l'infame Antinoüs , & à orner la place publique de statues de ses amis qui lui procuroient des parties de plaisir de toute espece dans leurs maisons de campagne. Autorisés par de pareils exemples , les Empereurs de Constantinople pousserent depuis la lâcheté jusqu'à placer des statues de leurs eunuques favoris entre celles des Souverains , parmi lesquels on voyoit entr'autres celle d'un de ces demi-hommes , appelé Platon , brûlée sous l'Empereur Basileüs dont il fut valet-de-chambre confident.

Suet. in  
Vitell. cap. XI

P. Julius.  
Topograph.  
Constantin.  
lib. II. cap.  
15.

Les richesses quoique souvent plus le fruit des concussions que de l'industrie & des talents , usurperent aussi-bien des fois un honneur destiné au mérite & à la vertu ; cet abus ne fut point étranger en Grece , où Pausanias dit qu'on avoit dressé une statue à Aethide , dans le pays de Messene , à cause de son opulence : mais à Rome il devint très-commun dans les derniers temps de la République ; car les Magistrats Romains de retour des Provinces qu'ils avoient pillées , se servant du fruit de leur concussion pour gagner des voix dans les élections qui conduisoient aux charges , acquéroient droit aux statues. Quelque vicieux & quelque peu citoyen qu'on fût , on n'hésitoit point de placer à la suite d'ancêtres illustres , l'image d'un descendant qui n'en avoit hérité qu'un grand nombre. Juvenal se moque d'Æmilius , homme fort riche & d'illustre naissance , mais Orateur médiocre & d'un mérite très-mince , le vestibule de la maison duquel présentoit une statue accompagnée

Pausan.  
lib. IV. in  
Mess.

d'un char de triomphe , qu'il eut la foiblesse de souffrir que ses chiens lui dressassent comme à un fier guerrier , & ce satyrique ne manque pas de relever (a) le ridicule de l'attitude de la statue qu'on avoit rendu avec un œil fermé , & l'autre très-ouvert , comme ajustant un coup de fleche ; ce n'est pas là le seul cas où ce Poète se rend le fléau de ces hommes vains , qui extorquoient un honneur que la modeste vertu ne reçoit qu'en rougissant , & n'accepte qu'en vue de la vertu même. On trouve aussi dans Aufone , (b) une Épigramme contre Ruffus , mauvais Rhéteur qui avoit voulu être néanmoins immortalisé par une statue. Les artistes même devenoient quelquefois eux-mêmes les fléaux de cette vanité. C'est ainsi que Bupalus & Athenis punirent celle du Poète Hypponax qui étoit d'une chetive figure , en donnant à sa statue une figure plus ridicule encore , & que l'athlete Théagene fut satyrisé par une statue de bronze dans l'attitude d'un homme qui tend la main à tous les passants , parce qu'il alloit toujours gueusant à manger sans jamais être rassasié.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.

Athen. eus.  
lib. XII. 2.

Plaut.  
Cureul. act. III.  
scen. 4.

Ce qui paroît plaisant c'est que de simples procureurs n'hésitoient point de demander à leurs clients des statues même équestres comme le salaire de leur travail. Pline (c) en fait mention , & elles n'échaperent point à la satire de Plaute & de Martial (d) qui les tournent en dérision comme obtenues par des fanfarons.

Lorsqu'il n'y avoit rien à attendre ni de la reconnoissance ni de la flatterie , ni de la faveur , l'impudence se suffisant à elle-même , alloit jusqu'à s'ériger des statues à soi-même. Pline en don-

(a) *Quadrijuges in vestibulis atque ipse  
feroci,*

*Bellatore sedens curvatum bastile mi-  
natur,*

*Eminus & statua meditatur praelia  
lusca. . . Juven. Sat. 7. v. 128.*

(b) *Rhetoris hæc Ruffi statua est , nil  
verius ipsâ ;*

*Ipsa adeo linguam non habet & cere-  
brum,*

*Et riget & surda est , & non videt om-  
nia Ruffi*

*Unum dissimile est , mollior ille fuit.*

(c) *Jonebantur etiam caufidicis equestres  
statue. Plin. lib. XXXIV.*

(d) *Tam grave percussis incudibus aera  
resultant ,*

*Caufidium medio quam faber aptat  
equo. . . Lib. V. epigram. 26.*

ne un exemple dans Accius , Poëte qui poussa la fatuité jusqu'à vouloir que sa statue fût fort grande , lui qui étoit d'une fort petite taille. Ammian Marcellin (a) observe que plusieurs n'étant conduits que par la vaine gloire , & s'imaginant pouvoir se rendre immortels par les statues , s'en procuroient avec ardeur , & dépensoient des sommes considérables pour les avoir dorées , visant par-là à une immortalité à laquelle ils n'ont aucun droit. C'étoit sur-tout la manie des nouveaux parvenus à qui une statue , ainsi qu'un titre de distinction de nos jours , tenoit souvent lieu de naissance & de mérite. Ceux qui se mésoient le plus de mériter un pareil honneur étoient les plus empressés à le rechercher , & la vanité , ce singe des belles passions , se mettant au rang du mérite , en obtenoit souvent les attributs par surprise , par intrigue ou par argent , & la facilité de les obtenir pour les ames vaines , étoit un titre suffisant pour y prétendre. Ce qu'il y a de malheureux en cela , c'est qu'on remarque les statues se multiplier en raison de la défaillance des vertus des citoyens & de l'accroissement de ceux , qui en qualité de courtisans conspiroient contre le peu qui restoit de l'ancienne vertu que l'on connoissoit encore quelquefois , mais que l'on ne sentoît plus , & qu'il auroit été souvent dangereux de pratiquer.

Dion ne manque pas de remarquer que l'abus des statues & l'honteuse dispensation qu'en firent les Empereurs , les avilit au point que ceux qui les méritoient le plus , les dédaignoient , & on voit dans Tacite (b) que les Généraux & les gens de mérite ne se soucierent plus d'aller à la guerre , parce qu'ils ne vouloient point ressembler à des hommes à qui les Empereurs accorderoient des triomphes vulgaires , souvent devenus le prix de l'ignominie. Des honneurs mis en contradiction avec l'honneur , des honneurs accordés à ceux qui étoient à la fois couverts d'infamie & de dignités , quelle émulation pou-

Dion. extrait des vic. de Constantin Porphyrog.

(a) *Quidam eternitati se commendari posse per statuas existimantes, eas ardentè afficiant, atque auro imbracitari curant.*

Amm. Marcell. lib. XVI.

(b) *Per vulgatis triumphis insignibus.*  
Tacit. Annal. lib. III.

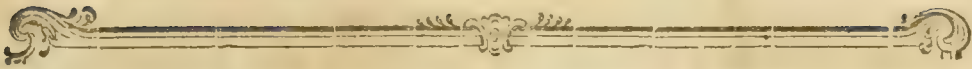


voient-ils exciter dans les ames des gens de bien, de ceux qui croyoient encore à la patrie? Aussi dès que les statues perdirent de leur considération, le desir de les obtenir s'attiédir, & l'extinction des desirs de les mériter fut la cessation des vertus Romaines. Si les ames communes les ambitionnoient encore, c'est parce qu'il falloit un si petit mérite qu'on se feroit regardé comme deshonoré de ne pouvoir pas atteindre même à une distinction aussi commune : sentiment que les grandes ames n'éprouvent point & qu'elles méprisent.

<sup>Dion.lib.</sup>  
xi.

Au reste, cet abus n'anéantissoit pas seulement l'esprit d'une institution utile, mais devenoit aussi ruineux, tant pour les trésors publics que les Princes employoient souvent à ces sortes de monuments dispendieux, que pour le patrimoine des villes qui n'osoient les refuser, & des particuliers qui les usurpoient, & les faisoient exécuter à leur propres frais, ou durant leur vie, ou après leur mort.





## CHAPITRE QUINZIEME.

*Des honneurs qu'on rendoit aux statues des hommes illustres, & des privileges dont jouissoient en particulier celles des Souverains.*

Nous avons dit qu'une inscription indique la différence qu'on mettoit entre les honneurs qu'on devoit rendre aux statues divines & à celles des héros, des citoyens ou des parents. Il n'est question ici que des honneurs & marques de respect de la seconde espece.

En général c'étoit un principe reçu, que toute statue devoit être respectée. C'est en conséquence de ce principe qu'Antiochus, pour sauver les trésors qu'il emportoit dans sa fuite, les convertit en statues, espérant qu'on les respecteroit. A plus forte raison devoit-on respecter celles qui étoient des monuments de la gloire nationale ou de la reconnoissance publique.

Justin. lib.  
XXXII.

Mais outre ce respect général on rendoit quelquefois aux statues des héros & des hommes illustres des honneurs particuliers. Un de ces honneurs le plus ordinaire étoit de les orner en certains jours de couronnes d'oliviers, de lauriers, de fleurs & quelquefois même d'or. Suivant Cicéron ces feuilles & ces fleurs étoient quelquefois peintes & dorées. Ces sortes de pratiques étoient fort communes chez les Grecs, Alexandre arrivé auprès de Troyes, après avoir sacrifié à Minerve, courut à la statue d'Achille & la couronna, & étant dans la ville de Phaselle, il voulut souper auprès de la statue de Théodoclès qui étoit sur la place publique; le souper fini, il l'orna de plusieurs couronnes de fleurs, pour honorer la mémoire d'un homme avec lequel il avoit eu autrefois de fréquents entretiens philosophiques. Lucien parle de la même cérémonie qui se renouvelloit souvent à la statue du Scythe Toxaris à Athenes. Tacite dit qu'on portoit les statues de Galba ornées de lauriers & de fleurs autour du temple, & Martial fait mention des mêmes ornements ap-

Plut. vie  
d'Alex.

Annal. XIV

Lib. IX.  
epigram. 24.

pliés à celle de Domitien. Les couronnes de fleurs étoient sur-  
 tout une galanterie qu'on faisoit aux statues des femmes. Ce sera  
 donc à l'imitation des anciens, que s'introduisit à Toulouse l'usage  
 de couronner tous les ans de fleurs la statue de Clémence Isaure  
 ancienne bienfaitrice (a) de l'Académie des jeux floraux, Acadé-  
 mie la plus ancienne de l'Europe.

Un autre ornement qu'on donnoit aux statues étoit les anneaux  
 qu'on leur mettoit aux doigts & les bracelets. On voyoit avec les  
 premiers les statues de Numa, de Servius Tullius & de Scipion  
 l'Afriquin qui étoient aux temples de Pollux & d'Ops, & les  
 seconds étoient particulièrement en usage pour les statues qui ac-  
 compagnoient la cérémonie du triomphe. Cicéron parle des mitres  
 qu'on leur mettoit sur la tête & Plutarque des bulles dont on or-  
 noit leurs poitrines, d'où est venu l'usage de faire des statues avec  
 ces marques d'honneur sous la dénomination de *statuæ bullatæ*. Le  
 collier avec une espèce de médaillon portant sur la poitrine, que  
 l'on voit à une statue fort dégradée dans le jardin des Marquis  
 Nicolini à Florence, n'est peut-être qu'un de ses ornements, si cette  
 statue est antique, de quoi on peut douter.

Les couronnes d'or paroissent avoir été un honneur particulier  
 des statues des Souverains ; les légats de Rome ne voulant point  
 profiter des riches présents que Ptolomée Philadelphie leur fit dis-  
 tribuer, mirent les couronnes d'or qu'il en avoient reçu sur la tête  
 de la statue de ce Roi. Lorsque Critonius Edile dut célébrer  
 les jeux publics, Octave ordonna qu'on apprêtât un siège & une  
 couronne d'or pour la statue de César, qui étoit dans le théâtre,  
 & sur le refus de l'Édile, il dit à Antoine alors Consul, qu'il met-  
 troit lui-même cette couronne sur la tête de la statue, s'il vouloit  
 lui en donner le décret, ce que le Consul n'osant faire, il renvoya  
 la

(a) Et non fondatrice; car cette Aca-  
 démie étoit déjà établie avant elle vers le

commencement du quatorzième siècle.

Herodian.  
lib. V. &  
T. cit. lib.  
XV.

Le 3. May.  
jour de la  
distribution  
du prix des  
jeux.

Plin. lib.  
XXVII. 1.

Cic. ad  
Attic. lib. VI.  
post. vie.  
de Jul. Cés.

Justin. lib.  
XVIII. 2.

App. Alex.  
de l'histoire  
lib. III.



la chose au Sénat. Un autre (a) fois s'étant trouvé des gens assez lâches pour orner de couronnes de chêne la statue de ce Dictateur avec le titre de pere de la patrie , un homme encore plus flatteur que les autres , voulut le couronner de lauriers entrélassés avec des branches & des feuilles en argent , pour le représenter comme Roi. C'est de cet usage devenu fort commun à l'égard des statues des Empereurs que St. Ambroise tire un argument en faveur du culte des images.

App. Alex.  
de bell. civ.  
lib. II.

Le jour de l'érection d'une statue étoit célébré sur-tout par les parents & les amis , par des fêtes & des jeux. Une inscription Romaine parle du combat de 30 paires de Gladiateurs qui accompagna l'érection de la statue de T. Ancarius , & une inscription d'Espagne fait mention des jeux Scéniques & Circéens pendant 4 jours pour une pareille cérémonie. Ces sortes de fêtes étoient quelquefois ordonnées par testament. Nous apprenons par l'inscription de la statue de Q. Cornelius Gallus que Cornelia Prisca sa sœur & son héritière , donna un grand repas à tous les ordres de la Ville & des Sportules aux Décurions en vertu du testament de son frere pour la dédicace de sa statue.

Vid. Frigell.  
de statutis al.  
a. R. Rom.

Vit. Frigell.  
ut. supra.

On croyoit aussi faire partager aux statues & aux images des hommes illustres les honneurs qu'on rendoit aux morts, en les portant aux pombes funebres ; mais cela étoit défendu à l'égard de celles qui étoient consacrées. C'est par cette raison que les IIIvirs firent un édit défendant à ceux qui étoient unis à César par les liens du sang , de ne plus porter aucune image de ce nouveau Dieu dans la cérémonie des funérailles , malgré l'usage reçu depuis long-temps ; & pareille défense fut renouvelée par le Sénat touchant les images d'Auguste , parce qu'elles étoient regardées comme divines , car les statues des grands personnages & de ceux qui s'étoient bien acquitté de leurs charges , faisoient souvent partie de la pombe fune-

Dio. Cass.  
lib. XLVII.

Idem. lib.  
LVI.

(a) *Qui coronat imaginem Imperatoris, utique illum, honorat cuius imaginem*

*coronavit.* Div. Ambros. serm. X. in Psalm. 108.

bre (a) des Romains. Par cette raison à l'enterrement d'Auguste on porta une statue d'or de cet Empereur, ce qui fut suivi aux enterremens de Sévere & d'Aurelien. Adrien refusa cet honneur, lorsqu'il lui fut décerné par le Sénat quoiqu'il l'eût lui-même fait rendre à Trajan.

Un des honneurs des plus distingués qu'on attribuoit aux statues des Souverains, étoit de les regarder comme des asyles inviolables (b) pour les malheureux qui se réfugioient autour d'elles, & sur-tout pour les esclaves qui fuyoient le courroux de leurs maîtres. On voyoit, dit St Chrysostome, ceux qui avoient recours à ces asyles, les embrasser, se mettre à leurs genoux, les baiser, élever leurs mains suppliantes comme devant des personnes vivantes. Une tempête ayant jetté un navire à Cyrene, Maggus, chargé de chaînes par Annibal contre le droit de l'alliance, se réfugie à une statue du Roi & on le délivre aussitôt. Agrippine pour se soustraire aux calomnies de Tibere, a recours à la statue d'Auguste comme à un lieu de sûreté inviolable. C'est par une suite de ce respect que Claude ordonna d'ôter la statue de cet Empereur de la place, afin qu'elle ne fût pas témoin des exécutions sanglantes qu'il faisoit faire sans cesse, ou que l'on ne fût pas obligé de la tenir toujours voilée. C'étoit encore par une suite de ce respect, que si quelqu'un osoit battre un esclave devant les statues consacrées de cet Empereur, il couroit la peine de mort.

Cette prérogative en elle-même légitime, fondée sur ce principe que les images de ceux qui étoient regardés comme les peres de la patrie, devoient protéger l'humanité, ne manqua pas de dégénérer en abus, servant plus d'une fois à fomenter la licence &

Div. Chri-  
fost. Serap.  
in nov. test.

Plut. de  
superst. in  
Suer.  
Tib. lib. III.  
Dion. li.  
LX. 12.

Suet. in  
Tiber. LVIII

Philosrat.

(a) Meurtius, lib. de funere cap. 17. fondé sur Tacit. Annal. IV. croit que cet honneur étoit le même que l'honneur des images, mais Frigellius cap. II. fait voir que Meurtius a mal pris le passage de Ta-

cite & de Julius Capitolinus, cap. XV sur lesquels il se fonde.

(b) On peut voir ce que j'ai dit plus en détail là-dessus dans mon traité des asyles anciens. Dissertat. historiq & politiq. Tome II.

le désordre. Ce fut pour arrêter cet abus que Drusus, à la persuasion du Sénateur Cestius, fit arracher Annia Rufilla d'une statue où elle s'étoit réfugiée, & la fit mettre en prison, ce qui fut suivi d'un *Senatus Consulte* (a) portant défense de recourir aux statues pour pouvoir nuire impunément. C'étoit encore pour obvier aux abus, que dans les Provinces il falloit l'autorité du Sénat, pour que les statues jouissent de cet honneur. En conséquence les Crétois demandèrent ce privilège pour la statue d'Auguste qu'ils possédoient. Il est à observer à ce propos que l'Empereur Théodose le grand ayant fait une loi en même-temps favorable à l'asyle des statues & contraire aux abus qu'on en pouvoit faire, elle fut altérée par Tribonien, comme on peut le voir par le parallèle des deux textes que je rapporte dans la note (b)

Tac. Ann.  
III.

(a) *Senatus Consulto cavetur ne quis imaginem Imperatoris in invidiam.* ( Dans d'autres éditions on lit *in injuriam vel invidiam* ) *alterius portaret & qui contra fecerit, in vincula publica mittetur* Lib. XXXVIII. de Injur. & Lib. XXVIII §. de penis ad statuas confugere, vel imagines Principum in injuriam alterius, prohibitum est. Cum enim leges omnibus hominibus aequaliter securitatem tribuant, merito vi-

*sum est in injuriam potius alterius quam sui defensionis gratia ad statuas vel imagines Principum confugere, nisi si quis vinculis vel custodia detentus a potentioribus ad hujusmodi praesidium confugerit: his enim venia tribuenda est. Ne autem ad statuas vel imagines quis confugiat, Senatus censuit, eum qui imaginem Caesaris in invidiam alterius praetulisset, in vincula publica coerceri* *Dion Pius rescripsit.*

#### TEXTES DE THEODOSE.

(b) *L. unica* *His qui ad statuas confugiunt. Eos qui ad statuas vel evitandi metus, vel exinde invidia causa confugerint ante diem decimum neque auferri ab aliquo, neque discolorare sponte perpetuatur. Ita tamen ut si certas habuerint causas quibus confugere ad imperatoria simulacra debuerint jure ac legibus vindicentur, sin verò praetuli fuerint artibus suis invidiam inimicis creare voluisse, ultrix in eos sententia proferatur.*

*L. unica* *C. Justiniani de his qui ad statuas confugiunt.*

*Qui ad statuas vel evitandi metus, vel creandae invidiae causâ confugerint, si certas habuerint causas quibus confugere ad imperatoria simulacra debuerint, jure ac legibus vindicentur, si verò probati fuerint artibus suis invidiam inimicis creare voluisse, ultrix in eos sententia proferatur.*



Tacit. Anna.  
V.

Les images de ces statues gravées sur les médailles, jouissoient de la même prérogative. On taxoit d'impiété celui qui auroit battu un esclave qui avoit au cou une dragme avec l'image d'une statue consacrée d'un Empereur. Par cette raison plusieurs portoient à leur cou ces sortes de médailles, comme Tacite dit qu'on faisoit de celles d'Agrippine & de Tibere ; ce dont on voit encore des preuves sur plusieurs médailles ou attachées à un petit anneau, ou simplement trouées pour y passer un cordon.

Quintil.  
Instit. Orat.  
c. 1.

On présentoit aussi quelquefois des petites statues ou des images des morts illustres pour solliciter la pitié des vivans. Cléopatre captive présenta celle de César pour obtenir grace d'Auguste. Cela se pratiquoit aussi dans les jugemens publics. Une femme dans Quintilien croit obtenir grace dans un jugement en présentant l'image de son mari ; mais rien ne prouve tant le respect qu'on avoit pour les statues que de voir combien la législation s'en occupoit.



## CHAPITRE SEIZIEME.

*Sanction en faveur des Statues.*

**C**omme la loi Julia est de toutes les loix Romaines celle dont l'animadversion est la plus étendue en faveur des statues, c'est dans elle principalement qu'on trouve les sanctions les plus frappantes à leur sujet.

En vertu de cette loi, c'étoit un crime de leze-majesté d'aller faire ses nécessités auprès des statues, sur-tout auprès de celles des Empereurs, d'y commettre des obscénités, de dire des paroles mal-honnêtes, de se dépouiller tout nud, ou même de changer d'habits devant elles. Sous Caracalla on condamna à mort un homme qui avoit lâché l'urine contre la statue de ce Prince. C'est par allusion à cette loi, que Martial fait condamner par Jupiter à fouper chez lui pendant trois jours l'histrion Athonte qui avoit lâché un vent en présence d'une statue du Capitole, prétendant que le jeûne devoit être la punition convenable d'un tel crime. Une femme qui se dépouilla devant la statue de Domitien, fut condamnée à perdre la vie. L'attentat de Néron qui affecta d'uriner contre le simulacre de la Déesse de Syrie, fut regardé comme le sacrilege d'un contempteur de toute religion.

C'étoit violer le respect dû aux statues, de dire en leur présence des injures à quelqu'un, ou de lui reprocher des actions honteuses. Un fils qui osa dans Apulée (a) reprocher à sa mere ses amours devant la statue d'un Empereur, fut regardé comme un fils dépravé & digne de punition.

C'étoit un crime digne de mort, suivant la même loi de fon-

Vid. Athen.  
lib. VIII.  
Aelian lib.  
II. §. Plutarch.  
in quest.  
rem. Val-  
max. lib. II.  
Sueton. lib.  
cap. LXIII.  
Sp. 17. in  
Caracal. cap.  
V.

Martial.  
lib. XIII. epi-  
gram. 59.

Nisibin.  
lib. LXVIII.  
Spart. in  
Caracal. cap.  
V. & Suet.  
cap. LVI.

(a) *Huc usque à vobis miserum istum  
puerum depravatam ante has Imperatoris  
Pii statuas filius matris suæ pudenda ex-*

*probret supra & amores objectet. Apul.  
Apolog.*

Tac. lib.  
III. c. 1.  
Spart. in  
sup.

dre, de briser ou de mutiler les statues des Princes & de jetter des prières contre elles, action qui étoit même regardée comme une injure (a) à l'égard des statues des particuliers. C'étoit un crime de la même nature d'en ôter ou d'en dégrader les inscriptions. L. Ennius fut accusé de leze-majesté pour avoir converti en vaisseau une statue d'argent de l'Empereur, & il n'échappa à la peine que par la protection de Tibere qui le fit rayer du nombre des accusés. Sous Caracalla on prononça la peine de mort contre ceux qui avoient arraché les couronnes des statues de cet Empereur.

Tac. ann.  
I. & III.

On encouroit la même peine en vendant les statues tant des Dieux que des Princes. On objecta comme un crime à Falanius qu'en vendant ses jardins, il eût en même temps vendu la statue d'Auguste qui s'y trouvoit, & il n'échappa aussi à la peine que par l'entremise de Tibere qui écrivit aux Consuls que ce n'étoit point une chose contraire au respect & à la religion, d'aliéner les images de l'Empereur, & même celles des Dieux, lorsqu'elles étoient des accessoires (b) d'un jardin ou d'une maison. Un historien dit même que Falanius ne fut absous que par la raison que le Consul ayant demandé à l'Empereur le premier son avis sur ce cas, il ne voulut pas qu'il fût dit qu'il avoit été le premier à porter sentence de mort dans la propre cause.

1790. epist.  
c. 1. de ad  
Trajan.

Le respect prescrit par la loi pour les statues des Princes, étoit censé violé, si on les plaçoit dans des lieux obscurs ou ignobles; paroissant qu'on leur fit perdre par là quelque chose de leur majesté & de leur honneur. Dion le Cocchien fut accusé par Eumolpus qu'il eût osé mettre la statue de Trajan sur le monument qui enfermoit le corps de sa femme & de ses enfants. Mais quoique cette accusation ne fût pas sans exemple, le clément Empereur qui ne vouloit pas s'attirer de respect par la crainte & par la multiplication des

(a) *Si statua patris tui in monumento  
publico saxo cisa est, capitali violati agi non  
posse iudicatum est. labeo scribit. Pateris  
in lib. XXVII. lib. de injur.*

(b) *Non contra religiones fieri quod es-  
si i s c i u s ut c i t a t u m i n u m s t a t u a c e n-  
d i t i s i b u s h o r t o r u m & d o m u m a c c e s s a n t.*



crimes de leze-Majesté, écrivit au Président de Bithinie de la laisser tomber.

La loi défendoit de faire tirer des copies des statues sans en avoir demandé la permission. Ceux qui leur ôtoient la tête pour leur en donner une autre, encouroient la peine (a) due aux crimes capitaux. Dion Chrysostome reproche aux Rhodiens cette pratique comme une impudence dont on voyoit sans cesse des exemples chez eux; ce qui rendoit, dit-il, les statues semblables aux histrions auxquels le masque fait changer tous les jours de visage. Sous le regne de Tibere cet abus étoit devenu fréquent, & on voit une cause criminelle agitée dans le Sénat contre Ipson, accusé par Marcellus d'avoir ôté la tête à la statue d'Auguste, & mis à la place celle de son successeur. Cet accusé dut aussi l'impunité à la modération ou à la faveur de Tibere.

Dio. Chry.  
orat. rhod.

Suet. in  
Tib. cap.  
LXIII.

Tac. Ann.  
lib. I.

Il y avoit d'ailleurs des exceptions, ou soutenues par le caprice & les affections particulières des Princes, ou introduites par la nécessité & les besoins publics. C'est à ce dernier titre qu'on permettoit quelquefois de fondre les statues & de les convertir en argent, comme un expédient nécessaire en certains cas de détresse. Mais dans les règles on ne devoit en venir là qu'en vertu d'une délibération dans les formes. C'est ainsi que l'argent manquant aux Syra-

(a) *Qui statuas aut imagines Imperatoris jam consecratas confecerint, aliudve quid simile admiserint lege aliâ majestatis tenentur.* L. VI. ad leg. Jul. Majest. & lib. VII. §. ult. ad leg. Jul. Majest. *Crimen Majestatis factio vel violatis statuis vel imaginibus, maxime exercebatur in milites.* Jul. Paulus lib. V. sentent. receptar. tit. 29. §. 1. écrivit : *Quod crimen non solum factio sed & verbis impiis ac maledictis maxime exercebatur.* Cujas, Denis Godfroid & Schultinge ont cru que la loi VII. §. dern. dont l'inscription indique qu'elle a été tirée du livre XII des Pandectes, de

Modestin, a souffert quelque altération en passant par les mains de Tribonien, & que Modestin eût écrit quelque chose de semblable aux paroles de Paul cités dessus; en effet, après avoir dit que le délit s'accroît par le fait, il paroît superflu de dire qu'il augmente par la violation des statues & des images, puisque cette violation étoit un fait. Héralde Goeze & Schultinge au lieu de *vel violatis*, lisent *veluti violatis*, correction plus heureuse que celle de Bestz, qui lit *factio vel violatis statuis* ou bien *factione vel violatis statuis*.

Dion. Chri-  
st. eccl.  
c. 17.  
XCVII.  
p. 1. Hæmic.  
de error.  
prod. reg.

Zonar. an-  
nal. II.

cusains dans la guerre contre les Carthaginois, le conseil décida qu'on n'épargneroit pas les statues des Dieux, fixant celles qui devoient être conservées. La même maxime fut aussi suivie à Rome, (a) mais portée à l'excès par les violences du despotisme & des partis. Néron pour fournir à ses profusions, n'épargnoit pas plus les temples & les simulacres des Dieux que les statues civiles. Lorsque Pertinax se trouva dans l'impossibilité de payer la milice il vendit les statues de Commode. Maximin (b) fit main basse sur celles des héros & des Dieux.

Au surplus la loi Julia étant, comme nous venons de le voir, pleine de sanctions très-rigides, & en même-temps très-défectueuses par la maniere vague dont cette loi statuoit, elle devenoit une source (c) intarissable de calomnies, d'injustices & d'accusations, d'impiétés & de crimes de leze-majesté à l'égard d'actions indifférentes & innocentes; on fut souvent obligé de la modérer, de l'interpréter & d'en fixer l'esprit par des Senatus Consultes & par des décrets des Empereurs plus équitables & plus précis. Une de ces modifications (d) déclara que le crime de leze-majesté ne regardoit que les statues & les images de l'Empereur (e) qui étoient consacrées. Par un autre (f) le crime de leze-majesté ne devoit point s'étendre à ceux qui auroient fondu des statues qui étoient reprou-  
vées. Les Empereurs Antonin & Sévere, pour faire cesser l'action  
de

(a) *In usum stipendii donaria confisamus.* Senec. contro. IV.

(b) *Templerum omnium denaria statuæque Deorum, heroumq; homines, tum quid, quod publici operis ac civis ornamentum aut materiam denique fuit nummis idoneæ conficiendis omnia pariter ignibus confabantur.* Herod. VII. 3.

(c) *Paulatim hoc genus calumnie co-  
proccit ut hæc quoque capitalia essent: cir-  
ca Augusti simulacrum ferum cecidisse,  
vestimenta marisæ, &c.* Suet. in Tiber.

(d) *Non contrahit crimen Marcianus  
Majestatis qui statuas Cesaris vetustate  
corruptas reficit.* L. V. ff. ad leg. Jul. Ma-  
jest. §. 2.

(e) *Qui statuas aut imagines Impera-  
toris jam consecratis confecerint, aliudve  
quid simile adfuerint lege Julia Majesta-  
tis tenentur.* Venul. Saturn. L. Qui statuas  
VI. ff. L. Jul. maj.

(f) *Hoc crimine liberatus est à Senatu,  
qui statuas Imperatoris reprobatas confu-  
derit.* lib. II. & IV. §. ult. ad leg. Jul.  
majest.

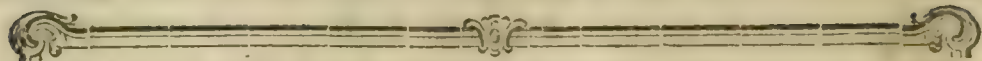
de leze-majesté arbitraire écrivirent à Pontius que celui qui vendroit des statues non consacrées, & à Julius Cassianus que celui qui jetteroit [a] par hazard une pierre contre une de leurs statues ne devoit point être poursuivi comme coupable de ce crime. C'est ainsi que pendant que les Empereurs d'un caractère despotique, ou des Magistrats doués d'un ame vile, & livrés à la plus indigne flatterie, paroissoient s'être étudiés à multiplier les crimes en défendant quantité d'actions indifférentes, défense qui confondoit les vices & la vertu dont l'idée devoit être aussi immuable que leur nature; la modération & l'équité des bons Princes arrêtoient les mauvais effets de l'expression vague de la loi Julia. *Aliudve simile admiserit*, dont on abusoit sans cesse, ou par un zele superstitieux, ou par une malice pernicieuse qui rendoit arbitrairement coupables tant d'innocents.

(d) *Nec qui lapide jactato incerte fortuito statuam attigerit, crimen Majestatis commisit, & ita Severus & Antoninus Julio Cassiano rescripserunt. Ibid. §. I. & §. II.*

*Idem rescripserunt non videri contra Majestatem fieri ob imagines Caesaris nondum consecratas, venditas.*







## CHAPITRE DIX-SEPTIEME.

*Des traitements ignominieux qu'on faisoit subir aux statues de ceux qui étoient regardés comme criminels, ou qui déméritoient.*

Comme on vouloit qu'on honorât les statues des citoyens bien-faisants & vertueux, on traitoit avec ignominie les images de ceux qui avoient terni l'éclat de leurs bonnes actions par des crimes ou des attentats contre le bien public; les mêmes mains qui leur élevoient des statues comme à des bienfaiteurs, les renversoient & les brisoient s'ils devenoient des tyrans ou des citoyens pervers, ne croyant pas que ces sortes de délits fussent assez punis par la mort du coupable, si l'on ne rendoit en même-temps leur mémoire exécration, ainsi que les monuments qui la rappelloient. L'image d'un scélérat attriste trop la vue des passants, dit Juvénal, (a) pour la laisser subsister; motif réduit en termes équivalents dans le rescrit d'Arcadius & d'Honorius, qui veut que les statues des prévaricateurs soient détruites dans toutes les Villes & tous les lieux tant publics que privés; afin, dit cette loi, qu'à la honte de leur regne, elles ne souillaient pas les yeux de ceux qui les regardoient. Ce traitement, suivant Plutarque, est la plus grande des punitions. Et c'est par cette raison qu'il compare celui que les Athéniens firent à Cassandre en brisant sa statue, à celui que les Syracusains firent à Denis en renvoyant son corps hors de leurs confins, prétendant que ces punitions étoient plus propres à frapper les esprits, & à donner de l'horreur du crime qu'on punissoit de la sorte, que s'ils eussent maltraité leurs descendants, les réduisant à une condition ignominieuse.

L. XVII.  
cod. Theod.  
de penis  
damnatorum

Plot. pu-  
nit. des ma-  
lérie.

(a) . . . . Emptorque veneni  
Frangenda miseram funestat ima-

gine gentem.

Juven. Satyr. VIII. vers. 18.

La première marque de punition relative aux statues qui se présente, étoit de les interdire dans les pompes funebres, dans lesquelles nous avons remarqué qu'on les portoit. Tacite, après avoir dit que (a) les images de ceux qui avoient été condamnés, ne pouvoient orner les funérailles, mais devoient être brisées, remarque ailleurs qu'à l'enterrement de Junia Cassia on se rappelloit d'autant plus Cassius & Brutus, précisément parce qu'on n'y voyoit pas leurs images détruites & prosrites.

Idem ann.  
lib. III.

Dans les règles la condamnation des statues devoit se faire par des jugemens dans les formes (b) dont on trouve des vestiges dans Lampridius. Plusieurs années après la mort de Philopœmen, lorsque Mummius eut fait mettre le feu à Corinthe, un calomniateur fait tous ses efforts pour faire condamner & abattre les statues de cet illustre Grec. La chose est portée au tribunal devant Mummius, l'accusateur étale tous les chefs d'accusation, Polibe y répond & les réfute, & enfin ni le Consul, ni ses assesseurs ne veulent ni ordonner, ni souffrir qu'on détruise les monuments de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il eût été opposé comme une digue aux succès de Flamininus & d'Accilius, parce qu'il avoit agi plus par vertu & par amour de la patrie, que par intérêt & par animosité contre les Romains. C'est un pareil jugement qui arrêta la fureur du peuple contre les images de Pison qui alloient être jettées dans des lieux infames, & que le Sénat fit remettre en leurs places. Ce fut par des décrets donnés dans les formes, qu'on abattit les statues de Livie déjà condamnée pour ses crimes. Ce fut un jugement du Sénat de Sicile qui renversa celles de Verrès. Le jugement étant prononcé, on chargeoit quelque Magistrat du décret afin qu'il veillât & présidât à l'exécution.

Lamprid.  
in Commod.  
cap. XVIII. 9.

Tac. ann.  
III. 14.

Si quelqu'un après avoir obtenu le décret d'une statue, donnoit lieu d'être soupçonné de quelque crime, ce n'étoit que par un se-

(a) *In exequiis non feriebantur sed frangebantur.* Tacit. Annal. II.

*negotiorum.* Tacit. & vid. cit. Philip. XIV.  
Lamprid. in Heliogabal. Euseb. hist. lib.  
IX. cap. 5.

(b) *Sententie dicebantur in quibusdam*

Suet. in  
Galba. XXIII.

Plutarq.  
vie de l'imo-  
leon.

Trebel.  
Poll. cap.  
XXVI.

Plutarq.  
manement  
des affaires.

Arrian. lib.  
II.

Justin.  
XXVIII. 8

Plin. lib.  
XXXIV.  
Cic. in Pi-  
son. & pro  
C. Raberio &  
Plutarq. vie  
de Cic.  
Dion. lib.  
LI. 10.

Plutarq.  
vie de Cés.

cond décret que l'exécution du premier étoit arrêté. Vespasien se prévalant de cette maxime, abolit celui que le Sénat avoit porté pour dresser une statue à Galba. Timoléon après avoir pris Syracuse, assemble le conseil pour juger & condamner les statues de ses tyrans, qui furent toutes renversées à la pluralité des voix, si ce n'est celle de Gelon l'ancien, pour la mémoire duquel les Syracusains conservoient un amour & un respect particulier, à cause de la victoire qu'il avoit remportée sur les Carthaginois près d'Himere. Ce fut en vertu d'un jugement suivi d'autant d'acclamations de joie & d'indignation que s'il se fût agi de la personne même du tyran, que les Sicciniens pendirent l'image de Celse, l'un des trente dont ils avoient essuyé la tyrannie. Les trois cents soixante statues érigées à Démétrius de Phalere à Athenes, dit Plutarque, n'engendrèrent jamais ni rouille ni crasse; car à peine le tyran fut-il expulsé qu'elles furent prosrites & abattues. Une des preuves que les Mitylinéens donnerent à Pharnabaze, qu'ils renonçoient à la ligue contractée avec Alexandre, fut de renverser les statues qu'ils lui avoient dressées. Celles que les Athéniens avoient érigées à Philippe & à ses ancêtres, furent brisées à la suite du décret outrageant, rendu contre lui après qu'il eût été obligé de lever le siege de cette ville. On n'en agit pas autrement à l'égard des statues de Ptolomée Phifcon à Alexandrie, pour avoir fait mourir son fils tant chéri par le peuple, à peine le vit-on retiré à Chypre qu'on les mit en pieces.

Mêmes exemples à Rome du temps de la République. D'abord après la condamnation de Manlius Capitolinus, sa maison fut rasée, ses images & ses statues furent détruites, ainsi, dit Dion, qu'on en usoit envers les ennemis publics. Même exécution contre la statue de Spurius Cassius qui affecta la Royauté, & contre celle de Rabirius accusé de leze-majesté. Après la défaite & la mort d'Antoine ses statues essuyerent un pareil traitement, & celles de Cléopatre ne demeurèrent sur pied que parce qu'un certain Alcibijs, qui avoit été de ses amis, donna mille talents afin qu'elles fussent épargnées. Marcellus & Flavius, tribuns du peuple, en usèrent avec plus de modération envers les statues de César après sa mort, se contentant d'arracher le bandeau royal dont elles étoient ceintes.



Mais de pareils exemples de modération devinrent fort rares sous les Empereurs ; d'abord après le jugement porté contre Séjan tombé en disgrâce de Tibère , on vit autant d'acharnement à détruire ses statues que la crainte & la bassesse en avoient inspiré pour les multiplier. Pour marquer plus d'indignation on les traînoit en prison avec lui. Lorsqu'on fut à Nîmes que cet Empereur se respectoit assez peu pour passer son temps dans la mollesse & sous des habillements ridicules à Rhodes , on témoigna combien on le méprisoit par des insultes ignominieuses faites à ses statues. Dès que Néron fut expiré , l'horreur de ses tyrannies se manifesta en abattant les siennes de tous les lieux publics , & en les traînant par les rues jusqu'à en écraser le gladiateur Spiculus en haine de la faveur dont il avoit joui auprès de ce monstre. La mémoire de Commode n'étant guere moins haïssable, Cingius Sévère dit que cet Empereur n'ayant vécu que pour le malheur des citoyens & pour son deshonneur , il falloit renverser les statues qu'il avoit forcé le Sénat de lui décerner , les Magistrats & le peuple de concert , les condamnerent en conséquence à être traînées par les carrefours avec son corps.

La fureur de ces fortes d'exécutions que Pline le jeune qualifie de sacrifices faits à la joie publique , ne manquoient pas d'éclater sur-tout après qu'un des concurrents à l'Empire avoit prévalu sur son adversaire. A la nouvelle de la victoire d'Othon contre Galba , Attilius abattit sur le champ la statue du vaincu dont le corps effuya en même-temps les traitements les plus outrageants. Vitellius se fit forcé d'être le témoin des outrages qu'on fit aux siennes , qu'on traînoit en prison à sa suite. Une statue de Domitien , déterrée dans ces derniers temps entre Fiescatti & Palestrine , porte des marques visibles de la violence exercée contre l'odieuse mémoire de cet Empereur. A la proclamation de Diadumène les soldats se hâtèrent de renverser les statues de Macrin ; après la défaite de Maximin toutes les siennes furent renversées , exposées aux insultes de la populace , & enfin détruites par ordre de Constantin.

Lors de la sédition qui s'éleva sous Théodose l'an 387 , la fureur

Tacit. ann.  
XIV.

Suet. in  
Tibere. lib.  
XIII.

Xiphil. in  
Neron.

Lamprid.  
cap. XX.

Dion. Cass.  
lib. XLII.

Plin. Pa-  
neg. LII.

Plot. vie  
de Galba.

Tac. ann.  
III. 35.  
Dion. Cass.  
lib. LXV.

Dion. Cass.  
lib. LXXVIII.

Her. VII. 5.  
Euseb. Hist.  
Ecl. IX. II.  
Lact. d'amor.  
persecut. c.  
XLII.

du peuple commença par se déchaîner tant contre les statues de cet Empereur que contre celles de Flaccille Auguste, de ses deux enfants Arcadius & Honorius & de Théodose, pere de l'Empereur. On les renversa avec des cordes, on les mit en pieces & on les traîna par les rues.

Si incon avant été déclaré traître & ennemi public, toutes ses statues furent détruites dès qu'il fut mort.

L'an 512 le peuple de Constantinople furieux contre Anastase pour fait de religion, abbatit les images & les statues.

Quelquefois on se contentoit d'abattre la tête des statues de personnes devenues odieuses; c'est le traitement qu'on fit essuyer à celles de Thémistocle & d'Alcibiade après leur condamnation; quelquefois encore à la place de la tête abattue, on mettoit celle du vainqueur, c'est ce qui fut exécuté en différentes Villes, à l'égard de celles de Maximin. St Jérôme en parle comme d'une chose ordinaire. [a]

Les Empereurs ne se vengeoient pas moins souvent de ceux qui leur devenoient odieux par des traitements ignominieux qu'ils faisoient essuyer à leurs statues. Néron fit souffleter celle de l'anème qui avoit osé entrer en lice avec lui en jouant de la lyre & de le surpasser. Sévere voyant de mauvais œil le grand nombre de statues érigées au Consul Plautien qu'il destinoit pour son successeur, en fit abattre plusieurs, & les fit fondre, ce qu'on ne manqua pas d'imiter aussitôt dans les Provinces avant & après la mort.

L'ignominie la plus ordinaire qu'on faisoit aux statues quand on ne les détruisoit point, étoit d'effacer leurs noms, de les barbouiller de noir, de boue & d'autres ordures. Une loi d'Athenes ordonnoit que le nom du citoyen qui avoit commis quelque crime, fut ôté devant les yeux du public. Héliogabale (b) écrivit à l'armée

(a) *Constantinus Letra nullo Imagines  
eque de corpore pueri, & de corpore  
eque de corpore pueri, & de corpore  
eque de corpore pueri, & de corpore  
eque de corpore pueri, & de corpore*  
Di. Hieron. in Proph. Heliac. cap. III.

(b) *Heli & ad militem universis  
scripsit, ut omnes imagines  
eque de corpore pueri, & de corpore  
eque de corpore pueri, & de corpore  
eque de corpore pueri, & de corpore*  
Lampido. in Heliogab. cap. XII.

de couvrir de boue le titre de César aux statues d'Alexandre Sévère, comme l'on fait aux statues des tyrans. On alloit quelquefois jusqu'à les jeter dans les latrines, c'est ce que l'on fit par ordre de Néron à celles de plusieurs personnes. On voit encore de nos jours des restes de cette justice à Toulouse (a) & à Vénise.

Suet. in Néron, XXIV.

Des mots satyriques ou autres marques de mépris qu'on attachoit clandestinement aux statues, indiquoient celui qu'on avoit pour les personnes qu'elles représentoient. Dans la fureur où l'on étoit à Athènes contre Philippe de Macédoine, on trouva à sa statue des satyres qui le comparoient aux parties honteuses de la femme. On afficha plusieurs fois des inscriptions à celles de l'ancien Brutus, lui reprochant tantôt qu'il s'étoit laissé corrompre par des présents, tantôt qu'il étoit mort, tantôt que la race de Brutus étoit abâtardie, & qu'il n'y avoit plus de son sang. C'est ainsi qu'on enflamma le nouveau Brutus à délivrer Rome de la tyrannie de César. On mit au cou de la statue d'Antoine qui étoit à Athènes, des traits satyriques qui lui reprochoient sa lubricité & son amour pour Cléopâtre, dans le temps qu'il étoit marié avec Octavie. Après que Néron eut fait mourir sa mère, on attacha pendant la nuit un sac à sa statue pour montrer qu'il méritoit d'y être enfermé & noyé. Ce qui commença de faire mépriser Séjan dans Rome, fut d'avoir trouvé une corde au cou d'une de ses statues.

App. Alex. lib. II.

Dio. Chrift. Or. XXAVII

Xiphil. in Néron. & Suet. in cap. XLV.

Lorsque les statues des prétendus criminels étoient de bronze ou de quelqu'autre métal plus précieux, on les condamnoit souvent à être fondues & converties en de vils instruments ou en de parties obscènes. Celles de Demades furent changées en vases servant aux usages les plus abjects. Les Athéniens firent fabriquer les parties les plus honteuses du corps humain, de plusieurs statues de Démétrius de Phalère. On peut voir dans Juvénal un traitement à

Juvénal. St. X.

(a) Si un des Capitouls prévarique dans sa charge, ou se deshonne par quelque action infamante, son nom est effacé des fastes consulaires, & son image qu'on conserve dans la sale du Conseil parmi celles des Magistrats, est entièrement détruite.

A Vénise, à la place du portrait du Doge Falier, qui conjura contre la République, on fit peindre un trône vaquant avec cette inscription. *Place de Marin Falier décapité pour ses crimes.*



peu-près semblable à l'égard de quelques statues de Séjan. Dans la description que Pline fait à Trajan de la démolition des statues de Domitien, il fait conjecturer que quelques-unes furent converties en ces sortes de monuments honteux.

On prétendoit quelquefois de traiter plus ignominieusement la mémoire de ceux qui méritoient d'être privés de ces monuments honorables, en laissant subsister une partie du monument même. Cicéron en parlant de la démolition de la statue de Verrès chez les Tauromitains, dit qu'en l'abattant ils voulurent que le piedestal & le cheval sur lequel il étoit, restassent en place, croyant plus deshonorant (a) pour lui que ces restes indiquassent qu'elle étoit démolie, que si rien ne marqua qu'elle y eut été. Les Anglois dans leur emportement contre Charles I, imiterent presque ce trait ; car en abattant sa statue au change royal, ils laisserent subsister la base, sur laquelle, à la place de l'inscription qui y étoit, ils mirent ces mots : *Le Tyran a disparu.* [b] Exemple de fureur que leurs successeurs plus modérés n'ont point suivi lors de l'expulsion de Jacques II, car malgré le changement de sa fortune, sa statue fut laissée sur pied, dans la cour de Whitehall.

Au reste, ce n'est pas par les simples faits qu'il faut juger du mérite ou du démérite de ceux dont on ternissoit ainsi la mémoire. Nous avons dit que ces sortes d'exécutions devoient partir d'un jugement préalable prononcé dans les regles. Mais les chefs de parti & la fureur du peuple n'attendoient pas toujours des jugements & des arrêts pour donner effort à leur passion contre les statues de ceux qui leur devenoient odieux. Comme la nature du Peuple [c] est ou de servir bassement, ou de dominer avec arrogance, il se laissoit également transporter, & par l'enthousiasme envers ses favoris, & par la fureur à l'égard de ceux qu'il haïssoit. On voit les Athéniens embrasser tour-à-tour avec chaleur le parti de

Tacit. ann.  
XIV. div.  
Cap. 10.  
XLVIII. 31.

(a) *Quod gravius in istum fore putabant, si scirent homines statuam ejus Tauromitanis se secedam, quam si nunquam positam arbitrentur.* Cic. Ver. 11.

(b) *Exiit Tyrannus Regum ultimus.*

(c) *Aut humiliter servit, aut superbe dominatur.* Tite-Live.

Theod.  
Hist. Eccléf.  
V. 19.

De Thou.  
part. 2. lib.  
46.

Dio. Cass.  
lib. LVIII.

Capitol. c.  
XXIII.

Pro Cazo  
Rabio.  
Dion. Cass.  
lib. LXII.

Plin. lib.  
I. 17.

de Pompée, contre César, & de César contre Pompée on les voit élever des statues à Brutus & à Cassius, meurtriers de ce même César qui ne s'étoit vengé d'Athenes qu'en lui pardonnant. On voit le peuple Romain détruire les statues d'Auguste & d'Antoine en faveur de Pompée, & après le rappel d'Octavie renverser celle de ce dernier, sans penser que c'étoit aux armes & non à la faveur ou à la raison de vider ce grand procès parmi les Romains devenus incapables de liberté. Le peuple d'Antioche se voyant chargé de nouveaux impôts par Théodose, s'emporte subitement contre sa statue & la renverse avec celle de Placidia, sa femme. C'est ainsi que dans des temps plus près de nous, le peuple de Rome, peut-être aussi séditieux quoique moins brave que l'ancien, arracha du Capitole la statue de Paul IV, & la jeta dans le Tibre; que dans les guerres civiles de Florence on brisa tumultueusement celle du Pape Adrien, & que les Flamands justement irrités alloient se faire justice de l'insultante statue du Duc d'Albe, si Philippe II ne l'eût soustraite à cette ignominie en prenant le parti de la faire enterrer.

Ce que le peuple faisoit dans les Villes, les soldats le faisoient dans le camp. On en voit des exemples dans Dion à l'égard des statues de Néron, & dans Capitolin à l'égard de celles des deux Maximins.

Pour ne rien ômettre de ce qui regarde les statues de ceux qu'on regardoit comme criminels, remarquons de qui on se rendoit coupable de crime capital en conservant les statues des condamnés dans sa maison. J. Titius dans Cicéron subit la peine de ce crime, & on condamna au même supplice ceux qui avoient gardé les images & les statues de Cassius & de Brutus, aussi les cachoit-on avec grand soin comme on apprend qu'on fait en Russie à l'égard des portraits de l'infortuné Pierre III.

Il paroît cependant que cette inquisition ne fut ni bien sévère, ni générale, & que dans les regles elle ne devoit regarder que les statues & les images exposées aux yeux du public : en effet Capiton ne fut point recherché pour avoir conservé & marqué

Nihil. in  
August.

même de la vénération pour celles des deux meurtriers de César, ainsi qu'il faisoit de celles de Caton, & d'autres personnages illustres. Auguste même ne laissa pas de faire élire Consul L. Sextius, quoiqu'il eût toujours été ami de Brutus, qu'il fit souvent son éloge, & retint ses statues.

Plut. in  
C. Antonin.

Plut. vie  
de César.

On modéroit quelquefois la rigueur du décret porté contre les statues, en permettant de les racheter ou admettant l'intercession qu'on faisoit en leur faveur : c'est ainsi qu'Archibius ami d'Antoine, racheta mille talents les statues de Cléopâtre destinées à être détruites avec celles d'Antoine. César obtint le rétablissement de celles de Marius. L'intérêt autant que la modération concouroient quelquefois de concert à les remettre en place. C'est par ces principes réunis que les statues de Pompée abattues par la flatterie, & la fureur des partisans du Dictateur, furent par lui rétablies ; trait d'humanité, dit Cicéron, par lequel il rassuroit les siennes, & qui lui attira de grands éloges. Auguste mérita aussi des louanges pour avoir laissé subsister la statue de Brutus qu'il vit à Milan. Alexandre le grand fut moins politique & moins humain, lorsque fermant l'oreille à la magnanimité qui lui suggéroit de rétablir celle de Xerxès renversée dans la cour du palais de Suse par la foule qui l'entouroit, il vit cet accident sans s'émouvoir & passa outre.

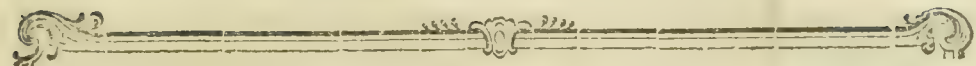
Dic. Cass.  
lib. XIII.

Plut. vie  
de Brutus.

Enfin lorsque la fortune changeoit de face & qu'un parti abattu reprenoit vigueur, on ne manquoit pas de mettre en honneur les statues renversées à la suite des revers précédents. Après la victoire remportée à Padoue sur les Vitelliens, Antoine général de Vespasien, fit redresser dans toutes les Villes municipales celle de Galba.







## CHAPITRE DIX-HUITIEME.

*Du droit que les conquérants s'arroyoient sur les statues des pays conquis.*

**N** On contents de priver les nations de leur liberté , & de leurs Dieux tutélaires, les conquérants les dépouilloient encore fort souvent des monuments qui étoient regardés comme les gages de la vertu & de la gloire nationale, & que l'on conservoit avec une espece de religion. Une prétendue contumace étoit le prétexte qui autorisoit à faire subir ce châtiment aux vaincus.

Voyez part. I.

Ce prétendu droit de conquête peut-être aussi humiliant & aussi cruel que la conquête elle-même, ne fut pas de l'invention des Romains, il fut commun à tous les conquérants, & il ne paroît avoir reçu de modification dans son exercice que du caractère plus ou moins humain, plus ou moins magnanime du vainqueur. Par là l'histoire des conquêtes des nations est en même-temps l'histoire des dévastations de leurs monuments tant sacrés que profanés, dévastation dont on trouve également des vestiges déplorables, & dans les guerres des Perses contre les Grecs, & dans celles des Carthaginois contre les Siciliens, dans celles enfin des Villes Grecques entre elles.

Transportons-nous à Babylone & à Suse, & nous y trouverons un grand nombre de statues tant des Dieux que des hommes illustres enlevées à la Grece par les Rois de Perse, & entr'autres les plus précieuses pour les Grecs, celles d'Harmodius & d'Aristogiton enlevées à Athenes; statues qu'Alexandre après la prise de Babylone fit rendre aux Ambassadeurs Grecs qui vinrent le complimenter sur ses succès. Thémistocle étant à Sardis eut la douleur de voir captive dans le temple de la mere des Dieux, la statue appelée Hydrophore, qu'il avoit fait lui-même fabriquer à Athenes des amendes auxquelles avoient été condamnés ceux qui déroboient les

Arrian, de  
Gost. Alex.  
lib. III. 7.

Plin. lib.  
XXXIV.

eaux publiques, lorsqu'il en eut l'intendance. Il redemanda cette statue aux Satrapes de Lidie pour la renvoyer à Athenes, mais elle lui fut refusée; Pline la met au nombre de celles que Xerxès emporta de Grece, & il parle d'une autre statue enlevée dans le même pays appelée *Ænophoron*.

Diod. si.  
lib. XIII.

Lors de la prise d'Agrigente par Himilcon; on envoya à Carthage une infinité de statues d'illustres Siciliens de la plus grande beauté, & on ne voyoit en ce genre en cette Ville, que des richesses enlevées à celles de Sicile; aussi on lit bien que les Carthaginois avoient beaucoup pillé de ces sortes d'ouvrages sur les nations vaincues, mais on ne trouve point de vestiges de leur habilité dans les arts, tels que la Peinture & la Sculpture.

Diod. Sic.  
lib. XVI.

Iphicrate Capitaine des Athéniens, transporta du même pays les statues d'or & d'ivoire que Denis de Syracuse avoit fait fabriquer & les renvoya à Delphes & à Olympie.

Plut. vie  
Romul.

Ces cruels dépouillements des peuples vaincus paroissent avoir touché pendant un temps la pitié des Romains peu accoutumés à ce genre de luxe; & quoique leur fondateur en eût donné l'exemple, en enlevant quelques monuments de cette espèce à la Ville de Camerium, on ne laissa pas de défendre de toucher à des choses qui devoient être si chères aux malheureux vaincus.

Mais le goût de ce luxe avoit déjà trop enflammé la cupidité. On s'endurcit donc à Rome, comme ailleurs, contre cette inhumanité. La maxime s'établit qu'il convenoit d'éblouir les citoyens par l'éclat des monuments de la défaite des nations, & que les trophées de la vanité même du vainqueur, devoient servir d'ornement honorable à la ville. (a) La cupidité publique fit naître la maxime politique & la politique nourrit à son tour la cupidité des Généraux, des Gouverneurs de Provinces & même des soldats, faisant taire l'horreur des dévastations.

Voilà donc comme se forma la maxime (b) que ces sortes de

(a) *Victorie putabat esse, multa Romanam deportare que ornamento urbi esse possent.*

(b) Cicéron dit que P. Servilius ayant enlevé belli lege atque imperatorio jure les monuments des Villes ennemies, les por-

dépouillements étoient un droit de la guerre, & que les monuments des Villes soumises appartenoient aux vainqueurs, qu'ils devoient en orner leurs triomphes pour en enrichir ensuite le public.

Ce fut en vertu de ce prétendu droit que Marcellus à la prise de Syracuse, enleva les plus belles statues & les plus beaux tableaux qui ornoient les édifices de cette Ville infortunée. Tite-Live en qualifiant cet enlèvement de droit de guerre, remarque que c'est par-là que commença la coutume d'admirer les ouvrages de la Grece, & la licence qui regnoit de son temps de dépouiller les lieux saints & profanes. Licence qui s'est enfin tournée contre les Dieux mêmes de Rome, & contre les temples que Marcellus avoit si magnifiquement ornés, aussi cet historien donne-t-il la préférence (a) à l'action généreuse de Fabius qui épargna les monuments des vaincus; & Plutarque souscrit à cette préférence. Lucullus en agit avec le même esprit de modération à l'égard de la ville d'Amyze.

Plut. vie  
de Lucull.

Les plus sages des Romains condamnerent ces sortes de transportations faites à Rome. Le vieux Caton s'écrioit que les monuments transportés de Syracuse y seroient dangereux, blâmant qu'on louât & admirât trop les statues & les simulacres de Corinthe & d'Athènes qui ne manqueroient pas de tourner en risées celles des Romains fabriquées de bois & de terre; il craignoit sur-tout que ce luxe n'affaiblît le courage des Romains.

Ti-Liv  
lib. XXXIV.

Mais l'esprit de vanité & d'intérêt ayant presque généralement prévalu sur la morale, les Généraux Romains se faisoient pour l'ordinaire un point d'honneur d'orner leur triomphe de ces monuments des nations subjuguées, & d'enrichir la Ville de Rome. Cicéron (b) paroît attribuer à ces sortes de transportations toute la beauté de ses édifices, & Cassiodore appelloit avec fondement

ta en triomphe, & les déposa dans le trésor public avec un état exact de leur nombre, de leur qualité & de leur grandeur.

(a) *Sed majore animo generis ejus preda*

*abstulit Fabius quam Marcellus.*

(b) *In urbe nostra pulcherrima & ornatissima quod signum, quæ tabula picta est, quæ non ab hostibus victis capta atque apportata sit? Cic. Ver. V.*



ment l'amas de statues qu'on y voyoit , le travail du monde entier. (a)

Comme c'est ici la source la plus féconde de cette infinité de statues étrangères qui se trouvoient à Rome & dont il en reste encore un si grand nombre : il est de notre sujet de ne pas passer là dessus légèrement.

À la prise de la Macédoine Q. Flaminius & Paule Emile dépouillèrent cette Province de presque tous les monuments , & les transporterent à Rome. Metellus , dit le Macédonien , y envoya les 120 statues équestres élevées par Alexandre à un pareil nombre de soldats morts au passage du Granique , & les plaça avec celles d'Alexandre sous le portique de la maison. Après la défaite des Éoliens par M. Fabius Nobilior , Rome fut enrichie de presque tous les monuments d'Ambracie , siège du Roi Pirrhus , & entr'autres des neuf statues des Muses placées dans le grand Cirque sous la protection d'Hercule , parce que la tranquillité des Muses , disoit-on , a besoin de la défense des forts. Combien les richesses de cette nature ne s'accrurent-elles pas en cette Ville à la conquête de l'Achaïe & à la destruction de Corinthe ? Pline dit que la Ville en fut remplie. M. Scaurus enleva à Sicyonne jusqu'aux peintures qui étoient sur les murs pour les étaler dans son théâtre. Scylla encherissant sur les prédécesseurs , n'épargna les statues ni des hommes ni des Dieux ; il envoya entr'autres à Athènes celle de Minerve , & aux Orchoméniens celle de Bacchus. C'est à ce Dictateur , après la défaite de Jugurtha , que les Romains furent redevables des premiers statues étrangères en or qui parurent dans leurs Villes , représentant Bocchus Roi de Numidie & différents autres personnages de sa cour , au nombre de vingt. Après Scylla P. Servilius l'Isaurien ayant soumis les Ciliciens , & pris Olympe , en transporta les statues à Rome. Caton le jeune enfin , envoyé en Chypre pour réduire cette Ile en Province , peu touché de la morale de son bisaïeul à ce sujet , s'appropriâ les statues qu'il y trouva & entr'autres celle de Zénon , auteur de la

---

(a) *Plin. Hist. Nat. Lib. VIII. c. 15.*

seste des Stoiciens qui est peut-être la même qu'on voit encore à Rome.

Saluste remarque que c'est dans l'incursion que Sylla fit en Asie, que les soldats mêmes prirent goût aux rapines de ces sortes de momens, & commencèrent à s'emparer de les enlever de leur autorité privée, dépouillant les places & les maisons.

Les Préteurs & autres Magistrats qui gouvernoient les Provinces, & qui auroient dû être les protecteurs de toute propriété tant publique que particulière, quoiqu'en pleine paix, alloient souvent des droits de la guerre à cet égard avec une avidité & une avarice effroyable. On peut voir dans Cicéron les rapines de cette espèce qu'il reproche à Verrès dans la Sicile, & on en reproche aussi à Cæsonius Calpurnius. C'est à propos de toutes ces rapines que Sénèque (a) remarque qu'on punissoit les petits vols & les petits larcins, & que les grands étoient portés en triomphe.

À l'égard de ces trophées triomphaux, il étoit sur-tout très-glorieux de les accompagner des statues des Rois & des Capitaines vaincus, au lieu que de celles des nations soumises. Dans la marche triomphale de Lucullus on voyoit la statue de Mithridates en or haute de six pieds, celle de Cléopâtre avec un aspic à son bras paroit le triomphe de César. Dans celui de Pompée on portoit la statue de Pharnace en argent.

Les momens enlevés aux pays conquis appartenoient d'abord à la République. Après avoir servi à l'ornement des triomphes, ils devoient être placés dans le temple public, & l'on en conservoit un état exact, comme on le voit à l'occasion du triomphe de Paul Émile; mais lorsque l'amour du luxe eut gagné, les Généraux & les Gouverneurs des Provinces n'hésitoient plus de s'approprier également ces dépouilles des Villes, & d'en orner leurs maisons, de les donner ou les vendre à leurs amis. Cicéron loue l'Édile C. Claudius d'avoir rendu certaines statues empruntées, au lieu que

(a) *Sententia Senecæ, præfatus, in epistola ad Lucillum, Senecæ, lib. I. XXXVIII.*

Verrès (a) les enlevoit même par force des Villes amies, sans jamais les restituer. Il reproche ailleurs à ce violent & avare Préteur d'en avoir enrichi ses mailons & celles de ses amis au lieu d'en orner la Ville & d'en faire jouir le public.

On peut bien s'imaginer que les Empereurs qui s'investirent autant des droits de la République que des vices des Magistrats, n'eurent garde de renoncer à ces avantages du despotisme. Sous le regne d'Auguste, Agrippa fit transporter à Rome de toutes les parties de l'Empire des statues & des tableaux, & ce fut sous ce regne que le fameux colosse haut de 125 pieds, que Semnelerte ou Amasis, Roi d'Égypte fit fabriquer, passa dans le grand Cirque. Ce fut sous le même regne qu'on y transporta du même pays le colosse de Sésostris dédié au soleil, haut de cent coudées, & qu'on le plaça dans le champ de Mars. Pline témoigne qu'on étoit aussi redevable à Auguste d'une Vénus de Praxitelle venue de Grece, qui surpassoit celle de Gnide & qui fut placée dans le temple appelé de Brutus.

La douceur avec laquelle Néron prétendoit de traiter la Grece, ne l'empêcha pas d'y envoyer exprès ses deux affranchis Aceratus & Carnius, pour y recueillir, ainsi qu'en Asie, les plus beaux morceaux de sculpture qui eussent décoré les édifices les plus renommés de ces contrées. Du seul temple de Delphes on enleva 500 statues de bronze, parmi lesquelles étoient vraisemblablement l'Apollon de Belvedere, & le gladiateur de Villa Borghese; statues dont Néron orna son palais que Pline qualifie de palais d'or. Parmi le  
grand

(a) *Quas enim sociorum atque amicorum tibi adisti, legationis jure & nomine, si in eas vi cum exercitu imperioque intravisses tamen opinor, quæ signa atque ornamenta ex his urbibus sustulisses, hæc non in tuam domum neque in suburbana amicorum, sed Romam in publicum deportasses. Cic. Verr. 12.*

*Itaque omnia signa, tabulas ornamentorum quod superfluit in sanis & communi-*

*bus locis, tota à Grecia atque insulis omnibus, honoris populi Romani causâ sanctè frugaliter domum suam deportavit. Is postea quam intellexit posse se interversâ edilitate à L. Pisone Consule Prætorum renunciari, si modo eadem primâ litterâ competitorum habuisset aliquam edilitatem duobus in locis partim in aere, partim in sortis suis collocavit, Cic. Verr. IV.*



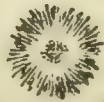
grand nombre des statues transportées par ses émissaires, il y eut celles de Cyane & le fameux Cupidon de Thespie, ouvrage de Lisippe qui périt ensuite par les flammes. On ôtoit aux Grecs, dit Juvénal à propos de l'enlèvement de ce Cupidon, jusqu'à leurs Dieux Pénates, on ne leur laissoit pas le moindre petit Dieu.

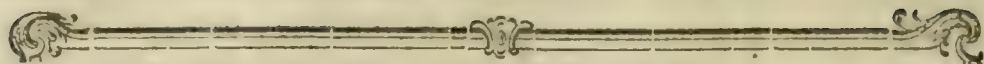
Sous Adrien le saccagement des monuments de la Grece fut renouvelé, & le grand nombre de statues & des peintures qu'on vit arriver à Rome, prouvoit qu'on ne faisoit plus que glaner dans ces champs fertiles & inépuisables des arts, & il est surprenant qu'après tant de dépopulation en ce genre soufferte par ce pays infortuné, il s'y soit encore trouvé depuis deux ou trois siècles un si grand nombre de monuments de cette espece.

Il s'ensuit de toutes ces importations de monuments étrangers à Rome, une chose qui n'est pas à l'avantage des artistes Romains : c'est qu'on étoit redevable aux Grecs de la plupart de ces prodiges de l'art qu'on y admiroit, & qu'on y admire encore. De plus, quelques blâmées qu'eussent été ces importations, elles produisirent d'heureux effets parmi les Romains. Ces objets à la vérité firent disparoître cette simplicité qui les caractérisoit, mais Plutarque leur attribue la politesse d'esprit & la douceur des mœurs qu'on y vit germer à leur suite. Le goût des citoyens s'étant formé & éclairé il prit l'effort & fut poussé jusqu'au luxe le plus excessif, tant dans les édifices publics que dans les particuliers. Nous l'allons voir dans le Chapitre qui suit.

Juvenal.  
Satyr. VIII.

Plin. XXV  
14.





## C H A P I T R E D I X - N E U V I E M E .

*Du goût des statues comme ornements des édifices.*

**L**A multiplication des statues ne se fit pas seulement en raison de la multiplication de celles des divinités & des hommes distingués, mais plus encore en raison des édifices qu'on vouloit décorer.

Licurgue croyant que les peuples se civilisent par de bonnes loix & par la pratique des vertus & non par les superfluités introduites par le luxe, vouloit que les Lacédémoniens ne se servissent que de la coignée & de la scie pour faire les meubles & les ustenciels de leurs maisons. Platon dans Critias (a) se plaignoit amèrement du progrès de la peinture & de la sculpture parmi les Grecs, les regardant comme plus propres à corrompre qu'à former la raison. Est-on plus heureux, disoit-il, quand les arts animent en quelque sorte le bronze, le marbre & la toile, ou bien quand ces loix & la vertu animent le citoyen? Il n'y a que la volupté & l'amour du luxe qui puissent rendre la chose problématique, & le problème est même déjà cessé lorsque le luxe a pris le dessus & forcé la morale publique à se plier à ses maximes. Ces prestiges firent également oublier aux Egyptiens, aux Grecs & aux Romains leur première austérité, les obligeant successivement de recevoir à cet égard la loi des nations qu'ils subjuguèrent. Chez les premiers on voit Sésostris de retour de ses conquêtes d'Asie occupé à faire passer en Égypte les degrés de perfection qu'il avoit trouvé dans les monuments Asiatiques. L'austérité des Grecs céda à la mollesse des Phé-

(a) Un jour que j'admirois, dit Critias, dans le temple de Minerve la défaite des Géans, il me tira par mon manteau. ces fottifesses vous gâteront, me dit-il, que d'art, que

de peine que de génie pour exciter une admiration dangereuse! Dans ma République un peintre sera obligé de commencer & de finir son tableau dans un jour.

niciens , & celle des Romains fut vaincue par le luxe de l'Asie & de la Grece qui tomberent sous son empire.

Le goût d'orner de statues les édifices publics fut fort commun en Égypte. Le temple de Bubastis présentoit un vestibule qui en étoit enrichi , & les statues qu'on y voyoit étoient de six pieds de hauteur. La bibliotheque d'Olymandias , la plus ancienne dont il soit parlé dans l'histoire , n'étoit pas seulement le trésor des remèdes de l'ame dont elle portoit le nom sur son frontispice ; mais aussi un riche monument du goût des arts & de la piété des Égyptiens , étant décorée des statues de tous les Dieux de l'Égypte. On peut voir dans Diodore de Sicile la description des ornements tant en sculpture qu'en peinture qui embellissoient les autres bâtimens élevés par ce Prince. On voyoit entre autres dans un palais un monument représentant d'une seule pierre de 20 coudées , la mere du Roi avec trois Reines sur la tête , indiquant qu'elle étoit fille , femme & mere de Roi , dans une autre cour on voyoit deux statues de 25 coudées au milieu d'une colonnade garnie de quantité d'autres statues de Rois & de gens de loix avec les attributs allégoriques de la justice. Il y a bien de l'apparence que c'est de ces palais du Roi d'Égypte qu'Homere prit l'idée de celui d'Alcinoüs , Roi des Phéaciens , dans la description duquel on voit des statues qui ornent les salles & les escaliers soutenant des flambeaux , des lanternes & des lampes ; car du temps du siege de Troyes dont parle ce Poëte , ce genre de luxe étoit entièrement inconnu parmi les Grecs , & chez eux il ne fut même jamais fort commun dans les maisons particulieres , réservant toute leur magnificence pour les temples , les tombeaux & les autres monuments publics. Miltiade , Thémistocle , Aristide & Cimon ces Dieux Sauveurs de la Grece qui avoient pour ainsi dire acquis le droit aux grandeurs modestes & simples , n'étoient ni mieux logés , ni mieux meublés que les autres citoyens.

Pour se faire une idée du luxe Asiatique dans ces sortes de décorations , il n'y a qu'à voir la description que Ctezias fait du magnifique & immense spectacle des statues qu'on voyoit dans le

Herod. lib II.

Dion. sic lib. I.

Dion. ibid.



temple & palais de Sémiramis. Outre une chasse de tigre & autres bêtes féroces que cette Reine & Ninus son fils perçoient de dards, on y voyoit les statues de Jupiter, de Bélus & des principaux officiers de la Cour; sur le haut du temple étoit placé avec distinction celle du Dieu du tonnerre accompagnée de celle de Junon & de Rhéa. La première avoit quatre pieds de hauteur, Junon de bout tenoit dans une main un serpent par la tête & dans l'autre un sceptre garni de pierres précieuses; une infinité d'autres statues accompagnoient celles-ci & formoient un spectacle étonnant aux yeux des spectateurs. S'il y a de l'anachronisme, s'il y a du fabuleux dans le rapport de Crezias, comme nous l'avons remarqué ailleurs, tout ne sauroit être entièrement controuvé, & la date de ce spectacle n'est pas ce qui intéresse le sujet que nous traitons maintenant.

Ce goût fut de tout temps fort commun dans toutes les parties de l'Asie policée, & on en voit encore des restes innombrables aux Indes & à la Chine. Dans des descriptions que les voyageurs Manderlo, Mendès, Pinto, Bernier & Tavernier nous donnent des Mosquées, Pagodes & palais des Banians & des Chinois, se trouvent des galeries ornées de quantité de statues de bronze & de marbre tant de divinités que de Héros, & d'animanx emblématiques de toute grandeur. Dans le seul temple de Pocassar, Pinto compte jusqu'à 1200 statues, & 24 serpents de bronze, dont chacun porte une femme assise sur son dos. Le détail que Gemelli Carreri nous a donné du fameux temple de Canarin de l'Isle de Salfette, est encore plus surprenant à tous égards: le nombre des statues de toute espèce & de toute grandeur y va à l'infini.

Si l'Asie tant ancienne que moderne ne le cede à aucune nation policée dans le nombre de statues considérées comme objets du luxe, & comme entrant dans les ornements de l'Architecture, la Grece l'emporta sur toutes quant au goût & les efforts de l'art. Périclès déploya là-dessus à Athenes une magnificence qui alla jusqu'à la prodigalité. Après sa mort le trésor public fut converti en statues & en tableaux pour servir d'ornements aux édifices que

Voyez l'Hist.  
Gen. des  
Voy. tome  
XXXVII. li.  
2. liv. 12.

Plut. vie  
d'Aristid.

l'on continua de construire : tant le peuple avoit prit goût à ces objets. On voyoit les mêmes monuments de goût & de prodigalité à Rhodes , à Delphes & à Corinthe : après la victoire des Thébains contre les Athéniens, on n'eut rien de plus pressé que d'élever sur la place de Thebes un portique fort étendu embelli des statues & des bas reliefs du butin fait sur l'ennemi. Ce goût étoit devenu si naturel aux Grecs qu'on les voit faire des efforts de luxe à cet égard dans un temps où leur commerce & leurs richesses devoient déjà fortement se ressentir des échecs soufferts dans leur liberté. En effet, les édifices & sur-tout le temple de Jupiter & de tous les Dieux construits dans la Jonie sous l'Empereur Adrien, furent encore non-seulement enrichis des anciens ouvrages de Praxitelle, mais aussi des productions des meilleurs Artistes contemporains qui se piquerent à l'envi de représenter les traits d'histoire les plus intéressants des anciens. En un mot, les édifices, les places, & même les chemins dans presque toute la Grece étoient par là comme autant de livres ouverts aux voyageurs pour leur apprendre l'histoire du pays & des arts.

Dion. 6e.  
lib. XII.

Vid. epist.  
The Zigo-  
mat. ad Mart.  
Crusium en  
1475.

Nous avons vu que les dépouilles des portiques de Syracuse transportées à Rome par Marcellus & exposées aux yeux du public, commencerent d'éveiller la curiosité de quelques citoyens. Cependant ce goût ne fit pas d'abord des progrès bien rapides, même parmi les personnages de l'ordre le plus distingué. Le Consul Mummius en donna une belle preuve à Corinthe, lorsque voyant qu'on achetoit à de très-hauts prix pour le Roi Attalus des peintures qu'on faisoit vendre à l'encan, il s'imagina que c'étoit à cause de quelque vertu occulte qu'elles avoient & fit suspendre la vente. Une autre preuve de son ignorance fut la sorte précaution qu'il prit de menacer ceux qui étoient chargés du transport des belles statues enlevées à Corinthe, de devoir en fournir de pareilles à leurs dépens, au cas qu'elles vinssent à être dégradées ou brisées.

Mais ce fut précisément depuis cette époque que l'architecture Romaine s'enrichit de ces sortes d'ornements. Les richesses prodigieuses en ce genre qui furent transportées de Grece, vainquirent

la simplicité & la modestié des Romains, & bientôt ce ne furent plus seulement les statues des citoyens illustres & vertueux qui firent l'ornement de la capitale de l'Empire, ce fut tout ce que la maxime politique établie vouloit qu'on enlevât aux Villes conquises, tout ce que l'avidité des Généraux, des Gouverneurs, des Empereurs, en un mot tout ce que le luxe public & privé ravissoit à toutes les Provinces soumises. On vit donc les édifices tant publics que particuliers s'accroître & s'embellir successivement, soit en raison de l'opulence de l'État, soit en raison inverse de la décadence des mœurs & de l'affoiblissement de la liberté.

Les statues & les peintures devinrent donc les ornements communs de tous les lieux destinés aux besoins & aux plaisirs. Agrippa quoique de basse extraction & d'un caractère assez rustique fit venir des statues de toutes parts pour en décorer le Panthéon, les thermes & les aqueducs qu'il fit construire ou qu'il répara. Pline compte plus de 300 monuments en marbre mis en œuvre par ce Romain en différents édifices; mais il y a apparence que les statues sans nombre qu'il plaça entre les colonnes du Cirque, ne sont point comprises dans ce nombre. Antoine ayant fait rétablir le palais public, l'embellit des statues que César lui avoit prêtées. Auguste se piqua au-dessus de tout autre de cette magnificence. Quelles ne devoient pas être les richesses du portique du fameux temple d'Apollon Palatin, dont Ovide donne la description & dont le détail fait le sujet de l'élégante épigramme de Properce (a) à Cynthia! Sous

P. in. lib.  
XXXVI. 5.

Ovid. Fast.  
lib. V. 162.

(a) *Queris cur veniam tibi tardior? aurea Phœbi*

*Porticus à magno Cesare aperta fuit.  
Tantum erat in speciem pœnis digesta columnis*

*Inter quas Danaï femina turba senis.  
Hic equinem Phœbo visus mihi pulchrior ipso,*

*Marmoreus tacita carmen biare lyra,  
Aque aram circumfletebant armenta Myronis,*

*Quatuor artificis vicida signa Iovis.*

*Tum medium claro surgebat marmore templum,*

*Et patria Phœbo carices ortigia.  
Claro solus erat supra vestigia currus,  
Et valvæ libyci nobile dentis opus,  
Altera dejectos Parnassî Verticæ Gallos  
Altera mœrebat funera tantalidos,  
Deinæ inter matrem Deus ipse interque sororem,*

*Pylæus in longa carmina veste sonat.  
Propert. lib. II. Eleg. 33. ad Cynth.*



le vestibule de son palais on voyoit d'un côté la suite des Rois latins en marbre, commençant par Énée & Anchise jusqu'à Numitor Amulius, & de l'autre tous les Rois Romains & les grands capitaines qui avoient contribué à l'agrandissement de l'Empire jusqu'à lui. Un portique de ce palais étoit orné de statues de différentes nations de l'Empire appelé pour cette raison le portique *adnationes*. Tous les édifices qui faisoient partie de ce palais étoient enrichis avec profusion de statues Grecques des premiers maîtres, ainsi que les autres bâtimens dont ce premier Empereur orna la ville de Rome, qui, suivant Suétone l'avoit trouvée de brique & laissée de marbre. M. Bianchini observe que dans un quarré long de 150 pieds sur 100 de largeur formant un salon d'entrée & de distribution du palais des Césars, on apperçoit encore la place d'une infinité de statues de la première grandeur qui l'ornoit.

Ovid. Fast. lib. V. V. 555. & Suet. in August. Cap. XXXI. 7. *Marmoream reliquit quana lateritam accepisset.* Hist. du palais des Césars imprimée en 1738.

Il ne faut pas passer ici sous silence que plusieurs faisoient à leur frais des dépenses très-considérables en ces sortes d'ornemens des édifices publics : c'est de quoi nous sommes instruits par les inscriptions qu'on mettoit aux pieds des statues, car les citoyens vertueux aimoient mieux de consacrer ces monuments au bénéfice du public que d'en enrichir leurs maisons, comme Cicéron le reproche à Verrès, en lui opposant la générosité de Flaminius, de Paul Émile & de Mummius qui s'étoient fait un devoir d'orner les temples & les Villes d'Italie des fruits de leurs conquêtes, au lieu de se les approprier comme lui. Le Scholiaste de Persé sur le témoignage d'Acron remarque que le portique d'Apollon Palatin étoit orné de différentes figures des Danaïdes & de plusieurs statues équestres des fils d'Égypte.

Ad Sctyr. II. Vers. 55.

Quelques successeurs d'Auguste se firent un point d'ambition d'imiter sa magnificence dans les différents édifices dont ils enrichirent la Ville de Rome & ses environs. Les statues des Villes d'Asie ruinées par un tremblement de terre & réparées par le bienfait de Tibère, firent l'ornement de la place qui porta son nom. Le temple de la paix bâti par Vespasien brilloit autant par le nombre des plus belles statues en bronze & en marbre que par l'élégance de l'Architecture.

plin. lib. XXXIV. 8.

Quelle immensité n'en fallut-il point pour décorer les différen-

tes parties de la Ville Adrienne, dans l'enceinte de laquelle étoit représenté tout ce que l'Égypte & la Grece eurent de mémorable? Hyppodrome, Théâtre, Lycée, Canope, champs Éliens, le Cocyte, le Phlégéon, & l'enfer où couloit le Léthé, le tout orné de peintures & de statues convenables à chaque lieu. C'est là que cet Empereur plaça le grand nombre de celles qu'il avoit transportées d'Égypte, dont plusieurs détérées dans les derniers temps ont passé dans le célèbre cabinet du Cardinal de Polignac.

Séneq. epist.  
LXXVI.

Quelle quantité encore pour les décorations des thermes de Dioclétien & de Caracalla qui comprenoient en même-temps tant de lieux destinés à différents exercices & plaisirs; quel nombre de colonnes & de statues, dit Séneque ne voyoit-on pas dans les bains des libertins, uniquement destinées à leur servir d'ornement. Les niches que l'on a trouvées dans les deux grottes d'Albano dont Mr. Piranesi nous donne la description, prouvent que les Nymphées tels qu'étoient ces deux beaux édifices, contenoient un assemblage de statues de Nymphes auxquelles ils étoient consacrés.

Les mêmes productions de la sculpture n'enrichissoient pas moins les amphithéâtres & les théâtres. Les médailles nous apprennent que sur la grande porte du Colisée, il y avoit un char de bronze tiré à quatre chevaux, monument qui devoit faire allusion au triomphe de Titus. Celles d'Alexandre Sévere & de Gordien présentent un colosse à côté de cet Amphithéâtre, & on voit sur un médaillon du premier de ces deux Empereurs, une statue colossale sous le vestibule de cet édifice. On a trouvé dans les fouilles de terre faites dans l'Amphithéâtre de Vérone des fragments de marbre de Paros, qui ont fait partie d'une statue deux fois plus grande que nature, & des piéces de jambes & de museau d'un cheval de bronze de grandeur naturelle.

plin. lib.  
XXIV. 7.  
Suet. lib.  
VI. in Claud.  
& Voyez la  
note. Caracal-  
la. Suet.  
Anton. in  
ven. l.

A l'égard des théâtres, celui que M. Scaurus éleva pendant son édilité quoique postiche, ne contenoit pas moins de 3000 statues. On voyoit dans celui de Pompée celle des douze nations qu'il avoit subjuguées. Quelquefois on avoit recours à des emprunts pour l'embellissement de la scène à l'occasion des représentations passagères qu'on

qu'on donnoit. Car la scene étant considéré comme la partie principale, les inter-colonnes y étoient enrichies de bas-reliefs, & de statues en bronze & en marbre, dont on a trouvé des fragments dans les ruines du théâtre de Vérone, déterrées il y a peu de temps, & Palladio s'est fait un devoir de suivre cet usage dans son théâtre Olympique de Vicence. Mais outre le lieu de la scene on décoroit aussi les autres parties, telles que l'orchestre, & c'est aux deux côtés de cette partie du théâtre d'Herculanum qu'on dit avoir été trouvées les deux statues des Balbes dont nous avons déjà fait mention.

plin. lib.  
XXVI. 15.

Enfin les maisons des gens riches à Rome, surpassant la simplicité de celles des Grecs, ne brilloient pas moins par ces sortes d'ornemens que les bâtimens publics. On voit dans Pline que depuis le regne d'Auguste, dans les municipes mêmes non-seulement les tombeaux des familles, mais les vestibules, & les salles des maisons privées étoient décorées & enrichies d'une quantité de monumens de Sculpture & de Peinture. Lucrece (a) parle de statues dorées représentant des jeunes hommes qui soutenoient des lampes pour éclairer. M. Aurele rend grâces aux Dieux de n'avoir pas besoin de mettre dans son palais ni gardes ni statues pour soutenir des flambeaux. On croyoit sur-tout honorer les maisons en y plaçant les images & les statues des Empereurs, ce qui déplut à Tibere qui le défendit dès qu'il fut monté sur le trône : défense qui ne fut pas fort observée.

Suet. 1.1  
Tiber. XXVI.  
4.

Mais les maisons où ce genre de luxe éclatoit avec le plus d'excès étoient celles de plaifance, & les jardins : c'étoit là que les grands de Rome répandus dans les Provinces, rassemblaient non-seulement les productions des anciens artistes dont le public étoit souvent frustré, & qui étoient le fruit de leur pillage sur les Provinces, mais aussi celles des artistes contemporains qu'ils attiroient d'Athenes, ou que la misere chassoit de la Grece opprimée. M. Regulus avoit au-delà du Tybre d'amples jardins ornés de portiques peuplés de statues ; on voyoit dans ceux de Servilius nombre de

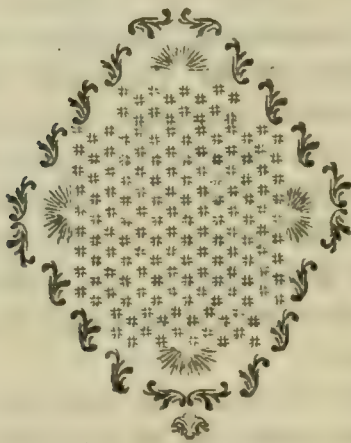
Plin. epist.  
lib. IV.

(a) *Si non aurea sunt fuc, nam fuculac a per. et. s. lampas igni feras.* Lucret. XI. vers. 27.



Plin. lib.  
XXXVI.

productions de Calamide, de Scopas, & des autres artistes Grecs. Cicéron en avoit orné son académie, ainsi que le lycée de sa maison de campagne qu'il avoit à Tusculum ; heureux si tous ceux qui se piquoient de ces sortes de collections eussent imité son zele & eu assez de lumieres pour les rendre des objets d'étude plutôt que des étalages de la vanité : cependant il paroît que son exemple ne fut pas sans effet , & que vers la fin de la République tant l'amour de l'étude qu'une curiosité utile au progrès des connoissances & des arts , exciterent plusieurs Romains à former de ces sortes de collections d'antiquités , & il est bon d'en donner une idée.



## CHAPITRE VINGTIÈME.

*Des collections d'antiquités & des statues faites par amour de l'étude.*

Ce ne fut donc pas seulement pour la décoration interne & externe des édifices, que plusieurs se piquèrent de rassembler des monuments antiques de toute espèce, ce fut encore pour le progrès des connoissances & de l'étude. Scipion, Scaurus & d'autres Romains célèbres & éclairés les considéroient avec raison comme des objets propres à élever l'ame, à l'instruire & à l'éclairer, & nous devons sans doute à cette noble curiosité la conservation de quantité de statues & d'autres choses précieuses en ce genre, qui auroient infailliblement péri sans elle.

Asinius Pollion fut un des amateurs insignes de ces sortes de monuments antiques, & sa superbe bibliothèque étoit sans doute une des plus curieuses de son temps; à la richesse des livres il avoit joint celle des images des hommes illustres de tous les pays & des plus habiles artistes de la Grece. On y voyoit des Centaures portant des Nymphes sur leur dos, des Ménades, des Thyades, des Caryatides, des Sylenes, un Jupiter hospitalier, un Apollon & un Neptune, tous ouvrages de Praxitelle.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.

Mais c'est dans Cicéron sur-tout qu'on trouve le zèle le plus ardent & la curiosité la plus empreffée pour tous les monuments de cette espèce autant que pour les écrits des anciens. Ses lettres à Atticus ne respirent que cette ardeur: » vous connoissez mon cabinet, lui écrivoit-il, tâchez de me procurer des pièces dignes » d'y occuper une place & propres à l'embellir; au nom de notre » amitié ne laissez rien échapper de ce que vous trouverez de curieux & de rare. » Il mandoit à Fabius Gallus qu'il avoit coutume d'acheter toutes les statues qui pouvoient orner le lieu de ses études. Il n'est pas plutôt informé par une lettre d'Atticus qu'il rece-

Cic. lib. 1.  
ad Att. Ep. 7  
& 9.

vroit bientôt une très-belle statue qui réunissoit les têtes de Mercure & de Minerve, qu'on le voit enthousiasmé & lui répondre que sa découverte est admirable, que la statue dont il lui parle est faite toute exprès pour son cabinet. » On place, comme vous savez, lui dit-il, précisément les Mercures dans tous les lieux d'exercice, & la Minerve convient admirablement à celui-ci, qui est uniquement destiné à l'étude. » Il ajoute qu'il ne doit point cesser de lui rassembler une aussi grande quantité de monuments de cette nature qu'il lui sera possible. L'annonce des Hermès de marbre à tête de bronze, dont Atticus lui a parlé ailleurs, le ravit & lui donne un plaisir inexprimable ; faites en sorte, lui écrit-il, qu'ils me parviennent incessamment, je m'en rapporte à votre amitié, & à votre goût, ma passion pour ces sortes de choses est telle qu'elle pourra paroître ridicule aux yeux de bien des gens. N'épargnez pas ma bourse, lui dit-il encore, achetez-moi tout ce que vous découvrirez de rare. Enfin, il ne cessoit d'écrire à tous ceux de ses amis qui étoient à portée de satisfaire sa passion, je ne m'étendrai pas davantage sur le cabinet de cet antiquaire philosophe, parce qu'on peut lire avec plus de plaisir là-dessus la savante dissertation de Mr. l'Abbé Vénuti, Prévôt de Livourne.

Mais je crois devoir remarquer que ce pourroit-bien être à cet amour des monuments d'antiquité de Nonius Balbus ou de quelque autre personne de sa famille, que nous fussions redevables d'une grande partie de statues, de manuscrits & autres monuments qu'on a découvert dans les ruines d'Herculanum. En effet quelque savant a prétendu que ce n'étoit là qu'une superbe maison de campagne très-étendue par les édifices adjacents, appartenant à la famille des Balbes, fortifiant sa conjecture par la quantité d'Idoles Égyptiennes qui ont été trouvées dans un lieu où le culte Égyptien n'étoit point souffert & même défendu par les édits des Empereurs.

Quoi qu'il en soit, la misère à laquelle les guerres avoient réduits les sujets de l'Empire, facilitoit ces sortes d'acquisitions, & il y avoit des magasins & des especes de marché où l'on pouvoit trou-



ver de quoi satisfaire son goût. Le prix des pieces antiques se mesuroit autant sur la beauté de l'ouvrage & la célébrité de son auteur, que sur sa rareté. Cicéron parle du prix immense que l'on donnoit pour certaines pieces. Nicomede voulut acheter des Gnidiens la Vénus de Praxitelle pour une somme prodigieuse. On voit dans Horace que quelques-uns se ruinoient en ces sortes de dépenses, & Sénèque (a) traite de folie le faste de rassembler des statues & des tableaux dont se piquoient les riches mêmes ignorants. Suivant l'évaluation faite par un savant anonyme Anglois qui me paroît avoir très-approfondi cette matiere, Jules César paya la Médée & l'Ajx de Timomaque 330000 livres Tournois. Les Argonautes en coûtèrent à Hortense 25564. La Vénus sortant de la mer fut estimée & payée 100 talents. Lucullus donna 8734 l. pour une copie de Licere servante de Pamphile qui en avoit peint l'original. Une très-grande statue d'Apollon que Lucullus transporta du Pont dans le Capitole coûta 639364 l. & il donna environ la valeur de 430 louis pour le modele de la *Venus Genitrix*. Les prix excessifs qu'on mettoit à ces monuments prouvent combien ils étoient recherchés ; nous allons voir que le soin qu'on prenoit pour leur conservation répondoit au cas qu'on en faisoit.

Cic. Verr.  
IV.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.  
Horat. lib.  
II. Satyr. 3.

---

(a) *Nos circa tabulas & statuas insanimus, carius inepti.* Senec. epist. LXXXVI.



## CHAPITRE VINGT-UNIÈME.

*Des soins qu'on apportoit à la conservation des statues.*

**S**ous quelque point de vue qu'on considère les statues, il étoit de l'intérêt des citoyens de veiller à leur conservation : placées dans les lieux publics & regardées, dit le Jurisconsulte Paul, (a) comme des ornements de la République, elles étoient censées faire partie de son patrimoine.

Le peuple prenoit un intérêt très-vif à ces objets de la gloire nationale & à ces ornements de la cité. Quel mécontentement ne marqua-t-il pas lorsque Tibère, pour orner son palais, enleva des thermes construits par Agrippa la statue d'un homme sortant du bain, qui passoit pour le plus beau morceau de Sculpture Égyptienne ? Pour appaiser le murmure l'Empereur n'eut d'autre parti à prendre que de le restituer à sa première place.

Un édit Prétorien rapporté par Ulpien défendoit de ne rien placer dans les lieux publics où il y avoit des statues qui pût leur nuire, les endommager ou les dérober à la vue, car ce peuple immense de statues, ce troupeau innombrable de chevaux de bronze & de marbre, dit Cassiodore [b], mérite d'être conservé avec un soin égal au zèle qui a porté à les ériger, & si on en avoit, pour la chose publique (c) continue-t-il, seroit-il nécessaire d'établir des surveillans & des gardes là où la vénération devoit seule suffire à la conservation de ce qui fait l'ornement & la beauté de la République Romaine.

(a) *Concedi solet ut imagines & statuæ quæ ornamenta Reipublicæ sunt futura in publicum ponantur. Leg. II. de loc. pub. fruend.*

(b) *Tali sunt cautelâ servandi qualivi-*

*dentur curâ affixi. Lib. VII. Varr. X. 3.*

(c) *Ubi si esset humanis rebus ulla consideratio, Romanam pulchritudinem non vigilie, sed sola deberet reverentia custodire.*

Il paroît par cet auteur (a) que les dégats & les vols des monuments publics n'étoient pas rares de son temps, & qu'il arrivoit assez souvent qu'à la faveur des ténèbres on dégradoit ou l'on mutiloit les statues pour enlever le bronze, l'or & l'argent dont plusieurs étoient enrichies.

La loi Julia, ainsi que nous l'avons vu, avoit fait bien longtemps auparavant des sanctions contre cet attentat, imposant des peines très-sévères pour les violateurs de statues, comme pour les violateurs de sépulchres. Celui, dit le Jurisconsulte Paul, (b) qui effacera une inscription, renversera une statue ou en enlèvera quelqu'ornement, sera mis au rang des violateurs des tombeaux. Dans Dion Chrysostome les attentats contre les statues des personnages illustres, étoient punis comme les sacrilèges. Que celui, dit-il, qui ose enlever ou la lance, ou le casque, ou le bouclier d'une statue ou les rênes d'un cheval soit livré au bourreau sans délai pour qu'il subisse la peine due au sacrilège. Ces actions regardoient sur-tout les statues placées dans des lieux publics.

Dio. Chrift.  
Orat. Rhod.  
XXXI.

La punition, suivant cet auteur, qu'on infligeoit aux criminels de cette espèce étoit la roue, & suivant Lucien ils étoient précipités en bas d'un rocher. Le Roi Théodoric ayant fort à cœur la conservation de ces monuments dont la gloire, disoit-il, devoit être éternelle, donna un édit portant que ceux qui auroient ôsé commettre des mutilations de statues fussent poursuivis par les cris publics de la douleur, comme des violateurs de l'honneur des Anciens & punis par la peine du talion de membre pour membre; car ces violateurs de l'honneur des Anciens, dit Cassiodore, (c) méritent de

(a) *Quid dicamus, marmora metallis & arte pretiosa? quæ si valet eripere, magna munus est quæ possit à talibus abstinere.*

(b) *Qui monumento inscriptos titulos everit vel statuam everterit, vel quod ex eodem traxerit, sepulchrum violasse dicitur. Ulpian. lib. II. ff. de sepulc. viol. Paul. L. I. sent. de sepult. & lugend.*

(c) *Infruentes ad tuum facias invenire judicium, & rei veritate discussa congruum subeant de legibus ultionem, quia justè tales persequitur publicus dolor qui decorem veterum sedant detruncatione membrorum, faciuntque illa in monumentis publicis quæ debent pati. Cassiod. VII. Var. 13.*



subir la honte à laquelle ils exposent leurs images en les dégradant.

Mais comme les loix sont foibles & les peines futiles sans Magistrats qui les fassent exécuter, dès le temps d'Auguste on établit un tribunal composé d'un Magistrat & de gardes destinés à garantir les statues tant de la rapacité des voleurs & de la malice des gens malfaisants, que des injures du temps. Ce Magistrat paroît être le même que celui que Tite-Live appelle le restaurateur des temples; car une inscription trouvée dans le tombeau de Livie nous apprend que cet Empereur créa un surintendant qui eut l'inspection sur tous les monuments dont il avoit orné les temples, les rues & les places publiques. Du temps de Tertulien & d'Arnobé ce Magistrat subsistoit encore & son tribunal est qualifié par ces auteurs de *Comitiva Romana* dont le chef dans la notice de l'Empire & dans Cassiodore est appelé curateur des statues.

Tertul. Ap.  
c. XXIX. &  
Arnob. lib.  
VI. adu. gen.

Centurio ita-  
rum.

Il est question dans deux inscriptions (a) de Narbonne des gardes & des fonds qu'on léguoit pour la conservation des statues ordonnées par testament.

Comme depuis l'établissement du christianisme il arrivoit fréquemment que par un zèle aveugle l'on sévissait indifféremment contre toutes les statues des payens, l'Empereur Honorius tâcha de remédier à ces excès par quelques ordonnances; mais il n'étoit pas fort aisé d'empêcher que le zèle des chrétiens ne dégénérât quelquefois en fanatisme. Dans ce temps on voit à Rome un Centurion (b) ou chef d'une patrouille chargée de prévenir ces désordres.

Les auteurs ci-dessus nommés parlent des privilèges, prérogatives

(a) A. JULIO. SEVANDO. IIII. VIR.  
AUGUST.

C. I. P. C. N. M. LICINIA PALLAS  
MARITO.

OPTIMO IN. LATIS ARCÆ. (IIII)  
VIR.

OB TUITIIONEM. STATUÆ. H. S. P.  
L D D. (IIII.) VIR.

Et une autre.

POST OBITUMEJUS IN LATIS ARCÆ  
SE VIROR OB LOCUM ET TUITIO-  
NEM.

STATUÆ. H. S. N. (IIII) L D D. (IIII)  
VIROR.

(b) *Centurio nitentium rerum.* Cassiod.  
idid.

tives & droits attachés à la dignité du tribunal de ce Magistrat, & on trouve dans Arnobe qu'on entretenoit aux frais publics des chiens pour aider à garder les monuments & les temples; ce qu'il blâme comme une chose indécente, indigne de l'autorité & contraire à la majesté des Dieux. Élien Maxime parle aussi de ces fortes de chiens gardes dans le temple de Memphis qu'il fait veiller avec les yeux fixes sur les simulacres des Dieux.

Lib. VI.  
advers. gen.

Il paroît que dans le reste de l'Italie il y avoit aussi des établissemens pour la conservation des statues, puisque Cassiodore parle des récompenses proposées à qui dénonçeroit le voleur d'une statue enlevée dans la ville de Come. Théodoric Roi d'Italie promit cent ducats d'or à celui qui feroit connoître l'auteur d'un pareil vol.

Cassiod. lib.  
II. 35.  
Juven. Sat.  
X.

Rien ne prouve mieux le soin qu'on prenoit pour la conservation de ces monuments, que la précaution prescrite dans la procédure de ces fortes de crimes : si personne ne dénonçoit le voleur, les artisans (a) du lieu sans le ministère desquels on ne croyoit pas qu'il fût possible d'enlever une statue de sa place, en étoient rendus en quelque sorte responsables; la présomption étant qu'ils avoient eu part à l'action, ce qui les engageoit à veiller contre ces attentats.

A l'égard des statues qui ornoient les maisons & les jardins des particuliers, la garde en étoit ordinairement commise aux esclaves. Juvénal parle de ces domestiques, gardiens des statues dans une de ses satyres, & ce sont ceux qui sont qualifiés de valets de vestibules. L'enlèvement de ces monuments quoique privé, étoit soumis à la peine du vol, c'est de crainte d'en être accusé que César n'osa faire enlever du palais d'Antoine les différentes statues qu'il lui avoit prêté, lorsque les redemandant il reçut pour réponse qu'il n'avoit qu'à envoyer ses esclaves pour les enlever, puisqu'il en avoit très peu pour les défendre, bien sûr que César ne voudroit

Attribuise-  
servos Colu.

(a) Sed cum hæc tamen jussa promulgaveris, si adhuc facinus secreto velaverint post diem venerabilem locorum artifices facias congregari, à quibus sub terrore per-

quire quo ministro fuerit perpetratum: ab imp. ritis enim harum rerum statue facili exersu non fuisset, nisi eam tentasset movere loca magistra presumptio. Cassiod.

pas s'exposer à une accusation qui pouvoit lui être intentée pour une pareille voie de fait.

Finissons ce qui regarde cet objet par remarquer les petits soins qu'on prenoit quelquefois de garantir la tête des statues de la pluie & des ordures des oiseaux , en leur donnant des petits chapeaux ronds ; usage auquel fait allusion Aristophane , lorsque dans la Comédie des Oiseaux il avertit les spectateurs de munir leur tête de ces petites lunes à l'exemple des statues , pour se défendre des ordures qui tomboient , & c'est apparemment de cet usage que sont venus les ornemens de cette nature qu'on a placé sur la tête des statues des saints dont la religion permit de faire usage dans les églises pour exciter la piété des fideles & encourager par leur exemple à la pratique des vertus qui ont brillé dans les Héros du Christianisme.

*Fin de la deuxieme Partie.*



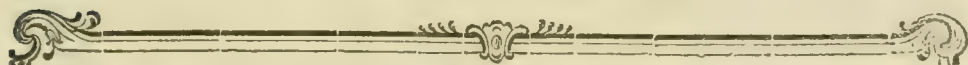
## A V E R T I S S E M E N T.

**C** Et ouvrage étoit achevé , & reposoit depuis quelques années pour se meurir , lorsque j'appris par les Journaux , qu'il en avoit paru un sur les Arts , fait par M. de Winckelmann en langue Allemande , qui avoit des rapports avec la troisieme partie de celui-ci. Par les extraits de cet excellent ouvrage , donnés par le Journal Encyclopédique , & par la Gazette littéraire ; j'ai vu que ma troisieme partie devenoit presque superflue , puisqu'elle roule en grande partie sur des objets sûrement beaucoup mieux vus , & mieux sentis par le profond écrivain Allemand que par moi. Mais la distribution de mes matieres étant faite de façon qu'en supprimant cette troisieme partie il auroit fallu que je transportasse dans les deux premieres bien des choses , qui en font comme des parties intégrales , ce que ma santé ne me permet pas d'entreprendre , j'ai mieux aimé de courir le risque de perdre au parallèle , en laissant mon travail distribué comme il est. D'ailleurs le même sujet est souvent traité par différents écrivains , sous des points de vue différents d'où il résulte que la lecture des uns & des autres peut n'être pas totalement inutile.





# DE L'USAGE DES STATUES CHEZ LES ANCIENS.



## TROISIEME PARTIE.

### CHAPITRE PREMIER.

#### *Des Sculpteurs de l'antiquité.*

Comme il s'agit de faire connoître la progression de l'art statuaire dans la succession des Artistes, nous les chercherons dans les différents pays où l'art statuaire fut en usage, en commençant, suivant notre système, par l'Asie.

Si l'on en croit quelques interprètes de l'Écriture, Scarugh trisaïeul d'Abraham fut le premier inventeur des statues en argylle, & Tharé son petit-fils & pere d'Abraham, fut celui qui commença d'en fabriquer en pierre & en bois. Laënce met Prométhée à la tête de ceux qui enseignèrent l'art de les fabriquer; ce qui, par une hyperbole assez ordinaire à ces temps fabuleux, fit dire qu'il avoit converti les pierres en hommes. On lui donne un frere appelé

ARTISTES  
ASIATIQUES.

Div. Epiph.  
in panar. lib.  
I. 6. & Ced.  
in Syn. Hist.  
Lactan. c.  
X.

Pausan. in  
Phoc.



Epiméthée statuaire de réputation comme lui : Lucien dit qu'il imita parfaitement la nature & s'en moque en disant que par cette raison il fut métamorphosé en singe.

Quoiqu'il en soit de ces temps reculés , obscurs & fabuleux , il ne paroît pas douteux que les premiers sculpteurs de l'antiquité ne fussent Asiatiques , & qu'il y eut dans ce pays des artistes longtemps avant qu'il y en eut en Égypte , & à plus forte raison dans la Grece , quoiqu'en dise Clément d'Alexandrie toujours prévenu pour son pays.

Clem. Alex.  
admont. ad  
gent. pag.  
217.

Vid. Clem.  
Alex. in 96.  
lib. 7. v. 100.

Nous avons déjà remarqué que ce fut des contrées Asiatiques que Sésostris emmena en Égypte des artistes dont la réputation surpassoit celle des statuaires Égyptiens & par lesquels il fit exécuter le temple de Memphis , & la merveilleuse statue d'Osiris composée , à ce qu'on prétend , de différents métaux & ornée de pierres précieuses. On va jusqu'à dire que le principal auteur de ce simulacre s'appelloit Briaxis , mais si cela est , il ne faut pas le confondre avec l'artiste Grec du même nom qui travailla bien des siècles après (a) au fameux Mausolée d'Artémise , Reine de Carie.

Quoique le superbe spectacle des statues du palais de Sémiramis à Babylone , & le grand nombre de celles de la ville de Ninive , dont Diodore de Sicile donne la description , paroissent fort exagérées , quoique Ctezas sur la foi duquel Diodore rapporte ces faits soit un auteur fabuleux & décrié , quoique la Sémiramis , & le Ninus à qui ces assemblages sont attribués , ne soient probablement pas les premiers Monarques de la Syrie , parce que ces noms furent communs à plusieurs Rois & Reines de cette Monarchie , dans des temps même beaucoup plus modernes , quoi qu'enfin la Sculpture dans le siècle des premiers Monarques de cette partie du monde , n'eût certainement pas fait encore des progrès si éclatants que le feroit supposer la vérité de ces monuments , il est néanmoins constant

Vid. Sync.  
p. 275. 206.  
& 277. 207.  
note. Orde  
g. 1. 1. 1. 1. 1.  
Capp. de  
la 106. ann.  
des Juifs.

(a) Mausole ne mourut que la deuxième année de la 106e Olympiade environ

400 ans avant Jesus-Christ. Plin. lib. XXXVI. 5.

que tout cela ne sauroit être entièrement imaginé , & prouve tout au moins qu'on étoit persuadé que dans la plus haute antiquité , il y eut en Asie des artistes qui contribuèrent successivement à l'assemblage des statues qui ornoient les palais & les temples de Babylone & de Ninive.

Si la description du palais d'Alcinoüs faite par Homere n'est point une invention poétique , & que l'assemblage des statues qui l'ornoit fut réel , ce seroit à des ouvriers Asiatiques qu'il en faudroit attribuer le travail , car outre que le Domaine de ce Roi étoit aux confins de l'Asie , la Grece du temps de la guerre de Troye étoit encore trop grossiere pour avoir produit des artistes capables d'ouvrages tels qu'ils nous sont représentés dans l'Odissee. Nous avons vu que les Grecs à cette époque commençoient à peine de sortir de la barbarie à l'égard des mœurs , comment auroient-ils été policés dans les arts ? On pourroit soupçonner la même chose du bouclier d'Achille décrit par le même Poète.

S'il est vrai que les Phéniciens furent les premiers qui représenterent les Dieux sous des figures humaines , on a lieu de présumer que c'est parmi eux que se formerent les premiers artistes ; mais comme les premiers Historiens & les Poètes se sont plus appliqués à nous donner des descriptions des anciens monuments qu'à nous en faire connoître les auteurs , leurs noms sont restés dans l'oubli.

A en juger par les suites , les Sculpteurs Asiatiques attirés en Égypte par Sésostris doivent y avoir eu beaucoup de succès , mais comme on ne connoît ce qui regarde l'Égypte que par les traditions des Prêtres qui se plaisoient à mettre du merveilleux dans tout ce qu'ils racontoient , & que l'entrée de leur pays étoit fermée aux étrangers , il n'est guere possible de démêler la vérité de ces traditions , & l'origine des Arts. Il paroît néanmoins , par ce que nous dit Diodore de Sicile & par les monuments connus , que les artistes Égyptiens surpasserent les Asiatiques.

S. Fulgence regarde Cyrophanès comme l'auteur des premières statues qui furent faites en Égypte , & c'est à lui qu'on attribue l'origine du scandale de l'idolâtrie. Le fameux Memnon passe pour

ARTISTES  
ÉGYPTIENS

Diod. Sic.  
lib. I.

Div. Fulg.  
Mitolog. I.  
ex Diophan.  
antiqu.

Paus. Ach.  
lib. VII.

un des premiers artistes de ce pays, & on lui attribue les trois statues colossales du tombeau d'Oximander: c'est aussi en Égypte qu'on trouve les premiers vestiges du fameux Dédale. Les Grecs qui mettent ce Sculpteur célèbre à la tête de leurs artistes parce qu'ils le font originaire d'Athènes & fils d'Eupalon, le placent avant l'expédition des Argonautes, époque qui revient au règne de Minos, second Roi de Crète, & au temps de Thésée. (a) On prétend que ce fut lui qui commença de rendre la nature dans son entier, en donnant des mains & des jambes aux statues & les mettant par-là, pour ainsi dire, en mouvement. Comme plus les gens sont simples, & que moins on a d'idées des choses, plus les nouveautés frappent, la surprise qu'occasionna ce spectacle inconnu, donna lieu à l'Hyperbole, style ordinaire des siècles d'ignorance, que Dédale avoit trouvé le secret de faire marcher les statues. C'est à la même expression Hyperbolique que doit sa naissance la fable qui attribue à Pygmalion, autre Sculpteur de ces temps obscurs, d'être devenu amoureux d'une statue sortie de ses mains; fable qui réduite au simple & au vrai, ne sauroit avoir d'autre fondement que l'enchantement de cet artiste à la vue de quelque degré de perfection sans exemple de son temps, auquel il avoit porté son ouvrage.

Mais pour revenir à Dédale, deux choses sont à remarquer à son sujet, l'une est qu'il n'excella que relativement au mauvais goût du temps où il travailla; car selon Pausanias même, les chefs-d'œuvres de ce Sculpteur manquoient de proportion & étoient outrés & colossaux, suivant le goût Asiatique, dans lequel il est apparent qu'il avoit puisé les principes de son art; il étoit d'ailleurs placé trop près de l'origine même de l'art pour en embrasser toutes les parties & les perfections que l'enthousiasme lui a fait attribuer. L'autre chose est qu'il est très-douteux que les progrès de l'art statuaire soient dus à un artiste qui portoit le nom de Dédale.

C'est

---

(a) Cela revient environ 1260 ans avant l'Ere chrétienne.



C'est dans Pausanias lui-même que l'on trouve le fondement de ce doute. Il dit que Dédale en Grec veut dire ouvrier adroit ou artiste habile, & même un ouvrage fait avec intelligence & avec art. Il ajoute que l'on donnoit ce nom aux statues de bois, même avant le siècle où l'on place Dédale d'où il soupçonne lui-même qu'on ait donné ce nom aux fabricateurs de statues à titre de surnom pris de la profession. [a]

Pausan. lib.  
IX. in Beot.  
Δαίδαλος

Il y a donc lieu de conjecturer que tout ce que les Poètes & les historiens Grecs nous débitent sur les voyages de prétendu Dédale, sur son habileté, sur ses chefs-d'œuvres, n'est que l'effet de leur prévention ordinaire pour leur pays dont ils le font originaire, & de la fécondité de leur imagination qui leur a fait donner si fréquemment de la réalité à des chimères, source féconde des fables de la Grece.

Ce soupçon se fortifie encore lorsqu'on nous donne Dédale pour un homme merveilleux & également distingué en architecture, en sculpture, & même en l'art de la marine pour lequel, dit-on, il inventa les voiles des vaisseaux lorsqu'il s'enfuit de l'isle de Crete. Pausanias (b) le dit non moins célèbre par l'excellence de son art que par la variété de ses aventures. Si l'on en croit d'autres historiens, Dédale bâtit le fameux temple de Vulcain à Thebes, & fit le simulacre du Dieu qu'on y adoroit. Etant à Crete auprès du Roi Minos il fabriqua les statues du Roi & celles de ses filles dont Homere fait mention dans l'Iliade. Le fameux labyrinthe de cette Isle & le temple d'Apollon de Cumes furent ses ouvrages. Il laissa aussi dans la Sicile des monuments des différents arts qu'il possédoit. Passé en Grece il fabriqua à Samos la statue de Junon, les Hercules des Béotiens & des Thebains, le Trophonius des Lébadeens, la Minerve des Gnossiens & la Brittommartis d'Holonte. Pausanias qui vit plusieurs de ces ouvrages, avertit qu'ils passaient tous pour être for-

Plin. lib.  
VII. 37.

Paus. Ach.  
lib. VIII.

Virg. Æn.  
lib. VI. v.  
57. Sil. Ital.  
lib. XII. v.  
102. Diod.  
Sic. lib. IV.  
Pausan. lib.  
IX. in Beot.

(a) *Quin à Dedolis ligneis scilicet non autem proprio nomine ac germano Dedalo ipsi cognomen impositum fuisse arbitror.*

(b) *Non magis artis præstantiâ quam casuam varietate celebr.* Paus. in Beot. lib. IX.

tis des mains de Dédale, & croit que plusieurs autres avoient été consumés par le temps. Chaque Ville se piquoit de tenir une Divinité des mains de Dédale, comme on se pique parmi nous d'attribuer à St. Luc les anciennes images dont l'auteur est ignoré ; attribution aussi contraire à la raison, que ces images grossières peu propres à relever le mérite de cet artiste prétendu.

Or est-il apparent qu'un seul homme ait pu exécuter tant d'édifices considérables en des contrées assez éloignées les unes des autres, & produire en même-temps tant de monuments appartenants à la Sculpture ? Non ; mais il est plus naturel de juger que les Grecs ont concentré dans un seul homme & sous un nom qui caractérisoit à la fois l'habileté des artistes & l'excellence des productions, des qualités qui appartoient à plusieurs ouvriers sortis de l'Égypte dans des temps où les arts n'étoient encore qu'à leur aurore, & où l'on admiroit en raison compolée de l'ignorance & de la grossièreté qui regnoit ; car l'admiration prouve souvent plus la dilecté que la beauté des objets qui la font naître.

En effet, tout ce que l'on fait de la Sculpture de ces temps reculés dans la Grece, nous donne lieu de juger que les exagérations des Grecs pèsées sur la balance de la critique, souffrent un grand échec. Ne nous laissons donc point faire illusion par l'enthousiasme de leurs écrivains en faveur de ceux qu'ils nous donnent pour les premiers inventeurs chez eux : la plupart n'ont fait que profiter des inventions étrangères. L'époque du progrès des arts dans la Grece ne remonte certainement pas à des temps aussi reculés que ceux de Dédale, & ce ne fut que bien des siècles après que les Grecs s'éleverent & surpassèrent les nations dont ils avoient reçu les premiers modeles de la Sculpture comme des autres arts.

Pour revenir à l'Égypte, Diodore de Sicile en assurant que l'art statuaire étoit cultivé depuis très-long-temps dans ce pays, nomme Télécclés & Théodore fils de Rechès parmi les plus anciens de ces artistes, disant que les Prêtres du pays trouvoient dans les annales de la nation que ces deux sculpteurs venus de Samos s'étoient acquis une grande réputation chez eux. L'époque qu'on indique fait conjecturer que ces Grecs s'étant transportés en Égypte pour y ap-

v Diod. VI.  
Sic. lib. VI.  
Plut. in  
Mémorie  
Artist. de  
sculpt. lib. I.  
c. 7. & de re-  
pub. lib. I. c.  
2.

Diod. Sic.  
lib. III.

prendre leur profession & travailler d'après des modèles qu'ils n'avoient point chez eux, y laisserent des ouvrages qui surpassoient ceux des nationaux. Ce sont les mêmes artistes que les Grecs donnent pour les premiers auteurs des statues en bronze.

Pausan. lib.  
VIII, & X.

Le même historien rapporte une particularité regardant les premiers artistes Égyptiens, qu'il ne faut peut-être pas prendre tout-à-fait au pied de la lettre. Il dit qu'ils étoient dans l'usage de travailler les statues par parties, & que ces parties étoient distribuées en 21; nombre qui répondoit à la symétrie & à la structure du corps humain. Lorsqu'on étoit convenu de la grandeur d'une statue & qu'on avoit pris les proportions avec des instruments déterminés & connus, chaque ouvrier travailloit séparément la partie dont il étoit chargé, après quoi chaque membre se rapportoit si merveilleusement & étoit joint avec tant de justesse que le spectateur en regardoit le résultat comme un miracle. On mettoit au nombre des ouvrages travaillés dans ce goût l'ancien simulacre d'Apollon Pythien des Samiens, dont les artistes ci-dessus nommés passoient pour être les auteurs & qui étoient précisément dans le goût Égyptien. La moitié de ce simulacre depuis la tête jusqu'au nombril, fut fait à Samos même par Télélès, & la partie inférieure fut travaillée à Éphèse par Théodore. La statue équestre de M. Aurele qu'on voit à Rome prouve que cette méthode fut encore pratiquée par des artistes des temps bien postérieurs. On apprend que les Chinois la suivent encore dans la formation des animaux & des autres figures un peu grandes en porcelaine; les parties en étant faites séparément sont jointes ensuite & finies avec des instruments propres à les polir & les creuser. Un auteur moderne a cherché les moyens d'imiter cet ancien usage, & il indique comment on pourroit faire la moitié d'une statue à Carrara & l'autre dans l'isle de Paros.

Vid. Cœl.  
P' orig. le ct  
antiq. lib.  
XVI. cap. 23.

Hist. gén.  
des Voyages  
liv. II. de la  
Chine édit.  
in-12.

Voyez le  
Traité de  
Leon Alberti.

J'ai dit qu'il ne faut peut-être pas prendre tout-à-fait au pied de la lettre l'affertion de Diodore de Sicile touchant cette méthode des artistes Égyptiens; car elle ne regardoit probablement que les statues colossales à la fabrication desquelles il falloit quelquefois employer plus d'un bloc de marbre ou une trop grande masse



de métal, dans lequel cas il arrivoit que les têtes & les bras étoient souvent postiches & attachés avec des chevilles de fer & avec du plomb. Mais d'ailleurs on trouve dans Diodore lui-même des monuments Égyptiens très-anciens, formés d'un d'un seul bloc de pierre, telles étoient les trois statues qui étoient à l'entrée du temple & près du tombeau d'Oximader : l'historien dit que dans tout ce groupe, il n'y avoit pas une seule fente ni une seule tache. De plus il est aisé de vérifier que les statues Égyptiennes qu'on voit à Rome sont d'un seul bloc sans parties postiches & séparées.

ARTISTES  
GRECS.

Diod. Sic.  
lib. I. c. Paus.  
lib. VII. Plin.  
lib. VII. 57.  
Ovid. Meta.  
lib. VIII. v.  
211. Hygin.  
Fab. 54.

Passons aux artistes Grecs : malgré le peu de probabilité de l'existence personnelle de Dédale, les Historiens & les Poètes qui encherissent toujours, après l'avoir adopté, lui donnent pour contemporain Euclide d'Hégine qui n'atteignit cependant point à sa réputation. On prétend encore qu'il eut pour disciple Thalys ou Athalus son neveu auquel il donna les regles des arts qu'il possédoit : c'est-à-dire que suivant l'analogie du principe que nous venons d'établir, Thalys prit des leçons de l'art dont il fit profession, des artistes qui passèrent dans la Grece. Smillis connu par deux statues de Junon, passe aussi pour contemporain du premier de ces sculpteurs, & Endée Athénien, pour un autre de ces disciples qui le suivit même dans l'isle de Crete. On fait celui-ci auteur de la Minerve assise que l'on voyoit dans l'Attique avec une inscription portant qu'Endée l'avoit faite & que Callias l'avoit dédiée. Épée auteur d'une Vénus, & d'un Mercure de bois qu'on voyoit à Corinthe, approchoit aussi de ces temps-là.

Pausan. lib.  
II. in Corint.

ODIMUS XIX  
v. 56 & 27.

Mais il est fort douteux que tous ces statuairens remontent jusqu'au temps du prétendu Dédale ; car Homere qui ne parut que 300 ans (a) après cette époque, ne célèbre qu'un certain Jumalius qui se signala dans les ouvrages de Sculpture & de gravure, tant en orfèvrerie qu'en ivoire, encore est-il apparent que cet ouvrier étoit Asiatique, contrée d'où Homere lui-même étoit originaire.

---

(a) Environ 130 ans avant la premiere Olympiade.

La première aurore de bonne Sculpture dans la Grece ne parut que vers la naissance des Olympiades , temps où vivoit l'artiste Mâlés, qui laissa à son fils Nyciade sa profession en héritage. Dâmon dut suivre de près , car Pausanias qualifie un Mercure & une Vénus en bois de cet auteur , de simulacres dans le goût antique. Ce doit être dans le cours de cette époque que Rhæcus & Théodore inventerent à Samos la manière de fabriquer des figures en plâtre, art que Démarate chassé de Corinthe , porta depuis en Etrurie.

plin. lib.  
XXVI. 5.

Pausan. lib.  
VIII.

Depuis Endée jusqu'au temps de l'expédition de Xerxès (a) dans la Grece, il y a une lacune dans l'histoire des artistes, & ce ne fut qu'après cette époque que les Grecs commencerent de porter les arts reçus de l'Orient & de l'Égypte, à des degrés de perfection qu'ils n'avoient pu atteindre dans le lieu de leur berceau, recevant sans doute ce poli, & cette élévation des mains de la liberté qui fut toujours étrangère dans ces pays-là. D'ailleurs les génies inventeurs sont plus capables de créer que de polir, & les Grecs imitateurs furent toujours plus propres à perfectionner qu'à créer. C'est par-là qu'ils parvinrent à surpasser leurs Maîtres, & qu'ils brillèrent depuis par l'élégance, la justesse & l'imitation de la belle nature; genre de mérite qui tient bien de l'invention. Celle-ci n'est souvent que l'effet du hasard, au lieu que perfectionner & étendre l'usage des découvertes, est certainement du département du génie.

Vid. Lud.  
Dem. Com.  
de Sculpt.

Ce ne fut donc que deux siècles après Homère que la Grece proprement dite, commença à se piquer d'une noble émulation dans la culture des arts; mais on n'apperçoit des marques bien décidées de ces premiers efforts qu'entre la 50me. & 60me. Olympiade. Ce fut dans les premiers temps de cet intervalle que travaillèrent Simon, Anaxagore, Onatas, Denis, Glaucus, Aristodème, Socra-

(a) Vers la fin de la XV<sup>e</sup> Olympiade.  
La première, suivant Hufferius, commen-

ce à l'an du monde 3228, 776 ans avant J. C.  
& selon d'autres, à l'an du monde 3174.

te, Mandée , Glaucias & quelques autres anciens artistes. Le dernier fut l'auteur des statues de Théagene & de Thassus , fameux par les couronnes sans nombre qu'ils remportèrent aux jeux de la Grece.

Plin. lib.  
XXXVI. 4.

Si l'on en juge par Pline , Dipœnus & Scyllis furent les premiers qui vers la fin de cette époque laquelle peut être considérée comme la seconde de l'art statuaire dans la Grece , donnerent aux productions de cet art un poli , & des proportions jusqu'alors inconnues & qui commencerent de rendre le marbre docile au ciseau. Natifs de Crete alors de la domination des Medes & passés à Sycionne où étoit le plus grand laboratoire des métaux , ils y furent honorés par les suffrages même d'Appollon , car piqués que les Sycioniens eussent exposé des simulacres de quelques divinités qu'ils n'avoient pas achevé , ils s'en allerent en Étolie. La disette & la famine suivirent bien-tôt leur départ & furent regardées comme une punition des mauvais traitements qu'on leur avoit fait ; on consulta l'oracle , & il répondit que ces maux ne cesseroient que lorsque Dipœnus & Scyllis auroient achevé leurs ouvrages. Ramenés à Sycionne à force de prieres & de récompenses , ils y acheverent les simulacres d'Apollon , de Minerve , de Diane , & d'Hercule. On peut regarder ces premiers artistes de la Grece en fait de Sculpture , comme on regarde Cimabué & Giotto en fait de peinture en Italie , & les freres Van-Eick en Flandres. Ils furent les fondateurs de la premiere école de Sculpture dont la réputation fut fondée , mais on ne peut encore les regarder que comme un aurore qui annonçoit un beau jour.

Leurs successeurs immédiats furent Bupalus & Anthernus de l'isle de Chio vers la soixantieme Olympiade , étant contemporains du Poëte Hipponacte qui vivoit précisément dans ce temps-là , & neveux de Myciade dont nous avons parlé. Ces deux freres laisserent plusieurs monuments dans les isles voisines tels que les simulacres d'Apollon & de Diane à Délos. On prétend qu'il y avoit dans leur patrie une tête de cette Déesse de leur façon , laquelle placée dans un lieu élevé présentoit un visage triste à ceux qui entroient , & monroit



de la joie lorsqu'on sortoit. Auguste fit transporter à Rome des ouvrages de ces artistes, & il en orna le haut de la façade du temple d'Apollon.

Plin. lib.  
XXVI. 5.

Les premiers & les plus renommés disciples de l'école fondée par Dipoenus & Scyllis, furent Tectée & Angélion, auteurs d'une statue d'Apollon de Délos. Calon d'Hégine étudia sous eux & en avança les progrès; mais leur maniere étoit encore dure dans le goût des statues Étrusques. Emile du même pays fit dans le temple de Junon en Élide les statues qui représentoient les heures, & Thémis leur mere. Doriclide Lacédémonien, & Theuclès, disciples de Scyllis travaillèrent aux images des Hespérides, Médante, frere & disciple de Doriclide fabriqua le simulacre de Minerve, armée d'un casque & d'un bouclier en ivoire avec des ornements en or. On attribue encore à cette école Brothéas fils de Tantale, auteur d'une image de la mere des Dieux, en pierre appelée *Quoddine*, & travaillée dans le goût antique; image qui se voyoit encore à Magnésie du temps de Pausanias. C'est de la même école enfin que sortit Aristoclès fils d'Eléate, auteur d'une statue de Ganimede enlevé par les Dieux; artistes dont l'antiquité est constatée parce qu'il vécut avant que le nom de Messene fût donné à la ville de Zenclée. En général le style de tous ces artistes conserva encore beaucoup de sécheresse & de dureté.

Pausan. lib.  
II.

Paus. lib. v.  
in. Eliac.  
Idem. lib. v.

Paus. lib. III.  
Paus. lib. v.

Idem. lib. VI.

Le beau jour parut enfin & dissipa le sombre de ces lumieres confondues avec les anciennes ténèbres. C'est ce qui arriva au moyen de la brillante école qui se forma à Athenes après l'expulsion des tyrans, & à la suite des victoires remportées par les Grecs sur les Perses. La Grece devint libre & les arts y prirent le plus grand effort, s'éleverent & s'ennoblirent. La ville d'Athenes ayant été alors rebâtie, l'Architecture & la Sculpture eurent également occasion de se déployer d'autant plus qu'après cette révolution, les Villes Grecques s'empreserent à l'envi d'immortaliser par des statues les guerriers qui s'étoient distingués dans les combats.

Pausan. l. 1.  
V. & VIII.

Ce fut sous cette époque que fleurirent Agelade, (a) Myron & Antenor. Pausanias fait l'énumération de quelques-uns des ouvrages du premier, le second regardé comme son disciple le surpassa. Artiste fertile en invention, plus harmonieux que ceux qui l'avoient précédé, fort soigneux de toutes les parties du corps, il en exprimait les proportions avec finesse; mais donnant tous ses soins à l'exactitude & la diligence des formes, il négligeoit l'expression & les cheveux. Pline dit qu'on admiroit sur-tout son discobule; & encore plus une génisse, monuments de son ciseau devenu fameux par les différentes épigrammes des Poètes Grecs & Latins (b) dont quelques-uns ont été traduits par Aufonne, (c) on attribue à Anthénor nommé par d'autre Agenor les fameuses statues d'Harmodius, & d'Aristogiton enlevées par Xerxès du Cérame, & restituées aux Athéniens par Alexandre après la défaite de Darius, cependant il est douteux qu'il en fût l'auteur. Pline les donnant à Praxitelle parle sans doute des statues de ces célèbres bienfaiteurs de la Grece faites postérieurement.

Pausan. lib.  
I.

Arian. de  
c. 1. ad A. 1. x.  
1. 1. 1. 1. 1. &  
VIII.

Mais le plus célèbre artiste de l'école Athénienne, & qui peut même en être considéré comme le fondateur, est Phidias contemporain de Parrhasius lui-même fondateur (d) de celle de la peinture

(a) Il vivoit vers la soixante-sixième Olympiade.

(b) *Unde rogas forsan fiducia tanta futuri,*

*Sit mihi: quod finxit quisque tuetur opus.*

*Ut Venus artificis labor est & gloria Coi.*

*Æquores madidas quæ præmit imbre comas,*

*Arcis ut actæ vel eburna vel ærea custos  
Bellica Phidiacæ stat Dea facta manu*

*Vendicat ut Calais tandem quos fecit equorum,*

*Ut similis verè vacca Myronis opus.*

*Sic ego sum rerum non ultima Sextæ tuarum*

*Tut. loque feror munus opusque tuo.*  
Ovid. de Pont. El. I. ad Sext. Pomp.

(c) *Pasce greges procul hinc ne quæso  
Bubalce Myronis,  
Æs veluti spirans cum bubus exagites.*

Autre.

*Errasti attendens hæc Ilia nostra iuvence  
Non manus artificis lac dedit uberibus.*

(d) Il fleurit depuis la 83 jusqu'à la 88 Olympiade environ 448 ans avant notre Ere

ture ; artistes qui travaillèrent de concert pour l'avancement de ces deux arts , car Phidias avoit commencé par être peintre ainsi que son frere Panée. Ce fut par lui que l'art statuaire fut porté à un point de perfection au-dessus de tout ce qui avoit précédé. Célébre par la haute réputation de son ciseau , il le fut encore par l'amitié & la confiance dont Périclès l'honora , chargé par lui de la sur-intendance des édifices & ouvrages publics , il partagea le sort de la plupart des hommes qui sont au-dessus du commun. L'envie se déchaîna contre lui , l'accusant d'avoir volé l'or qu'on avoit fourni pour la statue de Minerve par le conseil de Périclès , & en lui faisant un grief d'avoir gravé sur le bouclier de la Déesse sa propre image , & celle de son protecteur combattant contre les Amazones , ce qui détruisoit , disoit-on , la vérité d'une histoire ancienne qui faisoit beaucoup d'honneur à Athenes & à Thésée son fondateur. Traîné en prison on croit y qu'il périt de poison.

Le ciseau de cet artiste s'exerça également sur les métaux , sur l'ivoire , & sur les marbres , & fut spécialement consacré aux Dieux & aux Héros. Son Jupiter Olympien passa pour le plus grand effort de l'art , ce qui fit dire que pour rendre avec tant d'expression la Divinité , il falloit qu'il fût inspiré par la Divinité même. Aussi obtint-il des marques d'approbation de Jupiter lui-même ! Car on dit qu'après l'avoir achevé , Phidias priant ce Dieu de déclarer par quelque signe visible s'il étoit content de son travail , sur le moment la foudre tomba au pied de la statue. Ce ne fut que quelques années après qu'il finit la fameuse Minerve que Périclès plaça dans le temple de cette Déesse à Athenes , ouvrage en ivoire , & en or qui ne suprénoit pas moins par sa grandeur que par les gravures de tous les mystères de cette Déesse qu'on voyoit sur son bouclier. Après la bataille de Marathon il travailla à la Némésis humiliant les hommes superbes , se servant pour cet ouvrage d'un bloc de marbre , que les Perses dans l'espérance de la victoire avoient apporté pour ériger un trophée. Parmi les statues des vainqueurs aux jeux Olympiques , il n'y eut de Phidias , que celle du beau Partacès.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.

Plut. vie de  
Périclès.

Plin. XXXVI.  
5.



L'intelligence de l'Optique fut sur-tout ce qui rendit célèbre cet artiste. La Minerve vue de près révolta d'abord les connoisseurs, mais mise au lieu de sa destination, elle enleva tous les suffrages & fit rejeter celle d'Alcamene qui chargé en même-temps par les Athéniens de travailler au même sujet, avoit donné à sa statue un fini & une délicatesse propre à être vue de près, ce qui le rendit le jouet de tout le monde. On lui donne pour aide dans la construction de son Jupiter & de sa Minerve, Colothas un de ses disciples.

Ce fut dans le cours de cette époque brillante de la Sculpture, que Scopas, Briaxis, Timothée & Léocharès entreprirent conjointement le fameux mausolée que la Reine Artémile fit construire à son mari Mausole. Quoique la Reine mourût avant que l'ouvrage fût terminé, ils ne continuèrent pas moins leur travail pour leur propre gloire & pour l'honneur de l'art, s'associant un cinquième artiste dans la personne de Pytis, qui pour rendre ce monument plus merveilleux éleva au-dessus du perron une pyramide qui égaloit en hauteur la partie inférieure de 24 gradins, la surmontant d'un char à quatre chevaux de marbre; ce qui ajouté au reste, donna 140 pieds d'élévation à la hauteur totale, & rendit ce tombeau une des sept merveilles du monde. Le groupe de Niobé rapporté par Pline & qu'on voit encore dans la ville de Médicis, doit selon toute apparence, être aussi de cette époque; car la beauté sublime que présentent les têtes & la noble simplicité qu'on voit dans les draperies, sont précisément du style de Scopas, & non dans celui de Praxitelle, dont les ouvrages se ressentent du goût amolli & voluptueux des Grecs du regne d'Alexandre.

Quoique Phidias doive être sans contrédict regardé comme le premier qui atteignit la perfection, il fut néanmoins quelquefois surpassé; en effet entre les Amazones faites par les plus excellents maîtres de cette époque pour être placées dans le temple de Diane à Ephèse, celle de Phidias n'eut pas le premier prix.

Polyclète Sicyonien, disciple d'Agelade & contemporain de cet artiste malheureux, ajouta aux efforts de son maître. Il fut l'au-

teur du Jupiter Olympien haut de 60 pieds , & d'une Vénus en ivoire qui égaloit en beauté celle dont Homere fait le portrait. On prétend toutefois que son chef-d'œuvre fut son Doryphore, image d'un des gardes du Roi de Perse, que les artistes appellerent le canon de l'art, le regardant comme la regle des propositions du corps humain, qu'on venoit consulter de toute part. Lysippe lui-même ne rougissoit point d'assurer qu'il avoit appris les proportions les plus justes de ce fameux monument. Les ouvrages de Polyclète furent si estimés, qu'une seule petite figure de sa façon fut vendue la valeur de 100 écus. On remarque qu'il excella particulièrement dans la beauté des gorges.

Plin. XXXIV.  
8.

On met encore à la tête des disciples les plus distingués de Phidias, Alcéménès Athénien qui travailloit également en marbre & en bronze. La Vénus appelée Aphrodite qu'on voyoit hors des murs d'Athenes, étoit son ouvrage. Agoracrite de Paros de son compagnon devint son émule ; ce qui fait qu'on attribuoit souvent à l'un les ouvrages de l'autre, il fut l'auteur du fameux Vulcain d'Athenes, statue qu'on admiroit parce que quoi qu'assise & habillée, on s'apperçoit que Vulcain étoit boiteux.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.

Cic. en par-  
le lib. 2. de  
nat. Deor.

(a) Ces deux Artistes furent concurrents dans une statue de Vénus, & Alcéménès n'emporta les suffrages que par la faveur, parce que l'autre étoit étranger ; mais Agoracrite se vengea en vendant sa Vénus à condition qu'elle ne seroit jamais portée à Athenes. M. Varron l'ayant depuis vue à Rhamnus Bourg de l'Attique, la préféroit à toute autre, & la plaça à Rome dans le temple de la mere des Dieux. Chrisias, Nestos, & Hefius furent leurs contemporains ; mais entre les Artistes, du même temps, il faut nommer particulièrement Antiphanès disciple de Polyclète dans le laboratoire duquel se forma, & brilla Cléon de Sicyonne auteur d'une Vénus en bronze qu'on admiroit dans sa patrie.

Plin. lib.  
XXXVI. 5. &  
vid. Li. Ger.  
Dialocin.  
19.

Pauf. lib  
V. in Eliac.

(a) J'ai vu dans le cabinet de Mr. de Bon, premier Président de la Cour des Aides à Montpellier, un Vulcain en bronze

d'environ un demi-pied, dans lequel on remarque la même difformité ausibien exprimée que si la figure étoit en action.

A la suite de ces professeurs se forma une infinité d'autres maîtres de réputation, tels que Lysistrate & son frere Sthenis, Yon, Syllanion, Canaque, (a) Euphronide, Dinomede, Cléarque de Rege, Pythagore, Sostrate son disciple & son neveu, la plupart nés dans la grande Grece. Syllanion ne tint son art que de la nature, car il l'apprit sans maître, & ce fut lui qui donna à Zeuxis les premiers principes du dessin, & qui forma Appollodore d'Athenes, ce Juge si scrupuleux de ses ouvrages qu'il en étoit souvent l'ennemi le plus outré, car rarement content de lui-même il brisoit ses meilleures productions. Sostrate éleva Panthias son fils dans sa profession, & travailla avec Hécato don à la fameuse Minerve de bronze dont parle Polibe.

C'est encore de l'école d'Athenes que sortirent sous cette époque Neuchide, Patrocle & Aristocle. Ce dernier fut l'auteur de deux des trois Muses, dont il est question dans l'Anthologie, car la troisieme étoit de la main d'Agelade. A peu près dans ce temps-là fleurissoit Théléphane de Phocée dont les ouvrages, quoique restés enterrés en Thessalie où il demouroit, n'ont pas moins été célébrés par les écrivains qui ont parlé des sculpteurs de réputation, & sont mis au niveau de ceux de Polyclète, de Myron, & de Pythagore. Quelques-uns donnent pour raison de l'incognito de cet artiste, qu'il étoit passé au service de Darius Roy de Perse. Gitiade qui travaillant à la Minerve de la forteresse de Sparte, composa aussi des cantiques dans le mode Dorique en l'honneur de la Déesse, doit appartenir à cette époque, ainsi que Salpion Athénien auquel on attribue le beau vase qu'on voit à Gaette, servant à présent aux fons Baptismaux. On remarque que dans ce temps-là Artimede & Socrate se distinguerent par des monuments qu'ils éléverent auprès des ruines de la maison de Pindare à Thebes. C'est dans le cours de cette époque qu'il faut placer l'artiste Périle aussi cruel par son art, que Phalaris qui l'employa à construire le fameux taureau, le fut par sa tyrannie. Pline dit (b) avec raison

(a) Il fleurissoit à la 95me. Olympiade.  
Plin. lib. XXXIV. 8.

(b) *Perillum nemo laudat seviorem Phalaride tyranno, qui taurum fecit, mugitus*



qu'un artiste qui prostitua un des beaux arts consacrés à l'honneur des Dieux & des grands hommes, mérita bien d'éprouver le premier les effets d'un instrument inventé par la barbarie la plus atroce, & que c'est pour faire haïr la main qui l'exécuta, que ce monument odieux de la tyrannie fut conservé.

Avant que de passer aux artistes qui suivirent le période de ceux qui constituent le précédent, rapportons le jugement que Cicéron & Pline nous ont laissé de quelques-uns d'entr'eux. Leur maniere, dit Cicéron, en général étoit fort admirée, mais n'approchoit pas encore assez de la vérité. Les figures de Canaque n'étoient pas assez naturelles pour être des modèles. Myron étoit plus près de la perfection & brilloit sur-tout, dit Pline, par la variété & le nombre des ouvrages ainsi que par la symmétrie, mais il fut surpassé par Pythagore de Rege, & sur-tout par Léonce qui poussa son art à toutes les parties de la symmétrie, & diligenta jusqu'aux cheveux, les nerfs & les veines. Les ouvrages de ces maîtres étoient beaux, dit Cicéron, (a) mais ceux de Polyclète étoient plus beaux encore, & me paroissent avoir atteint la perfection. Enfin Pline qualifie les contours des figures sorties des mains des artistes de ce temps-là de roides, de quarrés & d'anguleux; d'où il résultoit que la grandeur & la noblesse l'emportoient sur la beauté & la grace, parce que l'exaétitude extrême & la justesse trop scrupuleuse du dessin produisent la sécheresse, ainsi que l'étude extrême des regles grammaticales la produit dans l'éloquence. Cette exactitude fut le terme moyen entre la dureté des artistes précédents & le moëlleux de ceux qui suivirent.

Et c'est ici l'époque de la plus grande perfection de l'art statuaire ainsi que de tous les arts de dessin. On sent que je veux parler

Plin. lib.  
XXXIV. 3.

Olympiad.  
114.

*hominis pollicitus igne subdito & primus eum expertus cruciatum justiore severit. In hoc à simulacris Deum hominumque devocaverat humanissimam artem, Ideone tot conditores ejus elaboraverant, ut ex ea tormenta fierent? Itaque una de causâ ser-*

*vantur opera ejus, ut quisquis illa videat, oderit manus. Plin. XXXIV. 2.*

(a) *Pulchriora Policleti, & jam plane perfecta ut mihi videri solent. Cic. de Clar. Orat.*

du siècle d'Alexandre le Grand. Les Villes Grecques devenues opulentes par le commerce étendu qu'elles faisoient , se piquèrent d'encourager les talents , & d'exiter l'émulation des Artistes. Ce n'étoit plus , comme quelques siècles auparavant , les seules statues des Dieux ou des Athletes qui exerçoient le ciseau des artistes ; mais on travailloit à l'envi à embellir les palais , les portiques & les théâtres autant que les temples. Corinthe & Athenes sur-tout où le luxe , la sensualité , & le goût des arts regnoient également , n'épargnoient rien pour orner leurs édifices des productions des meilleurs Sculpteurs , dont chacun étoit en état de juger , dont chacun s'occupoit : une belle statue de Phidias , de Praxitelle & de Lysippe intéressoit autant un Athénien , qu'une harangue de Démosthène , & les trames de Philippe. Aussi ce fut depuis cette époque , que les Grecs livrés à leurs penchans pour les plaisirs , les artistes se ressentirent de ce goût général , d'où viennent la douceur & les graces , qui sont le caractère des ouvrages de Praxitelle , de Lysippe & d'Appelles.

Ce fut donc sous cette époque que la Grece s'enrichit de tout ce que la nature , l'imagination & le goût peuvent prêter au génie judicieux & élégant. Les artistes qui y fleurirent acheverent de bannir les restes de la barbarie étrangere & de l'imitation servile ; s'ils eussent vécu dans les siècles fabuleux , c'est à eux qu'il eût fallu , à plus juste titre qu'aux anciens , attribuer la puissance d'animer & de faire mouvoir des statues ; mais le période où la nature & le vrai rentrent dans leurs droits est en même-temps le période de la raison & non celui des fables & de la crédulité.

Praxitelle un peu avant le règne d'Alexandre [ *a* ] fut comme le fondateur d'un nouveau style qu'il prit du peintre Parrhasius & qu'il appliqua à la Sculpture. Le caractère de ce style fut le moëlleux , le gracieux & le leger dans les contours & dans les attitudes jointes au sublime de l'expression ; il exerça spécialement son ciseau sur le marbre sans renoncer aux ouvrages en bronze ; il est loué par Diodore d'avoir su

(*a*) Il fleurit après les batailles de Leuctres & de Mantinée , & selon Plin *lib.*

XXXIV. 8. vers la 104me. Olympiade.

lui imprimer tous les sentiments ; prodiges que Pline assure qu'opéroit le pinceau d'Ariftide fur la toile. Tout prenoit de la vie & des graces fous le cifeau de Praxitelle , la vérité elle-même s'y trouvoit ennoblie , à la différence de Démétrius fon contemporain à qui l'on reprochoit de mieux aimer la reflemblance fervile avec fes défauts que de la relever par la beauté & les graces ; les parties dans lesquelles Praxitelle excelloit fur-tout , étoient les bouches & les bras.

Auctor ad  
Her. lib. IV.  
Quint. inf.  
lib. II, c. 10.

Les hiftoriens parlent des douze travaux d'Hercule qu'on voyoit fur le fommet d'un temple des Thébains , des trois Graces , du Cupidon , des deux Vénus , d'une ftatue de Phrynè , tous ouvrages de ce grand maître auxquels on ne fauroit à qui donner la préférence. Une gravure Grecque lui attribue ainfi qu'à Phidias les deux chevaux qui furent donnés à Tiridate , Roi d'Arménie & dont ce Roi fit préfent à Néron. Ce font les mêmes (a) qu'on voit encore aujourd'hui à Monte-cavallo. Sixte V. les ayant fait tirer de ce lieu même où furent les thermes de Conftantin ; mais les favans en admirant la beauté de ces chevaux , doutent fort qu'ils foient de lui , (b) & lui attribuent avec plus de probabilité l'un des gladiateurs du Quirinal , le beau Satyre de marbre & le Triptoleme du cabinet de La Valle. On a le même doute fur le groupe de Niobé & de fes filles (c) que quelques-uns lui ont auffi attribué ; mais qui préfente plutôt le caractère de Scopas. La ftatue du jeune homme qui tue des lézards , dont il eft parlé dans Pline qui en fait un Apollon Sauroctonne , lui appartient fans contrédit fuivant le témoignage de cet auteur : cette ftatue eft à la villa Borghefe.

Paus. Boor.  
lib. IX.

plin. lib.  
XXXIV. 8.

Mais parmi tous les ouvrages que nous ne faisons qu'indiquer , la Vénus Gnidienne mérite quelque détail à part. Les graces , les proportions , l'énergie & le charme de celle de Médicis , fa conformité parfaite , en un mot , à la description que Lucien nous fait

(a) Deux jambes de ces chevaux font de Michel Ange , elles font fi belles que cela a fait négliger de remettre celles de l'original qui ont été retrouvées depuis , & font confervées dans la maifon Borghefe.

(b) On les attribue à Agesander , Polidore & Athenadore.

(c) Ce groupe étoit placé dans le temple d'Apollon Solien. *Plin. lib. XXXVI. 5.*



de celle de Gnide, nous mettroit à portée d'admirer encore ce prodige de la sculpture, si l'inscription (a) Grecque qui accompagne celle que nous possédons ne l'attribuoit à Cléomene fils d'Apollodore d'Athènes, inscription cependant qui est regardée comme apochryphe.

Quoiqu'il en soit, la célébrité de ce chef-d'œuvre de Praxitelle étoit si grande que plusieurs entreprenoient le voyage de cette île uniquement pour la voir. On rapporte à ce sujet une anecdote : c'est qu'ayant fait deux statues de cette Déesse, l'une voilée, l'autre nue & regardée comme impudique, les Gniédiens peu scrupuleux acheterent la dernière comme surpassant l'autre en perfection, & ils la placèrent dans une chapelle ouverte dans toutes ses faces afin qu'on pût la voir sans empêchement de tous côtés. La nature étoit si parlante dans cette figure qu'on prétendoit qu'elle excita la passion d'un libertin, qui caché de nuit dans la chapelle y laissa des marques de sa lubricité. Pline (b) dit qu'un Cupidon du même artiste qui étoit dans la Propontide, partagea la même gloire & la même honte; contes peut-être qui ont donné lieu à celui qu'on fait à Rome dans le même goût touchant une statue plus respectable. Ce qu'il y a de sûr c'est que le Roi Nicomede offrit envain aux Gniédiens un prix immense pour leur Vénus, car la regardant comme un monument qui faisoit la plus grande illustration de leur Ville, ils auroient plutôt tout sacrifié que de la perdre.

Euphranor fut contemporain de Praxitelle, il passa pour l'artiste qui donna le plus d'expression à la dignité des Héros, ce qui étant il dut surpasser Myron & même Phidias qui excellèrent en ce point.

Si les talents sont quelquefois héréditaires, le génie l'est rarement : c'est ce que l'on voit dans Céphifodore fils de Praxitelle ; car

(a) On dispute sur le mérite de cette inscription, les uns la disant antique, les autres prétendant qu'elle est l'ouvrage d'un moderne, faite dans le temps que cette belle statue fut trouvée à Tivoli.

(b) *Par Veneri Gnidie in nobilitate & injuria adamavit enim eo Alcibidas Rhodius atque in eo quoque simile amoris vestigium reliquit. Plin. lib. XXXVI. 5.*

car il n'hérita de lui que son bien & son art & non sa sublimité. Bien loin d'atteindre les perfections de la Vénus de Gnide dans la statue qu'il fit de cette même Déesse qui passoit néanmoins comme une de ses plus belles productions, on lui préféroit même celle de Scopas qu'on voyoit dans le temple de Brutus à Rome, où elle avoit été transportée. Une Bellone qui étoit en Attique, ainsi que le Cadmus de Thebes passaient pour des ouvrages des enfans de Praxitelle.

Pausan. lib.  
I. in Attic.  
Id. lib. IX.  
in Beot.

Un successeur qui égala ce grand artiste dans les parties les plus sublimes de l'art, le surpassa même en quelques-unes, fut Lysippe de Sicyonne, disciple de Pythagore de Rege, (a) & il peut même être encore mis au nombre de ses contemporains; car il fleurissoit dès le commencement du regne d'Alexandre. Remontant aux vraies sources de l'art, ce grand Maître eut pour maxime de n'imiter aucun de ses devanciers, mais de méditer la nature elle-même, & de s'attacher à l'embellir. Interrogé par quelqu'un qui de ses prédécesseurs il suivroit, il montra une troupe de gens, disant que ce seroit de la nature & non des artistes qu'il prendroit ses leçons; ajoutant que les autres faisoient les hommes tels qu'ils sont, mais que pour lui il les rendroit tels qu'ils paroissent ou devraient être; principe dont un Peintre des derniers siècles (b) abusa si fort au préjudice de son art, qu'il étoit appelé par ses contemporains la ruine de la Peinture.

Il eut l'honneur d'être choisi par Alexandre pour être son seul statuaire, qui afin que ses images ne fussent point altérées, travailleroit à ses statues en bronze, comme le seul Policlès devoit les graver, le seul Appelles les peindre, & le seul Pyrgotèles les cise-

(a) Il fleurit à la 114me. Olympiade.

(b) Michel Ange Caravaggio, artiste fort extravagant & appelé *Rovina della pittura*, se piquoit de faire le singe de Lysippe. Quand on lui indiquoit à Rome des statues de Phidias ou de Praxitelle comme des miracles d'élégance, il avoit coutume de

répondre qu'il reconnoissoit la nature seule pour maîtresse, & il montrait ceux qui passaient, en disant voilà mon Phidias & mon Praxitelle : aussi cette négligence d'étude lui fit essuyer la mortification de voir plusieurs de ses productions ôtées des autels.

ler, sous peine de sacrilège contre tout autre qui oseroit l'entreprendre. Lorsqu'il fut question de placer dans le temple de Delphes un monument pour conserver la mémoire de la chasse dans laquelle Alexandre terrassa un lion, Crater n'eut la faculté que de fabriquer l'image de cet animal & des chiens qui accompagnoient la statue.

Plutarque donne pour raison de cette préférence, que Lysippe seul étoit parvenu à représenter le caractère de l'ame même de ce monarque dans ses figures, au lieu que les autres artistes leur donnoient à la vérité les contours qui leur convenoient, laissant même appercevoir l'humidité de ses yeux, mais ne pouvoient parvenir à exprimer aussi énergiquement son visage mâle & son cœur de Lion. On trouve à ce sujet dans cet écrivain une anecdote curieuse. Il dit que Lysippe ayant moulé sa première statue d'Alexandre, la face tournée vers le ciel, ainsi qu'il avoit coutume de regarder en tournant un peu le cou, quelqu'un y mit une inscription, portant que cette image sembloit dire à Jupiter qu'il pouvoit garder pour lui le ciel, mais que la terre sur laquelle il jettoit les yeux, étoit à lui.

P<sup>er</sup> n. XXXIV.  
3. Lysippe fit une suite de statues ou de bustes de ce Monarque d'âge en âge commençant par son enfance. Il fut aussi l'auteur de la statue d'Éphestion, l'ami d'Alexandre, que quelqu'un donnoit faussement à Polyclète, qui vécut environ 100 ans auparavant.

Min. 151.

Quoique le caractère des figures de cet artiste fut un air agréable, il aimoit mieux se distinguer dans l'austère. Son Hercule étonnoit & effrayoit autant que celui qu'on voit encore à Rome dans la maison de Farnese. En général les corps des statues de Lysippe sont plus légers & plus subtils, les têtes sont plus petites & plus gracieuses, de sorte que les figures paroissent plus grandes & plus sveltes; il se piquoit d'une diligence hardie même dans les cheveux, mais l'esprit n'étoit point négligé même dans les plus petites parties. (a) On lui attribue jusqu'à 610 monuments, tous

---

(a) *Lysippi propria videntur Angustia corporum in minimis quoque custodita.*



d'une telle beauté, que chacun en particulier auroit suffi pour faire la réputation d'un artiste. Le colosse haut de 40 coudées Idem n. 44. qu'il avoit fait à Tarente étoit si merveilleux par son équilibre, 7. que mobile à l'impulsion de la main, il résista néanmoins aux plus violentes tempêtes. C'est à son exemple que Charès son disciple entreprit le fameux colosse de Rhodes dans lequel enchérissant sur son maître, il produisit un des sept miracles du monde.

On donne à ce grand artiste un frere appelé Lysistrate qui le premier trouva la maniere de rendre exactement le portrait des personnes au moyen du plâtre qu'il appliquoit sur le visage, & de la cire dont il remplissoit ces formes, au lieu qu'auparavant on cherchoit toujours de faire des portraits plus beaux que nature : il appliqua la même invention à l'imitation des figures de Divinités, & sa methode fut depuis généralement suivie.

Nous apprenons de Pline que Lysippe laissa des enfants qui continuerent à la vérité sa profession ; mais en imitant la constance & le zele de leur pere, ils n'atteignirent point sa sublimité ; tels furent Daïpe, Bedas & Eutycrate : le dernier se plut davantage dans l'austere que dans le gracieux ; ses meilleurs ouvrages furent un Hercule de Delphes, un Alexandre, & les Thespiades. Il eut pour disciple Tisicrate de Sicyonne, artiste si attaché à la maniere de Lysippe, que ses ouvrages comparés (a) avec les siens faisoient souvent prendre le change. Calamide fut aussi de cette école, & mérite peut-être d'en être mis à la tête après son maître : le caractère de ses figures étoit le moëlleux. On peut voir dans Pline le nombre prodigieux d'artistes sortis de cette école, ou qui brilloient sous cette époque, dont il reste encore à Rome différentes productions pour la consolation des amateurs, tels que le Gladiateur d'Agasias, l'Hermaphrodite couché auquel le Cavalier Bernin a fait le matelas qui manquoit, un des Gladiateurs du Quirinal d'Agasias, & de Dositée d'Ephese, & nombre d'autres,

Cic. de cl.  
Orat.

(a) *Lysippi se de proprio ut vix discernuntur complures ejus signa.*

qui n'égalent point celui des monumens (a) qui malheureusement ont péri.

Ce fut sous cette époque féconde en grands artistes qu'Apollo-nius & Taurisque de Rhodes firent ce prodige de l'art que l'on voit encore à Rome. On comprend que je veux parler de l'admirable groupe de Zethus, & d'Amphion liant Dirce aux cornes du Taureau. Le Vatican nous présente encore un autre monument du premier de ces deux artistes, qui, quelque dégradé qu'il soit, ne cede à aucun des autres qu'on admire dans cette Ville; c'est le tronc d'une statue sans tête, sans bras, & sans jambes, à la vue duquel on devine les perfections & la beauté de ce qui manque : mais le fameux Laocoon autre prodige de la Sculpture de ce siècle (b) brillant, eut Agefandre, Appollodore & Athanodore pour auteurs. On voit dans ce groupe surprenant, pour ainsi dire, un combat entre la Sculpture & la Poésie, dans lequel la palme est douteuse entre le Poète Romain qui peint en vers ce célèbre monument, & le Sculpteur qui l'a exécuté en marbre. Quel spectacle en effet, observe Pline, que de voir sortir d'un seul bloc (c) le pere & les enfants entortillés avec le serpent.

(a) *Strabon lib. XII. Plut. vie de Lucullus* & *Pline lib. XXXIV. 8. & XXXVI. 5.* parlent d'une infinité de ces monuments Grecs transportés à Rome, & qui faisoient l'ornement du portique d'Octavie, du jardin de Servilius, des Thermes, &c.

(b) Flavius Rosinus faisant attention à ce témoignage de Pline, a prétendu que le groupe qu'on voit actuellement, n'étoit point celui dont parle cet auteur, parce qu'il est en différentes pieces. On assure en effet que l'on conserve des fragments des serpents d'une statue de Laocoon, découverts dans un endroit où il est plus proba-

ble que fut placé le palais de Titus; de sorte que le monument qui nous reste pourroit bien n'être qu'une copie de l'ancien.

(c) On dispute sur le temps où ces trois artistes vivoient, d'où résulte une autre question, qui est de savoir si ces Sculpteurs ont donné l'idée de la description du Laocoon à Virgile, ou s'ils l'ont prise de lui comme le pense le P. Mauflaçon qui convient néanmoins que tant les Sculpteurs que les Poètes, peuvent avoir puisé leur idée dans Pisandre dont il est question dans les Saturnales de Macrobe.

C'est avec bien de la raison que cet Écrivain met ce monument au-dessus de tout ce que la Sculpture & la Peinture ont de plus parfait. Il a été pendant long-temps dans un lieu moins brillant (a) qu'il ne l'est aujourd'hui. Il ne faut pas oublier qu'il y a des pieds modernes & très-mal faits, qu'il ne faut point confondre avec les parties antiques.

C'est le sort de toutes les choses humaines, sans même excepter les vertus, de commencer à déchoir dès qu'elles ont touché l'apogée de la perfection. Les arts éprouverent bientôt la même fatalité. Bientôt après la mort d'Alexandre ils se ressentirent des violentes secousses que la Grece essuya par les guerres que se firent ses premiers successeurs dans toute l'étendue de sa domination. Euthichide, Eutycrate, Daïpe, Cephysodore, Tymarque & Piromaque furent les derniers artistes dont il soit encore parlé sous la 120 Olympiade : l'obscurcissement que l'art statuaire éprouva après cette époque dura 140 ans. Il reprit depuis une nouvelle vie, mais les artistes qui s'éleverent vers la 155 (b) Olympiade n'atteignirent pas ordinairement la perfection des anciens. Antée, Callistrate, Policlès, Athenée, Calixene, Pythias, Tymoclès & Agefilas appartiennent à cette époque. C'est aux derniers de ces artistes qu'est dû un des plus parfaits monuments de cette époque, je parle du Gladiateur mourant que Pline donne comme l'un des plus étonnants chefs-d'œuvre de l'art. L'expression y est si admirable, dit-il, qu'un observateur attentif peut remarquer sur le visage, & dans les principaux membres de cette statue, les degrés de mouvement & de vie dont elle est encore animée. Cette nouvelle vigueur des arts dans la Grece, ne fut presqu'une lueur passagere. La misere que des nouvelles guerres intestines entraînent après elles s'accrût bientôt encore par celle que l'ambition des Romains y porta, & les artistes forcés de suivre la fortune des armes, se disperserent, trouvant plutôt de quoi exercer leurs talents en Égypte, que dans leur pays natal devenu un champ de désolation.

(a) Il étoit dans un lieu assez obscur du palais Farnese, depuis le temps de Leon X. où Marlian (*Topogr. urb. Rom. II. 7.*) prétend qu'il fut découvert près de l'Eglise de sainte Lucie, assertion contestée à Rome.

(b) (*Ars*) *Ac rursus Olympiade 155. revixit cum fuere longè quidem infra prædictos probati tamen auctores. Plin. XXXIV. 8.*



Les Ptolomées leur ouvrirent un asyle à Alexandrie , & ce fut là qu'ils laisserent des productions dignes de l'école dont ils sortoient ; école qui se maintint fort long-temps en honneur , & de laquelle on croit tenir les belles statues de porphyre , que l'Empereur Claude transporta d'Égypte à Rome , & d'où vinrent indubitablement toutes celles de maniere Grecque , qui ont été trouvées en Égypte. C'est aussi sous Ptolomée , appelé Philadelphie que fleurit le célèbre graveur en pierre nommé Satirius , qui grava en crystal la Reine Arsinoé.

La dispersion des artistes Grecs ne fut pas moins utile à Rome , qu'elle le fut pour l'Égypte. Avant cette époque malheureuse pour la Grece , on ne connoît guere de sculpteurs de réputation en Italie. On rapporte que Euchira & Eugramme venus dans cette contrée avec Démarate , y avoient introduit l'usage des simulacres en argille & en plâtre : on prétend que l'on trouve le nom de l'artiste dans l'inscription (a) Étrusque qui est sur la Chimere de bronze de la galerie de Médicis trouvée autrefois dans le territoire d'Arezzo , piece , assure-t-on , qui étoit anciennement accompagnée de la statue de Bellérophon. Mais on ne dit pas le nom de l'auteur de cet excellent monument qui , s'il étoit aussi ancien qu'on le prétend , confirmeroit aussi la prétention du Sénateur Buonarotti ; que les artistes Étrusques précéderent les Grecs & les Latins dans la fabrique des ouvrages composés de cuivre & de plomb , tel qu'est celui de cette Chimere. Mais les degrés de beauté de ce monument ne seroient-ils pas juger qu'il n'appartient point à l'ancienne fabrique Étrusque , non plus que la belle statue de l'Aruspice aussi en bronze , découverte près de Péruvia , (b) dont on voit la planche dans le Muséum de Florence , ouvrage trop parfait , comme nous le toucherons dans la suite , pour appartenir à

V. Lullow.  
De la Grèce.  
de Sculp.

V. Muséum.  
Florentin, III,  
pag. 6.

(a) Voyez les explications & conjectures sur les monuments Étrusques dans l'édition de Dempster , §. 37. & dans les observations ad Numism. Maxim. Modul. pag. 12.

(b) Voyez *Felix Gattius tom. I. de ses Mémoires Historiques de Péruvia lib. II. pag. 52. 54. 72.* imprimés à Péruvia en Italien en 1738.

cette ancienne époque. Au reste ce qui ne laisse pas douter qu'il n'y eût parmi les Étrusques, soit avant, soit après la conquête des Romains, nombre d'artistes, c'est la coutume qu'ils suivirent constamment d'orner de statues soit naturelles soit allégoriques, ainsi que de bas-reliefs en marbre, leurs tombeaux. (a)

A Rome du temps de Numa il y avoit une si grande disette d'Artistes qu'il n'y eut que le seul Mamurius Viturius qui fut imiter le bouclier qu'on prétendoit être tombé du ciel entre les mains de ce Roi. Le plus ancien après lui, dont le nom soit parvenu jusqu'à nous fut Thurianus que le vieux Tarquin fit venir de Fregel, ou selon d'autres de Veyes, & qui fabriqua l'ancien Hercule & le Jupiter Capitolin en argille ainsi que le char à quatre chevaux qui en ornoit la façade, tous ouvrages en terre cuite. Scaliger au sujet du dernier de ces monuments relève une particularité qui ne fait pas juger favorablement de l'habileté de son auteur; c'est que le feu de la fournaise fut si peu ménagé que les chevaux gonflèrent si fort, qu'on eut de la peine de les en retirer. On trouve dans Tatien qu'un certain Thurnus s'étoit signalé à Rome par des statues scandaleuses, mais sans marquer en quel temps il vécut. Spurius Carvilius fut l'auteur de la statue qu'on plaça dans le Capitole après la victoire remportée sur les Samnites, se servant pour fabriquer le simulacre du métal dont étoient composées les cuirasses & les casques des ennemis: figure remarquable par sa grandeur qui la faisoit distinguer dans l'éloignement du mont Palatin, & on dit que l'auteur mit à ses pieds une statue qui le représentoit lui-même, formé des limures des métaux qui avoient servi à fabriquer le Jupiter. Depuis Carvilius, on ne connoît plus de statuaires Romains jusqu'à Copponius qui travailla à 14 statues de nations en marbre pour la maison de Pompée.

Damophile & Gorgage, Sculpteurs & Peintres en même-temps

Plut. vi. de Numa.

Plin. lib. XXXV. 12. & Plut. vie de Publicola.

Ad rest. in Stip.

Orat. ad Grec.

Plin. lib. XXXVI. 5.

Plin. lib. XXXV. 45.

(a) On en voit plusieurs exemples dans la précieuse collection de M. Guarnaci à Volterra & dans le Muséum Etrusc.

tom. III. plac. 3. tab. 4. 5. 6. 7. 8. 9. 10. 11. 19. 24.

s'occupèrent de concert aux ornements du temple de Cérès (a) & du grand Cirque. Siménus & Tasson furent connus par leurs statues de guerriers & d'Athletes. M. Varron avoit connu un artiste appelé Polinus qui faisoit à Rome des raisins, des poissons, & autres ouvrages si vrais qu'on s'y méprenoit, mais il paroît qu'il n'est question que d'ouvrages en Peinture. Il n'en est pas de même d'Aulanius Évander : il fit la tête qui manquoit au simulacre de Diane, placé dans le temple d'Apollon, mais Pline qui le rapporte ne nous dit pas le temps de cette réparation. Copponius fut l'auteur des statues des 12 nations voisines du Pont.

Plin. lib.  
XXXVI. 5.

Idem. Ibid.

On juge par le nom de quelques-uns de ces sculpteurs qu'ils devoient être Grecs plutôt que Romains, & tels furent la plupart de ceux qui furent dans la suite employés à orner les édifices dont Rome continua de s'enrichir. Attirés par les amateurs dans cette Ville, devenue désormais la Capitale du monde policé & l'asyle des arts fugitifs de la Grece désolée, ils s'y domicilierent & enrichirent Rome de leurs travaux.

Pasitelle natif de la grande Grece, confondu grossièrement par quelques-uns par la ressemblance du nom avec Praxitelle bien antérieur à lui, travailla dans la maison de Métellus à un Jupiter en ivoire & à quelques autres monuments. On lui attribuoit différents ouvrages en marbre, qui cependant ne sont pas nommés : ce qui est sûr, c'est qu'il mérita d'être fait citoyen Romain. Varron nous parle d'Arcefilaüs attaché à Luculle, dont il se vante d'avoir une Lione en marbre, jouant avec de petits amours ailés, dont les uns la lient, les autres la prennent par le crin, la pressant avec les pieds pour la faire boire, le tout d'un seul bloc. Cet artiste modeloit si parfaitement que ses modeles se vendoient plus que les ouvrages achevés des autres. Il fut l'auteur de la Vénus Mere, du Forum de César, statue qu'on se pressa de dédier même avant qu'elle fut finie.

Idem. Ibid.

Plin. lib.  
XXXV. 12.

Du

(a) Des vers Grecs qui étoient sur le mur portoit, qu'à droite c'étoit l'ouvra-

ge de Damophile, & à gauche celui de Gorgage. *Plin. lib. XXXV. 12.*



Du temps de ce Dictateur , Strongylion travailla à cette Amazone admirable appelée aux belles jambes , dont Néron devint depuis si épris qu'il la fit porter dans une marche victorieuse , & la traînoit par tout avec lui : c'est ce même Strongylion qui avoit fait en Grece une Diane & trois Muses , dont Pausanias parle avec éloge.

Agrippa se servit de Diogene Athénien pour travailler aux statues du Panthéon. Batrache travailla pour les portiques d'Octavie , & Plin<sup>5.</sup> rapporte les noms de Pythodore , d'Hermolaüs , d'Arthemion , d'Aphrodisius , Trallinus , & de Sauron , tous Grecs qui furent employés aux monuments qui ornoient les édifices de César , d'Auguste , & de quelques-uns de leurs successeurs. Il est même apparent que les artistes Grecs se répandirent dans l'Italie , car parmi les statues découvertes à Velléia , on assure qu'il s'en trouve une d'un excellent maître de maniere Grecque.

Ce fut par ces artistes que les Romains firent donner des leçons à quelques-uns de leurs esclaves vers la fin de la République. Cette nouvelle école commença d'avoir quelque réputation sous le regne d'Auguste : cependant on ne voit guere de noms de statuaires Romains sous ses premiers successeurs ; ce qui ne forme pas un préjugé bien favorable en leur faveur , car il n'est pas douteux que s'ils fussent parvenus à l'habileté de leurs maîtres , ils n'eussent mérité comme eux d'être consignés dans les fastes des arts. Le grand nombre de statues faites en peu de temps en l'honneur de Séjan sous le regne de Tibere , nous fait bien voir qu'il y avoit à Rome nombre d'artistes , mais sans nous en apprendre le nom. D'ailleurs sous ce regne les statues étant prostituées , & devenues la récompense des espions & des délateurs , la Sculpture avilie ne dut naturellement pas encourager les artistes à faire des efforts ni les Écrivains à les célébrer. On n'est guere plus instruit de ceux du regne de Néron dont on n'a que très-peu d'ouvrages. La statue de cet Empereur encore jeune (a) qu'on vient de découvrir à Vél-

(a) On voit la *Bulla* au cou qui n'appartenoit qu'aux jeunes gens , je ne parle qu'après la relation d'autrui. On voit un

buste du même Empereur dans la collection de Florence.

l'éia, fera d'autant plus précieuse que les vraies têtes sont très-rares. Il s'en faut bien qu'on dût être empressé d'avoir des images de ce monstre, & il y a apparence qu'on le fut bien plus de faire main-basse après sa mort sur celles qui existoient. Une preuve de la disette d'artistes sous ce regne, est que pour travailler à sa statue colossale en bronze, il dut faire venir des Gaules Zénodore, artiste, à ce qu'il paroît, originaire de Marseille, qui s'étoit occupé pendant dix ans en Auvergne à la construction de l'Hercule Gaulois. Quoique Pline le compare à Calamide pour modeler & pour sculpter, il ne paroît pas qu'il fût un grand Grec en fait de fonte, puisqu'il ne put réussir à jeter le colosse en question.

Néanmoins le Sénèque mourant dans le bain, le sommeil en marbre noir, l'Amour monté sur un centaure de la Villa Borghese, l'Agrippine de la Villa Farnese dont on voit la copie à Marli, & sur-tout la belle tête de Domitien, & celle de Nerva (a) qu'on voit à Rome, & dont l'antiquité ne paroît pas douteuse, prouvent que la bonne école de l'art subsistoit toujours.

Les artistes eurent sous le regne de Vespasien occasion d'exercer leurs talents : le temple de la paix bâti par cet Empereur, quoique avare, rassembla des monuments de toute espèce tant antiques que modernes. Si le regne de Titus n'eût pas été si court, tout annonçoit en lui l'ami & le protecteur des talents & des arts ; ils languirent ensuite jusqu'à celui de Trajan, regne où ils reprirent une nouvelle vie, ainsi que tout l'Empire ; témoin la fameuse colonne érigée sur la place de son nom par Apollodore d'Athènes qui fut surmontée de la statue colossale de l'Empereur, dont on ne voit plus de vestiges. (b) Les trophées du Capitole, appelés de Marius, sont aussi des productions de ce regne qui rendent témoignage qu'il y avoit alors des artistes propres à seconder la protection que

---

(a) Quelqu'un attribue cette tête à l'Algar di, Sculpteur des derniers temps, mais elle a tous les caractères de l'antique.

(b) On en voyoit encore la tête au 16<sup>me</sup>. siècle, mais depuis elle a disparu.

l'Empereur leur accordoit. Adrien son successeur étoit connoisseur & amateur , il étoit plus , il étoit lui-même sculpteur & peintre. (a) Quel encouragement pour les professeurs qu'un tel exemple ? Cependant on ne doit point , à l'exemple de Victor , pousser la flatterie jusqu'à mettre ce Prince à côté des Euphranor & des Polyclète.

L'amour des Antonins pour les arts est connu ; celui du dessin faisoit l'amusement de M. Aurele. Les monuments distingués de sculpture qu'on a découvert dans le lieu où étoit la superbe maison bâtie par Antonin Pie près de Lavinium , la statue équestre de M. Aurele , & les têtes du même Empereur & de L. Vêrus qu'on voit à la Villa Borghese , & qui sont de toute beauté, prouvent que sous ce regne les artistes avoient des encouragements. Le célèbre Hérode , surnommé l'antique , ne crut pas se dégrader en maniant lui-même le ciseau , & la Vénus armée dont il fut l'auteur , fait connoître qu'il honoroit autant la Sculpture par le bon goût de ses productions que par la dignité de sa personne.

Pour ne rien omettre de ce qui regarde les anciens artistes & mieux connoître leur histoire & la raison des progrès de l'art , finissons cet article par quelques remarques qui ont rapport à eux.

Aristote nous apprend que les Grecs avoient soin de faire apprendre le dessin à leurs enfants , & que les jeunes gens des premières maisons cultivoient communément cette étude ; cela mettoit presque tout le monde en état de juger des proportions qui constituent la vraie beauté. Il y avoit à Delphes aussi-bien qu'à Corinthe des prix pour ceux qui excelloient tant dans la Sculpture que dans la Peinture , & c'est devant les juges établis pour ces prix , qu'Aëtion produisit son tableau d'Alexandre & de Roxane , tableau à la vue duquel Proxénide qui présidoit fut si enchanté qu'il se détermina de donner sa fille en mariage à l'auteur. Ces juges étoient les hommes les plus éclairés , & la récompense étoit décernée dans une assemblée générale.

---

(a) *Adrianus & statuas fecit, & tabulas pinxit.* Suet. in Nerva. cap. LIII. & Xiphil. LXIX.



Luc. in im-  
agin.

Arnob. VI.  
adv. f. gent.

Plin. lib.  
XXXIV. 6. &  
vul. Caſaub.  
in Perf. Sat.  
IV.

Pour donner aux images des Dieux les plus belles formes, les artistes travailloient quelquefois d'après la beauté idéale, en prenant pour modele les plus belles personnes. Alcibiade qui, a ce que l'on prétend, fut au jugement d'Apollon lui-même le plus beau des Grecs, fut pris pour le modele d'un Mercure. Praxitelle donna à sa Vénus de Gnide la ressemblance de la courtisane Gratine, & toutes les autres statues de cette Déesse avoient, à ce que l'on as- furoit, celle de Phryné de Thespie, modele de beauté.

L'une des principales écoles de sculpteurs étoient les lieux où la jeunesse s'exerçoit à la lutte & à la course; par-là les plus beaux objets devenoient familiers à l'imagination, & on se formoit au dessin de toutes les attitudes, en prenant, pour ainsi dire, la nature sur le fait. Lorsque les scènes sanglantes des gladiateurs furent établies dans la Grece par Antiochus Épiphanes, elles devinrent une nouvelle école pour les artistes, & fournirent de nouveaux objets à imiter.

On se faisoit un devoir capital de puiser des leçons dans l'étude des poètes; & des artistes d'une imagination échauffée par les descriptions de ceux qui étoient regardés comme les dépositaires & les interpretes de la religion & de ces mysteres, s'enhardissoient à mentir comme eux pour n'être pas taxés d'innovation, en même-temps qu'ils abandonnoient les vieilles formes & l'ancienne simplicité.

Plusieurs étoient à la fois Sculpteurs & Peintres (a) ce qui contribuoit également aux progrès & aux avantages mutuels des deux arts.

On se réunissoit souvent pour se communiquer les lumieres qu'on avoit acquises, & se prêter des secours réciproques en travaillant en

(a) *Pictores & Statuarii non omnino in formis Deorum effigendis à Poëtis discesserunt, tum ne viderentur transgressores, & ob hoc poenae obnoxii essent: tum etiam quod se à Poëtis preoccupatos cernerent, co-*

*rumque simul fugendi modum ut antiquiorem obtinere. Quare noluerunt vulgo hominibus videri mendaces, & hujusmodi nova premendo. Dio. Chrysost. Orat. XII.*

commun aux mêmes ouvrages ; on avoit soin d'aller examiner les grands modeles , & de s'en rendre compte. Nous avons vu que tous les artistes alloient prendre les proportions du Doryphore de Polyclète.

L'autorité publique prenoit un intérêt très-sérieux à la perfection de l'art. A Thebes ainsi qu'à Athenes il y avoit des loix tendant à protéger , & encourager les professeurs , & des loix pénales & pécuniaires pour ceux qui faisoient de mauvais ouvrages , elles défendoient même de s'occuper d'objets difformes ou communs.

Plin. Var.  
Histor. IV. 1

La considération & les distinctions qu'on accordoit aux artistes dans la Grece , étoient très-propres à les encourager ; loin d'être regardés comme des mercénaires à gage & de simples ouvriers , on les considéroit comme des hommes distingués , comme des esprits sublimes doués d'un génie divin , enrichis par l'étude & polis par l'usage du monde , ils étoient mis au niveau des philosophes & des premiers personnages de l'État , parvenant à ses premiers emplois , & partageant dans les fastes de la patrie l'immortalité qu'ils donnoient aux hommes illustres ; il n'étoit pas extraordinaire de voir leurs statues à côté de celles des Héros & des Rois.

Pline nous fait observer que les artistes ne s'exerçoient pas indifféremment aux ouvrages en tout genre , mais qu'ils se piquoient de se distinguer dans celui qu'ils avoient embrassé , & auquel ils se sentoient portés comme par une impulsion de l'imagination. C'étoit par un effet & par la force de cette imagination que l'un réussissoit mieux à fabriquer les Dieux que les hommes , l'autre à mieux exprimer & mieux rendre les caractères de l'âge & du sexe. Quintillien ( a ) dit que si Polyclète savoit ajouter à la beauté humaine , il n'étoit pas propre à exprimer la majesté des Dieux ; aussi évitoit-il d'entreprendre des sujets trop graves où il n'auroit pu faire briller les graces de la jeunesse ; au lieu que Phidias

Plin. lib.  
XXXIV. 3.

( a ) Nam ut humane forme decorem  
addiderit supra verum , ita non explevisse

Deorum auctoritatem videretur. Quintil.  
institut. XII. 10.

étoit meilleur artiste pour former des Dieux que des hommes : en effet , dit le même auteur , quand il n'auroit fait que la Minerve d'Athenes ou le Jupiter Olympien , on eût connu que son imagination étoit faite pour rendre la majesté des Dieux. Simenus & Tasson dans Pline s'étudioient particulièrement à rendre des situations de force , telles que celles de chasseurs , d'athletes , & de sacrificateurs. Aristobule , Cléon & d'autres s'adonnoient sur-tout aux statues des philosophes , & y excelloient par préférence. Quelques-uns ne travailloient qu'aux statues colossales. Thélesta & son frere Ariston Lacédémoniens s'y bernoient. Lyssippe [a] se piquoit de grands sujets & évitoit les petits. Pour d'autres les petits ouvrages avoient des attrait particuliers. Mirmécides fit un char à quatre chevaux avec le conducteur qui tenoit sous les ailes d'une mouche , & Alicrate faisoit des fourmis dont on pouvoit à peine appercevoir les pieds. Le Bavaois le plus patient ne l'auroit égalé qu'avec peine.

Paufan. l. V.  
in Ionia.

Enfin les uns se décidoient pour les animaux , & y étoient plus heureux que dans les figures humaines. Calamide étoit sans pair dans la formation des chevaux ; lorsqu'il en eut fabriqué d'admirables pour un char de triomphe , Praxitelle (b) crut qu'il lui appartenoit de former le cocher pour qu'il n'exposât pas sa réputation. Pour juger donc avec discernement & équité du mérite des artistes , il faut imiter Pline qui voulant apprendre que l'art étoit parvenu à son plus haut point de perfection , & ne trouvant aucun artiste parfait en tout genre , marque en quoi chacun excelloit , & ce qu'il y avoit sur-tout à admirer dans chacun.

Remarquons enfin que les sculpteurs , même du premier ordre portant tous leurs soins à finir la figure principale , négligeoient quelquefois les autres , d'où il arrive que leurs productions ne sont pas toujours exemptes de défauts. Qui diroit que le Dauphin & l'Amour

(a) *Gloria Lyssippo est animosa effingere  
figura.* Propert. Eleg. VIII.

(b) *Quadrige Praxitelis suum aurigam*

*imposuit , ne melior in aquorum effigie desecisset in homine crederetur.* Plin. lib. XXXIV.  
8.

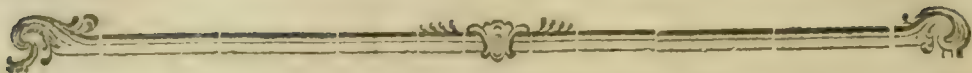


& la Vénus qui est dans la galerie de Médicis , sont de la même main qui a su imprimer tant de graces & de beauté à cette statue admirable ? Les enfans du groupe du fameux Laocoon laissent aussi appercevoir des défauts (a) dans la taille & la proportion relativement à la figure principale. C'est ainsi que dans les parties subalternes de plusieurs médailles des Rois de Syrie & d'Égypte , on n'observe point le fini qu'on admire dans les têtes. Mais ces sortes de défauts ne font ordinairement que relever l'éclat des grandes beautés , & à l'exemple de Lucien ils nous font admirer le Dieu dans le Jupiter de Phidias sans égard pour le piedestal.

---

(a) Voyez ce qu'en dit Mr le Comte de Caylus dans le recueil de ses antiquités.





## CHAPITRE DEUXIEME.

*De la maniere ou du caractère des ouvrages de Sculpture chez les différentes nations.*

**L**A maniere peut être comparée au style par lequel chaque nation & même chaque Écrivain énonce ses pensées ; & comme l'usage apprend à connoître le style propre à chaque nation & à chaque auteur , de même on appercevra un caractère particulier dans les productions de l'art statuaire des Asiatiques , des Égyptiens , des Étrusques , des Grecs & des Romains. On pourroit dire qu'il arriva en quelque façon à la Sculpture ce que nous voyons encore de nos jours être arrivé à l'égard de l'écriture ; car quoique les caractères dont on se sert en Europe , aient tous la même base , & tirent leur source des anciens caractères Phéniciens , ils présentent néanmoins des différences considérables.

Le Philosophe qui voudroit rendre raison des différentes manieres qui caractérisent les productions de l'art , les trouveroit peut-être dans l'influence des différents climats sur celles de l'ame. C'est par-là qu'un œil observateur apperçoit dans les traits de chaque individu , non-seulement le caractère national , mais encore le caractère personnel ; qu'il remarque que plus les pays sont sous des climats éloignés les uns des autres , plus les différences dans les traits , dans la tournure du corps , dans la maniere d'être , & dans le maintien , sont remarquables..

Comme cette influence agit sur les objets que les artistes doivent rendre , de même elle doit agir sur leurs ames dans la direction de leurs travaux , puisque les différentes qualités des esprits animaux , la tension plus ou moins grande des fibres , la souplesse des organes qui en résultent dans les artistes de chaque nation , doivent faire imprimer un caractère propre à leurs ouvrages ,  
&

& faire distinguer aussi clairement ce caractère dans les monuments qui nous en restent, qu'on les distingue dans les histoires qui nous les peignent. En un mot, ce que le savant Abbé du Bos observe de l'influence du climat sur les arts en général, ce que le grand Montesquieu dit de la même influence sur la morale, peut être appliqué en particulier à l'art statuaire de chaque peuple.

A la suite de ces causes physiques, le philosophe mettoit les causes morales telles que la religion, la nature du gouvernement & l'éducation; il verroit que les esprits plus libres dans les Républiques que dans les monarchies, doivent être plus créateurs dans les premières que dans les secondes, où ils ont nécessairement moins de ressort; mais que dans celles-ci ils doivent briller davantage par le poli, la perfection & l'élégance, parce qu'ils sont moins distraits par d'autres objets que ceux du plaisir source du goût; il observeroit que l'empire que les arts ont une fois acquis dans un gouvernement libre, doit avoir une longue durée, parce que l'esprit de ce gouvernement s'y maintient davantage que dans celui d'un seul, où le changement du chef amène celui des arts, & en arrête les progrès: mais c'est en fixant le caractère des productions de l'art statuaire des différentes nations que nous allons parcourir, que nous pourrons connoître la solidité de ces remarques.

On peut rapporter les monumens de la sculpture à cinq écoles différentes. La première, suivant l'ordre chronologique & le système que nous avons suivi, fut celle d'Asie, la seconde l'Égyptienne. On placera l'Étrusque pour la troisième, la quatrième sera la Grecque, à la suite de laquelle viendra l'école Romaine. Les productions de ces différents peuples ont chacune un caractère qui leur est propre, lequel constitue ce que nous appelons la manière.

Comme ce seroit à la nature seule de donner des manières, il ne devroit y en avoir de bonnes, que celles d'imiter la nature. Toute autre qui seroit écarter l'artiste de cette imitation, seroit de tous les défauts de l'art le plus essentiel. Si les Sculpteurs de toutes



les nations, & de toutes les écoles eussent bien étudié ce modele universel, ils n'eussent été contents que lorsqu'ils auroient eu des figures conformes à ce modele, & alors nous ne serions guere dans le cas de parler des différentes manieres de l'art statuaire : toute la différence se réduisant en ce cas à celle du costume qui naîtroit nécessairement du caractère accidentel que doivent présenter les figures de chaque nation, soit à l'égard des traits, soit à l'égard du maintien & de l'habillement : mais outre cette différence les productions des différentes nations n'en présentent que trop qui prouvent autant le peu d'étude & de méditation de ce modele, qu'un défaut d'intelligence, de raisonnement & de goût dans les artistes.

MANIERE  
ASIATIQUE.

Pour parler d'un ton bien assuré de l'ancienne maniere Asiatique il faudroit avoir des monuments certains qui pussent servir de pieces de comparaison, mais les monuments de ces anciens temps sont très-rares, & si leur perte fait un vuide dans l'histoire de l'art, il y a lieu de juger qu'elle n'est pas beaucoup à regretter à l'égard de l'utilité qu'ils pourroient lui procurer. Le petit nombre de ceux qui restent des Perles soit en marbre soit en pierres gravées, ne suffissent à la vérité pas pour nous donner une juste idée de leur style ; mais il est aisé d'y appercevoir la médiocrité des progrès que l'art avoit fait chez cette nation, où la religion s'opposoit autant que chez le peuple Juif à ces productions, & où l'aversion pour les nudités étoit un obstacle pour atteindre au sublime de l'expression. Ajoutez que le genre de vêtement qui étoit d'usage parmi les Perles, donne une telle monotonie à leurs figures qu'elles paroissent toutes formées au même moule. De sorte que de tous les monuments Asiatiques, ceux de la Perse paroissent les moins dignes d'attention, n'ayant imité ni la simplicité que les médailles nous font connoître dans les ouvrages Phéniciens, ni la grandeur que les Égyptiens affectoient dans les leurs.

Ce que nous connoissons par les historiens des plus anciennes productions dans l'Égypte, & dans l'ancienne Grece, contrées qui eurent l'Asie pour maîtresse, nous indique assez quel devoit être le style

original ; & ce que les voyageurs modernes nous apprennent des simulacres , & des statues innombrables que l'on voit encore dans les temples & les Pagodes des Indes , du royaume de Siam , à la Chine , chez les Scythes & au Japon , où nombre d'idoles furent portées dans les anciens temps des parties méridionales de l'Asie , ne nous représente que trop la barbarie de l'ancienne maniere Asiatique.

Si nous étions à portée de considérer le spectacle prodigieux des monuments en ce genre que Gémelli Carreri (a) nous fait connoître , soit dans la description du temple du Canarin , de l'isle de Sallète , soit dans les différents temples de Tantien , & de Jeuxien à la Chine , ainsi que ceux qui ornoient le temple surprenant de l'isle d'Éléphanta dont nous avons parlé plus au long & dont on nous parle avec tant d'admiration , nous verrions sans doute que ces statues appartenant à l'ancienne religion des Bramines & des Chinois , doivent plus surprendre par leur nombre excessif & par leur grandeur démesurée , que par les degrés de beauté qui frappent le connoisseur. Ceux de qui nous tenons les descriptions de ces sortes de monuments Orientaux n'étant guere que des marchands peu en état d'en juger , il ne faut pas s'en laisser imposer par leur admiration & leurs éloges.

D'ailleurs l'époque à laquelle la tradition du pays attribue le temple d'Éléphanta & de Canarin , avoit déjà reçu l'empreinte du goût des artistes Grecs qui se répandirent dans différentes contrées des Indes , au moyen des colonies Grecques établies d'abord sous les Rois de Perse , & depuis en vertu des conquêtes d'Alexandre. Aussi ce fut ce conquérant qui , suivant cette tradition , fit exécuter ces ouvrages prodigieux par un attachement politique ou sincere pour la religion du pays , ainsi que le témoigne le même voyageur. C'est encore aux Grecs & ensuite aux Romains répandus dans l'Asie que l'on doit rapporter les beaux monuments des Villes

Voyez l'hist.  
gén. des Voy.  
tom. XLII, p.  
369. in-12. &  
XLIII, p. 455.

---

(a) Voyez ce que nous en avons rapporté *Part. prem.*

de Persépolis & de Palmyre (a) ainsi que les statues du Dieu Mithras que l'on voit à Rome.

Que si les anciens historiens & les poëtes nous parlent avec admiration des spectacles merveilleux des statues que l'on vit à Babylone & ailleurs, ils ne nous en parlent pas comme témoins oculaires, & s'ils ont écrit d'après ceux qui le furent, ces témoins étoient enthousiastes de ce qu'ils voyoient, parce qu'effectivement ces monuments étoient comme les chefs-d'œuvres de l'art dans des temps où l'on ne connoissoit rien de mieux. C'est un point de vue dans lequel il faut se placer pour juger sainement des productions des arts & pour réduire à leur juste valeur les témoignages avantageux qui leur sont rendus dans les différents temps & les différents pays. Il en est de cela comme des productions de l'esprit des temps d'ignorance & de barbarie, comparées avec celles des siècles éclairés. L'admiration & les éloges de ces siècles sont toujours sujets à caution, parce qu'on admire & qu'on loue relativement au peu de lumières & de goût qu'on a; & moins on en a, plus on admire.

Ce dont les monumens Asiatiques ne nous laissent pas douter, c'est que leur style se ressent de la chaleur des climats orientaux, & que les artistes emportés par une imagination impétueuse, alloient souvent au de-là de la nature, outrant tout, cherchant plutôt l'extraordinaire que le beau, & plutôt le colossal que le grand, & cela tant dans les monuments d'Architecture que dans ceux de Sculpture. [b] C'est le caractère général des statues découvertes dans les Indes. Si elles brillent quelquefois par le poli de l'ouvrage & par la hardiesse des postures & des attitudes, on y voit toujours une expression maussade, outrée, sans naturel & sans vie. Tel

(a) L'auteur des antiquités de Palmyre fondé sur les inscriptions trouvées dans les ruines de cette Ville, attribue les merveilles de l'art dont on y voit de si beaux restes, aux temps qui suivirent la conquête des Romains.

(b) Voyez les descriptions des temples ci-dessus & de celui d'Emimoui & de tant d'autres des contrées d'Orient rapportés par les voyageurs.



est le jugement que donne un missionnaire Jésuite sur le grand nombre de figures qui accompagnent la Divinité principale (a) du célèbre temple de *Tyronna Maley* dans le Carnate.

Voyez la description de ce temple Hist. Génér. des Voyag. tom. XIII. in-4to. édit. d'Holl. pag. 486.

MANIERE ÉGYPTIENNE

La manière Égyptienne ne se départit jamais entièrement de la maussaderie originale ; les statues , & les figures de cette école conserverent généralement la roideur & la sécheresse des premiers temps , & furent toujours sans graces , sans justesse , sans variété , sans expression ni sentiment. Voyez les gravures qui sont sur les Obélisques transportés à Rome , vous n'y trouvez que des figures plates , mal dessinées , toujours en profil & jamais de face , nul effort , nulle trace de l'art pour grouper les compositions , souvent nulle proportion entre les figures , les traits & le lieu où elles devoient figurer. Représentez-vous des statues avec des positions uniformes , des visages en avant & sans ame , le cou égal , le corps droit , les bras pendants , & sans action , les cuisses , les jambes & les pieds roides & ferrés , & vous aurez une juste idée de la manière Égyptienne. La plus belle statue de ce pays n'approcha jamais des médiocres des Grecs & des Romains des bons siècles de la Sculpture , & elle déplaira toujours quand même on y eût observé toutes les proportions , parce que le génie des Égyptiens ne se porta jamais au vrai de la nature ; dans ses efforts mêmes il le surpassoit par le merveilleux plutôt que de l'atteindre par le naturel & le sensé. Delà ces colosses si fréquents , masses énormes dénuées d'intelligence & d'esprit , productions d'une patience incroyable & de fausses idées de grandeur , plutôt que des monuments de la science de l'art & du bon goût.

Mais d'où vient qu'une nation aussi inventive que l'Égyptienne , & qui fut une des premières à cultiver l'art statuaire , fit si peu de progrès dans les parties qui constituent le grand artiste ? En voici plusieurs raisons.

(a) Routren ou le Dieu Destructeur. Ce missionnaire rapporte qu'il fut surpris de la régularité & de la hardiesse de cette figure ; mais que tout le reste lui parut peu

naturel , gêné & sans vie. Voyez *Hist. Gén. des Voyag. tom. XIII. in-4to. édit. d'Holl. pag. 486.*

1°. Nous avons déjà observé que les génies inventifs ne sont pas ordinairement ceux qui possèdent le plus la partie de l'élégance & du goût ; ils agissent plus par un effet de l'imagination qu'ils ne sont dominés par les regles tracées par le goût ; c'est même parce qu'on ne se laisse pas contraindre par les regles communes que l'imagination prend l'effort & s'égare. Nous en voyons l'exemple dans les Anglois : esprits assez forts pour créer, ils sont trop indociles pour s'assujettir aux regles du goût, ils inventent plus qu'ils ne perfectionnent, si c'eût été la seule raison du peu de progrès des artistes Égyptiens, elle auroit du moins quelque chose d'honorable pour eux, mais il y a lieu d'en présumer d'autres qui ne sont pas si fort à leur avantage.

Plutarq. in  
L. 38. lib. II.

2°. Platon nous apprend que l'Égypte fut toujours extrêmement attachée à ses usages, à ses étiquettes, à ces rites. Une des premières maximes de cette nation étoit de n'admettre aucune nouveauté, mais de suivre scrupuleusement ce qui avoit été pratiqué par ses ancêtres. On étoit sur-tout servilement soumis à cette maxime en ce qui avoit quelque rapport avec la religion & l'on sait qu'en Égypte la religion s'amalgameoit, pour ainsi dire, avec tout ; les statues y avoient un rapport immédiat : la liberté des artistes étoit par conséquent enchaînée par la maxime religieuse qui les obligeoit de travailler dans le style accoutumé, la loi regloit même la forme & les dimensions des statues.

L'usage, l'habitude & le rite bornant, pour ainsi dire, la nature dans ses opérations à l'égard du maintien, ils asservissoient en même-temps l'art dans l'imitation parce que le premier principe de tous les arts est la vérité & quelques frais que fasse l'imagination de l'artiste, il agit contre les regles, & contre les coutumes s'il s'écarte du vrai. Les artistes Égyptiens rendoient donc scrupuleusement les figures selon le maintien naturel & ordinaire, selon la structure commune des personnes ; à cet égard on peut dire qu'ils suivoient les regles de l'art. Un voyageur éclairé qui a passé bien du temps en Égypte, a observé que la posture & la quarrure des anciennes statues du pays rend précisément la nature telle qu'elle est.

Remarquez un Égyptien en priere, il vous semble de voir une statue d'Illis ou d'Iarpocrate; dans ce cas on ne pourroit reprocher aux artistes Égyptiens que de n'avoir pas osé se départir d'une imitation trop servile, reproche qu'on peut encore faire aux Chinois. Mais dans le pays des rites cette liberté seroit blâmée & peut-être réprimée. Ajoutons que les Égyptiens n'ayant nulle connoissance de l'anatomie, ils manquoient de lumieres très-nécessaires à un art qui s'occupe de rendre exactement les parties du corps humain.

3. Une autre raison non moins funeste au progrès de l'art en Égypte, c'est que jusqu'au temps des conquêtes des Grecs & des Romains ce pays n'eut presque aucune communication, aucun commerce avec les nations étrangères. Pleins d'une haute idée d'eux-mêmes soutenue par la fertilité & l'opulence de leur pays, les Égyptiens avoient un souverain mépris pour les autres nations qu'ils devoient connoître fort peu; car jamais ils ne voyageoient & tout s'opposoit au progrès des connoissances qui leur parvenoient quelquefois de l'étranger : de-là une barriere impénétrable à la perfection des arts. C'est ainsi que malgré que les sciences soient peut-être plus anciennes à la Chine (a) que chez les autres nations policées, elles en sont encore au premier pas. Les mêmes maximes & des loix de même nature ont produit parmi les deux peuples, les mêmes imperfections dans les arts quoique connus chez eux dès les temps les plus reculés.

4°. Une autre barriere encore : les professions étoient héréditaires dans les familles, & on suivoit le faux principe de croire que chacun feroit mieux dans sa profession lorsqu'il ne pourroit la quitter, principe démenti par l'expérience qui démontre, que les professions se perfectionnent, lorsque ceux qui y auront excellé, pourront aspirer à un autre plus distingué. Il résultoit de la maxime opposée une espece de monopole, & de découragement, qui étouffoit l'émulation personnelle qui porte à faire des efforts. C'est le même inconvenient qui tient encore de nos jours les arts en

Diod. Sic.  
lib. II.

(a) Voyez les Lettres de Mr. Mayran  
au P. Parmamin, & les Dissert. de M. de

Guignes à l'Académie des Inscriptions &  
Belles-Lettres.



captivité dans les Indes orientales. (a) Héréditaires dans les familles, ils restent au point où ils étoient, parce que les artisans n'ont aucune raison de se distinguer au-dessus de leur pays, les privilèges des sociétés d'artistes parmi nous ne produiroient-ils pas souvent le même inconvénient ?

5°. En Égypte on étoit d'autant moins porté à faire des efforts pour s'élever au-dessus de la routine commune, que nul intérêt n'excitoit l'amour propre, à cause d'une autre maxime qui mettoit le comble à toutes les autres. Les artistes de quelque espèce qu'ils fussent, composoient la dernière classe des citoyens. La Sculpture étoit au nombre des arts mécaniques, par conséquent nul sentiment de cette gloire qui élève l'ame, nulle industrie qui ouvre de nouvelles carrières au talent pour se transporter au-delà des idées connues.

Herod. lib.  
II. & Diod.  
Sic. lib. I.

C'est peut-être par une raison approchante, que nous voyons de nos jours un gouvernement faire des efforts presque inutiles, pour encourager les arts parmi ses sujets. Ce n'est pas le génie qui manque, ce n'est pas l'aptitude, c'est l'intérêt, c'est l'aiguillon de la gloire. Tant qu'il n'y aura pas un tiers état libre établi par les loix en Russie, on aura bien de la peine à former des artistes nationaux, qui égalent les étrangers qu'on ne cesse d'y appeler; leurs leçons seront stériles, parce que l'émulation & l'ambition sont peu compatibles avec l'esprit d'esclavage. On jette des bonnes graines sur des terres mal préparées.

La mauvaise impression de toutes ces maximes asservissantes, étoit si enracinée dans la nation Égyptienne, qu'on n'osa pas même se départir totalement de l'ancienne manière, depuis que les artistes Grecs s'introduisirent dans ce pays; les Idoles continuèrent d'être représentées dans les mêmes attitudes, sans ame & sans énergie dans les traits, parce que l'on continua d'être scrupuleusement attaché à l'imitation servile. Le seul avantage que l'art doit à cet esprit de servitude est le soin extrême, que les artistes portoient à

---

(a) Chaque classe y est distinguée, & | métier dans une autre, les métiers y sont  
il n'est pas permis de se mêler ni de se | traitaient comme des héritages de famille.

à polir leurs figures ; celles mêmes qui sont des pierres les plus dures , telles que le basalte , & le granit ,<sup>1</sup> celles mêmes qui étoient destinées pour être au sommet des Obélisques , & n'être par conséquent vues que de loin , sont des figures aussi finies que les statues des matieres les plus obéissantes au ciseau , & que celles qui sont faites pour être mises sous les yeux ; perfection qui ne dédomage point du défaut de ce goût qui puise dans la belle nature les modeles de ses productions , de ce goût que la raison dirige & que l'art ne fait qu'embellir.

Le style Étrusque doit être considéré sous différents périodes , mais sous quelque période qu'on le considère , on y trouve toujours quelque chose de la rudesse de son origine. Lorsque des colonies Phéniciennes & Grecques s'établirent sur les côtes de l'Etrurie , les arts du dessin & de la sculpture étoient dans cette rudesse primordiale , & il y a apparence que les Étruriens enfermés pendant long-temps dans le cercle de leur pays n'eurent pas une grande communication avec les Grecs depuis qu'ils furent policés ; du moins est-il certain qu'ils ne les ont pas pris de bonne heure pour modeles dans les arts.

Si l'on juge de la maniere Étrusque par les monuments qui sont les plus communs , c'est-à-dire , par les figures que l'on voit sur un grand nombre d'urnes & vases de terre découverts , soit du temps des Romains , soit dans ce dernier siècle en Toscane , on a lieu de juger que le dessin & la sculpture n'avoient pas fait des progrès bien éclatants. Ces figures sont plates , seches avec peu de proportion , souvent elles ne surpassent pas les figures Gothiques des Gaulois. Un Harpocrate en bronze de la collection de Mr. le C. de Caylus , cru production Etrusque , nous fait voir qu'on ne modeloit pas mieux qu'on dessinoit. Cela se confirme à la vue d'une figure jugée par de savants Antiquaires un *Mercurius Pocillator* que le caractère , le goût , l'habillement concourent également à le faire regarder comme ouvrage du même pays. Il paroît surprenant que le goût de cette nation pour les arts & le desir que le grand nombre de ses monuments prouve qu'elle avoit de passer à la postérité , ne lui ait pas inspiré davantage le goût de la délicatesse & de l'é-

MANIERE  
ETRUSQUE.

Tom. IV. pl. 1.  
25. N°. 1.

Musée Florentin  
tom. III. pag.  
82. & Clot. pa.  
radoff. Hist.  
Perug. 1631. légance; d'autant plus que si l'on croit quelques écrivains, elle se distinguoit depuis long-temps dans l'art de fondre, de travailler les métaux.

Sous ce premier période, le style Étrusque est donc aussi grossier que le fut l'ancien style Égyptien & Grec, & il est singulièrement caractérisé par une forte expression des os. On donnoit également chez les uns comme chez les autres des figures étranges & ridicules (a) à ses Dieux. Des attitudes gênées, roides & souvent exagérées, accompagnées d'une forte expression, font le caractère de la seconde période très-fertile en productions toutes monotones. Le style de la troisième période est celui que les Étrusques acquirent par imitation des Grecs & des Romains; & c'est le style de la plus grande perfection à laquelle ils soient parvenus.

En comparant les différents monuments Étrusques, il est aisé de reconnoître que dans les derniers temps, ils avoient emprunté des lumières étrangères; mais on voit aussi que s'ils en profitèrent, ils n'abandonnerent jamais entièrement le caractère ancien, & national, le goût des détails originaux; détails qui ne font pas le côté le plus favorable de leur art. Ce qu'on peut dire à l'avantage des artistes Étrusques à cet égard, est que s'ils ont tiré les arts de l'Égypte, comme on pourroit le soupçonner, & depuis imité les Grecs & les Romains, leur imitation n'a pas été servile, ayant toujours su conserver un caractère original.

C'est aux productions du dernier période qu'il faut rapporter probablement les grands éloges qu'on fait de la Sculpture dans ce pays, & auquel appartiennent les belles statues Étrusques qu'on vit anciennement & celles qu'on voit encore de nos jours. On cite à l'avantage des artistes d'Étrurie des pierres gravées & des médailles d'un travail très-fini, de sorte qu'en jugeant par analogie, il y a lieu de présumer que les Étrusques avoient atteint les mêmes degrés de perfection dans l'art statuaire, qu'on leur voit dans celui du

---

(a) Témoin celle de Jupiter mouche que l'on voit sur des pierres gravées.



dessin & du burin. Pline dit qu'on plaça dans la bibliothèque d'Auguste une statue colossale en bois, transportée d'Étrurie, qui ne cédoit point en beauté à d'autres monuments en bronze faits dans le même pays. Mr Gori place (a) avec raison à la tête des plus parfaits monuments Étrusques l'Aruspice en bronze & la Chimere de la galerie des Médicis dont nous avons parlé : mais il paroît leur attribuer une antiquité plus réculée que celle qu'ils doivent naturellement avoir, sans porter des raisons bien concluantes de leur prétendue antiquité ; car ces raisons prouvent bien que l'art statuaire a dû être porté à un haut degré de réputation en Étrurie, mais non que ces deux pieces soient antérieures à l'époque dont nous parlons.

Au reste, il ne faut point baptiser aussi aisément que l'a fait quelque écrivain les monuments de cette nation, ni les voir avec des yeux fascinés par la passion nationale. Le Jupiter fulminateur (b) qui est dans le cabinet de l'académie de Cortone, est plus intéressant par la structure de la foudre qu'il tient entre ses mains, différente de celle des autres images de ce Dieu que nous présentent les médailles, que par les beautés de détail, & le sublime de l'expression. Les statues du cabinet Sellari, & sur-tout celles de la collection de M. Corazzi sont bien éloignées de l'élégance Grecque. L'Enfant nud qui porte un oiseau sur la main, & la femme vêtue d'une tunique qui en tient un autre ; le Bacchus (c) qui fut découvert,

Ms. N. C. 11.  
tab. II.

(a) Cette statue a 6 pieds & 2 pouces de hauteur, & est de onze têtes prises de la racine des cheveux au front jusqu'à l'extrémité du menton. D'où Mr. Gori conclut que les artistes Étrusques avoient connu la symétrie trouvée par Lysippe. L'inscription Étrusque gravée sur le bout de la toge, prouve que cette statue est Étrusque.

(b) Nommé Jupiter Anxur, nom sous lequel il étoit adoré par les Étrusques & par les Campaniens, comme on le voit

dans Pline. Voyez le Musée Corton. Tab. IV. L'action de cette figure, ainsi que celles de différentes autres qu'on va voir, pourroit faire souhaiter un éclaircissement sur la remarque que fait Mr le Comte de Caylus, en disant qu'il est fort singulier que dans toutes les opérations Étrusques, on ne trouve aucune représentation de quelque Divinité, quoique plusieurs monuments représentent des usages religieux.

(c) Mr Gori a donné ce Bacchus pour

M m m ij

il y a quelques années à quelques milles de Cortone avec différentes autres figures, sont dessinés avec justesse, & ont quelque délicatesse dans les contours, mais au jugement de Mr. Bartoli antiquaire du Roi de Sardaigne, ces statues n'égalent point celles des deux Aruspices du cabinet dont nous venons de parler. Les deux statues de Junon (a) trouvées près du lac Trasimene, donnent encore une bonne idée de l'art statuaire de ce pays : on y voit cette démarche majestueuse qui dans Virgile fait le caractère de cette Déesse. (b) On remarque encore tout l'art possible dans la statue de Vénus que les caractères de l'inscription prouvent être Étrusque : les traits du visage, la beauté de tout le corps, la tournure de cette figure nue, couchée & dormante sur un lit, tout exprime la volupté, & l'impudicité de la Déesse des amours & des plaisirs. Ses cheveux sont également arrangés, & flottans derrière le dos, & un petit diadème qui orne son front relève les agréments de sa coëffure négligée. Les ailes étendues qu'on y voit feroient croire quelque point de Mythologie particulière aux Toscans regardant cette Déesse, si l'on ne savoit par Pausanias que les Lacédémoniens lui donnoient aussi quelquefois des ailes.

Muse Cort.  
Tab. XI.

Paus. lib.  
III. in Lacon.

Mais je le répète, malgré la beauté que l'on découvre dans ces monuments, on remarque qu'en général le style Étrusque conservoit toujours quelque chose de dur & de pesant, analogue à l'ordre de son architecture qui est lourde & brute si on la compare avec l'architecture Grecque. En effet, Quintillien qui ne pouvoit n'avoir pas connu des monuments de cette nation, dit que ces statues diffèrent (c) par ce caractère de celles de la Grece ; les com-

Étrusque ; il a la tête couronnée de lierre, les cheveux courts, le visage riant, exprimant parfaitement la joie telle qu'Athénée le décrit lib. XIV. cap. I. Il a une lance dans la main droite, parce que les Étrusques mettoient ces Dieux au nombre de ceux qui lancent la foudre. Voyez *Muse. Cort. Tab. VIII.*

(a) On les croit des images de la Vier-

ge Fetronia adorée par les Perusins, les Cortonnois & les Sabins. *Museum Corton. Tab. V. & VI. Voyez Orat. Satyr. lib. I. & Plin. lib. II. cap. 55.*

(b) *Incessu patet Dea.*

(c) *Tuscanicæ duriores erant duriora & Tuscanicis proxima Calon fecit. Quintil. lib. XII. 10.*

parant par cette raison à celles de Calon, artiste Grec qui avoit précédé le siècle d'or de l'art statuaire dans ce pays.

Il nous reste à parler de la maniere Grecque, & de la maniere Latine. Manieres dont on pourroit peut-être parler conjointement comme on le verra dans la suite, si l'ordre des choses n'exigeoit qu'on en traite séparément.

On a parcouru les différentes périodes par lesquels l'art statuaire passa dans la Grece de degré en degré jusqu'à la plus grande perfection, c'est-à-dire qu'à la difformité, à la pesanteur, à l'incorrection, à la monotonie, & pour ainsi dire à la stupidité des premieres productions, succéderent la variété, la légereté, l'élégance, l'esprit & le sentiment qui brillent dans les ouvrages des artistes de la Grece policée. Quelles peuvent être les raisons de cette supériorité des Grecs sur les autres nations? Il n'est pas hors de propos de les toucher.

Il est hors de doute en premier lieu que le climat de la Grece, comme nous l'avons observé dans le chapitre précédent, étoit le plus propre à favoriser le goût exquis qu'on nourrissoit pour les arts. On diroit que Minerve elle-même l'avoit choisi dans cette intention. Si à la douce température d'un ciel pur & serein propre à faire germer dans les esprits des idées pictoresques, & des belles images, & à présenter aux yeux des artistes des objets qui brillassent par les proportions, & la beauté naturelle, vous ajoutez un gouvernement fait pour donner de l'effort aux esprits & à former le jugement, vous aurez la premiere & la plus puissante raison de cette supériorité.

Les ressources du climat étoient favorisées par les mœurs & les usages de la nation. Il se présentoit sans cesse des occasions où la nature se montrait sans le voile que la bienfaisance lui donne parmi nous, & déployoit toute la variété de ses attitudes & de ses traits. On voyoit sans cesse à Athenes la fleur de la jeunesse danser presque nue sur le théâtre public aux fêtes célébrées en l'honneur de Cérès; ainsi qu'on voit encore les danseuses dans les différentes cours des Indes. A Lacédémone les jeunes filles n'étoient pas



plus voilées dans leurs danfes , ayant pour ſpectateurs toute la jeunefſe Spartiate. On ſ'exerçoit tout nud aux différens jeux de la Gymnaſtique en des lieux publics. Les plus belles femmes , telle que Phryné , paroifſoient très-peu voilées dans les bains expoſées aux yeux de toute la Grece. C'étoit là autant d'écoles pour obſerver la nature dans tous ſes mouvemens & ſes aſpects , pour apprendre le rapport & les proportions des parties avec l'uſage de ces parties en action. C'étoit autant de modeles qui guidoient les artiſtes dans les repréſentations tant des Dieux que des hommes , modeles bien ſupérieurs à ceux que nous préſentent les attitudes ignobles ſerviles & contraintes des écoles modernes. C'eſt dans cette vue que Plin le jeune , quoique Romain , n'excusoit pas ſeulement , mais louoit même cette nudité qui expoſoit également aux artiſtes des beautés à imiter , & des défauts à éviter.

plin. lib.  
1. l. Epist. 6.

Par là l'étude ne devenoit pas ſimplement une imitation ſervile attachée à un ſeul objet , mais un réſultat de pluſieurs objets deſquels les artiſtes tiroient les traits qui les frappoient , & en formoient un tout régulier & parfait ; car voyant les perfections de la nature partagées entre différens individus, ils réunifſoient ces perfections éparſes , & en faiſoient un tout plus parfait ; leur imagination enrichie , & leur goût épuré par la contemplation de la beauté individuelle, ils en imitoient à la vérité les parties , mais ils en inventoient l'enſemble. Ce fut la ſource de cette beauté idéale & traſcendante qui n'appartenoit à la vérité pas à aucun objet individuel , mais qui ſurpaſſoit toutes les idées qu'on avoit de la beauté réelle , qui faiſoit qu'on ſ'éloignoit quelquefois du vrai en faveur du beau. Cicéron [a] nous donne une idée de ceci , lorsqu'en parlant du Jupiter & de la Minerve de Phidias , il dit que ſans chercher des modeles de beauté & de majeſté dans d'autres objets , il en

(a) *Nec verò ille artifex cum faceret Jovis formam aut Minervæ contemplabatur aliquem e quo ſimilitudinem duceret , ſed ipſius in mente infidebat ſpecies puichri-*

*tudinis eximia quedam quam intuens in eaque deſixus ad illius ſimilitudinem artem & manum dirigebat. Cic. in Brut.*

créa lui-même les formes dans son esprit & que sa main ne fut conduite que par sa propre idée ; ce qui s'accorde avec le jugement que Sénèque le Rhéteur (a) porte des mêmes ouvrages en disant que Phidias sans avoir vu Jupiter, fut le faire paroître tonnant, & que sans avoir été frappé par la présence de Minerve, le génie créateur de son art conçut les Dieux & les rendit tels qu'ils sont. Par là quel corps humain aussi parfait en tout ce qui relève le mérite de l'art que l'Antinoïs ? Quelle figure dans la nature, aussi frappante par les proportions & l'énergie que l'Apollon du Vatican ? Le fameux Laocoon n'est un prodige de l'art qu'en vertu du sacrifice du vrai en faveur du beau ; la nudité des trois statues de ce groupe est contraire à la coutume des Prêtres qui certainement ne paroissent point dans cet état un jour solennel de sacrifice, & qui effectivement sont revêtus des habits sacerdotaux dans Virgile ; elle ne fut donc choisie qu'en faveur de l'art : enfin c'est d'après ce modèle idéal que plusieurs têtes de femmes Romaines furent dessinées ; d'où vient que quelques-unes, telle que celle de Livie & d'Agrippine sont dans le style de celles d'Arthémise & de Cléopâtre, & dans les mêmes profils.

Les formes, l'expression & les graces sont les parties qui constituent cette beauté idéale tant admirée dans les statues Grecques. Le beau qui résulte des premières est plus frappant sur le marbre & sur le bronze que dans les peintures les plus parfaites, parce qu'il est supérieur à celui qui résulte de la couleur. C'est par cette espèce de beauté que la Pallas de la Villa Albani est une des pièces des plus admirables qui soient à Rome ; on y voit cette simplicité qui en est le caractéristique. C'est par elle que l'agilité, & la douceur brillent dans la Vénus de Médicis & dans plusieurs autres statues de femmes, comme c'est par elle que la force caractérise l'Hercule Farnèse, le Gladiateur de Villa Borghese, & l'Apollon de Belvédère.

---

(b) *Non vidit Phidias Jovem, fecit tamen velut tonantem, nec stetit ante ocu-*

*los ejus Minerva dignus tamen illâ arte animus & concepit Deos, & exhibuit. Sen.*

Le beau qui résulte de l'expression ne brille pas moins dans les productions Grecques. Il consiste dans l'étude de mettre autant qu'il est possible sous les yeux les affections, les passions, en un mot l'action de l'ame. Praxitelle, selon Diodore, donnoit toute son étude à cela. Il y avoit à Syracuse une statue d'un homme boiteux & chargé d'ulceres faite par Léonce, (a) dans laquelle la douleur étoit si vivement exprimée que les spectateurs en ressentoient de la peine en la regardant. Niobé & ses filles dans le moment de périr sous les traits de Diane en courroux sont rendues avec tous les degrés de frayeur qu'une pareille situation peut faire éprouver; vous en partagez la douleur, la sensibilité la plus intéressante s'empare de l'ame du spectateur à la vue de ce monument. C'est par la vertu de l'expression que l'angoisse la plus violente se voit couler pour ainsi dire dans les muscles, les nerfs & les veines, & jusques dans les doigts des enfans de Laocoon. Il semble qu'on entende le gémissement des uns & qu'on voye les efforts de l'autre : tout est exprimé avec la plus grande énergie de la nature, tout excite la terreur dans l'ame des spectateurs. Si dans Virgile (b) la douleur de ce pere malheureux est exprimée par des cris épouvantables, dans la statue ces cris ne paroissent point; mais on voit dans son visage l'angoisse & les sanglots étouffés. Comme dans Virgile (c) & dans Sadolet (d) on y voit des efforts pour rompre les liens qui l'enchaînent. Considérez le Gladiateur mourant, la trempe de l'ame d'un héros & ce caractère de fermeté qui le fait lutter contre les souffrances & la douleur, s'énonce avec toute l'énergie : la mort même est exprimée jusques dans le bout des pieds. C'étoit par-là encore que la petite statue de Diane qui étoit dans le temple

---

(a) Quelque manuscrit l'appelle Léontin.

(c) *Ille simul manibus tentat divellere nodos.*

(b) *Clamores horrendos ad sidera tollit.*

(d) Sadolet a fait la description de ce groupe en vers dignes de la belle antiquité.



ple bâti à Athenes par Thémistocle annonçoit sur sa physionomie ce courage héroïque qui fait le caractère de cette Déesse, & qu'un certain air d'Athlete, selon que le remarque Plutarque, perceoit à travers de l'air majestueux qui éclatoit sur le visage des statues d'Aratus, ainsi qu'on y démêloit de sa prudence. L'expression du rire est si forte & si vraie dans une tête de marbre représentant une femme conservée à Vérone, (a) que vous voyez toute la joie de son ame répandue sur toute la physionomie. Quel étonnement n'excite point le Curtius qui se précipite dans la Cloaque ? La fureur, les effets de la chute & l'horreur du cheval pourroient-ils être plus vrais dans la nature ? C'est à ces titres que les poètes attribuent souvent la vie, l'esprit, l'ame, & les passions aux statues comme aux tableaux des grands artistes. (b)

Plut. vie  
d'Aratus.

A la Villa  
Borghese.

La beauté qui consiste dans la grace, résultoit de l'union des deux premiers ; & cette union résultoit de l'expression la plus juste, jointe aux formes les plus belles ; & de tous les genres de beauté, il n'en est aucun qui fasse naître un plaisir plus subit & plus sensible. Considérez les attitudes & les mouvements de plusieurs statues Grecques, quelle décence sans affectation, quelle grace sans étude, quelle naïveté dans l'action n'y trouvez-vous pas ? Ce genre de beauté ne fut pas à la vérité aussi commun que les deux autres ; mais on le vit porté aux degrés les plus éminents par Praxitelle, par Lysippe & par quelque autres ; on parvint même par son charme jusqu'à donner de la grace à un corps mal conformé au moyen d'une contenance libre, dégagée & analogue aux loix du mouvement & de la gravité. Le Vulcain d'Alcamene l'emportoit à cet égard sur celui d'Homere ; celui-ci en boitant, excitoit un rire mal-

(a) Dans le cabinet du savant Abbé Varasi, & il y en a une pareille dans la maison Nicolini à Florence. Ce sont des têtes de masques.

(b) *Excudent alii spirantia mollius ærea,*

*Credo equidem vivos ducens de marmore vultus. Virgil. VI. Æneid.  
Et cum Parrhasii tabulis signisque Myronis ;*

*Phidiascum vivebat ebur . . . .*

Juven. Satyr. VIII.

N n n

féant parmi les Dieux , le premier debout & vêtu , ne laisse entrevoir qu'un mouvement , dont l'irrégularité dans les pas est réparé par un naturel sans contrainte.

Ce que nous venons d'observer touchant la beauté créée par les artistes Grecs , ne doit cependant pas nous faire juger qu'ils abandonnassent les regles & l'imitation de la nature individuelle pour les formes arbitraires , non ils ne l'abandonnoient point , ils la suivoient , & c'est sur elles qu'ils créoient les regles.

N'observant rien de parfaitement exact dans le détail des proportions du corps humain , puisque non-seulement les mêmes parties du corps n'ont pas les mêmes dimensions , mais souvent dans la même personne une partie n'est pas exactement semblable à la partie correspondante : des observations répétées pendant long-temps firent trouver un milieu entre ces différences , afin d'établir au juste les dimensions des parties & de donner une idée des proportions , qui font ce qu'on appelle la belle nature. Ce n'est pas par la comparaison du corps d'un homme avec celui d'un autre homme , ou par des mesures actuellement prises sur un grand nombre de sujets , qu'on a pu acquérir cette connoissance , c'est par les efforts qu'on a fait pour imiter , & copier exactement la nature. Le sentiment & le goût ont fait ce que la mécanique ne pouvoit faire : on a quitté la regle & le compas pour s'en tenir au coup d'œil ; on a réalisé sur le marbre & sur le bronze toutes les formes , tous les contours de toutes les parties du corps humain , & on a mieux connu la nature par la représentation que par la nature même. Dès qu'on a vu des statues on a mieux jugé de leur perfection en les voyant qu'en les mesurant. Ces statues qui n'étoient que des copies de l'homme sont devenues des originaux ; parce que ces copies n'étoient pas faites d'après un seul individu , mais d'après l'espece humaine entière & si bien vues qu'on n'a pu trouver aucun homme dont le corps fut aussi proportionné que les statues. C'est de là que sont sorties les regles & les dimensions (a) des membres dans leurs véri-

V. l'HIST.  
nat. du cabi-  
net du Roi  
tom. II. in 4°.  
p. 545. 546.  
547.

(a) On a divisé la hauteur du corps en 10 parties égales que l'on a appellées faces en | terme de l'art , parce que la face de l'homme a été le premier modele de ces mesures.

tables proportions, regles faites pour conduire le génie, & l'empêcher de s'égarer, mais non pour le gêner, & l'embarasser dans sa marche, car les chefs-d'œuvres ont précédé ces regles.

On peut encore tirer une raison de la supériorité de l'art statuaire chez les Grecs, de leur police nationale: celle-ci ne regardoit pas seulement la perfection dans les arts, comme un avantage honorable & lucratif pour la nation, elle en envisageoit un autre encore plus essentiel. Un écrivain dit que malgré que les Lacédémoniens négligeassent fort leurs figures, ils avoient toutefois une attention extrême à ce que leurs enfants fussent beaux, bien-faits & d'une constitution propre au métier de la guerre auquel ils étoient destinés. Dans cette vue ils avoient soin de placer devant les yeux de leurs femmes pendant leur grossesse [a] les statues de Narcisse, d'Hyacinthe, de Castor & de Pollux, d'Apollon & de Bacchus. (b) A Athenes la belle nature fournissoit donc des modèles aux beaux arts; à Sparte c'étoit les beaux arts qui en fournissoient à la nature.

Mais d'ailleurs comme les arts d'agrément n'osoient guere se montrer à Sparte, leurs statues durent plutôt présenter un caractère mâle, farouche, que de la délicatesse & des graces, aussi les voyoit-on avec de grandes barbes & de longs cheveux. Plutarque dit que la statue en marbre de Lyfandre ou de Brasidas étoit ainsi caractérisée, suivant

Plur. vie  
de Lyandre.

On distingue aussi trois parties égales dans chaque face. Cette seconde division vient de celle que l'on a faite de la face humaine en trois parties égales. La première commence au-dessus du front à la naissance des cheveux & finit à la racine du nez. Le nez fait la seconde partie. La troisième est du dessous du nez jusqu'au dessous du menton. Voyez l'histoire naturelle du cabinet de Mr. Buffon ci-dessus le détail de cette dimension.

(a) On rapporte à ce sujet que Persinée, femme d'Hydaspe, Roi d'Ethiopie, mit au monde son fils Chariclée avec un teint très-blanc, parce que dans le moment de la conception elle avoit devant les yeux un tableau d'Andromede. *Heliod. I. 10.*

(b) Si ces objets peuvent réellement avoir quelque influence sur l'esprit, ne seroit-il point de la bonne police parmi nous de ne point laisser exposer dans nos Eglises des figures monstrueuses, qui peuvent frapper dangereusement l'imagination des femmes.

Nnn ij



l'ancien usage, quoique Lyfandre (a) eût vécu dans le beau siècle de l'art statuaire. On prétend que cet usage venoit de Lycurgue lui-même & on rapporte qu'il disoit que la longue chevelure ainsi que la barbe rend les beaux hommes plus beaux, & les laids plus terribles.

MANIERE  
ROMAINE.

J'ai fait sentir qu'on peut regarder comme problématique que les productions Romaines eussent un style qui leur fut propre ; car si l'on considère que le plus grand nombre des monuments qui étoient à Rome, y avoient été transportés de la Grece, ou étoient sortis des mains des artistes Grecs qui s'établirent dans cette Ville, & y donnerent des leçons de leur art ; il ne sera pas question de manière Romaine : que si l'on ajoute encore que les Romains en fait de sculpture, ainsi qu'en bien d'autres choses ne furent que les imitateurs ou les disciples des Grecs sans que les diligences du travail & les soins du détail les fissent atteindre au sublime de leurs maîtres & suppléer à ce qui manquoit du côté du génie, il sera aisé de résoudre le problème.

En parlant d'imitation, il faut faire attention qu'il en est de deux sortes ; la première est celle par laquelle on représente avec précision & avec vérité l'objet qu'on rend. On peut trouver dans celle-ci tout le fini imaginable, mais nulle invention. Par l'imitation du second genre, l'artiste forme un tout régulier de la combinaison de plusieurs parties extraites pour ainsi dire de divers objets bien médités, & dont il se forme dans l'esprit l'idée du vrai beau, faisant abstraction des individus. On a vu que ce fut cette dernière imitation qui éleva l'art chez les Grecs à la plus haute perfection ; mais les Romains s'arrêterent à la première, ils ne firent donc guère que des copies serviles de la nature, ou des copies des modèles Grecs qu'ils avoient sous les yeux, sans joindre à la justesse des proportions & à la délicatesse des contours, la grace, l'esprit & le feu des artistes Grecs.

---

(a) Il regna la LXXXIII. Olympiade.

Si nous parlons donc ici de maniere Romaine, c'est moins pour l'établir & la fixer, que pour détruire une fausse idée, & sur-tout pour poser une digue contre les jugemens précipités qui attribuent souvent aux Romains des pieces marquées au coin de la médiocrité à cause de la prévention qui fait qu'on n'ose attribuer à des artistes Grecs que des pieces parfaites; lorsque parmi eux comme parmi les Romains, il devoit y avoir, & il y avoit à coup sûr, comme il y a parmi nous, des gens médiocres dans chaque profession.

Si les statues des beaux siècles de Rome ont quelque caractère qui les distingue, c'est qu'elles ont quelque chose de naturel, de sensé & de décent, parce que le génie Romain étoit plus retenu & plus posé que celui des Grecs. La gravité des mœurs Romaines & la dignité des personnes ne permettoient guere les nudités que les artistes Grecs se plaisoient tant de donner à leurs figures. C'étoit un avantage pour les mœurs, mais un désavantage pour l'art.

Aussi comme les Grecs brillèrent par-là dans le nud, les Romains se distinguèrent dans les draperies, supérieurs en cela aux artistes Grecs. Ceux-ci prenant l'idée de leurs draperies des linges mouillés avec lesquels les femmes entroient dans les bains, ces draperies étoient par conséquent collées sur le corps, & en laissoient voir la tournure & la forme dans toutes ses parties. (a) Les draperies Romaines étoient amples & fastueuses assorties à la décence & aux habillements des dignités, de l'espece desquels habillements les statues ont reçu des dénominations différentes: c'est par la beauté des draperies que se fait admirer la statue (b) en albâtre oriental de la galerie du Marquis Nicolini à Florence, qu'on soupçonne une Vestale.

Personne n'ignore que le beau siècle de la Sculpture à Rome

(a) C'est par là qu'on juge Grecques deux statues en marbre de très-bonne main qui sont à Portici. Elles représentent deux femmes sortant du bain; la chemise mouillée & collée au corps en laisse entrevoir

toute la structure & les chairs, comme si elles étoient nues.

(b) La tête, les mains & la ceinture de cette statue, qui est de grandeur naturelle, sont dorés, & passent pour modernes.

fut celui d'Auguste, siècle que l'on compare à celui où vécut Platon dans la Grece ; & cependant la statue de cet Empereur qui est au Capitole, dont le gouvernail qui est à ses pieds désigne la bataille d'Actium, ne répond pas à l'idée que l'on se fait de la perfection de l'art sous ce regne. Le buste d'Agrippa de la galerie de Florence, le Cicéron de la Vigna Mattei, & la statue de Pompée en marbre que l'on voit à Castelazzo [a] dans le Milanois, gagnent au parallele avec le premier de ces monuments. La principale figure du colosse du jardin (b) de Colorno, qui est encore par terre, est de la plus belle proportion, mais celle du Satyre, quoique pleine de feu & d'énergie, est petite & d'un caractère bas & mesquin. La statue équestre de Nonius Balbus pere qui est à Portici, est un des monuments Romains qui fait le plus d'honneur à l'art de ce temps-là. On trouve de l'esprit & de la vivacité dans la physionomie du cavalier & les parties de derriere du cheval dont le corps est antique & la tête moderne, sont surtout excellentes, les sculpteurs & les écuyers y admirent une connoissance singuliere de l'anatomie & de l'art cavalleresque. La statue de Nonius, fils, ne présente pas les mêmes degrés de perfection & on donne la préférence à celle d'un Consul Romain & à deux autres statues de femmes plus grandes que nature, qui, malgré qu'elles soient jugées du moyen âge, sont de très-bonne maniere. Les bustes en marbre de Caracalla du Péristile de la maison de Nicolini à Florence, & plus encore celui de la galerie de Médicis ainsi que ceux de Scipion, (c) de Sénèque, de Commode & d'Annius Verus que

Voyez les  
Planches  
N<sup>o</sup> VI.  
N<sup>o</sup> VII.  
N<sup>o</sup> VIII.  
N<sup>o</sup> IX.  
N<sup>o</sup> X.  
N<sup>o</sup> XI.

(a) Maison de campagne du Marquis Arconati. Cette statue est de grandeur naturelle.

(b) Il représente un jeune homme nud qui embrasse un Satyre, passant avec effort sa main droite sur le côté droit du jeune homme, & tenant l'autre main cramponnée sur la hanche gauche. Ce monument est

de pierre de touche, & attend depuis longtemps une restauration semblable à celle qu'on a faite à l'autre colosse qui occupe le milieu du boulingrin élevé sur une base proportionnée à sa hauteur.

(c) Quoique ce buste porte le nom de Cicéron, il est indubitablement celui de Scipion, de l'aveu du possesseur lui-même.



possède M. Dyk, consul d'Angleterre à Livourne, ne cèdent en rien à tout ce que l'art a produit dans ce genre ; elles égalent la beauté des deux têtes d'Aristide & d'Euripide de la collection du même amateur des beaux arts.

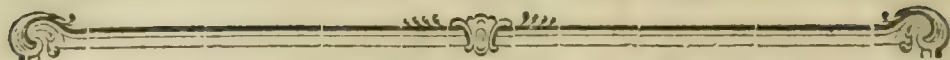
Au reste, il n'est pas étonnant que l'art n'ait pas été porté chez les Romains à la perfection qu'il eut dans la Grece. Nous avons rapporté les encouragements que les artistes eurent dans ce pays. A Rome l'esprit du gouvernement lui fut plutôt contraire que favorable. Comme l'esprit dominant étoit l'esprit militaire, il importoit que les citoyens ne s'amollissent point dans l'oïveté nécessaire à la culture des arts. On donnoit du ridicule à ceux qui s'y adonnoient. Valere Maxime (a) appelle sordide l'occupation par laquelle C. Fabius, personnage de très-noble famille acquit le surnom de Pictor. Cicéron se servit de cette opinion vulgaire ou politique contre Verrès, en disant que les Romains ne tenoient aucun compte des monuments du dessin qui étoient tant estimés par les Grecs.

Aussi les arts de la Sculpture & de la Peinture n'étoient-ils exercés à Rome, que par des esclaves dont les efforts qu'ils faisoient pour se distinguer, n'avoient d'autre aiguillon que l'espérance de la liberté. Platon dit que lorsque les Dieux privent un homme de la liberté, ils lui ôtent la moitié de son ame. Si cela est, les artistes Romains élevés dans la servitude, auroient-ils pu avoir l'élévation d'esprit & l'étendue du génie que donne l'activité d'une ame libre ? Voilà comme le vice & l'esprit du gouvernement s'impriment, & pour ainsi dire, s'amalgament avec celui des citoyens, & influent dans les arts dont ils s'occupent.

---

(a) *In visu & contumeliâ erat.*





## CHAPITRE TROISIEME.

*Du Costume.*

Lib. XVI.  
Cap. 23.

Pomp.  
Gauric. de  
Sculpt.

CÆlius Rodiginus observe que les anciens artistes étoient fort attentifs à cette partie de l'art & qu'elle ne devoit point être arbitraire. C'est par le même principe que Gaurique conseille aux artistes modernes de bien l'étudier sur les monuments anciens & de s'y conformer. Leur diligence, dit-il, doit se montrer tant en ce qu'il appelle la décence des personnes, & la nature de la chose, que dans la convenance des temps & des lieux. Or, ajoute-t-il, c'est plus par l'étude des monuments anciens que par la lecture, que les artistes apprendront à éviter que ni les positions, ni les formes ne soient contraires à la vérité, ou ne la surpassent, parce que si la négligence de cette étude est condamnable en toute occasion, elle l'est encore d'avantage en fait d'ouvrages de Sculpture, qui peuvent rendre les erreurs éternelles.

Les symboles ou devises propres à chaque divinité, les ornements extérieurs, les marques de dignité, les habillements, les attitudes, les formes, les traits du visage que l'on donnoit aux statues, constituent autant ce que nous appellons le *Costume*, que l'assortiment des actions du temps & des lieux relatifs aux figures.

Comme la manière de représenter les divinités & les devises qui leur étoient propres, faisoient partie de la mythologie, on n'avoit garde de ne leur être pas superstitieusement attaché. Ovide (a) fait sentir l'importance de ce soin, lorsqu'il dit qu'un Esculape doit être caractérisé par le bâton rustique qu'il tient dans sa main gauche

(a) Cum Deus in somnis opifer consistere visus,  
Ante tuum Romane torum, sed qualis in æde

Esse solet, baculumque tenens agreste sinistram

Cæsariem longæ dextra deducere barbae. Ovid. Metamorph. lib. XV.

gauche, par sa longue chevelure & sa grande barbe. Anubis dans Apulée, regardé comme garde du corps d'Osiris & d'Isis, devoit toujours avoir la tête de chien, & le caducée en main. Le doigt sur la bouche est une attitude essentielle d'Harpocrate fils d'Isis ou de la Lune, dont il annonce par là le silence nocturne. Orus représentant la divinité du soleil, devoit tenir dans une main la corne d'abondance, & dans l'autre le signe le plus expressif de la source de la fécondité. Un Osiris sans rayons, sans serpent & sans fléau; une Isis sans fleur de Lotos sur la tête; une Diane sans croissant, une Cérès sans épis, un Apollon sans une belle chevelure & sans lyre, un Cupidon sans carquois, une Fortune sans gouvernail ou sans roue, un Jupiter non barbu & sans foudre, enfin un Mercure sans ailes & sans pétase, auroient été des figures équivoques & destituées des attributs essentiels à leur ministère & à leur histoire, comme le défaut de peau de lion & de massue eût été une erreur impardonnable dans la représentation d'un Hercule, dont ces devises devoient toujours le faire connoître pour un Héros qui purgea la terre des monstres & des bêtes féroces, qui inondoient l'Égypte dans le temps qu'on n'osoit les tuer; qu'on les adoroit même parce qu'on les craignoit.

Vid. Plut.  
Sic. lib. I.

La manière de rendre les images des personnes constituées en dignité ne fut pas moins observée. C'est ainsi qu'en Égypte les statues des juges étoient représentées sans mains, & les yeux baissés, pour marquer le devoir de ceux qui rendoient la justice, & que la figure du Président des tribunaux devoit avoir au cou l'image d'une divinité que l'on croit Apollon, symbole de la vérité : devise qui me fait juger que celle dont j'ai parlé & qu'on trouve à la planche IV<sup>me</sup>, est la représentation d'un de ces Souverains Magistrats, d'autant plus qu'on n'y voit point de mains & que sa tête est ornée d'une grande perruque. Le Costume n'est pas moins utile dans les figures allégoriques. L'attitude & l'action d'une petite statue appartenant à Mr. le C. de Caylus, représentant une femme nue jusqu'à la ceinture à la réserve d'une parure de col assez large, la tête rasée, & les mains élevées à la hauteur du nez, lui

Plut. C. 10.  
lib. II. c. 1.  
vid.

Vid. Plut.  
Sic. lib. I.  
lib. II. c. 1.  
No. 10.



a fait juger qu'elle est un emblème de l'ame, parce que les Égyptiens se servoient de pareilles attitudes pour la représenter.

Cependant comme chaque nation avoit sa mythologie & attribuoit des mysteres particuliers au même Dieu, les devises par lesquelles on le caractérisoit, étoient quelquefois différentes; Jupiter, par exemple, chez les Cariens étoit représenté avec une hache en main à la place de la foudre que les Grecs & les Romains lui donnoient. La foudre du Jupiter Étrusque étoit différente de celle que le même Dieu tenoit chez les autres nations. Une statue Égyptienne (a) d'Isis qui est la Diane des Grecs, au lieu du croissant présente deux cornes sortant de son front, faisant allusion à ce que l'on a appelé les cornes de la lune. Une planche tirée des antiquités du même savant Anglois, fait voir que les devises chez les Égyptiens varioient à l'infini; car le maintien, l'habillement & l'armure de la principale figure de cette planche qui ne sauroit représenter que l'Isis ou la Minerve Égyptienne, sont bien différents de ceux qu'on trouve sur d'autres figures de la même Déesse. L'Apollon Etrusque a aussi quelque chose de différent de celui des Grecs, il porte sur la tête une espece de chapeau blanc. Une Junon de la même nation à la Villa Borghese, tient entre ses mains une grande tenaille qui caractérise la Junon martiale, indiquant les mouvements que fait une troupe pour envelopper l'ennemi. La devise de la Vénus dans ce pays, étoit une colombe & une fleur dans la main. Au lieu du pétase le Mercure y avoit un casque ou une tortue avec la barbe terminée en pointe, d'où Suidas fait la remarque que les anciens varioient sur les devises qu'on donnoit à ce Dieu: variété qui se remarque aussi à l'égard d'autres. La foudre de Jupiter Grec & Latin, par exemple, ne caractérisoit pas le seul maître des Dieux. En Étrurie elle étoit commune à neuf autres

Voyez la  
planche No.  
XII.

(a) Mr. de Montaignu vient de me faire voir le dessin de cette tête qu'il a trouvé en Egypte, & qu'il va communiquer au

public. C'est une piece unique qu'il a envoyé à Milord Sandwich.

Divinités , comme on donnoit des ailes à tous les Dieux supérieurs , & à chacun d'eux des devises particulieres qu'on ne leur voyoit point ailleurs.

Ces différences dans les devises nous font souvent connoître des points de mythologie particuliere à chaque Divinité. C'est par là que nous apprenons que le Dieu , patron des serfs chez les Étrusques , étoit un Dieu rustique portant une longue barbe mal soignée & un chaperon sur la tête. C'est par là que le beau Bacchus du cabinet Bevi-l'Acqua à Vérone ( *a* ) nous apprend que le thyrsé regardé comme la lance de ce Dieu & des Bacchantes couverte de feuilles de lierre cousues entr'elles, étoit un arbre véritable. Ce thyrsé a cela de particulier qu'il a la ressemblance d'une pomme de pin au sommet percée au-dessus d'une pointe de fer , lorsque par-tout ailleurs on ne voit que des feuilles qui l'environnent. La Pallas Gradiva en marbre, crue production Grecque, qui est à Portici, n'a au lieu de l'égide qu'on donne communément à cette Déesse, qu'une peau écaillée, dont l'égide est ordinairement couverte. On voit à la Villa Ludovisi un Hercule avec la corne d'abondance, & cette devise est donnée au même Dieu sur un fragment d'urne sépulcrale du Palais Barberini , ce qui fait croire que le pere Montfaucon n'a pas vu ces monuments puisqu'il dit de n'avoir jamais connu un Hercule en marbre avec cette corne. Enfin c'est par les diverses devises données par les Grecs à leur Diane d'Éphèse, que l'on connoît qu'elle étoit la même Divinité que la nature, qu'Isis, que la lune, que la terre, que la nuit, que Cérès, toutes Divinités dont elle portoit les attributs sous le nom de la Divinité dominante.

Nous avons indiqué qu'il faisoit partie du Costume que les formes, les attitudes & les postures fussent convenables au sujet. Celles des Dieux devoient être décentes & convenables à la majesté divine ; celles qui convenoient à un Hercule, à un Atalante

Vid. muse.  
Cort. tab.  
IV.

(*a*) Cette statue en marbre blanc grande comme nature, a été gravée étant fort

rare d'en trouver de cette grandeur. Voyez *Verona illustr. chap. VII.*

ou à un Gladiateur terrassant son adversaire, ne conviennent point à un Antinoüs, à un Apollon, à un Faune. Hécube doit avoir une habitude du corps différente de celle d'Hélène; le déportement qui convient à une Junon, ne sauroit convenir à la Déesse qui est la fille & la mere des amours. Pourroit-on ne point éclater de rire en voyant Thélée qui affronte le Minotaure, avec la légèreté d'une personne qui entreprend une danse ?

Quoique les Grecs & les Romains représentassent les Dieux quelquefois assis ainsi que les Aliatiques & les Égyptiens [a] le faisoient, on ne les voyoit point avec les jambes croisées ainsi qu'on les voit chez les Orientaux (b) des Indes, & si un Génie de la Villa Albani & l'Apollon de Ruspoli sont dans cette posture, c'est qu'elle convient au genre d'occupation dans lequel ces figures sont censées être; celle de l'Apollon étoit de garder les troupeaux d'Admete.

Il est à remarquer à ce sujet que la posture d'être assis appartenoit proprement aux statues des Dieux & Juste Lipse la borne même à celles des Dieux majeurs & sur-tout à Jupiter dont les simulacres assis sont très-fréquents, ce qui est rare dans les statues honorifiques. Artémidore rend raison de cette posture des Dieux, en disant qu'elle étoit la marque de la sécurité & de la constance propres aux Divinités. Pline le jeune loue la modération de Trajan qui n'avoit point ambitionné cette prérogative des Dieux. En effet plusieurs Divinités Égyptiennes qu'on voit dans les collections d'antiquités sont assises. On plaçoit même quelquefois Harpocrate assis sur la fleur de Lotos, les anciennes Divinités Grecques étoient dans la même posture. Pausanias la donne à la Minerve d'Érithrée, & Pline au Jupiter Olympien, & le recueil des antiquités Romaines

Artémid.  
lib. 10.

in Tanog.

Pausan.  
Achne. lib.  
VII.

(a) Cette posture est très-commune aux idoles de ces deux nations, comme on le voit dans les recueils d'antiquités & dans les relations des voyageurs qui nous décrivent les temples des Indes, du Royaume de Siam, du Japon & de la Chine. Les Américains du Mexique donnoient la même posture à l'idole principale de leurs

temples, mais non aux statues des Dieux regardés comme liminaires ou gardiens du temple qui étoient debout, sur quoi voyez *Solis de la conquête du Mexique liv. II.*

(b) Tavernier rapporte qu'il vit dans la pagode de Banarou une idole de marbre noir assise les jambes en croix.



qu'on vient de publier nous présente des exemples de la même espèce.

On représentoit cependant quelquefois les personnes augustes assises après leur apo théose. C'est à ce titre que l'on voit la statue d'Auguste assise, sur une médaille rapportée par Goltius, & que celle d'Agrippine du jardin Farnese est dans la même posture. Par la même raison lorsque l'Empereur Macrin fit mettre son prédécesseur au nombre des Dieux, il lui décerna deux statues de cette espèce : aussi lorsque Tyridate vit la statue de Néron assise dans le tribunal, il ne manqua point de lui rendre avec une superstition stupide les mêmes honneurs qu'à celles des Dieux ; car il faut se rappeler que les Empereurs n'attendoient pas toujours l'apo théose pour se donner des airs de Divinité.

On faisoit néanmoins quelquefois des statues purement civiles assises pour indiquer quelques circonstances des actions ou de la vie des perſones qu'elles représentoient ; telle fut celle d'Othon dans la tribune dont parle Tacite, telles celles des triomphateurs sur les chars de triomphe, des Magistrats dans le siege Curule comme le Consul de la Villa Ludovisi, telle celle de Sénèque mourant dans le bain de Villa Borghese, & telle enfin celle d'un philosophe qui est dans la maison Nicolini (a) à Florence qui tient en main des instruments propres aux bains, & qui est assise sur un siege différent des autres parce que ceux des bains en différoient.

Chez les modernes cette posture est devenue *Costume* pour marque de dignité. (b)

Au reste, quoique les artistes se donnassent peut-être quelque liberté à cet égard, il paroît que dans les siècles les plus brillants de l'art ils ne se piquoient pas toujours de donner aux Dieux majeurs une posture que les anciens croyoient plus scrupuleusement leur

(a) On peut voir ce que dit sur cette statue Valere Chimentelli, de *donato bibelli. Marmor. Pidon. & Patagon. de veterum seculis Berniae.* 1666. 4<sup>to</sup>.

(b) Presque tous les Papes sont repré-

sentés assis à Ravenne & à Rome. Michel Ange a cru qu'elle ne convenoit point à un Pape guerrier & Général d'armée tel que Jules II. La statue qu'il en a fait pour Bologne, le représente debout. *Oportet Imperatorem tantum exhiberi.*

Plat. VIII.  
N. 21. 22.  
pag. XLVII.  
N. 20.  
C. 1. 11.  
M. 1. 11.  
Plat. An.  
I. V.

convenir, par la raison sans doute que cette posture étoit très-ingrate pour faire paroître les monuments dans toutes les parties de la perfection qu'ils pouvoient avoir, à cause de l'air entassé, court & enseveli qui en résultoit facilement, défaut que Phydias fut sans doute surmonter dans son fameux Jupiter d'Olympie.

La représentation des passions fait aussi partie du *Costume*, & quoique dans celle-ci l'artiste paroisse avoir plus de liberté que dans celle de la nature ou des faits historiques, on ne s'étudioit pas moins à les rendre avec la vérité qui convenoit aux circonstances sans qu'une expression trop forte donnée aux figures & à leurs traits en altérât la justesse. C'est par cette raison que Calistrate dans la description d'Esculape se sert du mot *ἡγρομένης* *mores effugiens*, pour désigner l'art de la sculpture. S'agissant de peindre sur le visage d'Apollon vainqueur de Python une indignation mêlée de mépris, l'auteur de la statue du Vatican qui représente ce Dieu dans cette action, a cru qu'il suffisoit d'exprimer l'indignation dans le nez & le mépris dans les lèvres.

Le *Costume* s'étend jusqu'à l'air national & à la physionomie, & une chose remarquable à cet égard sur les figures Grecques est que le front & le nez sont presque sur la même ligne & que non-seulement les statues des Dieux & des Déeses, mais aussi plusieurs têtes de femmes gravées sur les médailles, présentent le même profil, d'où il y a lieu de présumer que les artistes rendoient exactement la conformation naturelle de la structure des visages Grecs qui avoient ce caractère, comme les petits yeux sont propres aux Chinois, les nez écrasés aux Calmoucs, les têtes pointues ou aplaties à certains sauvages Américains, les visages larges & plats aux Égyptiens, & l'embonpoint, le beau teint & les belles carnations aux Flamands que Rubens n'a pas manqué de donner à ses figures. C'est ainsi encore que des grands yeux bien fendus devoient être communs aux Grecs, puisqu'on les voit ordinairement tels aux têtes antiques tant des statues que des médailles.

Nous avons remarqué que c'étoit dans les mœurs des Spartiates

de donner aux statues nationales des longues barbes & de grands cheveux dont on se piquoit à Sparte. Les premiers Romains furent dans le même usage, parce que l'art rendoit la nature telle qu'elle étoit, & que l'usage de se raser ne fut introduit à Rome que l'an 454. (a) Depuis cette époque jusqu'au temps du jeune Scipion, la mode fut de ne se faire couper la barbe que jusqu'à l'âge de 40 ans; mais Scipion le destructeur de Carthage ayant introduit l'usage d'aller toujours rasé, depuis son temps jusqu'à celui d'Adrien la barbe fut réservée pour le deuil; de sorte que les statues Romaines furent aussi faites sans barbe & sans cheveux comme on le voit par la plupart des statues, & par les têtes des médailles & des bas-reliefs.

Ant. Gall.  
lib. III cap.  
4.

A l'égard de l'habillement des statues, l'usage ne fut pas toujours constant. On lit dans Hérodote que la plupart des statues de femmes représentant les concubines du Roi dans la maison de Mycerine en Égypte, étoient toutes nues, & l'on voit encore dans les collections d'antiquités Égyptiennes des figures de Divinité sans autres vêtements que des ornements de tête. [b] Les Perses & les autres Asiatiques furent toujours dans l'usage de représenter habillées les figures tant des Dieux que des hommes, & avoient un soin particulier que les habits qu'on donnoit à leurs figures fussent assortis à la dignité ou à l'action de la personne figurée. Il y avoit à Babylone une statue remarquable de Sémiramis; l'artiste l'avoit faite en habit de toilette avec les cheveux arrangés d'un côté & flottants de l'autre, parce qu'apprenant dans le moment qu'elle se coëffoit, la défection de sa capitale, elle accou-

Hérod.  
lib. I.

Val. Max.  
lib. IX cap.  
13.

(a) On prétend que les premiers barbiers y vinrent de Sicile. *Colum. de re rust. II.*  
II.

(b) Je viens de voir une petite statue d'Isis d'une espèce d'Albâtre, haute environ

six pouces, & très-bien faite, qui tient Harpocrate ou Horus sur ses genoux pour lui donner le sein; la mere & l'enfant sont également nuds, cette piece est possédée par Mr de Montaigu, Gentilhomme Anglois.



rut dans cet état & n'acheva sa toilette qu'après avoir fait rentrer la ville dans le devoir.

L'ancienne mythologie des Grecs donnoit des vêtements aux Dieux, & ces vêtements étoient analogues à leurs fonctions : c'est ainsi qu'on rendoit les Lares avec une ceinture aux reins, (a) les épaules couvertes d'une peau & accompagnés d'un chien comme il convenoit à des Dieux pèlerins. Pausanias rapporte que les Graces chez les anciens Grecs étoient voilées d'une gaze & que ce ne fut qu'à la suite des temps qu'elles furent représentées toutes nues. C'est dans ces premiers temps aussi que l'on croyoit devoir renfermer le simulacre d'une Grace & même celui de Vénus dans le simulacre creux d'un Satyre.

L'usage que Pline attribue (b) aux Grecs de faire généralement leurs figures toutes nues, appartient donc à des temps postérieurs. Juvénal (c) semble attribuer particulièrement cet usage à Policlete & Euphranor; mais nous avons remarqué qu'il s'introduisit à l'exemple des Athletes. Ceux-ci du temps d'Homere faisoient les exercices gymnastiques avec des caleçons, décence à laquelle on ne renonça qu'à la trente-deuxième Olympiade, parce qu'un certain Orsippe croyant d'avoir le dessous dans la lutte à cause que les caleçons l'embarassoient, osa les quitter, ce qui fut ensuite imité par les autres Athletes.

Ce fut donc depuis cette nouvelle coutume que les artistes Grecs commencèrent de faire les statues des Athletes tels qu'ils les voyoient aux combats (d) & observant l'avantage qui revenoit à leur art de ces nudités, ils l'imiterent dans les statues des Dieux & des Héros

(a) *Bullaque succinctis Laribus donata  
pendit.*

Perf. Satyr. V. vers. 31. & voyez la note de Casaubon, & l'ancien Scholiaste.

(b) *Grecæ res est nuda velare.* Plin. lib. XXXIV. 5.

[c] *... Ille nuda & candida signa.*

... *Ille aliquid præclarum Euphranoris  
& Policleti.*

Juvén. Satyr. III. Vers. 216.

[d] *Nude statuae ab æstheborum & Gymnastis exemplaribus, quas Achillicæ vocant.*  
Plin. ibid.

Héros. Avant ce temps l'Amour, par exemple, étoit un grand garçon voilé avec de grandes ailes ; après Phrigile on le représenta comme un petit enfant absolument nud avec de petites ailes légères.

Il y eut cependant des Grecs qui se piquèrent de l'ancienne févérité, sur-tout à l'égard des statues de femmes. Les habitants de Coos ne voulurent point acheter une statue de Vénus quoiqu'excellamment travaillée, parce qu'elle étoit nue & préférèrent celle qui étoit voilée. Les Oneyrocrites disoient qu'une Vénus toute nue n'étoit bonne que pour les femmes de mauvaise vie qui demandent le prix de la beauté. Toutefois le goût de la nudité des figures prévalut chez les Grecs, & presque toutes leurs Vénus qu'on voit dans les différents cabinets d'antiquités, sont sans voile ainsi que l'Hercule Farnese, l'Antinoüs, l'Hermaphrodite, & tant d'autres statues Grecques. Parmi celles dans ce goût qu'on voit à Portici, il y en a une d'un jeune homme d'onze à douze ans qui doit être un portrait ; il est aussi parfait que l'Antinoüs qui est à Rome.

Quoique les artistes Romains se fussent formés à l'école des Grecs, ils ne suivirent pas leur exemple en ce qui regarde cette partie des mœurs, ils suivirent plutôt l'usage des Étrusques, parce que, comme nous l'avons déjà remarqué, les nudités n'étoient guere compatibles avec la gravité & la décence des mœurs Romaines, qui les faisoient regarder ou comme une marque de luxure, ou comme une indice de la pauvreté ; car on n'eût pas imaginé que ce fut une preuve d'humilité, comme il est quelquefois arrivé dans les temps modernes. (a) On jugea peu avantageuse-

Plin. lib.  
XXXVI.

Art. amid.  
cap. XL. 11.

(a) Isabelle, fille du Comte de Glocester, & veuve du fameux Comte de Warwick, après avoir disposé de toute sa garde-robe par son testament, voulut que sa statue, qui devoit être placée sur son tombeau, fut entièrement nue, les cheveux retrouffés

suivant le modèle qu'en avoit fait un certain Thomas Porçalion, & on regarda cela comme une preuve de l'humilité de cette Princesse, & d'un renoncement parfait à toutes les superfluités, dont elle ne pouvoit plus jouir.

Thal. Sic.  
2. c. 11.

ment de la vertu de Livie lorsqu'elle délivra des hommes qui devoient être condamnés à mort pour s'être présentés nus devant elle, en disant que pour des femmes pudiques, ces hommes n'étoient pas différents des statues. Le Dieu Pan que l'on croyoit avoir été placé par Évandré au pied du mont Palatin, fut d'abord nud comme il l'étoit chez les Grecs; mais les Romains lui donnerent un habit de peau de chevre, raison par laquelle on alla depuis ainsi vêtu aux fêtes des Lupercales, qu'on célébroit en l'honneur de ce Dieu, afin d'épargner la pudeur, genre de vêtement qu'on voit aux statues qui représentent ceux qui s'étoient acquittés de ces fonctions.

P. 2. n. 10.  
S. 1. 1.

Je viens de dire que, suivant le *Costume Étrusque*, les statues devoient être vêtues, & que les nudités eussent été contraires aux mœurs de cette nation. Les tuniques qu'on leur donnoit étoient fort amples & artistement pliées, mais sans manches, & on ajoutoit un espece de manteau plus ample encore, qui étoit replié pour avoir les bras dégagés; d'où il paroît, dit Servius, que les Romains emprunterent l'usage de leur toge, ainsi que les anneaux aux bras & aux doigts. Mr. Buonarotti observe à ce sujet que la robe des Étrusques étoit ouverte. C'étoit encore dans le *Costume Étrusque* de donner aux figures une chaussure montant jusqu'à mi-jambe & lacée élégamment. Virgile (a) fait la description de cette partie de l'habillement, & on en voit des exemples dans la statue plus d'une fois citée de l'Aruspice, & dans celles des Lares du Musæum Étrusque, auxquels on voit un manteau attaché derrière l'épaule gauche, tombant sur la hanche droite & rejeté sur le bras, au-dessous duquel manteau on voit aussi une tunique couvrant le reste de la nudité, excepté la poitrine.

Serv. 11.  
Virg. 1.  
Etr. 1.  
Etr. 1.

Musæ. Etr.  
Tom. 1. l. p.  
14. & Tab.  
11. n. 2. & 3.

Les figures & les statues nues étoient donc en général très-rares parmi les Étrusques & les Romains, & la nudité auroit été sur-tout

(a) *Conspicit senior tunicaque induitur  
artus.*

*Et Tyrræna pedum circumdat vin-  
cula plantis.*



malséante à celles des personnages qui étoient revêtus de quelque dignité. C'est par là que Cicéron, pour se moquer d'Antoine qui ravalant la majesté du Consulat dans le temps des Lupercales, avoit couru la Ville tout nud, dit qu'il méritoit qu'on lui élevât une statue, afin que, comme on voyoit celle d'Horace armée sur le Tybre, on vit Antoine nud sur la place publique. Le même orateur ne manqua pas non plus de tirer parti contre Verrès de la nudité de la statue que ce Préteur avoit fait ériger à son fils sur la place de Syracuse, comparant froidement cette nudité avec celle de la province que ce Préteur avoit dépouillée. Ovide (a) faisant la description de l'image de S. Tullius, a soin de relever cet usage des Romains de donner des habillements à leurs figures. Enfin cette aversion des mœurs Romaines pour les nudités dans les monuments, de quelque espèce qu'ils fussent, fait qu'on regarde comme satyrique la médaille de Faustine la jeune, où elle est représentée à demi-nue, caressant un homme aussi nud, quoiqu'elle soit là sous les traits de Vénus, & que l'homme soit M. Aurele sous les traits de Mars. Il faut pourtant remarquer que depuis que les artistes Grecs s'introduisirent à Rome, cette partie du Costume fut beaucoup altérée, d'où les nudités devinrent plus communes dans les statues Romaines.

Di. 1. 35.  
LV. 1.

Cic. Verr.  
XI. 63.

L'usage ordinaire des Romains étant donc de donner des vêtements aux statues; ceux-ci étoient ou l'habit militaire, (b) ou celui de la magistrature (c) civile, suivant ce qui avoit fait accorder l'honneur du monument. Les plus anciens monuments (d)

(a) *Veste dat t. tegitur, vetat bene fortuna moveri.*

*Pareite matrone vestitis attingere vestes.  
Solemnes satis est voce movere preces.  
Sitque caput semper Romano tictus amictu  
Qui Rex Romana sextus in Urbe fuit.*  
Ovid. Fast. lib. VI.

(b) Appellé *Paludamentum* d'où vient la dénomination de *statue paludat.e*. Varr. de ling. lat. VI.

(c) Appellée *Toga*.

(d) *Togata effigies antiquitus ita dicebantur.* Plin. lib. XXXV. 5.

Romains sont plus communément en habit de la seconde espèce, qui étoit l'habit ordinaire & propre aux fonctions en temps de paix. [a] Mais comme l'amour de la gloire militaire l'emporta sur l'esprit de plusieurs Romains, on donna depuis par préférence l'habillement militaire aux statues de ceux qui les avoient méritées, & à l'habit on ajouta les armes, qui suivant les inscriptions étoient souvent décernées avec la statue même. Lucius Scipion voulut qu'on donnât à la statue qui lui fut érigée dans le capitole, l'habit qu'il avoit dans une de ces circonstances intéressantes de sa vie. La statue de Galba qu'on vient de découvrir à Velléja, est en habit militaire décorée d'une très-riche armure. On décerna la même décoration à la statue de l'Empereur Antonin. Les médailles souvent frappées pour conserver la mémoire des faits qui avoient donné lieu à la statue, nous présentent fréquemment les différentes espèces de ces habillements & de leurs accompagnements.

Ces armes étoient la pique, adorée d'abord elle-même comme une Divinité, parce qu'elle étoit l'emblème de la bravoure, ou de la valeur, elle fut depuis attribuée aux simulacres des Dieux, d'où elle passa entre les mains des statues des Rois & des guerriers, (b) ce dont on voit des exemples sur les médailles, & entr'autres sur celle de M. Æmilius Lepidus. La statue de Constantin le grand avoit la même arme dans la main, mais s'étant fait chrétien, on y mit une croix à la place de la pique.

Le casque aussi consacré dans les premiers temps aux simulacres des Dieux, & sur-tout à ceux de Pallas & de Rome, fut étendu particulièrement par les Grecs aux statues honoraires : Plutarque dit que presque toutes celles de Périclès étoient casquées à dessein de couvrir le défaut de sa tête qui étoit fort longue & malfaitte ; celle de Téhecilla, femme Poète, dans Pausanias, avoit aussi un casque, sans que l'historien nous en dise la raison.

(a) *Togâ Romani in pace utebantur*, (Isod. Orig. XIX. 24.) La plupart des statues découvertes à Velléja sont, à ce que l'on dit, en habit consulaire ; mais on

n'est pas encore parvenu à reconnoître qui elles représentent.

(b) La statue d'Horatius Coelès étoit ainsi armée. Dionis Halicarn. Antiq. Rom. V. 4

Val. Max.  
1. 6. lib. 1. cap.  
6.

Capitol. in  
Anton.

Vid. Golt.  
Pag. 21. n. 2.  
6. & p. 26.  
n. 3 p. 26.  
n. 23.

Voyez la  
dess. que  
nous a été  
cit. Part. I. c.  
4.

Justin. lib.  
XXIII.

Golt. par.  
XXIII. n. 1.  
3.  
Euseb. vit.  
Constant. lib.  
4. cap. 23.

Plutarq. vie  
de Périclès.

Pausan.  
in Corinthe.

A Rome le casque étoit la coëffure particulière des gens de guerre ; la forme n'en fut cependant pas toujours la même , parce que ces sortes d'ornemens , tant en Grece qu'à Rome , furent sujets à l'Empire de la mode. Chez les Grecs il étoit plus exhaussé avec une visière qui pouvoit se rabattre sur le visage & le couvrir , & qui relevée formoit une espece de petit hautvent , sous lequel les yeux & toutes les parties saillantes du visage étoient à l'abri des traits qui tomboient à plomb , d'où les artistes tiroient l'avantage qui provient des effets des lumieres interceptées & des ombres portées par un corps saillant ; ressource qui facilitoit la rondeur & la fierté de la tête. La forme du casque Romain étoit différente , telle qu'une calotte n'ayant ni élévation ni saillie , il couvroit exactement la tête du guerrier sans le garantir des coups qui pouvoient lui être portés sur la tête ou au visage. Ce ne fut que dans la guerre que les Romains eurent contre les Parthes , qu'ils imiterent une portion de leur thiare dans leurs casques , & on en voit des vestiges dans l'arc de Septime Sévere.

Les dépouilles des nations vaincues appartenoient particulièrement aux statues accordées pour une victoire remportée sur un ennemi puissant. Les statues accompagnées de chars à deux ou à quatre chevaux , étoient l'appanage des triomphateurs , & si l'on en voit de faites pour les gens de loi , ce dont Pline , Juvénal & Martial rapportent des exemples , elles étoient regardées comme une usurpation contre la coutume , & elles devenoient un objet de satire & de raillerie.

Les statues des Augures & des Pontifes avoient toujours l'habit & les autres marques de leur dignité & de leurs fonctions. Les premières étoient voilées , tenant en main le Lituus avec lequel ils fouilloient dans les entrailles des victimes , les secondes étoient en habit pontifical avec la patere des sacrifices , & les autres vases sacrés. C'est par l'habillement & les attitudes correspondant à l'emploi , que Ticononi juge qu'une petite statue de femme de la Villa Pamphili , représente une de ces Pleureuses qui accompagnoient les enterrements sous le nom de *Præfixæ* ; elle a la poitrine à de-



mi-nue, le visage larmoyant, les deux mains croisées, un habit vulgaire, un voile commun sur la tête, & une espee de pantoufle aux pieds.

En général l'Empire du *Costume* étoit si sacré que les artistes Grecs & Romains ne croyoient pas qu'il fut permis de s'en éloigner entièrement. Lorsque depuis les conquêtes de leurs nations ils furent employés à fabriquer les idoles, & les autres monuments tant sacrés que profanes de ces nations ; ç'auroit été manquer à un point essentiel de la religion du pays, que de ne pas caractériser les figures par les attitudes, les symboles, & les animaux qui leur étoient propres, & qui tous avoient un sens caché & parabolique. On voit dans la galerie du pere Kircher (a) un vase dans le goût & la forme Étrusque avec une inscription Latine, portant qu'il fut fait à Rome, *Romæ fecit*. Les monuments de la religion Égyptienne qui s'étoit introduite en Italie, nous présentent tous les attributs, & les caracteres qui appartenoient à cette religion, quoique suivant toute apparence travaillés dans les contrées où l'on les trouve.

En supposant vraies les traditions des Indiens qui attribuent aux conquêtes d'Alexandre la construction des immenses monuments de leur religion qu'on voit dans les temples des isles d'Éléphanta, & de Salcette dont nous avons déjà parlé, on aura des preuves éclatantes de l'attention des artistes Grecs à donner aux statues les devises, les attitudes & les habillements consacrés par l'usage de chaque religion, & à les caractériser par le *Costume* du pays. Ces statues ont des bonnets dans le goût Phrygien sur la tête, plusieurs tiennent les mains croisées sur l'estomac à la maniere Orientale, les unes ont des ailes, d'autres tiennent des branches d'arbre chargées de fruits entre les mains, plusieurs sont assises les jambes croisées dans le goût du pays, un grand nombre sont d'une grandeur colossale, & toutes ont des habits assortis aux mysteres de leur religion dont elles sont occupées.

Avant que de terminer cet article, il reste à remarquer que tous

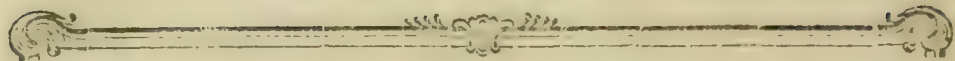
Voiez la description de Genelli Carren, hist. gen. des V. tom. XIII. pag. 589.

(a) Il fut trouvé dans les lieux où étoit l'ancienne Préneste.

les artistes , ou n'étoient pas également soigneux d'observer tout ce que nous avons dit avoir rapport au *Costume* , ou bien ils avoient quelquefois des idées différentes des figures qu'ils devoient rendre , d'où naissent souvent des doutes en les voyant. Sur un marbre représentant l'Apothéose d'Homere que l'on voit à Rome dans la galerie colonne , & rapporté par le pere Montfaucon , ce Poëte paroît avec une barbe assez courte , quoique les anciens écrivains lui en donnent une longue & vénérable. Remarquons encore que l'ignorance ou le défaut d'attention dans les réparations des monuments anciens mutilés faites par les modernes , occasionent bien des méprises qui avertissent d'aller bride en main dans les décisions qu'on voudroit prononcer en les voyant. L'artiste qui a réparé le bas-relief d'une chasse de l'Empereur Gallien , qui est à la Villa Mattei , s'est avisé de ferrer un des pieds qui manquoit à un cheval. Bévus qui a fait conclure à Fabretti , qui ignoroit cette restitution , que de ce temps-là les chevaux étoient ferrés comme de nos jours. La galerie de Florence , le cabinet de la Reine Christine , & autres collections contiennent plusieurs statues dont les têtes sont modernes sur des bustes antiques , où le *Costume* est quelquefois violé , & qui par conséquent ne sauroient servir de guide aux artistes , ni de preuve aux antiquaires.

Ant. 1.  
tom. V. p. 153.





## CHAPITRE QUATRIEME.

*Des différentes especes de statues & de leur diverse Nomenclature.*

**I**L me semble qu'il manqueroit quelque chose à ce qui peut donner une connoissance complete des statues, si l'on n'entroit dans un détail particulier au sujet des différentes especes, & des différentes dénominations de ces sortes de monuments ; ce sera, si l'on veut, une espece de récapitulation de ce qui a été dit jusqu'ici.

Cette différence résulte autant de ce que les statues représentent que de leurs différentes grandeurs.

Les choses représentées par des statues sont ou corporelles ou non corporelles. Sous la première classe sont comprises tant les statues humaines que celles des éléments, des fleuves, des régions & des villes; celles des êtres métaphysiques & moraux, tels que la concorde, la paix, le temps, l'occasion, le ris, la mort, le sommeil, la piété, la foi, la vertu & l'honneur, constituent celle de la seconde. Il est souvent question dans les auteurs de ces différentes espèces de statues, & les collections d'antiquités nous en présentent encore quelquefois. Pausanias parle de la statue de la mer, Plin de celle du Nil, & on la voit encore au Capitole. Le même auteur cite la statue de la Grece; celles de la ville de Rome étoient communes, & on en voit souvent sur les médailles. Arthémise fit faire la statue de la ville de Rhodes; les Rhodiens en érigèrent une représentant le peuple Romain. Enfin on peut se rappeler ici les statues des nations dont nous avons parlé, & qui sont énoncées dans Suétone sous le titre de simulacres des nations dont elles portoient ordinairement le nom sur la poitrine. A l'égard des statues de la seconde classe, tout le monde connoit celles de la clémence de César & celles de la concorde,

Pan Can. in  
 Act.  
 Phil. XXXIV.  
 5.

Verny, ar.  
March. 11.  
8.

Sept. in  
Neron. I.V.  
lib.  
XXXVI s.



de la paix & du salut public qui furent dressées par Auguste. Il est question dans Suétone de la statue de la Félicité, & dans Pline du Colosse de la Vertu ; ces sortes de statues doivent être mises au rang des allégoriques.

A l'égard des statues de ce nom, il y a une autre division à faire prise de leurs formes. Les unes n'avoient de figure humaine que la tête ou autres parties du corps, telles que l'Anubis avec la tête de chien, l'Apis avec la tête de veau & les Harpocrate avec celle d'épervier ou de la chouette, idoles fort communes en Égypte. On en a trouvé de la même nature dans les temples des Mexiquains, les Pagodes des Indiens & des Chinois en présentent encore fréquemment, & ce ne sont pas les seuls rapports que l'on découvre entre les pratiques de religion de ces peuples & celles des anciens Égyptiens.

Il y avoit des statues allégoriques avec la figure humaine en entier. Les unes étoient allégoriques de leur nature, figurant des choses inanimées ou métaphysiques, telles que celles dont nous venons de parler ; celle de la vision de Nabuchodonosor l'étoit par les différentes matières dont elle étoit composée ; car l'or, l'argent, le fer & l'argille avoient rapport, suivant l'interprétation du Prophète, aux différentes Monarchies qui se succédoient les unes aux autres, d'autres étoient des allégories de convention. C'est ainsi que, suivant Servius (a) la statue de Marsias fut le symbole de la liberté dans les villes qui jouissoient de cette prérogative sous une puissance étrangère.

Les statues des Divinités à forme humaine, étoient ou simples ou composées ; les premières représentoient simplement le Dieu avec la devise qui lui étoit propre, les secondes rassembloient des devises étrangères ou appartenant à quelques autres Divinités & elles ont par cette raison la dénomination de figure. *Panthée* de

Dion. Cass.  
lib. LIV.  
Suet. in Tib.  
cap. 5.  
Plin. l. c.  
XXXVI. 8.

Hist. Gén.  
la relat. de  
l'into liv. II  
de la Chine  
où il fait la  
descript. de  
ces sortes de  
divin. monf.  
des Chinois.

Daniel. c.  
11.

[a] *Sed in liberis Civitatibus simula-  
crum Marsiae erat, qui in tutelâ liberi pa-*

*tris est.* Servius in lib. III. Æneid. 20.

cette espece étoit le simulacre de la Diane d'Éphese, les Hermès, Apollon & autres images dont il a été parlé dans la première partie : l'Harpocrate en marbre noir qu'on voit à Pise (a) peut être mis au nombre de ces figures ; car outre sa marque caractéristique du doigt sur la bouche, il a sur la tête la fleur de lotos qui appartient à Isis sa mere, & la corne d'abondance appartenant à Orus. Une petite statue de la Fortune, en bronze d'environ six pouces, que j'ai dans ma collection, porte aussi la fleur de lotos sur la tête, devise de la Déesse Isis ; un petit Mercure que j'ai vu dans le cabinet de M. De Bon à Montpellier, est armé du carquois que ce Dieu avoit volé à Cupidon.

A l'égard des dénominations dérivées des différentes grandeurs des statues tant des Dieux que des hommes, elles étoient relatives aux trois dimensions qu'on leur donnoit ordinairement. Les unes étoient fort petites & avoient à peine trois pouces de hauteur, cette petitesse appartenoit particulièrement aux images des Dieux domestiques. On les désignoit sous le nom d'*Imagunculæ*, *Jeunculæ*, de *Statunculæ* & de *Cubilares*. Les statues Égyptiennes que l'on comparoit à des pigmées, doivent être mises dans cette classe : il est plus rare de trouver de ces petites statues représentant des hommes que d'en trouver de celles des Dieux, parce que les Laraires fournissoient un grand nombre de celles-ci. Je me souviens d'en avoir vu une en marbre blanc dans le cabinet de M. Laffond à Narbonne, qui représente Scipion recevant le simulacre de la mere des Dieux. On en trouve encore assez souvent qui représentent des Prêtres, sur-tout Étrusques. Et les tombeaux Égyptiens en sont une source très-féconde.

Les statues vont en augmentant depuis cette grandeur jusqu'aux colosses, d'où il paroît que la division la plus naturelle doit être en celles qui sont plus petites que nature, en celles qui égalent la nature, & en celles qui la surpassent.

[a] Cette tête d'Harpocrate se voit encaillée dans le mur latéral, en dehors de l'Eglise de Ste. Félicité, sur un chapiteau

parallele à un autre, qui présente un supplément ; deux momuments qui mériteroient d'être retirés.

Suet. cap.  
VII n. 2. &  
II. n. lib.  
XXV. 2. &  
vid. D. Cyp.  
de Alentor.  
& pet. Dam.  
in not. Bart.  
18. 8.

Nous avons remarqué qu'originaiement les simulacres des Dieux étoient fort petits, & ils l'ont encore tels dans quelques parties de l'Asie septentrionale où l'art n'a pas fait beaucoup de progrès. L'usage le plus commun des premiers temps à l'égard des statues honorifiques, sur-tout à Rome, fut de ne faire que des statues qui n'avoient que trois pieds de hauteur qu'on plaçoit sur une colonne, sur laquelle on écrivoit le nom de celui à qui elle étoit érigée. Cette grandeur fut donc pendant bien du temps la mesure commune des statues : telles furent les premières qu'on plaça dans le Fore Romain. Selon Pline cette mesure étoit alors en honneur, & il paroît qu'elle étoit fixée par la loi, c'étoit là les statues désignées sous le nom de *Tripedancæ*, dans Pline, & peut-être celles qu'on appelloit *Signa Tuscanica*, que quelques-uns soupçonnent cependant, non sans fondement, n'indiquer que des statues d'un pied de hauteur. Mr le Comte de Caylus prétend que la plupart des statues apportées de Corinthe par Mummius, étoient de la grandeur dont nous parlons, fondé sur ce qu'il auroit été impossible d'en placer trois mille dans un théâtre de charpente, tel que celui de Scaurus.

Plin. lib.  
XXXIV. 5.  
6.

Je viens de dire qu'on plaçoit souvent ces sortes de statues sur des colonnes. L'usage de ces statues sur des colonnes solitaires, dit Pline, (a) venoit de la Grece & étoit plus ancien que les Curules ; mais on ne les élevoit qu'à des hommes au-dessus du vulgaire. Columelle témoigne qu'on en voyoit plusieurs tant dans les temples que dans les maisons des Étrusques & que les petites statues qui étoient plantées sur ces colonnes, étoient par là à l'abri d'être maniées par ceux qui les approchoient. Comme la dénomination d'*infantes statuae* pourroit faire croire que c'étoit des statues de petiteesse d'enfant ; il est bon de remarquer que cette expression que l'on lit quelquefois, signifioit des statues nouvellement faites, & non des statues d'enfants.

Vid. Musée.  
Etrusc. t. III.

(a) *Antiquior columnarum usus, quam curuum. Plin. lib. XXXIV. 5. columnarum ratio erat atrolli supra ceteros mortales.*

*Primus tamen bonus cepit à Græcis. Plin. Ibi. cap. 6.*



La grandeur des statues augmenta avec le luxe, & on vit paroître celles qui imitoient la grandeur naturelle & qui furent désignées sous le nom de *Pariles* & d'*Iconicæ*. Ces sortes de statues rendoient précisément la grandeur de ceux qu'elles représentoient, & en exprimoient la ressemblance tant dans les membres que dans la figure. On prétend que les Ioniens furent les premiers à fabriquer des statues de cette espèce, & qu'on les adopta pour les Athletes trois fois vainqueurs. Lucien & Pline (a) disent qu'il étoit défendu d'excéder leur grandeur, ce dont l'observation étoit commise à des Magistrats nommés *Hellanodiques*. Il y a néanmoins apparence qu'on transgressoit quelquefois cette règle, puisqu'Alexandre le grand trouva dans la ville de Milet plusieurs grandes statues de champions qui avoient remporté la palme aux jeux Olympiques & Pythiques; ce qui fit que ce conquérant demanda aux Milésiens où étoient ces grands corps quand les barbares assiégèrent & prirent leur Ville.

Lucien. de  
Stat. Victor.

Ici il importe d'observer au sujet des statues qui devoient être considérées comme des portraits, que ce que nous avons dit de l'imitation idéale de la nature dont les grands artistes se piquoient plus que de l'imitation de la nature individuelle, n'excluoit point les soins des artistes pour rendre exactement la ressemblance, non-seulement par les traits extérieurs de la figure, mais aussi par l'expression des mœurs, de l'habitude du corps, & des affections de l'ame. Le dialogue de Socrate avec le Statuaire Cliton rapporté par Xénophon est bien propre à nous faire connoître ces soins dans les portraits qu'on faisoit. Il dit que ce philosophe étant dans son atelier, demanda à l'artiste comment il pouvoit donner aux statues des Athletes, aux Lutteurs, Pugillateurs, & autres, cet air vivant qui ravit les spectateurs; à quoi Cliton ne répondit pas d'abord, comme étant en doute; Socrate repartit : lorsque vous formez vos ouvrages, ne travaillez-

(a) Porum verò qui ter ibi superassent,  
ex membris ipsorum similitudine expressi  
quas Iconicas vocant, quippe non oportuit

erigi majores corpore ejus qui victor extitisset. Plin. lib. XXXIV. 4.

vous päs sur les modeles des vivans pour leur donner plus de vie ? Sans doute , dit Cliton ; donc repartit Socrate , vous exprimez toutes les attitudes & les gestes pour les rendre plus conformes à la vérité ? N'en doutez pas , reprend l'artiste , mais en exprimant les affections des corps en action , ne causent-ils pas plus de plaisir aux spectateurs ? Cela est juste , dit Cliton. Par cette raison , reprend Socrate , les yeux des combattans doivent être représentés menaçans , & les visages des vainqueurs comme pleins de joie. Cela n'est pas douteux , répond l'artiste , donc ajoute Socrate , un Statuaire doit représenter les actions de l'ame par la forme , & les traits extérieurs.

Les Historiens nous apprennent que les Romains ne furent pas moins soigneux que les Grecs , de rendre exactement la ressemblance des personnes dans les statues que Cicéron appelle par cette raison *formæ monumenta* , & Horace *corporum simulacra*. Plutarque assure que la statue de Marius en marbre qui étoit à Ravenne , faisoit connoître l'austérité & la dureté de son caractère. Selon Plin le jeune , on voyoit l'orgueil , la terreur & la menace sur le visage des statues de Domitien comme sur son propre visage. Le même auteur fait consister sa joie à contempler la statue très-ressemblante d'un ami. Apulée dit que plus une statue étoit ressemblante , plus la récompense étoit grande. Selon Tacite , Brutus & Cassius , quoique morts depuis long-temps , sont aussi présents par l'histoire que par la ressemblance de leurs statues , que le vainqueur même n'a pu abolir. On lit dans la vie de Flamininus par Plutarque , qu'on pouvoit connoître quelle étoit sa physionomie par sa statue de bronze qu'on avoit apporté de Carthage , & placé dans la region du cirque , de la même maniere qu'on connoissoit parfaitement la figure de Sylla par les statues qu'on avoit de lui. Lampridius cite les statues & les peintures d'Alexandre Sévere pour preuve de sa beauté. On avoit même grand soin de faire paroître sur les visages l'air de famille. Posidonius , dans Plutarque , assuroit que quelques-uns des descendants de Brutus , qui vivoient de son temps , avoient la physionomie qu'on voyoit à la statue de l'ancien Brutus. On pouvoit le

Cic. Verr. II.

Hor. pro

Ach. poet.

Plut. vie de

Marius.

Paneg. ad

Trajan.

Plin. le je-

veu. lib. II

Epist. I.

Apul.

Apul.

Tacit. ann.

IV.

Plut. vie de

Brutus.

C. Y. Varr.  
VII. 15.

soin de la ressemblance non-seulement aux traits du visage mais à chaque partie du corps , en exprimant soigneusement les veines , les muscles & les nerfs.

Ouvr. de  
Mélang. I.

Plut. vie de  
Pompée.

Plut. vie  
d'Alex.

Il ne faut cependant pas déguiser qu'on flattoit aussi quelquefois les figures , comme on le voit dans Dion Chrysostome en parlant d'un certain Jatrocle , athlète , & dans Hérodien lorsqu'il parle d'Héliogabale. On affectoit même quelquefois de donner aux statues un air de Héros. Plutarque dit qu'on auroit pris celle de Pompée pour celle d'Alexandre , & ailleurs que plusieurs de ses amis & de ses successeurs affectoient de se faire rendre avec les attitudes , le maintien & le regard de ce Monarque.

Appian.  
lib. V.

Suet. cap.  
XXIII.

Topograp.  
Rôm. cap. 3.

Sozom. lib.  
VIII. 20.

Ces statues étoient ordinairement placées sur des pedestaux ou sur des bases ; mais il étoit encore plus honorable d'en avoir sur des grandes colonnes , sur lesquelles on gravoit les exploits de ceux à qui on les érigeoit. Après la défaite de Pompée on ne manqua pas d'en élever une à Auguste pacificateur [a] de tant de guerres de terre , & de mer ; le Sénat décerna une pareille colonne avec la statue à Galba qui dans la suite fut massacré au pied du même monument. La colonne de Trajan surmontée de la statue de grandeur naturelle , fut élevée après la guerre contre les Parthes , & contre les Daces. Celle d'Antonin Pie , haute de 161 pieds qu'on voit encore , servit aussi de base à la statue de cet Empereur , dont on ne voit plus de vestige. Vopisque parle de la colonne d'Aurelien , Zonaras de celle de Constantin , & Sozomene de celle d'Eudoxie.

Tacit. ann.  
XI.

Suet. cap.  
XIII.

Par le même principe on plaçoit d'autres fois ces sortes de statues sur des arcs en demi-cercle en quarrés. Cicéron parle de l'arc de Fabien élevé dans la voie sacrée pour la victoire contre les Allobroges. Il est question dans Tacite des arcs de Germanicus , & de Drusus avec leurs statues pour leurs victoires remportées en Orient , & en Germanie. Domitien s'en érigea plusieurs

---

(a) L'inscription disoit *ob pacem postdiuturna bella terræ marique redditam.*



avec des chars , & des statues. Il y avoit enfin les arcs d'Arcadius , d'Honorius & de Théodose ornés de leurs statues , & d'inscriptions. La grandeur de toutes ces statues devoit être proportionnée à l'élévation de leur base qui quelquefois n'avoit d'autre borne que celle de l'ambition ou de la vanité.

Revenons à la grandeur des statues ; celles qui étoient un peu au-dessus de la naturelle , leur faisoient donner le nom de majeures ou cubitales chez les Romains , & celui d'Achillées chez les Grecs à cause du grand nombre de celles d'Achille de cette grandeur qu'on voyoit dans la plupart des villes Grecques. Ces statues furent d'abord consacrées aux Héros & aux demi-Dieux. Elles surpassoient ordinairement d'un tiers la grandeur naturelle ; tel est l'Hercule Farnese & le Bacchus découvert depuis peu dans les ruines d'Herculanum qui fut d'abord annoncé pour un Silène. Le trône de Sérapis de l'Hôtel de Ville d'Arles , annonce à peu-près la même mesure ; cependant on faisoit quelquefois des statues héroïques deux fois aussi grandes que nature ; au quel cas elles peuvent déjà être mises au rang des colossales.

On met les statues appellées Augustes au niveau des Héroïques , parce qu'à Rome on s'en servoit fréquemment pour représenter des grands personnages , & sur-tout les Empereurs. Celles des Sabines passoient même cette mesure , quoique ordinairement les statues séminines , celles même des Déeses n'excédassent guere la grandeur naturelle. La statue d'or de Claude qui fut dressée par le peuple Romain au Capitole , devant le temple de Jupiter , étoit de la grandeur des Héroïques. La vanité fit quelquefois donner une grandeur au-dessus de la naturelle à des statues de personnages qui n'y avoient aucun droit , & c'est par cette raison , qu'on se moquoit de L. Actius , poëte , qui avoit fait faire trop grande la statue qu'il avoit voulu avoir dans la chapelle des Muses , lui qui étoit un homme fort petit. Plaute parle aussi d'un ton moqueur d'une statue de sept pieds , qui devoit être érigée à un simple soldat.

On a prétendu de donner la regle de la grandeur que devoient avoir les statues , la tirant de la qualité ou de la dignité des personnes ; cette regle a pu être vraie dans la spéculation de

Trebel  
Poll. in C.  
cap. 3.

P. m. 17  
XXIV. 5.

Plaut. Cur  
Act. lit. Sec  
1.

Vid. Pon  
pon. Gargie  
de sculpt. m.  
edit. Vissac  
apud Lavey.

quelque artiste ou dans la prescription de quelque loi, mais elle ne fut pas toujours suivie, car Pline parle de statues de trois pieds attribuées soit aux divinités soit à des hommes illustres, & dit qu'elles n'étoient pas moins honorables, puisqu'anciennement on représentoit ainsi Jupiter lui-même. Il est donc plus croyable que la mesure des statues dépendoit souvent de leur destination & de l'optique, c'est-à-dire, du lieu où l'on devoit les placer. Au surplus la division de Gaurique en quatre grandeurs (a) partant de la naturelle, est inexacte en ce qu'elle exclut les statues plus petites que nature, & ne spécifie point les bustes dont quelques-uns ne présentoient que la tête jusqu'au commencement des épaules auxquelles on donnoit le nom d'*Exemptilia*, parce qu'on les plaçoit sur des bustes différents, d'autres rendoient la personne au naturel jusqu'à l'estomac (b) à quoi, selon Servius, se rapporte un vers de Virgile. (c)

Les statues de cette espece furent très-communes chez les Grecs. Lysippe en fit plusieurs d'Alexandre selon son différent âge. La Villa du Cardinal Alexandre Albani rassemble les bustes d'Homere, de Sophocle, d'Anacréon, de Pindare, de Socrate, de Carnéade, de Xénocrate, de Solon, de Pythagore, de Platon, de Zénon & de Sénèque & celui de Térence orne la galerie Giustiniani. L'usage des bustes au lieu de statues entieres devint fort commun à Rome sous les Empereurs, sur-tout depuis la décadence de l'art, à quoi donna sans doute lieu la maxime introduite de faire les portraits de toute la famille Impériale.

Il nous reste à parler des statues de la plus grande mesure qu'on appelle colossales : statues que Pline compare à des tours & qualifie

Plin. lib.  
XXIV. 7.

(a) Il les divise en *pariles*, *magnas*, *maiores*, *maximas*.

(b) *Nam solent plerique caput tantum, vel Thoracem facere (simulacrorum, Serv. ad Eglog. VII.*

(c) *Si proprium hoc fuerit levi de marmore tota,*

*Stabis superas circumdâ coluburno (Delia. Virgil. Eclog. 7. v. 31.*

sie de monstre de l'art. On ne consacra d'abord les monuments de cette espece qu'aux Dieux de la premiere classe dans l'idée de désigner par-là leur puissance, (a) pratique dont Lucien se moque à son ordinaire en disant que Jupiter ne pourra pas assister au conseil des Dieux, parce que s'il s'asséyoit pour y présider, il occuperait tant de place qu'il n'en resteroit plus pour les autres.

Ces Divinités colossales paroissent avoir été anciennement fort communes en Asie. La description du palais & du temple attribués à Sémiramis en présente plusieurs & entr'autres un simulacre de Jupiter de 40 pieds d'hauteur. On voit dans Daniel, qu'en effet les temples ainsi que les palais des Babyloniens étoient remplis de statues d'une grandeur énorme. Toutes les contrées de l'Asie présentent encore de ces monuments monstrueux (b) par leur grandeur, dont plusieurs sont de la plus haute antiquité. Les têtes de

VIII. 1. 1.  
lib. VI. 1.  
7. & 10. et  
in tempe.

Di. 1. 5.  
lib. II.

(a) Le voyageur Mendez Pinto nous apprend que les Chinois conservent cette idée en nous donnant la description de 4. statues de bronze d'une hauteur si étrange qu'il n'est pas possible de se l'imaginer, & cela dans la vue de représenter les puissances de l'enfer. *Hist. Génér. des voyag. tom. XXXVIII. in-12. liv. 2. de la Chine.*

(b) On voit à Siam dans le temple de Sommonokhodon (*Hist. des Voyag. tom. XXXIV. in-12. liv. 2.*) l'idole de Pra-Ariascira qui a 40 brasses de haut; la Baibinai (*idem tome XLIV.*) en rapporte plusieurs qu'il a vu dans la grande pagode d'Ennoy tant de bronze doré que de pierre. Le voyageur Pinto (*ibidem tome XXXV.*) nous fait connoître un colosse prodigieux du temple nommé *Singua sat-ur* près de la Ville d'Euxelu aux Indes, portant entre ses mains une boule immense de fer. Kämpfer donne la description d'une idole colossale du temple de Méaco au Japon, dont la grandeur & la largeur paroissent incroya-

bles. Ses épaules touchent d'un pillier à l'autre, quoiqu'à quatre brasses de distance. A la porte d'une mosquée de Kabul en Tartarie sont deux statues gigantesques en attitude de combattre, & à Kampu dans le même pays est une idole couchée dans le temple, longue de 150 pieds dont la tête en a 20 de tour. Un temple des Nestoriens de Karaboram dans la même contrée, a une statue aussi grande que celle de St Christophe. Le voyageur Rubriquis la vit (*Hist. des Voyag. tom. XXXIX. in-12.*) le Pere Gerbillon. (*ibid. tom. XXXVIII.*) dans un voyage qu'il fit à la suite de l'Empereur Kamghi, du côté de la grande muraille, mesura une idole qui occupoit toute une grotte, & la trouva de 50 pieds Chinois d'hauteur. Enfin, dans la Ville d'India, au milieu d'une infinité d'idoles de moindre grandeur, l'on voit à la place d'honneur un colosse qui représente le fondateur de la religion Siamoise. Pras-Pudis-Desian, c'est-à-dire, le Saint de grande naissance. *Kämpfer liv. I. pag. 22. in-12.*



trois statues du temple de l'île d'Éléphanta, dont nous avons parlé plus d'une fois, ont cinq pieds de longueur d'où l'on peut conclure quelle doit être la mesure de ces statues entières.

Cela doit nous faire douter de la vérité de ce que l'on croit communément, que c'est en Égypte que naquit l'idée & le goût des statues colossales. C'est une chose contraire à ce que l'histoire nous apprend de l'ancien goût des Égyptiens pour les petites statues comparées à des magots, & à des pignées que l'on conservoit religieusement dans les temples comme venant de la première antiquité. Il est vrai que les Égyptiens eurent dans la suite un goût décidé pour les figures gigantesques, qu'ils égalerent peut-être même en cela les Asiatiques, mais on ne sauroit prouver qu'ils en fussent les inventeurs, & Diodore de Sicile dit qu'ils les imiterent des Éthyopiens.

Sesostris fut peut-être le premier qui éleva de ces masses colossales en Égypte : on dit qu'il fit donner 30 coudées de hauteur à la statue & à celle de la femme qu'il plaça devant le temple de Vulcain, celles de ses quatre enfants qui les accompagnoient avoient 20 coudées.

Ses successeurs ne manquèrent pas d'imiter cet exemple ; la statue colossale dont on voit encore les débris parmi les ruines de Thebes fut élevée par Aménophis II (a) sous le nom de Memnon. L'épouse d'Amenophis III eut une statue de 20 coudées. Rhamssinite (b) fit ériger à Memphis près du temple de Vulcain, deux statues de 25 coudées, dont l'une étoit appelée l'été & l'autre l'hiver. Si les statues colossales de l'Égypte sont plus connues que celles de l'Asie, c'est que lors de la conquête des Romains il en existoit encore plusieurs. Appion, dans Pline, dit que de son temps on y voyoit encore un Sérapis de neuf coudées tout garni d'émeraudes, & le temple de Thebes présentoit encore trois colosses, dont le

(a) La 12. Dynastie des Égyptiens de  
Manethon tom. II.

(b) 20. Dynastie des Égyptiens. *vid.*  
*Herodot. lib. II.*

principal représentant Oimander avoit 50 pieds d'hauteur, la statue de Semnéstres que Pythagore alla visiter, qui fut transportée à Rome & placée dans le grand cirque sous Auguste, étoit de 125 sans le piedestal.

Ce goût devint presque aussi commun dans la Grèce qu'il le fut dans son pays natal, & il paroît qu'on n'attendit pas à donner dans ce luxe de l'art, le période de sa plus grande perfection. Dans la Ville de Chamnis il y avoit sur le haut du Vestibule du temple de Persée fils d'Alchemene des colosses considérables en pierre. Pausanias dit qu'il y en avoit en Laconie de fort anciens & par conséquent fort grossiers, n'ayant à peine que la tête, les mains, & le bout des pieds exprimés, quoique hauts de 30 coudées. Il y en eut un chez les Milésiens, que Xerxès fit transporter à Ecbatane, & que Branchidas rétablit depuis par les soins de Séleucus, dans l'Attique. Les Arcadiens firent une collecte pour ériger un colosse de cuivre de Jupiter à Mégalopolis. Plusieurs Villes concoururent pour en construire un de 18 pieds à Hyblis. Après la guerre d'Arcadie les Éléens en éleverent un de 27 pieds, & après la victoire de Platie les Thassiens firent fabriquer un Hercule de bronze de dix coudées, un Jupiter de pareille hauteur, & un Neptune de 7 coudées en l'honneur des Dieux d'Olympie, & de l'Isthme, consacrant à ces monuments la dixième partie du butin fait sur les ennemis; tout le monde enfin connoit le Jupiter Olympien de Phidias, sans qu'il soit nécessaire d'en parler plus en détail.

Mais le merveilleux du fameux colosse de Rhodes dédié au soleil sous la figure d'Apollon, mérite que nous nous y arrêtions un peu plus: fabriqué par Charès disciple de Lysippe, il étoit d'une grandeur si démesurée, que peu d'hommes pouvoient embrasser son pouce; ses doigts étoient plus gros qu'aucune statue de grandeur naturelle, le total de celle-ci alloit jusqu'à 72 coudées: ce colosse fut ruiné par un tremblement de terre.

Quelque surprenant qu'il fût il n'étoit cependant pas le seul qui décorât cette Ville, on y en comptoit jusqu'à cent, quoique de moindre hauteur, dont trois étoient de Briaxis artiste de grande

réputation, & il paroît que les statuaires les plus célèbres de la Grece se piquoient d'émulation dans la construction de ces énormes statues. Le beau colosse de Tarente haut de quarante coudées avoit eu Lysippe pour auteur, la difficulté du transport plus que la modération le fit respecter par Fabius, lorsqu'il transporta dans le Capitole l'Hercule de la même Ville. Praxitelle fut aussi l'auteur du Colosse érigé à Platée près du temple de Junon.

Herod. lib.  
Vell. & Paul.  
Erat. lib.  
IX.

Plut. de la  
vie & mort  
d'Alexandre  
liv. II.

Un fait rapporté par Plutarque nous fera connoître jusqu'où alloit la hardiesse des Grecs dans les entreprises des ouvrages de cette nature. Il dit que Strasicrate, architecte, alla trouver Alexandre & le blama de toutes les petites images, qu'il permettoit qu'on fit de lui, comme fort peu propres à représenter sa grandeur & sa magnanimité. » J'ai résolu, Sire, lui dit-il, de fabriquer l'image » de ta personne en une matiere vive, qui a des racines immor- » telles, & une stabilité immuable; c'est de former du mont Arhos » une statue digne d'Alexandre, dont les pieds toucheront à la » mer, l'une des mains portera une Ville de dix mille habitants, » & il sortira de l'autre une riviere pérenne qui coulera dans la » mer. » Cet artiste, aussi hardi en son art qu'Alexandre l'étoit dans la guerre, ne demandoit que les ordres du Monarque pour exécuter ce qu'il proposoit; mais celui-ci refusa un offre qu'il regarda ou comme impossible ou comme trop dispendieux. Ce que l'on assure (a) de la montagne de Fokien dans le Katai, qu'on dit taillée en forme d'idole dont on peut distinguer les yeux, la bouche & le nez à deux milles de distance, feroit voir la possibilité d'une pareille entreprise.

Paufan. El.  
lib. V.  
Plin. lib.  
XXXVI. 7.

Les statues colossales furent aussi d'usage en Italie avant que l'on en transportât ou fabriquât à Rome. Le Jupiter des Léontins avoit sept coudées d'hauteur & l'Apollon de bois transporté d'Étrurie & placé dans la bibliothèque d'Auguste, étoit de 50 pieds. On voit encore à Portici deux statues de mesure colossale que

(a) Le voyageur Rubriquis raconte qu'un Prêtre l'assura que les habitants de Katai adorent cette montagne, taillée en

idole; mais le simple hazard ne pourroit-il pas l'avoir ainsi disposée? Voyez *Hist. Gén. des Voyag. liv. IV. de la Tartarie.*



l'attitude assise, l'aigle qui est aux pieds, la barbe & le diadème font juger représenter le Jupiter Olympien, tel qu'on le voit sur les médailles. Une tête (a) colossale du même Dieu trouvée dans les ruines de Puozzolo, fait juger qu'il y avoit là une pareille statue.

Le premier monument de cette nature qui eût été fabriqué à Rome fut la statue du même Dieu, que Sp. Carvilius plaça dans le Capitole après sa victoire contre les Samnites; mais le nombre des colosses augmenta dans la suite dans Rome on en comptoit cinq qui étoient les plus remarquables : deux d'Apollon, deux de Jupiter & un du Soleil, & on a déterré (b) à Monte-Cavallo une statue colossale de Rome qui étoit au nombre des Divinités tutélaires de l'Empire.

Nous avons dit que ces sortes de statues dans leur première origine étoient réservées aux Dieux de la première classe; mais les Princes puissants & ambitieux [c] ne manquèrent pas de s'approprier des monuments propres à éblouir les yeux du peuple sur leur supériorité sur les autres hommes. On en a vu un exemple dans le colosse de soixante coudées de Nabuchodonosor élevé dans le champ de Dura. Mais cette folie s'empara sur-tout des Empereurs Romains. Néron voulut avoir une statue qui surpassât toutes les autres en grandeur. Ce colosse qui, suivant l'expression d'un écrivain, marquoit plutôt l'excès de sa démence que les efforts illimités de l'art, devoit avoir cent pieds & auroit par conséquent surpassé de cinq pieds le fameux colosse de Rhodes. C'est de ce colosse qu'on fait venir le nom de Colossée. Domitien ambitionna aussi une statue colossale avec la tête d'Apollon. On en décerna

Daniel. c.  
V. vers. 4. &  
Voyez par  
le Chap. XVI.

(a) Cette tête a été placée sur un colosse de marbre, qu'un Vice-Roi de Naples fit faire, & placer vis-à-vis le Palais. La partie de devant de cette statue présente une inscription très-prolixie en l'honneur de ce Vice-Roi qui a cru d'ajouter un embellissement à cette Ville, par la plus hor-

rible production de l'art dont elle puisse se vanter.

(b) On la voit aujourd'hui à la Ville Mattéi.

(c) *Insanie modum imposuit, non arti que etiam ultra metam progressura erat, si Principis celsiora petisset.* Suet. in Nerone.

à Vespasien près du temple de la paix, haute de trente cou-  
dées, & il marqua par les empressèments combien il étoit flatté d'un  
pareil monument dont on voit encore des restes au Capitole, &  
des traces sur le revers d'une de ses médailles. Il est parlé d'une  
statue curule d'Adrien placée sur son tombeau, aujourd'hui le  
chateau S. Ange, qui étoit d'une grandeur prodigieuse & af-  
fortie au lieu de sa destination. Cet Empereur en fit dresser lui-  
même une à Ælius Vérus, & non content de cela il ordonna  
qu'on en exécuteroit de pareilles dans tout l'empire. On a trou-  
vé près d'Ostie une tête colossale en marbre, qui sembloit celle  
de Faustine la jeune. On fait qu'Alexandre Sévere dressa plusieurs  
statues colossales dans Rome, dont on ne trouve d'autres indices  
que dans quelques doigts, pieds & têtes qu'on voit encore au Ca-  
pitole. Gallien enfin ordonna qu'on fit la statue colossale (a)  
avec les enseignes du soleil, qui surpassât du double toutes les au-  
tres, elle devoit avoir entr'autres devises une pique en main par  
laquelle un enfant pourroit monter jusqu'à la cime du mont Es-  
quilain où elle seroit placée, & non content de cela qu'elle fût  
sur un char posé sur une base assortie à la grandeur de la sta-  
tue; ce qui parut fou à Claude & à Aurélien ses successeurs.

La goût des statues colossales avoit aussi gagné les Provinces de  
l'Empire. Un ponce d'une grosseur prodigieuse trouvé dans les ruines  
de Nîmes, fait juger qu'il devoit y avoir dans cette Ville célèbre  
dès le temps d'Auguste, quelque statue de cette espece à laquelle  
ce doigt peut seul appartenir. On fait d'ailleurs que Zénodore avoit  
fabriqué en Auvergne un simulacre de Mercure, haut de 40 pieds  
[b] composé d'osier & de plâtre. Enfin Nicéphore parle d'une statue

(a) *Statuam sibi majorem colosso fieri  
precipit solis habitu, sed ea imperfecta pe-  
rivi: tam magna denique ceperat fieri ut du-  
plex ad colossum videretur, poni autem il-  
lum voluerat in Æsquilino monte, ita ut  
ipsum teneret per cuius caput infans ad*

*summum posset ascendere.* Trebell. Poll. in  
Galien & Jul. Capitolinus.

(b) Quelques Ecrivains disent qu'il étoit  
de 400 pieds, mais ce doit être une faute  
de copiste. Voyez Plin. lib. XXXVII. 7.

équestre qu'on voyoit à Constantinople au vestibule de Ste. Sophie & que l'on croyoit représenter l'Empereur Justinien , dont la dimension des parties qu'il donne , étoit d'une grandeur démesurée.

Il nous reste à parler de l'espece de statues qui ne furent inventées que pour l'agrément ou la commodité , ou comme faisant partie de l'Architecture. A la tête desquelles nous placerons celles qu'on appella hydrauliques , parce qu'elles étoient destinées soit à l'ornement des fontaines , soit à prêter leur ministère à la distribution des eaux , telle fut celle que Thémistocle fit faire à Athenes dans le temps qu'il eut la surintendance des eaux.

Les statues connues sous le nom de Caryathydes & de Persiques également destinées à la décoration & à la sûreté des édifices , eurent une origine assez incertaine.

Si l'on en croit Vitruve , Sparte fut leur berceau , & en voici l'occasion. Cette Ville étant en guerre avec les Perses sous son Roi Cléombrote , celle de Carie se déclara pour eux. Sparte offensée tourne ses armes contre les Cariens , les défait , ruine leur ville , & emmene une quantité de femmes prisonnières sans leur permettre de quitter les ornements de leur sexe. Après que ces femmes eurent ainsi servi au triomphe passager d'un vainqueur , on voulut encore qu'elles servissent de trophée permanent de la victoire. Ces captives furent donc attachées aux pilliers & aux portiques des maisons en but à la risée & aux insultes de la populace , afin qu'à leur aspect les citoyens fussent encouragés à défendre leur liberté , (a) & les ennemis apprissent à craindre la fureur des Spartiates ; tel est le récit de Vitruve.

Vitruve lib.  
I. Cap. V.

Mais qu'il me soit permis , pour l'honneur de l'humanité , de supposer que ces lieux publics ne servirent de logement à ces malheureuses captives , que parce qu'il étoit peut-être difficile de placer dans des lieux fermés un aussi grand nombre de prisonniers & qu'on fut par conséquent obligé pour s'en assurer de les attacher aux colonnes des édifices.

---

[a] *Ut & hostes horrescerent , & cives ad defendendam libertatem pararentur.*



Ce que l'on appelle en architecture statues Persiques ou Persiennes, revient aux Caryathydes, ne différant de celles-ci qu'en ce que les premières représentent des femmes, au lieu que les secondes sont des statues d'hommes. Elles servoient chez les Athéniens pour former des colonnades, & on prétend qu'elles furent aussi inventées à l'occasion d'une victoire de ceux-ci contre les Perses, & que par cette raison elles étoient habillées à la Persane avec les marques de l'esclavage; cependant Mr le Clerc observe que dans l'ordre Persan ces statues étoient souvent symboliques, portant les devises des vertus & des vices de la force & de la valeur, & étoient même quelquefois sous la figure d'Hercule, de Mars, des Faunes, & des Satyres.

Quoi qu'il en soit, insistant sur la narration de Vitruve, voyant ces captives en attitude d'esclaves passer leurs jours contre les colonnes qui soutenoient les maisons, & souvent occupées aux emplois les plus humiliants, & les plus pénibles, cela donna l'idée aux architectes & aux statuaires de représenter ces esclaves après leur mort en attitude de piliers des arcades, ou comme tenant lieu de colonne: peut-être même les Magistrats fomentèrent-ils cette idée afin que les monuments de la victoire devinssent éternels par cette humiliante métamorphose des vaincus. Les statues des femmes captives qu'on voyoit à Tarente avoient peut-être une pareille origine.

Mais quelque fut là-dessus la tradition des Grecs où Vitruve a sans doute puisé, on pourroit néanmoins croire que l'idée des figures Caryathydes & Persiques fut prise des Égyptiens, puisqu'on sait que dans le temple bâti à Thebes par Osymander il y avoit des figures non d'hommes à la vérité, mais d'animaux d'un seul bloc de pierre de 16 coudées de hauteur, qui soutenoient le plat-fond de l'édifice en guise de colonnes, on y voyoit aussi des piliers surmontés de têtes de femmes fort singulièrement coiffées & adossées les unes contre les autres à la manière dont on représente tant les têtes de Janus servant au même usage que les Caryathydes des Grecs. Il est par conséquent apparent que ceux-ci em-

prun-

prunterent les statues de cette espece ou de l'Alie, ou de l'Égypte, ainsi que tant d'autres choses dont ils se sont donnés pour inventeurs.

Les Caryathydes introduites dans l'architecture n'ont pas toutes la même attitude. Les unes soutiennent le faix sur le derriere du col, d'autres tiennent les mains derriere la tête comme pour soutenir un grand poids, telle est celle que j'ai vu parmi les marbres d'Arundel en Angleterre. Quelquefois deux statues étoient jointes ensemble au même exercice, d'où je conjecture que le tronc en pierre plus grand que nature, sans tête, mais avec quatre jambes les unes contre les autres, que l'on voit à Nîmes auprès de l'amphithéâtre, (a) est un reste de statue de cette espece.

On peut placer au rang de statues de pur agrément certaines petites figures qui étoient comme des marionnettes dont il est question dans Xénophon, au sujet desquelles Socrate demandant à celui qui les faisoit jouer quelle étoit la chose sur laquelle il comptoit le plus dans ce monde, le joueur répondit que c'étoit sur le nombre des fots, puisque c'étoient eux qui le faisoient vivre.

On faisoit aussi pour l'amusement des enfants des petites statues de plâtre, telles que les poupées parmi nous, & on en fabriquoit de la même espece qu'on offroit aux divinités. Il est question de ces poupées votives dans Perse; (b) & Lactance fait allusion aux vers de ce Poëte, lorsqu'il dit que les images & les statues des Dieux ne sont autre chose que de grandes poupées. Dion Chrysostome en fait aussi mention, & suivant Casaubon elles étoient les mêmes que celles que Cicéron nomme *Plagunculæ*. Ces fortes de petites images tant en plâtre qu'en bois sont très-communes dans les tombeaux des anciens Égyptiens, & on en trouvera quelques-unes rapportées dans les planches N<sup>o</sup>. IV. & V.

Voyez Ant.  
de Caylus  
tom. IV. n.  
1. planche  
LXXX.

Lactan. lib.  
II. cap. 4.

Cic. epist.  
ad Attic.

(a) Il est appliqué au coin d'une maison particuliere.

(b) *Nempè hoc quod Veneri donata à Virgine Puppæ.* Pers. Satyr II. Vers. 7.



## CHAPITRE CINQUIEME.

*Des révolutions de l'Art Statuaire, de la diminution, & de la décadence des statues & de leur chute.*

Nous avons vu en passant que la sculpture portée au plus haut degré de perfection sous Alexandre dans la Grece, commença à déchoir d'abord après cette époque, & que Pline après avoir nommé les artistes qui fleurirent jusqu'à la 120 Olympiade, ajoute que le bon goût ensuite se tint comme en suspens jusqu'à la 155 Olympiade, où il se réveilla & reprit une nouvelle vie sans atteindre néanmoins à la perfection où l'art étoit parvenu auparavant.

Il ne paroît pas douteux que les fluctuations dans lesquelles se trouverent les différents états de la Grece, sous les capitaines d'Alexandre devenus ses successeurs, furent la cause de cet obscurcissement. Qu'on remarque que bien loin que les guerres opiniâtres que se firent les Villes Grecques, depuis Périclès jusqu'à la conquête d'Alexandre, eussent retardé le progrès des arts, elles n'avoient fait au contraire que développer les talents & le génie, parce que la rivalité des Grecs entr'eux étoit l'effet de l'amour de la liberté à laquelle chacun prenoit part, de sorte que toutes les forces du génie se développèrent, & la fermentation générale passa jusqu'à l'esprit des artistes, qui animés de la même ardeur osoient produire sans crainte les statues des défenseurs de la liberté, pour laquelle on combattoit, & des libérateurs de la patrie auxquels on la devoit.

Mais dans les guerres qui suivirent la mort d'Alexandre, les Grecs voyant qu'ils ne combattoient plus que pour la servitude & pour les maîtres que le sort des armes leur alloit donner, leur esprit s'abatit au milieu des humiliations & des miseres auxquelles



les ils se voyoient en proie, & dès ce moment le germe des arts commença à se dessécher.

Celui de la Sculpture se feroit même entièrement tari, si Ptolomée Philadelphie que ses succès rendirent maître en Asie & en Égypte, ne lui eût tendu une main secourable. Ce fut alors qu'on vit l'Art statuaire refleurir dans ces deux pays, & Alexandrie devenir une seconde Athenes par le grand nombre d'artistes qui se réfugièrent dans cette ville & par celui des monuments qu'on y éleva.

Mais ce nouveau regne de la Sculpture ne fut pas de longue durée : en Asie on le vit tomber à la suite d'Antiochus IV, qui en avoit été le protecteur ; en Égypte il fut étouffé par la cruelle persécution de Ptolomée Philcon contre la ville d'Alexandrie. Désertant de cette ville, les artistes se réfugièrent de nouveau dans la Grece & en Sicile. Mais les nouvelles guerres des Grecs entr'eux, en conséquence de la ligue Achéenne, ne leur laisserent pas le temps de prendre une assiette fixe & permanente.

Dans le cours de ces guerres les temples & les statues qui étoient des objets d'encouragement & des écoles pour les artistes, furent ravagés & on n'épargna pas même la ville d'Élide qui avoit toujours été respectée dans les guerres précédentes. La destruction de Corinthe par Mummius & la désolation générale causée successivement par les armes & la barbarie des Romains, acheva de disperser les artistes & de faire tarir dans la Grece pendant long-temps jusqu'à la source de l'art.

Rappelons-nous ici comment les malheurs des Grecs firent le bonheur de Rome à cet égard, & combien dans les derniers temps de la République & sous le regne d'Auguste la Sculpture, encore nourrie du lait de la liberté, prospéra à Rome. L'envie de plaire à un Souverain qui encourageoit tous les arts, fit faire des efforts ; mais ces efforts mêmes poussés jusqu'au raffinement & à trop de recherches vers la fin du même regne, le goût commença de s'altérer & déchut presque aussi rapidement qu'il s'étoit élevé. Tacite n'hésite point d'avancer qu'après la bataille d'Actium

il n'y eut plus de génie qu'on pût comparer à ceux qui avoient précédé.

Sous les successeurs d'Auguste tous les arts, mais la Sculpture sur-tout, se ressentirent des fréquents changements des chefs & reçurent l'empreinte de leurs différents caractères, de leurs bonnes ou mauvaises dispositions. Le gouvernement triste & décourageant de Tibere & les regnes sanglants de Caligula & de Claude ne purent être que des regnes funestes pour les arts. Les esprits étoient trop abattus & trop livrés à la tristesse. Si les arts ont une liaison immédiate avec l'esprit du gouvernement, l'élévation, l'agrément & la douceur bannis des ames des citoyens, comment auroient-ils pu se faire sentir dans les productions de l'esprit & du génie ?

Les commencements du regne de Néron donnerent quelque lueur d'espérance que l'art statuaire reprendroit son éclat ; mais le goût des artistes avoit déjà dégénéré ainsi que celui des Orateurs & des Poètes. Les dorures dont on adultéroit les statues mêmes de Lyssippe en font une preuve, & comment d'ailleurs le regne atroce de la tyrannie pourroit-il être le regne des arts libéraux ? Pétrone nous dit que sous cet Empereur, nonobstant les grands modeles qu'on avoit devant les yeux, la Sculpture baissa aussi sensiblement que la Peinture & l'Éloquence. Ce fut même dans l'incendie que ce monstre furieux fit essuyer à la ville de Rome, que plusieurs de ses plus beaux modeles périrent ou furent dégradés.

Théat. An.  
XV.

Les superstitions du culte Égyptien qui s'introduisirent à Rome dans ce temps là, contribuèrent aussi à la décadence du goût ; car au lieu de travailler sur les modeles des Grecs, on s'adonna à fabriquer des Divinités & des figures dans le goût Égyptien : source sans doute de ce grand nombre d'images & de monuments qu'on ne cesse de déterrer, sur-tout dans les parties méridionales de l'Italie, & que l'on prend quelquefois fausement pour des productions Étrusques.

Les encouragements que l'art reçut sous Trajan, Adrien & les

Antonins, auroient été capables de le remettre en honneur, si le goût n'eût pas été altéré par l'impression des regnes précédents, si l'esprit de liberté, source du génie & de l'élévation des ames, n'eût pas tari. On ne vit donc guere dans les productions de ce temps que des beautés de détail & recherchées, au lieu de cet ensemble qui frappe & qui ravit : c'est ce qu'il est aisé de voir dans l'Antinoüs du Belvedere. Le même siecle qui produit des grands Philosophes, des Savans profonds & des grands hommes dans tous les autres genres, est ordinairement aussi fertile en grands artistes & en habiles ouvriers, par la raison que l'esprit du siecle se communique dans toutes les classes & toutes les professions. Or, le regne des Antonins fut le regne des Sophistes & des pédants, par conséquent le regne des esprits faux, regne également fatal au goût & à la raison, regne sous lequel les sciences ainsi que les arts se dégradèrent également. Si les belles têtes de Caracalla dont nous avons parlé, sont des preuves que le germe du goût n'étoit point absolument éteint, en général ce regne ne produisit guere que des copies propres à faire sentir la puissance des originaux antiques qu'on imitoit ; car la perfection une fois connue, l'idée s'en conserve pendant longtemps & l'imitation la suit encore de loin. C'est à elle qu'on doit les deux Vénus de grandeur naturelle du jardin Farnese, celle de Belvedere & l'Apollon de Villa Négroni. Mais les pieces originales de ce temps-là ne sont plus généralement que des têtes & des bustes, où il n'y a à admirer que ce qui annonce la diligence du travail.

Le dépérissement de l'art est très-sensible sous Commode & sous ses successeurs, on ne voit qu'une tête de cet Empereur au Capitole qui mérite encore d'être citée. Les monuments de Septime Sévere montrent combien l'art tendoit à sa chute totale qui arriva sous Gallien durant les divisions causées par les trente tyrans. Depuis ce dernier Empereur jusqu'à Constantin les productions de la Sculpture sont très-rares dans les cabinets, le regne d'Héliogabale ne nous présentant que la statue de sa mere, celui de Pupien-



que celle de cet Empereur qui se voit dans le palais Vérospi, & celui de Licinius le buste de cet Empereur de la collection Nicolini, dont le mérite principal est la ressemblance avec ces têtes qu'on trouve sur ces médailles.

Les statues de Constantin & son arc de triomphe, convainquent que les arts ne partagerent point la gloire de ses armes. Les bas-reliefs dont on orna ce monument de ces victoires lui sont étrangers, ayant été enlevés à l'arc de triomphe de Trajan aux exploits duquel ils se rapportent, & l'on se servit d'anciennes statues défigurées pour les accommoder au besoin présent, sans doute faute d'artistes en état d'en produire de nouvelles. Depuis cet Empereur jusqu'à Théodoric il n'est presque plus question de productions dignes d'être citées dans les fastes des arts.

Celles du regne de ce Roi Ostrogoth qu'on voit à Ravenne confirment ce qu'on lit dans son panégyrique fait par Eunodius de la politesse Grecque (a) & de son goût pour les sciences & pour les arts. Les anciens & sur-tout Paulanias se sont épuisés en éloges sur beaucoup de monuments de l'ancienne Grece dont la magnificence n'égalait point celle des Églises de St. Vital & de St. Apollinaire bâties par ce Prince. Son tombeau élevé sur quatre colonnes de porphyre & couvert de bronze d'un riche travail, étoit entouré des douze Apôtres qu'on voit aujourd'hui dans l'Eglise de S. Marc à Venise sur la grille qui sépare le cœur de la nef. Ce sont là les derniers efforts de l'art jusqu'à sa résurrection.

On croit vulgairement que les arts du dessin ont été gâtés & corrompus par les barbares Goths & Longobards qui inondèrent une partie de l'Europe: mais ne seroit-ce point là une de ces choses qu'on continue toujours de dire parce qu'elles ont été dites une fois, & reçues sans examen? Lorsque les barbares s'établirent en Italie, la Sculpture, l'Architecture, & tous les arts généralement avoient déjà souffert des dégradations très-sensibles, comme on le voit encore tant par les monuments qui restent du troisième

---

(a) *Entra educaverat in gremio doctissimi Græci.*

& du quatrieme siecle , que par les médailles des derniers Empereurs Romains. Les barbares en question ne s'exerçoient point du tout aux arts ; ils n'avoient ni Architecture ni Sculpture bonne ou mauvaises. Il y a donc d'autres raisons , soit de l'abandon des statues , soit de la décadence de l'art qui les produit.

Voyez V.  
Illust. des

Celle qui peut être regardée comme la premiere de toutes , est l'abus qu'on fit de l'honneur des statues : devenues arbitraires , & prostituées sous les Empereurs , elles cessèrent d'être ambitionnées par les gens de bien & par les citoyens vertueux. Quelle distinction pouvoient donner de prétendus honneurs qu'on voyoit accordés à de vils courtisans , à des affranchis , à des espions qui humilioient la vertu même. Ajoutons que depuis que l'opulence & le luxe eurent pris la place de l'ancienne simplicité , il fallut bien d'autres distinctions que celles qui étoient nées du sein de cette simplicité même , les besoins qui s'accrurent exigèrent des récompenses & des honneurs qui menassent à la fortune. L'honneur d'avoir une statue devenoit quelque chose de bien fade pour des palais altérés & blasés. On aimoit mieux de vivre dans l'opulence & la grandeur que dans la postérité. C'est là une raison morale de la décadence des statues, en voici de physiques.

Les guerres civiles entre les différents concurrents à l'Empire survenues coup sur coup furent aussi funestes aux monuments de l'art qu'à l'art même. Avec quel acharnement le vainqueur ne détruiroit-il pas les images du concurrent subjugué ? Avec quelle indifférence ne faisoit-on pas servir les anciens monuments même les plus beaux , même les plus honorables , même les plus sacrés , comme de simples instruments , comme des matériaux pour la défense des places. Tacite nous apprend que Sabinus frere de Vespasien & Gouverneur de Rome , fit arracher de leur place les statues des Héros & des Dieux dont le Capitole étoit orné & les fit jetter à travers des portes qui brûloient , pour les opposer en guise de mur & de barriere aux Vitelliens qui s'étoient révoltés contre lui. On lit dans Procope que sous le regne de Justinien les Goths assiégeant la *Mole Adrienne* , les assiégés lançoient contre les ennemis toutes les statues qui se trouvoient sous leurs mains.

Tacit. Hist.  
Lib. in VI. c. 1.

La jalousie des conquérans barbares contre les Romains & contre tout ce qui annonçoit leur ancienne puissance & leur gloire passée, ne cessa de les solliciter de faire main basse sur les monuments qui restoit encore sur pied, vengeance ainsi, mais en barbares, les dépouillements que les Romains eux-mêmes avoient fait essuyer aux nations subjuguées.

L'abandon de l'ancienne capitale de l'Empire suivi de l'exportation d'un grand nombre des plus beaux monuments de l'espece dont nous parlons, en faveur de la nouvelle Rome bâtie par Constantin à Byzance, avoit déjà fait essuyer à l'ancienne Rome des pertes très-considérables : Constant son fils enleva les statues du Panthéon pour les envoyer aussi à Constantinople, & ce ne fut pas le dernier sacrifice que l'ancienne Rome fit à la nouvelle. (a) Constantin, petit-fils d'Iléraclius, enleva encore autant qu'il put les ouvrages de bronze qui étoient restés à Rome, pour les transporter à Syracuse où ils devinrent ensuite la proie des Sarrafins. Après le sac donné à Rome, par Genséric Roi des Vandales, un grand nombre de statues & de peintures périrent sur mer lorsqu'on les transportoit en Afrique.

Une autre cause tant de la destruction des anciennes productions de la Sculpture que de sa décadence, fut le triomphe du Christianisme sur l'idolâtrie ; car, ainsi que chez les barbares qui subjuguèrent l'Empire Romain, l'anéantissement de ces anciens trophées fut un principe de politique ; chez les Chrétiens zélés à dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, ce fut un principe de religion de ruiner les idoles & les statues & de fermer les ateliers auxquels la superstition donnoit le plus d'exercice, fournissant à l'ornement des temples des Payens ; zele qui les fit quelquefois regarder comme auteurs de ces sortes de destructions,

---

(a) La plupart de ces monuments ont péri à la prise de cette Ville par les Maho-

métans qui fondirent plusieurs statues de bronze pour en frapper de la monnoie.



tion, lors même qu'ils en étoient innocents; car l'Empereur Julien les traita comme coupables de l'incendie du temple d'Apollon, bâti par Antiochus Épiphanes, & de celui de la statue de Jupiter Olympien, quoiqu'il n'eut d'autre preuve que le simple soupçon fondé sur leur façon de penser & de faire.

Améric.  
M. n. 1.  
XIII. & XIV.

En effet, le zèle de S. Grégoire le grand s'étendit à enlever tous les monuments de cette espèce qui se trouvoient en des lieux privés, & les fit jetter dans le Tybre; genre de sévérité, dit un écrivain, peut-être aussi nécessaire dans ces circonstances que celui des Princes qui punissent nombre de sujets pour arrêter le cours d'une rébellion dangereuse. Pour faciliter les progrès du Christianisme en Angleterre, le même S. Pere ordonna aux Moines Augustins de faire les mêmes exécutions dans les temples, sans cependant détruire (a) les autels d'où l'on arrachait les idoles.

Volat.  
Anthon.  
lib. XIII.

Comme la Sculpture depuis long-temps étoit particulièrement consacrée à l'idolâtrie qui lui devoit la plus grande part de ses progrès, & qu'on ne pouvoit bien l'étudier sans fréquenter les écoles qui étoient pleines de ces monuments sacrilèges, il devint une espèce de morale d'en abandonner l'étude & de ne plus fréquenter ces écoles: de sorte qu'on se mit à l'exercer sans avoir d'autres maîtres que la nature, comme on avoit fait à la naissance de l'art. C'est ainsi que, selon la remarque d'un écrivain sensé, la réformation introduite dans l'Eglise Anglicane ne porta pas seulement un coup mortel au culte extérieur, [b] mais aussi à la Sculpture en Angle-

Tout.  
lib. 1.  
cap. 2.

(a) On attirera plus aisément le peuple, disoit-il, au culte des Chrétiens, lorsqu'il le verra célébrer dans les lieux mêmes qu'il est accoutumé de révéler comme sacrés.

(b) Selon Mr. Hume qui ne doit pas être tenu pour suspect, l'Eglise d'Angleterre est peut-être trop nue, trop peu ornée, & ressemble encore trop à la religion abstraite

te & spirituelle des Puritains. Par ses secours antérieurs l'esprit moins tendu vers la divine essence si supérieure aux bornes étroites de l'humanité, étoit plus capable d'une piété soutenue en se relâchant par le spectacle des peintures, des attitudes, des édifices & des beaux arts qui servent au ministère de la religion, en recevoit un surcroît d'encouragement.

terre, tant par la suppression des principaux motifs qui pouvoient l'encourager, que par la destruction des modeles & des objets de piété & d'étude que le culte fournissoit.

Cette guerre de religion contre les statues des temples, nous rend raison pourquoi les anciennes idoles qui étoient l'objet de la vénération publique, sont si rares pendant que les petites idoles sont encore si communes. C'est que celles-ci étant des objets du culte domestique & privé, leur destruction ne fut pas si aisée, parce que l'inquisition ne devoit pas être poussée sévèrement jusque dans l'intérieur des maisons; & en ce cas même il étoit facile de dérober ces images à la poursuite des inquisiteurs.

La religion chrétienne qui s'éleva sur les ruines de l'idolâtrie, ne fut pas si-tôt dans le cas de contribuer au maintien d'un art que tant de causes avoient avili & abattu. D'abord plus spirituelle que matérielle, plus portée aux moralités qu'au culte extérieur, plus intérieure que fastueuse, elle ne s'occupa que de maximes propres à éclairer les esprits & à former les cœurs; & quand son triomphe fut parfait, les ressources de l'art, tari depuis long-temps, lui manquerent, d'où il paroît que si la religion chrétienne fut fatale à la sculpture, ce fut moins parce que les mystères, les Vierges, les Confesseurs & les Martyrs de cette sainte & austère religion étoient des sujets moins intéressans & moins propres à faire briller les ressources de l'art, & prêtoient moins d'idées majestueuses à l'imagination des artistes que les Jupiter, les Neptune, les Apollon, les Vénus, les Muses, les Graces, & les Amours; que par la raison qu'elle ne regarda pas d'abord ces adminicules du culte comme nécessaires, qu'elle les craignit même dans son enfance comme des pierres d'achoppement à la foiblesse des prosélytes: car d'ailleurs c'est à la religion même, lorsqu'elle eut acquis toute sa consistance, que l'art dut sa renaissance & ses premières productions qui furent portées jusqu'à la noblesse & au sublime des anciens. De sorte qu'on peut dire que la Sculpture née dans le sein de la religion, abbatue par la religion, fut de nouveau relevée par la religion.

Au reste, quoique depuis toutes les causes de dépérissement & de décadence que nous avons indiquées, l'art statuaire fut excessi-

vement abâtardi, la maxime d'élever des statues honorifiques ne fut jamais totalement abandonnée. Nous en avons des preuves dans celle qu'on éleva à Constantin dans un lieu distingué de Rome que son historien n'indique pas, & dans les loix d'Arcadius & d'Honorius que nous avons rapportées ailleurs. Legôût même de ces monuments respectables parut se ranimer sous Théodoric, Prince digne d'un meilleur siècle. Une tête de marbre qu'on voit à Vérone dans le cabinet Maffei que la couronne ou le Diadème fait juger être d'un Roi Goth ou Lombard ; la statue équestre de Philippe le Bel de l'Eglise de Notre-Dame de Paris & plusieurs statues sépulcrales de différentes Eglises des bas siècles, sont des preuves que la pratique de conserver la mémoire des grands personnages & particulièrement des Souverains par des monuments de cette espèce, ne fut pas entièrement annéantie même sous le regne de la barbarie ; mais ces monuments ne sont propres qu'à faire envisager avec une espèce d'horreur le vaste désert qui se présente aux yeux des amateurs depuis la chute du goût des arts jusqu'à Nicolas de Pise qui le réveilla, & à Donatello qui le remit en honneur à Florence. Ce fut aussi après cette époque que l'amour des arts renaissant recouvrit le tombeau qui avoit englouti tant d'anciens monuments, & qu'il rappella à une nouvelle vie l'art qui avoit été comme enseveli à leur suite.

Il s'ouvre ici une nouvelle carrière. Puisse-t-elle pour l'honneur & l'avantage des arts & de la philosophie être parcourue par quelque écrivain plus éclairé que moi. Forcé par la perte de ma vue de quitter la plume, je vais vivre dans un repos auquel les lettres ne perdront rien. Je crains même que cet ouvrage ne soit une preuve que j'aurois dû m'y livrer plutôt, d'autant plus que mon état ne me permet point de revoir & corriger ce que j'écrivis il y a dix ans, & que je différois toujours de publier dans l'espérance trompeuse de pouvoir y donner encore la dernière main.

F I N.





## L E T T R E S \*

*De Monsieur le Chevalier de Montaignu à l'Auteur, sur les Divinités Égyptiennes.*

**V**ous m'avez paru, dans notre dernier entretien, souhaiter quelque détail sur la Mythologie Égyptienne ; je vais vous satisfaire autant que je le puis, sans le secours de livres & ayant mes idées à présent entièrement détournées de ce genre de littérature.

Si nous consultons les livres de Moïse nous verrons qu'immédiatement après la confusion de Babel, *Ham* fils de *Noëh* vint avec ses deux fils *Mizor* & *Canaan*, lequel est appelé quelquefois *Sedec* ou *le juste*, prendre possession de la terre appelée après lui de *Canaan* ; & de *Mizor* le pays appelé aujourd'hui l'Égypte, fut nommé *Mezzaim*. *Ham* laissant son fils cadet *Canaan* & ses onze petits fils en possession de la terre *Canaan* depuis l'entrée d'*Hameth* jusqu'à *Gaze*, il marcha avec son fils *Mizor* & ses enfants prendre possession de l'Égypte ; & ayant établi son petit fils *Cashal* & ses deux enfants *Pélès* & *Caphitor* à l'entrée de l'Égypte, où ils ont bâti *Pélusium* en honneur de *Pélès* & se sont rendus maîtres des *Isles de Caphitor*, il s'avança plus haut en Égypte avec son fils *Mizor* : il l'établit à *Zoan* dans la terre de *Mizraim*, comme elle est appelée dans l'Écriture sainte, ou dans la *Région Mésraenne*, selon *Joseph*, le *Caire* qui se trouve à-peu-près dans le même endroit où étoit *Zoan*, étant appelé même aujourd'hui en Arabe *El-messer*.

Après cela *Ham* monta plus haut, & se rendit maître de cette

(\*) Des entretiens que l'Auteur eut avec Mr. le Chevalier de Montaignu, au sujet des Divinités Égyptiennes, lui ayant procuré les deux Lettres suivantes, après que cet Ouvrage étoit achevé ; on a cru qu'elles

ne seroient point étrangères ici à cause du rapport qu'elles ont avec ce qui a été dit dans la première partie de cet ouvrage ; & pouvant servir de supplément à ce qu'on a été obligé de ne dire qu'en abrégé.

partie de l'Égypte nommée d'après lui *Chamia*. (*Ham* dans les langues Occidentales, mais dans les Orientales *Cham*.) Cette partie est habitée aujourd'hui par les *Cophites* qui dans la langue du pays sont appelés encore à présent *Chami*. L'on bâtit dans ce territoire en honneur de *Ham* ou *Cham* la Ville de *Chanup*, selon Bérofe. Cette Ville est appelée par le Prophete *Ezéchiél No-Ammon* ( qui signifie Ville ou habitation d'Ammon ) si l'on compare les passages de la *Génese* & du *Deuteronome* l'on trouvera que *Cham* & *Ammon* sont la même personne. De-là son fils *Pathors* passa plus haut & bâtit la Ville de *Pathors*, mais l'on ne fait pas précisément où elle étoit.

Gen. 10. 1.  
1. Liv. 1. 1.  
4. 40. & Deut.  
2. 26.

*Neph* ou *Naph* ou *Nephat* le pere de *Nephtuhim* avança plus haut par le Nil, jusqu'à *Syenne*, limite méridionale de l'Égypte, & s'établit dans ces environs; cette région est appelée *Napata* d'après son nom, où la Reine *Candace*, selon *Strabon*, a regné.

Strabon lib.  
17.

*Lud* avança encore plus loin & s'établit dans l'*Ethiopie*. De lui sont venus les *Ludim* ou *Lydiens*, fameux pour tirer avec l'arc.

10. 1. 46. 18.  
Jér. 46. 9.

*Laab* passa le Nil & se rendit maître de cette partie de l'*Afrique* appelée d'après son nom *Lehabun* ou *Lubein* dont il est parlé dans l'*Ecriture* qui est la *Lybie*. Le lieu où *Anam* est allé n'est pas certain, mais il est probable qu'il passa le Nil avec son frere *Laab*; ce peuple étant appelé par *Ezéchiél* un peuple *Suiate*.

2. Liv. Chr.  
16. 8.  
Ezéchiél.  
39. 5.

De tous les enfants de *Mizor*, *Viz*, *Lud*, *Anam*, *Laab*, *Neph*, *Pathros*, & *Cashal*, je n'en trouve aucun excepté *Neph* ou *Nephat* pere des *Nephtuhim* établis à *Syenne* sur les limites méridionales de l'Égypte & de l'*Ethiopie*, à qui le caractère de *Taaute* ou *Thoth* puisse convenir, c'est donc en la personne de *Neph* quatrieme fils de *Mizor*, fils de *Noch*, que nous tâcherons de découvrir le Dieu *Thoth*.

Je continuerai, si vous le souhaitez, de vous dire quelque chose sur ce principe, car je ne souhaite rien tant que de vous prouver que je suis charmé de pouvoir vous donner des marques de l'estime & amitié avec laquelle j'ai l'honneur d'être.

## A U T R E L E T T R E.

Vous voulez donc que je continue, & je me fais un plaisir de

vous obéir : remontons à l'origine des choses. Les habitants de la Thébaïde dans l'Égypte supérieure étoient, suivant Plutarque, les seuls de tous les peuples de l'Égypte qui n'étoient pas chargés de taxations considérables pour l'entretien des animaux sacrés, & cela, dit-il, parce qu'ils adoroient le seul Dieu *Cneph*, lequel je suppose être le même que *Neph*, comme Ham est appelé indifféremment Ham & Cham : Eusebe dit d'après Philo Biblius que cette idole sous la figure d'un serpent avec la tête d'un Faucon, étoit appelé par les Phéniciens Agathodæmon, & par les Égyptiens *Cneph*.

Ce qui fait voir clairement que *Cneph* ou *Neph* n'étoit pas un idole imaginaire, mais réellement un homme déifié par ses admirateurs pour ses rares talents, c'est qu'Eusebe dit que les Égyptiens adoroient le Dieu *Cneph*, sous l'image d'un Roi ceint d'une ceinture avec un sceptre en main, ayant un œuf sortant de la bouche. Cet œuf étoit regardé comme un emblème du monde, & Strabon dit qu'il y avoit dans une île proche de Syenne un temple & un Nilometre du Dieu *Cneph*, lequel y ajoutant la terminaison Grecque, il appelle *Cnuphis*. Lequel Nilometre ou machine pour mesurer l'accroissement du Nil, fait voir que ce Dieu *Cneph* ou *Cnuphis* ou *Neph* avoit été quelque personnage remarquable qui demouroit auprès de Syenne, & qui avoit été renommé pour ses marques caractéristiques dans ses observations sur l'accroissement du Nil ; car, dit Strabon, le Nilometre étoit un canal coupé dans une seule grosse pierre sur le rivage du Nil, dans lequel se trouvoient gravées plusieurs lignes pour marquer les différents accroissements du Nil auxquels il avoit aussi ajouté certaines marques caractéristiques pour montrer certains jours où arriveroit son futur accroissement, par l'observation desquels les personnes de capacité pouvoient former des préjuges certains de la saison à venir & pronostiquer si l'année seroit fertile ou non.

Que le Dieu *Cnuphis* ou *Cneph* fût le même que *Taautus* ou *Tautu*, il paroît de ce qui suit. Il est généralement reconnu que Thoth étoit le même Dieu que l'on appelloit *Anubis*. Que *Cnuphis* & *Anubis* fussent la même chose, il est clair non-seulement par la



similitude des noms , mais encore parce que l'on voit sur nombre d'Abraxas ou Talismans Egyptiens dans les antiquités de Mont-faucon , qu'Anubis étoit anciennement écrit *Cnuphis* ou *Cnubis* sur plusieurs de ces Abraxas où un serpent est représenté avec la tête d'un lion , sur le revers l'on trouve XNOYBIC *Cnubis* ou *Cnuphis* ; sur d'autres XNOYMIC, Cnumis. ( Le 8 des Grecs est toujours écrit en lettres Latines par *u* ) & sur un l'on trouve XNOYMIC & ANOYBIC.

Tab. 16.  
Plat. 2. p. 105  
101.

Ce qui confirme cette opinion est la grande variété de figures emblématiques sous lesquelles ces Dieux Cneph & Thoth étoient caractérisés. Toutes ces figures paroissent avoir pris leur origine du Nilometre du Dieu Cnuphis auprès de Syenne ; car Strabon dit positivement que dans les temples Egyptiens il n'y avoit au-  
cune image , c'est-à-dire de forme humaine ; mais seulement de quelques animaux pour marquer l'objet de leur adoration ; de là les différents caractères emblématiques dont Cneph s'étoit servi dans son Nilometre, fournissoient aux personnes qui par vénération pour sa mémoire le vouloient adorer comme un Dieu , une variété de représentations emblématiques sous lesquelles il pouvoit être adoré , comme par exemple le serpent avec la tête de lion , le serpent avec la tête d'un faucon ou d'un chien.

Strab. lib. 17.

Il est certain que le fameux emblème du chien sous lequel le Dieu *Cnuphis* , appelé par Virgile *Latrator Anubis* , étoit adoré , se rapporte à cette étoile brillante appelle des Astronomes le *grand chien* qui est une des plus brillantes de tout le ciel ; étoile visible en Egypte vers le mois de Juillet. Au commencement de ce mois le Nil commence à inonder la campagne , tout le monde en convient & je le fais par mes propres yeux. Cette étoile est appelée par Hésiode *Σείριος* *Asuè* , c'est-à-dire , *Sihoris-Aster* l'astre du fleuve *Sihor* ou du *Nil* , Sihor étant l'ancien nom du Nil , comme il paroît dans Josué & Jérémie. Ce nom lui a été donné apparemment à cause de la couleur obscure de ses eaux dans le temps des inondations , étant dérivé du verbe Hébreu : *Shachar niger fuit , denigratus est* , d'où les Grecs l'ont appelé *Μακρ* & Virgile , parlant de ce fleuve , dit :

Jos. 1. 2. 2.  
Jerm. 49. 23.

*Et viridem Egyptum nigra fecundat arena.*

Et Servius, dans ses notes, dit : *nam antea Nilus melo dicebatur.* Ainsi il est probable que *Cneph* se soit servi dans son Nilometre du symbole du chien comme un caractèreistique pour marquer la levée de cette étoile qui devoit avertir de préparer les terres à recevoir l'inondation. De-là le nom d'étoile du chien. Ce symbole les avertissoit d'être vigilants en cette occasion. Dans la suite du temps *Neph* a été adoré sous ce symbole & de-là a obtenu le nom de *Taautus* ou *Taaut*, selon l'histoire du ciel, c'est-à-dire, le chien.

Comme ce chien pouvoit servir d'hiéroglyphe dans le Nilometre pour signifier la levée de cette étoile & le temps où le Nil commence à inonder les campagnes, il est probable que *Cneph* avoit ainsi des symboles pour marquer les différents degrés de l'accroissement & avant & après cette levée ; & comme le Nil inondant les terres chasse les serpents de leurs trous, ainsi en ce temps-là les faucons viennent en Égypte chercher leur proie. Eusebe observe que ces oiseaux sont fort utiles à l'Égypte parce qu'ils détruisent les serpents qu'il appelle *Kéasai* *cerastæ*, ainsi appelés de plusieurs Isles auprès de Syenne qui abondent en ces animaux. Plutarque dit qu'à Hermopolis il y avoit une image de *Typho* représentée par un Hippopotame (a) sur lequel on voyoit un faucon se battant avec un serpent. Ainsi en conséquence du retour périodique de cet oiseau, *Cneph* s'est peut-être servi dans son Nilometre du symbole composé du faucon & du serpent, pour signifier quelque degré particulier de l'accroissement du Nil, & après sa mort il peut avoir été adoré sous ce caractère emblématique. Ceci probablement a fait naître la tradition dont parle Sancho niathon que *Taautus* ou *Thoth* avoit médité beaucoup sur la nature des dragons & des serpents, & que dans la suite des temps

Temp. d'Ég.  
L. 2. C.

Temp. d'Ég.  
L. 2. C.

---

(a) Emblème connu de l'accroissement du Nil.

les Phéniciens & les Égyptiens leur avoient attribué quelque chose de divin.

Pour cette même raison le Dieu Neph peut avoir été adoré sous le symbole d'un serpent avec la tête d'un lion, parce que dans le mois de Juillet le Soleil entre dans la constellation du lion & ainsi *Cnubis* ou *Anubis* ou *Neph* peut s'être servi de ce symbole pour marquer les serpents abandonnant leurs trous à l'accroissement du Nil quand le soleil entre dans le signe du lion.

Quant à la représentation de *Cneph*, dont parle Eusebe, sous une figure humaine avec un œuf sortant de la bouche, œuf qui étoit un emblème du monde ; Joseph nous dit d'après Manethon, que quoique les Phéniciens, les Grecs & les Romains adorassent des figures humaines, ils abhorroient le culte des brutes. C'est de-là qu'à mesure qu'ils obtinrent du pouvoir en Égypte, les Divinités Égyptiennes peu-à-peu changèrent de forme d'animaux, de brutes, de demi-brutes en celles de figure humaine. De cette transition sont venues ces Divinités grotesques de Pan & des Satyres, & de-là aussi le changement de *Cnuphis* ou *Anubis* qui au lieu de la figure d'un chien sous laquelle il avoit été adoré des Aborigènes Égyptiens, prit la figure humaine avec la tête d'un chien sous laquelle les Égyptio-Phéniciens l'adorerent, (a) & la figure humaine en entier sous laquelle il obtint le culte chez les Phéniciens, chez les Grecs qui demeuroient hors de l'Égypte ; pour la distinguer des autres Divinités on la représentoit avec un œuf dans la bouche, emblème désignant qu'il étoit l'auteur de la fertilité, ou bien nud avec les parties de la génération en érection pour signifier sa qualité prolifique. Plutarque nous dit que c'étoit pour cette raison que l'on portoit le *Phallus* dans les cérémonies Pamaritiennes, étant un emblème de fertilité & de génération. Selon le témoignage de Diodore & d'Eusebe, non-seulement les Égyptiens mais aussi plusieurs autres peuples avoient

Euseb.  
praep. lib.  
VII, c. 11.

Plut. de  
Isid. & Orig.

(a) Il y a une monnoie de l'Empereur Julien avec cette figure sur les revers, que j'ai vu q tel que part.



Diod. lib. I.  
cap. 4  
Euseb.  
præp. L. II.  
c. 2.

une vénération sacrée pour les parties de la génération comme étant les instruments de la production des animaux. Ils assurent encore que les prêtres, avant de commencer les fonctions sacerdotales, étoient premièrement initiés au Dieu Priape : que pour la même raison Pan & les Satyres jouissoient du culte & avoient des images dans les temples pour marquer leurs propriétés génératives. C'est pour cela sans doute que les Dieux *Hermès* & *Priape* étoient tant chez les Grecs que chez les Romains dans une attitude si indécente.

Pausan. ju.  
Euseb.  
Herod. Euterpe.

Nomb. 25.  
s. 5. 18.

Of. 9. 10.  
1. Cor. 10.

*Hermès* ou *Thoth*, selon Pausanias, étoit ainsi représenté chez les Grecs, & Hérodote dit que le peuple d'Athènes avoit appris des Pélasgues à représenter *Hermès* de cette manière & je crois que tel étoit le Dieu adoré par les Moabites & les Madianites sous le nom de *Béelphegor* qui signifie le Dieu nud ou dévergondé; & c'est pour cela que le Prophète Olée dit des Israélites qu'ils alloient à *Beelphegor* sans honte. S. Paul parlant de leur défection dit ne soyons pas coupables de fornication comme quelques-uns ont été; & il en périt dans un jour vingt-trois mille. Il est probable que c'étoit pour cela que Dieu donna des ordres si positifs lors de la conquête des Moabites, & des Madianites que l'on tuât tous les mâles adultes & toutes les femelles qui avoient connu l'homme, pour que des hommes & des femmes qui avoient été assez dévergondés pour adorer une Divinité semblable, n'eussent point à répandre leurs abominations dans le camp d'Israël.

Hérodote observe que ce fut Mélampe qui le premier introduisit en Grece le Culte de Phallus, & que Mélampe avoit été instruit par Cadme. Il est donc plus que probable que Cadme qui étoit Canaanite avoit pris cet objet d'adoration de ses voisins les Moabites & les Madianites.

Nous verrons facilement pourquoi dans les siècles postérieurs le Dieu *Neph* ou *Cneph* est appelé *Hermès* par les Grecs, si nous considérons avec attention l'importance de ses observations par le moyen de son Nilometre. Comme *Neph* le pere des *Nephtuhims* étoit seulement petit fils de *Noëh*, & comme *Selach* qui

étoit au même degré de descendance vécut jusqu'à l'âge de 443 ans & jusqu'à l'an 474 après le déluge, l'on peut raisonnablement supposer qu'il vécut 300 ans après son arrivée en Égypte, & pendant tout ce temps il faisoit des observations & augmentoit son Nilomètre de nouvelles marques Hiéroglyphiques selon le besoin. Par un si grand nombre d'observations pendant un si long cours de temps, il lui étoit devenu sans doute facile de juger de l'accroissement du Nil & de savoir quelques semaines avant le temps quand il commenceroit à s'enfler & après qu'il avoit continué de s'augmenter pendant quelque temps, de juger si le fleuve continueroit à se gonfler jusqu'à inonder, ou s'il n'arriveroit pas à sa hauteur ordinaire; prédisant par là les événements, il pouvoit facilement être cru Prophete ou selon le langage vulgaire forcier. Et étant représenté comme tel aux Grecs qui venoient visiter l'Égypte, il pouvoit obtenir le nom d'Hermès (a) qui signifie interprete de la volonté des Dieux. Ainsi le titre d'Hermès Trismégiste que Sanchoniathon dit avoir été donné par les Grecs au Dieu Taautus, peut très-bien avoir pris son origine du Nilometre de *Cneph*. De-là aussi vient peut-être la tradition de son invention des lettres parce qu'il fut le premier qui imagina ces caracteres symboliques, connus depuis par le nom de Hiéroglyphes; car Diodore observe que l'art d'écrire en Hiéroglyphes vint d'Éthiopie en Égypte. Il est certain que Népata ou le pays de Neph est limitrophe de l'Éthiopie & de l'Égypte. Voilà sans doute la raison de tous les compliments que les Poëtes Grecs & Latins ont fait à Hermès comme patron des Arts & des Sciences.

Eusebe observe que parmi les différents caracteres dans lesquels le Dieu *Cneph* est représenté, il y avoit celui d'un Roi ceint d'une ceinture, un sceptre à la main & un plumet royal sur la

Euf. præp.  
lib. 3. c. 11.

---

(a) *no' τίς ἐνυρμας*. i. e. *ab interpretatione*, vide *Virg. an. 4. 356. cum notis Servii in locum.*

tête. Le plumet royal *ἡγεῖον βασιλικόν* étoit deux plumets fort larges érigés droit sur la tête; l'on en voit dans les tables Iſiacques. De-là les Grecs convertiſſant ces plumes en des ailes, & changeant le ſceptre orné de ſerpents, emblèmes de Cneph, en caducée, donnerent à leur Dieu Hermès un nouveau caractère, & le rendirent le meſſager auſſi-bien que l'interprete des Dieux. Diodore dit qu'Hermès non-ſeulement inventa les lettres, mais encore qu'il étoit ſavant en médecine & en muſique, qu'il inventa la lyre à dix cordes. De ceci l'on voit que les Grecs ont emprunté le caractère de leur Dieu Apollon de celui de Cneph, le Dieu des Égyptiens; & quand il a été réadmis dans la théologie Égyptienne ſous ce caractère, on lui donna le nom d'Orus du nom Hébreu Ore qui ſignifie lumière; car tous ſont d'accord que l'Orus des Égyptiens étoit l'Apollon des Grecs.

Par là l'on peut facilement expliquer cette représentation ſymbolique que nous donne Montſaucon d'un chien qui tient entre ſes pattes la lyre d'Apollon & le caducée de Mercure, l'un de ces énigmes qu'il ne veut pas ſeulement tenter d'expliquer. Cette devife ne veut dire autre choſe ſi ce n'eſt que celui qui l'a formée, croyoit *Orus*, *Anubis* & *Hermès* la même Divinité. La lyre étoit le ſymbole reconnu d'*Orus* ou d'*Apollon*. Le caducée d'*Hermès* ou de *Mercur*e ainſi que le chien étoit l'emblème d'*Anubis* ou de *Thoht*. De tout ceci il me ſemble qu'il n'y a point de doute que *Neph*, *Anubis*, *Thoht*, *Hermès* & *Orus* ne fuſſent originairement la même perſonne; c'eſt le cinquième fils d'*Oſiris*, *Iſiris* ou *Mizor* qui étoit le fils de Ham le troiſième fils de Noëh lequel (étant le dernier de ceux qui vécurent des ſiècles & qui vint en Égypte avec Ham) eſt donné pour le dernier des Dieux qui ont régné en Égypte. Si nous ſuppoſons *Neph* ou *Orus* avoir vécu auſſi long-temps que *Salah* qui étoit à la même diſtance des deſcendants de Noëh, c'eſt-à-dire, fils de ſon petit-fils, il auroit vécu 433 ans & juſqu'au 472 après le déluge & auroit été contemporain d'Eſaü & de Jacob, quand la vie de l'homme étoit réduite à 140 ou 150 ans au plus; & certainement la vie de

Diod. lib.  
1.

H. roſt. lib.  
II. Di. I. lib.  
I. cap. 2. Plu-  
tarch. de Iſid.  
& Oſirid.

Art. Supp.  
ſéant. I. de l'art.  
2. 120.

Hérodote.  
lib. III.



Neph comparée à ce dernier terme devoit paroître d'une longueur divine.

Enfin il est clair que quoique les Grecs aient emprunté originellement leurs Dieux des Egyptiens, toute la confusion que l'on trouve dans la mythologie ne vient que de la mauvaise prononciation des noms, de la fausse application de leurs attributs, & des histoires & fables mythologiques qu'ils ont ensuite inventées. Le grand nombre de marques hiéroglyphes que l'on trouva sur les monuments sépulcraux des grands, exprimant ou leurs noms, ou leurs qualifications, ou leurs inventions n'y a pas peu contribué aussi; car de la vénération que l'on avoit pour ces personnes, ces caractères dans la suite ont été regardés comme sacrés & avec le temps ont obtenu le culte.

Aussitôt que l'on abandonne l'adoration d'un Dieu seul, la superstition cherche naturellement des Dieux particuliers locaux & tutélaires sans nombre pour suppléer au pouvoir infini. Pour cela les Egyptiens ont mis tous ces caractères sacrés ensemble; & de crainte de désobliger quelqu'un de ces Dieux, ont fait leur collection aussi nombreuse qu'ils pouvoient; car quoique quelque Divinité particulière pût avoir quelque lieu particulier où l'on tenoit ses caractères reconnus en un degré extraordinaire de vénération, cependant les obélisques ou temples qui leur étoient érigés, étoient couverts de caractères consacrés à d'autres Dieux; comme on le voit encore aujourd'hui sur les monuments & dans les sépulcres en Egypte. Il paroît certain que c'étoit là l'usage du grand nombre d'hiéroglyphes que l'on trouve dans les lieux de dévotion & sur les obélisques, & qu'ils contenoient la vie ou l'histoire des personnes particulières. Cela paroît prouvé; car le Prophete Ezéchiel reproche aux Juifs cette espece d'idolâtrie où il fait la description d'un des Criptæ dont on voit encore plusieurs en Egypte & dont les murs présentent toutes sortes d'animaux. Cela montre que cette superstition étoit empruntée des Egyptiens, & que les Israélites y avoient ajouté toutes les idoles de la maison d'Israël. L'on faisoit les cérémonies dans l'ob-

curité comme dans les Crip̄æ des Egyptiens lesquelles ont été ainsi appellées parce qu'elles étoient obscures, étant dérivées du verbe Grec *κρυπνω* ab̄condo. Ainsi chaque Crip̄a étoit une espèce de Panthéon ou collection d'emblèmes de leurs Dieux.

Malgré M. de Voltaire les livres de Moïse quant à l'antiquité des premiers siècles, sont comme une lumière brillante dans les ténèbres; sans eux on se perd dans les fables mythologiques. Je sais qu'il est nouveau de vouloir expliquer la mythologie payenne par l'Ecriture-Sainte; mais il me paroît plus raisonnable de fouiller dans celle-ci & dans de véritables historiens, que dans les auteurs mythologiques qui ne narrent que des fables; car on ne peut espérer de trouver la vérité que dans la source du vrai.

Je serois charmé, Monsieur, que cet abrégé de mythologie Egyptienne pût vous être utile: ce sont des idées mal digérées & à la hâte sans secours de livres & de monuments. Vous êtes le maître d'en faire tel usage qu'il vous plaira. Je ne les crois cependant pas en état d'être publiées; car pour bien faire il auroit fallu commencer par Osiris; mais je n'en ai pas le temps étant à la veille de mon départ pour les bains de Luques. J'ai l'honneur d'être, &c.

F I N.



# TABLE

*Des Chapitres contenus dans ce livre.*

## PREMIERE PARTIE.

### INTRODUCTION.

pag. 1

CHAPITRE PREMIER. De l'origine des Statues.

3

CHAP. II. De l'abus que la superstition fit des monuments & signes sacrés, & de leur application aux faux Dieux.

9

CHAP. III. Progression des Bœtilles de l'état de signes informes, à celui de Simulacres à figure humaine.

25

CHAP. IV. De l'Origine des Simulacres des Dieux dans la Grece.

38

CHAP. V. De la Propagation des Simulacres des Dieux en différentes Contrées.

57

CHAP. VI. De quelques maximes de religion & de politique qui retarderent pendant un temps le progrès & la perfection des simulacres des Dieux.

65

CHAP. VII. Des progrès & des avantages réciproques de la Sculpture & de l'idolâtrie, produit par l'altération & l'abandon des maximes précédentes.

75

CHAP. VIII. Des différentes époques du progrès que l'Art Statuaire fit vers la perfection.

85

CHAP. IX. Des progrès & de la multiplication des simulacres des statues sacrées, au moyen des Lares & des Pénates.

97

CHAP. X. De la multiplication des statues causées par les statues votives.

113

CHAP. XI. Du progrès des statues considérées dans le rapport qu'elles ont avec les premières matieres dont on les fabriqua.

119

CHAP. XII. Progrès des Statues par l'usage des métaux.

135

CHAP. XIII. Du progrès du luxe des Statues d'or & d'argent.

147

CHAP. XIV. Raisons de différentes devises dont on chargea les Statues des Dieux.

162

CHAP. XV. Des prodiges & des miracles attribués aux Statues.

172

CHAP. XVI. Principes de politique & de religion touchant la possession & la privation des Statues des Dieux.

186



CHAP. XVII. Des marques de respect & des honneurs qu'on rendoit aux Statues des Dieux , & des prérogatives dont on les faisoit jouir	193
CHAP. XVIII. De l'introduction des Statues civiles dans le culte religieux.	203
CHAP. XIX. Des formalités en vertu desquelles les Statues des hommes distingués , parvenoit aux honneurs divins.	220

## S E C O N D E P A R T I E.

CHAP. I. Théorie de la morale des Statues Honorifiques.	229
CHAP. II. Des statues honorifiques dans la Grece.	238
CHAP. III. Des statues honorifiques à Rome.	247
CHAP. IV. Des statues triomphales.	253
CHAP. V. Des Statues pour honorer les talents.	259
CHAP. VI. Des statues en l'honneur des femmes.	269
CHAP. VII. Des statues que les Cliens dressoient à leurs Patrons.	276
CHAP. VIII. Des Statues produites par la tendresse naturelle ou par la pitié paternelle ou filiale.	281
CHAP. IX. Des Statues considérées comme monuments de faits extraordinaires & remarquables.	284
CHAP. X. Des inscriptions dont on accompagnoit les Statues.	289
CHAP. XI. Des regles dans l'érection des Statues, & des formalités que l'on pratiquoit.	298
CHAP. XII. Des lieux où l'on pouvoit placer des Statues.	312
CHAP. XIII. Principes différens dans la concession & érection des Statues dans les pays libres & dans les pays gouvernés par un seul.	326
CHAP. XIV. De l'abus des Statues honorifiques.	334
CHAP. XV. Des honneurs qu'on rendoit aux Statues des hommes illustres, des privileges dont jouissoient en particulier celles des Souverains.	343
CHAP. XVI. Sanction en faveur des Statues.	349
CHAP. XVII. Des traitemens ignominieux qu'en faisoit subir aux Statues de ceux qui étoient regardés comme criminels, ou qui deméritoient.	354
CHAP. XVIII. Du droit que les conquérants s'arrogeoient sur les Statues des pays conquis.	363
CHAP. XIX. Du goût des Statues comme ornemens des édifices.	370
CHAP. XX. Des soins qu'on apportoit à la conservation des Statues.	382
CHAP. XXI. Des collections d'antiques & des Statues faites par amour de l'étude.	379

## T R O I S I E M E P A R T I E.

CHAP. I. <i>Des Sculpteurs de l'antiquité.</i>	389
CHAP. II. <i>De la maniere ou du caractère des ouvrages de Sculpture chez les différentes nations.</i>	424
CHAP. III. <i>Du Costume.</i>	448
CHAP. IV. <i>Des différentes especes de Statues &amp; leur diverse Nomenclature.</i>	464
CHAP. V. <i>Des révolutions de l'Art Statuaire, de la diminution, &amp; de la décadence des Statues &amp; de leur chute.</i>	482
LETTRE de Mr le Chevalier de Montaignu à l'Auteur, sur <i>Les Divinités Égyptiennes.</i>	492
<i>Autre Lettre.</i>	493

Fin de la Table.

## NOTE DE L'AUTEUR.

J'ai dit à la page 432 de la Troisième Partie de cet Ouvrage, qu'on feroit des efforts inutiles en Russie pour former des Artistes nationaux tant qu'on n'établirait point un tiers Etat libre; l'équité veut que j'ajoute ici qu'on vient de prendre une très-bonne route pour parvenir à ce but & suppléer au défaut de cet Etat libre. On a envoyé depuis quelques années des jeunes gens à Rome pour se former auprès de bons Artistes & par l'étude de grands modèles; & ces apprentis devenus Artistes auront la liberté, même celle de rester dans les pays étrangers tant qu'ils voudront. C'est un fait que je viens d'apprendre à Rome.

---

## APPROBATION.

**J'**Ai lu ce livre intitulé *De l'Usage des Statues chez les Anciens*, & il m'a paru que l'Auteur déjà connu avantageusement dans la république des Lettres par plusieurs ouvrages couronnés par l'Accadémie des Inscriptions & Belles-Lettres, a parfaitement justifié dans l'exécution le jugement qu'avoit porté du projet & du plan de cet ouvrage le célèbre Président de Montesquieu, qui le trouvoit intéressant & beau, & comme je n'y ai rien trouvé d'ailleurs de contraire à la Religion, à l'État & aux mœurs, je pense que l'impression en sera aussi agréable qu'utile au public.  
Fait à Bruxelles le 3 Mars 1768.

**E. P. VANDEN CRUYCE,**

Substitut Procureur-Général de S. M. en  
Brabant & Censeur Royal des Livres.



---

## FAUTES A CORRIGER.

*Page 461, ligne 29, tenant en main le Lituus avec lequel ils fouilloient, &c. lisez, tenant en main le Lituus avec lequel ils indiquoient la Région désignée par le vol des oiseaux, & le couteau ou l'instrument avec lequel ils fouilloient dans les entrailles des victimes.*

*Page 470, ligne 29, statue de grandeur naturelle, lisez, la statue de grandeur colossale.*

APPENDIX

THE following is a list of the names of the persons who have been elected to the office of Mayor of the City of New York, from the year 1784 to the year 1898.

Year	Name
1784	John Jay
1785	John Jay
1786	John Jay
1787	John Jay
1788	John Jay
1789	John Jay
1790	John Jay
1791	John Jay
1792	John Jay
1793	John Jay
1794	John Jay
1795	John Jay
1796	John Jay
1797	John Jay
1798	John Jay
1799	John Jay
1800	John Jay
1801	John Jay
1802	John Jay
1803	John Jay
1804	John Jay
1805	John Jay
1806	John Jay
1807	John Jay
1808	John Jay
1809	John Jay
1810	John Jay
1811	John Jay
1812	John Jay
1813	John Jay
1814	John Jay
1815	John Jay
1816	John Jay
1817	John Jay
1818	John Jay
1819	John Jay
1820	John Jay
1821	John Jay
1822	John Jay
1823	John Jay
1824	John Jay
1825	John Jay
1826	John Jay
1827	John Jay
1828	John Jay
1829	John Jay
1830	John Jay
1831	John Jay
1832	John Jay
1833	John Jay
1834	John Jay
1835	John Jay
1836	John Jay
1837	John Jay
1838	John Jay
1839	John Jay
1840	John Jay
1841	John Jay
1842	John Jay
1843	John Jay
1844	John Jay
1845	John Jay
1846	John Jay
1847	John Jay
1848	John Jay
1849	John Jay
1850	John Jay
1851	John Jay
1852	John Jay
1853	John Jay
1854	John Jay
1855	John Jay
1856	John Jay
1857	John Jay
1858	John Jay
1859	John Jay
1860	John Jay
1861	John Jay
1862	John Jay
1863	John Jay
1864	John Jay
1865	John Jay
1866	John Jay
1867	John Jay
1868	John Jay
1869	John Jay
1870	John Jay
1871	John Jay
1872	John Jay
1873	John Jay
1874	John Jay
1875	John Jay
1876	John Jay
1877	John Jay
1878	John Jay
1879	John Jay
1880	John Jay
1881	John Jay
1882	John Jay
1883	John Jay
1884	John Jay
1885	John Jay
1886	John Jay
1887	John Jay
1888	John Jay
1889	John Jay
1890	John Jay
1891	John Jay
1892	John Jay
1893	John Jay
1894	John Jay
1895	John Jay
1896	John Jay
1897	John Jay
1898	John Jay

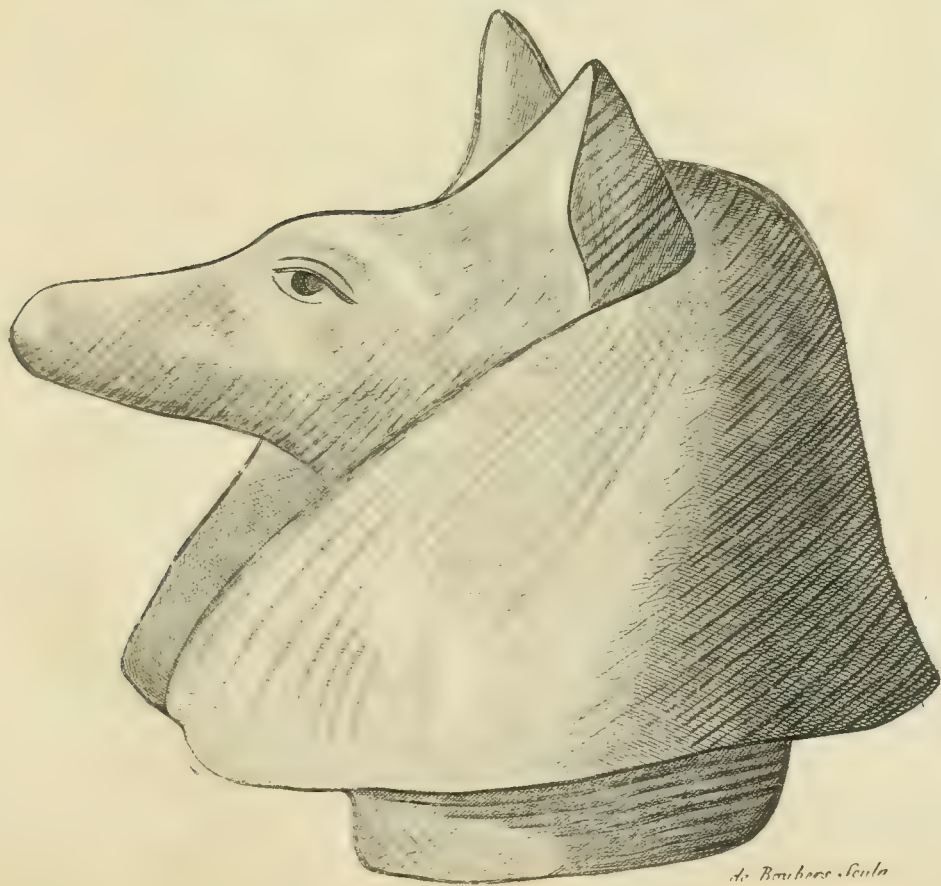
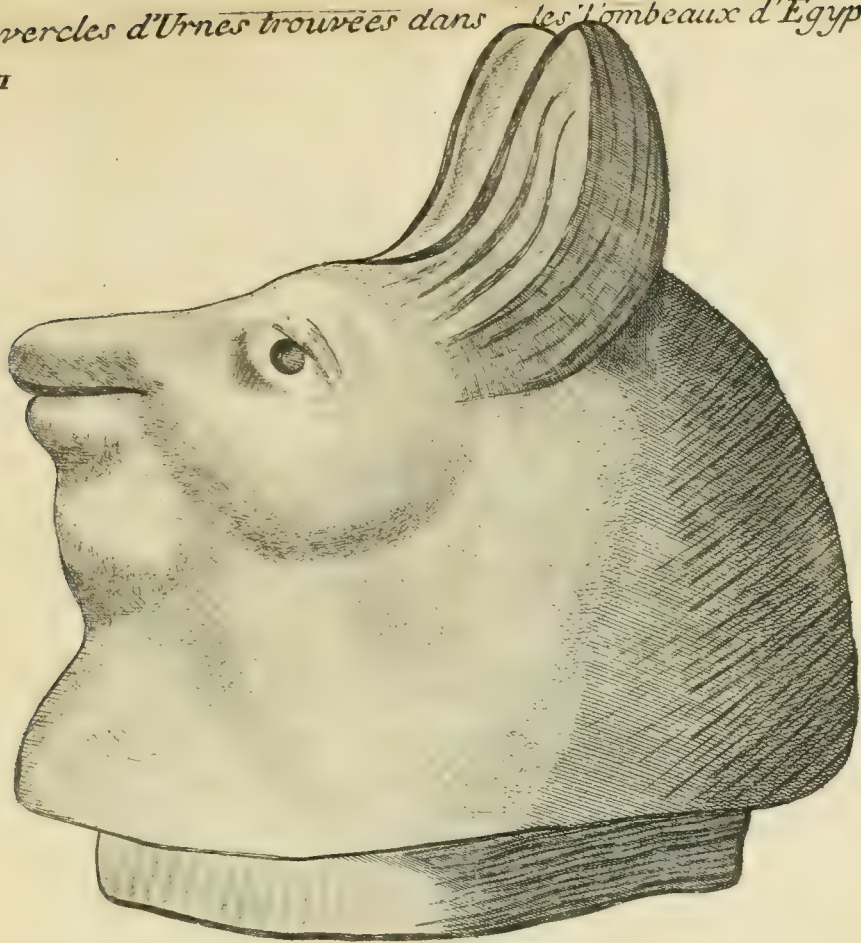
n<sup>o</sup> I.



1. Boube en sculpture











111.



*Apollo radiatus.*

*de Bourbon, Sc.*



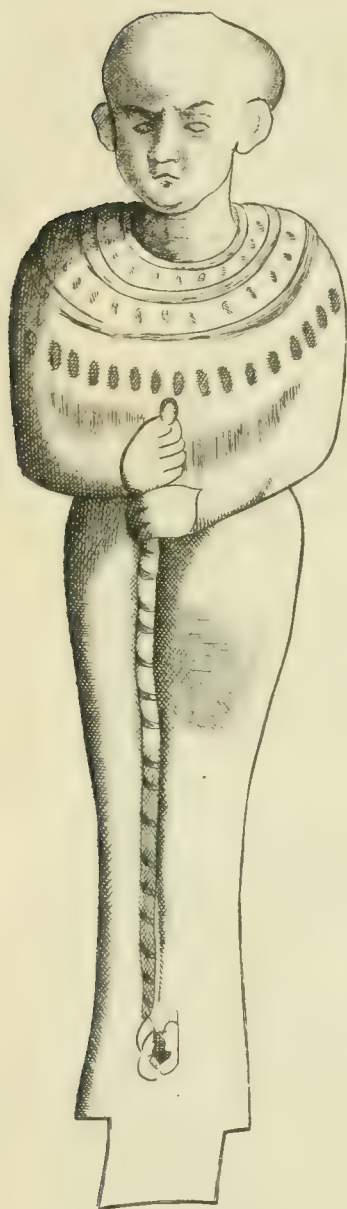
pl. IV



*de Boubert, Sulp.*











n<sup>o</sup> V.



de Boubert, Sulp.



n<sup>o</sup>.v



n<sup>o</sup>.v

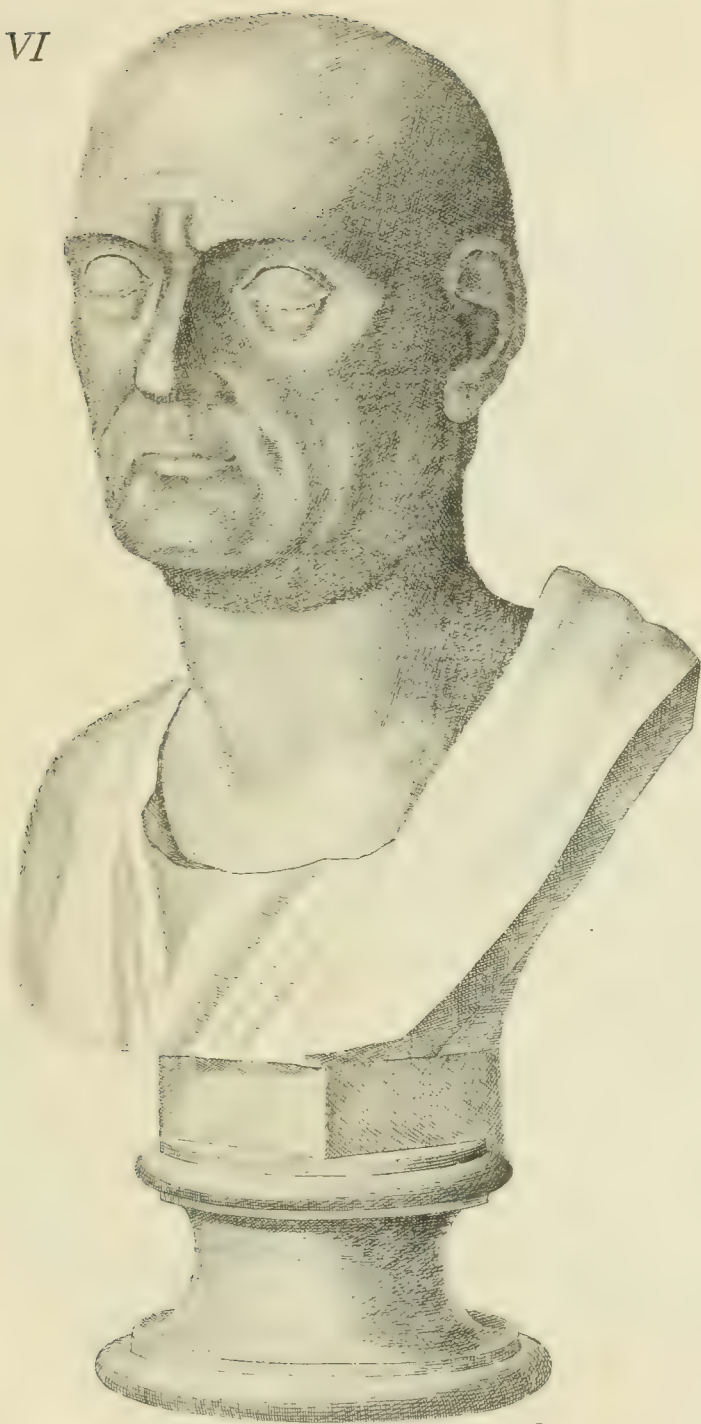


de Boubert, Sulp.





n°.VI

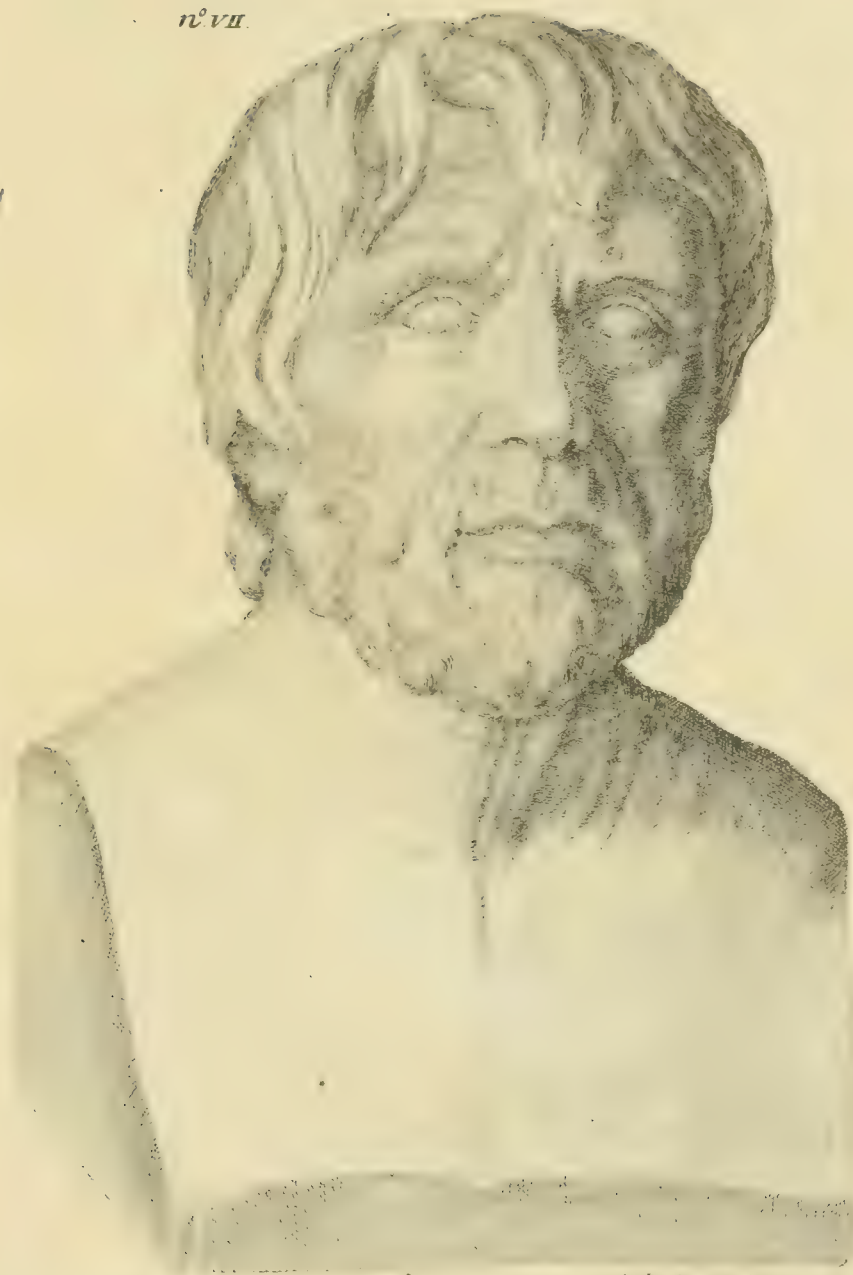


*Cicero vulgo dictus (qui est Scipio)*  
*de Boubert, Sculp.*





n<sup>o</sup> VII.



*Seneca*

*de Douville, sculp*



n<sup>o</sup>.VIII



*Commodus* de Boubert, Sulp.





n° IX



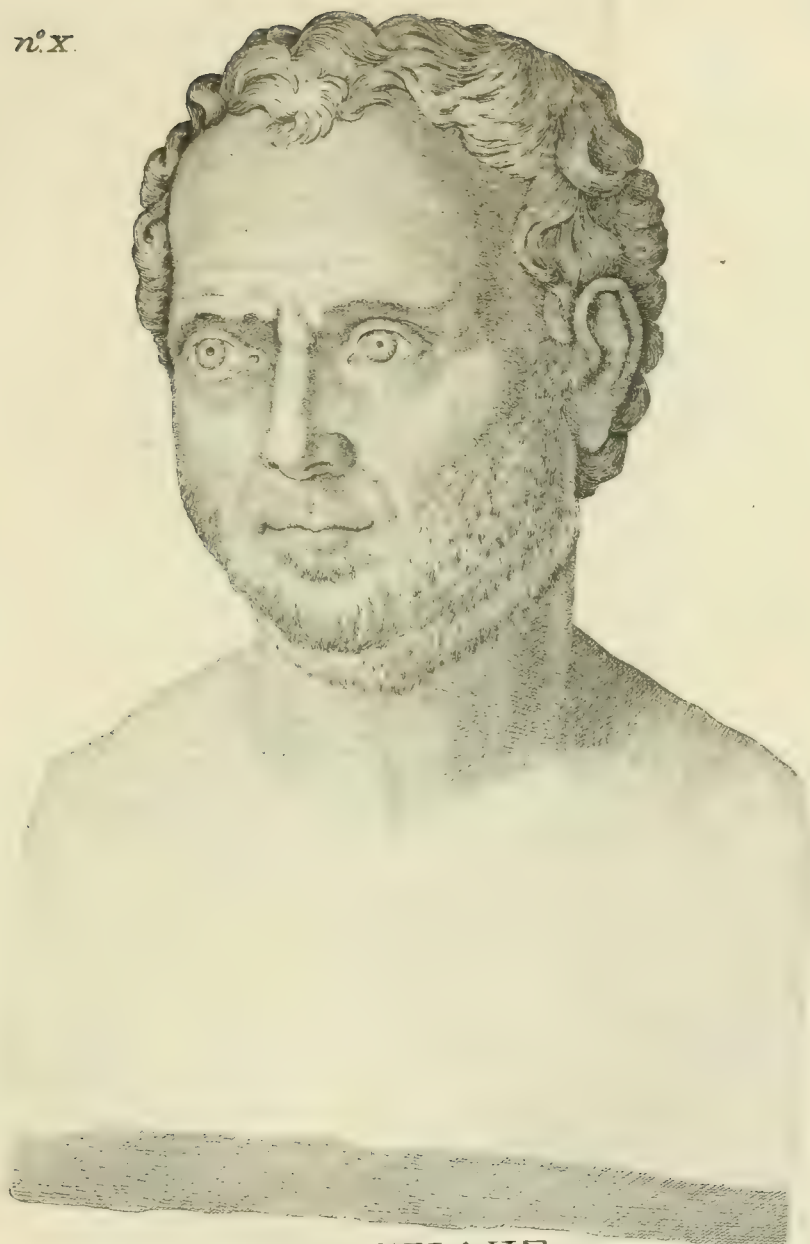
*Annius Verus*

*As Boulevar d'Orléans*





n.º X.

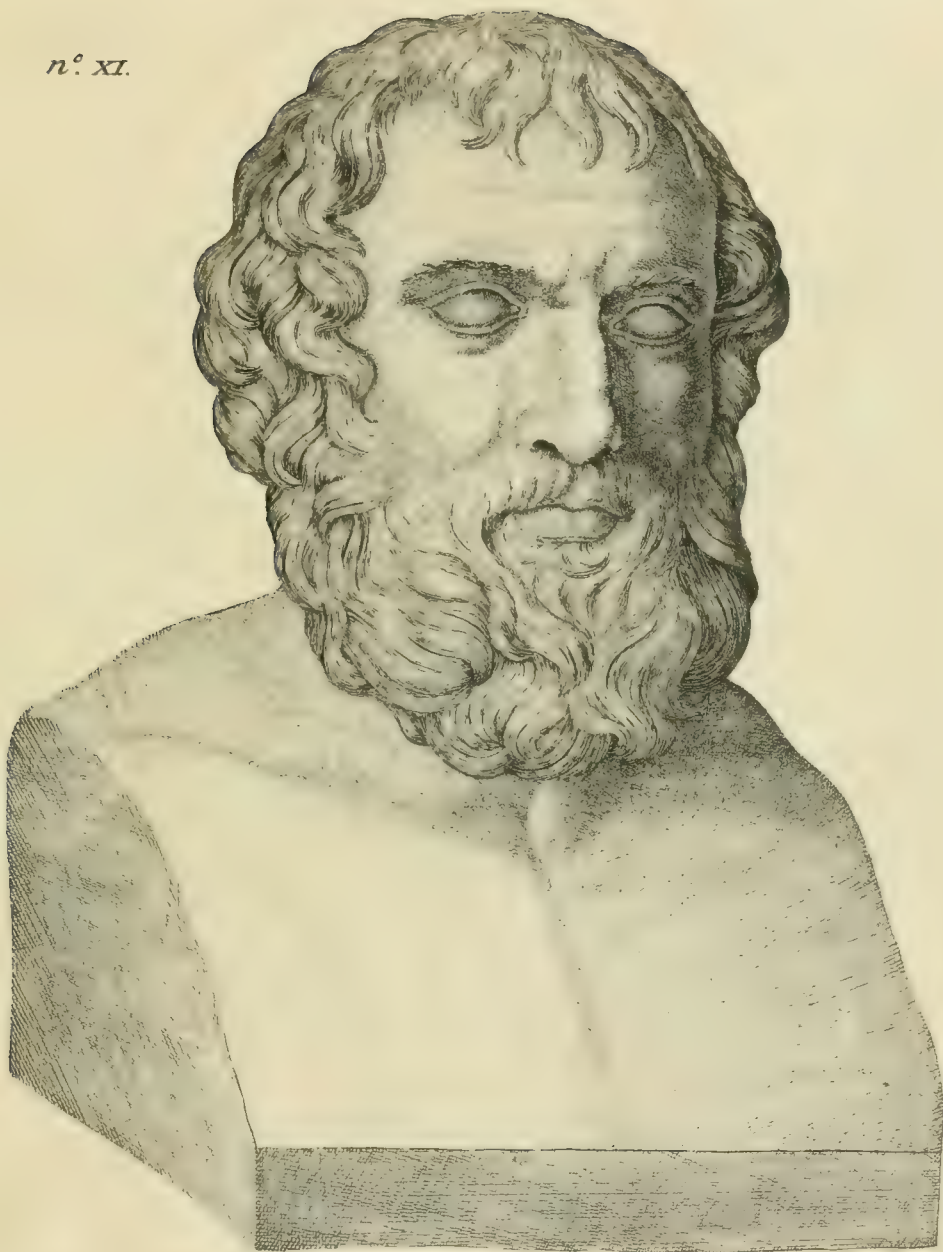


ΑΡΙΣΤΙΔΗΣ

*Le Boubers, Sculp*



n<sup>o</sup>. XI.



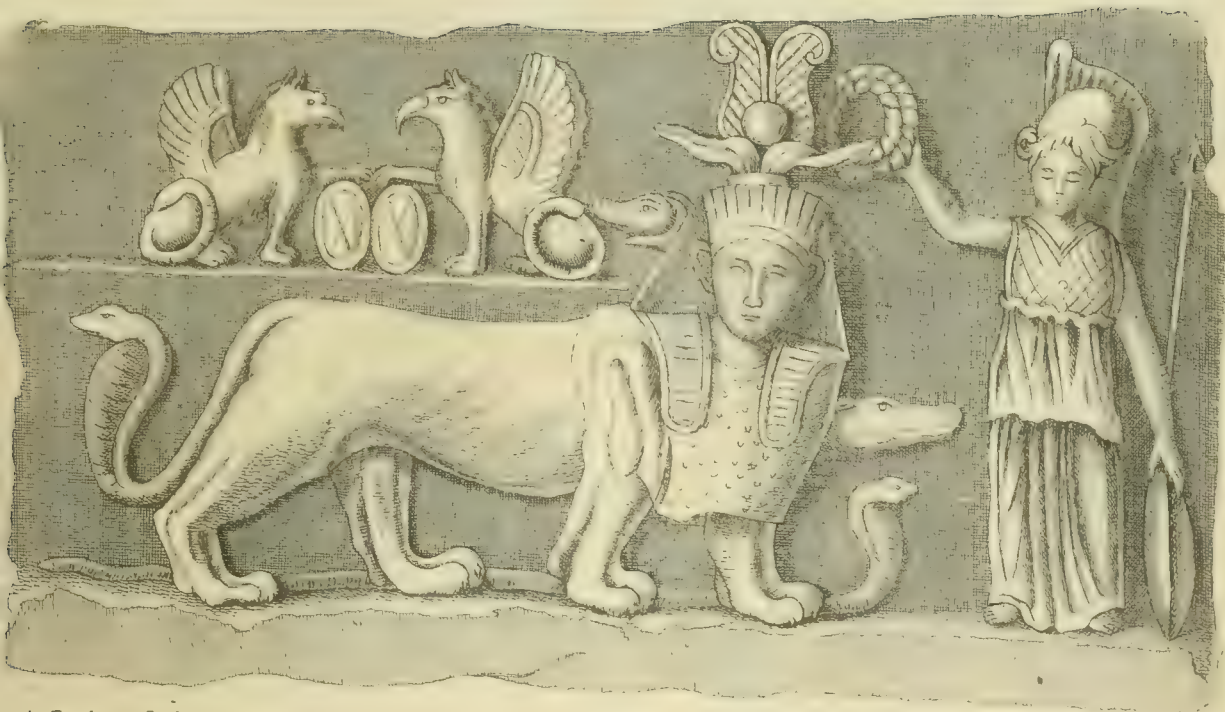
ΕΥΡΙΠΙΔΗΣ

*de Boubon, Sculp.*

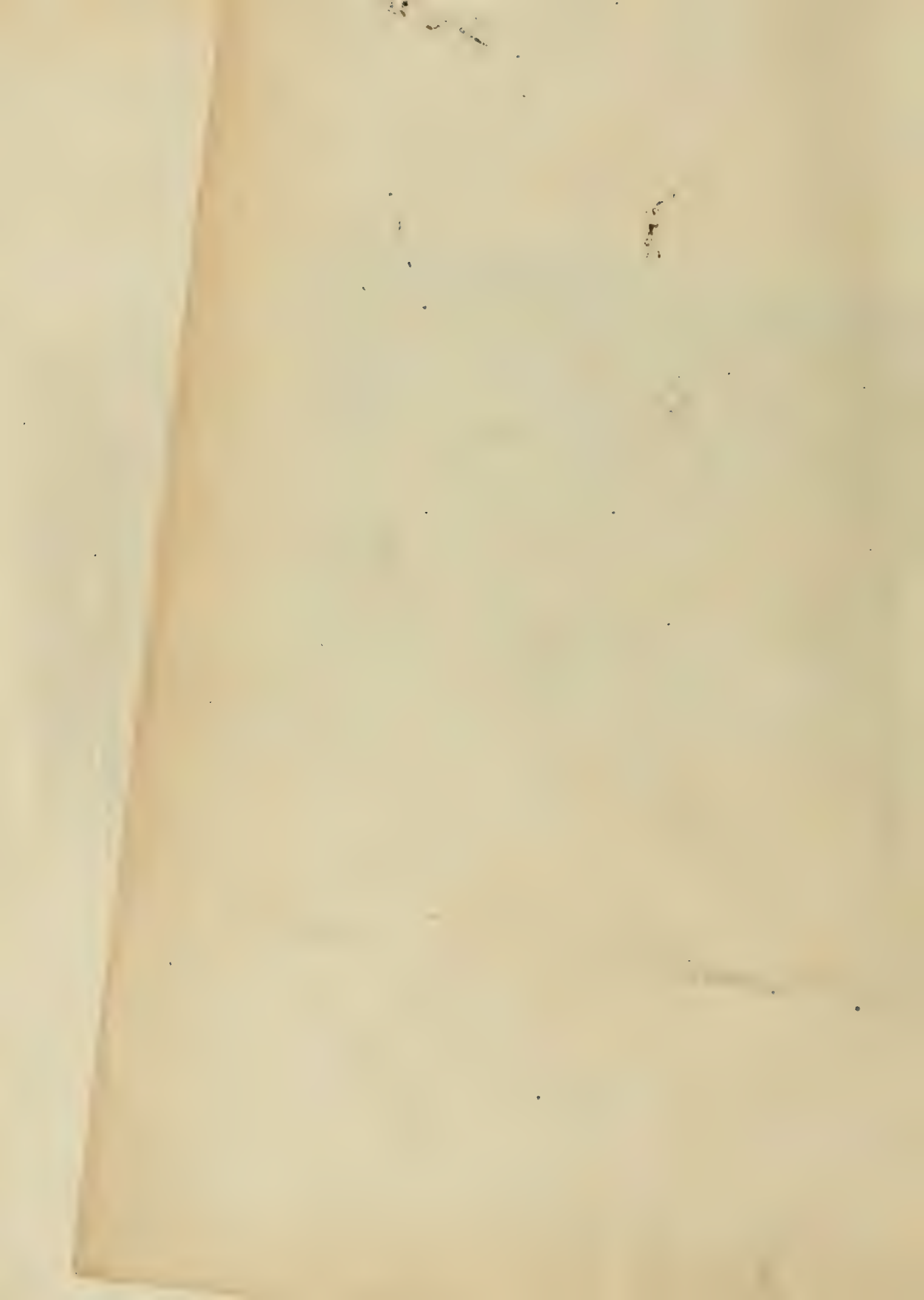




n.º XII.



de Boubert, Sculp.











SPECIAL 84-B  
4473



